



Des territoires familiaux dans la ville. Classes supérieures, relations familiales et espace urbain à Naples

Thomas Pfirsch

► To cite this version:

Thomas Pfirsch. Des territoires familiaux dans la ville. Classes supérieures, relations familiales et espace urbain à Naples. Géographie. université Paris ouest Nanterre La défense, 2008. Français. NNT: . tel-00683824

HAL Id: tel-00683824

<https://theses.hal.science/tel-00683824>

Submitted on 29 Mar 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS X – NANTERRE
U.F.R. DE GÉOGRAPHIE
École doctorale « Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent »

THESE de DOCTORAT
Discipline : géographie

Présentée et soutenue publiquement le 30 octobre 2008 par
Thomas PFIRSCH

DES TERRITOIRES FAMILIAUX DANS LA VILLE

**CLASSES SUPERIEURES, RELATIONS FAMILIALES
ET ESPACE URBAIN A NAPLES**

Volume 1 : texte

JURY

Mme Colette VALLAT, Professeur, Université Paris X – Nanterre, Directrice de thèse

Mme Gabriella GRIBAUDI, Professeur, Università di Napoli Federico II
M. Petros PETSIMERIS, Professeur, Université Paris I – Panthéon-Sorbonne
M. Jean-Robert PITTE, Professeur, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)
Mme Dominique RIVIÈRE, Professeur, Université Paris VII
M. Hervé VIEILLARD-BARON, Professeur, Université Paris X – Nanterre

Introduction générale

A travers le cas napolitain, cette thèse voudrait revisiter un thème classique de la géographie urbaine, celui de l'inscription spatiale des classes supérieures dans une ville méditerranéenne, mais en insistant sur le rôle clé qu'y jouent les relations familiales et un véritable modèle culturel de proximité familiale caractéristique de beaucoup de villes d'Europe du Sud.

En effet, depuis une trentaine d'années, une série d'études ont souligné l'importance de la proximité résidentielle entre membres d'une même famille dans les sociétés urbaines occidentales : aux Etats-Unis comme en Europe, parents et enfants adultes continuent à résider à proximité les uns des autres tout au long de leur cycle de vie¹. L'idée selon laquelle l'urbanisation et le développement auraient distendu les liens de parenté en isolant la cellule conjugale et en favorisant l'essor d'affinités électives est donc sérieusement à nuancer². Cependant, si cette proximité familiale est partout importante, elle atteint une intensité étonnante dans les pays d'Europe du Sud où elle a lieu à une échelle beaucoup plus locale qu'en Europe du Nord ou aux Etats-Unis. En Grèce, en Espagne et en Italie, parents et enfants mariés, mais aussi frères et sœurs, et parfois oncles et neveux résident bien souvent non seulement dans la même province ou la même commune, comme c'est généralement le cas en France ou en Angleterre, mais dans le même quartier, la même rue ou le même immeuble, ce qui permet des contacts quasi quotidiens au sein de la parentèle³. En Italie, cette proximité familiale atteint même des taux records, qui

¹ Ce phénomène a d'abord été relevé par de grandes enquêtes statistiques sur la parenté menées aux Etats-Unis, en Grande Bretagne et en France dans les années 70, avant d'être observé également en Europe du Sud. Pour la France, l'enquête fondatrice est l'enquête "réseau familial" de l'INED (voir ROUSSEL, 1976). Depuis, les études sur ce thème se sont multipliées et on ne citera donc que les plus récentes. Pour la France, voir BONVALET, GOTMAN et GRAFMEYER, 1999. Pour la Grande-Bretagne, voir SHELTON et GRUNDY, 2000. Pour les Pays-Bas, voir KALMIJN et MULDER, 2005. Pour l'Italie, voir BARBAGLI et aliter, 2003 et ISTAT, 2001a. Pour les Etats-Unis, voir ROGERSON, WENG et LIN, 1993.

² Cette théorie d'un lien entre industrialisation, urbanisation et "isolement de la famille conjugale" a été formalisée par Talcott Parsons dès les années 40. (voir PARSONS, 1943). Elle a fait l'objet depuis de nombreuses critiques, notamment du fait des grandes enquêtes sur les liens de parenté des années 70-80 citées ci-dessus. Mais elle reste tout de même pertinente sur le plan de la signification et de la valorisation de la parenté dans le monde contemporain (voir DE SINGLY, 1993).

³ Ainsi en 2004, la majorité (51,2%) des Italiens de plus de 60 ans habitaient dans le même appartement ou le même immeuble qu'un de leurs enfants. Cette proportion était de 45 % en Espagne et 43,5 % en Grèce, mais tombait à 15,3 % en France et 6,2 % au Danemark (voir HANK, 2005, p.30). Cette différence entre Europe du Nord et Europe du Sud en matière de proximité familiale a été soulignée pour la première fois en 1986 dans l'enquête *Social*

sont systématiquement les plus élevés y compris au sein des pays d'Europe du Sud. Ainsi, en 1998, les deux tiers des Italiens mariés habitaient dans la même commune que leur mère, 43 % d'entre eux habitaient à moins d'un km de chez elle, et 11 % résidaient dans un appartement du même immeuble qu'elle⁴.... Beaucoup plus "locale" qu'en Europe du Nord, la proximité familiale est aussi en Italie beaucoup plus répandue dans la société. Si en France par exemple elle est plus élevée dans les classes populaires et a pu apparaître comme une caractéristique du "familialisme ouvrier"⁵, en Italie la proximité familiale est forte dans toutes les catégories sociales, et atteint même les taux les plus importants dans les classes supérieures⁶... Enfin – et c'est en cela que le phénomène est intéressant pour une étude de géographie urbaine – en Italie la proximité familiale est diffuse sur tout le territoire, variant peu selon les régions, et présente à la fois dans les grandes et les petites villes.

C'est là en effet une autre grande spécificité de l'Italie et des pays d'Europe du Sud : même si la proximité familiale tend à y diminuer en fonction de la taille des villes, elle reste tout de même importante dans les grandes villes au regard des standards européens⁷. A Rome, Naples, ou Bologne, il est fréquent de résider non seulement dans le même quartier qu'un parent, mais dans une rue voisine, voire dans un appartement du même immeuble ou de la même copropriété⁸. Cette grande diffusion, à la fois sociale et territoriale, du phénomène de la proximité familiale en Italie et en Europe du Sud s'explique par le fait que dans ces pays elle renvoie essentiellement à des facteurs culturels et serait une caractéristique structurelle des systèmes familiaux à liens forts⁹. Mais même dans ce cadre, la présence de formes aussi locales de concentration familiale dans de grandes agglomérations – et souvent dans le centre de ces dernières - est étonnante et pose question, car dans une grande ville les concentrations locales familiales sont structurellement compliquées à réaliser du fait des prix élevés de l'immobilier, de la moindre diffusion de la propriété, de l'imbrication des statuts d'occupation, ou du turn-over des populations... Comment les familles italiennes réussissent-elles à se regrouper à une échelle aussi locale dans la ville ? Ces regroupements familiaux prennent-ils des formes spécifiques dans le milieu particulier de la grande ville ? Et quelle influence ces phénomènes d'agrégation familiale exercent-ils à leur tour sur le marché du

Relations and Social Support menée dans le cadre de l'International Social Survey Program (voir FINCH, 1989 et HÖLLINGER et HALLER, 1990). Depuis, de véritables enquêtes comparatives européennes, utilisant les mêmes méthodes et les mêmes échantillons, ont été menées et ont confirmé ces différences. Voir par exemple HANK, 2005 et TOMASSINI et GLASER, 2000.

⁴ Voir ISTAT, 2002a, p.118. Proportion d'individus mariés et âgés de 18-64 ans ayant encore leur mère en vie en 1998. D'après des données de l'enquête de l'ISTAT "Famiglie, soggetti sociali e condizioni dell'infanzia" de 1998.

⁵ En France, la proximité familiale est beaucoup moins importante chez les cadres supérieurs que chez les ouvriers (Voir BONVALET, 1999, p.35), où elle sert à gérer le quotidien (voir SCHWARTZ, 1990).

⁶ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.180

⁷ Voir ISTAT, 2001a, p. 34 et CIONI, 1997, p.216-217

⁸ Ainsi, en 1996 à Rome, 47 % des couples habitaient dans le même quartier que l'un des parents des deux conjoints, et 11 % d'entre eux résidaient dans un appartement indépendant du même immeuble... Voir VERGATI, 2000, p.131.

⁹ Pour cette approche « culturelle » de la proximité résidentielle familiale, voir par exemple HÖLLINGER et HALLER, 1990; et BARBAGLI et aliter, 2003.

logement, la répartition et la mobilité des catégories sociales dans la ville, bref sur la structure générale de l'espace urbain ? Paradoxalement, ces questions essentielles pour comprendre le fonctionnement des villes d'Italie, et plus généralement de l'Europe du Sud, restent aujourd'hui largement sans réponse. En effet si les études sur la proximité familiale sont nombreuses en Italie, rares sont les travaux qui ont tenté d'analyser l'impact de ce modèle culturel "sud européen" de proximité familiale sur l'espace des villes, à l'échelle locale et intra urbaine¹⁰. Le but de cette thèse est de combler ce vide en présentant, à travers le cas de la bourgeoisie napolitaine, une étude localisée et approfondie des jeux d'influence réciproques entre espace familial et espace urbain dans une grande ville d'Europe du Sud.

Or, étudier les jeux d'influence entre espace familial et espace urbain revient à se poser deux questions principales, qui rejoignent les préoccupations les plus récentes de la géographie urbaine. La première est celle de l'organisation spatiale de la famille dans la ville, c'est à dire la manière par laquelle les relations familiales "prennent forme" dans la ville en s'y appuyant sur un ensemble articulé de lieux concrets favorisant leur cohésion¹¹. Où résident les membres d'une même famille¹² dans l'espace urbain, où se voient-ils, quels sont leurs espaces de référence symboliques et identitaires ? Mais surtout, comment ces différents lieux familiaux s'articulent-ils pour former un réseau assez stable et organisé favorisant – ou non - la cohésion de la parentèle ? Enfin, comment la forme de ces espaces familiaux varie-t-

¹⁰ Cela tient en partie à un problème de sources. L'Istat mène certes tous les cinq ans une grande enquête nationale sur les rapports de parenté en Italie où le thème de la proximité résidentielle familiale est largement analysé. Il s'agit de l'enquête « Famiglie, soggetti sociali e condizioni dell'infanzia », dont la dernière date de 2003 (celle de 1998 a été publiée, voir ISTAT, 2001a). Mais ces grandes enquêtes ne garantissent la représentativité de leur échantillon qu'à l'échelle nationale ou régionale et ne permettent donc pas d'étudier la proximité familiale à l'échelle intra-provinciale ou intra-urbaine. Sur les formes de l'organisation résidentielle familiale à l'intérieur des villes italiennes, on ne dispose donc que d'études dispersées fondées sur des enquêtes de terrain utilisant des échantillons de familles relativement réduits. A ma connaissance, pour l'Italie, n'ont été publiées que les études suivantes : sur l'Emilie-Romagne, BARBAGLI et aliter, 1988, BALBO et aliter, 1990, et BARBAGLI, 1991. Sur la Vénétie, LA MENDOLA, 1991 et MAURI et aliter, 1992. Sur Rome, VERGATI, 2000. Sur la Toscane, CIONI, 1997. Sur le Haut-Adige, MAURI et BILLARI, 2004. Rien sur le Mezzogiorno, donc...

¹¹ On reprend ici la distinction qu'Arnaldo Bagnasco opère entre "l'organisation sociale *de* l'espace" (ou comment la société transforme l'espace physique) et "l'organisation sociale *dans* l'espace", qui désigne le processus par lequel la société "prend forme" dans l'espace concret, en s'appuyant sur un certain nombre de lieux permettant les interactions sociales (Voir BAGNASCO, 2003, p.63-65). Plus généralement cette notion d'organisation sociale "dans l'espace" renvoie à la sociologie d'Anthony Giddens, qui montre comment la société se "constitue" dans l'espace concret (voir GIDDENS, 1987).

¹² Le lecteur aura compris que la famille dont il s'agit ici n'est pas la famille nucléaire mais la "famille étendue", c'est à dire un ensemble d'individus liés par le sang ou l'alliance mais pas nécessairement co-résidant dans le même logement. Tout le but de cette thèse est précisément de dépasser la catégorie classique du "ménage", souvent prise comme base des études urbaines, pour sortir des limites du logement et analyser comment l'inscription spatiale d'un individu ou d'un "ménage" est liée à celle d'autres individus, d'autres ménages qui lui sont apparentés et résident non pas avec lui, mais à proximité...

elle en fonction des structures de l'espace urbain, des différents types d'habitat, de quartiers et de fonctions qui composent la ville ? Longtemps, les géographes se sont peu intéressés à la famille et ont donc laissé ces questions aux sociologues et aux anthropologues de la ville¹³. Mais depuis le milieu des années 1990, le thème de l'organisation spatiale de la famille dans la ville a pris de l'importance dans de nombreuses disciplines des sciences sociales¹⁴, et les géographes ont apporté une contribution non négligeable à ce renouveau, en développant une approche plus morphologique et systémique d'un espace familial auparavant surtout abordé en termes de proximités et de distance. Avec les notions de "territoire familial"¹⁵, "d'espace de vie familial"¹⁶, de "système résidentiel familial"¹⁷, ou encore "d'ancrage familial"¹⁸, les concepts classiques de la géographie sociale ont été utilisés pour montrer que les membres d'une même parentèle ne résidaient pas seulement à proximité les uns des autres, mais que ces lieux familiaux s'articulaient en réseaux organisés induisant des mobilités particulières dans la ville, et que la seule dimension "résidentielle" de l'inscription spatiale familiale se doublait d'un ancrage social et symbolique multiforme dans l'espace urbain tissé sur plusieurs générations. Il est vrai que l'introduction de ces concepts géographiques dans les études sur la famille n'est le plus souvent pas l'oeuvre de géographes, qui restent très rares et minoritaires à s'intéresser directement au thème de l'espace familial. Quand ils le font, leur apport est pourtant très précieux. Les géographes ont ainsi souligné le rôle de l'espace concret de la ville dans l'organisation des espaces familiaux, dont les formes changent considérablement en fonction des types d'habitat et de tissus urbains¹⁹. Ils ont également élaboré des cartes précises de la morphologie résidentielle familiale dans la ville, ce qui est précieux dans le domaine des études urbaines où les réseaux familiaux – et même plus généralement les réseaux sociaux – sont rarement situés dans l'espace concret de la ville²⁰. Cette thèse s'inscrit donc dans ce nouvel intérêt de la géographie urbaine pour l'espace familial, mais elle entend étudier ce thème de manière plus approfondie, en en faisant un de ses thèmes centraux, et surtout, elle compte le faire dans une ville d'Europe du Sud, alors que

¹³ Les premiers travaux sur le thème de l'organisation spatiale de la famille dans la ville contemporaine viennent surtout de l'ethnologie et de la sociologie urbaines anglo-saxonnes des années 50 et 60, avec les études classiques et toujours extrêmement précieuses de BOTT, 1957; WILLMOTT et YOUNG, 1957 et 1968; FIRTH, 1956; FIRTH et aliter, 1969; GANS, 1962 et 1967; CAPLOW et aliter, 1982, qui ont bien montré les liens entre proximité résidentielle, contacts et échanges de services familiaux dans certains types particuliers de quartiers urbains ou de petites villes...

¹⁴ En témoignent deux récents numéros spéciaux consacrés à l'espace familial dans les revues *Espaces et sociétés* (2005, n°120-121 : "La famille dans tous ses espaces") et *Urbanisme* (2007, n°356 : "Familles"), ainsi que des ouvrages collectifs récents consacrés au thème de la famille dans l'espace urbain et réunissant sociologues, démographes, anthropologues... et bien peu de géographes : voir en particulier les ouvrages très précieux de BONVALET, GOTMAN, GRAFMEYER, 1999; et DANSEREAU et GRAFMEYER, 1998.

¹⁵ Voir ROSENTAL, 1999; GOTMAN, 1999; BONVALET et LELIEVRE, 2005

¹⁶ Voir BONVALET et LELIEVRE, 2005

¹⁷ Voir LEBRIS et aliter, 1987; et DUREAU, 1999, 2002 et 2004;

¹⁸ Voir IMBERT, 2004 et 2007

¹⁹ Voir IMBERT, 2004

²⁰ Voir par exemple les cartes d'entourage familial dans la région parisienne élaborées dans l'atlas des Franciliens. Voir LELIEVRE et IMBERT, 2002, p.45.

jusqu'à maintenant les travaux sur l'organisation de la famille dans l'espace urbain ont porté soit sur des villes de pays en développement, soit sur des agglomérations d'Europe du Nord-Ouest ou des Etats-Unis, les villes de l'Europe Méditerranéenne restant paradoxalement à l'écart du mouvement alors même que les relations familiales y jouent un rôle beaucoup plus déterminant que dans le reste des grandes villes du monde développé.

Mais si le milieu de la grande ville influe sur les formes d'organisation spatiale de la famille, l'inverse est également vrai : les stratégies d'agrégation familiale orientent les choix résidentiels des individus et leur mobilité dans la ville, produisant des effets territoriaux qui, additionnés, affectent la structure de la ville dans son ensemble. Outre la question de l'organisation familiale dans la ville, une deuxième grande question guidera donc notre travail, celle de l'impact du modèle sud-européen d'ancrage familial sur les structures urbaines à l'échelle de la ville entière : sa morphologie, ses grands déséquilibres socio-spatiaux, son aire d'influence.... Dans des villes d'Europe du Sud marquées par une très forte proximité familiale et un attachement à la fréquence des contacts dans la parentèle, ce sont en effet les familles, plus que les individus, qui sont les "véritables acteurs de la transformation urbaine"²¹. Etudier comment les familles s'organisent dans la ville c'est donc aussi analyser comment se fait la ville, comment les stratégies de regroupement et d'agrégation familiale contribuent à modeler l'espace urbain en orientant les mobilités des individus, en suscitant la diffusion de types d'habitat particuliers, et en modifiant les mécanismes du marché du logement... La question de l'impact de ces stratégies de regroupement familial sur la géographie sociale de la ville retiendra plus particulièrement notre attention. En effet, un certain nombre d'études récentes ont fait du modèle culturel de proximité familiale l'un des principaux facteurs explicatifs de la faible ségrégation sociale des villes de l'Europe méditerranéenne. L'attachement à la proximité de la famille aurait favorisé soit une "inertie" des formes traditionnelles de répartition des catégories sociales dans l'espace urbain, comme à Athènes²², soit une nouvelle phase de "fragmentation sociale" des villes comme en Espagne²³, où l'étalement spatial des agglomérations avait pourtant favorisé l'émergence d'un zoning social et d'une ségrégation résidentielle plus marquée dans les années 60 et 70. Cette thèse voudrait prolonger ces interrogations sur l'impact des relations familiales sur la géographie sociale des villes méditerranéennes, en étudiant cette fois le terrain italien où ce type de problématique n'a pas encore été posé, et en montrant également que le modèle culturel de proximité familiale n'agit pas systématiquement comme un frein à la mobilité résidentielle et à la mise en place de processus ségrégatifs dans la ville. Cella apparaît nettement lorsqu'on étudie son impact dans le milieu particulier des classes supérieures.

En effet, pour analyser ces jeux d'influence entre relations familiales et espace urbain, on a choisi de mener une étude approfondie dans un milieu social précis, celui des classes supérieures napolitaines, avec un éclairage particulier sur la

²¹ Voir ZALIO, 1999, p.182.

²² Voir MALOUTAS, 1993 et 1995.

²³ Voir LEAL, 1994; et LEAL et FERNANDEZ-CORDON, 2006, p.100-101

bourgeoisie des beaux quartiers de la ville. Pourquoi ce terrain et pourquoi ce milieu?

Le choix des classes supérieures a un triple intérêt. Tout d'abord, on l'a dit, en Italie la proximité familiale n'est pas une spécificité du monde ouvrier ou des classes populaires, mais est souvent plus marquée au sein des classes supérieures, où la diffusion de la propriété et la possession de vastes patrimoines immobiliers peuvent être mises à profit par les parents pour "installer" leurs enfants à proximité de chez eux...²⁴ Les dynamiques d'agrégation familiale fournissent donc une clé de compréhension essentielle des choix résidentiels et de la localisation des classes supérieures dans l'espace urbain. Cela oblige du même coup à nuancer fortement l'idée d'une bourgeoisie de plus en plus "déterritorialisée" sous l'effet d'une mobilité professionnelle et résidentielle accrues dans le contexte de la mondialisation, et qui aurait contribué à distendre les liens de la bourgeoisie avec l'espace local d'une ville particulière, ou même avec les territoires nationaux²⁵.

De plus, dans les classes supérieures, cette force de l'ancrage local familial n'a pas empêché l'émergence d'une ségrégation résidentielle très forte dans la ville. C'est là le deuxième intérêt de ce milieu social : dans des villes italiennes globalement faiblement ségréguées, les classes supérieures se distinguent nettement par leur très forte concentration résidentielle dans l'espace urbain, concentration qui s'est de plus mise en place de manière assez précoce et qui tend à se renforcer ces dernières années, comme dans la plupart des grandes villes occidentales²⁶. L'attention légitime des chercheurs portée aux phénomènes de ségrégation résidentielle "subis" par les classes populaires ne doit en effet pas faire oublier que, en Italie comme ailleurs, c'est au sein des classes supérieures que l'on trouve les indices de ségrégation les plus élevés²⁷, ségrégation qui peut dans ce cas être volontaire, et qui est facilitée par l'aisance financière et plus généralement par une plus grande maîtrise du foncier dans ce milieu social. L'étude de l'inscription spatiale des classes supérieures constitue donc un enjeu important pour la géographie urbaine des villes méditerranéennes, car elle oblige à nuancer leur image traditionnelle de villes faiblement ségréguées où se côtoieraient élites et classes populaires, et invite du même coup à remettre en cause l'idée selon laquelle le modèle de proximité familiale aurait limité la mobilité des catégories sociales dans la ville et empêché l'émergence d'un zoning social dans les villes d'Europe du Sud. Quel rôle ont joué les relations de parenté et les dynamiques de regroupement

²⁴ Voir BARBAGLI et aliter (2003), p.183.

²⁵ Sur cette idée d'un "déclin des bourgeoisies enracinées", et d'une distension des liens entre ville et bourgeoisie, ou entre bourgeoisie et territoire national sous l'effet de la mondialisation, voir par exemple RONCAYOLO, 1985, DUCLOS, 2002, et BAUCHAT, 2006. Cette idée d'une "déterritorialisation" de la bourgeoisie a été cependant fortement critiquée, notamment dans les travaux d'Anne-Catherine Wagner (voir WAGNER, 1998, 2003, 2007).

²⁶ Des études récentes sur les grandes villes d'Italie du Nord ont ainsi montré que dans ces dernières les taux de ségrégation résidentielle sont systématiquement plus élevés dans les classes supérieures, et que c'est aussi dans ce milieu que la ségrégation a le plus augmenté ces dernières années. (voir par exemple ANDERLINI, 1999). La forte ségrégation des classes supérieures apparaît en effet comme une caractéristique ancienne des villes méditerranéennes (voir LEONTIDOU, 1990).

²⁷ Cela a été souligné notamment par PRETECEILLE, 1992.

familial dans la forte ségrégation résidentielle des classes supérieures des villes italiennes ? Le modèle sud-européen de proximité familiale prend-il des formes particulières dans ce milieu social ? Y observe-t-on des formes d'ancrage et d'espaces familiaux différents de celles présentes dans les autres catégories sociales qui expliqueraient la localisation originale des classes supérieures dans l'espace urbain ?

Très peu d'études se sont intéressées jusqu'à présent à ces questions en proposant une approche approfondie et "familiale" de l'inscription des classes supérieures dans la ville. C'est le troisième intérêt d'un travail sur cette catégorie sociale : les classes supérieures ont largement été délaissées par des études urbaines – et en particulier par la géographie – orientées avant tout vers les classes populaires, les "quartiers difficiles" ou les dysfonctionnements sociaux de la ville. Certes, les travaux qui ont abordé le thème de la localisation résidentielle des classes supérieures dans les villes italiennes et méditerranéennes sont nombreux et s'inscrivent dans une longue tradition des sciences sociales, mais la plupart d'entre eux ne portent pas spécifiquement sur les classes supérieures et leur rapport à la ville : ils se contentent de situer ces dernières dans la géographie socio-résidentielle de la ville en utilisant les données des recensements, soulignant par exemple la force du modèle auréolaire dans les villes d'Europe du Sud et le maintien des élites sociales à proximité des centres... Mais du coup, l'explication de ces distributions spatiales reste mal aisée, ou renvoyée aux seules dynamiques fonctionnelles de l'espace urbain.

Il est en effet difficile de comprendre les localisations résidentielles actuelles des classes supérieures dans la ville sans analyser dans la durée le processus qui les a produites, et surtout, sans dépasser une approche purement individuelle et "résidentielle" de l'ancrage spatial en replaçant les individus dans la géographie de leurs réseaux de relations, de leurs représentations et de leurs pratiques de la ville. Des études de ce type, nécessairement monographiques et centrées sur des échantillons réduits, ont été menées récemment sur les classes supérieures. Elles ont montré le rôle des relations familiales dans les choix résidentiels des élites urbaines, et leur importance dans le renforcement de l'homogénéité sociale de certains types de quartiers bourgeois, comme les "beaux quartiers", mais ce uniquement dans des villes françaises ou anglo-saxonnes²⁸. En Italie – et plus généralement dans les villes d'Europe du Sud – de telles études monographiques et approfondies centrées sur les quartiers aisés restent extrêmement rares²⁹. Toutes les villes italiennes comptent pourtant leurs extensions bourgeoises et leurs beaux quartiers datant de la grande période de croissance urbaine post-unitaire, ou leurs vastes quartiers résidentiels de copropriétés chics et de villas cossues construits dans les années 50 et 60. Ces quartiers "chics" relativement homogènes socialement marquent profondément l'espace et le paysage des villes de la péninsule, mais ils continuent à être largement ignorés des touristes comme des chercheurs en sciences sociales – et peut-être ont-

²⁸ Pour les villes française, voir les travaux de PINÇON et PINÇON CHARLOT sur Paris (1989, 1992 et 1998); de GRAFMEYER sur Lyon (1991, 1992); et de ZALIO sur Marseille (1999).

²⁹ La seule exception est constituée par le filon d'études sur la "gentrification" et l'embourgeoisement des anciens quartiers populaires. Voir notamment les travaux de PETSIMERIS (1991, 1992, 2005)

ils d'ailleurs intérêt à rester "ni vus ni connus"³⁰, l'ignorance des processus d'entre-soi social et d'ancrage local qui y règnent étant aussi un des facteurs de leur reproduction...

Ces constatations nous ont conduit à adopter une double démarche : une approche "classique" et quantitative cherchant à identifier les localisations résidentielles des classes supérieures dans la ville, et une approche plus qualitative, visant à reconstituer les formes d'ancrage familial, les pratiques de mobilité et les représentations de la ville dans le milieu précis de la bourgeoisie des beaux quartiers du centre de Naples, qui sont aujourd'hui les principaux quartiers d'implantation des classes supérieures dans la ville.

La ville de Naples fournit en effet un cadre bien adapté à cette étude des rapports entre relations familiales et inscription des classes supérieures dans la ville. Ancienne capitale du Royaume qui porte son nom et longtemps siège d'une cour prestigieuse, Naples a perdu ses fonctions de capitale politique au profit de Rome au moment de l'unité italienne en 1861. Mais même après cette date et au moins jusqu'à l'entre-deux-guerres, la ville a gardé une capacité d'attraction forte sur les élites de tout le Mezzogiorno, voire au delà, car elle restait au moment de l'unité la première ville de la péninsule et l'une des plus grandes d'Europe, et possédait de plus l'une des plus vieilles universités du pays. Héritage de cette période, Naples se caractérise encore aujourd'hui par la présence d'une vieille élite possédante assez nombreuse, d'origine noble ou bourgeoise, et pour laquelle le patrimoine et la famille constituent un des éléments fondamentaux à la fois du statut social et de l'inscription spatiale dans la ville. Un autre intérêt de Naples est que la ville a longtemps été considérée comme un des modèles les plus aboutis de la ville méditerranéenne faiblement ségrégée, les récits de voyageurs ayant largement décrit la proximité physique entre catégories sociales caractéristique du centre historique de la ville, où se côtoyaient dans les mêmes palais "bassi" populaires et grandes familles aux étages supérieurs... Or, ces micro-contrastes sociaux ne concernent plus aujourd'hui qu'une petite partie du centre-ville dans une agglomération de plus de 3 millions d'habitants qui s'étend désormais au delà des limites de la province de Naples. La ville a connu un processus d'étalement spatial important et précoce, dès la fin du 19^e siècle, qui a redistribué les catégories sociales dans l'espace urbain et dans lequel les classes supérieures ont une situation originale et fortement ségrégée... Naples fournit donc l'occasion de réexaminer le modèle des villes méditerranéenne à la ségrégation "atténuée", en montrant le rôle des classes supérieures dans l'émergence d'un zoning social dans la ville.

Enfin, un dernier intérêt de la ville réside dans sa trajectoire fonctionnelle, celle d'une ville "en déclin" passée en 150 ans du statut de centre politique d'envergure européenne à celui de simple capitale régionale et de ville "périphérique" en crise... Naples ne s'est jamais en effet totalement remise de la perte de ses fonctions de capitale en 1861. La ville est certes devenue un grand centre industriel dès les années qui ont précédé la première guerre mondiale, mais dans le cadre d'une industrialisation "exogène" planifiée depuis Rome ou aux mains

³⁰ On reprend ici la belle expression utilisée par Beatrix Le Wita pour désigner la bourgeoisie (voir LE WITA, 1988)

d'entrepreneurs étrangers, et qui n'a jamais transformé en profondeur la structure sociale de la ville³¹. Naples conserve donc encore aujourd'hui une part très importante de classes populaires vivant avant tout de l'économie informelle dans des secteurs industriels traditionnels (textile, chaussure et cuirs...) ou dans les services aux personnes. Quant aux élites locales, comme dans beaucoup de villes du Mezzogiorno, elles ont préféré se tourner vers la spéculation immobilière, la rente urbaine et l'industrie de la construction, qui a joué un rôle fondamental dans l'économie de la ville durant la période de croissance urbaine des années 50, 60 et 70... De plus, la désindustrialisation qu'a connue la ville dans les années 80 n'a pas été compensée par une véritable reconversion métropolitaine. Si Naples possède une université prestigieuse, des équipements culturels de renom international et des élites bien formées, le secteur des services aux entreprises y reste peu développé et les opérations de marketing urbain menées à la suite des réhabilitations du centre historique dans les années 90 n'ont pas suffi à relancer la ville. Enfin, deux problèmes majeurs ont contribué à bloquer le développement de la ville ces dernières années : le poids croissant de la criminalité organisée, qui s'est faite entreprise et contrôle des pans entiers de l'économie légale de la ville, et la dépendance de l'économie de la ville vis à vis des réseaux et des clientèles politiques locales...

Cette situation fait qu'après avoir longtemps été une ville d'immigration bourgeoise, Naples connaît aujourd'hui une forte émigration de ses élites vers Rome, les villes d'Italie du Nord ou les grandes capitales européennes. Or, c'est précisément cela qui rend le cas napolitain intéressant, car en général les études sur les classes supérieures portent sur des centres de l'économie mondiale ou des villes dynamiques, dont l'espace social a été transformé par leur capacité à attirer des élites nombreuses. Les centres "gentrifiés" de Londres, Paris ou Barcelone ont retenu l'attention des chercheurs. Mais qu'en est-il dans les villes périphériques qui connaissent au contraire une émigration de leurs classes supérieures ? Y retrouve-t-on les mêmes dynamiques spatiales ? Naples fournit ainsi un cadre particulièrement bien adapté pour étudier le mouvement de "déclin des bourgeoisies enracinées" mentionné plus haut, et réinterroger ainsi les rapports entre classes supérieures et espace urbain dans le contexte de la mondialisation. Y observe-t-on une distension des liens entre la bourgeoisie et la ville ? Là encore, les relations familiales jouent un rôle clé dans ce processus, en contribuant à ralentir considérablement la "déterritorialisation" de la bourgeoisie locale et à lui donner des formes spatiales originales.

Pour mettre en lumière ce rôle des relations familiales dans l'inscription spatiale des classes supérieures napolitaines, quatre types de sources ont été privilégiés. Le premier est constitué par les recensements de population (dont le dernier date de 2001) qui certes ne permettent pas d'étudier la parentèle des individus, mais restent indispensables pour identifier avec précision les localisations résidentielles des classes supérieures dans la ville. Un deuxième type de source, désormais assez classique dans les études sur les classes supérieures et qui complète bien le précédent, sont les listes de membres d'institutions sélectes de la ville (clubs,

³¹ C'est ce qu'a bien montré Percy Allum (voir ALLUM, 1975)

écoles prestigieuses...)³². Ces dernières permettent en effet d'étudier les localisations des classes supérieures en fonction de leur capital social et symbolique, et donc de critères plus fins et discriminants que l'appartenance professionnelle ou le niveau de revenus... L'une de ces listes, celle des élèves italiens de l'école française de Naples, très prisée dans les élites de la ville, avait de plus l'avantage de permettre d'étudier la localisation de la parentèle des élèves en mentionnant en plus de l'adresse de leurs parents, celle de leurs grands-parents ou d'autres membres de la famille à prévenir en cas de problème. Elle a représenté un outil très précieux dans un contexte où, on l'a dit, on ne dispose d'aucune donnée quantitative sur la proximité familiale dans la ville puisque les grandes enquêtes sur la parenté en Italie ne descendent pas à une échelle infra-régionale... Cependant, ce sont des entretiens qui – de très loin – ont fourni la source d'informations la plus riche et la plus complète sur les espaces familiaux des classes supérieures napolitaines.

La source principale de cette thèse est en effet constituée par des entretiens réalisés auprès de 50 familles de la vieille bourgeoisie possédante de la ville. 50 entretiens principaux ont été menés auprès d'autant d'individus-témoins tous nés dans l'après guerre, issus de vieilles familles de la bourgeoisie de la ville et résidant actuellement dans les beaux quartiers de Naples. Ces entretiens ont permis de reconstituer avec précision l'itinéraire résidentiel et l'évolution des lieux de villégiature et de sociabilité familiale non seulement des personnes interrogées, mais aussi de leur quatre grands-parents, de leurs parents et de leurs oncles et tantes, de leurs frères et sœurs, et de leurs enfants adultes, retraçant ainsi le parcours géographique de leur parentèle sur quatre générations depuis la fin du 19^e siècle jusqu'à nos jours. Ces 50 entretiens principaux ont été complétés par trente deux entretiens auprès d'autres membres des 50 parentèles étudiées, et par 8 entretiens menés dans les classes moyennes de la banlieue ouest de la ville, pour avoir des points de comparaison avec un autre milieu social, soit un total de 90 entretiens réalisés à Naples entre décembre 2004 et juin 2006. En effet, une grande part de la richesse et de la complexité de ces entretiens m'aurait sans doute échappé, si je n'avais pas également vécu longuement sur place – et en famille...- au cours d'un séjour de près de trois ans³³. La quatrième grande source d'information de cette thèse réside dans ce long séjour à Naples, que certains pourront appeler "observation directe" ou "participante", mais qui a en réalité tout simplement consisté à "vivre sur place", ce qui m'a permis, de manière informelle et parfois inconsciente, de fréquenter assidûment les beaux quartiers de la ville, d'en parcourir longuement les rues, d'y nouer contacts et amitiés, d'y être invité à des dîners ou des fêtes de famille, et de saisir – du moins je l'espère – au moins une petite partie des subtiles divisions territoriales et sociales qui fragmentent la "Napoli Bene"...

En croisant ces diverses sources, on peut apporter des éléments de réponse aux deux grandes questions posées ci-dessus. Comment les familles de la

³² Pour des exemples d'études sur les classes supérieures utilisant ce type de sources, voir, pour la France PINÇON et PINÇON CHARLOT, 1989; GRAFMEYER, 1992 ou GRANGE, 1996. Pour l'Italie (mais à l'échelle nationale), voir CARBONI, 2007.

³³ Cette recherche a été menée dans le cadre d'un poste de membre à l'Ecole française de Rome, qui m'a permis de résider trois ans à Naples, sur mon terrain d'étude.

bourgeoisie napolitaine s'organisent-elles dans l'espace de la ville ? Et quelle influence ces espaces familiaux et ces dynamiques d'agrégation familiale ont-ils exercé sur les structures de la ville et ses grands déséquilibres socio-spatiaux ? Pour y répondre, on procèdera en quatre temps. La première partie posera les cadres de la recherche en présentant les grandes caractéristiques des classes supérieures napolitaines et de leur géographie dans la ville, ce qui permettra de mieux situer Naples par rapport aux autres villes italiennes et méditerranéennes. Le premier chapitre comparera le profil des classes supérieures napolitaines à celui des autres grandes villes de la péninsule, en insistant notamment sur leur forte fragmentation entre une vieille bourgeoisie possédante assez stable d'une part, et des élites économiques et politiques fortement renouvelées d'autre part. Grâce à des cartes fondées sur les recensements et les listes d'institutions sélectes, le deuxième chapitre situera ensuite ces classes supérieures dans la ville, en montrant leur forte ségrégation résidentielle dans l'espace urbain et les deux principaux déséquilibres spatiaux sur lesquels elle repose, les élites napolitaines délaissant largement les périphéries, mais aussi une grande partie du centre historique. Le chapitre III retracera le processus historique à l'origine de cette géographie originale des classes supérieures dans la ville en montrant qu'elle repose sur un double mouvement, une phase séculaire de glissement vers l'ouest et d'abandon du centre historique par les élites de la ville, selon un modèle "d'extension par contiguïté", ayant fait place à partir des années 60 à une phase d'inertie spatiale et de territorialisation dans les beaux quartiers. Mais ce mouvement historique de glissement vers l'ouest a aussi considérablement fragmenté les quartiers aisés de Naples et le chapitre IV analysera donc les divisions internes de la ville bourgeoise, en dressant une typologie des quartiers aisés napolitains, en les comparant aux grands types de quartiers chics des autres villes du Mezzogiorno, et en montrant la place particulière et sélective de la vieille bourgeoisie possédante dans ce dispositif.

Les classes supérieures en général, et la bourgeoisie en particulier, ayant été situées dans l'espace de la ville, la deuxième partie adoptera une perspective dynamique et, en se fondant sur l'analyse du parcours résidentiel des 50 familles étudiées sur quatre générations, elle montrera le rôle qu'ont joué les stratégies d'agrégation familiale dans l'émergence des deux grands déséquilibres actuels de la géographie des élites dans la ville : le déboulement du centre-ville et l'absence de banlieue chic. Certes, à Naples comme ailleurs, les processus de ségrégation résidentielle des classes supérieures doivent beaucoup aux recompositions fonctionnelles de l'espace de la ville, et le chapitre V montrera le rôle moteur joué par la spéculation immobilière, la villégiature, l'industrialisation du littoral et l'apparition de quartiers d'affaires dans l'évolution des localisations bourgeoises et leur géographie actuelle dans la ville. Mais au sein de la bourgeoisie napolitaine, ces dynamiques fonctionnelles ont été parfois accentuées, parfois au contraire freinées par les stratégies d'agrégation familiale et, fondés sur les entretiens, les chapitres suivants montreront comment ces deux logiques s'articulent. Le chapitre VI étudiera comment, au sein des deux premières générations des familles étudiées, les dynamiques de regroupement familial ont d'abord accéléré le mouvement d'abandon du centre historique, la conquête des beaux quartiers s'étant faite véritablement "en famille". Mais à partir des années 50 pour les plus vieilles familles, et des années 70 pour les autres, s'est ouverte une phase de "rétention familiale" dans les beaux quartiers de la ville, qui a déconnecté le mouvement de la bourgeoisie du

mouvement général de croissance de la grande banlieue et des espaces périurbains, la bourgeoisie cessant d'être un des moteurs de l'expansion urbaine. Le chapitre VII analysera donc en détails ces phénomènes de rétention familiale de la bourgeoisie dans les beaux quartiers au cours des deux dernières générations des familles étudiées, en montrant que cette rétention repose en partie sur un "modèle résidentiel patrimonial" fondé sur la reprise des logements de famille, et qui suscite des mobilités résidentielles aux formes très particulières. Enfin, le chapitre VIII analysera les stratégies mises en œuvre par la vieille bourgeoisie de la ville pour reproduire ce modèle résidentiel patrimonial pour une nouvelle génération et réussir ainsi à se maintenir dans les beaux quartiers malgré l'amenuisement des fortunes. Cette reproduction passe par l'organisation de véritables "systèmes résidentiels familiaux" dans la ville, fondés sur la circulation des individus dans l'espace patrimonial familial.

Après l'étude de l'impact des relations familiales sur la ségrégation résidentielle des classes supérieures et la géographie sociale de la ville, la troisième partie posera la question de l'organisation spatiale des familles de la bourgeoisie dans l'espace urbain, en passant de l'étude intergénérationnelle des parcours familiaux dans la ville à celle des formes actuelles de l'inscription familiale dans l'espace urbain et aux mobilités quotidiennes qui les accompagnent. Comment, dans la bourgeoisie napolitaine, les membres d'une même famille se répartissent-ils dans l'espace de la ville, et comment organisent-ils leurs sociabilités ? Ces lieux familiaux forment-ils des ensembles stables et articulés ? Les configurations qu'ils dessinent ont-elles des formes originales dans ce milieu social particulier et comment varient-elles en fonction des formes de la ville, de ses différents types d'habitat et de quartiers ? Le chapitre IX montrera que, sur le plan résidentiel, l'organisation des familles de la bourgeoisie napolitaine présente d'abord de nombreux points communs avec celle observée dans les autres pays d'Europe du Sud : on y relève une très forte proximité entre parents, marquée par la fréquence des regroupements familiaux en rues voisines et, surtout, par une proportion extrêmement élevée de regroupements dans des appartements indépendants du même immeuble. En analysant le discours des enquêtés, le chapitre X montrera que, dans la bourgeoisie napolitaine, cette proximité résidentielle renvoie également aux mêmes facteurs culturels que dans le reste de l'Italie et dans la plupart des pays de l'Europe du Sud : elle est moins liée à la nécessité d'une entraide familiale quotidienne qu'à un système d'accès familial au logement et à l'attachement à un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions de face à face dans la parentèle. Dans ce milieu social, les stratégies d'agrégation familiale ont toutefois été facilitées par la possession de vastes patrimoines et par une plus grande maîtrise du foncier. En abordant les espaces résidentiels des familles étudiées non plus en termes de "proximités" mais de morphologie, en les situant dans l'espace concret de la ville, et en les comparant à ceux des autres catégories de la société napolitaine, le chapitre XI montrera les principales originalités de la bourgeoisie de la ville : la concentration de parentèles parfois entières dans des immeubles de famille, et surtout, la présence d'agréations familiales vastes et durablement maintenues dans des quartiers de centre-ville. Enfin, le chapitre XII passera de l'étude de l'inscription résidentielle des familles de la bourgeoisie à celle de leurs lieux de sociabilité et de leurs espaces de référence dans la ville. La concentration résidentielle des vieilles familles dans les beaux quartiers y suscite en effet un véritable "ancrage" social : "l'espace de vie familial"

s'y concentre, tout comme une partie des réseaux amicaux et des fêtes de famille, si bien que dans les beaux quartiers, homogénéité sociale et ancrage familial se renforcent mutuellement.

Mais cet ancrage local dans la ville n'est pas un enclavement, et si les familles étudiées apparaissent fortement concentrées dans l'espace de la ville, elles ne le sont pas toujours à celle du territoire italien ou du continent européen. La dernière partie changera donc d'échelle pour étudier l'inscription spatiale des familles de la bourgeoisie napolitaine en dehors de la ville, ainsi que les mobilités qui l'accompagnent. Comment a évolué l'implantation nationale des familles de la bourgeoisie napolitaine sous l'effet des redimensionnements successifs de l'aire d'influence de la ville, passée en 150 ans de capitale d'Etat à simple métropole régionale ? Observe-t-on dans cette ville en crise un processus de "déterritorialisation" de la bourgeoisie locale, face à l'attraction croissante de Rome et des grandes villes européennes ? Comment les familles de la bourgeoisie napolitaine arrivent-elles à concilier une forte mobilité à l'échelle nationale, et le maintien d'un ancrage local dans la ville ? Pour répondre à ces questions, le chapitre XIII décrira l'implantation résidentielle des familles étudiées en dehors de Naples, et l'importance des mobilités et des systèmes d'aller-retours qui relient la bourgeoisie de la ville à Rome, au Nord de l'Italie et aux capitales européennes. Mais c'est aussi par l'intermédiaire de la villégiature et des résidences secondaires que les territoires familiaux de la bourgeoisie napolitaine s'étendent en dehors de la ville. Le dernier chapitre analysera comment les familles de la bourgeoisie napolitaine vivent véritablement entre ville et campagne, au sein de systèmes multi-résidentiels à la fois très complexes et stables dans le temps, qui restent quant à eux ancrés dans le Mezzogiorno et les environs de la ville.

Note au lecteur

- De nombreuses illustrations de cette thèse étant en pleine page et citées à plusieurs reprises dans le texte, l'ensemble des illustrations (cartes, figures et annexes) ont été reportées dans un volume spécifique.

- Les analyses d'histoires familiales et les extraits d'entretiens ont été en revanche intégrés au texte, et on propose un index des principales occurrences de ces histoires familiales à la fin du présent volume.

Première partie.

Les classes supérieures dans la ville

Introduction

Avant d'analyser en détails les dynamiques et les formes de l'agrégation familiale dans la ville, cette première partie entend poser les cadres de la recherche en présentant les grandes caractéristiques des classes supérieures napolitaines et de leur géographie dans l'espace urbain. Quel est le profil des élites napolitaines ? Où se localisent-elles dans la ville ? Et comment ces localisations situent-elles Naples par rapport aux autres grandes agglomérations italiennes et méditerranéennes ?

Paradoxalement, ces questions ont fait l'objet de très peu d'études scientifiques récentes à Naples, où les travaux sur la stratification sociale de la ville restent assez anciens³⁴, partiels³⁵ et surtout très peu spatialisés. Les cartes sur la répartition des différentes catégories socio-professionnelles dans la ville, montrant les oppositions sociales entre quartiers demeurent par exemple extrêmement rares³⁶... Le problème concerne d'ailleurs plus généralement les villes du Mezzogiorno, dont les évolutions récentes de la géographie sociale restent mal connues alors que les études se sont multipliées ces dernières années sur les villes d'Italie centrale ou septentrionale³⁷.

³⁴ L'étude générale la plus aboutie et la plus précieuse sur la société napolitaine et sa stratification demeure celle de Percy Allum (1975), mais elle est aujourd'hui assez ancienne puisqu'elle est antérieure à la désindustrialisation de la ville, qui a profondément modifié sa structure sociale, et également antérieure à la crise de tangentopoli de 1992-1993 et au changement de système politique qui s'en est suivi et a eu de profondes conséquences sur les élites de la ville...

³⁵ A part les travaux d'Allum, il n'y a aucune synthèse récente sur l'ensemble de la société napolitaine et sa structure interne. La majorité des travaux de sociologie portant sur la ville concernent les classes populaires du centre historique ou des nouveaux quartiers de "relégation" de la périphérie (voir par exemple AMATURO, 2004, MORLICCHIO, 2001, et PUGLIESE et aliter, 1999), ou alors les artisans de la vieille ville (voir GRIBAUDI, 1999). Très rares sont les travaux portant sur les classes supérieures, à l'exception notable de la récente étude dirigée par Enrica Amato (2003), mais qui porte seulement sur les "élites" de la ville, c'est à dire sur les individus occupant formellement une fonction d'autorité à la tête d'une organisation ou d'une institution sociale, et qui de plus n'est pas du tout spatialisée.

³⁶ De telles cartes ont été publiées par les services statistiques de la commune de Naples (voir COMUNE DI NAPOLI, 2000 et 2002), mais seulement pour l'année 1991, et n'ont pas fait l'objet d'exploitations scientifiques approfondies. La seule étude fondée sur une approche vraiment spatialisée et proposant une cartographie précise de certaines catégories sociales dans la ville est celle de MORLICCHIO et PRATSCHKE (2004), mais elle porte uniquement sur les classes populaires et la pauvreté à Naples...

³⁷ Mis à part les très précieux travaux d'Elmar Sabelberg (voir SABELBERG, 1987 et 1989), on ne trouve aucune étude récente sur la répartition des différentes catégories sociales dans l'espace des villes d'Italie du Sud, et encore moins de travaux fondés sur une cartographie précise des classes sociales dans la ville... Pour les villes d'Italie du Nord et du centre, les études sur ces questions sont en revanche nombreuses, avec en particulier les travaux de Fausto Anderlini qui ont proposé des cartes très précises et récentes de la structure socio-spatiale des grandes villes du Nord de la péninsule (Voir ANDERLINI, 2003, et ANDERLINI et ZANONI, 1999). Voir également les travaux de Petros Petsimeris pour les villes du triangle industriel (PETSIMERIS, 1991, 1992 et 2005).

Or, en l'absence de travaux scientifiques récents sur la question, la géographie sociale napolitaine reste encore largement tributaire des stéréotypes véhiculés par la littérature folklorique et les récits de voyages, qui font volontiers de Naples une ville "sans bourgeoisie", et qui surtout présentent la ville comme l'un des modèles de la cité méditerranéenne faiblement ségrégée. Naples se caractériserait par la survivance étonnante dans le monde contemporain de formes "pré-industrielles" de micro-différenciation sociale et de proximité physique entre classes sociales, comme la ségrégation verticale entre étages du même immeuble, ou l'opposition entre grandes artères bourgeoises et "vicoli" populaires... Or, si la ségrégation verticale et les micro-contrastes entre rues caractérisent encore des zones entières du centre historique de la ville, ce dernier ne représente désormais qu'une très petite partie d'une vaste agglomération de plus de trois millions d'habitants qui s'étend au delà des limites de la province de Naples. En dehors de la vieille ville, un zoning social s'est mis en place de manière assez précoce à Naples, et ce dernier a été largement impulsé par les classes supérieures. En effet, dès l'époque moderne l'établissement de la cour dans le nouveau palais royal construit par les Espagnols a attiré autour du palais les résidences des grands lignages aristocratiques. Et surtout, à partir des années 1860, à la faveur des grandes opérations d'urbanisme qui ont restructuré le centre et étendu la ville vers l'ouest, les grandes familles ont commencé à quitter leurs palais du centre historique pour se regrouper dans le nouveau quartier occidental, entraînant un véritable dédoublement de la ville.

Il est donc nécessaire de faire le point sur les grandes divisions sociales de l'espace napolitain et la place qu'y occupent les classes supérieures, et par là-même sur la question de l'ampleur et des formes de la ségrégation résidentielle dans une ville méditerranéenne. Trois sources principales fournissant des données récentes seront donc utilisées dans cette première partie : le dernier recensement de la population (qui date de 2001, mais dont les résultats à l'échelle locale n'ont été publiés qu'à l'automne 2005) permettra de situer les classes supérieures dans l'espace de la ville par rapport aux autres catégories sociales; les listes de membres d'institutions sélectes de la ville (rotary club, écoles, ordre des avocats etc...) permettront de cartographier les localisations des élites en fonction de critère de prestige et de capital social souvent plus pertinents que l'appartenance socio-professionnelle, et enfin les entretiens fourniront des informations au sujet des localisations, des représentations et des pratiques de la ville dans le milieu précis de la vieille bourgeoisie possédante.

Ces trois sources permettront d'abord de situer les classes supérieures dans le cadre de la société napolitaine et de comparer leur profil à celui des élites des autres grandes villes italiennes (chapitre premier), en insistant notamment sur leur forte fragmentation. Ces classes supérieures seront ensuite situées dans l'espace social de la ville : les cartes fondées sur les recensements feront apparaître les deux grands déséquilibres de la géographie résidentielle des classes supérieures napolitaines, à savoir le délaissement de la périphérie, et le dédoublement du centre-ville, si bien que ces dernières apparaissent fortement ségrégées à l'échelle de l'agglomération (chapitre deux). Le chapitre suivant adoptera une perspective historique en retraçant les grandes étapes de la formation de ce zoning social, en montrant qu'il résulte d'un processus séculaire de glissement vers l'ouest et d'abandon du centre historique par les élites de la ville, processus qui s'est ensuite

bloqué à la fin des années 60 pour faire place à une phase d'inertie spatiale des classes supérieures dans la ville (chapitre trois). Enfin, le dernier chapitre de cette partie étudiera la fragmentation des quartiers aisés qui résulte de ce processus historique et les subdivisions internes de la ville bourgeoise. Il dressera une typologie des quartiers aisés napolitains en les comparant aux grands types de quartiers chics des autres villes du Mezzogiorno et en montrant la place particulière de la vieille bourgeoisie possédante dans ce dispositif (chapitre quatre).

Chapitre premier.

Naples, une ville sans bourgeoisie ?

Le choix de Naples pour une étude sur les élites urbaines peut étonner car la capitale campanienne passe souvent pour une ville "sans bourgeoisie". Beaucoup de Napolitains rencontrés au cours de mon travail de terrain se sont ainsi étonnés de mon choix, me conseillant plutôt de prendre Milan comme lieu d'étude. Mais cette idée de l'absence d'une véritable bourgeoisie à Naples tient moins à des spécificités de la société de la ville, qu'à des problèmes de définition du concept de "bourgeoisie" et plus généralement du concept de "classe sociale". Les sciences sociales ont en effet généré une multiplicité de concepts pour désigner les franges supérieures de la société ("classes supérieures", "dominantes", "élites", "bourgeoisie"...), sans qu'aucun de ces termes ne suscite vraiment un consensus entre les différentes écoles de pensée et les traditions sociologiques nationales. L'idée de l'absence de bourgeoisie à Naples se fonde en particulier sur la distinction entre les concepts de "classes supérieures", "d'élite" et de "bourgeoisie", et le sommet de la société urbaine prend en effet un aspect bien différent selon qu'on l'aborde au travers de l'un ou l'autre de ces trois concepts.

1. Les "classes supérieures" napolitaines : le poids des professions libérales et de l'administration publique

Personne ne songe à nier l'existence et l'importance numérique de "classes supérieures" à Naples, c'est à dire d'un ensemble d'individus semblables par la position dominante qu'ils occupent dans la hiérarchie du pouvoir, position qui leur permet d'exercer une influence sur la vie des autres³⁸. Selon l'étude classique d'Antonio Schizzerotto, ces "classes supérieures" correspondent dans la nomenclature socio-professionnelle italienne à quatre catégories principales : les politiciens, les entrepreneurs (c'est à dire les chefs d'entreprise qui ne participent pas directement à une activité manuelle dans leur entreprise), les professions libérales, et les "dirigeants" (qui correspondent aux hauts cadres du privé et du public),

³⁸ Voir SCHIZZEROTTO, 1993, p.15

classement qui reflète l'importance de l'indépendance de l'activité comme critère de la distinction et du prestige social en Italie³⁹. Or à Naples, les trois dernières de ces catégories représentaient en 1991 11,7 % de la population active, proportion certes nettement inférieure à celle de Milan (16,4%) , mais voisine de celle de Rome (12,1 %) et supérieure à celle de Palerme. En 1991, Naples se singularisait moins par le nombre de ses "classes supérieures" que par la relativement faible importance des classes moyennes salariées et la sur-représentation des salariés faiblement qualifiés et des catégories dites "marginales" : chômeurs, ménages sans revenus officiels etc... (voir FIGURES 1 et 2). En 2001, cela est apparu encore plus clairement, du fait d'un changement de nomenclature socio-professionnelle⁴⁰. Les deux catégories socio-professionnelles "supérieures" représentaient alors à Naples 23% de la population, soit autant qu'à Milan et bien plus qu'à Turin. Naples, ancienne capitale et vieille ville universitaire possède en effet des élites hautement qualifiées, qui sont beaucoup mieux représentées que dans une ville de tradition industrielle comme Turin (voir FIGURE 3).

Si le poids numérique des classes supérieures dans la société napolitaine est assez voisin de celui que l'on trouve dans les autres grandes villes italiennes, leur composition socio-professionnelle présente en revanche de fortes spécificités. Certes on retrouve à Naples comme dans toute l'Italie le poids des professions libérales et intellectuelles, mais en 1991 les "dirigeants" y étaient en revanche beaucoup moins nombreux qu'à Rome ou Milan, et les entrepreneurs fortement sous-représentés par rapport aux chiffres des villes du Nord ou du Centre de la Péninsule. Surtout, ces grandes catégories socio-professionnelles masquent mal les différences sectorielles profondes qui distinguent Naples des autres grandes villes italiennes. Ainsi les "entrepreneurs" milanais sont-ils très différents des "entrepreneurs" napolitains, très dépendants de la commande publique, largement liés au secteur informel, et parmi lesquels les "constructeurs" et le secteur du bâtiment ont longtemps tenu une place de choix⁴¹. De même, les "dirigeants" napolitains sont surtout des hauts fonctionnaires ou des dirigeants de gros établissements publics ou para-publics, alors que les cadres supérieurs d'entreprises privées y sont nettement sous-représentés. Malheureusement, au niveau où elles ont été publiées, les données des recensements de 1991 et 2001 rendent mal compte de ce poids du secteur public à Naples, qui différencie nettement la composition de ses classes supérieures par rapport aux grandes villes du Nord et du centre de la Péninsule.

On touche là aux limites de l'approche des classes supérieures urbaines par le biais des catégories socio-professionnelles. D'abord parce que les catégories des recensement sont mal adaptées à un pays où la pluri-activité est très répandue, y compris au sein des élites sociales où le cumul d'une activité indépendante et d'une activité salariée est fréquent et où il est donc difficile de "réduire" l'identité sociale d'un individu à une seule de ses activités professionnelles. Mais aussi et surtout parce que l'usage d'une nomenclature nationale, voire internationale, contribue à masquer les différences régionales profondes qui divisent la Péninsule. Arnaldo

³⁹ Ibid., p.19-20

⁴⁰ Dans le cadre de l'harmonisation européenne, l'Italie a adopté pour le recensement de 2001, la nomenclature "CITP-88" du Bureau international du travail de Genève

⁴¹ Ainsi, par tradition, c'est en général un chef d'entreprise du bâtiment qui est élu à la présidence de "l'associazione degli industriali napoletani", section napolitaine de l'organisation patronale italienne.

Bagnasco a bien montré que coexistent en fait dans le pays trois Italies, qui correspondent à autant de modèles économiques, mais aussi à trois "formations sociales" différentes, trois manières de "faire société"⁴². Les catégories socio-professionnelles nationales sont particulièrement mal adaptées pour rendre compte des spécificités de la société méridionale, marquée par une survie des rapports clientélistes et inter-personnels au sein des institutions démocratiques et surtout par le rôle décisif du système politique dans la stratification sociale⁴³.

2 Des élites fragmentées : élites culturelles, économiques et politiques

En effet, à Naples comme dans beaucoup d'autres villes d'Italie du Sud, la stratification sociale doit beaucoup au système politique et à une gestion clientéliste du développement économique, les classes supérieures étant celles qui ont réussi à contrôler ou à profiter de la redistribution des ressources publiques⁴⁴. C'est donc souvent aux "élites" plus qu'aux classes supérieures en général que se sont consacrées les rares études qui ont cherché à étudier les sommets de la société napolitaine contemporaine. Désignant un ensemble d'individus détenant formellement une fonction d'autorité à la tête d'une organisation ou d'une institution sociale⁴⁵, ce concept a en effet l'avantage de bien souligner le rapport concret des classes supérieures napolitaines au pouvoir et au système politique local, en tenant compte non seulement de leur position économique ou professionnelle, mais de leur organisation en réseaux d'influence.

Ainsi, Percy Allum a bien montré comment dans l'après-guerre s'était constitué à Naples un "formidable bloc social autour de la rente urbaine et des financements publics"⁴⁶. L'élite citadine prenait en quelque sorte la forme d'un triangle, "avec à l'un des sommets les entrepreneurs en bâtiments, les propriétaires fonciers et les promoteurs immobiliers; à l'autre les personnalités politiques locales responsables de l'urbanisme; et enfin, les ministres napolitains chargés d'assurer l'apport des capitaux"⁴⁷. Ce système hérité de l'après-guerre et lié à la croissance urbaine de Naples durant les années du miracle a cependant volé en éclats au cours de la crise de "Tangentopoli" en 1992-1993. Une étude récente a bien montré le profond renouvellement de la classe dirigeante napolitaine durant les années 1990, renouvellement à la fois générationnel (notamment au sein des entreprises du bâtiment, dont beaucoup ont alors fait faillite) et sectoriel, avec l'arrivée dans les administrations de nombreux techniciens et membres des professions intellectuelles

⁴² Voir BAGNASCO, 1977

⁴³ sur cette influence de l'Etat et d'une gestion politique clientéliste de la redistribution des ressources publiques sur la stratification sociale italienne, et en particulier méridionale, voir PIZZORNO, 1974 ou encore GRIBAUDI, 1990

⁴⁴ C'est ce qu'ont bien montré les travaux de Percy Allum. Voir ALLUM, 1975

⁴⁵ On reprend ici la définition très générale des élites donnée par Anthony Giddens. Voir GIDDENS, 1971, p.1-21

⁴⁶ Voir ALLUM, 1994, p.109.

⁴⁷ Ibid., p.108

auparavant peu engagés dans la politique locale⁴⁸. Ce renouvellement a cependant échoué à résoudre l'un des principaux problèmes des élites de la ville : leur importante fragmentation. Le début des années 2000 a été marqué par un nouveau désengagement des personnalités issus du monde des professions libérales ou de la société civile dans le système politique local, si bien qu'on retrouve aujourd'hui une forte opposition entre élites culturelles, élites économiques et élites politiques à Naples. Renouant avec un travers souvent dénoncé, les élites culturelles et économiques napolitaines tendraient à se détourner de la vie politique locale, voire à émigrer vers Rome ou Milan⁴⁹. C'est précisément cette idée d'une scission entre élites politique et culturelle qui est l'une des raisons principales qui pousse les Napolitains à nier l'existence d'une "bourgeoisie" dans leur ville.

3 une approche "culturelle" de la bourgeoisie napolitaine : le poids des vieilles familles possédantes dans la ville

En effet, si personne ne songe à nier l'existence de classes supérieures à Naples (en terme de positions économiques), ou même d'une "élite" (en terme de pouvoir institutionnel), pour beaucoup ces dernières ne formeraient pas une "bourgeoisie", c'est à dire un groupe conscient de lui-même, doté d'une visibilité dans la société et capable de jouer un rôle moteur dans la vie publique et le développement de la cité. Cette idée revient de manière récurrente dans les entretiens que j'ai menés, qui opposent souvent les élites individualistes et "parasitaires" de Naples, à la bourgeoisie libérale milanaise, capable d'entraîner derrière elle le développement de la ville. Cette conception est cependant fortement influencée par la notion marxiste de bourgeoisie, qui fait de la bourgeoisie à la fois une catégorie sociale (l'ensemble des propriétaires des moyens de production), un groupe social et un acteur historique. Cette importance du concept de bourgeoisie dans la sociologie marxiste, ainsi que sa forte polysémie et sa connotation parfois péjorative dans le langage commun ont parfois conduit à l'abandon d'un terme jugé trop flou et ambigu dans les science sociales.

Mais c'est dans un autre sens que l'on voudrait utiliser ici le terme de "bourgeoisie". L'ethnologie et la sociologie récentes ont en effet réhabilité ce concept et tendent à en donner une définition "culturelle" assez proche des premiers

⁴⁸ Voir SAVONARDO, 2003, p.87-89

⁴⁹ Ibid., p.90-91. L'auteur s'appuie sur de nombreux entretiens auprès de membres de la classe dirigeante napolitaine, tous traversés par cette idée d'une fragmentation des élites locales. Il cite par exemple ce point de vue d'un professeur d'université : "Les élites des compétences tendent à quitter Naples parce que le tissu économique est aux mains des réseaux politiques et institutionnels; comme il y a une scission entre les réseaux politiques et l'élite culturelle, cette dernière joue son rôle en dehors des réseaux locaux. Une élite culturelle, donc, qui ne fait plus référence à Naples, mais à une réalité différente, d'ampleur nationale, parfois internationale, et qui, quand elle le peut, s'en va. Cela est intéressant parce que cela veut dire que, d'une certaine manière, les réseaux politiques bloquent la ville" (p.91, traduction personnelle).

sens du mot dans la langue courante⁵⁰. Loin de se fonder uniquement sur la richesse économique ou la détention du pouvoir, la bourgeoisie se présente comme une catégorie d'individus unis par une même culture de la richesse, un ensemble de manières d'être, de penser et de faire lié à la possession ancienne d'une position dominante dans la société. Ainsi il ne suffit pas d'être riche pour être considéré comme bourgeois. Encore faut-il que cette richesse ait été légitimée par le temps et l'apprentissage d'un certain code de comportement que les ethnologues ont tenté de décrire : l'attention aux détails, le culte de la discrétion et de la mesure, le refus de l'ostentation⁵¹ ... La famille joue un rôle essentiel dans ce long apprentissage : pour Beatrix Le Wita, on devient ainsi bourgeois par la famille, et en au moins trois générations⁵². Ce long processus permet d'associer capital social et capitaux symboliques à la seule possession du capital économique, et de faire apparaître comme naturelles et innées des qualités sociales acquises par une éducation difficile. La bourgeoisie bénéficie ainsi du même privilège que la noblesse : celui de l'ancienneté, qui fait qu'aujourd'hui les distinctions entre les deux groupes apparaissent la plupart du temps purement formelles⁵³.

Or cette définition "culturelle" de la bourgeoisie s'applique très bien à Naples, puisque les classes supérieures de la ville comptent un nombre important de "vieilles familles" dont le prestige repose avant tout sur l'ancienneté, le patrimoine, et le mode de comportement. Ex-capitale d'un des plus vieux Etats d'Europe et siège d'une cour prestigieuse, Naples a en effet attiré durant toute l'époque moderne les familles nobles et les grands propriétaires terriens du Royaume. Ces vieilles familles terriennes ont gardé encore aujourd'hui une part de leur fortune grâce à une reconversion économique dans la rente urbaine à la suite de la crise foncière de la fin du 19^e siècle⁵⁴, ainsi qu'à la conservation, au moins jusqu'à la veille de la première guerre mondiale, de pratiques successorales très inégalitaires fondées sur le maintien du lien entre patrimoine et nom de famille⁵⁵. D'autre part, Naples est longtemps restée l'unique université du Mezzogiorno dont elle a formé une grande partie des élites, si bien que la ville compte aujourd'hui un nombre important de vieilles familles issues des professions libérales et intellectuelles. Enfin, même si elle a perdu ses fonctions de capitale politique au moment de l'Unité italienne, Naples restait en 1860 la première ville d'Italie et l'une des plus grandes cités d'Europe. La présence d'un vaste marché de consommation dans la ville et la nécessité d'équiper et d'adapter la première ville de la Péninsule aux standards des cités industrielles du Nord de l'Italie et de l'Europe, a favorisé l'afflux dans la ville de nombreux entrepreneurs, italiens mais aussi étrangers, et ce encore tout au long de l'entre-deux guerres. La faiblesse actuelle de l'économie d'entreprise à Naples et son poids marginal dans l'économie nationale ne doivent pas faire oublier que la ville compte aussi une vieille bourgeoisie d'entreprise, même si, il est vrai, cette dernière s'est aujourd'hui largement reconvertie dans les professions libérales.

⁵⁰ Voir par exemple LE WITA, 1988, et PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 2000

⁵¹ Voir LE WITA, 1988, p.74-90

⁵² Ibid., p.80. Cela est vrai de la bourgeoisie, mais également de toute classe sociale, comme le rappelle avec justesse Schumpeter lorsqu'il dit que c'est la famille et non la personne physique qui est "le véritable membre de la classe". Voir SCHUMPETER, 1984, p.168.

⁵³ Voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 2000, p. 52

⁵⁴ Voir MACRY, 1988, p.XXIII-XXIV

⁵⁵ Ibid.

Mais qu'elles soient issues de la propriété terrienne, des professions intellectuelles ou du monde de l'entreprise, ces vieilles familles napolitaines forment aujourd'hui un même milieu uni par un réseau de relations denses, et dans lequel la distinction entre noblesse et bourgeoisie s'efface devant la possession d'un code de comportement commun. Eugenio D. issu d'un père noble et d'une mère fille de notaire, résume bien cette importance du mode de comportement comme critère principal de distinction au sein de la bonne société napolitaine :

"La bonne société napolitaine peut se diviser en trois, disons, trois groupes de personnes. D'abord, il y a les *signori*, tous ceux qui appartiennent à la haute bourgeoisie, sans avoir nécessairement de titre nobiliaire, mais avec des manières raffinées, avec, euh, un bon ton, un, je ne sais pas comment dire... Après, il y a les nobles, c'est à dire ceux qui sont les descendants des plus vieilles familles, qui ont un vrai titre de noblesse, mais qui ne sont pas des *signori*, parce que justement le fait d'avoir un titre de noblesse leur a fait oublier les bonnes manières. Et puis il y a les aristocrates : les nobles qui sont aussi des *signori*" (*entretien°16 avec Eugenio D., décembre 2005*)

Lorsqu'elle évoque les différences de populations au sein des beaux quartiers napolitains, Fiametta R. fait aussi référence à ce "bon ton", ces "bonnes manières" et son discours est très proche du précédent. :

"C'est là qu'habitent les nouveaux riches, ceux qui dans les années 60 ou 70 ont acheté des maisons neuves, que des commerçants, à 90% ce sont des commerçants, commerçants de première, de deuxième, de troisième génération, déjà ceux de troisième ou quatrième génération sont un peu mieux, un peu plus dégrossis, parce que les enfants ont étudié, mais il y en a encore quelques uns qui sont vraiment mal dégrossis, ils sont très riches, mais très rustres" (*Entretien n°31 avec Fiametta R., universitaire, février 2006*).

Pour cette professeur d'université descendant par sa mère d'une des plus grandes familles nobles de Naples et par son père d'une famille de banquiers et de professions libérales, la distinction principale qui traverse les élites napolitaines ne réside donc plus dans l'opposition noblesse-bourgeoisie, devenue purement formelle, mais dans la différence entre vieilles et nouvelles familles, différence culturelle qui s'exprime dans un mode de comportement et – dimension absente de la première citation – repose sur une certaine localisation dans la ville.

En effet, ce "bon ton", ce mode de comportement caractéristique des vieilles familles se fonde également sur un certain rapport à l'espace, sur une manière particulière d'habiter et de pratiquer la ville. La bourgeoisie napolitaine occupe des espaces très circonscrits de la ville, beaucoup plus concentrés et exclusifs que ceux des "classes supérieures" en général. C'est dans ce milieu que la force de l'ancrage local apparaît la plus intense, et c'est donc sur lui que s'est concentrée mon étude. Si une étude de la bourgeoisie doit nécessairement se faire à l'échelle familiale, puisque c'est par un long processus familial et intergénérationnel qu'on devient bourgeois, cette dernière doit également se doubler d'une approche spatiale. Mais comment croiser concrètement ces deux approches ?

4. 50 familles de la bourgeoisie napolitaines : présentation de l'échantillon d'étude

Comme on l'a dit en introduction, face à l'absence de sources quantitatives analysant la famille étendue à l'échelle locale et intra-urbaine, l'étude des rapports entre liens familiaux et dynamiques résidentielles dans la ville ne peut se faire que par une enquête de terrain, forcément limitée à un nombre réduit de familles. Pour étudier le rôle de la famille dans l'ancrage spatial de la bourgeoisie napolitaine, on a donc décidé de se limiter à un échantillon de 50 "vieilles familles" issues des quartiers centraux de la ville, et dont on a reconstitué avec précision à la fois l'inscription actuelle dans l'espace urbain, et le parcours résidentiel au cours des trois dernières générations. Ce sont ces 50 familles que l'on voudrait maintenant présenter, en expliquant d'abord sur quelle définition de la famille on s'est fondé pour les étudier (celle de "parentèle"), puis en exposant les grandes caractéristiques communes des individus sélectionnés pour les entretiens : plus que leur profession, c'est l'ancienneté de leur appartenance à la bourgeoisie, leur génération et leur lieu de résidence qui ont été déterminants et constituent le dénominateur commun des personnes interrogées, tandis que sur le plan de l'orientation professionnelle, des structures familiales ou de la répartition par sexe, notre échantillon apparaît beaucoup plus diversifié.

a. Des "parentèles" aux contours variables, centrées sur 50 individus-témoins

Bien entendu, les familles dont il est question ici ne sont pas des "familles nucléaires", ou des "ménages", réunissant des personnes apparentées vivant sous le même toit. Tout le but de cette thèse est précisément de sortir des murs du logement pour comprendre comment l'inscription spatiale d'un individu ou d'un "ménage" dans la ville est justement liée à la proximité d'autres ménages apparentés, d'autres membres de la famille ne résidant pas dans le même logement... C'est donc à la "famille étendue", à la famille en tant que groupe de parenté que l'on s'intéresse, c'est à dire à des groupes de ménages liés par la descendance et l'alliance mais dispersés du point de vue de la résidence.

Mais se pose alors le problème de savoir comment délimiter ces groupes de parenté : jusqu'à quel degré de parenté remonter ? en ligne paternelle, maternelle ou les deux ? Faut-il y inclure des collatéraux ou seulement la parenté verticale ? Pour répondre à ces questions, j'ai décidé de tenir compte des études d'anthropologie les plus récentes sur les évolutions des structures de parenté dans les sociétés occidentales développées, en raisonnant en termes de "parentèles". En effet, en Italie comme dans les autres pays d'Europe occidentale caractérisés aujourd'hui par des systèmes de filiation cognatiques, les groupes de parenté ne prennent plus la forme de "groupes de descendance" unilinéaire et rigides comme les clans ou les lignages, qui étaient dotés d'une personnalité morale, pouvaient posséder des biens en commun et dans lesquels les contours du groupe de parenté étaient définis à l'avance par des normes s'imposant à tous ses membres. Désormais, dans un contexte où la

filiation se fait à la fois en ligne paternelle ou maternelle et où une grande liberté est laissée aux individus, les groupes de parenté prennent une forme beaucoup plus fluide, celle de "parentèles", c'est à dire de groupes de parenté centrés sur un individu qui en définit lui-même les contours par sa mémoire (quels parents un individu est capable de citer ?) et ses pratiques sociales (avec quels parents est-il régulièrement en contact ?)⁵⁶.

Pour étudier ces familles organisées en parentèles, il fallait donc partir des individus, afin de reconstituer à partir d'eux leur réseau de parenté. C'est ce que j'ai fait en sélectionnant un échantillon de 50 individus-témoins, tous nés entre 1943 et 1960, tous issus de familles bourgeoises depuis trois générations (un de leur parents était déjà considéré comme bourgeois, et également un de leur grands-parents), et résidant tous actuellement dans les quartiers aisés du centre de Naples. Au cours d'un entretien d'une à deux heures, j'ai demandé à ces individus témoins de reconstituer avec précision les itinéraires résidentiels des membres de leur parentèle, à savoir, *en général*, ceux de leurs quatre grands-parents, ceux de leurs parents et de leurs oncles et tantes paternels et maternels, ceux de leurs frères et sœurs, et ceux de leurs enfants adultes ayant quitté le foyer parental. Je dis *en général*, car la parentèle est par définition extrêmement fluide et à intensité variable⁵⁷, et donc, dans la réalité, son extension variait beaucoup d'un entretien à l'autre. Certains individus (très minoritaires) n'avaient une connaissance précise de l'itinéraire résidentiel que de leurs parents très proches (parents, frères et sœurs, enfants adultes), alors que d'autres se révélaient capables de remonter très loin dans les degrés de parenté à l'image de Giulia E (famille 5), issue de la haute aristocratie et capable de citer sans aucune difficulté les noms, prénoms, dates de naissance et lieux de résidence principale après le mariage de ses huit arrière-grands-parents...

Pour palier à ce problème, et avoir des possibilités de comparaison stables entre les différentes familles, j'ai choisi de diviser chaque parentèle étudiée en deux cercles différents par leur degré de proximité avec l'individu-témoin, et que j'ai analysés avec une précision et des méthodes différentes.

Le premier cercle, celui de la "parentèle étroite" correspond aux parents, aux frères et sœurs, et aux enfants adultes des personnes interrogées, c'est à dire à des personnes ayant vécu dans un même foyer conjugal. Ce groupe réduit aux anciens membres d'un même foyer est en effet aujourd'hui considéré comme "l'axe porteur de la parenté contemporaine"⁵⁸. En Italie comme ailleurs en Europe, c'est entre parents et enfants d'une part, et entre frères et sœurs de l'autre que les contacts et les échanges de service sont les plus fréquents dans la vie quotidienne, si bien que les

⁵⁶ Ainsi, pour Maurice Godelier, la parentèle est "un ensemble de parents de diverses sortes, plus ou moins proches, avec lesquels Ego garde des liens [...]. L'individu se retrouve au centre d'un réseau de parents que, selon les circonstances, il fréquente ou ignore". Voir GODELIER, 2004, p.111.

⁵⁷ Ce caractère de la parentèle est souligné par la plupart des anthropologues. C'est le cas par exemple de Maurice Godelier qui en fait un groupe de parenté "aux contours fluides dont l'existence n'est jamais assurée et l'existence toujours temporaire" (voir GODELIER, 2004, p.111), ou de Martine Segalen pour laquelle sa "taille varie en fonction des occasions sociales. Aujourd'hui, dans la pratique courante, on en marque les limites aux cousins issus de germains, mais à l'occasion des enterrements [...] des parentèles plus nombreuses se rassemblent" (voir SEGALLEN, 1996, p.65).

⁵⁸ Voir DE SINGLY, 1993

parentèles contemporaines apparaissant de plus en plus comme des "prolongements de la famille conjugale"⁵⁹. La totalité des personnes interrogées ont donc reconstitué facilement les itinéraires résidentiels de ces membres de leur parentèle proche, et j'ai disposé à leur sujet d'informations très détaillées.

Mais outre ce cercle des parents proches, la grande majorité des individus témoins a également évoqué sans difficultés l'itinéraire résidentiel d'ascendants et de collatéraux plus éloignés, traçant les contours d'une parentèle étendue verticalement au moins jusqu'aux grands-parents (42 des 50 personnes interrogées ont reconstitué les grandes lignes de l'itinéraire résidentiel de leurs quatre grands-parents), diagonalement jusqu'aux oncles, tantes et neveux (40 individus témoins ont reconstitué les itinéraires résidentiels de leurs oncles et tantes), et horizontalement aux cousins germains. En effet, si en Europe du Nord Ouest les parentèles tendent effectivement à se resserrer autour du groupe parents-fratrie-enfants adultes, en Europe du Sud, et en Italie en particulier, elles ont gardé une extension collatérale plus forte, et les liens entre oncles et neveux, ou entre cousins y demeurent très forts, aussi bien en terme de fréquence des contacts qu'en matière d'échanges de services⁶⁰. Bien sûr dans ce cercle de la "parenté intermédiaire", la mémoire des personnes interrogées est plus sélective : on se souvient avec plus de précision de l'itinéraire résidentiel de *certaines* oncles, et de *certaines* cousins germains, ceux avec lesquels on a eu le plus de contacts dans la vie quotidienne. Ainsi, pour cette parentèle intermédiaire, les entretiens ont apporté des renseignements moins détaillés et systématiques que pour la parentèle proche, et j'ai donc choisi de les compléter par deux autres sources d'informations : des entretiens menés avec d'autres personnes de la famille (en général une personne considérée comme la "mémoire" de la famille, ceux que les anthropologues anglo-saxons appellent des "kin-keepers", et qui étaient soit un des parents des individus témoins soit un de ses oncles ou tantes), et des recherches aux archives de l'Etat Civil de Naples. Croisées avec les entretiens ces deux autres sources ont permis de reconstituer de manière systématique le parcours résidentiel des oncles et tantes des 50 individus témoins. Pour leurs cousins germains et pour leurs neveux, en revanche, beaucoup plus nombreux, mais aussi moins fréquemment évoqués, j'ai décidé de m'en tenir aux entretiens.

Enfin, pour avoir également d'autres points de vue sur le territoire et l'histoire familiale, j'ai également interrogé 14 membres de la jeune génération, à savoir des enfants adultes des individus témoins, nés à partir des années 1970. Et pour avoir un point de comparaison avec les classes moyennes, j'ai également réalisé 8 entretiens auprès de 5 familles d'une commune de la banlieue ouest de la ville. Au total, l'enquête a donc reposé sur 90 entretiens répartis de la manière suivante : 50 entretiens avec les individus-témoins nés dans les années d'après-guerre et résidant dans des quartiers aisés du centre de la ville, 18 entretiens avec des membres de leur famille appartenant à la génération de leurs parents et ayant une bonne connaissance de leur histoire familiale, 14 entretiens avec certains de leurs enfants adultes, et 8 entretiens auprès de familles des classes moyennes de la banlieue Ouest.

⁵⁹ Voir CRENNER, 1998, p.3

⁶⁰ C'est ce que montrent toutes les grandes enquêtes de parenté menées ces dernières années en Italie par l'ISTAT. Voir par exemple ISTAT, 2001a

b. Les entretiens : des "histoires territoriales familiales"

Auprès des 50 individus-témoins, les entretiens, semi-directifs et d'une durée moyenne de deux heures, ont pris la forme "d'histoires territoriales familiales". Je demandais aux personnes interrogées de me raconter où avait vécu leur famille depuis la naissance de leurs parents jusqu'à aujourd'hui. Ce sont donc des entretiens qui s'apparentent à des recueils assez classiques de récits de vie, mais avec deux particularités importantes.

Il s'agit d'une part de récits de vie "territoriaux", dont la trame principale est axée sur l'itinéraire résidentiel des individus et la succession des différents logements occupés par eux au cours de leur vie (leur localisation, leur statut d'occupation, leur mode d'obtention etc...), reconstitués à l'aide notamment de calendriers résidentiels⁶¹ (voir ANNEXE). Plus que leur carrière professionnelle, c'est donc bien l'ancrage territorial des individus qui constituait la trame et le fil conducteur des récits de vie (même si les deux étaient bien sûr souvent spontanément évoqués en parallèle), et ce aussi bien sur le plan résidentiel, que sur celui des lieux de villégiature, ou des lieux de fêtes et des espaces symboliques de la famille, les entretiens comprenant toujours des questions sur la localisation des résidences secondaires, les lieux de fêtes de mariage ou de Noël etc... (voir ANNEXE).

La deuxième particularité des récits de vie recueillis dans les entretiens est qu'il s'agit de récits de vie familiaux et non individuels : les individus-témoins étaient invités à reconstituer non seulement leur itinéraire résidentiel et l'évolution de leurs lieux de villégiature, mais également ceux des membres de leur parentèle proche, à savoir ceux de leurs quatre grands-parents, de leurs parents et de leurs oncles et tantes, de leurs frères et sœurs, et de leurs enfants adultes lorsque ces derniers avaient déjà décohabité. Les entretiens ont donc permis de reconstituer l'itinéraire de 50 familles sur quatre générations, depuis celle des grands-parents des individus témoins jusqu'à celle de leurs enfants adultes, le tout couvrant une période allant des années 1890 à aujourd'hui.

Mais quelles sont les caractéristiques communes des 50 individus-témoins et sur quels critères ont-ils été sélectionnés ? Trois critères principaux ont été retenus : tous les individus-témoins appartiennent à des familles à la fortune ancienne, tous résidaient au moment de l'entretien dans un quartier réputé bourgeois du centre de Naples, et tous sont nés dans les années d'après-guerre, entre 1943 et 1960.

c. Des vieilles familles à la fortune ancienne

⁶¹ Ce type de document, fréquemment utilisé dans les enquêtes longitudinales sur les itinéraires résidentiels (voir par exemple BONVALET, 1999, p. 263-280 et LELIEVRE et VIVIER, 2001) fait figurer dans une même grille chronologique les différents logements occupés par un individu au cours de sa vie avec leurs principales caractéristiques, et met en parallèle les différents déménagements avec les étapes de la vie familiale et professionnelle des individus. On en donne un exemple dans les annexes.

La première caractéristique commune des personnes interrogées est l'ancienneté de leur prestige social et de leur appartenance aux classes supérieures, puisque toutes sont issues de familles dont la fortune remonte à au moins deux générations : leur père ou leur mère était déjà très aisé. Pour la majorité d'entre elles, la fortune familiale remonte même au delà de la troisième génération, qui est en général retenue comme le degré d'ancienneté nécessaire à l'acquisition du statut de bourgeois⁶² : l'un de leurs grands-parents possédait déjà une fortune importante et était même souvent déjà considéré comme bourgeois ou appartenait à la noblesse. Ainsi, c'est le critère de l'ancienneté qui a été privilégié pour sélectionner les individus-témoins, et non un critère professionnel car dans la bourgeoisie, on l'a vu, le prestige social et l'aisance économique des individus se fondent moins sur l'activité professionnelle que sur le patrimoine et la transmission familiale. Beaucoup de femmes de notre échantillon sont ainsi enseignantes du second degré, activité qui ne leur apporte qu'un revenu modeste et les situerait dans les classes moyennes des recensements officiels, mais ce sont en réalité des filles d'entrepreneurs, des petites filles d'avocats ou de médecins, ou des descendantes de grands propriétaires terriens, si bien que leur famille, leur patrimoine et leur "habitus" les situent clairement dans la bourgeoisie...

Le problème est que ce critère d'ancienneté et de prestige n'apparaît que rarement dans les recensements et les sources officielles, et j'ai donc choisi de sélectionner les individus-témoins par le biais de l'inter-connaissance. Par mes relations à Naples, j'ai demandé à rencontrer des membres de la vieille bourgeoisie des beaux quartiers de la ville, et à chaque entretien, je demandais à la personne interrogée de me faire rencontrer deux ou trois personnes qui selon elle appartenaient également au milieu des vieilles familles de la bonne société des beaux quartiers de Naples. Cette méthode a l'avantage de se fonder sur l'un des "critères de bourgeoisie" les plus stricts, à savoir la reconnaissance par les pairs, mais elle a aussi le désavantage d'aboutir au fait que les individus-interrogés se connaissent et appartiennent tous au même réseau de relations... Pour limiter ces effets d'entrelacement du réseau, j'ai décidé d'interrompre la "chaîne" d'inter-connaissance au bout de 5 ou 6 entretiens, et de recommencer alors par l'intermédiaire d'une personne qui à priori ne connaissaient par les autres.

Ainsi, si elles présentent de fortes similitudes par leur "habitus", toutes les personnes sélectionnées n'ont pas le même degré d'ancienneté et de prestige, et on retrouve au sein de notre échantillon les oppositions classiques au sein des "vieilles familles" entre noblesse et bourgeoisie. Ainsi, près du tiers des individus témoins ont des origines nobles, et un peu moins de la moitié de ces derniers (6 très exactement) descendent même uniquement de familles nobles, leur deux parents et leurs quatre grands-parents appartenant à l'aristocratie (voir annexe)... On l'a dit, les différences entre noblesse et bourgeoisie se sont beaucoup estompées à Naples (voir supra, chapitre I.3), comme ailleurs, du fait d'une convergence forte des modes de vie entre noblesse et vieille bourgeoisie depuis les années 50 et également du fait du

⁶² C'est notamment ce critère que retient Beatrix Le Wita dans son étude sur la bourgeoisie parisienne : "dans le processus de transmission, trois générations forment un minimum pour créer un état de stabilité et représentent un maximum pour permettre une appropriation personnelle. Trois générations sont donc nécessaires pour que se réalise l'assimilation à l'état de bourgeois" (voir LE WITA, 1988, p.148).

poids croissant des inter-mariages, noblesse et bourgeoisie tendant à se fondre dans ce que certains ont appelé la "confrérie des grandes familles"⁶³. Notre échantillon se fait l'écho de cette convergence puisque 9 des 15 individus témoins ayant des origines nobles ont aussi des origines bourgeoises, descendant de mariages entre des aristocrates napolitains et des propriétaires terriens non nobles ou des membres des professions libérales de la ville. On l'a vu, l'appartenance à la noblesse n'est plus une source de prestige social aussi grande que par le passé au sein des élites de la ville (voir supra, chapitre I.3). Mais des différences subsistent cependant entre ceux qui ont des origines nobles et les autres, et ce surtout en matière d'inscription territoriale, car jusqu'aux années 50 la noblesse avait une localisation très exclusive dans l'espace urbain dont il reste aujourd'hui des héritages : la possession de palais familiaux dans le centre historique de Naples, ou celle de palais dans les petites villes du Mezzogiorno intérieur sont encore aujourd'hui des spécificités assez nettes de la noblesse, et il était donc important d'inclure des familles aux origines nobles dans notre échantillon. Cependant, la grande majorité des individus interrogés (70 %, soit 35 personnes) appartenaient uniquement à la bourgeoisie, 27 à une bourgeoisie très ancienne remontant à plus de trois générations, et 8 à une bourgeoisie plus récente datant seulement de deux générations.

Outre ces différents degrés d'ancienneté, les personnes interrogées se distinguent aussi par l'origine de leur fortune, qui provient essentiellement de trois sources : la rente foncière et urbaine, l'entreprise et les professions libérales. L'examen des professions des grands-pères des personnes interrogées le montre bien (voir annexe). Que ce soit en ligne paternelle ou maternelle, ce sont à chaque fois les trois mêmes secteurs qui reviennent. Près du tiers des grands-pères des personnes interrogées étaient ainsi rentiers, et vivaient essentiellement de la propriété foncière (et urbaine dans une moindre mesure), même s'ils exerçaient parfois aussi une activité professionnelle. La deuxième source de revenus la mieux représentée à la génération des grands-pères des individus-témoins est l'exercice d'une profession libérale, essentiellement celles de médecin et d'avocat. Enfin, près de 14 % des grands-pères paternels et 19% des grands-pères maternels des individus-témoins étaient entrepreneurs, essentiellement dans les secteurs de la construction immobilière, la construction navale, le négoce international et l'industrie métallurgique et mécanique. Mais du fait des mariages et des alliances, beaucoup des personnes interrogées descendent à la fois de deux ou de trois de ces milieux, et ce sont toujours l'entrecroisement entre la propriété foncière, la grande entreprise et les professions libérales qui sont à l'origine de la fortune de leur famille.

Enfin, outre ces différences d'ancienneté et d'origine des fortunes, les individus se distinguent également par la trajectoire économique de leur famille. Si toutes ont conservé un important prestige social et une certaine aisance financière, la majorité de ces vieilles familles connaissent en effet aujourd'hui un fort déclin économique : 40 des 50 individus-témoins sont ainsi aujourd'hui beaucoup moins riches que ne l'étaient leurs parents ou leurs grands-parents, et leurs stratégies résidentielles sont largement influencées par cette nécessité de maintenir une position sociale menacée par l'amenuisement des fortunes. Seule une minorité des personnes interrogées (seulement 10 sur les 50) appartiennent à des familles disposant encore aujourd'hui d'une fortune considérable, soit parce qu'elles ont réussi

⁶³ Voir PINÇON et PINÇON CHARLOT, 2000, p.46

à renouveler leur fortune par des investissements immobiliers dans les années 50 et 60, soit parce qu'elles appartiennent justement à une bourgeoisie plus récente enrichie au cours des années d'après-guerre, en général dans le secteur de l'immobilier ou de la construction...

d. Des familles des beaux quartiers.

Outre le critère de l'ancienneté, c'est un critère résidentiel qui a présidé au choix des individus-témoins. Ces derniers habitaient tous au moment de l'entretien dans un quartier bourgeois du centre de la ville, et plus de 80 % d'entre eux dans les beaux quartiers de la baie de Chiaia, à l'ouest de la vieille ville, quartiers bourgeois relativement homogènes dont la construction a débuté au fond de la baie dans les années 1860 et s'est ensuite prolongée dans les collines dans les années 50 et 60... L'essentiel des personnes interrogées sont donc des bourgeois des beaux quartiers, même s'ils peuvent compter parfois des membres de leur famille dans d'autres quartiers de la ville, en particulier dans des rues aisées du centre historique ou dans certaines zones de banlieue. Mais pour avoir un point de comparaison entre bourgeoisie des beaux quartiers et bourgeoisie de la vieille ville, j'ai aussi mené des entretiens auprès de 8 individus-témoins résidant actuellement dans des rues traditionnelles d'implantation des élites au sein de la vieille ville, par ailleurs très populaire. Enfin, j'ai cherché également à tenir compte de la forte opposition interne qui traverse les beaux quartiers de Naples, en centrant mon échantillon sur la partie la plus ancienne des beaux quartiers (plus de la moitié des personnes interrogées, 26 en tout, résidaient dans le quartier administratif de Chiaia), mais en menant également quelques entretiens dans la partie collinéenne et plus récente des beaux quartiers : 5 dans celui de Posillipo, et 9 sur les pentes Sud du quartier administratif du Vomero.

e. Des individus tous nés dans l'après-guerre, mais situés dans des cycles familiaux différents

Enfin en plus de l'ancienneté de leur fortune familiale et de leur ancrage dans les beaux quartiers, les individus témoins ont aussi en commun d'être tous nés dans les années d'après-guerre, entre 1943 et 1960, et les trois-quarts d'entre eux entre 43 et 55. Il y a donc un écart d'âge important (17 ans) entre les personnes interrogées les plus âgées et les plus jeunes. Cet écart important s'explique en fait par les difficultés de construire une enquête sur des parentèles et non sur des individus ou des ménages⁶⁴. Globalement l'échantillon regroupe donc deux types de

⁶⁴ En effet, à l'origine, je pensais centrer mon échantillon seulement sur des personnes nées entre 1945 et 1955, donc situées actuellement dans une période de leur cycle de vie où elles avaient des chances d'avoir à la fois leurs parents vivants et des enfants adultes ayant décohabité, ce qui permettait d'étudier l'ancrage résidentiel de trois générations d'une même parentèle... Mais en réalité, du fait des différences de rang de naissance des individus témoins dans leurs familles respectives (certains sont des aînés, d'autres des derniers nés...), même les individus nés les mêmes années se trouvaient en réalité dans des cycles d'évolution de la parentèle très différents... De plus, étant donné l'âge tardif du mariage des hommes dans

parentèles, différant par leur taille, leur composition et aussi leur orientation territoriale : celles des individus les plus âgés de l'échantillon, nés avant 1955 (et qui sont majoritaires), où les enfants adultes ont déjà décohabité et qui sont donc dans une phase de basculement des lieux de résidence et des mobilités de l'espace de l'ascendance à celui de la descendance, et celles des individus-témoins les plus jeunes, minoritaires, où les enfants n'ont pas atteint l'âge adulte ou n'ont pas encore décohabité, et qui restent donc fortement centrées sur les espaces de l'ascendance.

f. Entrepreneurs, professions libérales et universitaires

On l'a dit, les individus-témoins ont été sélectionnés en fonction de l'ancienneté et du prestige de leur famille, et non sur un critère professionnel, si bien que l'éventail de leurs activités professionnelles est assez diversifié. Ces dernières présentent cependant des caractéristiques assez typiques des vieilles familles de la bourgeoisie de la ville. Ainsi, même si elles conservent toutes d'importants revenus du patrimoine (en particulier de la rente urbaine car beaucoup possédaient et louaient plusieurs appartements dans la ville), plus aucune des personnes interrogées n'est encore véritablement "rentière" comme c'était rappelés-le majoritairement le cas de leurs grands-parents. Sur le plan professionnel, elles appartiennent principalement à trois groupes : dans l'ordre, les professions intellectuelles salariées (professeurs d'université et, dans une moindre mesure, du second degré), les professions libérales (architectes, médecins et avocats), et les entrepreneurs, essentiellement des constructeurs ou des chefs d'entreprise de conseil (voir ANNEXE). On retrouve donc le poids de l'entreprise et des professions libérales, comme c'était déjà le cas à la génération des grands-parents des personnes interrogées, l'indépendance de l'activité étant encore aujourd'hui, on l'a vu, un critère fondamental de distinction sociale en Italie. L'importance de l'enseignement et des professions intellectuelles salariées est en revanche une nouveauté, et distingue assez nettement ces descendants de vieilles familles des classes supérieures plus récentes de la ville. Autre particularité des individus-témoins : on n'y trouve très peu de cadres supérieurs d'entreprise (ou alors ils le sont dans une entreprise familiale...), et également très peu de personnes exerçant des activités politiques ou occupant des postes de direction dans l'administration communale ou régionale. On retrouve là une caractéristique soulignée précédemment : la vieille bourgeoisie de la ville participe peu à la gestion de la cité, et reste à l'écart des élites politiques et économiques de la région (voir supra, chapitre I.2).

Outre ces trois secteurs d'activité principaux (entreprise, professions intellectuelles salariées, et professions libérales), les individus interrogés se caractérisent aussi par leur polyvalence professionnelle, ce qui est d'ailleurs une

la bourgeoisie de la ville et le phénomène important du départ tardif des jeunes adultes de chez leurs parents en Italie, beaucoup de personnes nées dans les années 1945-50 avaient au moment de l'entretien une parentèle proche qui débordait peu l'espace de leur logement : leurs parents étaient déjà décédés, mais leurs enfants adultes n'avaient pas toujours quitté le foyer parental... Pour pouvoir raisonner sur des groupes de ménages apparentés assez conséquents, j'ai donc élargi un peu l'échantillon à des personnes nées plus récemment, dans la deuxième moitié des années 50.

caractéristique de toutes les classes supérieures italiennes⁶⁵. Le cumul d'une activité libérale et d'une activité salariée est par exemple fréquent : l'avocat Biaggio G. (famille 14) possède ainsi son cabinet tout en ayant aussi un poste de professeur de droit à l'université, et en siégeant au conseil d'administration d'une société d'aménagement urbain... Ce qui est vrai à l'échelle individuelle l'est encore plus à l'échelle familiale. Si on examine les professions des frères et sœurs des personnes interrogées, ce sont toujours les mêmes professions qui reviennent, et souvent au sein d'une même fratrie, à l'image de Salvatore G. (famille 49), qui a repris la direction de l'entreprise familiale de construction avec son frère aîné, et dont une sœur est universitaire et une autre magistrate...

On observe cependant de fortes différences de profil professionnel en fonction du sexe des personnes interrogées. Ainsi, toutes les personnes interrogées qui sont enseignants du secondaire sont en fait des femmes, et inversement, tous les individus-témoins qui sont cadres supérieurs en entreprise sont des hommes. Si on examine les professions des 110 frères et sœurs des personnes interrogées, on retrouve les mêmes différences. Parmi les fratries des individus-témoins, aucun homme n'est professeur des lycées et collèges et seulement deux femmes occupent des postes de direction dans des entreprises privées non familiales (mais elles sont en revanche nombreuses à travailler comme cadres dans des entreprises familiales ou même à les diriger), tandis que pour les professions libérales et les universitaires les différences sont moins marquées. Les femmes sont également plus fréquemment sans profession, même si les femmes au foyer restent très minoritaires parmi les personnes interrogées et leur fratrie (voir ANNEXE).

g. des structures familiales particulières

Ces dernières considérations sur le profil professionnel de l'échantillon mettent donc l'accent sur certaines particularités démographiques et familiales des individus témoins.

Tout d'abord, les personnes interrogées sont majoritairement des femmes (33 femmes contre 17 hommes). Ce déséquilibre est intéressant car il n'a pas été explicitement recherché, mais s'est imposé en quelque sorte "naturellement" en dénouant le fil de l'interconnaissance pour rencontrer les individus-témoins. Il est sans doute le reflet du rôle central des femmes, à Naples comme ailleurs en Europe, dans l'animation de la sociabilité familiale et l'entretien de la mémoire familiale. Ce sont donc souvent des femmes qui m'ont été présentées par le biais de l'interconnaissance, car à la fois plus intéressées par un entretien sur leur parentèle, et meilleure connaisseuses de l'histoire de leur famille. Le fait d'avoir également mené des entretiens avec des hommes offre d'ailleurs un intéressant point de comparaison entre deux manières de raconter et vivre sa famille. J'ai en effet clairement retrouvé à Naples, les différences de mémoire et de discours familiaux qui existent souvent entre hommes et femmes⁶⁶, les premiers ayant un discours plus laconique, et centré

⁶⁵ Dans son étude récente sur les classes dirigeantes italiennes, Carlo Carboni parle ainsi d'une véritable "ubiquité du pouvoir" dans la péninsule, les membres de l'élite sociale se caractérisant par leur polyvalence professionnelle. Voir CARBONI, 2007, p.28-30

⁶⁶ voir COENEN-HUTHER, 1994, p.43-44

sur les carrières professionnelles et les actions accomplies par leur famille, tandis que les femmes s'épanchent plus volontiers et livrent plus leurs sentiments sur les êtres et les lieux, en axant leur discours sur les relations et la cohésion à l'intérieur de la famille.

Enfin, outre cette plus forte présence des femmes, les personnes interrogées présentent trois particularités du point de vue des structures familiales. Tout d'abord, elles sont le plus souvent issues de familles nombreuses. Ainsi, les individus interrogés sont issues de fratries composées en moyenne de 3,2 personnes, et la moitié d'entre eux ont eu au moins deux frères et sœurs. A la génération précédente, celle des parents des individus interrogés, il était même courant d'avoir plus de 5 frères et sœurs. On est donc très loin ici de la bourgeoisie libérale ou même de la noblesse françaises caractérisées par la diffusion précoce d'un contrôle strict des naissances. Malgré des mariages tardifs, surtout chez les hommes (pas avant 29 ans en moyenne pour les pères des personnes interrogées), les familles de la bourgeoisie napolitaine étaient jusqu'aux années 50 très nombreuses, ce qui les contraignait d'ailleurs, pour préserver leurs patrimoines dans un contexte successoral de plus en plus égalitaire, à des stratégies particulières dont on retrouve les traces dans les familles des personnes interrogées, qui ont souvent un oncle prêtre ou une ou deux vieilles tantes restées célibataires⁶⁷... La situation a cependant changé brutalement à la génération des personnes interrogées, nées après la deuxième guerre mondiale, car ces dernières ont eu beaucoup moins d'enfants que leurs parents, seulement 1,8 en moyenne (voir ANNEXE). Il en résulte qu'au moment de l'entretien les parentèles des individus-témoins étaient souvent plus étendues horizontalement que verticalement, tendance encore accentuée par le fait que leurs parents étaient parfois décédés.

Une autre particularité des familles étudiées est qu'on y trouve une assez forte instabilité conjugale, en tout cas bien supérieure aux moyennes du Mezzogiorno ou de la province de Naples. Certes, jusqu'aux années 60 et dans un pays où rappelons-le le divorce n'a été légalisé qu'en 1970, les familles de notre échantillon sont restées très solides et fondées sur des mariages stables dans le temps, mais on y trouvait déjà une minorité non négligeable de séparations puisque 5 des 50 personnes interrogées ont eu des parents qui se sont séparés durant leur enfance, donc dans les années 50 ou 60⁶⁸. A la génération des personnes interrogées, nées dans l'après-guerre, les séparations ont été cette fois beaucoup plus importantes puisqu'au moment de l'entretien 16 % des individus-témoins étaient séparés de leur conjoint, et que 22 % des personnes interrogées avaient vécu une séparation conjugale au cours de leur existence (voir ANNEXE). Il s'agit dans la grande majorité des cas de séparations et non de divorces, et qui n'ont été suivi que rarement de remariages (seulement deux des 50 individus témoins se sont remariés après une

⁶⁷ Cette importance du célibat, destinées à éviter la dispersion du patrimoine, était très fréquente dans les familles des élites napolitaines de la fin du 19^e siècle. Voir MACRY, 1988, p.58-59.

⁶⁸ Ces derniers appartiennent tous à de vieilles familles de nobles ou de propriétaires terriens, et on peut se demander si dans ce milieu les séparations n'étaient pas plus fréquentes qu'on veut bien le croire, et ce dès les années 50, dans un contexte où les séparations n'apparaissent que difficilement dans les sources officielles puisqu'elles étaient à la fois réprouvées socialement et non réglementées légalement (le divorce n'étant légalisé en Italie qu'en 1970).

séparation...). Ces chiffres correspondent bien aux indicateurs nationaux puisque l'Italie est un des pays de l'Union européenne possédant les plus forts taux d'instabilité conjugale, mais ils sont en revanche étonnants dans le Sud du pays et à Naples en particulier, qui conservent des taux de séparation deux fois inférieurs à ceux de l'Italie du Nord⁶⁹.

Enfin, plus instables que dans les moyennes napolitaines, les familles de notre échantillon sont également plus ouvertes aux nouveaux modèles de formation de la famille, et en particulier aux cohabitations hors-mariage. Certes, la grande majorité des personnes-interrogées ont suivi le schéma traditionnel de formation de la famille en Italie : 74 % d'entre eux ont quitté la maison de leurs parents pour se marier, et la proportion est encore plus élevée pour les femmes (voir ANNEXE). Certaines personnes interrogées étaient encore très attachées à cette tradition, à l'image de l'avocat Filippo M. (famille 23) qui a répété explicitement durant l'entretien qu'aucune de ses filles ne sortiraient de sa maison sans être mariées... Mais une importante minorité des individus-témoins ont également vécu en concubinage durant leur vie (8 des 50 individus-témoins), soit avant leur mariage, soit définitivement (5 des 50 personnes interrogées vivaient en concubinage au moment de l'entretien)⁷⁰. Ce phénomène s'explique par le fait qu'il s'agit surtout d'hommes ou de femmes ayant une culture politique de gauche et fortement marquées par l'engagement dans le mouvement étudiant de 1968, et qui sont tous universitaires ou membres de professions libérales. Il est important de souligner cette présence non négligeable d'une bourgeoisie intellectuelle fortement marquée par l'engagement idéologique des années 70 au sein de notre échantillon, présence minoritaire mais non négligeable et qui a d'importantes conséquences, on le verra, sur les parcours résidentiels et l'espace familial. Mais s'il était culturellement limité à la génération des personnes interrogées nées dans l'après-guerre, le phénomène des cohabitations hors-mariage est en revanche beaucoup plus répandu chez leurs enfants adultes, nés à partir des années 1970 : la moitié des enfants des individus témoins vivant en couple au moment de l'entretien cohabitaient en dehors du mariage, et ce que ce soient des fils d'entrepreneurs ou d'universitaires.

Ainsi, rien ne serait plus faux que d'imaginer les familles de notre échantillon comme des parentèles "traditionnelles" solidement fondées sur le mariage. Elles sont traversées par les évolutions profondes de la famille italienne, marquées par une augmentation constante des séparations et une augmentation récente mais très forte des cohabitations hors-mariage. Ces transformations restent certes encore limitées à Naples et dans le Mezzogiorno en général, mais notre enquête semble indiquer que le processus est beaucoup plus avancé au sein des élites méridionales.

Au total, notre échantillon tire sa cohérence du fait qu'il réunit des membres de familles à la fortune ancienne et ancrées dans les beaux quartiers du centre de Naples, milieu dont le prestige social repose avant tout sur le patrimoine et la

⁶⁹ Voir ISTAT, 2002b

⁷⁰ Précisons qu'il s'agit de formes de concubinage reflétant réellement une ouverture à de nouveaux modes de formation de la famille car il ne s'agit pas de cohabitations après une séparation conjugale, comme cela advient souvent en Italie du fait des interdits de l'Eglise sur le remariage des divorcés, mais bien de cohabitations avant le mariage ou définitives.

distinction culturelle. Mais il a également l'avantage d'offrir une approche diversifiée de ce milieu, puisque construit "progressivement"⁷¹ et par le biais de l'interconnaissance, il réunit des individus assez différents du point de vue de l'activité professionnelle, de l'année de naissance, de la culture politique ou des structures familiales. S'il n'est pas statistiquement représentatif, ce qui n'aurait ici bien sûr guère de sens, il répond donc bien à cette "exigence de variation"⁷² nécessaire à toute enquête qualitative, et qui permet de saisir un même milieu ou un même phénomène dans toute sa complexité, en mettant en lumière des récurrences tout en tenant compte de la grande diversité des situations individuelles.

Conclusion du chapitre

Ce premier chapitre a permis de présenter les principales caractéristiques de la bourgeoisie napolitaine et de situer cette dernière dans le cadre plus général des classes supérieures de la ville et de la société urbaine. Il en ressort que, contrairement à une image encore fréquente dans les représentations italiennes, Naples n'est certes pas une ville "sans bourgeoisie" : la ville se singularise moins par le poids de ses classes supérieures, que par leur composition et surtout leur fragmentation. Naples se caractérise en effet par la présence d'un nombre encore important de vieilles familles possédantes, descendant de grands propriétaires terriens, de membres influents des professions libérales ou de gros entrepreneurs établis à Naples il y a plus de trois générations, à une époque où la ville, ancienne capitale européenne siège d'une cour célèbre et d'une université prestigieuse, et qui est restée une des plus grande ville d'Europe jusqu'à la première guerre mondiale, concentrait et attirait encore une richesse très importante. Ces vieilles familles forment aujourd'hui un même milieu, où les différences entre noblesse et bourgeoisie tendent de plus en plus à s'estomper devant des pratiques culturelles et un code de comportement communs, acquis au gré des inter-mariages et de la fréquentation des mêmes écoles et des mêmes espaces sociaux des beaux quartiers de la ville. Mais ces vieilles familles ont aujourd'hui des fortunes fortement amenuisées et elles n'ont jamais été très impliquées dans la gestion de la cité, ce qui a contribué à affaiblir encore plus leur position économique dans une ville où l'enrichissement dépend beaucoup des commandes publiques et du système politique. Naples se caractérise donc par une forte fragmentation de ses classes supérieures, une vieille bourgeoisie patrimoniale et culturelle relativement stable s'opposant à des élites économiques et politiques fortement renouvelées, au gré des différents systèmes clientélistes qui ont fait fonctionner Naples depuis la deuxième guerre mondiale et de leurs crises successives : la reconstruction et le "bloc

⁷¹ Sur la théorie de la "construction progressive de l'échantillon" ("theoretical sampling"), voir GLASER et STRAUSS, 1967.

⁷² L'expression est de Daniel Bertaux (voir BERTAUX, 1997, p.25). Pour ce dernier, "dans la perspective ethnosociologique, ce qui importe, c'est d'avoir couvert au mieux des possibilités du chercheur, la variété des témoignages possibles. L'enjeu n'est pas seulement descriptif : il concerne également la validité du modèle" (Ibid, p.25).

immobilier" des années 50 et 60, l'alternance politique et le tremblement de terre des années 80, le scandale "Tangentopoli" et la crise de la république en 1992...

Mais quel est le rôle du territoire dans cette fragmentation des classes supérieures napolitaines ? Longtemps, la "distinction" de la noblesse et de la vieille bourgeoisie napolitaine s'est en effet fondée sur une localisation particulière dans l'espace urbain, liée à l'ancienneté de leur établissement dans la ville et au rôle de la transmission familiale dans l'accès au logement dans ce milieu. Les vieilles familles possédantes continuent-elles encore aujourd'hui, dans un contexte d'amenuisement de leur fortune et où le contrôle politique sur la ville leur échappe, à se regrouper dans des espaces exclusifs, ou bien observe-t-on également des espaces de convergence entre les différentes élites de la ville ? C'est à cette question qu'il nous faut maintenant répondre. On le fera en deux temps. Tout d'abord, en se fondant sur les données quantitatives du dernier recensement de la population, on situera l'ensemble des classes supérieures napolitaines au sein des grands déséquilibres de la géographie sociale de la ville. Puis, en croisant les sources quantitatives et les 50 "histoires territoriales familiales" reconstituées dans les entretiens, on étudiera la place particulière de la vieille bourgeoisie dans la géographie des classes supérieures de la ville, et les différences internes qui fragmentent les quartiers aisés de Naples.

Chapitre II.

Les localisations résidentielles des classes supérieures : une ville double et sans banlieue chic

A Naples, le thème de l'inscription résidentielle des classes supérieures dans la ville a un grand intérêt car il permet de faire une mise au point récente sur la question des divisions sociales de l'espace de la ville, thème paradoxalement très peu étudié et donc encore largement influencé, on l'a dit, par le mythe de la proximité résidentielle et sociale entre petit peuple et élites urbaines. Naples serait un des modèles de la ville méditerranéenne faiblement ségrégée et se caractériserait par la persistance de formes de micro-différenciation résidentielle héritées de l'Ancien Régime, comme la "ségrégation verticale" qui fait se côtoyer plusieurs classes sociales dans les mêmes immeubles. Le recensement de la population de 2001 permet de faire le point sur cette question en fournissant des données à la fois récentes et finement spatialisées car ces dernières sont disponibles non seulement par commune et par quartiers, mais également par sections de recensement⁷³, ce qui permet plusieurs échelles d'approche, en prenant en considération aussi bien la microdifférenciation des rues que les grandes oppositions à l'échelle de l'agglomération.

Si on cherche d'abord à localiser les grandes zones de la ville où les classes supérieures sont sur-représentées, deux caractéristiques apparaissent immédiatement. A l'échelle de l'agglomération, les classes supérieures délaissent largement la périphérie, tandis que la ville-centre apparaît comme une ville double, traversée par une forte opposition entre une vieille ville majoritairement populaire, à l'est, et les beaux quartiers de l'Ouest. Il en résulte une assez forte ségrégation résidentielle des classes supérieures dans la ville, qui oblige à réexaminer les rapports entre Naples et le modèle d'une ville méditerranéenne marquée par un faible "zoning social".

⁷³ Ces sections sont de taille variable, assez vastes dans les zones à faible densité de population, mais très réduites dans les zones centrales de la ville où elles correspondent souvent à des blocs d'immeubles. Elles permettent donc une étude très fine des contrastes sociaux dans l'espace urbain.

1. Centre historique et centre bourgeois : un centre-ville dédoublé

La carte 1, sur la répartition des entrepreneurs et des professions libérales dans la commune de Naples montre ainsi la forte opposition est-ouest qui traverse tout le centre de la ville. Le centre historique, situé en arrière du port et socialement très contrasté s'oppose au centre bourgeois plus homogène de la baie de Chiaia, à l'ouest.

Les classes supérieures sont certes encore présentes dans le centre historique, notamment dans la zone correspondant à l'extension opérée par les espagnols au 16^e siècle, et qui est restée depuis le centre du pouvoir à Naples. Mais la cartographie par section montre bien comment dans ce "centre espagnol" les élites se concentrent essentiellement le long de quelques rues prestigieuses au sein d'un tissu social par ailleurs très hétérogène. L'opposition classique des villes d'Italie du Sud entre rues élégantes bordées de palais et ruelles adjacentes populaires⁷⁴ y a été très bien conservée, et les localisations bourgeoises y prennent la forme d'un réseau serré de rues "aristocratiques" centré sur la via Toledo, vaste artère traversant la ville du Nord au Sud. Mais alors que ce "centre espagnol" comprenait les quartiers les plus aisés de Naples au lendemain de l'Unité⁷⁵, il n'occupe plus aujourd'hui une position centrale dans la géographie des classes supérieures de la ville, dont le cœur s'est déplacé plus à l'ouest.

Ce sont désormais les quartiers de la baie de Chiaia, anciennes zones de villégiature aristocratique progressivement intégrées à la ville à partir du 19^e siècle, qui comptent, et de loin, les proportions les plus élevées de classes supérieures. Cette "città bene" apparaît très bien en bleu foncé sur la carte 1 qui grâce aux sections de recensement permet de la délimiter avec précision en s'affranchissant des subdivisions administratives en quartiers. La carte montre bien que les quartiers les plus bourgeois de la ville épousent tout le pourtour de la baie de Chiaia, depuis le littoral de Santa Lucia jusqu'au bout de la colline de Posillipo, en passant par le fond de la baie et les pentes sud de la colline du Vomero. Administrativement, ces beaux quartiers correspond aujourd'hui à la partie Sud du Vomero, au littoral de S.Ferdinando, mais surtout aux deux quartiers de Posillipo et Chiaia, qui sont de très loin les quartiers les plus bourgeois de la ville. Ainsi, en 2001, ces deux quartiers concentraient à eux seuls près de 40% des entrepreneurs et professions libérales de la commune⁷⁶. Globalement plus bourgeois, ces quartiers sont également beaucoup plus homogènes socialement que ceux du centre historique. Les contrastes entre rues voisines y apparaissent beaucoup moins marqués que dans la vieille ville, les oppositions sociales prenant plutôt la forme ici d'îlots populaires isolés au sein de vastes zones aisées

⁷⁴ Cette importance des "rues des palais" dans la localisation des élites dans les centres des villes d'Italie du Sud a notamment été bien soulignée par Elmar Sabelberg (voir SABELBERG, 1987)

⁷⁵ cela a été très bien montré par Paolo Macry (voir MACRY, 1984), qui en s'appuyant sur des sources fiscales a cartographié la répartition de la richesse à Naples au lendemain de l'Unité. Il en ressort que ce sont les quartiers de S.Lorenzo et S.Giuseppe, situés aux marges occidentales de la vieille ville qui sont alors les plus aisés de la ville.

⁷⁶ ISTAT, *censimento della popolazione e delle abitazioni 2001*

De plus à Naples, cette opposition sociale entre "centre historique" et "centre bourgeois" a été renforcée par la topographie de la ville. La vieille ville et la ville bourgeoise correspondent en effet à deux baies au relief très différent et séparées par une série de collines abruptes (comme celle du Vomero ou de Pizzofalcone) dont le franchissement posent encore des problèmes aujourd'hui. Le centre historique s'étend dans une plaine littorale et tourne largement le dos à la mer, dont elle est isolée par le port, et qui n'est ni facilement accessible, ni visible dans cette ville plate à la morphologie extrêmement dense, constituée de ruelles étroites et peu lumineuses. Au contraire, la baie de Chiaia prend la forme d'un vaste amphithéâtre ouvert sur la mer. Elle est constituée de collines très abruptes descendant vers la mer, et parcourue de rues assez larges à flanc de colline dégageant de vastes panoramas sur le golfe et les îles.

Par cette dualité du centre, Naples se rattache donc très bien au modèle méditerranéen des villes "dédoublées" qui comme Palerme ou Marseille ont vu progressivement leurs élites quitter la vieille ville pour se regrouper dans un nouveau centre à la faveur des grandes opérations d'urbanisme de l'époque moderne ou de la fin du 19^e siècle⁷⁷.

La dualité napolitaine repose en effet sur un processus très précoce et progressif d'abandon du centre et de glissement vers l'ouest des élites de la ville. Amorcé dès le début du 16^e siècle avec le plan d'extension de la ville par les Espagnols qui a attiré autour du nouveau palais royal les grands lignages aristocratiques, le glissement des élites s'est fortement accentué dans la deuxième moitié du 19^e siècle avec la construction du "quartier occidental" au fonds de la baie de Chiaia sur le modèle des "beaux quartiers" qui se développaient alors dans la plupart des grandes villes européennes. Il s'est enfin prolongé encore plus à l'ouest au lendemain de la guerre lorsque les beaux quartiers ont commencé à gravir les pentes fermant la baie de Chiaia (les quartiers du Vomero et de Posillipo), qui se sont alors recouvertes d'un tissu dense de hauts immeubles de standing dans un contexte de forte spéculation immobilière.

Mais l'une des spécificités napolitaines est que ce mouvement d'abandon du centre et de glissement vers l'ouest des élites de la ville ne s'est pas prolongé loin en périphérie durant les années d'après-guerre. Après avoir été l'un des principaux acteurs de la conquête urbaine sous l'Italie libérale, les élites napolitaines sont restées largement à l'écart du vaste mouvement d'étalement urbain qu'a connu la ville à partir des années 50 préférant se serrer à proximité immédiate des beaux quartiers dans une logique d'extension de la centralité bourgeoise plus que de véritable exurbanisation.

2. Une périphérie délaissée

⁷⁷ Ce dédoublement des centres-villes entre une vieille ville populaire et un nouveau centre bourgeois a été bien étudié à Marseille (voir RONCAYOLO, 1967, 1996 et ZALIO, 1999) et apparaît également comme une caractéristique récurrente des villes d'Italie du Sud (voir SABELBERG, 1987).

Si on quitte l'échelle de la ville-centre pour étudier la géographie des classes supérieures au niveau de l'agglomération apparaît en effet une deuxième grande caractéristique de la ville. Ville double, Naples est aussi une ville sans banlieue chic (voir carte 2) qui conserve une structure auréolaire très marquée caractéristique de beaucoup de villes méditerranéennes⁷⁸. Les CSP supérieures restent regroupées dans le centre de la ville, et le statut social décline avec la distance au centre, en suivant la décroissance des prix du sol selon un "modèle de Burgess inversé"⁷⁹.

La carte 2 sur la répartition résidentielle des CSP aisées dans la province de Naples met bien en lumière cette forte opposition entre centre et périphérie. On y trouve une première auréole, figurée en bleu, qui recouvre tout le pourtour de la baie de Chiaia au centre de Naples, et qui rassemble les taux les plus élevés d'entrepreneurs et de professions libérales. Le reste de l'agglomération est en revanche plus contrasté. En dehors de la ville-centre, il n'y pas de véritable zone de concentration des CSP supérieures, mais plutôt des pôles dispersés (nombreux dans la banlieue vésuvienne) ou des radiales étroites (comme le long de la via domiziana dans la banlieue phlégréenne) au sein de périphéries à la composition sociale très hétérogène. Mais ces pôles et ces axes périphériques de concentration bourgeoise, qui correspondent soit à des vieux noyaux urbains absorbés dans la croissance napolitaine, soit à des axes récents de développement de l'industrie technologique et de "parcs" résidentiels fermés, n'ont pas donné naissance à une véritable banlieue aisée formant un bloc continu, étendu et relativement homogène socialement.

Naples se caractérise donc par une opposition sociale centre-périphérie très marquée, et qui se confirme quelque soient les indicateurs utilisés. La banlieue napolitaine rassemble par exemple la quasi totalité des logements sociaux de la ville, pratiquement absents du centre (CARTE 3), de même que les plus forts taux de chômage (CARTE 4). Longtemps ce sont les quartiers dégradés de la vieille ville qui ont symbolisé la misère du petit peuple napolitain, et ces derniers étaient encore considérés comme les plus pauvres de la ville en 1991⁸⁰. Mais aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Les zones les plus défavorisées de Naples, celles où se concentrent les problèmes sociaux les plus aigus se situent désormais dans la périphérie nord et est, vieille banlieue industrielle de la ville où se sont implantées de vastes cités d'habitat social surpeuplées depuis qu'elles ont accueilli les populations victimes du tremblement de terre de 1980⁸¹. Pour autant, il faut se garder d'une vision trop uniforme de banlieues napolitaines systématiquement pauvres et dégradées. Car si la bourgeoisie a largement ignoré la périphérie de la ville, tel n'est pas le cas des classes moyennes, qui représentent ici comme ailleurs la grande majorité de la

⁷⁸ Voir LEONTIDOU, 1990, p.11

⁷⁹ Ibid., p.11

⁸⁰ C'était en tout cas l'avis des services statistiques de la commune de Naples selon lesquels, en 1991, "plus les résidences se situent en périphérie, plus le revenu moyen de la population est bas. Mais la population qui a les revenus les plus bas, souvent inférieurs au seuil de pauvreté, et qui est généralement sans emploi stable, se localise majoritairement dans les vieux quartiers du centre historique, fortement dégradés". Voir COMUNE DI NAPOLI, 2002, p.266.

⁸¹ Une enquête récente sur la géographie de la pauvreté à Naples a bien montré ce glissement récent de la "question sociale" napolitaine des quartiers du centre historique vers ceux de la périphérie nord, dont Scampia ou Secondigliano constituent les symboles. Voir MORLICCHIO et PRATSCHKE, 2004

population de l'agglomération, et qui ont suivi le grand mouvement d'exurbanisation qu'a connu Naples depuis les années 50. L'aspect populaire de la périphérie napolitaine ne vient pas de contrastes sociaux forts dans les banlieues, elle vient avant tout du fait qu'y dominent très nettement les classes populaires et les classes moyennes, alors que les élites sociales y sont très peu présentes.

3. Une ségrégation résidentielle plus marquée dans les classes supérieures que dans les autres catégories sociales

Au final, la ségrégation résidentielle apparaît élevée dans les classes supérieures napolitaines, puisque ces dernières délaissent largement la périphérie, mais également une grande partie du centre historique, pour se regrouper massivement dans un "centre bourgeois" relativement homogène et spatialement circonscrit.

Ainsi en 1991 comme en 2001, la grande majorité des entrepreneurs et des professions libérales se regroupait dans seulement 5 quartiers administratifs sur les 30 que comptait la commune de Naples : Posillipo, Chiaia, Vomero, San Ferdinando et San Giuseppe (CARTE 5A). Ces 5 quartiers réunissaient en 2001 plus de 70 % des entrepreneurs et des professions libérales de la commune, avec même une différence très nette pour les deux quartiers de Posillipo et Chiaia qui, à eux seuls, regroupaient près de 40% des CSP supérieures de la ville. Ces 5 quartiers administratifs sont de plus contigus et forment une ville bourgeoise quasiment d'un seul tenant, épousant tout le pourtour de la baie de Chiaia (les quartiers de Posillipo, Vomero, Chiaia et une partie de San Ferdinando) et se prolongeant jusqu'aux marges occidentales du centre historique, dans l'extension de la ville opérée par les Espagnols au 16^e siècle (les quartiers de S.Giuseppe, et une partie de S.Ferdinando). Ces quartiers diffèrent certes par leur morphologie et leur composition sociale, et on peut notamment opposer les deux quartiers situés dans l'extension espagnole, aux marges de la vieille ville (S.Giuseppe et S.Ferdinando), plus anciens et très contrastés socialement, aux trois quartiers occidentaux qui bordent la baie de Chiaia, plus récents et où se concentrent une population aisée plus homogène (ces différences seront analysées en détails un peu plus loin). Mais ces quartiers restent tout de même proches spatialement, et intégrés par un système de rues élégantes, si bien qu'à l'échelle de l'agglomération ou même de la commune de Naples, on est surtout frappé par la contiguïté et la faible extension des quartiers aisés dans l'espace de la ville. Il n'y a pas de distinction nette entre plusieurs secteurs bourgeois au sein de la ville-centre, secteurs qui seraient clairement séparés dans l'espace. Les classes supérieures napolitaines sont restées à l'écart du grand mouvement d'extension des périphéries qu'a connu Naples depuis l'entre-deux guerres, et continuent aujourd'hui à se serrer dans une zone circonscrite du centre ville située à l'ouest du centre historique.

Cette extrême concentration résidentielle des classes supérieures dans la ville les distinguent d'ailleurs fortement des autres catégories sociales napolitaines. Ici on ne peut malheureusement pas s'appuyer sur des données récentes car le recensement de 2001 n'a pas été publié à un niveau suffisamment désagréé pour

permettre de distinguer les principales catégories socio-professionnelles à l'échelle infra-communale⁸². Pour avoir une idée de la localisation des différentes CSP à l'intérieur de la ville, il faut donc remonter aux données du recensement de 1991 qui, lui, a été publié à un niveau beaucoup plus détaillé⁸³. C'est donc sur ce dernier que se fonde la carte 5, qui présente la répartition des catégories socio-professionnelles dans la commune de Naples. Elle permet de distinguer des zones de forte concentration résidentielle non seulement pour les classes supérieures, mais aussi pour les classes moyennes et les classes populaires. Ainsi, les classes moyennes salariées sont fortement sur-représentées dans les collines péri-centrales qui bordent la vieille ville au nord (capodimonte et les Colli Aminei) et à l'Ouest (le Vomero et l'Arenella, voir carte 5B), alors que ces dernières sont au contraire nettement sous-représentées dans le centre historique. A Naples en effet, l'abandon de la vieille ville ne s'est pas limité à la bourgeoisie. Dans les années 60, les classes moyennes ont commencé elles-aussi à quitter le centre historique, plus tardivement que l'aristocratie et la bourgeoisie, mais aussi plus massivement⁸⁴. Quant aux classes populaires, elles sont largement sur-représentées dans une vaste zone entourant la ville au Nord et à l'Est (de Scampia à S.Giovanni a Teduccio), et se prolongeant dans la partie orientale du centre historique (les quartiers de Mercato et Pendino en particulier). Cette structure a d'ailleurs été confirmée par une étude récente qui a bien montré la double localisation de la pauvreté dans la Naples d'aujourd'hui⁸⁵ : dans les grands ensembles de logements sociaux et les constructions abusives des banlieues nord et vésuvienne d'une part, et dans les vieux quartiers dégradés qui continuent à marquer des zones entières du centre historique d'autre part.

Pourtant, même si on peut observer des zones de forte concentration des classes populaires ou des classes moyennes salariées, la localisation de ces dernières reste tout de même beaucoup plus diversifiée que celle des classes supérieures, ne serait-ce que du fait de leur poids numérique. Les classes moyennes salariées sont

⁸² Dans le recensement de 2001, la répartition de la population par CSP (les "posizioni nella professione" selon le terme de l'ISTAT) a été publiée à un niveau très détaillé à l'échelle de la région, de la province ou même de la commune, mais pas au-delà. A l'échelle des quartiers et des sections de recensement, les résultats publiés du recensement ne différencient plus que 4 catégories essentielles (entrepreneurs et professions libérales, travailleurs indépendants, membres de coopératives et "salariés"), distinguées surtout en fonction du caractère indépendant ou non de l'activité, plus qu'en fonction de la qualification ou du secteur d'activité. Tous les salariés sont ainsi regroupés dans une seule et même grande catégorie qui représente plus de 70 % de la population active, sans qu'il soit possible d'y différencier les cadres supérieurs des employés et des ouvriers. Le niveau de publication de l'ISTAT ne permet donc pas d'établir une cartographie complète des CSP par quartiers ou par sections à l'intérieur de la ville, ou même seulement d'identifier les quartiers ouvriers de Naples en 2001....

⁸³ Dans le recensement de 1991, sept CSP étaient distinguées à l'échelle infra-communale (celle des quartiers et des sections de recensement) : entrepreneurs et professions libérales, "dirigeants" (les hauts cadres du privé et du public), travailleurs autonomes (les chefs de petites entreprises participant directement à un travail manuel dans leur entreprise), aides familiaux, "cadres et employés", membres de coopératives et "autres salariés" (les salariés peu qualifiés)

⁸⁴ Ce phénomène a notamment été souligné par D'AGOSTINO et MANDOLINI, 1980, à partir d'une comparaison des recensements de 1961 et 1971.

⁸⁵ Voir MORLICCHIO et PRATSCHKE, 2004

ainsi largement présentes non seulement dans la zone collinéenne péri-centrale, mais également dans toute la banlieue phlégréenne, à l'ouest de la ville, tandis que les classes moyennes indépendantes des artisans et commerçants, très nombreuses à Naples et caractérisées ici comme ailleurs en Italie par une localisation interstitielle, se répartissent régulièrement dans l'espace urbain. De même dans les beaux quartiers de Chiaia et Posillipo subsistent d'importantes poches de pauvreté et d'habitat dégradé, les anciens villages absorbés par la croissance de la ville bourgeoise ayant la plupart du temps conservé leur caractère populaire.

Le calcul d'indices de ségrégation résidentielle vient confirmer ce que révèle l'observation des cartes. A Naples, comme dans la plupart des grandes villes occidentales, c'est en effet dans les catégories supérieures que la ségrégation résidentielle est la plus forte. En 1991, l'indice de dissimilarité absolue des entrepreneurs ou des "dirigeants" était ainsi nettement supérieur à celui des salariés peu qualifiés, et même deux fois supérieur à celui des employés, et 6 fois supérieur à celui des travailleurs autonomes. La courbe des indices de dissimilarité (FIGURE 4) prend une forme en V tout à fait caractéristique des villes américaines et d'Europe du Nord-Ouest : les plus forts indices de ségrégation résidentielle se concentrent en haut et en bas de l'échelle sociale, mais ce sont toujours les élites urbaines qui ont les indices les plus élevés. En cela Naples se différencie assez nettement de beaucoup de villes méditerranéennes où les indices de dissimilarité dessinent plutôt une courbe exponentielle⁸⁶. A Athènes par exemple, la ségrégation résidentielle est surtout le fait des classes supérieures tandis que les catégories populaires se répartissent assez régulièrement dans l'espace urbain⁸⁷. A Naples c'est au sein des élites que la ségrégation résidentielle est la plus forte, mais les indices sont également élevés en bas de l'échelle sociale du fait de l'abandon du centre par les classes moyennes et la bourgeoisie au lendemain de la guerre, et de l'apparition à partir des années 80 de véritables dynamiques de relégation dans les logements sociaux de la banlieue nord et de la périphérie vésuvienne. Même si le centre de la ville reste profondément contrasté, un zoning social s'est donc mis en place à Naples, d'abord initié par l'auto-ségrégation des classes supérieures, puis relayé par les mouvement d'exurbanisation des classes moyennes et populaires.

Au total, alors que les classes moyennes et populaires sont présentes à la fois dans le centre et la périphérie, occupant de vastes secteurs du centre-ville, de la banlieue ou de la zone périurbaine, les catégories supérieures ont une répartition beaucoup moins diversifiée. Elles sont quasiment absentes de la périphérie où elles ne se localisent que dans quelques pôles et le long de radiales étroites, et se concentrent au contraire dans une petite partie du centre-ville, correspondant à seulement 5 quartiers administratifs (sur les trente que compte la ville) et allant de l'extension espagnole à la colline de Posillipo en couvrant tout le pourtour de la baie de Chiaia.

⁸⁶ Voir LEONTIDOU, 1990, p.246.

⁸⁷ Ibid., p.132

4. Une extrême concentration des élites dans quelques rues des beaux quartiers

La force de la concentration et de la ségrégation résidentielle de la bourgeoisie napolitaine apparaît encore plus nettement si on cesse de l'étudier à travers le critère des CSP pour choisir des indices reflétant l'importance du prestige et du capital social. Les résidences des élèves de l'école française de la ville, très prisée par les bonnes familles napolitaines, se révèlent ainsi beaucoup plus concentrées et sélectives que celles des entrepreneurs ou des professions libérales (FIGURE 5). Selon un phénomène déjà observé ailleurs⁸⁸, la répartition du capital social apparaît beaucoup plus "ségréguée" que celle de la simple appartenance socio-professionnelle. En effet, plus de 70 % des élèves italiens de l'école française résident dans seulement deux quartiers : Posillipo et Chiaia. En revanche quasiment aucun d'entre eux n'habite dans le quartier de S.Giuseppe, qui figure pourtant parmi les 5 quartiers les plus aisés de Naples au recensement de 2001, et qui était encore en 1971 le quartier napolitain qui comptait la proportion la plus forte de catégories supérieures⁸⁹. Un rapide coup d'œil sur les localisations des membres du rotary ou des membres des "grandes familles" interrogées dans les entretiens fait tout de suite apparaître de fortes similitudes avec celles des élèves de l'école française. Partout les résidences se concentrent à Chiaia et Posillipo, c'est seulement l'ampleur de la concentration dans ces quartiers qui change (FIGURE 6). Ainsi, qu'elle soit ancienne ou récente, la bourgeoisie napolitaine est aujourd'hui majoritairement implantée dans deux quartiers, Chiaia et Posillipo, et très secondairement dans le centre espagnol, où elle se concentre d'ailleurs à S.Ferdinando, aux contacts immédiats de la "città bene", plutôt qu'à S.Giuseppe, plus proche de la vieille ville.

Enfin, forte à l'échelle des quartiers, cette extrême concentration résidentielle se retrouve aussi à l'échelle de la rue. A Naples, une grande partie des élites de la ville se regroupe en effet dans une petite quinzaine de rues... Ainsi, le tiers des élèves de l'école française réside seulement dans cinq rues différentes, et un quart des membres du rotary se regroupe dans 4 rues. Parmi toutes ces rues, la via Posillipo ressort nettement : elle réunit près de 10% des élèves de l'école française et des "rotariani", et apparaît véritablement aujourd'hui comme la rue la plus chic de Naples, et aussi la plus chère à en croire les agences immobilières. Que ce soit parmi

⁸⁸ C'est par exemple le cas à Paris. Voir PINÇON et PINÇON CHARLOT, 1989, p.28-29.

⁸⁹ Bien sûr cette localisation s'explique par des caractéristiques propres à l'institution. Il est normal que les quartiers de Chiaia et Posillipo soient sur-représentés dans la population des élèves italiens de l'école française puisque cette dernière se situe justement à Chiaia, et à l'ouest du quartier, près de Posillipo, l'école étant ainsi très facile d'accès pour des élèves dans l'ensemble très jeunes (l'école ne va que jusqu'à la 4^{ème}) le plus souvent conduits en voiture par leurs parents. Les parents d'élèves de l'école française sont aussi des couples assez jeunes avec des enfants encore petits (l'école s'arrête à la 4^{ème}), et leurs résidences sont donc celles d'une génération installée depuis une quinzaine d'années. L'étude d'une population plus âgée révélerait peut-être une plus grande représentation du centre espagnol parmi les résidences bourgeoises. Enfin, sur le plan social, l'école française se caractérise par un recrutement diversifié : des fils des "bonnes familles" de l'aristocratie et de la vieille bourgeoisie, où le français a toujours été très parlé et auprès desquelles l'école bénéficie par tradition d'une solide réputation, y côtoient les enfants de la nouvelle bourgeoisie fortunée, souvent issue du monde de l'entreprise.

les élèves de l'école française ou les membres du rotary ce sont d'ailleurs toujours les mêmes noms de rue qui reviennent (FIGURE 7).

Conclusion du chapitre : Naples et le modèle de la ville méditerranéenne

Ce chapitre a permis de nuancer sérieusement l'image de Naples comme modèle de la ville méditerranéenne faiblement ségrégée, où les classes sociales se côtoient dans les mêmes immeubles, les mêmes rues et les mêmes quartiers, en montrant le rôle clé joué par les classes supérieures dans la mise en place d'un "zoning social" dans la ville.

Certes, la différenciation de l'espace est beaucoup moins marquée à Naples que dans les villes anglo-saxonnes : tout le centre historique de la ville reste socialement très contrasté, et y on trouve encore des formes "traditionnelles" de micro-différenciation sociale héritées de l'époque pré-industrielle, ségrégation verticale dans les mêmes immeubles, oppositions entre rues des palais et ruelles populaires adjacentes... Mais à l'échelle de l'agglomération, un "zoning social" assez net apparaît, l'étalement spatial très important qu'a connu la ville depuis le milieu du 19^e siècle ayant favorisé une redistribution de la population et l'apparition de quartiers socialement plus homogènes. Bien sûr, cela n'est pas une spécificité napolitaine : la plupart des villes méditerranéennes ont connu un tel processus d'émergence d'un zoning social depuis la fin du 19^e siècle, même si ce dernier est plus récent et moins marqué que dans les villes anglo-saxonnes⁹⁰. Mais ce processus est en général interprété comme une conséquence de l'industrialisation tardive et de la diffusion de la construction illégale dans les villes méditerranéennes, qui auraient permis l'expansion de vastes banlieues populaires. L'intérêt de notre étude napolitaine est de montrer le rôle clé qu'ont joué également les classes supérieures dans l'émergence d'un zoning social dans les villes méditerranéennes. On oublie souvent en effet que, à Naples comme ailleurs, c'est au sein des classes supérieures que la ségrégation résidentielle est la plus forte⁹¹, et que c'est dans ce milieu qu'elle a également été historiquement la plus précoce.

Ainsi, à Naples, c'est au sein des classes supérieures que les indices de ségrégation résidentielle sont de loin les plus élevés : ce sont les catégories situées au sommet de la hiérarchie sociale qui ont la localisation la plus sélective dans la ville et s'y concentrent le plus dans des espaces très circonscrits. Sur le plan spatial, cette ségrégation des classes supérieures prend des formes originales dont les

⁹⁰ C'est ce que montrent bien les travaux de Leontidou (1990) sur la géographie sociale des villes méditerranéennes. Selon cette dernière, l'opposition entre le modèle de la ville anglo-saxonne et celui de la ville méditerranéenne réside certes dans la localisation plus ou moins centrale des élites, mais aussi plus généralement dans une inégale intensité de la différenciation sociale et économique de l'espace, le "zoning" étant beaucoup plus marqué dans les villes anglo-saxonnes du fait d'une industrialisation précoce et d'un impact plus fort de la planification, les villes méditerranéennes se caractérisant au contraire par un double marché du logement (officiel et illégal) qui a produit une urbanisation au coup par coup.

⁹¹ Ce phénomène a été observé dans de nombreuses villes occidentales, que ce soit aux Etats-Unis et en Europe. Voir par exemple PRETECEILLE, 1992 et 1996.

modèles classiques, auréolaires, nodulaires ou sectoriels rendent mal compte. Car si les classes supérieures napolitaines délaissent largement la périphérie de la ville, elles délaissent également toute une partie du centre historique : elles ont abandonné le centre historique non pas pour s'exurbaniser, mais pour se regrouper dans un nouveau centre, qui correspond aux "beaux quartiers" de la baie de Chiaia construits à partir des années 1860, ou dans un "péri-centre", équivalant aux extensions des beaux quartiers de l'époque libérale dans les collines au lendemain de la seconde guerre mondiale. Par ce dédoublement de son centre, Naples se différencie nettement des villes d'Italie centrale et septentrionale, dont les élites n'ont jamais abandonné les centres historiques, et se rapproche au contraire des autres grandes villes "doubles" de la Méditerranée qui, comme Barcelone ou Marseille⁹², ont vu leurs classes supérieures quitter la vieille ville pour se regrouper à proximité immédiate de cette dernière, mais dans des quartiers neufs construits par elles-mêmes et pour elles-mêmes, au terme de grandes opérations d'extension urbaine durant l'époque moderne ou au 19^e siècle.

Ainsi, plus que les modèles classiques de la géographie urbaine, ce sont plutôt des modèles prenant en compte ces spécificités de l'histoire urbaine qui rendent le mieux compte de la localisation des classes supérieures napolitaines. Celui élaboré par Elmar Sabelberg sur les villes d'Italie du Sud s'avère ici particulièrement opératoire⁹³. Selon ce dernier, les villes du Mezzogiorno se caractérisent en effet par un double centre : un centre bourgeois s'est juxtaposé au centre historique au cours de l'expansion urbaine de la fin du 19^e siècle et des années du miracle, et a entraîné un glissement des centres d'affaire et de commandement de la ville dans la zone neuve. Ces deux villes centrales sont intégrées par un système de rues commerçantes, en particulier par le "corso" et le glissement du centre fonctionnel à l'extérieur du centre historique a entraîné un regroupement des élites dans des quartiers homogènes situés dans le prolongement du corso et des rues élégantes du 19^e siècle. La bourgeoisie a quitté les "rues à palais" du centre historique pour suivre les glissements du centre fonctionnel si bien qu'aujourd'hui les catégories supérieures se localisent dans trois zones contiguës : la zone de contact entre centre historique et centre du 19^e, la ville bourgeoise de l'époque libérale, et les extensions de la ville des années 50-60 située dans le prolongement immédiat de la ville bourgeoise (voir FIGURE 8).

On retrouve bien les grandes lignes de ce schéma à Naples, où la géographie actuelle des classes supérieures dans la ville s'explique effectivement par un glissement ancien et progressif du centre de gravité des localisations bourgeoises depuis le centre historique vers des quartiers neufs et contigus à la vieille ville. Mais dans la capitale campanienne, ce mouvement de dédoublement du centre a été beaucoup plus précoce que dans les autres villes du Mezzogiorno : il ne date pas de

⁹² Pour Barcelone, voir FERRAS, 1977. Pour Marseille, voir RONCAYOLO, 1967, 1996 et ZALIO, 1999. Les similitudes sont particulièrement fortes avec Marseille, où on observe également un dédoublement de la ville dès l'époque moderne, l'agrandissement de 1666 favorisant la constitution d'une centralité bourgeoise et le glissement des élites vers le Sud. Dans la cité phocéenne, "l'abandon des quartiers centraux par les catégories aisées, tout à la fois cause et conséquence d'un dédoublement de la ville et d'une crise de la centralité urbaine, constitue la trame des itinéraires socio-spatiaux des grandes familles dans la ville" (voir ZALIO, 1999, p.171)

⁹³ Voir SABELBERG, 1987

la fin du 19^e siècle mais a été initié dès le début du 16^e siècle par les Espagnols, dont le plan d'extension de la ville a orienté pour longtemps la croissance de la ville vers l'Ouest. En effet, dans cette ex grande capitale européenne marquée par les grandes opérations d'urbanisme des différents pouvoirs qui l'ont dominés et qui ont chacun, successivement, tenté d'en faire la vitrine de leur puissance, il faut tenir compte du temps long et du poids de l'histoire urbaine pour comprendre les localisations bourgeoises. Le processus d'abandon du centre par les élites de la ville, typique des villes d'Italie méridionale, s'inscrit à Naples dans une histoire plus complexe et plus longue, et c'est cette dernière qu'il nous faut maintenant présenter.

Chapitre III.

Du glissement vers l'Ouest à l'inertie spatiale : l'évolution historique des localisations bourgeoises

A Naples, la ségrégation résidentielle actuelle des élites et les deux grands déséquilibres qu'elle a contribué à produire, à savoir l'opposition centre-périphérie et dualité du centre-ville, sont le résultat d'un processus long et original de mobilité des classes supérieures dans l'espace urbain, processus beaucoup plus précoce que dans la plupart des autres villes d'Italie du Sud, et qui n'a suivi ni les mêmes directions, ni la même chronologie que dans les autres catégories sociales de la ville.

Ce sont en effet les classes supérieures qui, historiquement, sont à l'origine de l'apparition de phénomènes de ségrégation résidentielle à Naples, puisque dès l'époque moderne elles ont commencé à quitter le centre historique pour "glisser" dans des quartiers neufs situés à l'Ouest de la ville. Ce mouvement de "glissement vers l'ouest" s'est ensuite prolongé avec la construction des beaux quartiers de Chiaia dans la seconde moitié du 19^e siècle, puis avec leur extension dans les collines de la baie dans les années 50 et 60, selon un modèle "d'extension par contiguïté". Les classes supérieures ont donc joué un rôle moteur dans l'extension de la ville jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. Mais depuis la fin des années 70, ce mouvement de conquête urbaine a fait place à une inertie spatiale de la bourgeoisie, cette dernière n'ayant participé que très marginalement à la croissance des espaces périurbains ou à la reconquête du centre historique qui ont marqué la ville durant la période récente.

1. Un mouvement séculaire d'extension vers l'Ouest : abandon du centre historique et conquête des beaux quartiers

On a déjà évoqué le mouvement d'abandon du centre historique de Naples par les élites de la ville, qui renvoie au paradigme méditerranéen des villes dédoublées où, comme à Marseille, Palerme ou Barcelone, un centre bourgeois est venu se juxtaposer au centre historique au cours de grandes opérations d'urbanisme

survenues à la fin de l'époque moderne ou dans la deuxième moitié du 19^e siècle⁹⁴ (voir supra chapitre II. 1). A Naples, le phénomène a cependant revêtu des formes originales car il a été très précoce et très progressif, et son impact en est d'autant plus fort sur la géographie actuelle des élites dans la ville. Il nous faut donc nous y attarder plus en détails. Comment s'est opéré le glissement des élites de la ville du centre historique vers les beaux quartiers, selon quelle chronologie et selon quelles modalités spatiales ?

Le problème est que l'évolution de la géographie sociale de Naples n'a pas été étudiée en détails par les historiens, et l'ampleur, la chronologie et les modalités du glissement vers l'Ouest des élites de la ville restent donc aujourd'hui mal connues. Dans cette étude de géographie, il n'est bien sûr pas question de faire œuvre d'historien et de donner une analyse exhaustive et définitive du processus de glissement des élites napolitaines vers les beaux quartiers, travail qui nécessiterait un lourd travail d'archives et mériterait un livre à part entière. Mais j'ai décidé de m'appuyer sur les quelques travaux existant sur l'évolution de la géographie sociale de la ville et sur des sources publiées afin de poser quelques jalons chronologiques et de dégager, sans être exhaustif, quelques caractéristiques générales du processus de délaissement du centre historique par les élites napolitaines entre 1860 et aujourd'hui. J'ai ainsi cartographié la répartition des classes supérieures dans la ville à plusieurs dates différentes en m'appuyant sur des sources quantitatives publiées : des listes fiscales pour l'année 1865, des listes de membres d'ordres professionnels et de clubs pour l'année 1932, et les recensements pour les années 1961, 1971, 1981, 1991 et 2001. Même si elle présente des limites évidentes⁹⁵, la comparaison de ces cartes a tout de même l'intérêt de fournir un cadre quantitatif à l'analyse des entretiens et des histoires familiales qui, elles, permettent justement de comprendre les processus de transferts des classes supérieures d'un quartier à l'autre.

L'étude de ces cartes permet en particulier de faire trois remarques sur le processus historique d'abandon du centre historique par les élites de la ville et leur glissement vers l'ouest : ce processus s'inscrit à Naples dans le temps long puisqu'il a été initié dès le début de l'époque moderne avec la domination espagnole, il a également été partiel et progressif, reposant plus sur un basculement du centre de gravité de la ville bourgeoise que sur un abandon total et définitif de la vieille ville, et enfin, il s'est effectué selon un modèle spatial d'extension par contiguïté, les glissements résidentiels successifs s'effectuant dans des quartiers neufs construits pour l'occasion et situés à proximité immédiate des lieux traditionnels d'implantation de la bourgeoisie de la ville.

⁹⁴ Pour le dédoublement des villes d'Italie du Sud, voir SABELBERG, 1987. Pour Marseille, voir ZALIO, 1999 et RONCAYOLO, 1967 et 1996. Pour Barcelone, voir FERRAS, 1977.

⁹⁵ . Cette démarche comporte des limites puisqu'elle compare des cartes construites sur des données différentes, et parfois à des dates éloignées les unes des autres, sans permettre de suivre dans le détail à intervalle régulier l'évolution de la géographie sociale de la ville. Surtout, elle ne livre qu'une série de photographies instantanées de la répartition des classes supérieures dans la ville, sans permettre de comprendre les processus à l'origine des évolutions, et de savoir par exemple si l'augmentation de la proportion de classe supérieures dans un quartier est due à une élévation du niveau de vie de la population existante, à l'afflux d'une population aisée dans le quartier ou au contraire à un départ des classes populaires hors du quartier...

A Naples, le glissement vers l'ouest des élites de la ville s'inscrit en effet dans le temps long puisqu'il s'est déroulé en trois étapes en trois glissements successifs : du centre médiéval au centre espagnol au cours de l'époque moderne, du centre espagnol vers les beaux quartiers sous l'Italie libérale, puis du fonds de la baie de Chiaia vers les collines bordant les beaux quartiers au lendemain de la seconde guerre mondiale.

a. Le premier glissement : du centre médiéval au centre espagnol (16^e-18^e siècles)

Contrairement à d'autres villes méditerranéennes où l'abandon du centre historique a débuté à la fin du 19^e siècle ou durant l'expansion urbaine des années 1950-60, à Naples le glissement vers l'ouest des élites a été très précoce puisqu'on peut le faire remonter au plan d'agrandissement de la ville opéré par le vice roi espagnol Don Pedro de Tolède entre 1532 et 1553. Ce plan d'agrandissement, l'un des plus ambitieux de l'Europe moderne, a consisté en effet en une vaste extension de la ville vers l'Ouest, entre les anciens murs médiévaux et la colline du Vomero, afin de mieux maîtriser la ville et de l'adapter à la politique de prestige de la couronne espagnole. Or, cette extension occidentale a d'emblée été conçue comme un nouveau centre avec la construction du palais royal, siège du vice-roi d'Espagne, desservi par une grande place, l'actuelle piazza del Plebiscito, et par une vaste artère nord-Sud qui est longtemps restée la plus longue d'Europe, la via Toledo, bordée de palais prestigieux et de théâtres⁹⁶. Ce nouveau centre a ensuite attiré les résidences de la noblesse qui, avec l'établissement d'une cour brillante à Naples, a commencé à affluer dans la capitale dès le début du 16^e siècle. La fièvre de construction aristocratique qui, on l'a vu, a profondément modifié la structure de la ville au cours de l'époque moderne a donc suivi ce même glissement vers l'ouest : les premiers palais se sont localisés le long des "decumani" de la ville antique et médiévale, mais les constructions se sont ensuite déplacées plus à l'Ouest dans l'extension espagnole, autour du palais royal, les via Toledo ou Montedidio devenant les lieux de plus forte concentration de l'aristocratie napolitaine au cours du 18^e siècle⁹⁷.

Ainsi, en faisant basculer le centre de gravité de Naples vers l'ouest dès le début de l'époque moderne, alors que le cœur de la ville médiévale se situait plutôt à l'est du centre historique, entre la piazza Mercato et le Castel Capuano, le plan de Pedro de Tolède a orienté durablement la croissance urbaine et la géographie sociale de la ville. Les opérations d'urbanisme menées par les différentes puissances qui ont dominé la ville et cherché à en faire un symbole de leur pouvoir ont donc contribué à orienter les choix résidentiels d'une élite qui a longtemps conservé une mentalité courtisane et recherché la proximité des lieux du pouvoir politique, et ce que ce soit sous la domination espagnole, sous les Bourbons ou même après l'Unité italienne⁹⁸.

⁹⁶ Sur le plan de Don Pedro de Tolède et ses conséquences sur la géographie fonctionnelle de la ville, voir DE SETA, 1981, p.119 et suiv. et également BIONDI, MARIN et VALLAT, 1998, p.70-76.

⁹⁷ Voir LABROT, 1979.

⁹⁸ Sur cette longue persistance d'une mentalité "courtisane" dans les élites de la ville, y compris après l'Unité italienne et la disparition du Royaume de Naples, voir MACRY, 1984, p.365-366. Par mentalité "courtisane", ce dernier désigne une relation "assymétrique" entre

On ne peut comprendre les localisations actuelles de la bourgeoisie napolitaine sans prendre en compte ce poids historique de l'urbanisme de prestige dans cette ex-capitale. A Naples, la forme de la ville a en quelque sorte "balisé" les choix résidentiels des classes supérieures, et il y a donc un poids du temps long sur les localisations bourgeoises.

Ce poids historique des opérations d'urbanisme sur la géographie sociale de la ville et le dédoublement du centre rapproche Naples non seulement des villes du Mezzogiorno, mais aussi d'autres grandes villes méditerranéennes. Les similitudes sont par exemple très fortes avec Marseille, où Pierre-Paul ZALIO a bien mis en valeur le "poids du temps long sur la division sociale de l'espace"⁹⁹. Dans la cité phocéenne, on observe également un dédoublement de la ville dès l'époque moderne, l'agrandissement de 1666 ayant favorisé la constitution d'une centralité bourgeoise et le glissement des élites vers le Sud. A Marseille, "l'abandon des quartiers centraux par les catégories aisées, tout à la fois cause et conséquence d'un dédoublement de la ville et d'une crise de la centralité urbaine, constitue la trame des itinéraires socio-spatiaux des grandes familles dans la ville"¹⁰⁰.

b. Le deuxième glissement : du centre espagnol vers les beaux quartiers de Chiaia (1860-1970)

Si l'aristocratie napolitaine a commencé dès le 16^e siècle à se regrouper à l'ouest du centre ville, autour du palais royal construit par les Espagnols, le glissement vers l'ouest des élites de la ville s'est considérablement prolongé et accéléré après l'Unité, lorsque les vieilles familles de la noblesse et de la bourgeoisie ont commencé à quitter également ce "centre espagnol" pour se regrouper encore plus à l'ouest, dans la baie de Chiaia. On a déjà évoqué la construction et l'histoire urbaine de ce quartier de Chiaia, qui est devenu aujourd'hui le centre bourgeois de la ville : d'abord "conquis" par l'intermédiaire de la villégiature aristocratique au 18^e siècle, il n'est devenu réellement un quartier d'habitation intégré à la ville qu'à partir des années 1860, avec la construction du "quartier occidental" sur le modèle des "beaux quartiers" alors en expansion dans les grandes villes européennes (voir supra chapitre I.II.3.a). Mais c'est désormais sur l'histoire sociale de ce quartier qu'il nous faut nous attarder : à partir de quand est-il devenu le centre de gravité des localisations bourgeoises dans la ville ?

Les cartes montrent qu'au lendemain de l'unité, le processus de formation d'un quartier bourgeois à Chiaia est déjà bien avancé, mais que ce quartier n'est pas encore le principal lieu de concentration des élites de la ville. En 1865, les quartiers où se concentrent le plus de richesses sont les quartiers du centre espagnol, S.Lorenzo et S.Giuseppe en particulier. Le quartier de Chiaia, à l'Ouest, concentre lui aussi une richesse importante, mais dans une proportion très inférieure à celle des quartiers de la vieille ville (voir CARTE 15). En 2001, la situation s'est inversée, ce

élites et pouvoirs publics, caractérisée par "l'offre d'un soutien passif et désengagé au système politique en échange d'une tutelle supérieure des intérêts particuliers, de faveurs ad personam, de sauvetages de fortunes en déclin". *Ibid.*, p.366.

⁹⁹ Voir ZALIO, 1999, p. 171.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.171

sont désormais les quartiers de l'Ouest, Chiaia et Posillipo, qui sont devenus les plus bourgeois de la ville et comptent la proportion la plus élevée d'entrepreneurs et de professions libérales, tandis que les quartiers traditionnellement "aisés" de la vieille ville (S.Giuseppe et S.Ferdinando notamment) ont une proportion de classes supérieures bien moindre, même s'ils restent des quartiers bourgeois au regard des moyennes communales et provinciales (voir CARTE 16). Le centre de gravité de la ville bourgeoise s'est donc nettement déplacé vers l'Ouest au cours de ces 150 ans, passant du centre espagnol aux beaux quartiers de Chiaia et Posillipo.

Mais ce constat nous conduit justement à nuancer l'idée d'un "abandon" du centre historique par les classes supérieures napolitaines. Car s'il y a bien eu un glissement vers l'ouest des élites de la ville, il s'agit d'un transfert du centre de gravité de la ville bourgeoise, et non d'un processus de délaissement prononcé du centre historique qui serait devenu au fil du temps un quartier populaire. Les cartes montrent au contraire clairement que les quartiers du centre espagnol (en particulier les deux quartiers de S.Giuseppe et S. Ferdinando) restent encore aujourd'hui des quartiers "aisés" comptant une proportion élevée de classes supérieures. Elles ne font apparaître aucun exemple de "dégradation" d'un quartier bourgeois en quartier populaire sur la période étudiée, sauf dans le cas de S.Lorenzo, mais cette exception s'explique en fait par un changement dans le découpage administratif du quartier au lendemain de la guerre.

Une autre nuance à apporter à ce processus de glissement vers l'ouest des classes supérieures est qu'il a été très lent et progressif. En effet, même s'il a été initié dès le milieu du 19^e siècle avec la construction du "quartier occidental", les cartes indiquent que le "basculement" du centre de gravité des localisations bourgeoises du centre espagnol vers Chiaia et Posillipo a en fait eu lieu assez tard, dans les années 1970. Ainsi, le quartier de S.Giuseppe est resté le quartier le plus bourgeois de Naples (au sens de quartier comptant la proportion la plus élevée d'entrepreneurs et de professions libérales dans sa population) jusqu'au moins 1971. En 1865, c'est à S.Giuseppe que se concentraient le plus de richesses immobilières (voir CARTE 15), en 1932, c'est S.Giuseppe qui comptait la proportion la plus élevée d'avocats (voir FIGURE 9), et dans tous les recensements d'après-guerre, c'est encore systématiquement ce quartier de S.Giuseppe qui compte la proportion la plus élevée de classes supérieures, et ce en 1951, 1961 et 1971 (voir FIGURE 10). Ce n'est qu'au recensement de 1981, que le quartier perd cette position au profit de Chiaia, puis de Posillipo, qui deviennent alors les quartiers comptant la plus forte concentration d'entrepreneurs et de professions libérales dans la ville.

Au total, les chiffres montrent que le glissement du centre de gravité de la ville bourgeoise vers l'Ouest a été très progressif et qu'il s'est fortement accéléré dans les années d'après guerre, pour basculer véritablement dans les années 70, moment où les quartiers de la vieille ville et en particulier celui de S.Giuseppe, cessent d'être les plus bourgeois de la ville.

c. Le troisième glissement : du bas vers le haut des collines (1950-1980)

Mais au lendemain de la seconde guerre mondiale, un troisième glissement se dessine : le mouvement des classes supérieures vers Chiaia se prolonge encore plus à l'Ouest avec l'extension des beaux quartiers dans les collines entourant la baie,

celles du Vomero et de Posillipo en particulier. Or, dans ces collines, le processus a été beaucoup plus rapide que pour les beaux quartiers de Chiaia. Alors que la construction du "quartier occidental" s'était étalée sur plus de 50 ans et que les élites napolitaines s'y étaient établies très progressivement, les quartiers des collines comme le Vomero et Posillipo ont été construits très rapidement, en moins de trente ans, et sont immédiatement devenus des lieux recherchés par l'ensemble des classes supérieures de la ville, qui s'y sont établies en masse dans les années 50 et 60. Ainsi, alors que tous les quartiers du centre ont perdu de la population entre 1951 et 1971, les quartiers des collines (Vomero et Posillipo) ont connu une forte augmentation de population pour devenir parmi les quartiers les plus peuplés de la ville. Dans les années 70, la hausse de population s'est tassée, pour ensuite baisser dans les années 80¹⁰¹. Mais cette baisse de population est allée de pair avec un fort embourgeoisement de ces quartiers de collines, qui ont connu la plus forte croissance du taux d'entrepreneurs et de professions libérales dans les années 1970 (voir CARTE 17). Ainsi, alors qu'il était une zone de villégiature et de villages de pêcheurs au lendemain de la deuxième guerre mondiale, le quartier de Posillipo était devenu en 1981 l'un des plus peuplés de la ville, et surtout le quartier le plus bourgeois de Naples, comptant la plus forte proportion de classes supérieures. Il l'est d'ailleurs resté aujourd'hui, ce que reflètent les prix de l'immobilier puisque la via Posillipo est actuellement la plus chère de Naples.

d. Un modèle d'extension par contiguïté

Au total, entre 1860 et les années 1970, les classes supérieures napolitaines ont joué un rôle moteur dans la conquête urbaine et l'extension de la ville vers l'ouest, favorisant l'urbanisation et l'intégration à la ville du fond de la baie de Chiaia, puis des collines du Vomero et de Posillipo. Le glissement des élites vers l'ouest s'est en effet toujours accompagné de grandes opérations d'agrandissement de la ville : le plan d'extension de Pedro de Tolède au 16^e siècle, la construction des "beaux quartiers" de Chiaia sous l'Italie libérale, puis la conquête "spéculative" des collines durant les années du Sac de Naples... On retrouve donc à Naples le modèle de glissement résidentiel de la bourgeoisie par "extension urbaine" caractéristique de beaucoup de villes occidentales¹⁰². Le mouvement des élites dans la ville y a toujours reposé sur le modèle de l'extension, de la conquête d'espaces neufs construits par les élites et pour elles-mêmes, et non sur des processus de conquête de quartiers anciennement populaires.

Mais cette mobilité par extension et construction de quartiers neufs s'est également effectuée par contiguïté : les nouveaux quartiers investis par la

¹⁰¹ Ainsi la population du quartier de Posillipo est passée de 20 362 habitants en 1951 à 30 275 en 1971. La hausse s'est ralentie dans les années 70 pour atteindre plus de 31 000 habitants en 1981. Depuis cette date, le quartier ne cesse de perdre de la population. Voir COMUNE DI NAPOLI, 2002, p.283.

¹⁰² voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 2000 : "Les quartiers résidentiels de la haute société sont toujours des quartiers neufs, construits par elle et pour elle-même. Ces quartiers sont aujourd'hui parfois de vieux quartiers [...]. Mais ils furent bien, à leur époque, construits par la haute société et les grandes familles s'y installèrent dans un habitat que personne d'autre n'avait occupé avant elles". (p.54)

bourgeoisie se situent à chaque fois dans le prolongement immédiat de ses zones d'implantation traditionnelles. Les beaux quartiers de l'époque libérale sont ainsi situés immédiatement à l'ouest du centre espagnol, avec lequel ils communiquent par des rues élégantes, et les collines du Vomero et de Posillipo jouxtent à leur tour le quartier de Chiaia, donnant naissance à un vaste secteur bourgeois dans la ville, unique et compact. Ce modèle d'extension par contiguïté se retrouve d'ailleurs dans d'autres villes méditerranéennes, à commencer par Marseille, dont on a déjà souligné les nombreux points communs avec la situation napolitaine et où "on voit les riches familles de la bourgeoisie se déplacer à la recherche d'espaces libres et vastes à lotir les plus proches de leur localisation de départ"¹⁰³.

Cette extension par contiguïté montre aussi les limites du mouvement d'abandon du centre historique par une bourgeoisie qui reste attachée à ses espaces habituels et traditionnels¹⁰⁴. On l'a dit, l'abandon du centre historique de Naples par les élites de la ville n'a jamais été total, et le glissement vers l'ouest des classes supérieures a plus consisté dans un basculement du centre de gravité de la ville bourgeoise que dans l'abandon d'un centre historique devenu dégradé et populaire. Le mouvement des élites dans la ville s'est effectué par extension et contiguïté, mais également par juxtaposition, en ajoutant des quartiers neufs aux zones traditionnelles d'implantation bourgeoises, qui n'ont jamais disparu même si elles ont cessé d'être les quartiers les plus bourgeois de la ville. Ce qui frappe finalement à l'examen de toutes les cartes "historiques" de répartition des élites à Naples, c'est la stabilité des localisations des classes supérieures de la ville depuis l'Unité : le centre de gravité de la ville bourgeoise s'est certes déplacé vers l'Ouest, à Chiaia et Posillipo, de nouveaux quartiers sont apparus à côté des anciens, mais ces derniers n'ont pas disparus et sont toujours restés des lieux d'implantation de la bourgeoisie de la ville.

2. Faible exurbanisation, reconquête limitée de la vieille ville : une inertie actuelle des localisations bourgeoises ?

Depuis la fin des années 70, le mouvement séculaire de conquête urbaine par la bourgeoisie de la ville a cependant fait place à une période d'inertie spatiale. Les localisations bourgeoises ont peu évolué durant les trente dernières années, tendant plutôt à se reproduire à l'identique, et s'inscrivent donc très bien dans la thèse d'un "gel" contemporain de la géographie sociale des villes d'Europe du Sud, avancée par un certain nombre d'études récentes¹⁰⁵.

¹⁰³ voir ZALIO, 1999, p.209.

¹⁰⁴ Cet attachement de la bourgeoisie à ses lieux habituels et symboliques, et qui freine sa mobilité dans la ville, apparaît d'ailleurs comme une constante des classes supérieures occidentales. Il a été notamment bien observé à Boston par Firey (1947).

¹⁰⁵ Le phénomène a surtout été souligné pour les villes d'Europe du Sud, où il a été attribué à la diffusion de la propriété du logement (PETSIMERIS, 2005, PADOVANI, 1996) ou à l'importance des proximités familiales dans cette partie de l'Europe (MALOUTAS, 1995, LEAL et FERNANDEZ CORDON, 2006). Mais le "gel" ou "l'inertie" de la géographie sociale a aussi été observé dans des villes d'Europe du Nord (voir par exemple LEVY, 2002), où "l'accentuation des mobilités de proximité [...] aggravent les fractures socio-spatiales

A Naples, ce "gel" des localisations a en effet d'abord concerné les classes supérieures qui ont cessé leur mouvement d'expansion vers des quartiers neufs dès la fin des années 70, à une période où les classes populaires et les classes moyennes, elles, continuaient leur dynamique d'exurbanisation et de périurbanisation vers des espaces toujours plus éloignés du centre. Cet arrêt du mouvement d'expansion spatiale des quartiers bourgeois n'a pas été non plus compensé par une "reconquête" de la vieille ville, si bien que les élites napolitaines continuent aujourd'hui à se serrer dans les beaux quartiers du centre-ville.

a. Une exurbanisation limitée

Durant toutes les années 80, et encore dans les années 1990, le mouvement d'étalement urbain de Naples s'est poursuivi de manière soutenue, renforcé notamment par le tremblement de terre de 1980, puis par le bradyséisme qui a conduit au relogement de populations nombreuses dans des cités d'habitat social ou de vastes quartiers "abusifs" de la périphérie, à Scampia, Ponticelli, Monteruscello, ou Pianura... La nouveauté par rapport à la période de croissance des banlieues de l'après-guerre est que désormais le mouvement d'exurbanisation ne touchait plus seulement les quartiers du centre-ville, mais s'effectuait également depuis la première couronne périphérique vers les zones externes de l'agglomération, aux confins de la province de Caserta, et concernait aussi bien les classes populaires que les classes moyennes¹⁰⁶.

Les classes supérieures ont-elles également participé à ce mouvement d'exurbanisation ? Il est difficile de répondre de manière précise et définitive à cette question car à Naples les données sur la mobilité résidentielle intra-urbaine ne sont pas publiées à un niveau assez désagrégé pour permettre d'analyser les différences entre catégories socio-professionnelles¹⁰⁷. Mais on peut en avoir indirectement une idée en étudiant les taux de départs des populations quittant les quartiers bourgeois (même s'il n'est pas possible de savoir si ce sont réellement des catégories aisées qui quittent ces quartiers pour la périphérie). Or ces derniers montrent qu'il y a bien un processus d'exurbanisation en provenance des beaux quartiers, mais que ce dernier est beaucoup moins fort que dans les autres quartiers de la ville. Les quartiers chics du centre de Naples ne cessent en effet de perdre de la population depuis le recensement de 1951¹⁰⁸, et entre 1981 et 1991, ils ont encore perdu entre 15 et 18% de leur population résidente¹⁰⁹. Mais ces chiffres sont bien inférieurs à ceux des quartiers populaires ou de classes moyennes et, autre différence, les populations qui

préexistantes par un renouvellement à l'identique du peuplement urbain" (DUREAU et LEVY, 2007, p.144), même si le phénomène reste "peu étudié et mal identifié" (Ibid., p.144) dans ces régions d'Europe.

¹⁰⁶ Voir COPPOLA et AMATO, 1998

¹⁰⁷ Cela est vrai des deux principales sources permettant d'étudier la mobilité intra-urbaine, à savoir les recensements, qui permettent de saisir les changements de résidence par intervalles de 10 ans, et "l'Anagrafe", qui enregistre chaque année dans chaque commune les changements de résidence.

¹⁰⁸ Voir COMUNE DI NAPOLI, 2000, p.55

¹⁰⁹ Voir COPPOLA et AMATO, 1998, p.109

ont quitté les beaux quartiers se sont majoritairement implantées à proximité de ces derniers dans la banlieue Ouest de la ville¹¹⁰.

De plus, si on abandonne l'étude de la population générale des beaux quartiers pour se concentrer sur celle des vieilles familles de la bourgeoisie, le mouvement d'exurbanisation apparaît encore plus contenu. Les entretiens le montrent clairement : les membres des 50 familles étudiées ayant quitté les beaux quartiers pour aller vivre dans la périphérie napolitaine au cours des trente dernières années demeurent très peu nombreux. Ainsi, on l'a vu, sur les 110 frères et sœurs des personnes interrogées, qui ont tous passé leur enfance dans les beaux quartiers de Naples, seulement 8 (7%) résidaient en 2006 dans la périphérie de la ville. A la génération suivante, le mouvement apparaît un peu plus soutenu puisque 6 (14%) des 43 enfants des personnes interrogées ayant quitté la maison de leurs parents en 2006 habitaient dans la banlieue de Naples, mais il est probable qu'un bon nombre de ces départs de jeunes adultes en périphérie resteront provisoires, comme cela a souvent été le cas à la génération précédente. En effet, on l'a vu, dans les vieilles familles des beaux quartiers, les trajectoires d'exurbanisation concernent essentiellement deux types de personnes. Il y a d'abord des jeunes adultes récemment installés en couple et qui privilégient soit la banlieue de première couronne dans les environs immédiats des beaux quartiers (Bagnoli, Agnano, le centre de Pozzuoli), soit la zone périurbaine des Champs-Phlégréens (Licola, Cume). Il y a ensuite des actifs en fin de carrière ou des retraités recherchant dans les stations touristiques du golfe de Naples une meilleure qualité de vie. Mais dans les deux cas les migrations ne sont pas toujours définitives, les premières pouvant s'accompagner d'un retour dans les beaux quartiers à la faveur d'une succession ou de la mise à disposition d'un logement de famille (voir infra chapitre VII, 4) et les secondes s'inscrivant souvent dans un système de bi-résidence (voir infra chapitre XIII, 3).

Au total, s'il y a bien des dynamiques d'exurbanisation des classes supérieures à Naples, ces dernières restent limitées par rapport aux autres catégories sociales, et sont encore quantitativement insuffisantes pour remettre en cause les structures fondamentales de la géographie des élites dans la ville, ce qui donne effectivement une impression d'inertie spatiale des classes supérieures.

b. Un "réembourgeoisement" avorté du centre historique ?

Est-ce à dire qu'un mouvement de reconquête des quartiers populaires et de la vieille ville a pris le relais du processus séculaire d'extension des beaux quartiers vers des espaces neufs ? On aurait pu penser en effet que les grandes opérations de réhabilitation du centre historique de Naples des années 1990 entraîneraient un processus d'embourgeoisement de la vieille ville, ou plutôt de "réembourgeoisement" puisque ces opérations de réhabilitation se sont essentiellement concentrées sur une partie du centre historique qui était traditionnellement le lieu de résidence des élites de la ville et n'a d'ailleurs jamais cessé de l'être totalement... (Ces opérations de réhabilitations, ainsi que leur impact fonctionnel sur le quartier seront analysées en détail dans le chapitre suivant. Voir

¹¹⁰ Ibid., p. 109

infra, chapitre IV, 1e) De tels processus d'embourgeoisement des centres historiques, observés dans les villes d'Europe du Nord et dans le monde anglo-saxon dès les années 1960 où ils ont parfois suivi le modèle de la "gentrification", ont en effet marqué également les villes italiennes et d'Europe du Sud à partir des années 1980¹¹¹. Retrouve-t-on ces processus d'embourgeoisement dans le centre de Naples ? Et si oui ces derniers prennent-ils la forme de la "gentrification" ?

Ce qui est sûr c'est que les aspects spatiaux du modèle de la gentrification tel que l'a défini Ruth Glass semblent bien réunis à Naples¹¹² : le "centre espagnol" correspond bien à un ancien quartier aristocratique ayant connu un phénomène de "filtering down", puis une réhabilitation sélective de son bâti axée principalement sur les anciens palais de la noblesse et de la vieille bourgeoisie (voir infra chapitre IV, 1e)... En revanche, il est plus difficile de savoir si le volet "social" du modèle de la gentrification correspond bien à la réalité napolitaine. En effet, si les dimensions morphologiques et politiques des opérations de réhabilitation urbaines napolitaines ont été abondamment étudiées, on manque cruellement d'études et de données sur leurs effets économiques et sociaux. Au regard des quelques données disponibles, il semble bien que l'on retrouve dans le "centre espagnol" de Naples l'établissement de populations correspondant à la phase "pionnière" de la gentrification, notamment les étudiants, revenus en masse résider dans le quartier depuis le début des années 1990. En revanche l'arrivée dans le quartier de la deuxième vague de gentrificateurs, à savoir une population de jeunes actifs issus des classes moyennes, hautement qualifiés et travaillant dans des nouvelles professions tertiaires, est beaucoup moins documentée et beaucoup plus problématique. En l'absence de données précises à ce sujet, on ne peut que s'appuyer sur les recensements, qui eux, de manière générale, n'indiquent pas un mouvement important d'embourgeoisement du quartier. La carte 17 sur l'embourgeoisement à Naples dans les années 1990 est très claire : les quartiers du centre historique ont vu le poids des classes supérieures dans leur population soit baisser entre 1991 et 2001 (comme à S.Lorenzo et à la Sanità), soit augmenter très légèrement, à un rythme inférieur à celui de la moyenne communale (comme à S.Giuseppe)¹¹³. Peut-être y a-t-il un mouvement d'installation de "gentrificateurs" dans le "centre espagnol" de Naples, mais ce que montrent clairement les données du recensement de 2001, c'est que s'ils existent, ces processus n'ont pas encore affecté en profondeur la structure sociale de la vieille ville.

D'ailleurs, l'embourgeoisement du centre historique de Naples se heurte à deux limites importantes, qui différencient profondément la ville par rapport à d'autres grandes villes méditerranéennes aux centres "gentrifiés", comme Barcelone ou Rome. La situation économique de la ville, en crise et peu fondée sur les nouveaux secteurs porteurs de l'économie d'entreprise, fait que Naples est une ville peu attractive pour les populations habituellement protagonistes de la gentrification

¹¹¹ Pour les villes d'Italie du Nord, voir par exemple ANDERLINI et ZANONI, 1999, et PETSIMERIS, 1991. Pour une comparaison de la gentrification dans l'ensemble des villes d'Europe du Sud, voir PETSIMERIS, 2005.

¹¹² Voir GLASS, 1963

¹¹³ Bien sûr, ces données publiées des recensement sont très insuffisantes pour pouvoir interpréter ces résultats, puisqu'elles ne permettent pas de savoir si ces modifications de la structure sociale des quartiers du centre historique sont dues à des arrivées de nouvelles population, au départ de populations originelles ou à des processus de mobilité sociale de la population existante...

(ou du moins de la deuxième phase de cette dernière), à savoir de jeunes adultes diplômés en trajectoire d'ascension sociale et souvent employés dans les "nouvelles professions" tertiaires. Dans la péninsule ce sont les métropoles tertiaires les plus dynamiques qui connaissent en effet le plus fort embourgeoisement de leur centre-ville (comme Milan ou Bologne)¹¹⁴. Bien loin d'attirer les jeunes actifs qualifiés, Naples connaît au contraire un exode très important des jeunes diplômés, qui vont justement alimenter la gentrification de Rome, des villes d'Italie du Nord ou des grandes capitales européennes (voir infra, chapitre XIII, 1a, 2b et 2c). Un deuxième frein important à la gentrification napolitaine est constitué par la remontée de l'insécurité et du poids de la criminalité organisée dans le centre historique durant les années 2000, qui a contribué à noircir de nouveau l'image de la vieille ville au yeux de l'opinion publique italienne mais aussi des élites napolitaines, dont certains membres avaient pu se laisser tenter par un retour dans le centre historique durant les années de la "Renaissance napolitaine".

Si l'embourgeoisement du centre historique apparaît limité à Naples, et que les données manquent pour pouvoir y parler de "gentrification", les entretiens ont en revanche l'intérêt de mettre l'accent sur d'autres formes d'embourgeoisement à l'œuvre dans la vieille ville, et notamment sur les dynamiques de retour dans le centre historique de membres de la bourgeoisie des beaux quartiers. Ces dernières sont certes timides quantitativement et n'ont pas suffi, elles non plus, à modifier en profondeur la structure socio-résidentielle du "centre espagnol". Ainsi, en 2006, sur l'ensemble des personnes interrogées résidant dans les beaux quartiers et de leurs frères et sœurs, soit 145 individus, seulement 8 (à peine 5 %...) étaient retournées vivre dans le centre historique ou le "centre espagnol" de Naples après avoir vécu la majeure partie de leur vie à Chiaia ou Posillipo¹¹⁵. Parmi les enfants des personnes interrogées, qui sont nées à partir des années 1970 et ont donc parfois vécu la "Renaissance napolitaine" alors qu'ils étaient étudiants, l'attraction de la vieille ville est légèrement plus forte, puisque 6 d'entre eux sur les 43 ayant décohabité (14 %) au moment de l'entretien étaient retournés résider dans le centre historique ou "le centre espagnol" après une enfance et une adolescence passées dans les beaux quartiers. Mais les chiffres ont ici moins de sens car ils portent sur un plus petit nombre d'individus¹¹⁶. Les "retours" de la bourgeoisie des beaux quartiers dans la vieille ville de Naples sont donc sporadiques, et ce essentiellement parce qu'ils restent limités à un milieu très précis des élites de la ville.

En effet, les entretiens montrent bien que s'ils sont très peu nombreux au sein de l'échantillon général des familles étudiées, les retours dans le centre historique apparaissent en revanche plus importants dans le milieu des vieilles familles de la bourgeoisie intellectuelle ou issues des professions libérales, qui a souvent gardé des attaches professionnelles ou patrimoniales dans la vieille ville, et dont certains membres retournent justement vivre dans les "rues des palais", c'est à

¹¹⁴ Voir ANDERLINI et ZANONI, 1999, p.41. L'auteur montre que le processus d'embourgeoisement des centres historiques est beaucoup plus prononcé dans des métropoles tertiaires "post-industrielles" dynamiques comme Milan ou Bologne, que dans des vieilles villes industrielles comme Turin ou Gênes.

¹¹⁵ On a mis de côté ici les familles des 7 individus témoins résidant actuellement dans le centre espagnol et étant également originaires de ce quartier.

¹¹⁶ Ce faible nombre est bien sûr dû au fait que beaucoup des enfants des personnes interrogées habitent encore chez leurs parents.

dire les espaces "aristocratiques" du quartier. La totalité des individus des familles étudiées retournés vivre dans le centre historique de Naples étaient en effet soit universitaires ou enseignants, soit médecins, architectes ou avocats, mais on y a trouvé aucun entrepreneur, ni aucun cadre d'entreprise... Mais s'ils appartiennent tous au même milieu social, ces membres de la bourgeoisie des beaux quartiers qui sont retournés vivre dans le centre historique se répartissent tout de même en deux classes d'âge très différentes.

Il y a d'abord de jeunes adultes décohabitants issus de familles bourgeoises mais qui débute de manière précaire dans la vie professionnelle, et qui trouvent donc dans la vieille ville à la fois une atmosphère qui leur plaît et des conditions de logements plus avantageuses, soit parce que les loyers y sont moins élevés, soit parce que leur famille y possède encore des appartements qu'ils peuvent habiter gratuitement. C'est par exemple le cas de Roberta P. (famille 6) fille d'un haut dirigeant d'entreprise et qui a passé toute son enfance dans les beaux quartiers de la zone collinéenne, dont elle a fréquenté les écoles¹¹⁷. Aujourd'hui âgée de trente ans, elle enseigne au lycée tout en achevant une thèse de philosophie et est retournée vivre dans le palais et l'appartement où habitait son grand-père dentiste dans les années 50, piazza Carità, dans la ville espagnole. L'appartement, dont personne ne voulait dans la famille, n'avait pas été habité depuis 20 ans lorsqu'elle y a emménagé. De même Michele I. (famille 15), issu d'une très riche famille de Positano et qui achève ses études de médecine, a lui aussi passé toute son enfance dans les beaux quartiers, à Chiaia, mais il habite aujourd'hui dans un appartement appartenant à son beau-frère dans un beau palais de Montedidio...¹¹⁸ Lorsque ces jeunes adultes ne disposent pas de logements de famille dans la ville espagnole, ils louent ou achètent, en général toujours avec l'aide de leurs parents, dans les zones les moins chères, souvent situées juste à la périphérie du centre espagnol proprement dit, comme dans les quartiers de Montesanto ou de Materdei. Mais dans tous les cas, les zones populaires traditionnelles de la vieille ville restent largement étrangère à ce phénomène : aucun des enfants des 50 individus-témoins ne résidait dans la ville basse (les quartiers de Mercato, Pendino) ou à Forcella, dans la partie orientale du centre historique... Il s'agit donc d'une population très différente de celle de la gentrification, en général constituée de jeunes cadres issus des classes moyennes, disposant de salaires élevés et investissant des quartiers anciennement populaires. Ici, il s'agit plutôt de jeunes adultes d'origine bourgeoise, encore en situation de précarité professionnelle, dont l'essentiel des revenus vient du soutien et du patrimoine familial plus que du salaire, et qui ne font en général que retourner dans des quartiers et des immeubles où ont vécu leurs familles une ou deux générations auparavant, sans conquérir véritablement de nouveaux espaces, et en profitant parfois des logements de familles conservés sur place...

Outre ces jeunes adultes, les retours dans les palais de la ville espagnole concernent une population plus âgée et "installée", elle aussi assez différente des "gentrificateurs" classiques. Il s'agit de membres des professions libérales et intellectuelles, souvent d'âge mur, et qui dans le contexte des opérations de réhabilitation des années 90, sont retournés vivre dans la ville espagnole ou dans la vieille ville en y achetant des appartements, renouant ainsi avec une vieille ville

¹¹⁷ Entretien n° 6B avec Roberta P., enseignante, fille de dirigeant d'entreprise, mai 2005

¹¹⁸ Entretien n° 15B avec Michele I., médecin, novembre 2005

qu'ils aiment tout en réalisant une très intéressante opération économique. Le cas de Biaggio G., l'un des plus célèbres avocats de Naples et également professeur de droit à l'université, résume bien ce processus¹¹⁹. Il a passé sa petite enfance dans la ville espagnole, puis son adolescence à Chiaia dans les beaux quartiers avant de déménager dans un immeuble moderne des collines, Via caravaggio, après son mariage en 1972. Puis, au début des années 90, il vend son appartement de la zone collinéenne pour acheter un appartement via Nilo, à San Giuseppe, dans un beau palais de la vieille ville habité uniquement par des gens aisés, alors que toute sa famille reste dans les beaux quartiers. Pour lui, il s'agissait de faire un investissement économique très avantageux, puisque son appartement vaut aujourd'hui deux fois et demi le prix qu'il l'a payé, mais aussi de renouer avec le centre historique de la ville, quartier qu'il aime et qui est pour lui le symbole de Naples, alors que les problèmes de scolarisation ou d'éducation de ses enfants étaient en grande partie résolus puisque ces derniers étaient alors déjà étudiants... Biaggio G. décrit en ces termes la population qui, comme lui, est retournée vivre dans le centre historique :

"Le centre historique est un lieu pour amateurs. La majeure partie des gens, même parmi mes amis, lorsqu'ils pensent acheter un appartement, ou offrir une maison à leur fils qui se marie, n'envisagent jamais ce quartier, encore aujourd'hui. Dans l'esprit de la bourgeoisie napolitaine, en particulier parmi la bourgeoisie la plus riche, Naples s'arrête à Piazza Municipio. Sauf pour les quelques uns qui ont encore quelque lien, ou un peu de famille dans la vieille ville, ou alors qui vouent un amour particulier au centre historique. Ces derniers sont un peu différents. Ils sont un peu plus intellectuels, plus artistes, moins, moins, disons habitués à montrer, comment dire, leur succès professionnel en termes financiers, tu comprends ? Ils ont une tonalité un peu différente, voilà, c'est le mot. Peut-être même y a-t-il un peu de snobisme, comment dire, tu comprends ? de la part d'une bourgeoisie qui ne veut pas se confondre avec ceux qui, de manière plus conformiste, pensent absolument qu'il faut montrer aux autres qu'ils ont atteint un certain niveau de richesse" (*Entretien n°14 avec Biaggio G., avocat, octobre 2005*)

Cet extrait montre qu'outre les motivations économiques et l'attrait culturel pour le quartier, c'est aussi une stratégie de distinction sociale qui a poussé Biaggio G. et nombre de ses semblables à retourner dans le centre historique de Naples. Les retours dans la vieille ville y sont décrits comme une réaction face à la tendance majoritaire dans les élites de la ville, celle consistant à acheter dans la zone haute et résidentielle des beaux quartiers, et ce afin d'affirmer une différence vis à vis d'une bourgeoisie plus récente ou plus liée à l'entreprise. Les retours de la bourgeoisie intellectuelle dans le centre de Naples confirment donc bien la thèse qui consiste à assimiler l'embourgeoisement des centres des villes d'Europe du Sud à un phénomène de mode, c'est à dire à une forme d'imitation sociale servant à se rattacher à une catégorie pour se distinguer d'une autre¹²⁰. Les timides dynamiques

¹¹⁹ Entretien n°14 avec Biaggio G., avocat, octobre 2005.

¹²⁰ Voir PETSIMERIS, 2005, p.242. Ce dernier reprend la définition de la mode par Simmel pour faire de la gentrification une mode distinctive d'élites voulant affirmer leur différence face à un contexte d'homogénéisation de l'espace urbain dû à la croissance des périphéries des années 50 et 60. Mais cette importance des modes dans les choix résidentiels, et en

de retour de la bourgeoisie dans la vieille ville y apparaissent bien comme le "résultat d'un désir de distinction des élites dans un contexte d'homogénéisation du paysage urbain dû au modèle d'urbanisation des années 50 et 60"¹²¹.

Il reste que justement pour ces raisons, les retours dans le centre historique de Naples sont restés limités à une petite élite intellectuelle au sein du vaste ensemble des classes supérieures de la ville, si bien que ces trajectoires de retours sont restées quantitativement trop peu nombreuses pour avoir un impact sur la structure sociale du centre historique et y susciter un réel embourgeoisement. De même qu'elles ont été insuffisantes pour donner naissance à une véritable banlieue aisée, les mobilités des classes supérieures dans l'espace de la ville n'ont pas produit de reconquête réelle de la vieille ville, et les localisations de la bourgeoisie napolitaine ont donc finalement peu bougé depuis trente ans.

Conclusion du chapitre

Ainsi, la forte concentration résidentielle des élites napolitaines apparaît comme la résultante d'un mouvement original des classes supérieures dans la ville, qui a eu lieu en décalage avec le mouvement général des autres catégories sociales. Les classes supérieures ont été un des moteurs de la croissance de la ville vers l'ouest, et ont commencé très tôt, dès le 16^e siècle, à quitter le centre historique de Naples pour investir d'abord l'extension espagnole, puis les beaux quartiers de l'époque libérale à la fin du 19^e siècle, et enfin les collines de la baie de Chiaia après la deuxième guerre mondiale, selon un modèle "d'extension par contiguïté" : les élites ont investi à chaque fois des quartiers neufs construits par elles-mêmes et pour elles-mêmes, mais situés dans le prolongement immédiat de leurs anciennes zones de résidence. Cependant, ce modèle d'extension vers l'ouest et de conquête spatiale s'est interrompu dans les années 1970, à un moment où au contraire les classes populaires et les classes moyennes quittaient en masse le centre-ville pour aller peupler les banlieues de la ville. Le mouvement des classes supérieures s'est alors déconnecté du mouvement général de la ville, et ce d'autant plus que le modèle de la conquête d'espaces neufs n'a pas été compensé par un modèle de reconquête des espaces populaires : les opérations de réhabilitation du centre historique des années 1990 n'y ont suscité que de timides processus de réembourgeoisement, d'ailleurs limités à des zones qui n'avaient jamais été totalement abandonnées par les élites de la ville, et n'ont pas encore produit d'effets importants sur la structure sociale du quartier. La ségrégation résidentielle actuelle des classes supérieures napolitaines est donc le résultat de ces mobilités socialement différenciées et décalées chronologiquement, de la part d'élites qui ont commencé très précocement à se regrouper entre elles en dehors de la vieille ville, mais qui ont aussi arrêté plus tôt que les autres catégories sociales leur mouvement de conquête de nouveaux espaces. Et l'un des problèmes que cette thèse devra tenter de résoudre, est justement celui

particulier ceux des classes supérieures, avait déjà été soulignée par Marcel Roncayolo (1997, p.125).

¹²¹ Voir PETSIMERIS, 2005, p.242 (traduction personnelle)

d'expliquer ce passage d'un modèle historique de conquête spatiale par les élites de la ville, à un modèle contemporain d'inertie des classes supérieures dans l'espace urbain.

Mais cette étude de l'évolution historique des localisations bourgeoises pose un deuxième problème, car si le mouvement des élites a suivi un modèle "d'extension par contiguïté", il a aussi procédé par juxtaposition. A chaque fois, la construction de quartiers neufs n'a fait que juxtaposer de nouveaux espaces bourgeois aux zones traditionnelles d'implantation des élites de la ville qui n'ont jamais été totalement abandonnées, sauf dans la partie la plus orientale du centre historique. C'est le centre de gravité résidentiel de la ville bourgeoise qui s'est déplacé au fil du temps vers les beaux quartiers, mais les quartiers traditionnels des élites de la ville n'ont pas disparu pour autant et restent aujourd'hui encore des quartiers aisés, qui étonnent par leur longévité historique. Cette extension par juxtaposition de quartiers neufs aux quartiers anciens a donc considérablement complexifié la géographie des classes supérieures dans la ville, en favorisant l'émergence d'une grande diversité de quartiers aisés différant fortement par leur ancienneté, leur morphologie et leur population. Si les classes supérieures de la ville sont, on l'a vu, très fragmentées, on retrouve cette fragmentation sur le plan spatial, et c'est cette dernière qu'il nous faut maintenant étudier, en présentant une typologie des principaux quartiers aisés napolitains et en étudiant comment la vieille bourgeoisie possédante trouve sa place à l'intérieur du dispositif.

Chapitre IV.

Une "Napoli Bene" segmentée ? Typologie des quartiers aisés napolitains

Les quartiers aisés ont été situés dans l'espace de l'agglomération, mais cette ville bourgeoise connaît à son tour d'importantes subdivisions. On a déjà évoqué l'opposition entre la ville espagnole fortement contrastée et les beaux quartiers de la baie de Chiaia, beaucoup plus homogènes. Les différences entre quartiers aisés ne s'arrêtent pas là. La "città bene" se divise à son tour en quartiers d'époque et de morphologie variées, qui constituent autant de territoires différenciés par leurs paysages, leur orientation fonctionnelle et leur type d'habitat, et dont les effets de contexte peuvent être importants sur les modes de vie de leurs habitants. A ces différences morphologiques et historiques s'ajoutent des oppositions spatiales subtiles en fonction des différents types de bourgeoisie, et des différences d'image et de prestige très nettes entre des zones internes aux beaux quartiers.

Mais pour mettre en lumière ces subdivisions de la ville bourgeoise, il faut doubler l'étude des recensements d'une approche plus qualitative attentive à la description des paysages et à la genèse historique des différents quartiers de la ville. Il faut également utiliser des sources permettant de révéler les localisations de différents types de d'élites urbaines, comme les listes de membres d'institutions bourgeoises qui à Naples comme ailleurs se révèlent des instruments très utiles pour étudier l'inscription résidentielle des classes supérieures dans l'espace urbain¹²². Enfin, les entretiens réalisés auprès des 50 familles de notre échantillon fournissent des informations très précieuses sur l'image des différents quartiers de la ville au yeux de la vieille bourgeoisie, ainsi que sur l'existence de pratiques de la ville très différentes en fonction des milieux, des générations et des quartiers composant la "città bene".

Si on croise ces différentes approches, quatre types de d'espaces bourgeois se distinguent nettement à Naples : le "centre espagnol", aux marges du centre historique où les "vieilles familles" se regroupent essentiellement dans les "rues des palais" au sein d'un tissu social et urbain très hétérogène, les beaux quartiers de l'époque libérale situés au fond de la baie de Chiaia, véritable "centre bourgeois" de la ville, les extensions récentes des beaux quartiers dans les collines, plus résidentielles et où convergent aujourd'hui la plupart des élites de la ville, et enfin les localisations bourgeoises de la périphérie, où les classes supérieures se

¹²² Voir par exemple GRAFMEYER, 1992 et GRANGE, 1996.

regroupent en pôles isolés ou en radiales étroites constitués le plus souvent de vastes résidences fermées.

1. Les rues des palais du "centre espagnol" : des espaces bourgeois dans la vieille ville ?

On l'a dit, comme les autres villes "dédoublées" du littoral méditerranéen, Naples a connu un important phénomène d'abandon du centre historique par ses classes supérieures, initié dès l'époque moderne. Mais dans la capitale campanienne, cet abandon a été partiel et n'a concerné que la partie la plus ancienne du centre-ville, tandis que les classes supérieures sont encore nombreuses à résider dans les marges occidentales de ce dernier, qui correspond à l'extension opérée par les Espagnols au début du 16^e siècle, et où elles se regroupent le long des "rues des palais".

a. Le "centre historique" : un quartier largement abandonné par les élites de la ville

A Naples, le "centre historique" (ce que les habitants appellent le "centro storico") désigne en fait la ville antique et médiévale, dans ses dimensions précédant les grandes extensions du centre-ville menée par les Espagnols au 16^e siècle, puis par l'Italie libérale à partir de la fin du 19^e siècle¹²³. La carte 7 permet de le situer avec précision dans la morphologie de la ville. Le "centro storico" y est figuré en vert (la ville antique) et rose (les extensions médiévales), il se situe en arrière du port, couvrant le littoral depuis la colline de Pizzofalcone jusqu'à la gare ferroviaire, et s'étendant vers le nord jusqu'à la via foria, qui suit le tracé des remparts médiévaux. Son cœur se situe autour des trois decumani de la ville gréco-romaine, qui marquent encore profondément aujourd'hui la morphologie de la vieille ville. Administrativement, ce centre historique est plus difficile à délimiter car le découpage de la ville en quartiers ne correspond pas toujours bien aux subdivisions de la morphologie urbaine. Globalement, il correspond à 5 quartiers entiers

¹²³ Dans une ville aussi ancienne que Naples, et qui de plus est restée pendant près de 4 siècles l'une des plus grandes villes d'Europe, la notion de "centre historique" est difficile à définir et à délimiter. On a choisi ici une définition "restrictive" limitant le centre historique à la partie la plus ancienne, antique et médiévale, de la ville. L'administration communale a quant à elle une définition beaucoup plus "large" du centre historique : dans le plan régulateur de 1999 (piano regolatore generale di Napoli); il correspond à tout l'espace bâti du territoire communal antérieur à 1940 (pour une cartographie précise de ce "large" centre historique, voir BERTONCELLO et GIRARD, 2001, p.67). Cependant, dans le discours comme dans les représentations des habitants, c'est la définition restrictive qui prévaut, le noyau antique et médiéval de la ville ayant conservé une forte identité morphologique et sociale. C'est donc cette définition que l'on a décidé d'adopter, comme l'ont fait d'ailleurs d'autres chercheurs auparavant. (voir par exemple ROSSI, 2003, p.98).

(S.Lorenzo, Vicaria, Mercato, Pendino et Porto) et à certaines parties de deux quartiers supplémentaires (S.Giuseppe et S.Ferdinando). Or, ainsi délimité, le centre historique apparaît comme très populaire. La carte 5 sur la répartition des CSP dans la commune de Naples le montre clairement. Les 5 quartiers principaux de la vieille ville apparaissent tous en gris foncé sur la carte 5C et se caractérisent par une forte sur-représentation des ouvriers et des salariés peu qualifiés. Naples, comme beaucoup d'autres villes d'Italie du Sud (Palerme, Bari) conserve en effet de vastes quartiers populaires et dégradés en centre-ville. Ces quartiers sont encore très densément peuplés malgré un exode massif vers la périphérie, et constituent les lieux d'habitation traditionnels du petit peuple napolitain, vivant surtout de l'accumulation de métiers instables et informels dans le domaine des services aux personnes ou celui de l'industrie des secteurs traditionnels encore très présente dans le centre (cuirs, textile...) ¹²⁴.

Or ce caractère très populaire de la vieille ville actuelle est largement dû à un processus d'abandon progressif du quartier, initié par les classes supérieures dès l'époque moderne et qui s'est accéléré au lendemain de l'unité italienne, les grandes familles napolitaines ayant divisé, loué leurs palais à une population modeste et finalement cessé de les entretenir après leur départ vers les nouveaux quartiers de l'ouest, selon un processus de "down-filtering" ¹²⁵. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, ce sont les classes moyennes qui ont pris le relais et quitté massivement le quartier, renforçant encore le caractère populaire du centre historique, avant d'être suivies à leur tour par une partie des classes populaires dans les années 70 et 80, parties en périphérie notamment à la suite du tremblement de terre ¹²⁶. Récemment, ce mouvement d'abandon du quartier a été partiellement compensé par l'arrivée d'une importante population immigrée originaire du Sri Lanka, de Chine ou d'Afrique subsaharienne, et qui, à Naples comme ailleurs en Italie, s'est installée dans les parties les plus dégradées du centre historique (notamment les quartiers de Forcella, Mercato ou Pendino). Ces mouvements successifs de population ont donc considérablement renforcé la dégradation du bâti et la pauvreté de la population du centre historique, où se côtoient désormais les familles traditionnelles du petit peuple napolitain et des immigrés en situation de forte précarité, dans un espace qui a vraiment cessé d'appartenir à la ville bourgeoise.

¹²⁴ Sur cette particularité de la structure sociale du centre historique et ses liens avec la diffusion de l'industrie informelle dans le quartier, voir FROMENT, 1996 et 2001.

¹²⁵ Sur le processus de "down-filtering", voir HOYT, 1939. A en croire les historiens, à Naples l'abandon de la vieille ville par l'aristocratie et la grande bourgeoisie correspond assez bien à ce schéma de "down-filtering" : "désormais les grands palais de la vieille aristocratie citadine et provinciale sont cédés à des spéculateurs et divisés en quartini adaptés aux familles de revenu modeste. Les classes "de frontière" deviennent les héritiers illégitimes des classes supérieures" (voir MACRY, 1984, p.361, traduction personnelle).

¹²⁶ Sur ces décalages chronologiques d'une exurbanisation différenciée selon les catégories sociales, voir COMUNE DI NAPOLI, 2000, p.38 et D'AGOSTINO et MANDOLINI, 1980, p.50

b. Le "centre espagnol" : une présence encore importante des classes supérieures

Mais si les classes supérieures ont largement abandonné la vieille ville médiévale et antique, elles restent très présentes sur la bordure occidentale de cette vieille ville, qui correspond administrativement aux quartiers de S.Giuseppe et S.Ferdinando. Ces deux quartiers figurent en effet en 1991 comme en 2001 parmi les quartiers les plus bourgeois de la ville, présentant des taux élevés d'entrepreneurs et de professions libérales (CARTE 5A) alors que les ouvriers et les salariés peu qualifiés y sont nettement sous-représentés (CARTE 5C). Mais ces deux quartiers ne couvrent en fait qu'une petite partie du "centre historique" antique et médiéval, ils se situent plutôt dans ce qu'on pourrait appeler le "centre espagnol", issu du plan d'agrandissement de la ville opéré par le vice roi espagnol Pedro de Tolède au début du 16^{ème} siècle, et qui est resté depuis le centre du pouvoir à Naples, attirant autour du palais royal les demeures de l'aristocratie et des grandes familles. Ce centre espagnol est figuré en jaune sur la carte 7 : il constitue un agrandissement de la ville vers l'ouest, gravissant les pentes de la colline du Vomero, et prend la forme d'une large bande centrée sur la via toledo, grand axe traversant la ville du nord au sud pour desservir le palais royal. Administrativement, il correspond à la majeure partie des quartiers de Montecalvario, Avvocata, S.Giuseppe, et S.Ferdinando. Or la comparaison entre les cartes 1.7 et 1.1 est saisissante : elle montre que ce "centre espagnol" correspond à une radiale bourgeoise étirée du nord au sud aux franges de la vieille ville, et dont la via Toledo constitue l'épine dorsale...

c. Un quartier contrasté : la concentration des classes supérieures dans les "rues des palais"

Cependant, si ce "centre espagnol" est globalement plus aisé que le "centre historique", il est aussi beaucoup plus contrasté socialement. Des quartiers très populaires et dégradés comme Montecalvario (qui correspond aux fameux "quartiers espagnols", dont la population présente les mêmes caractéristiques que dans les quartiers pauvres de la vieille ville) y côtoient des quartiers très aisés comme S.Giuseppe ou S. Ferdinando, lieux traditionnels de résidence des vieilles familles de l'aristocratie situés à proximité du Palais royal. Mais les quartiers de S.Giuseppe ou S.ferdinando eux-mêmes ne peuvent être véritablement qualifiés de "quartiers bourgeois" car la sur-représentation des CSP supérieures y cache en fait une forte hétérogénéité sociale.

La comparaison de la structure socioprofessionnelle du quartier de San Ferdinando, quartier bourgeois de la vieille ville, avec celle des beaux quartiers de l'ouest de la ville le montre très bien (FIGURE 11). A San Ferdinando, la structure sociale apparaît nettement "dualisée", avec un gonflement des catégories situées aux deux extrémités de l'échelle sociale (les classes supérieures y sont globalement sur-représentées par rapport aux moyennes communales¹²⁷, tandis que les classes

¹²⁷ Dans les "classes supérieures", on inclut ici les trois catégories supérieures classiques définies par Antonio Schizzerotto (voir SCHIZEROTTO, 1993a), à savoir les entrepreneurs (*imprenditori*), les dirigeants (*dirigenti*) et les professions libérales (*liberi professionisti*), ,

populaires y atteignent des taux voisins de ceux de la commune¹²⁸), et au contraire une sous-représentation des classes moyennes salariées (en particulier de la catégorie ""salariés à qualification intermédiaire"). A l'échelle de la ville de Naples, cette dualité sociale est beaucoup moins marquée du fait d'une plus grande importance des classes moyennes salariées, et d'une proportion moins élevée de classes supérieures (FIGURE 11C). Les différences sont aussi très nettes avec les quartiers bourgeois situés en dehors de la vieille ville, dans les "beaux quartiers" de la baie de Chiaia. Ici, la structure sociale apparaît en effet moins duale que polarisée : les quatre catégories socioprofessionnelles supérieures y sont fortement sur-représentées tandis que toutes les autres sont systématiquement inférieures aux moyennes communales (FIGURE 11A).

Mais s'ils sont importants entre quartiers de la vieille ville et au sein même de chaque quartier, les contrastes sociaux ont également lieu à une échelle extrêmement locale, au niveau de la rue, des blocs d'habitation et jusqu'au sein des immeubles. Le centre espagnol est en effet le lieu par excellence de la micro-différenciation résidentielle qui a tant frappé les voyageurs à Naples. L'une des formes les plus célèbres de cette micro-différenciation sociale et qui a le plus marqué les voyageurs est sans aucun doute la "ségrégation verticale", qui fait se côtoyer au sein du même immeuble des classes populaires au niveau de la rue et des catégories aisées aux étages supérieurs. Les témoignages abondent sur cette cohabitation des différentes classes sociales au sein des mêmes immeubles, et les études sociologiques sur la Naples contemporaine y faisaient encore largement écho dans les années 60 et 70, certains auteurs y voyant même un paradigme de la ville méditerranéenne¹²⁹. Mais outre le fait que ce phénomène n'est en rien une spécificité napolitaine, ni même méditerranéenne (on le retrouve dans beaucoup de centres-villes européens, où il apparaît comme une caractéristique structurelle de ces espaces marqués par une grande diversité de bâti, de statuts d'occupation et de populations), le problème est qu'il est en fait très difficile à étudier et à chiffrer, faute de sources adéquates¹³⁰. Les quelques sondages que j'ai pu mener au cours de mes entretiens (qui comportaient toujours une question sur la population de l'immeuble des enquêtés et sa composition sociale) tendent plutôt à montrer que la ségrégation verticale est en fait assez limitée, au moins dans les immeubles habités par les

mais également la catégorie "salariés hautement qualifiés" (*impiegati ad elevata specializzazione*). Ces quatre catégories correspondent aux quatre lignes occupant le sommet de l'axe vertical des graphiques.

¹²⁸ Dans les "classes populaires", on inclut ici les ouvriers (*operai*) et les "marginaux" (*marginali*), des derniers correspondant aux chômeurs officiels (*disoccupati*) appartenant à des ménages ne disposant d'aucun revenu du travail déclaré. Ces deux ensembles correspondent aux 9 dernières catégories de l'axe vertical des graphiques (sauf pour le graphique sur la commune de Naples, où tous les chômeurs sont déjà regroupés dans la catégorie des marginaux).

¹²⁹ Voir LEONTIDOU, 1990, p.246.

¹³⁰ Le seul moyen de se faire une idée de l'ampleur et des mécanismes de la ségrégation verticale dans la ville serait de mener des enquêtes de terrain reconstituant avec précision la physionomie de la population d'un échantillon d'immeubles. Or de telles enquêtes n'existent pas à Naples. La plupart des études faisant référence à la ségrégation verticale s'appuient en fait sur des témoignages ou l'observation de la vie quotidienne. Il est donc très difficile de se faire aujourd'hui une idée de l'importance réelle du phénomène dans la ville

grandes familles. Ainsi, sur l'ensemble des individus témoins et de leurs frères et sœurs vivants, soit 160 personnes, 21 habitaient au moment de l'entretien dans la vieille ville (dans le centre historique ou le centre espagnol), et la quasi totalité de ces dernières (18 sur 21) vivaient en fait dans immeubles très homogènes socialement, habités exclusivement par des gens aisés et qui étaient d'ailleurs souvent des palais ou des immeubles de famille. Des études ultérieures viendront peut-être montrer une plus grande diffusion de la ségrégation verticale dans la ville, mais ce que révèlent clairement les entretiens que j'ai menés dans la vieille bourgeoisie de la ville, c'est plutôt une tendance chez les élites à se retrouver entre soi dans des immeubles de copropriété assez homogènes socialement. Dans la ville espagnole, les oppositions se font surtout entre immeubles, plus qu'au sein des mêmes immeubles, les contrastes étant très nets entre les palais "bien habités", en général restaurés ou en cours de restauration, et dont l'entrée est systématiquement gardée par un concierge et fermée par un lourd portail renforcé, et les immeubles plus hétérogènes, souvent dégradés.

Mais outre ces contrastes entre immeubles, l'une des formes de micro-différenciation sociale les plus répandues à Naples aujourd'hui a lieu à l'échelle de la rue : il s'agit de l'opposition entre artères élégantes et ruelles populaires transversales. C'est ce qui apparaît très nettement sur la carte 8 grâce à l'échelle très locale des sections de recensement. Dans le centre espagnol, les catégories aisées se localisent essentiellement le long de quelques grandes rues, qui forment un réseau d'artères élégantes interconnectées autour de la via Toledo qui, du palais royal au musée archéologique constitue l'épine dorsale du centre espagnol. Ces rues ressortent bien sur la carte 8 : via Toledo, mais aussi via Spaccanapoli, via Costantinopoli, via Montedidio, via Bellini, le Corso Umberto (situé quant à lui dans la vieille ville). Les CSP supérieures se concentrent le long de ces quelques rues prestigieuses, tandis que les ruelles situées immédiatement à l'arrière des artères bourgeoises restent très populaires.

Ces "rues bourgeoises" de la vieille ville sont essentiellement de deux type. Il s'agit soit de grandes avenues ouvertes lors des opérations de restructuration et d'"assainissement" du centre dans la deuxième moitié du 19^e siècle (comme la via Bellini ou le Corso Umberto), soit de "rues des palais", bordées de palais familiaux de l'aristocratie et datant de l'époque moderne (voir FIGURE 12). On retrouve en effet à Naples l'importance des "rues des palais", dont d'autres études ont déjà souligné le rôle essentiel dans la localisation des élites des villes d'Italie centrale et méridionale¹³¹. Ces rues sont très nombreuses à Naples car dans l'ex-capitale du Mezzogiorno, aux vieilles résidences aristocratiques de la noblesses patricienne médiévale s'est ajoutée à partir du 16^e siècle une grande vague de construction de palais émanant de toute la noblesse du royaume, avec l'arrivée en ville des grands propriétaires terriens attirés par l'établissement dans la capitale de cours prestigieuses, celle des Espagnols au 16^e, puis celle des Bourbons au 18^e siècle. Une fièvre de construction aristocratique a profondément modifié la ville durant toute l'époque moderne et s'est fondée sur le modèle résidentiel du palais familial, où cohabitaient les membres d'un même lignage¹³². Géographiquement, ces palais familiaux ont d'abord investi les rues prestigieuses de la vieille ville occupées par les

¹³¹ Voir notamment SABELBERG, 1987 et 1989

¹³² Voir LABROT, 1993.

lignages les plus anciens, en particulier les decumani de la ville antique (surtout la via "Spaccanapoli" et la via dei Tribunali). Puis face à la saturation de ces espaces, ils se sont reportés vers les nouvelles zones d'extension de la ville espagnole, autour du palais royal : les via Toledo, Montedidio, Gennaro Serra, Nicotera... Enfin, à la fin de l'époque moderne, les palais ont commencé à s'étaler le long de la "riviera di Chiaia", à l'ouest de la ville espagnole, dans une zone encore largement destinée à la villégiature. Aujourd'hui, c'est encore dans ces trois espaces que se localisent l'essentiel des palais de la ville. Or, alors que les palais de la ville antique et médiévale ont largement été abandonnés par les classes supérieures, et que ceux de Chiaia sont aujourd'hui englobés dans des beaux quartiers assez homogènes socialement, ceux du "centre espagnol" continuent à être des lieux de concentration des élites au milieu de ruelles encore très populaires.

C'est en effet dans ces quartiers du centre espagnol que s'est peut-être le mieux conservée une des structures urbaines caractéristiques de la Naples d'Ancien Régime, à savoir l'opposition entre les "rues des palais" et les "vicoletti" populaires situés immédiatement derrière elles. Cette structure socio-spatiale, dans laquelle certains ont pu voir une "stratification spontanée type de l'urbanisme napolitain"¹³³, trouve son origine dans les rapports de dépendance qui unissaient les palais aristocratiques et les habitations souvent dégradées qui abritaient originellement la population vivant de la fourniture de services et de produits artisanaux à la noblesse. Mais elle apparaît encore très nettement dans de larges secteurs de l'extension espagnole au centre de la ville. C'est particulièrement net dans la partie basse de la via Toledo, au niveau des quartiers espagnols (voir CARTE 8). Les blocs situés immédiatement sur la via toledo sont figurés en bleu ou vert, alors que les jaunes dominant dans la partie haute des "quartieri", où les entrepreneurs et les professions libérales sont fortement sous-représentés. La carte met en valeur l'important contraste entre les parties hautes (populaire) et basse (plus aisée) des quartiers espagnols, contraste qui n'apparaît pas sur la cartographie par quartier.

Mais les micro-contrastes sociaux peuvent aussi opposer deux parties d'une même rue. C'est par exemple le cas pour "Spaccanapoli", longue rue qui traverse toute la vieille ville d'est en ouest. Cette rue, qui correspond au decumanus mineur de la ville gréco-romaine, est longtemps restée l'artère la plus prestigieuse de Naples, bordée sur toute sa longueur par les palais des grandes familles. Aujourd'hui pourtant, seule la partie occidentale de la rue reste véritablement bourgeoise, celle située à proximité du carrefour avec la via Toledo. Toute la partie orientale de la rue qui se prolonge quasiment jusqu'à la gare et mène jusqu'au quartier dégradé de Forcella, est quant à elle très populaire et la plupart des palais nobiliaires, vendus et divisés, sont aujourd'hui habités par des catégories sociales très modestes (voir CARTE 8).

Enfin, un dernier cas de figure oppose deux côtés d'une même rue. C'est le cas pour la via Nicotera, dont les deux côtés sont bordés de palais aristocratiques, mais où seul le côté ouest apparaît en bleu et est encore habité par les "bonnes familles". La rue Nicotera se situe en effet sur la colline de Pizzofalcone, qui sépare le centre espagnol de la ville bourgeoise. Sur tout le côté ouest de la rue, les palais disposent donc d'une vue sur la baie de Chiaia, ainsi que de jardins et de descentes privées vers les beaux quartiers. Aux confins du centre espagnol, ils communiquent

¹³³ Voir DE FUSCO, 1974, p. 287

en fait largement avec la "città bene". Le quartier de San Ferdinando jouit donc d'une position un peu à part dans la géographie sociale napolitaine, situé aux confins de la vieille ville et de la ville bourgeoise, il reste très prisé par les vieilles familles qui ont quitté avec plus de facilité la zone de S.Giuseppe, plus proche du centre historique et difficile d'accès depuis Chiaia.

Au total, le centre espagnol ne peut être véritablement qualifié de "quartier bourgeois" tant il est contrasté socialement et morphologiquement. En revanche, il existe bien des "rues bourgeoises" dans ce quartier : les larges avenues percées lors des rénovations et "assainissements" de la fin du 19^e siècle, et surtout les "rues des palais" bordées de vastes palais aristocratiques de l'époque moderne restent des espaces d'élite, à la fois par leur population où dominent largement les classes supérieures, et par leur paysages, les imposantes façades des palais baroques y alternant avec des commerces prestigieux et des bureaux, surtout le long de la via Toledo.

d. Un quartier aristocratique et intellectuel

Cette empreinte aristocratique est un autre élément important de distinction du centre espagnol par rapport aux beaux quartiers de la baie de Chiaia, dont il se différencie non seulement par ses paysages et l'hétérogénéité de sa population, mais également par le caractère beaucoup plus ancien et "traditionnel" des élites qui y résident. En effet, si les beaux quartiers sont aujourd'hui devenus un lieu de convergence de toutes les classes supérieures de la ville, le centre espagnol reste quant à lui un lieu assez exclusif des vieilles familles de l'aristocratie et de la bourgeoisie intellectuelle.

Le poids de l'aristocratie dans la population du "centre espagnol" est évidemment très difficile à mesurer puisqu'il n'apparaît pas dans les recensements, et que je n'ai pas non plus eu accès à des annuaires récents de la noblesse napolitaine¹³⁴. L'étude d'annuaires plus anciens révèle que la noblesse a précocement et massivement quitté le centre historique pour se concentrer à Chiaia (voir supra chapitre III, 1b), ouvrant la voie à la conquête des beaux quartiers où elle est aujourd'hui majoritairement implantée. Mais malgré cet exode, il subsiste quelques

¹³⁴ Evidemment, l'appartenance à l'aristocratie n'ayant plus de valeur juridique et ne faisant plus l'objet d'une reconnaissance par les pouvoirs publics, elle n'est plus mentionnée dans les recensements et les autres sources officielles émanant des autorités. Mais comme elle est toujours source de prestige social, elle est parfois mentionnée dans les annuaires mondains, qui constituent l'une des meilleures sources pour l'étude de la noblesse contemporaine (voir par exemple PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989, 2000, DE SAINT-MARTIN, 1993, et GRANGE, 1996). Pour Naples, l'annuaire de la noblesse napolitaine d'une part, et l'annuaire des membres du club du "casino dell'Unione" d'autre part, autrefois uniquement réservé à la noblesse, sont les deux meilleures sources pour une étude de la localisation actuelle de l'aristocratie dans la ville. Malheureusement, je n'ai pas eu accès à des éditions récentes de ces deux ouvrages. J'ai pu en revanche consulter la liste des membres du Casino dell'Unione pour l'année 1932, qui est étudiée au chapitre III, 1b et montre clairement que dès l'entre-deux guerres, la très grande majorité de la noblesse de la ville est déjà établie à Chiaia, où elle se regroupe dans un petit nombre de rues situées le long du front de mer, et en particulier sur la "Riviera di Chiaia".

zones de fortes concentration nobiliaire dans le centre espagnol. Ici encore, c'est à l'échelle de la rue qu'il faut raisonner. Si la noblesse pèse sans doute peu à l'échelle des quartiers aisés de la vieille ville comme San Giuseppe et San Ferdinando, elle a encore une importance considérable dans certaines rues de ces quartiers, et en particulier à San Ferdinando dans les quelques rues bordées de palais situées juste derrière la grande Piazza Plebiscito, lieu symbolique du pouvoir à Naples et qui s'ouvre en face du palais royal. Les entretiens permettent de fournir quelques indices de cette empreinte aristocratique dans les rues situées derrière la Piazza Plebiscito. Ainsi, sur les 21 personnes appartenant à la fratrie des personnes interrogées et résidant dans la vieille ville, les deux tiers (14 sur 21) étaient en fait apparentées à des familles nobles anciennement établies dans le centre historique de Naples, et se regroupaient en fait dans un petit nombre de rues voisines situées à proximité du palais royal, en particulier les via Montedidio, Nicotera, Monteroduni, Gennaro Serra¹³⁵. On a déjà évoqué ces rues qui sont toutes des "rues des palais", bordées de grands palais nobiliaires des 16^e, 17^e et 18^e siècles et tranchent nettement avec les "vicoletti" transversaux, très populaires, ou avec le "pallonetto" de Santa Lucia, une des "poches" les plus pauvres de la ville située à peine deux rues plus loin (voir supra, chapitre IV, 1c). Mais au sein de ce tissu social très contrasté, ces quelques rues restent des espaces assez exclusifs de la vieille aristocratie napolitaine, et ce pour des raisons à la fois historiques et patrimoniales.

Sur le plan historique, la présence de la noblesse dans ces rues doit évidemment beaucoup à la proximité du palais royal, siège de la cour des vice-rois espagnols à partir du 16^e siècle, puis de celle des Bourbons du 18^e siècle jusqu'à l'unité italienne. Comme dans beaucoup d'autres capitales européennes, la présence d'une cour royale a favorisé à Naples la formation précoce de quartiers d'élites et de zones de concentration spatiale de la noblesse, apparus dès l'époque moderne aux alentours des principaux lieux symboliques du pouvoir. Les alentours de la via Montedidio sont ainsi devenus une des principales zones d'implantation de la noblesse au point de former au 19^e siècle le centre aristocratique de la ville, avec la présence non seulement du palais royal, mais aussi des principaux lieux de divertissement et de sociabilité de l'aristocratie avec notamment l'Opéra san Carlo – situé justement à l'intérieur même du palais royal, signe des liens étroits entre le souverain et la noblesse –, le club du Casino dell'Unione, réservé à la noblesse de la ville, et l'église de San Ferdinando où les plus grandes familles possédaient une chapelle funéraire... C'est la présence ancienne de ces lieux de pouvoir et de ces institutions prestigieuses qui explique sans doute le maintien, encore aujourd'hui, d'une partie de la noblesse de la ville dans ces rues du centre espagnol¹³⁶. L'aristocratie a quitté plus facilement les palais situés dans la vieille ville, loin du

¹³⁵ Administrativement, certaines de ces rues appartiennent en fait au quartier de Chiaia (comme la via Nicotera par exemple) car elles sont situées aux limites des quartiers de Chiaia et de San Ferdinando. Mais morphologiquement, elles appartiennent clairement au "centre espagnol".

¹³⁶ Cette proximité spatiale entre lieux du pouvoir et lieux de résidence de l'aristocratie a été renforcée à Naples par des spécificités de la noblesse locale, où s'est longtemps maintenue une mentalité courtisane qui a survécu à l'unité italienne et à la fin du Royaume de Naples, les familles nobles cherchant à monnayer leur ralliement à l'Italie libérale par la demande de pensions et services au nouveau pouvoir. Voir MACRY, 1984.

palais royal et des lieux de sociabilité mondaine, que ceux de la via Montedidio, au cœur du pouvoir napolitain et au contact immédiat des beaux quartiers de Chiaia.

Une autre explication de ce maintien de l'aristocratie dans certaines rues du centre espagnol est d'ordre patrimoniale. En effet, beaucoup des descendants de familles nobles résidant actuellement dans le quartier de San Ferdinando habitent en fait encore dans le palais historique de leur famille, qui a été divisé pour fournir des appartements aux différents membres de la parentèle, contribuant ainsi à les "retenir" dans le quartier. Sur les près de 300 palais nobiliaires que compte le centre historique de Naples, près de 20 % sont en effet encore au moins partiellement de propriété familiale, et certains membres de la famille propriétaire continuent souvent à y résider. Ainsi, parmi les 14 nobles de notre échantillon appartenant à la génération des personnes interrogées et résidant dans le centre espagnol, 10 habitaient au moment de l'entretien dans leur palais familial, c'est à dire dans un palais ayant appartenu entièrement et en bloc à l'un de leurs ascendants, et aujourd'hui encore partiellement de propriété de leur famille (souvent la famille ne conserve qu'une partie du palais, se réservant quelques étages alors que les autres sont vendus, en général à des familles également très aisées). Ce maintien encore aujourd'hui des nobles dans leurs palais de famille, a été rendu possible par des pratiques successorales longtemps restées très inégalitaires¹³⁷, les vastes palais n'ayant souvent commencé à être divisés que dans l'entre deux-guerre, face à la nécessité de doter les filles en appartement et face aux difficultés économiques de l'aristocratie napolitaine. Mais il s'explique également par des facteurs culturels et l'importance dans ce milieu du modèle résidentiel de la cohabitation familiale dans le même palais, dont les historiens ont souligné l'ancienneté dans la noblesse de la ville¹³⁸. Le fait d'habiter aux côtés de ses parents, cousins et frères et sœurs dans un beau palais reflétant l'histoire et le prestige de la famille a longtemps été considéré comme un trait distinctif de l'aristocratie à Naples, et même si ce modèle résidentiel s'est diffusé socialement, il reste un élément de prestige pour les plus vieilles familles.

Mais outre cette présence de la noblesse, les classes supérieures du centre espagnol ont une deuxième caractéristique : la bourgeoisie "intellectuelle" – ou issue des professions libérales - y est bien plus importante que la bourgeoisie d'entreprise. La comparaison entre la structure sociale du quartier de San Ferdinando, dans le centre espagnol, et celle de Chiaia et Posillipo, dans les beaux quartiers, le montre clairement (voir FIGURE 11). Ainsi, à San Ferdinando la proportion d'entrepreneurs est voisine de la moyenne communale (2,73 % de la population dans le quartier contre 2,21 % dans la ville de Naples), alors qu'elle est deux à trois fois plus élevée dans les beaux quartiers de Chiaia et Posillipo, atteignant même 8 % de la population dans ce dernier quartier, Posillipo apparaissant bien comme la principale zone de concentration de la bourgeoisie d'entreprise dans la ville¹³⁹. Les forts taux de classes supérieures à San Ferdinando ne sont donc pas dûs aux entrepreneurs, ni même aux hauts cadres administratifs ou du secteur privé (les "dirigenti", sous-

¹³⁷ Voir MACRY, 1988.

¹³⁸ Voir MACRY, 1984, p.356-57. L'auteur note qu'au lendemain de l'unité c'est dans les quartiers aisés et parmi les élites sociales que le phénomène de la "corésidence" familiale dans les mêmes immeubles est le plus répandu.

¹³⁹ Pour le détail de ces chiffres, voir COMUNE DI NAPOLI, 2007, p.158 (pour les moyennes communales) et p.209 (pour les données sur San Ferdinando).

représentés par rapport à la moyenne communale), mais uniquement à la présence très importante des professions libérales : ces dernières y représentent 8 % de la population en condition professionnelle, contre 3,9 % à Naples. L'étude des entretiens vient confirmer cette tendance. Sur les 21 personnes appartenant à la fratrie des personnes interrogées et résidant dans le "centre espagnol", une seule était issue d'une famille d'entrepreneurs, les autres étaient professeurs d'université, médecins, architectes ou hommes de loi.

L'étude des lieux de résidence de la parentèle des individus témoins appartenant non à la noblesse, mais à des vieilles familles d'universitaires et des professions libérales intellectuelles révèle aussi de légères différences de localisation entre aristocratie et vieille bourgeoisie intellectuelle. En effet, cette dernière est présente dans le quartier "aristocratique" de Montedidio, près du palais royal, mais elle compte également des membres dans le quartier de San Giuseppe, plus proche du cœur du "centro storico" et aujourd'hui largement abandonné par la noblesse de la ville. La présence de l'université et de nombreuses institutions culturelles à San Giuseppe y a favorisé l'établissement d'universitaires et d'intellectuels à la fin du 19^e siècle, et qui ont souvent acheté des appartements dans les palais libérés par l'aristocratie. Ainsi, des descendants de Benedetto Croce continuent à résider dans le palais Filomarino, l'un des plus beaux et anciens palais de Naples situé sur Spaccanapoli, à proximité de l'université et où Benedetto Croce possédait deux étages¹⁴⁰. La plupart des palais situés aux alentours de la piazza del Gesu, au cœur de San Giuseppe, continuent à abriter des familles aisées, en général de bourgeoisie ancienne appartenant aux professions libérales ou universitaires. Ici aussi, la spécialisation fonctionnelle du quartier, où se concentrent les principaux établissements universitaires, et les dynamiques patrimoniales se sont donc conjuguées pour "retenir" un certain nombre de familles aisées dans le quartier. Les familles ont été retenues par le poids du patrimoine, car les palais ont souvent été vendus par étages, étages très vastes pouvant dépasser 600 m² et qui ont ensuite pu être divisés entre les héritiers de la famille. Même si les vieilles familles d'universitaires ou de professions libérales de la ville espagnole n'habitent pas dans des palais de famille, elles cohabitent souvent sur les mêmes étages, reproduisant à une échelle plus réduite le modèle aristocratique du regroupement familial dans un immeuble de prestige. Ces dynamiques familiales et patrimoniales seront analysées plus en détails dans les deuxième et troisième partie de ce travail, mais contentons-nous pour l'instant de souligner leurs conséquences sur le maintien d'un certain nombre de vieilles familles dans leurs palais ou leurs grands appartements de famille du "centre espagnol".

D'ailleurs, même si elles sont présentes dans la ville espagnole depuis moins longtemps que l'aristocratie et qu'elles restent encore fortement implantées à S.Giuseppe, et pas seulement à S.Ferdinando, les familles de la vieille bourgeoisie intellectuelle présentent de fortes similitudes avec la noblesse dans leur mode de vie : la cohabitation entre parents depuis plusieurs générations dans les mêmes palais, de grands appartements où dominent les meubles anciens, les vedute, et la documentation familiale, une forte inter-connaissance liée à une inscription ancienne dans les mêmes lieux... Les inter-mariages sont fréquents entre vieille bourgeoisie

¹⁴⁰ Entretien n° 9 avec Marta H., mai 2005.

intellectuelle et noblesse, qui forment aujourd'hui un même milieu et résident dans les mêmes espaces.

e Une centralité réaffirmée depuis les réhabilitations du quartier dans les années 90

On vient de le voir, l'abandon résidentiel du centre historique par les élites napolitaines a été freiné par le maintien d'une importante centralité fonctionnelle dans la vieille ville. En plus de l'apparition précoce d'un "centre bourgeois" dans les beaux quartiers dès la fin du 19^e siècle, Naples a certes connu d'importants phénomènes de diffusion des fonctions de commandement en périphérie – ou plus exactement en zone péricentrale – dans les années 80, avec notamment la construction d'un nouveau "centre directionnel" près de la gare (le CDN), sur le modèle des CBD anglo-saxons (voir infra, chapitre V, 5). Mais l'émergence successive de ces nouveaux centres n'ont pas entraîné le déclin fonctionnel du centre historique, et en particulier du "centre espagnol", qui reste aujourd'hui le principal lieu de concentration du pouvoir à Naples et connaît même une revitalisation de sa centralité depuis les opérations de réhabilitation du quartier initiées dans les années 90.

Ainsi, c'est au cœur du centre espagnol, mais dans un quartier profondément rénové d'abord par les fascistes, puis par les reconstructions d'après guerre, que se situe le principal quartier des affaires et du pouvoir à Naples, dans un petit quadrilatère de rues centré sur la Piazza Municipio et le palais royal et situé administrativement aux confins des quartiers de Porto et San Ferdinando (voir CARTE 9). Ce quartier demeure le principal centre du pouvoir politique avec la présence de la mairie de Naples, du siège de la Province, de la préfecture, du commissariat central et du commandement militaire, même si certaines fonctions importantes comme le siège de la région ou le tribunal ont migré vers le nouveau centre directionnel à l'autre bout de la vieille ville... Ce quartier reste également l'un des principaux quartiers d'affaires de Naples, parsemé de sièges sociaux et de grands hôtels. Là encore un certain nombre de bureaux ont quitté le quartier pour gagner les rues élégantes des beaux quartiers ou rejoindre le nouveau "CDN", mais certains secteurs stratégiques sont restés dans le centre espagnol, à commencer par les banques, dont les sièges s'égrènent le long de la via Toledo. Enfin, outre ces fonctions politiques et économiques, le centre espagnol reste le principal centre intellectuel et culturel de la ville avec la présence des sièges historiques des trois universités publiques napolitaines et de la grande majorité de leurs antennes et lieux d'enseignement, mais qui se situent cette fois moins à San Ferdinando qu'à San Giuseppe, plus à l'intérieur de la vieille ville. Là encore, la diffusion de certaines facultés en zone péricentrale, dans des banlieues proches comme Fuorigrotta ou Soccavo, n'a pas remis en cause la centralité de la vieille ville (voir CARTE 9).

En revanche, dans le domaine des sociabilités et des loisirs, le centre espagnol a beaucoup perdu de sa "centralité" par rapport aux quartiers de la ville bourgeoise comme Chiaia ou le Vomero. La via Toledo est certes le grand lieu de la passeggiata à Naples et fourmille de monde le Samedi soir, mais le tissu de commerces du quartier reste peu diversifié et de médiocre qualité comparé à celui de la "città bene", tout comme l'offre de restaurants. De même, si la grande majorité des théâtres de Naples se situent dans le centre espagnol, en particulier dans les environs

de la via Toledo, l'essentiel des cinémas sont établis à Chiaia, dans les beaux quartiers...

Cette situation doit beaucoup à la longue période de dégradation physique et sociale du quartier consécutive au départ des catégories aisées, qui s'est doublée à partir des années 70 de phénomènes d'évitement par ces mêmes catégories, qui non seulement ne résidaient plus dans le centre historique, mais ne le fréquentaient plus que ponctuellement et de jour, pour aller travailler ou se rendre à l'université. Cet évitement, accentué au lendemain du tremblement de terre qui avait aggravé la dégradation du bâti, se manifestait nettement à la fin des années 80 par l'état d'abandon des espaces publics du centre espagnol : la plupart des belles places du quartier (comme la Piazza Plebiscito, la piazza del Gesu, la piazza Bellini) étaient occupées par des décharges illégales ou des parkings abusifs contrôlés par la criminalité organisée¹⁴¹. Ce n'est donc qu'au prix d'une véritable reconquête du quartier par les pouvoirs publics à partir du début des années 90 que le "centre espagnol" a pu commencer à redevenir l'un des principaux lieux de sociabilité et de sortie pour la population de la ville.

Les grandes opérations de réhabilitation du centre historique de Naples lancées par Antonio Bassolino en 1993 à son arrivée à la mairie de la ville se sont en effet largement concentrées sur le "centre espagnol", c'est à dire sur la partie la plus aisée du centre historique et qui n'avait jamais totalement perdu ni son caractère "bourgeois" ni ses fonctions de quartier de pouvoir et d'affaires¹⁴²... Il s'agissait justement d'utiliser le potentiel patrimonial et symbolique de ce quartier traditionnel de l'aristocratie et du pouvoir pour restaurer l'image de tout le centre de Naples, et partant de la ville entière, à la fois au yeux de la population locale et sur le plan international. Le point de départ des politiques de réhabilitation a donc été la reconquête de la Piazza Plebiscito, symbole du pouvoir à Naples car située en face du palais royal et au débouché de la grande via Toledo bordée de palais aristocratiques... Mais du coup, ces opérations ont moins consisté en une réhabilitation de quartiers populaires, qu'ils n'ont servi à enrayer le déclin d'un quartier bourgeois, en tentant de refaire du centre espagnol ce qu'il était au lendemain de la seconde guerre mondiale, à savoir le symbole de la ville et le centre des sociabilités. Ce sont en effet ces deux directions qui ont été privilégiées par la mairie pour revitaliser le quartier: sa réhabilitation symbolique avec la restauration du patrimoine artistique et historique (notamment les églises et les palais) et sa revitalisation sociale avec la reconquête des espaces publics, grâce à la piétonisation des rues principales (notamment la via Toledo et la via Spaccanapoli) et des places, et à la réouverture des jardins communaux.

Cette politique de réhabilitation du centre historique a produit d'importants résultats et a effectivement contribué à réaffirmer la centralité de la vieille ville, ou en tout cas celle du "centre espagnol", qui est redevenu un espace très fréquenté, en

¹⁴¹ Pour une bonne description de l'état des espaces publics, et en particulier des places, du centre historique de Naples avant les réhabilitations des années 1990, voir ROSSI, 2003, p.100.

¹⁴² Il existe une riche bibliographie sur les politiques de réhabilitation du centre historique de Naples lancées depuis 1993. On se contentera donc ici de renvoyer à quelques travaux significatifs comme ceux de SOMMELLA, 1997, ROSSI, 2003 et 2003b, AMATO et ROSSI, 2003, ainsi qu'au numéro spécial de la revue *Méditerranée* consacrée à l'analyse comparée des politiques urbaines à Naples et à Marseille (*Méditerranée*, n°1-2, 2001).

particulier par les étudiants et les touristes. L'afflux de ces nouvelles populations résidant plus ou moins temporairement dans le quartier a favorisé une transformation de son tissu de services et d'équipements : les terrasses de café ont fleuri sur les places piétonnées, tout comme les bed and breakfast dans les palais restaurés et les bars nocturnes dans les alentours de l'université. Mais ces dernières années cette tendance montre ses limites avec un retour important de l'insécurité dans le quartier et un regain de puissance de la criminalité organisée, surtout la nuit. On touche là aux limites de ces opérations de réhabilitation urbaines centrées sur le patrimoine culturel et les espaces publics mais qui ont largement délaissé le problème de l'emploi et des difficultés sociales des populations locales. Les réhabilitations et l'afflux de populations aisées dans des quartiers contenant de vastes zones de grande pauvreté ont même généré des tensions sociales car elles menacent parfois l'équilibre du tissu productif traditionnel des quartiers de la vieille ville, dont les "vicoli" sont le siège d'une industrie informelle diffuse¹⁴³.

D'ailleurs, les transformations sociales du quartier restent, on l'a vu, assez limitées : s'il y a bien eu un mouvement de retour de la bourgeoisie dans le centre historique, ce dernier n'a concerné qu'une partie très minoritaire des élites de la ville, la grande majorité de la bourgeoisie napolitaine étant restée largement à l'écart du processus de revitalisation de la vieille ville. Le mouvement d'embourgeoisement du quartier, timide et en partie avorté du fait de la reprise forte de la criminalité ces dernières années, n'a pas pour l'instant affecté en profondeur la structure sociale du quartier (voir supra, chapitre III, 2b). Mais ce qui vaut sur le plan résidentiel est également valable en ce qui concerne les fréquentations et les usages du centre historique par la bourgeoisie de la ville. Les entretiens montrent en effet clairement que le quartier reste peu fréquenté par des élites dont la sociabilité et les pratiques de la ville restent largement tournées vers les beaux quartiers, et ce même pour les vieilles familles résidant encore dans le centre espagnol...

f. Un quartier encore largement "évité par la bourgeoisie des beaux quartiers

Mais si le "centre espagnol" est bien redevenu un espace public de premier plan à Naples, fréquenté par de nombreux "city users" souvent venus de l'extérieur ou résidant temporairement dans le quartier¹⁴⁴, la grande majorité de la bourgeoisie de la ville est restée à l'écart de ce processus. La revitalisation du centre historique n'a pas pour l'instant réorienté les sociabilités bourgeoises ou la géographie résidentielle des élites, qui restent profondément ancrées dans les beaux quartiers. Malgré les réhabilitations de ces dernières années, le centre espagnol reste encore un quartier largement évité par la majorité des élites de la ville : les vieilles familles qui y résident encore ont réorienté leurs sociabilités et leurs pratiques de la ville vers les beaux quartiers, tandis que la bourgeoisie de la "città bene" fréquente peu la vieille

¹⁴³ Les menaces que les réhabilitations font peser sur le tissu productif du centre historique ont par exemple été bien étudiées pour le secteur du cuir. Voir FROMENT, 2001, p.87.

¹⁴⁴ Voir ROSSI, 2003, qui a bien étudié cette transformation du centre historique "d'espace urbain de première génération", fréquenté avant tout par des usagers "sédentaires" en "espace public multiple", où affluent les usagers temporaires et externes comme les touristes, les visiteurs journaliers, les consommateurs de la vie nocturne etc...

ville dont elle a une image encore très négative. C'est seulement sur les jeunes générations ou sur des milieux intellectuels minoritaires que les réhabilitations ont eu un impact important en favorisant des retours vers un centre historique revalorisé dans les discours.

En effet, même si une partie des élites napolitaines continuent à résider dans la ville espagnole, au contact immédiat des habitants des rues populaires environnantes, cette proximité dans l'espace local s'accompagne souvent d'une très forte séparation des espaces sociaux. C'est ce que montre clairement l'étude des pratiques de sociabilité et des mobilités quotidiennes des membres des vieilles familles du centre espagnol interrogés dans les entretiens, et dont la vie sociale est soit enfermée dans les palais familiaux, soit tournée vers les restaurants, clubs et rues commerçantes des beaux quartiers, mais s'effectue en fait très peu dans le quartier de résidence et le centre historique.

Ainsi, l'architecte Fabio P., né à Naples en 1947 et descendant d'une des plus vieilles familles nobles de la ville, réside actuellement dans le palais de sa famille situé via Nicotera, un des belles rues des palais du "centre espagnol"¹⁴⁵. Le palais, qui appartenait entièrement à la grand-mère paternelle de Fabio, est encore aujourd'hui une copropriété familiale, avec sa cour et son jardin privé. Fabio y possède son appartement et son cabinet d'architecte, jusqu'il y a peu sa mère résidait à l'étage inférieur et sa sœur possède également un appartement dans le palais, où elle réside temporairement... Le palais était donc le lieu d'une intense sociabilité familiale, mais limitée essentiellement aux membres de la parentèle proche : Fabio a peu de contacts avec les cousins paternels qui habitent son palais, mais avant la mort de sa mère, il déjeunait quotidiennement chez elle à l'étage inférieur, à 13h, et voyait aussi sa sœur tous les jours lorsqu'elle résidait dans le palais. Le palais accueille également des amis, auxquels on a procuré des logements de familles, à l'image de la meilleure amie de Fabio qui habite dans l'appartement du frère de ce dernier, et avec laquelle Fabio déjeune tous les dimanches...

Fabio compte certes des amis ailleurs dans le quartier, mais ces derniers résident pour la plupart dans d'autres palais familiaux situés dans le voisinage, si bien que sa sociabilité déborde rarement l'espace de quelques rues des palais du quartier de San Ferdinando. D'ailleurs, cette vie sociale repliée sur les palais familiaux et tournant le dos au quartier se manifeste dans la structure même des palais, dont la façade reflète le prestige sur la rue, mais dont la vie est largement tournée vers la cour, le palais "étant à la fois envahissant et isolé au sein du tissu urbain"¹⁴⁶. Les palais de Montedidio tournent en effet largement le dos à leur quartier et même à leur rue, dont ils sont isolés par de lourds portails toujours fermés, et systématiquement gardés par un concierge auquel il faut obligatoirement s'adresser pour entrer. Le contraste entre le palais familial de Fabio P. et sa rue, la via Nicotera, est ainsi saisissant. Située aux confins de Chiaia, de Montedidio et des quartiers espagnols, la rue présente toutes les caractéristiques d'une rue populaire de la vieille Naples : des containers débordant d'ordures à 7 heures du soir, des jeunes mères poussant leur poussette dans la rue faute de trottoirs assez larges, au milieu de scooters filant à toute allure en laissant derrière eux une forte odeur de mauvaise essence... C'est là que se dresse le très beau palais familial de Fabio P., à la façade

¹⁴⁵ Entretien n°33 avec Fabio P., architecte, février 2006

¹⁴⁶ Voir VALLAT, MARIN, BIONDI, 1998, p.78.

entièrement restaurée qui contraste fortement avec les immeubles dégradés de l'autre côté de la rue. Une fois rentré dans le palais, on pénètre dans un autre monde, de silence et de verdure. Le palais possède en effet un vaste jardin familial, les seuls espaces verts de ce quartier extrêmement dense manquant d'espaces publics étant précisément des jardins privés enfermés dans les cours des palais et des monastères. Les plus beaux appartements du palais ne regardent pas la rue mais de l'autre côté, vers la cours du palais et vers la baie de Chiaia sur laquelle ils ont une vue magnifique. Aujourd'hui cette tendance à l'isolement s'accroît avec la multiplication des systèmes de fermeture du palais : digicodes, systèmes d'alarme, et surtout l'institution du concierge.

Lorsqu'elle déborde l'espace des palais familiaux, c'est vers les beaux quartiers que se tourne la sociabilité des vieilles familles du centre espagnol, et non vers le centre historique. Certes Fabio P. n'hésite pas à traverser à pieds les quartiers espagnols, très populaires et réputés dangereux, pour se rendre au théâtre. Comme beaucoup des nobles de Montedidio il n'utilise guère la voiture dans ce quartier difficile d'accès, et aime marcher dans Naples, dont il connaît très bien les quartiers et l'histoire. Mais s'il fréquente et connaît bien son quartier, ses espaces de sociabilité se situent majoritairement en dehors de lui. Fabio P a été à formé dans les bonnes écoles privées de Chiaia, dans les beaux quartier, et l'essentiel de ses amis habitent aujourd'hui Posillipo et Chiaia. La situation est encore plus claire pour Fabiola M. (famille 26) ou Giulia G., qui résident toutes les deux dans des palais aristocratiques de la via Montedidio et appartiennent à deux familles de la vieille noblesse napolitaine¹⁴⁷. Durant leur enfance, dans les années 50 et 60, il leur était interdit de fréquenter le centre historique, dans lequel elles ne vont aujourd'hui pratiquement jamais (ou seulement pour aller au théâtre puisque la majorité des théâtres, on l'a dit, se situent dans ce quartier) et dont elles ont une image très négative. Elles ont fréquenté les écoles privées de Chiaia, le "Sacro cuore" et l'école américaine, dans les beaux quartiers de l'ouest, et ont également scolarisé leurs enfants dans les beaux quartiers. Les enfants de Giulia G. ont d'ailleurs quitté le quartier après leur mariage pour s'installer à Chiaia.

On pourrait multiplier les exemples de ce type. De manière générale, les familles nobles ou bourgeoises du centre espagnol scolarisent rarement leurs enfants dans les écoles publiques du quartier, préférant les mettre dans le privé pour le collège, puis dans les lycées publics prestigieux de Chiaia. De plus, la majorité de leurs amis et de leurs parents résident aujourd'hui dans les beaux quartiers, si bien que leur sociabilité tourne largement le dos à la vieille ville, où ils sortent peu, et s'ancre au contraire à Chiaia, dont ils fréquentent assidûment les restaurants, les rues commerçantes et les clubs... Ainsi, que ce soit sur le plan des pratiques scolaires, des sociabilités ou des loisirs, ces familles du centre espagnol sont aujourd'hui largement tournées vers les beaux quartiers de la ville.

Mais ces pratiques d'évitement du centre espagnol et de la vieille ville sont encore plus nettes parmi les habitants de la "città bene", qui ont perdu toute attache résidentielle dans le centre historique. Lorsqu'on étudie l'implantation des réseaux amicaux et la fréquentation du centre historique des 40 individus témoins résidant dans les beaux quartiers, un schéma assez net se dégage. Les personnes qui se rendent régulièrement dans le centre historique et le centre espagnol le font pour leur

¹⁴⁷ Entretien n°26 avec Fabiola M., janvier 2006 et entretien n°47 avec Teresa A., juin 2006

travail car ils sont universitaires, ou fonctionnaires de la commune ou de la province, mais ils y vont en revanche très rarement pour leurs loisirs ou pour voir des amis. Quant à ceux qui ne travaillent pas dans le centre espagnol, ils se rendent très rarement dans ce quartier, moins d'une fois par mois, et surtout pour aller au théâtre ou au concert, la sortie au théâtre apparaissant bien comme l'une des principales raisons de fréquentation du centre historique par la bourgeoisie des beaux quartiers. Cet évitement est autant le fruit de la dégradation du centre historique jusqu'au début des années 90 que de la formation précoce d'une véritable centralité bourgeoise dans les beaux quartiers, où se concentrent désormais la plupart des grandes institutions de la bonne société napolitaine : les lycées les plus sélects, les clubs et cercles les plus prestigieux, les restaurants les plus appréciés et les rues commerçantes les plus chics (voir infra chapitre IV, 2c)...

En effet, cette faible fréquentation du centre historique par la bourgeoisie des beaux quartiers n'est pas toujours dû au rejet explicite d'un quartier jugé répulsif. L'étude de l'image du centre historique dans les discours des personnes interrogées révèle au contraire une forte ambivalence entre une vision négative d'un quartier considéré comme dégradé et dangereux, et une fascination distante pour ce quartier symbolique de la vieille Naples. La première vision domine chez 22 des 40 individus témoins résidant dans les beaux quartiers. Chez ces derniers le centre historique, et même le centre espagnol, constituent des espaces invivables du fait du non respect des espaces publics et de la criminalité, et les réhabilitations lancées dans les années 90 n'ont pas contribué à changer cette image. Biagio G., un important avocat de la ville né à Naples en 1947 et retourné vivre dans le centre historique au cours des années 90 se fait l'écho de cette vision négative de la vieille ville, selon lui majoritaire dans la bourgeoisie napolitaine :

"La majeure partie des gens, même parmi mes amis, lorsqu'ils pensent acheter un appartement, ou offrir une maison à leur fils qui se marie, n'envisagent jamais ce quartier (le centre historique, ndlr), encore aujourd'hui. Dans l'esprit de la bourgeoisie napolitaine, en particulier parmi la bourgeoisie la plus riche, Naples s'arrête à Piazza Municipio." (*Entretien n°14 avec Biagio G., avocat, octobre 2005*)

On trouve de nombreux exemples de cette attitude dénoncée par Fabio G. dans les entretiens, et les récurrences sont frappantes d'un discours à l'autre :

"Mon point de référence à Naples c'est d'ici (*Piazza Municipio, ndlr*) à Posillipo. C'est là que j'aime vivre. Le centre historique, je n'y mets jamais les pieds. C'est un quartier très beau, peut-être, mais on ne peut pas y aller le soir, c'est trop dangereux, plein de camorristes et de gens peu fréquentables. Et le jour c'est invivable, trop chaotique." (*Entretien n°37C avec Marra I., fille et femme d'entrepreneur, mars 2006*)

"Ce quartier (*le centre espagnol, ndlr*) à un certain moment est devenu invivable. Maintenant ils essayent un peu de le réhabiliter. Cela prendra des dizaines d'années et moi je ne le verrai pas. Je n'ai jamais cru, et je ne crois pas dans la renaissance du centre historique, ou même de Naples. Le centre historique reste un quartier invivable au regard des standards européens ou italiens, sans parler de la criminalité qui est partout. Je n'y vais que très

rarement, uniquement parce que j'ai un ami via G." (*Entretien n°10 avec Claudio de L., architecte, septembre 2005*)

A ce rejet explicite du centre historique s'oppose cependant un deuxième type de discours dans la bourgeoisie des beaux quartiers, qui valorise quant à lui positivement la vieille ville sans toutefois susciter une fréquentation plus importante du quartier.

"Après une enfance à Chiaia, quand j'ai découvert le centre historique, étudiante, ça a été une découverte merveilleuse. J'ai été fascinée par ce monde, par le mode de vie de la vieille Naples. Aujourd'hui c'est là que je vivrais si j'avais trente ans, ou même à la Sanità, mais c'est trop tard, maintenant ma vie est ici (à Chiaia, ndlr), et j'ai toutes mes amies dans le quartier, ma famille". (*Entretien n°40 avec Maria Rosaria A., professeur d'université, mars 2006*).

"Sans hésitation, le quartier de Naples qui me fascine le plus, que je trouve le plus attrayant, mais où je ne vivrai pour rien au monde, même si beaucoup de personnes veulent aller y habiter, c'est sans aucun doute le quartier des decumani, la vieille Naples. [Et pourquoi vous n'iriez y habiter pour rien au monde ?] Mais parce que c'est un quartier très beau où j'aime aller me promener de temps en temps, même si je n'y vais pas très souvent, mais invivable, et surtout très dangereux la nuit. Et puis j'ai vécu toute mon enfance ici (à Chiaia, ndlr), j'y ai tous mes amis, ma sœur habite sur la riviera juste à côté, mon bureau est ici" (*Entretien n°23 avec Filippo M., avocat, décembre 2005*)

"Le centre historique, c'est la grande passion de ma fille qui y va le soir avec son copain dans les restaurants et les bars. Les jeunes y vont beaucoup pour sortir. Moi à son âge j'allais très rarement dans le centre historique, sauf pour aller à l'université. Aujourd'hui encore j'y vais peu, très peu, même si je trouve que c'est de loin le quartier le plus beau et le plus fascinant de Naples et je comprends ma fille. Je comprends sa passion pour ce quartier et d'ailleurs si elle voulait y acheter un appartement je le ferais volontiers, comme si elle voulait retourner là d'où sont partis ses grands-parents..." (*Entretien n° 18 avec Margherita P., professeur d'université, décembre 2005*)

Dans ces discours, le centre historique n'est pas volontairement "évité". Il reste peu fréquenté mais cette faible fréquentation est vécue comme à regret et présentée comme le fruit d'un ancrage ancien des réseaux de relation des personnes interrogées dans les beaux quartiers. Mais ce faisant ces extraits confirment la forte coupure qui sépare les beaux quartiers de la vieille ville en terme de mobilité quotidienne et de pratiques de sociabilité puisque même les personnes qui valorisent positivement le centre espagnol ne sont pas toujours prêtes à retourner y vivre et ne s'y rendent que rarement. Ils font ressortir au final la très forte territorialisation de la bourgeoisie napolitaine à Chiaia et dans les beaux quartiers, l'ancrage local des réseaux d'amis et de parents contribuant à retenir les individus dans la "città bene".

Deux éléments obligent cependant à nuancer un peu cette importante coupure sociale entre vieille ville et beaux quartiers. Le premier est d'ordre générationnel. Le dernier extrait cité (celui de l'entretien n°18) soulignait en effet la nette différence qui sépare la génération des personnes interrogées, nées au lendemain de la seconde guerre mondiale, et celle de leurs enfants adultes, nés à

partir des années 70, en matière de fréquentation et de représentation du centre historique. Alors que la génération du baby boom a peu fréquenté la vieille ville durant son enfance, sauf pour se rendre à l'université, et y a donc noué peu d'attaches et de contacts en se territorialisant au contraire à Chiaia ou dans les collines, leurs enfants adultes étaient étudiants dans les années 90 et ont donc vécu pleinement les réhabilitations de la vieille ville dans ces années là, en participant largement à sa revitalisation comme lieu de création culturelle et d'animation nocturne. Ce décalage générationnel est une constante des entretiens :

"Le centre historique je le connais mal, je n'en ai pas une représentation très claire, même si on m'a dit qu'il a beaucoup changé. Par exemple le fils de mon mari y va beaucoup, enfin y allait beaucoup, il y sortait tout le temps le soir, autour de la piazza del Gesu. Mais aujourd'hui il y a eu une nette dégradation, même dans cette partie [...]. Moi à son âge j'allai surtout dans le centre historique pour l'université, mais ce n'était pas un quartier où l'on sortait, il n'y avait pas cette habitude de la *piazza*, et puis on était tous très politisés, on fréquentait surtout les partis et les cellules, et on considérait mal ceux qui allaient s'amuser dans les bars..." (*Entretien n°34 avec Antonia M., enseignante et fille de magistrat, février 2006*)

"Pour ma génération, le centre historique était un quartier à mauvaise réputation, où on allait simplement à l'université et où on ne s'attardait pas. Jusqu'à encore il y a 10 ans, ou 15 ans, il n'y avait rien dans ce quartier, pas un restaurant, pas une place présentable. Mais la situation est très différente pour les jeunes aujourd'hui, et je le vois avec les amies de ma fille et ma nièce. Elles y sortent souvent, et puis beaucoup de jeunes retournent y habiter, surtout des jeunes disons, comment, intellectuels, tu comprends ?" (*Entretien n°37A avec Patrizia I., enseignante et fille d'entrepreneur, mars 2006*).

L'évitement du centre historique et du centre espagnol est donc peut-être aussi une affaire de génération, et il n'est pas dit qu'avec le temps, le centre espagnol réhabilité ne redeviendra pas un important lieu de sociabilité pour les élites de la ville.

Une deuxième nuance à la coupure entre vieille ville et beaux quartiers est d'ordre social, car la valorisation positive du centre historique est beaucoup plus fréquente dans les discours des universitaires et des membres des professions libérales que dans la bourgeoisie d'entreprise, surtout la plus récente. Les trois extraits cités pour illustrer la fascination et l'attachement de la bourgeoisie des beaux quartiers pour le centre historique émanaient ainsi d'universitaires et d'avocats. Les entretiens montrent assez clairement que le milieu de la bourgeoisie intellectuelle, d'ailleurs plus fortement implanté dans le centre espagnol, on l'a vu, est de manière générale plus enclin à fréquenter la vieille ville que la bourgeoisie d'entreprise, voire même à retourner y résider. Il n'est pas dit que ce processus n'ait pas des conséquences à long terme sur la structure de la ville, mais il est pour l'instant trop récent et timide pour avoir des effets globaux sur la géographie actuelle des élites napolitaines, qui reste très fortement centrée sur les beaux quartiers de la fin du 19^e siècle et leurs extensions de l'après-guerre.

2. Dans la baie de Chiaia : les "beaux quartiers" napolitains

Au delà de la colline de Pizzofalcone, dans une baie tournant le dos au centre historique et qui lui est restée longtemps mal reliée, commencent véritablement les "beaux quartiers" napolitains, que les habitants de la ville désignent par les expressions de "città bene" ou de "belle zone". Naples, première ville d'Italie au moment de l'Unité, n'est en effet pas restée à l'écart du mouvement européen d'émergence de "beaux quartiers" dans la deuxième moitié du 19^e siècle, c'est à dire de nouveaux quartiers bourgeois plus homogènes, construits par les élites et pour elles-mêmes, et reflétant donc l'aisance de leur population par leurs paysages et leurs fonctions¹⁴⁸.

On a déjà localisé avec précision ces "beaux quartiers" dans l'espace de la ville (voir supra, chapitre II, 1). Ces derniers apparaissent très bien en bleu foncé sur la carte 1 (voir CARTE 1) : les beaux quartiers épousent tout le pourtour de la baie de Chiaia, depuis le littoral de Santa Lucia jusqu'au bout de la colline de Posillipo, en passant par le fond de la baie et les pentes sud de la colline du Vomero. Administrativement, ces beaux quartiers correspondent aujourd'hui à la partie Sud du Vomero, au littoral de S.Ferdinando, mais surtout aux deux quartiers de Posillipo et Chiaia, qui sont de très loin les quartiers les plus bourgeois de la ville.

A Naples, ces beaux quartiers présentent quatre caractéristiques principales. Tout d'abord, ils constituent une véritable unité topographique et paysagère bien identifiable dans l'espace urbain au sein d'une baie tournant le dos au reste de la ville. D'autre part, ils sont aujourd'hui les quartiers les plus bourgeois et les plus homogènes de la ville, mais tout en conservant d'importantes poches de pauvreté et d'habitat dégradé. Une autre caractéristique des beaux quartiers napolitains est que s'ils comprennent de vastes zones résidentielles, ils sont aussi le véritable centre bourgeois de la ville, où se rassemblent les principales institutions de la bonne société et où s'établissent de plus en plus de bureaux. Enfin, ces quartiers sont aussi des espaces sous contrôle, marqués par l'empreinte spatiale de la bourgeoisie.

¹⁴⁸ Il s'agit là d'une définition personnelle car il n'existe pas à ma connaissance de définition scientifique des "beaux quartiers" faisant autorité. Bien que l'expression soit fréquemment utilisée dans la langue courante (surtout dans les langues latines, il est vrai, les Anglo-saxons n'utilisant pas d'adjectifs esthétiques pour désigner les quartiers riches et parlant plutôt de "Good", de "Residential" ou de "upper class neighbourhoods") et que les beaux quartiers aient déjà fait l'objet d'études scientifiques spécifiques (PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989, 1998, 2000), peu de travaux en ont proposé une véritable définition. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot ont cependant bien systématisé et identifié les caractéristiques récurrentes des "beaux quartiers" des grandes villes occidentales en relevant le fait qu'il s'agit toujours de quartiers "neufs" construits à l'origine par les élites sociales et pour elles-mêmes, et de quartier dont les paysages et les fonctions ont été "façonnés" par les usages et la présence assez exclusive de la bourgeoisie (PINÇON, PINÇON-CHARLOT, 2000, p.54-55). Ce sont donc ces éléments que j'ai repris pour définir les beaux quartiers dans la présente étude, en y ajoutant également un critère historique et culturel, les beaux quartiers devant être replacés dans le contexte européen de l'émergence de quartiers bourgeois plus homogènes et fondés sur le principe de l'extension urbaine dans la deuxième moitié du 19^e siècle (voir RONCAYOLO, 1997, p.111-112)

a. "Il rione della beltà"¹⁴⁹ : un amphithéâtre ouvert sur la mer et tournant le dos au reste de la ville

Les beaux quartiers napolitains se distinguent nettement de la vieille ville par leur topographie, leurs paysages et leur morphologie urbaine. Ils prennent en effet l'aspect d'un vaste amphithéâtre ouvert sur la mer, plus vert, plus ordonné et plus aéré que le centre historique, conformément aux canons esthétiques de la bourgeoisie de la Belle époque, et ce malgré la spéculation immobilière qui les a en partie défigurés dans les années 50 et 60.

En effet, par leur situation dans une baie bordées de collines abruptes tournant le dos au reste de la ville, les beaux quartiers napolitains constituent d'abord une unité topographique bien repérable dans l'espace, se différenciant nettement par leur relief et leurs paysages. Alors que le centre historique s'étend dans une plaine littorale et tourne largement le dos à la mer, dont elle est isolée par le port, et qui n'est ni facilement accessible, ni visible dans cette ville plate à la morphologie extrêmement dense, constituée de ruelles étroites et peu lumineuses, la baie de Chiaia prend la forme d'un vaste amphithéâtre ouvert sur la mer. Elle est constituée de collines descendant en pente forte vers la mer, et parcourue de rues assez larges à flanc de colline dégageant de vastes panoramas sur le golfe et les îles (voir FIGURE 13).

Ce lien avec la mer a d'ailleurs constitué un des principes majeurs de la construction des beaux quartiers, et ce dès la fin du 19^e siècle¹⁵⁰. Toute la construction du "quartier occidental" à partir de 1860 était en effet fondée sur ce principe du lien avec la mer, les nouvelles rues devant s'orienter parallèlement au littoral pour constituer des terrasses et descendre en escalier vers la côte¹⁵¹. Il est symptomatique que dans cette zone de collines ravagée par la spéculation immobilière, l'une des rares normes urbanistiques qui ait été respectée soit précisément l'interdiction de construire en hauteur du côté des rues en altitude donnant sur la mer¹⁵², afin de préserver la vue sur la mer pour les nouveaux immeubles. Le corso Vittorio Emanuele, les via Posillipo et Petrarca en sont de bons exemples. Ce lien intime de Chiaia avec la mer se prolongeait d'ailleurs à l'origine par la "villa reale", aujourd'hui "villa comunale", vaste espace vert qui est longtemps resté l'unique jardin public de la ville et qui constituait une longue promenade le

¹⁴⁹ L'expression, qui signifie littéralement "le quartier de la beauté", est celle utilisée par Matilde Serao pour désigner les "beaux quartiers" de Naples à la fin du 19^e siècle. Voir SERAO, 2002 (éd.orig. 1884 et 1906)

¹⁵⁰ La possession d'une vue sur la baie est d'ailleurs un critère de distinction important au sein de la bourgeoisie napolitaine. Les appartements "panoramiques" sont très recherchés, ce qui transparaît aussi bien dans les prix de l'immobilier que dans les entretiens (sur les 50 personnes interrogées, 28 possédaient une maison avec vue, et la plupart mettaient un point d'honneur à me montrer le panorama de leur balcon ou de leur terrasse)

¹⁵¹ Voir DE FUSCO, 1974, p.287

¹⁵² Voir DE FUSCO, 1974, p. 281

long de la mer. Mais l'ouverture d'une vaste artère à 5 voies entre le jardin et la mer, à la fin du 19^e siècle, a rompu ce lien privilégié.

Outre ce relief particulier, les beaux quartiers se distinguent par une moindre densité du bâti et une place plus grande accordée aux espaces verts et à la nature dans une ville par ailleurs très minérale. Cette situation est un héritage du passé rural de la baie de Chiaia, qui est longtemps restée une zone de villégiature aristocratique et bourgeoise avant de commencer à être véritablement intégrée à la ville. La conquête des beaux quartiers s'est en effet faite dans un premier temps par l'intermédiaire de la villégiature, et ce dès le 18^e siècle, lorsque l'aristocratie napolitaine commença à faire construire à Chiaia des villas et des palais d'été, surtout le long de la mer, sur la "riviera di Chiaia". Puis, à partir des années 1860, quand le fonds de la baie s'est urbanisé avec la construction du "quartier occidental", la villégiature s'est reportée vers les collines de la baie (celles de Posillipo et du Vomero), dont les pentes se sont couvertes de grosses villas d'agrément, souvent accompagnées de domaines agricoles, pour la résidence estivale de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Ce n'est donc finalement que dans les années 50 et 60, lorsque l'urbanisation a également gagné les collines que la baie a définitivement perdu sa vocation de villégiature pour devenir le principal quartier de résidence des élites de la ville. Les collines ont alors été le lieu d'une urbanisation intensive et spéculative qui, en l'espace de deux décennies, a totalement modifié leurs paysages. Les collines du Vomero et de Posillipo sont en effet devenues des symboles du "sac de Naples", cette période de forte spéculation immobilière qui a défiguré durablement la ville au lendemain de la seconde guerre mondiale¹⁵³ : les villas et les terrains agricoles ont alors été vendus et lotis pour laisser place à de vastes "parcs" résidentiels constitués de hauts immeubles de béton, où la nature tenait désormais une place très réduite.

Aujourd'hui l'héritage de la vocation agricole et d'agrément des collines de la baie de Chiaia s'est donc considérablement réduit et les beaux quartiers napolitains apparaissent très denses au regard des standards européens. On est ici très loin des "green districts" des zones aisées des villes anglo-axonnes. Pourtant, à l'échelle de la ville, les beaux quartiers napolitains restent des espaces assez verts et aérés, qui contrastent fortement avec une vieille ville sans arbres et extrêmement dense. De plus, ce sont surtout les hauteurs des collines qui ont été défigurées par la spéculation immobilière de l'après-guerre : le sommet de la colline de Posillipo (entre la via Petrarca et la via Manzoni), et celui du Vomero (autour de la via Cilea) sont effectivement devenues des zones très denses couvertes de hauts immeubles dépassant souvent 6 ou 7 étages. En revanche, les parties basses de ces collines ont été quant à elles relativement épargnées par l'urbanisation spéculative : sur les pentes du Vomero qui descendent vers Chiaia les copropriétés sont des ensembles de grosses villas ou de petits collectifs disséminés dans la verdure au sein de grands parcs privés (c'est très net dans les environs de la via Tasso), et on retrouve cette même configuration dans les parties basses de Posillipo (en contrebas de la via Posillipo), qui descendent vers la mer, où les "parcs" résidentiels alternent même

¹⁵³ Sur le "sac de Naples" et l'urbanisation spéculative des années 1945-1970, voir DE FUSCO, 1974, p.327-332, et DE SETA, 1981 et 1977. Pour ce dernier, "en l'espace de trente ans à peine, l'essor désordonné de l'urbanisation et une politique erronée et épisodique d'industrialisation ont transformé Naples en une des plus horribles et invivables villes du monde (DE SETA, 1977, p.68)

avec des parcelles et des terrains agricoles résiduels (Voir FIGURE 14). On étudiera plus loin de manière détaillée cette opposition entre les parties hautes et basses des beaux quartiers (voir infra, chapitre IV, 3), qui est fondamentale dans la ville, mais on peut d'ores et déjà faire remarquer que ce sont les espaces les plus prestigieux et les plus sélects des beaux quartiers (comme la via Posillipo, actuellement la plus recherchée et la plus chère de Naples) qui ont été le plus épargnés par l'urbanisation spéculative des années 50 et 60. La bourgeoisie napolitaine, qui a fait fortune dans la spéculation immobilière et a largement contribué au "sac" de grandes parties de la périphérie de la ville, a réussi à préserver ses espaces résidentiels les plus sélects de la "mer de béton".

En plus de cette emprise spatiale des jardins privés et des "parcs" résidentiels, les beaux quartiers napolitains conservent une autre trace de leur passé rural et voué à la villégiature, c'est la présence des jardins publics. Deux des trois jardins publics du centre de Naples sont ainsi situés dans les beaux quartiers (la villa comunale à Chiaia, et la villa Floridiana dans le Vomero, ce dernier étant d'ailleurs le vestige du parc d'une villa de villégiature), alors que le centre historique antique et médiéval n'en compte aucun¹⁵⁴.

Mais l'unité paysagère des beaux quartiers ne vient pas seulement de la topographie ou de la place qu'y occupe la nature, elle se fonde également sur la morphologie urbaine de ces quartiers beaucoup plus ordonnés et aérés que ceux de la vieille ville. Certes, les parties les plus anciennes de Chiaia présentent de fortes similitudes avec le centre espagnol. Le front de mer de Chiaia conserve encore aujourd'hui la structure duale traditionnelle de la vieille Naples : les palais familiaux de la noblesse s'étalent le long de la "riviera di Chiaia" tandis qu'un ensemble de ruelles étroites situées immédiatement en arrière d'eux conservent un aspect populaire, surtout dans les étages bas. L'empreinte aristocratique sur le quartier est renforcée par le fait que certaines rues du front de mer portent encore le nom du lignage noble qui leur a donné naissance (via Calabritto, rione Sirignano etc...) et que certains palais appartiennent encore au moins partiellement à des familles nobles. Mais le reste des beaux quartiers s'est développé seulement après l'Unité et sa structure diffère profondément de celle de la Naples traditionnelle. Cela est vrai aussi bien des beaux quartiers de l'époque libérale, au fonds de la baie, que des pentes et des sommets des collines, qui se sont urbanisées surtout à partir des années 50 et forment pourtant trois unités morphologiques assez différentes au sein de la città bene.

Le quartier qui occupe tout le fonds de la baie de Chiaia, entre la via dei Mille et le corso Vittorio Emanuele, appelé traditionnellement le "quartier occidental", date en effet de la période libérale et présente les caractéristiques des "beaux quartiers" européens de la fin du 19^e siècle, relativement homogènes socialement et adaptés à la circulation et aux équipements modernes. Le projet d'intégrer la baie de Chiaia à la ville par la construction d'un "quartier occidental" date en fait des Bourbons, avec notamment l'ouverture du corso Vittorio Emanuele dans les années 1850, vaste rue à flanc de collines reliant la vieille ville à Chiaia¹⁵⁵. Mais l'essentiel du projet a été réalisé après l'Unité et sa construction a été très

¹⁵⁴ Il existe cependant des jardins publics situés immédiatement à l'extérieur du noyau antique et médiéval comme le jardin botanique et le parc de Capodimonte.

¹⁵⁵ Voir DE FUSCO, 1974, p.279.

progressive, s'étalant de 1860 jusqu'à la première guerre mondiale. Les premiers tronçons ont été réalisés à l'extrémité occidentale de la baie, à Mergellina, pour ensuite progresser vers l'est, avec la réalisation de la piazza Amedeo à partir de 1871, puis de la via dei Mille et de la via Filangieri après 1885¹⁵⁶. L'ensemble prend l'aspect d'un vaste escalier descendant du corso Vittorio Emanuele vers la mer, et structuré par un ensemble de larges rues-terrasses parallèles à la côte¹⁵⁷ (la via Crispi, la via dei Mille...), bordées d'immeubles cossus, et rythmées par des places élégantes et monumentales (la Piazza dei Martiri, la piazza Amedeo, la piazza San Nazzaro...). Les rues sont ainsi beaucoup plus larges que dans la vieille ville, et tranchent également par leur tracé géométrique avec les "vicoli" étroits du centre historique.

Les pentes des collines bordant la baie de Chiaia (celles de Posillipo et du Vomero), on l'a vu, ont été urbanisées plus tardivement que le fonds de la baie, à partir des années 50, et de manière beaucoup moins dense, à la fois du fait des contraintes topographiques et de l'emprise foncière des grandes familles dans ces espaces. Elles sont dominées par un type d'habitat particulier, le "parc" ("parco" en italien), à savoir un parc souvent fermé et constitué de villas ou de petits immeubles collectifs réunis en copropriété et dont la desserte interne est assurée par des rues privées (sur ce type d'habitat, voir également infra chapitre IV, 3a et 4a). Ces parcs se répartissent de part et d'autres de longues routes assez larges à flanc de collines qui permettent de les desservir et constituent souvent les seuls espaces publics dans ces quartiers très résidentiels : la via Posillipo dans le quartier du même nom, ou la via Tasso sur les pentes du Vomero en sont de bons exemples.

Enfin, au sommet des collines, le tissu urbain redevient plus dense, l'absence de pente ayant permis une urbanisation plus précoce, parfois dès la fin du 19^e siècle pour le sommet du Vomero et le quartier de la Piazza Vanvitelli, et également une urbanisation très intensive au cours des années 50 et 60. On y retrouve parfois des "parcs", mais constitués cette fois d'immeubles beaucoup plus élevés et rapprochés les uns des autres, l'espace en copropriété se réduisant souvent à des parkings, comme dans le quartier de la via Cilea, dans le Vomero, ou dans celui des via Orazio et Petrarca, à Posillipo. Mais même dans ces quartiers devenus très denses, on retrouve le principe des grandes artères desservant les parcs et ménageant de vastes panoramas sur le golfe, une trame viaire qui devient souvent géométrique, et un bâti globalement moins dense que dans la vieille ville. Au sommet de ces collines, on se situe d'ailleurs aux limites des beaux quartiers : les parties les plus denses de la colline du Vomero, qui s'étendent vers le nord de cette dernière, n'appartiennent plus vraiment à la ville bourgeoise, dont elles se distinguent à la fois esthétiquement et socialement (voir CARTE 1).

Au total, que ce soit au fonds de la baie dans les beaux quartiers de l'époque libérale, dans les parcs résidentiels verdoyants des pentes des collines, ou dans les grands immeubles des hauteurs du Vomero et de Posillipo, on retrouve partout les principes d'une ville moins dense, plus aérée et lumineuse, accordant plus de place à la nature et ouverte sur la mer. Ce sont sans doute ces caractéristiques morphologiques et paysagères, plus que leur architecture ou leurs monuments – les plus beaux monuments de la ville se situant évidemment dans le centre historique – ,

¹⁵⁶ Voir DE FUSCO, 1974, p.288

¹⁵⁷ Ibid., p.287

qui font la "beauté" de ces quartiers aux yeux des élites de la ville et sont à l'origine de l'expression de "belle zone" pour les désigner. L'ordre, l'air, la lumière correspondent en effet aux canons esthétiques de la bourgeoisie de la Belle Epoque qui, sous l'influence à la fois de la rationalité des Lumières et de l'hygiénisme et des peurs sociales du 19^e siècle, voyait dans les vicoli sombres, sales et sinueux de la vieille ville non seulement des ruelles pauvres, mais un milieu corrupteur pour l'âme et le corps et donc socialement dangereux, alors que les larges artères de la ville bourgeoise, où circulaient l'air et la lumière favorisaient de facto la paix civile et la prospérité. Cette vision apparaît par exemple très clairement sous la plume de Matilde Serao, qui utilise justement l'expression de "rione della beltà" ("quartier de la beauté") pour désigner les quartiers bourgeois s'étendant de Santa Lucia à Posillipo, et qu'elle oppose au "ventre" de Naples que constitue la vieille ville...¹⁵⁸. Le fait de qualifier de "beaux" les quartiers "riches" apparaît clairement comme un héritage de la belle Epoque et de sa vision de la ville idéale. Même si la réalité des quartiers aisés de Naples est aujourd'hui bien éloignée de l'idéal urbain de la bourgeoisie de la fin du 19^e siècle, le "sac de Naples" ayant laissé de profondes traces dans leurs paysages et considérablement réduit leur "beauté", l'expression de "belle zone" a survécu et continue de structurer les discours et les représentations des habitants de la ville.

Enfin, un dernier élément vient renforcer l'unité paysagère des beaux quartiers : c'est le fait que les limites de ces derniers sont nettes et brutales, car soulignées là encore par la topographie de la ville. Cela apparaît très nettement à l'Ouest, où la ville bourgeoise s'interrompt brutalement par un escarpement rocheux très abrupt, qui rend très difficile les liaisons avec la plaine de Bagnoli en contrebas (voir FIGURE 15). Mais la raison principale de l'interruption de l'expansion de città bene vers l'ouest vient surtout de la présence d'un gros complexe sidérurgique au pied de la colline de Posillipo, vaste zone industrielle aujourd'hui en friche mais dont l'implantation en 1904 a changé durablement la composition sociale de la plaine, qui s'était plutôt développé jusqu'alors comme un lieu de villégiature bourgeoise. La "città bene" s'interrompt moins brutalement vers le nord. Mais la cartographie par sections met tout de même en lumière le contraste assez net qui oppose les pentes sud du Vomero, qui appartiennent à la ville bourgeoise, et le haut de la colline, au

¹⁵⁸ Malgré sa critique lucide de l'assainissement (le "risanamento") de Naples, Matilde Serao reste habitée des préjugés de son temps lorsqu'elle décrit en 1904 les "vicoli" de la ville basse comme un milieu corrupteur : "C'est un vicolo très étroit, très long, obscurci par des ponts de pierre, [...] et il est dangereux de le traverser même de jour, car il est habité par des femmes de mauvaise vie, des camorristes, des voleurs, et l'horreur que vous éprouverez ne sera pas seulement physique, vous éprouverez un sentiment d'avilissement moral" (SERAO, 2002, p.117, traduction personnelle). Au contraire les grandes artères ouvertes lors de l'assainissement de la ville, même si elles n'ont pas suffi à résoudre et ont même aggravé les problèmes du peuple qu'elles cachent comme des "paravents", sont présentées comme "belles" et "saines" : "La place de la gare, aujourd'hui, a des dimensions dignes d'une métropole et les trois grandes rues qui s'ouvrent en face du voyageur [...] les grands immeubles qui forment les angles de la rue, toutes ces grandes choses, pleines de lumière, pleines d'air, [...] offrent aux yeux curieux une première vision agréable" (SERAO, 2002, p.102, traduction personnelle). C'est aussi cet espace et cette lumière qui caractérisent le "quartier de la beauté" ("il rione della beltà") qui selon l'auteur, court "de la nouvelle Santa Lucia à Mergellina" (Ibid., p.129).

nord, qui présente des taux intermédiaires de CSP supérieures (voir CARTE 1), et où les grands logements sont beaucoup moins nombreux (voir CARTE 10). Là commencent en effet les quartiers de classes moyennes ou moyennes-supérieures : le Vomero alto, l'Arenella, les Colli Aminei... S'ils s'opposent nettement à la fois socialement et "esthétiquement" à la vieille ville, les "beaux quartiers" se distinguent aussi clairement des quartiers de classes moyennes qui leur sont contigus.

b. Les quartiers les plus bourgeois de la ville, mais qui renferment d'importantes poches de pauvreté.

S'ils se différencient nettement de la vieille ville par leur relief et leurs paysages, les beaux quartiers s'en distinguent également par leur population qui est ici plus aisée et plus homogène, bien qu'il subsiste d'importantes poches de pauvreté dans la "città bene". Le profil social de la bourgeoisie des beaux quartiers est également plus diversifié que dans la vieille ville, ces derniers apparaissant de plus en plus comme un lieu de convergence de toutes les élites de la ville.

Les beaux quartiers napolitains sont donc d'abord les principaux lieux de concentration des classes supérieures dans la ville. En 1991 comme en 2001, la grande majorité des entrepreneurs et des professions libérales (70 %) se regroupait dans seulement 5 quartiers administratifs : Posillipo, Chiaia, Vomero, San Ferdinando et San Giuseppe (CARTE 5A). Mais au sein de cet ensemble, les deux quartiers de Posillipo et Chiaia se différencient nettement car ils réunissent à eux seuls près de 40% des CSP supérieures de la commune. Le poids de ces deux quartiers dans la géographie des élites de la ville apparaît encore plus clairement si on cesse d'utiliser le critère des CSP pour choisir des indices reflétant l'importance du prestige et du capital social. Les résidences des élèves de l'école française de la ville, très prisée par les bonnes familles napolitaines, se révèlent ainsi beaucoup plus concentrées et sélectives que celles des entrepreneurs ou des professions libérales (FIGURE 5). Selon un phénomène déjà observé ailleurs¹⁵⁹, la répartition du capital social apparaît beaucoup plus "ségrégée" que celle de la simple appartenance socio-professionnelle. En effet, plus de 70 % des élèves italiens de l'école française résident dans seulement deux quartiers : Posillipo et Chiaia. En revanche quasiment aucun d'entre eux n'habite dans le quartier de S.Giuseppe, qui figure pourtant parmi les 5 quartiers les plus aisés de Naples au recensement de 2001, et qui était encore en 1971 le quartier napolitain qui comptait la proportion la plus forte de catégories supérieures. Un rapide coup d'œil sur les localisations des membres du rotary ou des membres des "grandes familles" interrogées dans les entretiens fait tout de suite apparaître de fortes similitudes avec celles des élèves de l'école française. Partout les résidences se concentrent à Chiaia et Posillipo, c'est seulement l'ampleur de la concentration dans ces quartiers qui change (FIGURE 6). Ainsi, qu'elle soit ancienne ou récente, la bourgeoisie napolitaine est aujourd'hui majoritairement implantée à Chiaia et Posillipo, et très secondairement dans le centre espagnol, où elle se concentre d'ailleurs à S.Ferdinando, aux contacts immédiats de la "città bene", plutôt qu'à S.Giuseppe, plus proche de la vieille ville. Aujourd'hui, le cœur résidentiel de la

¹⁵⁹ C'est par exemple le cas à Paris. Voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989, p.28-29.

bourgeoisie napolitaine ne se situe donc plus dans le centre espagnol, il s'est déplacé plus à l'ouest, loin de la vieille ville, dans les beaux quartiers de la baie de Chiaia.

Les beaux quartiers se distinguent non seulement par les taux de classes supérieures les plus élevés de la ville, mais également par leur structure sociale, beaucoup plus homogène que dans les quartiers aisés du centre espagnol. Ici la population est beaucoup moins contrastée que dans la vieille ville. On l'a déjà vu à travers la figure 11 qui compare la composition socioprofessionnelle des beaux quartiers et celle du centre espagnol (voir supra chapitre IV, 1d). Alors que les quartiers aisés de la vieille ville comme San Ferdinando présentent une structure socioprofessionnelle duale, avec un étoffement des catégories situées aux deux extrémités de l'échelle sociale, les beaux quartiers de Chiaia et Posillipo se caractérisent par une structure polarisée vers le haut : les quatre catégories occupant le sommet de la hiérarchie socioprofessionnelle sont fortement sur-représentées par rapport à la moyenne communale, tandis que quasiment toutes les autres catégories sont sous-représentées (voir FIGURE 11). Ainsi, les trois catégories classiques composant les classes supérieures en Italie (entrepreneurs, professions libérales et "dirigeants") ne représentaient en 2001 que 10 % de la population en condition professionnelle de la commune de Naples, mais le taux montait à près de 25 % à Chiaia et Posillipo. Si on ajoute à ces trois catégories celle des "salariés hautement qualifiés" ("impiegati ad elevata specializzazione"), la proportion des classes supérieures dans la population en condition professionnelle de ces deux quartiers frôlait même en 2001 les 45 % (44,6 à Posillipo et 43,2 à Chiaia)¹⁶⁰ ... Dans les beaux quartiers, c'est donc près de la moitié de la population qui appartient aux classes supérieures ou à la frange la plus élevée des classes moyennes. Au contraire, la catégorie des "marginiaux" qui représentait en 2001 plus de 14 % de la population en condition professionnelle de la commune, ne représentait que 4 % de celle de Posillipo...

Pourtant, cette homogénéité sociale des beaux quartiers reste quand même relative. A Naples comme ailleurs, les quartiers bourgeois ne le sont jamais totalement et comprennent toujours une proportion non négligeable de classes populaires¹⁶¹, qui représentent tout de même près du tiers de la population à Posillipo (30 %) et à Chiaia (33%)¹⁶². Mais à Naples ces contrastes sociaux internes aux beaux quartiers sont plus visibles car plus concentrés localement : les classes populaires s'y regroupent dans des poches d'habitat dégradé au cœur des quartiers bourgeois. Alors que dans le centre espagnol, les micro-contrastes sociaux prenaient souvent la forme d'opposition entre rues, les rues élégantes se retrouvant enserrées

¹⁶⁰ Ces chiffres, ainsi que tous ceux du paragraphe, sont tirés de COMUNE DI NAPOLI, "La stratificazione sociale nel contesto territoriale della città di Napoli, *I quaderni del censimento*, n°3, www.comune.na.it/statistica, p.209 (pour les chiffres par quartiers) et p.158 (pour les moyennes communales).

¹⁶¹ Ainsi, dans le Neuilly des années 80, "une personne sur trois appartient à une catégorie modeste" (PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989, p.26)

¹⁶² Dans les "classes populaires", on a inclu les catégories socioprofessionnelles suivantes : "marginiaux", "ouvriers" salariés ou indépendants, "travailleurs" salariés ou indépendants, "employés" à durée déterminée ou à des tâches exécutives. Voir COMUNE DI NAPOLI, "La stratificazione sociale nel contesto territoriale della città di Napoli, *I quaderni del censimento*, n°3, www.comune.na.it/statistica, p.XVIII-XXI (pour les définitions de ces différentes catégories) et p. 209 (pour leurs taux de représentation par quartier).

dans un tissu social assez pauvre, dans les beaux quartiers la situation est inversée : ce sont les classes populaires qui se retrouvent isolées, non plus en rues mais en îlots ou en poches, au milieu de vastes zones aisées. La carte 11 sur les micro-contrastes sociaux à Chiaia et Posillipo le montre bien. La majeure partie de la carte apparaît en vert et bleu et se caractérise par une proportion élevée d'entrepreneurs et de professions libérales, mais la carte fait également ressortir en jaune un certain nombre de blocs beaucoup plus populaires, assez isolés et disséminés dans l'espace, et qui s'apparentent à des poches de pauvreté et d'habitat dégradé au cœur de la ville bourgeoise.

Ces poches de pauvreté correspondent parfois à des ensembles de logements sociaux (ou à d'anciens logements sociaux rachetés par leurs occupants), qui sont certes rares dans le centre, et dans les beaux quartiers en particulier, mais qui sont tout de même présents sous forme de petits noyaux isolés dans le tissu urbain, comme dans la partie haute de Chiaia, aux alentours du corso Vittorio Emanuele, ou même le long de la via Posillipo (comme à Piazza San Luigi, qui apparaît bien en jaune sur la carte 11), pourtant la plus chic de Naples... Mais si la présence de logements sociaux ou à loyers réglementés est souvent une des causes principales du maintien des catégories populaires dans beaucoup de centres-villes d'Europe du Nord Ouest, à Naples, leur importance reste limitée. La majeure partie des poches de pauvreté des beaux quartiers napolitains ne correspondent pas à des logements sociaux mais à de vieux noyaux d'habitat qui ont été englobés dans la croissance de la ville bourgeoise et qui ont conservé depuis leur aspect populaire. A Posillipo, colline encore largement rurale dans les années 50, il s'agit souvent de vieux villages de pêcheurs et d'agriculteurs comme Marechiaro, sur la côte, ou le Casale, sur les hauteurs. A Chiaia aussi, les poches de pauvreté correspondent à d'anciens villages, comme les zones de Santa Maria in Portico et de la Torretta. Mais s'y ajoutent aussi les anciennes dépendances des palais aristocratiques de la riviera, qui bordent les ruelles étroites (les "vicoli") situées juste à l'arrière des palais. Or l'originalité napolitaine est que ces noyaux d'habitat ancien sont restés populaires malgré leur intégration aux beaux quartiers : les résidences chics de Posillipo contournent les vieux villages, qui n'ont subi de transformations majeures ni dans leur morphologie, ni dans leur composition sociale. La bourgeoisie et les populations à hauts revenus ne s'y sont pas installés, les élites de la ville préférant en général s'établir dans des espaces neufs, ou construits pour elles-mêmes et souvent par elles-mêmes. Les processus de colonisation des quartiers populaires par les populations aisées, fréquents dans de nombreuses villes gentrifiées d'Europe du Nord Ouest, sont très rares à Naples, et concernent surtout les vicoli situés à l'arrière des palais de la riviera de Chiaia, en particulier dans la partie orientale de la riviera, vers la piazza dei martiri. Ailleurs ils restent très limités.

Enfin, outre cette relative homogénéité bourgeoise et la persistance localement de poches de pauvreté, la population des beaux quartiers présente une troisième caractéristique, c'est que la bourgeoisie y est beaucoup plus diversifiée que dans le centre espagnol ou la vieille ville. Alors que cette dernière reste, on l'a vu, un espace assez exclusif des vieilles familles de l'aristocratie ou de la bourgeoisie intellectuelle, dans les beaux quartiers ce sont toutes les composantes des classes supérieures qui sont fortement sur-représentées (voir FIGURE 11A). A Chiaia et Posillipo comme dans la vieille ville, ce sont bien sûr les professions libérales qui sont les plus nombreuses, mais les taux d'entrepreneurs et de "dirigeants" sont

également très élevés. Le monde de l'entreprise est particulièrement bien représenté à Posillipo, qui apparaît comme le principal quartier de concentration des chefs d'entreprise à Naples. Bourgeoisie des professions libérales et bourgeoisie d'entreprise se côtoient donc dans les beaux quartiers. Ce mouvement des convergences des élites de la ville à Chiaia et Posillipo est d'ailleurs confirmé par l'étude des fichiers de clubs et d'institutions bourgeoises de la ville. On l'a vu, les résidences des élèves de l'école française de Naples, fréquentée par les bonnes familles de la ville, tout comme celle des membres du Rotary, où les "nouvelles familles" issues du monde de l'entreprise sont bien représentées, se concentrent surtout à Chiaia et Posillipo (voir FIGURES 5 et 6). Les beaux quartiers de Naples apparaissent bien aujourd'hui comme un lieu de convergence de toutes les élites de la ville, qu'elles soient anciennes ou nouvelles, issues des professions libérales ou du monde de l'entreprise.

c. Le centre bourgeois de la ville

Principale zone de résidence des élites de la ville, les beaux quartiers ont également attiré les fonctions prestigieuses, des commerces de luxe aux sièges sociaux, et sont devenus le centre des sociabilités bourgeoises, où se rassemblent les principales institutions de la bonne société napolitaine.

Dès sa construction à partir des années 1860, le "quartier occidental" a en effet été conçu comme un deuxième centre, et non comme une extension résidentielle de la ville, mais un centre bourgeois où les élites pouvaient désormais se retrouver entre elles. A partir de 1889, il a ainsi été desservi par un important système de transports en communs, qui l'a relié au centre historique par le métro ou aux collines par des funiculaires. Comme d'autres beaux quartiers européens, la "città bene" de Naples a également accueilli un certain nombre de fonctions de prestige, comme les consulats et les centres culturels étrangers, qui se sont établis à la fin du 19^e siècle le long de l'axe central des nouveaux quartiers, formé par l'enchaînement des via Filangieri, via dei Mille et via Crispi¹⁶³. Depuis les années 30 cet axe central des beaux quartiers de l'époque libérale est devenu l'une des rues les plus prestigieuses et les plus animées de la ville, car en plus des consulats, s'y sont concentrés les commerces de luxe et les grands couturiers, très nombreux via Filangieri et piazza dei Martiri, ainsi que les cinémas : on compte encore quatre cinémas le long de cet axe, alors qu'il n'y en a qu'un seul dans tout le centre espagnol... Depuis les années 50, les via Filangieri, Mille et Crispi sont donc clairement devenues l'axe central de la città bene supplantant en cela la très aristocratique Riviera di Chiaia, et bien sûr la Via Toledo, située dans le centre espagnol et autrefois principale grande rue de prestige de la ville. D'ailleurs, même si elles restent majoritairement concentrées dans la partie la plus ancienne des beaux quartiers, dans le fond de la baie de Chiaia, ces fonctions de prestige se diffusent cependant depuis quelques années également dans les collines de la baie, et notamment le long de la via Posillipo du fait de la présence de la mer en contrebas,

¹⁶³ Le long de ces trois rues en enfilade se localisent ainsi les consulats espagnol, britannique, français et allemand.

qui a favorisé l'ouverture de restaurants chics et de clubs sportifs sélects très fréquentés le week-end.

Mais depuis les années 80, ce processus d'établissement de fonctions de prestige dans les beaux quartiers connaît une nouvelle phase avec l'arrivée en masse des bureaux, qui eux se concentrent essentiellement dans les rues élégantes de Chiaia. La riviera di Chiaia, la via dei Mille, la via Crispi, qui étaient des lieux de résidence des bonnes familles de la ville dans les années 50 et 60, sont de plus en plus colonisées par les bureaux, ce qui contribue à repousser leurs habitants vers les zones plus résidentielles de l'ouest du quartier ou des collines de la baie. On retrouve clairement à Naples le phénomène de concurrence spatiale entre affaires et grandes familles bien analysé dans les beaux quartiers parisiens, où il a été un des facteurs de la conquête de l'Ouest par les élites de la capitale française¹⁶⁴. Ce processus a également joué un rôle très important à Naples où il a été un des moteurs du mouvement des élites dans la ville, en favorisant notamment le glissement de la bourgeoisie vers les collines et les hauteurs de la baie de Chiaia. On l'analysera donc plus en détails dans un chapitre ultérieur (voir infra chapitre V, 5). Contentons-nous pour l'instant de relever ce phénomène de transformation de la partie la plus ancienne des beaux quartiers de Naples, celle du "quartier occidental" occupant le fonds de la baie de Chiaia, de zone résidentielle des grandes familles en centre fonctionnel de la ville bourgeoise.

Lieu de concentration des fonctions de prestige, le quartier de Chiaia est aussi le centre des sociabilités des élites napolitaines, au moins de leur sociabilité formelle, car c'est dans le quartier que se regroupent les principales institutions de la bonne société de la ville. C'est d'abord le cas des clubs et des cercles sélects. Comme le montre la carte 12, la quasi totalité des clubs sélects de la ville se localisent dans les beaux quartiers. Le Casino dell'Unione, autrefois uniquement réservé à la noblesse, est le seul club à se situer encore dans la ville espagnole, à l'intérieur du théâtre San Carlo, à proximité immédiate du palais royal. Mais sa population est vieillissante et son prestige en déclin. Tous les autres clubs se situent sur le littoral de la città bene : les clubs nautiques dans le port du castel del'ovo (le Savoia, le Canottieri, le Rari Nantes, l'Italia), le Rotary dans les hôtels de luxe de Santa Lucia¹⁶⁵, le "tennis" sur la villa communale, le "circolo posillipo" au début de la colline du même nom... Certes ces clubs diffèrent beaucoup par leur fonction et leur recrutement, le "savoia" ou le "tennis" restant très fermés et réservés aux vieilles familles par un jeu de cooptation très strict, tandis que le rotary est plus ouvert au monde de l'entreprise, et qu'au "posillipo" ou au "rari nantes" se retrouve surtout la nouvelle bourgeoisie. Leur rôle de légitimation symbolique de l'appartenance aux élites urbaines a également beaucoup décliné, comme l'a montré une étude récente sur les classes dirigeantes napolitaines¹⁶⁶. Mais même s'il s'agit d'institutions au prestige déclinant, leur localisation quasi exclusive dans les beaux quartiers montre

¹⁶⁴ Voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1992

¹⁶⁵ Administrativement, les clubs nautiques de Santa Lucia se situent dans le quartier de San Ferdinando, dont la majeure partie appartient au "centre espagnol", mais morphologiquement, ils appartiennent clairement aux beaux quartiers puisqu'ils se localisent au pied de la colline de Pizzofalcone, dans la partie basse de San Ferdinando qui a été restructurée et gagnée en partie sur la mer lors du "Risanamento" de Naples après 1884, et où se sont ensuite établis les hôtels de luxe de la ville.

¹⁶⁶ Voir BRANCACCIO et ZACCARIA, 2003, p.120.

bien que, quelque soit le type de bourgeoisie envisagé, les espaces sociaux et symboliques des élites napolitaines tournent largement le dos à la vieille ville et s'ancrent désormais en profondeur à Chiaia et Posillipo.

D'ailleurs, si les clubs sélects ont perdu de leur importance dans la bourgeoisie napolitaine, ce n'est pas le cas des écoles huppées, dont la fréquentation reste une condition essentielle de l'assimilation ou de l'appartenance aux élites locales. Or, l'étude des lycées fréquentés par les personnes interrogées dans les entretiens et par leurs enfants montrent une concentration des stratégies scolaires de la vieille bourgeoisie de la ville sur un petit nombre d'établissements quasiment tous situés à Chiaia, dans les beaux quartiers (voir CARTE 13). A lui seul le lycée public Umberto, à Chiaia, a vu passer 30 % des personnes interrogées et 60 % de leurs enfants, le deuxième lycée le plus fréquenté par les familles étudiées étant l'institut Pontano, tenu par les jésuites et situé sur les hauteurs du même quartier. Les bonnes familles ne privilégient pas en effet systématiquement le privé. Comme au sein d'autres bourgeoisies de l'Europe latine, privé et public s'associent et peuvent se révéler complémentaires dans les parcours scolaires¹⁶⁷. Ainsi, beaucoup des personnes interrogées ont été dans les instituts religieux privés pour l'école primaire ou le collège (l'institut du Sacré Coeur pour les filles, situé lui aussi à l'origine à Chiaia, celui du Pontano pour les garçons) et dans le public au lycée, en particulier au lycée Umberto de Chiaia¹⁶⁸. La fréquentation d'un de ces établissements apparaît vraiment comme un des conditions d'appartenance aux élites locales, et l'enjeu social qu'elle représente se mesure aux stratégies subtiles mises en œuvre par les parents pour y faire entrer leurs enfants. Les entretiens avec des membres des associations de parents d'élèves révèlent d'ailleurs qu'au sein même des établissements, privés comme publics, les parents interviennent auprès de la direction pour influencer la composition des classes, afin que leurs enfants se retrouvent entre fils de bonnes familles¹⁶⁹.

Ce rôle essentiel des écoles et des lycées dans l'appartenance aux élites locales est encore confirmé par une étude récente sur les classes dirigeantes napolitaines, selon laquelle les écoles huppées de Chiaia seraient devenus des lieux de convergence de toutes les élites de la ville, la permanence de ces lieux prestigieux permettant en réalité un renouvellement constant des classes supérieures napolitaines¹⁷⁰. La stabilité des espaces sociaux et symboliques de la bourgeoisie

¹⁶⁷ C'est également ce qu'observent Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot dans la bourgeoisie parisienne. Voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989, p.74

¹⁶⁸ La ville possède en effet de très bons lycées publics qui de toute façon restent assez sélectifs car en Italie les lycées d'enseignement général ne sont pas polyvalents : le lycée "classique" dédié aux matières littéraires constitue la filière d'excellence, tandis que le lycée scientifique ou le lycée linguistique restent moins prestigieux.

¹⁶⁹ Entretien n°7 avec Giuliana M., fonctionnaire à la province, et parente d'élève du lycée Umberto, mai 2005 et entretien n°51 avec Laura B., présidente de l'association de parents d'élèves de l'école française, décembre 2005.

¹⁷⁰ Voir BRANCACCIO et ZACCARIA, 2003. Pour les auteurs, "les limites de la classe dirigeante napolitaine apparaissent plutôt indéfinies, fluides, et par certains côtés perméables. Par contre on peut identifier des espaces de reproduction sociale bien délimités et qui ont une certaine continuité" (p.121, traduction personnelle). Les auteurs citent un de leurs informateurs privilégiés, membre de la classe dirigeante de la ville : "Quand quelqu'un veut faire partie de l'élite, il se met dans la tête de faire le même chemin que les autres, d'intégrer

dans les beaux quartiers servirait ainsi de support à un renouvellement des classes supérieures de la ville, les nouvelles familles investissant systématiquement les espaces des élites les plus anciennes sans changer en profondeur la géographie traditionnelle de la ville bourgeoise.

d. Un contrôle de la bourgeoisie sur ses espaces ?

Anciennement établie dans les beaux quartiers, où elle possède ses lieux d'éducation et de sociabilité, la bourgeoisie napolitaine parvient-elle pour autant à exercer un véritable contrôle sur ces espaces – à la fois politique et symbolique – comme c'est souvent le cas dans les beaux quartiers des grandes villes européennes¹⁷¹? A Naples, la situation est plus complexe du fait du désintéressement des élites de la ville pour les affaires de la cité, qui les a parfois éloignées du pouvoir politique, ainsi que de l'omniprésence dans la ville de ce pouvoir territorial illégal et concurrent qu'est la criminalité, grande ou petite.

A première vue, le pouvoir de contrôle de la bourgeoisie napolitaine sur ses espaces résidentiels semble très fort tant les beaux quartiers apparaissent façonnés dans leurs paysages et leur "atmosphère" par les goûts et les usages des classes supérieures. On retrouve sans doute à Chiaia et Posillipo l'empreinte de la bourgeoisie sur l'espace physique de la ville, qui font de ces quartiers des "vitrines des privilèges"¹⁷²: l'architecture ostentatoire des palais aristocratiques ou des immeubles cossus de Chiaia, les vitrines des commerces de luxe, l'allure et la tenue vestimentaire des passants, tout rappelle ici que l'on est dans des quartiers riches, et cette atmosphère suffit à exercer une forte violence symbolique sur les "intrus" en leur faisant immédiatement sentir qu'ils n'y sont pas à leur place¹⁷³. Les jeunes des quartiers populaires de la vieille ville, et même des îlots dégradés des beaux quartiers ne s'aventurent ainsi que très rarement dans les rues élégantes de Chiaia comme la via dei Mille ou la via Crispi, en tout cas pas de jour, ou seulement pour y passer rapidement.

Outre cette empreinte physique, qui permet de contrôler la fréquentation du quartier par des barrières symboliques, la bourgeoisie réussit également à obtenir des pouvoirs municipaux une meilleure gestion des espaces publics dans ses quartiers de résidence. Dans une ville caractérisée par le "malgoverno" et la faiblesse des pouvoirs publics, les espaces publics des beaux quartiers apparaissent bien tenus, en tout cas bien mieux que ne le sont ceux des quartiers populaires ou de la vieille ville. Un des meilleurs indices de ce contrôle indirect que les élites de la ville réussissent à exercer sur les espaces publics de leurs quartiers est sans doute celui de la propreté et du ramassage des ordures. Alors que depuis 1994, Naples est régulièrement envahie plusieurs fois par an par les déchets domestiques qui s'entassent dans les

un espace qui distingue, et qui est toujours le même : aller au Pontano, aller au lycée Umberto..." (p.121, traduction personnelle).

¹⁷¹ Voir PINÇON et PINCON-CHARLOT, 1989, p.93-119, et 2000, p.53-55. Pour les auteurs, "les familles de la grande bourgeoisie contrôlent les lieux où elles vivent" (2000, p.53), leur pouvoir est aussi un "pouvoir sur l'espace".

¹⁷² Voir PINÇON et PINCON-CHARLOT, 1989, p.112.

¹⁷³ Voir PINÇON et PINCON-CHARLOT, 2000, p.62 : "La violence symbolique suffit à dresser une barrière infranchissable : tout, dans un quartier sélect, remet l'intrus à sa place".

rues sans être ramassés¹⁷⁴, les beaux quartiers restent curieusement à l'abri de la crise des ordures. Même au plus fort des moments de "l'urgence déchets", lorsque des milliers de tonnes d'ordures ménagères encombrant les rues de la banlieue et du centre historique de Naples, les quartiers de Chiaia et de Posillipo restent propres et nettoyés. Dans les moments de crise, le pouvoir politique privilégie en effet le ramassage des déchets dans les zones de forte circulation, ou dans les espaces symboliques de la ville fréquentés par les touristes afin de préserver l'image de Naples et un secteur important de l'économie régionale, mais plus discrètement, il privilégie également les quartiers et les rues de résidence des classes supérieures et des personnes les plus influentes. Les familles les plus puissantes réussissent en effet, grâce à leurs relations à la commune, à la région ou au sein même du commissariat pour l'urgence déchets, à faire nettoyer leurs rues. Les réseaux de relations personnels et politiques jouent un rôle important dans les déséquilibres de la géographie du ramassage des ordures, et expliquent les contrastes entre quartiers mais aussi entre rues. En juillet 2007 à Bacoli, dans la banlieue ouest de la ville, alors que l'ensemble de la ville et de la périphérie phlégréenne étaient submergées par les déchets, y compris le quartier aisé de la commune, deux rues de ce quartier étaient régulièrement nettoyées. Ces rues n'étaient pourtant pas des axes de communication majeurs de la ville ou et ne traversaient pas des zones de forte densité, elles avaient en revanche la particularité d'être les rues de résidence de deux importants assesseurs communaux...

Un autre indice de la meilleure gestion des espaces publics que la bourgeoisie des beaux quartiers réussit à obtenir des pouvoirs politiques est que la présence de la criminalité organisée y est plus discrète qu'ailleurs dans la ville. Alors que dans ses berceaux historiques de la vieille ville et dans les banlieues populaires, la Camorra exerce un contrôle symbolique et militaire du territoire, surveillant l'accès aux rues, levant l'impôt et maîtrisant le foncier et l'occupation du sol, dans les beaux quartiers ce contrôle étroit du territoire se limite à quelques poches d'habitat populaire comme le Casale à Posillipo ou la Torretta à Chiaia. Ailleurs, c'est par l'intermédiaire de ses activités entrepreneuriales et légales (ou pseudo-légales), que la Camorra investit les beaux quartiers. Si les chefs historiques des clans et leurs familles restent souvent résider dans leurs berceaux territoriaux de la vieille ville ou de la périphérie, les cols blancs et les cadres liés à leurs entreprises ne sont pas rares dans les lotissements chics de Posillipo. Surtout, un certain nombre d'opérations immobilières ou d'entreprises du secteur touristique et des loisirs situées dans les beaux quartiers sont clairement contrôlées, directement ou indirectement, par la criminalité organisée. C'est par exemple le cas des sociétés qui gèrent les pontons du très chic port de plaisance de Mergellina, au cœur des beaux quartiers, où sont amarrés yachts et voiliers et d'où partent les aliscafes pour Ischia¹⁷⁵...

Cet exemple montre bien les limites et l'ambiguïté du contrôle que la bourgeoisie napolitaine réussit à exercer sur ses quartiers de résidence. Dans le discours dominant des élites de la ville, la camorra est systématiquement mise à distance et assimilée à un monde d'origine populaire et étranger aux beaux quartiers,

¹⁷⁴ Pour un bilan récent et complet de la crise des déchets à Naples, qui dure en fait depuis 1994, voir GRIBAUDI, 2008.

¹⁷⁵ Voir Antonio CORBO, "Mergellina, la legge della camorra. I boss entrano nella Napoli Bene", *La Repubblica*, 11 juillet 2005, section "Naples, p.3

ce qui se ressent dans le ton et la réception souvent scandalisée des articles de presse évoquant les activités criminelles dans la "città bene". On retrouve un ton analogue dans les entretiens des membres de la vieille bourgeoisie de Chiaia que j'ai interrogés, ces derniers assimilant le camorriste à un nouveau riche tenu à distance, mais tendant de plus en plus à investir les espaces résidentiels traditionnels de la "bonne" bourgeoisie :

"Je veux dire qu'avant, c'était le quartier (*la via dei Mille, ndlr*) de la bonne bourgeoisie, des vieilles familles, des professions libérales, et il l'est resté en partie, mais il y a aussi beaucoup de nouveaux riches, beaucoup d'enrichis qui aspirent à venir s'installer ici. Pour te donner un exemple, l'année dernière un immense appartement s'est vendu à Piazza dei martiri à un boss de la camorra, imagines un peu..." (*Entretien n°7 avec Giuliana M., fille de médecin, juin 2005*)

"Avant Chiaia était le quartier de la bourgeoisie intellectuelle, des notaires, des avocats. Mais aujourd'hui il y a beaucoup de nouveaux riches, de parvenus, et même une nouvelle population que malheureusement je n'ai pas besoin de vous décrire. Considérez que dans l'immeuble de mon oncle, de ma tante à via ascensione s'est installé un repenti de la camorra, cela vous fait mesurer un peu la gravité de la situation. Je veux dire que ce monsieur il y a 20 ans n'aurait jamais rêvé pouvoir venir, n'aurait jamais osé venir habiter via ascensione, il serait allé sur le corso Vittorio Emanuele ou dans le Vomero, mais à via Ascensione il ne serait jamais venu car c'était un quartier vraiment sélect de ce point de vue". (*Entretien n° 18 avec Margherita P., universitaire, novembre 2005*)

Il est difficile de mesurer la réalité de ce phénomène d'implantation résidentielle de personnes liées à la camorra dans les beaux quartiers de Naples, mais ces extraits d'entretien – étonnamment similaires- ont au moins l'intérêt de montrer que dans les représentations et la perception de la vieille bourgeoisie de la ville, il y a un net sentiment de perte de contrôle des élites traditionnelles sur leur espace, et sur leur entre-soi résidentiel. Ce sentiment de perte de pouvoir est encore renforcé par la recrudescence ces dernières années de la petite criminalité dans les beaux quartiers de Naples. Car si l'implantation résidentielle ou le contrôle économique de la grande criminalité dans la città bene se fait discrètement, la petite délinquance a quant à elle une présence plus visible et concrète dans les beaux quartiers. C'est surtout vrai la nuit, où les bandes issues des poches de pauvreté de Chiaia et Posillipo peuvent reprendre un temps le contrôle des espaces publics dont ils sont exclus la journée, marquant parfois leur territoire par des actes de vandalisme symbolique : sur le corso Vittorio Emanuele, avenue chic à flanc de collines traversant des zones populaires, des dizaines de voitures sont ainsi régulièrement vandalisées (pneus crevés, bris de glace) sans autre raison apparente que celle d'affirmer un contrôle du territoire... Tous les entretiens se font l'écho d'un sentiment diffus d'insécurité dans la ville bourgeoise, surtout la nuit :

"Si tu veux avoir une idée, voir qui est véritablement le maître de ce quartier, il faut que tu ailles à Mergellina à 2h du matin, là tu verras que ce n'est pas nous qui commandons ici. Ce quartier n'est pas le nôtre, n'est plus le nôtre" (*Entretien n°8 avec Emanuela R., chef d'entreprise, juin 2005*)

Ce sentiment d'insécurité et de perte de contrôle sur l'espace du quartier provoque un net repli sur la sphère privée au sein de la bourgeoisie de la ville. Les espaces publics étant difficile à contrôler, et toujours sous pression, c'est surtout par la prolifération et l'extension maximale de l'espace privé que les élites de la ville réussissent à s'assurer un contrôle minimal sur l'environnement de leurs lieux d'habitation. Cette très forte emprise spatiale des espaces privés est surtout le fait des collines des beaux quartiers (celles de Posillipo et du Vomero) où elle s'appuie sur un type d'habitat particulier : le "parc". On a déjà évoqué ce type d'habitat très fréquent sur les pentes des collines de la baie de Chiaia (voir supra, chapitre IV, 2a, et infra, chapitre IV, 4a) : il s'agit de vastes terrains enclôtés souvent fermés et gardés, et réunissant un ensemble de villas et/ou d'immeubles collectifs regroupés en copropriété et desservis par des rues et des jardins communs et privés. Fermées par des clôtures élevées et de hauts portails automatiques, et souvent gardées par un concierge ou des sociétés de sécurité privées, ces "parcs" bourgeois se rattachent bien au modèle des "gated communities", mais avec de fortes spécificités. A Naples, ce type d'habitat est en effet relativement ancien et a commencé à se développer dans les classes supérieures dès l'entre-deux guerres, pour se diffuser largement dans les années 70, à l'image des parcs chics situés le long de la via Tasso comme le parco Comola Ricci ou le parco Matarazzo qui datent de ces années (voir FIGURE 14). Ils se situent aussi dans des quartiers centraux, et non uniquement en périphérie, et sont organisés juridiquement en copropriétés disposant en fait de pouvoirs limités. A Naples, les compétences des copropriétés (les "condomini") se limitent en général à la sécurité, dans le respect de la loi, et au nettoyage et à l'entretien des rues privées. Le fait que ces "parchi" se situent justement dans des beaux quartiers déjà assez homogènes socialement, montre bien que ce n'est pas forcément la recherche d'un entre soi social qui est ici à l'origine de leur développement. Les causes de la diffusion de cet habitat dans les élites de la ville sont plutôt à rechercher dans un réel – et souvent justifié – sentiment d'insécurité, et surtout, de manière plus générale, dans une volonté de palier à l'inefficacité du pouvoir politique dans la gestion et le contrôle du territoire par le recours à des services privés se substituant à des services publics déficients... Vivre dans un "parco", c'est s'assurer d'avoir des rues propres, bien éclairées et entretenues, dans un environnement sûr et calme, ce que les pouvoirs publics ne sont pas toujours en mesure d'offrir, même dans les beaux quartiers. La propreté et l'état des rues privées des "parchi" tranche d'ailleurs nettement, même dans les beaux quartiers, avec les voies publiques qui les desservent, pas systématiquement bien nettoyées au regard des standards européens, et souvent endommagées au lendemain des fortes pluies méditerranéennes...

Le contrôle privé de l'espace prend donc le relais de la gestion publique du territoire dans de vastes portions des beaux quartiers napolitains. L'espace public est d'ailleurs réduit à son strict minimum dans ces quartiers des collines, où la majorité des rues sont privées et où les rues publiques se limitent en général à deux ou trois grandes artères vouées principalement à la desserte des "parcs" qui les bordent (c'est très net à Posillipo, qui compte très peu de voies publiques à part les trois grandes rues Posillipo, Petrarca et Manzoni). Les places sont par exemples très rares à Posillipo ou sur les pentes du Vomero, du fait des contraintes topographiques, mais également à cause de l'emprise spatiale des résidences privées. La circulation elle-

même est rendue compliquée par l'importance des rues privées fermées, qui obligent à de longs détours pour contourner les parcs.

Au total, la bourgeoisie napolitaine éprouve des difficultés à contrôler ses espaces résidentiels, l'empreinte symbolique sur les paysages et le réseaux des relations politiques ne suffisant plus à préserver l'entre soi et la bonne gestion des beaux quartiers, altérés par l'arrivée de nouvelles populations aisées et les l'inefficacité des pouvoirs publics. C'est donc au prix d'un refuge dans des espaces privés étendus au maximum que les élites traditionnelles de la ville parviennent à maintenir un contrôle sur leur environnement résidentiel. Cette situation n'est pas sans rappeler celle d'autres villes méditerranéennes caractérisées par des élites peu impliquées dans la gestion urbaine, et elles aussi contraintes à un "exil intérieur", à l'image de la bourgeoisie marseillaise décrite par Jean-Pierre Péroncel-Hugoz :

"Marseille, ville sans bourgeoisie ? Presque. En tout cas avec une bourgeoisie qui , vexée de ne pas régner comme à Barcelone ou à Nice, s'est enfuie dans un exil intérieur. Il faut bien vivre ici, puisqu'on en tire sa subsistance, mais alors le moins possible [...] A Marseille, on tâche de tenir, entre soi"¹⁷⁶.

D'une certaine manière, repliée sur les beaux quartiers dans ses immeubles de famille ou ses grands parcs chics, la bourgeoisie napolitaine s'est également "enfui dans un exil intérieur", tournant les dos aux espaces publics et à la vieille ville, et "tâche de tenir" dans un espace urbain dont elle semble avoir perdu le contrôle...

3. "Zone basse" et "zone collinéenne" : une forte opposition interne aux beaux quartiers

Si les différents secteurs des beaux quartiers se rapprochent par leur plus forte homogénéité sociale et l'empreinte de la bourgeoisie sur leurs paysages, ils sont aussi traversés par une forte opposition interne que l'on a déjà plusieurs fois évoquée au cours des lignes qui précèdent. Il s'agit de l'opposition entre le fonds de la baie de Chiaia et les collines qui la bordent. Au fonds de la baie, dans le quartier administratif de Chiaia, les rues élégantes de l'époque libérale sont devenues aujourd'hui le centre de la ville bourgeoise et sont fortement colonisées par les bureaux. Les collines (les quartiers de Posillipo et du Vomero), restent quant à elles beaucoup plus résidentielles et marquées par l'urbanisation dense et spéculative des années 50 et 60. A ces oppositions morphologiques et fonctionnelles s'ajoute aussi une différence sociale, ces deux zones des beaux quartiers restant associées dans les représentations des vieilles familles à deux bourgeoisies différentes.

a. Deux quartiers s'opposant par leurs paysages et leurs modes d'habiter

¹⁷⁶ Voir PERONCEL-HUGOZ, 1993, p.219.

Au sein de la "città bene", le quartier situé au fonds de la baie de Chiaia, entre la "Riviera di Chiaia" et le Corso Vittorio Emanuele, occupe une place à part car il s'agit de la partie la plus ancienne des beaux quartiers, et qui est véritablement devenue le centre à la fois fonctionnel et social de la ville bourgeoise.

Du point de vue de la morphologie urbaine, le quartier se distingue par une plus grande densité et également une plus forte diversité du bâti, liée à son ancienneté et à sa construction très progressive. On l'a dit, la partie la plus ancienne du quartier remonte à l'époque moderne et présente de fortes analogies dans sa structure avec le centre espagnol (voir supra, chapitre IV, 2a). Il s'agit de la riviera di chiaia, sur le front de mer, où l'on retrouve l'opposition entre les palais familiaux de l'aristocratie (qui étaient ici initialement des palais d'été construits pour la villégiature dès la fin du 17^e siècle) et les ruelles populaires situées immédiatement derrière eux. Mais l'essentiel du quartier date de l'Italie libérale, de la deuxième moitié du 19^e siècle, et est constituée du "quartier occidental", construit entre 1860 et 1914 sur le modèle des beaux quartiers parisiens, avec le claire intention de créer un centre bourgeois homogène¹⁷⁷ et adapté à l'image et au fonctionnement d'une ville moderne, afin de maintenir Naples qui était encore au lendemain de l'unité la première d'Italie dans le mouvement des grandes capitales européennes. Ici, entre la via de Mille et le Corso Vittorio Emanuele, la structure urbaine prend la forme de larges rues élégantes rythmées par des places monumentales et bordées de hauts immeubles cossus ou de grosses villas familiales. Le quartier occidental a représenté aussi une nouveauté du point de vue des régimes juridiques de propriété des immeubles, puisqu'il a reposé à la fois sur la construction familiale (les immeubles de famille étant nombreux sur le début des pentes des collines et le long du corso Vittorio Emanuele par exemple) et sur de grands ensembles d'immeubles de copropriété construits par des sociétés immobilières (le long des rues "centrales" du quartier comme la via dei Mille ou la via Filangieri). Enfin, le quartier a subi d'importantes restructurations après les destructions de la deuxième guerre mondiale, nombreuses sur le front de mer. De vastes zones ont alors été reconstruites, comme le quartier San Pasquale, mais de manière beaucoup plus intensive, sous forme d'ensembles de hauts immeubles de standing dépassant parfois les 10 étages. Cette histoire urbaine complexe a accouché d'une population relativement hétérogène, où différentes par leur ancienneté et leur aisance financière, l'arrivée de nouvelles familles fortunées dans le quartier ayant été favorisée par les restructurations de l'après-guerre et plus récemment par l'augmentation des prix de l'immobilier sous la pression des bureaux.

L'autre grande particularité de ces beaux quartiers de l'époque libérale est en effet fonctionnelle. Ce sont les rues élégantes construites à la fin du 19^e siècle qui sont devenues les principales artères commerçantes et les rues les plus animées des beaux quartiers, les via dei Mille, via Filangieri, et via Crispi regroupant l'essentiel des magasins de luxe, des cinémas, des musées et des consulats. Ce sont aussi ces rues, avec également la Riviera di Chiaia, qui ont accueilli le plus de bureaux ces dernières années dans les beaux quartiers. C'est enfin dans cet espace situé entre le front de mer et le corso vittorio Emanuele que se situent les principales écoles

¹⁷⁷ Dans les années 1900-1920, le principe de la constitution d'un quartier bourgeois homogène à Chiaia est d'ailleurs inscrit explicitement dans les plans d'aménagement de la ville. Voir DE FUSCO, 1974, p.311

fréquentées par la bourgeoisie, avec en particulier l'institut Pontano et le lycée Umberto. La centralité du quartier est encore renforcée par une très bonne desserte par les transports en commun, deux stations de métro et une de funiculaire reliant ces beaux quartiers de l'époque libérale aux collines environnantes et à la vieille ville.

Les paysages deviennent en revanche très différents dès qu'on quitte le fonds de la baie pour gravir les pentes des collines qui la bordent. Les collines qui ferment la baie de Chiaia, celle du Posillipo à l'ouest (qui correspond au quartier du même nom) et celle du Vomero, au Nord (dont la partie basse appartient au quartier de Chiaia, et les hauteurs à celui du Vomero), étaient encore largement rurales au début des années 50. Il s'agissait de lieux de villégiature des grandes familles napolitaines qui y disposaient de villas et de "campagnes" agricoles. Seule la partie basse des collines avait commencé véritablement à s'urbaniser, à la belle époque, avec la construction de parcs résidentiels chics disséminés dans la verdure le long de grandes rues à flancs de collines, comme la via Tasso à Chiaia ou la via Posillipo dans le quartier qui porte son nom. Ce n'est qu'à partir des années 50, la physionomie des collines a totalement changé. Celles-ci ont alors été le terrain d'une urbanisation intensive et spéculative qui en l'espace de deux décennies a profondément modifié leurs paysages et par là même celui de la ville. Symboles du "sac de Naples", les hauteurs des collines de Posillipo ou du Vomero se sont alors couvertes alors de parcs résidentiels constitués de hauts immeubles de béton.

Morphologiquement, ces collines diffèrent donc fortement des beaux quartiers du fonds de la baie. Leurs pentes sont, on l'a vu, beaucoup moins densément bâties car constituées d'anciennes villas de villégiature familiale devenue résidences principales et surtout de vastes parcs résidentiels fermés constitués de grosses maisons familiales et de petits immeubles collectifs (voir supra chapitre IV, 2a). Les espaces verts (majoritairement des jardins privés) et les campagnes agricoles résiduelles y sont encore nombreux, tandis que les espaces publics y occupent une place très réduite, se limitant aux grandes voies à flanc de collines desservant les "parcs" transversaux, donnant un aspect en grillagé à ces beaux quartiers où la jouissance des vues sur la mer et le golfe, ou les jardins ombragés sont réservés aux seuls résidents. Le sommet des collines de Posillipo et surtout du Vomero présentent en revanche plus de similitudes avec les fonds de la baie : on y retrouve une urbanisation plus dense et également plus anciennes, comme dans le quartier de la Piazza Vanvitelli dans le Vomero, construit dès la fin du 19^e siècle, l'emprise spatiale des "parchi" y est moindre, les espaces publics et les commerces plus nombreux. Cependant, on l'a dit, seule une petite partie du sommet de la colline du Vomero appartient encore aux beaux quartiers. Dès que l'on progresse vers le nord, on quitte la ville bourgeoise pour entrer dans les quartiers de classes moyennes.

Outre ces caractéristiques paysagères, les quartiers bourgeois des collines se différencient aussi par leur vocation essentiellement résidentielle. Les commerces de luxe y sont plus rares et les bureaux peu développés. La sociabilité des habitants de ces zones collinéennes se situe donc largement en dehors de leur quartier, à Chiaia, où ils travaillent souvent, où ils envoient leurs enfants à l'école et où ont lieu bien souvent l'essentiel de leurs sorties. Alors que les grandes familles de Chiaia sont fortement impliquées dans la vie et la sociabilité de leur quartier, la bourgeoisie de Posillipo ou des pentes du Vomero se replie largement dans l'espace privé des

"parcs", ou reporte sa vie sociale à Chiaia. Cette tendance est encore accentuée par le fait que ces quartiers sont très mal reliés au reste de la ville par les transports en communs, et restent donc largement dépendants de l'automobile. Tous les parcs des années 50 et 60 ont d'ailleurs été conçus spécialement pour la voiture et munis de vastes parkings. A Posillipo, le moindre déplacement requiert en général l'usage de la voiture, et il peut même être dangereux de marcher le long des larges rues publiques qui desservent le quartier, bordées de trottoirs étroits et lieux d'un trafic continu. Cette dépendance vis à vis de la voiture est d'ailleurs un des motifs principaux invoqués par les habitants de Chiaia pour expliquer leur refus de déménager à Posillipo, qui par ailleurs bénéficie auprès d'eux d'une bonne image. Les quartiers des collines impliquent donc un mode de vie spécifique et des pratiques de la ville particulières, fondés sur l'importance de l'espace privé, l'usage fréquent de la voiture, la longueur des déplacements, et une moindre implication dans le quartier de résidence. Au total, ce sont bien deux modes différents d'habiter la ville qui opposent le "centre bourgeois" du fonds de la baie, et les grands parcs résidentiels des collines.

c. Hauteurs et parties basses des beaux quartiers : deux images sociales différentes

Différentes par leurs paysages et leurs "modes d'habiter", les zones basses et les hauteurs des beaux quartiers sont également associées, dans les représentations des habitants, à deux images sociales différentes, deux types de bourgeoisie. Les discours des personnes interrogées sont en effet tous traversés par une forte opposition sociale et symbolique entre le bas des collines (le fonds de la baie, à Chiaia, mais également les parties basses des collines du Vomero et de Posillipo), où dominent les vieilles familles dans la partie la plus ancienne des beaux quartiers, et les hauteurs, où une bourgeoisie plus récente et souvent issue du monde de l'entreprise se concentre dans les hauts immeubles et les "parcs résidentiels" des années 60 et 70 (en particulier dans la zone du Posillipo comprise entre via Petrarca et via Manzoni). Voici par exemple comment trois membres des "vieilles familles", la première issue de la vieille bourgeoisie, les deux autres de la noblesse expriment cette opposition sociale et territoriale interne aux beaux quartiers :

"Je n'aime pas le Vomero parce que le Vomero, c'est vraiment une autre Naples. Et pourtant toutes mes amies d'enfance sont du Vomero puisque j'ai été à l'école à via Kagoshima. Et puis, disons que, comment dire, c'est le quartier d'une bourgeoisie différente, euh, comment dire, une bourgeoisie plus petite mais qui est devenue riche. (...) Par contre Posillipo, ça n'a rien à voir, ce n'est pas le même monde. Là c'est le domaine de l'aristocratie, des vieilles familles, enfin quand je dis Posillipo je veux parler de via Posillipo, tu sais, parce que sur les hauteurs, à via Petrarca, à via Orazio, c'est encore autre chose, c'est là que tous les nouveaux riches, les parvenus sont allés habiter dans les années 60". (*Entretien n° 19 avec Renata d'A., universitaire, novembre 2005*)

"Dans les années 60, la moyenne bourgeoisie a commencé à aller habiter dans les nouvelles copropriétés du Vomero, c'est devenu quasiment un signe de

statut social. Mais attention, je vous parle là d'une bourgeoisie moyenne, je veux dire, très, très moyenne. Nos familles, elles, sont restées dans le centre historique, ou bien elles sont allées à Chiaia, ici, dans le quartier de Chiaia, ou à Posillipo. Enfin, à via Posillipo, parce que nous n'avons rien à voir avec les gens de via Petrarca, vous savez, ces affreux immeubles modernes qu'ils ont construit en haut de la colline. (...) Là-bas, ce sont des gens très riches, et qui pensent qu'en allant habiter là, ils montrent leur richesse, enfin c'est ce qu'ils pensent." (*Entretien n°16 avec Eugenio D., banquier, novembre 2005*).

"A Chiaia habitent encore quasiment toute l'aristocratie napolitaine, la quasi totalité de la haute bourgeoisie, c'est à dire les grands membres des professions libérales, les grands avocats, les grands médecins, les architectes. Les classes moyennes ? Très peu. Et puis le peuple. A Posillipo, là aussi le profil social du quartier est très bien défini, parce qu'on y trouve quelques familles de l'aristocratie qui habitent des superbes villas, des membres de la haute bourgeoisie, mais je te parle de Posillipo, de via Posillipo, je ne te parle pas de la zone haute. Les classes moyennes, il n'y en a quasiment pas, et puis il y a le peuple, c'est à dire le petit peuple lié à la mer, tout en bas. [Et dans la zone haute] C'est là qu'habitent les nouveaux riches, ceux qui dans les années 60 ou 70 ont acheté des maisons neuves, que des commerçants, à 90% ce sont des commerçants, commerçants de première, de deuxième, de troisième génération, déjà ceux de troisième ou quatrième génération sont un peu mieux, un peu plus dégrossis, parce que les enfants ont étudié, mais il y en a encore quelques uns qui sont vraiment mal dégrossis, ils sont très riches, mais très rustres" (*Entretien n°31 avec Fiametta R., universitaire, janvier 2006*).

On est frappé par les similitudes entre ces discours qui, dans une logique hyperclassificatoire assignent à chaque espace un profil social très bien défini, dont les individus ont une idée très claire et qui témoigne d'une habitude à se définir socialement par la mise à distance territoriale des autres groupes sociaux. La distinction sociale des vieilles familles s'appuie, au moins dans les discours, sur une distinction territoriale, les "nouveaux riches" étant tenus à distance à la fois socialement et spatialement. La richesse de ces derniers est d'autant plus mal acceptée que celle des vieilles familles est déclinante, et c'est donc le territoire et le patrimoine (les "belles villas" anciennes etc...), en tant qu'ils symbolisent leur ancienneté qui devient l'un des principaux supports de la distinction des familles de la vieille bourgeoisie ou de l'aristocratie. Mais cette opposition sociale entre zones basse et haute des beaux quartiers n'est pas présente seulement dans les discours des vieilles familles, on la retrouve également, bien que nuancée, dans celui de la bourgeoisie plus récente qui habite le sommet des collines. Voici par exemple comment une enseignante du Vomero, fille d'un entrepreneur ayant fait fortune dans les années 60 et résidant dans un de ces grands immeubles des hauteurs des collines dénigrés dans les citations précédentes, décrit les quartiers de la "città bene" :

"Le Vomero, c'est, comment dire, un quartier de, un quartier d'enseignants, de professions libérales, et surtout de commerçants, beaucoup de commerçants. A Chiaia, il y a la haute bourgeoisie, à via dei Mille, via Filangieri, via Crispi... mais pas tous les immeubles, car c'est aussi une zone populaire, Chiaia. C'est le quartier de cette bourgeoisie plus haute, comment dire, plus, plus formelle, un peu condescendante et puis aussi, au fond, très liée à la famille, aux parents, finalement beaucoup plus que nous. Mais ceci dit il y a

aussi beaucoup de mélanges. A Chiaia il y a beaucoup de professions libérales, mais aussi des nouveaux riches, beaucoup de nouveaux riches" (*Entretien n°21 avec Serena F., enseignante, décembre 2005*)

Ainsi, vu par une habitante des hauteurs des beaux quartiers, l'opposition territoriale entre vieille bourgeoisie de Chiaia et nouvelle bourgeoisie des collines (d'ailleurs plus énoncée ici en termes de haute et moyenne bourgeoisie qu'en termes de différences d'ancienneté) existe bien, mais de manière moins nette que dans les discours de la vieille bourgeoisie de Chiaia, puisque altérée par des processus de "descente" de la nouvelle bourgeoisie dans les espaces traditionnels des vieilles familles. La rhétorique classificatoire est ici aussi beaucoup moins sûre et tranchée que dans les extraits précédents (Serena hésite, cherche ses mots quand on lui demande quel type de population habite à Chiaia ou dans le Vomero), signe d'une moins grande habitude à se définir socialement en termes d'oppositions territoriales. Est-ce à dire que la différence entre hauteurs et parties basses des beaux quartiers, qui marque encore les discours des vieilles familles "en mal" de distinction, ne correspondrait plus à la réalité ?

Il est bien sûr difficile de répondre à cette question du fait d'un problème de sources : les recensement sont ici inutiles car ils se fondent sur un découpage administratif en sections et en quartiers qui ne recoupe pas bien les oppositions entre parties hautes et basses de la baie de Chiaia. Il faut donc s'appuyer sur les listes d'institutions bourgeoises et les entretiens. Or ces derniers tendent à montrer d'importants processus de convergence spatiale entre les différentes composantes des élites napolitaines. Ainsi, la majorité des membres du Rotary et des élèves de l'école française habitent dans la zone basse des beaux quartiers (soit à Chiaia en aval du corso Vittorio Emanuele, soit dans les environs de via posillipo), et évitent largement le sommet de la colline du Vomero. Mais une importante minorité d'entre eux habitent les hauteurs de posillipo, dans le quartier de via Petrarca tant décrié par les membres de la vieille bourgeoisie cités ci-dessus. Certes, ce club et cette école sont tous deux fréquentés par la nouvelle bourgeoisie d'entreprise et pas seulement par les vieilles familles, ce qui brouille les pistes, car il est difficile de savoir quels individus cités sur les listes appartiennent à l'un ou l'autre de ces milieux. Faute de pouvoir déterminer l'ancienneté bourgeoise de chaque individu, on peut tenter de s'appuyer sur des critères professionnels pour identifier des oppositions socio-spatiales au sein des beaux quartiers. Mais là encore, les fichiers ne font pas apparaître d'opposition de localisation majeure entre bourgeoisie d'entreprise et bourgeoisie "intellectuelle" par exemple. Ou plus exactement, les différences entre ces milieux concernent plus leur rapport au centre historique et à la vieille ville qu'aux beaux quartiers. La comparaison entre les résidences des membres du Rotary professeurs d'université et dirigeants d'entreprise. le fait apparaître clairement (voir FIGURE 16). Dans ces deux milieux, les résidences se répartissent de la même façon dans les beaux quartiers. Les professeurs d'université tout comme les dirigeants d'entreprise se regroupent majoritairement dans la partie basse de Chiaia et Posillipo et évitent largement le sommet du Vomero, mais une importante minorité d'entre eux réside sur les hauteurs de Posillipo, et ce exactement dans les mêmes proportions (17 % des universitaires et 19 % des dirigeants d'entreprise). Les différences sont en revanche plus prononcées dans le "centre espagnol" et le "centre

historique", où les universitaires sont deux fois plus représentés (16 %) que les dirigeants d'entreprise (8%).

L'étude des entretiens confirme celle des fichiers d'institutions sélectes. Bien sûr la très grande concentration des personnes interrogées dans la partie basse de Chiaia est due à la construction même de l'échantillon d'enquête, qui a pris le cœur des beaux quartiers comme point de départ et principal terrain. Mais ce qui est intéressant, c'est que les lieux de résidences des frères et sœurs des personnes interrogées sont quant à eux plus diversifiés spatialement. Ainsi, sur les 110 frères et sœurs vivants des personnes interrogées, 79 résidaient à Naples au moment de l'entretien, en grande majorité dans la zone basse de Chiaia, en aval du corso Vittorio Emanuele. Mais 13 d'entre eux (17%) habitaient dans le quartier de via Petrarca alors qu'ils étaient pourtant originaire de la partie la plus ancienne et prestigieuse des beaux quartiers et appartenaient à des "vieilles familles" de la bonne bourgeoisie de la ville. Largement dénigrée dans les discours, la partie haute des collines n'est donc pas totalement "évitée" par les vieilles familles, et cet évitement apparaît encore plus nuancé par le fait que beaucoup des personnes interrogées et de leurs frères et sœurs sont "passées" par les hauteurs des collines au cours de leur trajectoire résidentielle. Dans la vieille bourgeoisie de la ville, les parcours résidentiels prennent en effet souvent la forme de "boucles familiales" : beaucoup de personnes interrogées dans les entretiens et résidant actuellement dans de beaux immeubles de famille de Chiaia ont en fait passé une période dans les parcs des collines juste après leur mariage, parfois en location, avant d'être ramenés dans les zones les plus prestigieuses des beaux quartiers à la faveur des successions ou des donations (voir infra chapitre VII, 4). De même les enfants des personnes interrogées ayant déjà décohabité (et qui sont généralement nés après 1970), sont nombreux à avoir trouvé un logement dans la zone collinéenne, voire plus loin dans la banlieue phlégréenne, où l'offre immobilière est plus importante et plus adaptée aux besoins des couples avec enfants. L'opposition entre le bas et le haut des collines recouvre donc aussi une différence de génération et de position dans le cycle de vie. Au total, si la vieille bourgeoisie et les élites les plus prestigieuses restent majoritairement implantées dans les parties basses des beaux quartiers, elles investissent aussi de plus en plus les hauteurs des collines, où les grands parcs résidentiels et les hauts immeubles des années 60 et 70 apparaissent comme des lieux de convergence sociale. Vieilles familles et nouvelle bourgeoisie s'y côtoient de plus en plus.

Mais ces processus de convergence spatiale ont également lieu dans la partie la plus ancienne des beaux quartiers. Si les jeunes adultes de la vieille bourgeoisie investissent de plus en plus les "collines", l'inverse est également vrai : les familles les plus fortunées de la nouvelle bourgeoisie tendent à investir les espaces réservés traditionnellement aux élites les plus anciennes. Cela apparaît très nettement le long de la via posillipo, puisque cette rue est systématiquement sur-représentée dans toutes les listes d'institutions bourgeoises, quelles qu'elles soient. La via Posillipo est, on l'a vu, celle qui rassemble le plus de "rotariani", d'élèves de l'école française ou de membres de l'ordre des avocats (voir infra chapitre II, 4). Si la partie basse de Chiaia, autour de la riviera, apparaît encore très sélecte et réservée aux grandes familles, la via Posillipo apparaît donc plutôt comme un lieu de convergence des familles les plus riches.

Pour conclure, si les parties hautes et basses des beaux quartiers s'opposent nettement par leurs paysages et leurs "modes d'habiter", leurs différences sociales tendent à s'estomper du fait d'importants processus de convergence spatiale entre les différentes composantes des élites de la ville, à l'œuvre aussi bien dans les collines qu'au fonds de la baie dans la partie la plus ancienne des beaux quartiers. L'opposition sociale entre hauteurs des collines et fonds de la baie continue cependant à structurer les représentations des vieilles familles, qui voient dans la mise en valeur de ces oppositions territoriales un moyen de renforcer une "distinction" mise à mal par l'effritement de leur fortune.

4. Parcs résidentiels fermés et vieux noyaux urbains : des localisations interstitielles en périphérie

Outre les rues des palais de la vieille ville, les beaux quartiers de l'époque libérale, et les "parcs" et les villas des collines urbanisées dans les années 60 et 70, on peut identifier un quatrième type de localisation bourgeoise dans l'agglomération napolitaine : il s'agit des localisations "interstitielles" en périphérie.

Certes, on l'a dit, Naples est une ville sans banlieue chic (voir supra chapitre II, 2) : à la différence de la bourgeoisie romaine par exemple, qui s'est constitué de vastes banlieues de "condominis" chics dispersés dans la verdure et toujours plus éloignés du centre¹⁷⁸, les élites napolitaines sont restées majoritairement à l'écart du grand mouvement d'étalement spatial qu'a connu la ville depuis les années 50, et continuent à se serrer dans une petite partie du centre. On ne trouve pas dans l'agglomération de "banlieue aisée" au sens d'une aire étendue et homogène socialement où les classe supérieures seraient sur-représentées. Mais cette absence de véritable "secteur" bourgeois en banlieue n'exclut pas des localisations interstitielles des classes supérieures dans la périphérie, sous formes de radiales étroites ou de noyaux isolés au sein d'un tissu urbain et social très dégradé.

On peut ainsi distinguer deux types de localisations bourgeoises dans la périphérie de Naples : une localisation en "radiale" le long des axes de communication et de développement de l'industrie technologique, où les classes supérieures se regroupent souvent dans des "parcs" résidentiels fermés, et une localisation en "noyaux" qui correspondent soit à des zones de villégiature bourgeoise, soit aux centres historiques de petites villes du golfe de Naples rattrapées par la croissance de l'agglomération.

a. Radiales d'embourgeoisement et dynamiques technopolitaines en périphérie

¹⁷⁸ Voir par exemple SERONDE-BABONNEAUX, 1983, p.480-490. L'auteur identifie deux secteurs aisés dans la périphérie romaine, l'un au nord le long de la via Nomentana et dans le prolongement des Parioli, l'autre au sud autour de l'Eur.

Dans la périphérie napolitaine, les localisations des classes supérieures peuvent d'abord prendre la forme de "radiales" situées le long d'axes de communication bien reliés à la ville-centre et qui sont aussi souvent des axes de développement de l'industrie technologique ou à haute valeur ajoutée (voir CARTE 2).

C'est net dans la périphérie phlégréenne, où les localisations des entrepreneurs et des professions libérales prennent la forme d'une bande étroite s'étendant le long du littoral et de la via domiziana, qui relie Bagnoli au littoral de Castel Volturno dans la zone périurbaine. Cette "radiale d'embourgeoisement" est assez récente et correspond à un axe de développement de l'industrie technologique, puisque plusieurs établissements s'égrènent le long de cette route historique reliant Naples à Rome, comme le "parc Olivetti" à Pozzuoli ou l'Alenia de Fusaro (voir CARTE 2). Cette zone présente également l'avantage d'être très bien reliée à Naples par la route et le rail et de se situer dans un cadre naturel relativement préservé au regard de la banlieue nord ou orientale de la ville, dévastées par la construction abusive.

On peut identifier une deuxième "radiale d'embourgeoisement" dans la banlieue vésuvienne, le long de l'autoroute A16 Naples –Bari, où se distinguent assez nettement quelques pôles de concentration d'entrepreneurs et de professions libérales, comme à Volla ou Nola, dans une zone qui s'oppose clairement à la proche banlieue du nord et de l'est de Naples, beaucoup plus populaire. Comme dans la banlieue phlégréenne, cet axe d'embourgeoisement est assez récent et suit lui aussi des dynamiques technopolitaines. L'autoroute A16 Naples-Bari constitue en effet l'un des "nouveaux axes dynamiques du Sud" selon Gennaro Biondi¹⁷⁹, spécialisé notamment dans l'aéronautique avec les pôles de Capodichino ou de Pomigliano d'Arco, et relié au nouveau centre de commerce de gros de Nola.

Cependant, à Naples ce lien entre industrie technologique et nouvelles zones aisées apparaît moins fort que dans beaucoup de métropoles méditerranéennes où les pôles technologiques ont pu donner naissance à de véritables banlieues aisées où quartiers résidentiels de cadres supérieurs, institutions de recherche et parcs d'activité se côtoient dans des espaces neufs à faible densité où la nature est encore très présente. Dans la capitale campanienne, il n'y a pas de véritable "banlieue technopolitaine", les pôles technologiques et universitaires restent disséminés dans l'agglomération, conformément d'ailleurs aux projets d'aménagement¹⁸⁰. Ils se sont développés dans des zones déjà assez densément peuplées où la spéculation immobilière et la construction abusive sont restées fortes. Ces pôles se retrouvent donc aujourd'hui dans un environnement naturel souvent dégradé et au milieu d'un tissu social très contrasté, ce qui n'en fait pas des espaces nécessairement attractifs pour les élites de la ville.

C'est d'ailleurs cette localisation au sein d'un environnement contrasté et dégradé qui explique la diffusion très forte le long de ces axes d'un type d'habitat particulier : le parc résidentiel fermé. Répandu depuis longtemps, on l'a vu, dans les

¹⁷⁹ Voir VALLAT, MARIN, BIONDI, 1998, p.242.

¹⁸⁰ Ainsi, lancé au début des années 1990, le projet "neonapoli" prévoyait de disséminer les pôles technologiques dans le tissu urbain, parallèlement à la diffusion des universités en périphérie, plutôt que de créer un ou deux grands technopôles concentrés. Voir VALLAT, MARIN, BIONDI, 1998, p.243.

collines des beaux quartiers du centre de Naples (voir supra, chapitre IV 2a et 3a), le modèle résidentiel du "parco" s'est en effet largement diffusé dans la périphérie de la ville depuis la fin des années 70, où il est parfois devenu le type d'habitat majoritaire au sein des classes supérieures. Cela apparaît clairement sur la carte 14, qui représente l'axe d'embourgeoisement situé le long de la via domiziana, dans la banlieue ouest de la ville : presque toutes les sections de recensement figurées en bleu, celles qui comprennent les plus forts taux d'entrepreneurs et de professions libérales, correspondent en fait à des "parcs" résidentiels fermés qui s'égrènent le long de la route principale menant vers Naples et la rocade autoroutière (la "tangenziale"). Ces parcs, qui portent des noms attractifs évoquant soit les personnages mythologiques ou les sites archéologiques des Champs Phlégréens (Parco Sibilla, Parco Enea, Parco Cuma...), soit les beautés du cadre naturel (Parco Tirreno, Parco Azzuro) présentent de fortes similitudes avec ceux, déjà évoqués, des beaux quartiers du centre. Comme ces derniers, il s'agit de vastes terrains enclôtés et ne possédant qu'une seule entrée sur lesquels sont dispersés à la fois des villas et des petits immeubles collectifs desservis par des rues privées et réunis en copropriété. Les parcs périphériques présentent cependant également quelques spécificités car ils sont plus récents et résultent souvent d'une opération planifiée par une société immobilière, si bien que certains d'entre eux reposent sur des ensembles de villas ou d'immeubles identiques situés sur des parcelles de même taille, alors que les parcs centraux présentent une plus grande diversité de bâti. Les parcs périphériques se situent également dans une zone d'urbanisation discontinue, aux confins de la banlieue et de la zone périurbaine napolitaine, si bien qu'ils se retrouvent isolés, éloignés des centres anciens et des zones commerciales, et au sein d'un espace hétérogène où alternent les espaces verts et des espaces très populaires formés de logements sociaux ayant servi à reloger les victimes du bradyséisme des années 80¹⁸¹. Cela explique sans doute une dernière différence des "parchi" périphériques : c'est leur plus grand degré de fermeture. Alors que dans les beaux quartiers, certains parcs maintiennent un droit de passage diurne pour les piétons¹⁸², ici l'entrée est rigoureusement contrôlée de jour comme de nuit, grâce à de lourds portails automatiques, la présence systématique d'un concierge et parfois de vigiles privés armés et de dispositifs de vidéo-surveillance (voir FIGURE 17).

Quel type de population réside dans ces "parcs" récents de la zone périurbaine napolitaine ? Il est en fait difficile de répondre à cette question car notre enquête était axée sur les beaux quartiers du centre de Naples et les sources quantitatives disponibles sur la province de Naples – et donc les périphéries de la ville – ne sont pas assez désagrégées pour permettre de le savoir. Ce que l'on constate cependant, à l'examen des fichiers de clubs et d'institution sélectes de la ville, c'est que très peu d'inscrits résident dans de tels espaces. Sur les quelques "rotariani" résidant en périphérie, très peu habitent dans la zone périurbaine

¹⁸¹ Le parco "Sibilla" se situe ainsi tout près du "Rione Toiano" composé de logement sociaux pour les victimes du bradiséisme qui a provoqué l'évacuation du centre historique de Pozzuoli en 1984, et les parcs "Cuma" et "La Palombara" se localisent non loin du nouveau quartier de Monteruscello, composé lui aussi surtout de logements sociaux pour les ex-habitants de Pozzuoli. Ces deux zones de logements sociaux sont figurées en jaune sur la carte 14.

¹⁸² C'est par exemple le cas du très chic "parco Matarazzo" situé sur les pentes du Vomero, et dont l'accès de jour n'est interdit qu'aux voitures des non résidents.

phlégréenne, et on en a identifié qu'un seul qui habitait dans un "parco"... De même parmi les professeurs de droit à temps plein inscrits à l'ordre des avocats de Naples, aucun ne résidait en 2004 dans un de ces parcs périphériques. L'étude des lieux des résidence des membres de la parentèle des 50 personnes interrogées dans les entretiens confirme cette tendance : sur les 110 frères et sœurs des personnes interrogées seulement 8 résidaient en 2006 dans la périphérie napolitaine, et parmi ces dernières, aucune n'habitaient dans un parc moderne. C'est finalement parmi les enfants des personnes interrogées que l'on trouve le seul membre des familles étudiées résidant dans un tel espace : il s'agit d'Alberta G., la fille aînée d'un entrepreneur de Chiaia, qui est allée vivre avec son compagnon dans une villa d'un "parc" de la zone de Cumes, sur la commune de Pozzuoli, car ils travaillent tous les deux dans une firme pharmaceutique basée à proximité. Mais le couple vit en location, et le père d'Alberta prévoit déjà de lui mettre à disposition un bel appartement dans la villa familiale de la via Tasso, sur les hauteurs de Chiaia, à condition toutefois qu'il se marie¹⁸³... Tout comme les départs dans la "zone haute" des beaux quartiers, les implantations en banlieue sont donc peut-être avant tout le fait de jeunes adultes non encore stabilisés, la périphérie n'étant qu'un lieu de passage pour les "boucles familiales" (voir infra chapitre VII, 4).

Au total, on observe bien des radiales aisées le long de certains axes de communication de la périphérie napolitaine, qui correspondent souvent à une succession de grands "parcs résidentiels" fermés où les taux d'entrepreneurs et de professions libérales sont importants. Mais ces espaces restent largement étrangers aux familles de la vieille bourgeoisie du centre de Naples, et plus généralement aux franges supérieures des élites de la ville ayant accès aux clubs ou institutions sélectes. En revanche tel n'est pas le cas du deuxième type de localisation des classes supérieures que l'on rencontre dans la périphérie de la ville, où les membres de la vieille bourgeoisie sont mieux représentés.

b. Des noyaux aisés en périphérie : zones de villégiature et vieux centres urbains.

Outre ces radiales d'embourgeoisement le long d'axe de développement de l'industrie technologique, on observe en effet un deuxième type de localisation des classe supérieures dans la périphérie de Naples : il s'agit d'une série de "noyaux" de concentration d'entrepreneurs et de professions libérales, qui apparaissent nettement sur la carte 2, et qui correspondent soit à des zones de villégiature chic du littoral, soit à de vieux noyaux urbains aujourd'hui absorbés dans l'agglomération napolitaine.

Ces noyaux aisés comprenant des taux de classes supérieures plus élevés que la moyenne provinciale sont particulièrement nombreux sur le littoral vésuvien, à l'Est de la ville, où il correspondent souvent à d'anciennes zones de villégiature bourgeoise comme Portici ou San Giorgio a Cremano, bien visibles en bleu sur la carte 2. Dès le 18^e siècle, les pentes du littoral vésuvien se sont en effet couvertes de villas aristocratiques, attirées par un cadre naturel grandiose et la présence d'une résidence d'été du Roi de Naples située à Portici. C'est dans ces années que s'est

¹⁸³ Entretien n°47 avec Giulio G., entrepreneur, juin 2006.

édifié le fameux "Miglio d'oro", route à flanc de collines sur le Vésuve parsemée de belles villas¹⁸⁴. Au cours du 19^e siècle, l'industrialisation a totalement changé la physionomie de la zone, la construction de la voie ferrée Naples-Portici a isolé le "miglio d'oro" de la mer et l'établissement d'une immense zone industrielle à l'est de la ville dans les années 1830 a favorisé la croissance de quartiers ouvriers le long du littoral vésuvien (comme à San Giovanni a Teduccio) et une urbanisation très dense de la côte. La plupart des grandes familles ont progressivement abandonné leurs villas du littoral, mais certaines ont conservé des biens dans cette zone, et possèdent aujourd'hui encore des villas ou des maisons de famille entre Portici et Castellammare si bien que dans certains cas le patrimoine a pu exercer une force de rétention ou de rappel, maintenant des membres de la famille dans cette zone de la ville qui bénéficie toujours auprès des vieilles familles d'une image relativement positive. Les entretiens offrent d'ailleurs quelques exemples de familles maintenues dans leur villa du littoral vésuvien, à l'image du fils aîné de Claudio de L. (famille 10), un ingénieur agronome né dans les beaux quartiers de Naples mais qui a épousé une femme possédant une belle villa vésuvienne à Portici où il a finalement décidé de s'installer, aux côtés des frères et sœurs de son épouse qui ont hérité chacun d'un appartement dans la villa aujourd'hui divisée¹⁸⁵.

Mais ce n'est pas seulement la villégiature qui a contribué à connoter positivement ces espaces ou à y retenir certains membres de la vieille bourgeoisie de la ville, car les "noyaux" aisés de la périphérie vésuvienne correspondent aussi souvent aux centres historiques des petites villes côtières du golfe, qui comme Torre del Greco ou Castellammare di Stabia, étaient jusqu'aux années 50 des petites villes relativement indépendantes avec une importante bourgeoisie locale composée de professions libérales ou d'entrepreneurs souvent liés au commerce maritime. Les centres anciens de ces petites villes du golfe comprennent donc encore aujourd'hui des taux importants de classes supérieures, et c'est aussi le cas des centres historiques des petites villes du pourtour vésuvien (S. Giuseppe, Somma, S. Sebastiano), anciens marchés agricoles possédant aussi leurs élites locales de professions libérales et de propriétaires terriens (voir CARTE 2). Beaucoup de familles des beaux quartiers napolitains sont en fait originaires des petites villes du golfe de Naples, où elles ont conservé des biens et des parents, et ce d'autant plus volontiers que dans ces familles d'origine "provinciale", les stratégies patrimoniales et les achats immobiliers sont longtemps restés centrés sur les lieux d'origine et le berceau territorial de la famille. Les entretiens en offrent de nombreux exemples, comme celui d'Alberta S. (famille 27), une architecte née à Naples en 1938 et résidant dans les beaux quartiers de la ville, mais dont le père était en fait un fils d'armateur de Castellammare di Stabia, dans le golfe de Naples. Ce dernier avait toujours refusé d'acheter une maison de villégiature ailleurs que dans sa ville natale, alors même qu'il allait régulièrement en vacances sur la côte amalfitaine¹⁸⁶. La famille possède donc toujours une grande villa dans le centre de Castellammare, où des cousins d'Alberta habitent et qui sert de lieu de réunion dans cette vaste parentèle cosmopolite et dispersée.

¹⁸⁴ Voir PINON, 1994

¹⁸⁵ Voir entretien n° 10 avec Claudio de L., architecte, septembre 2005

¹⁸⁶ Voir entretien n° 27 avec Alberta S., architecte, janvier 2006

Mais les noyaux aisés de la périphérie napolitaine peuvent correspondre à un troisième type d'espace : les stations touristiques du golfe et des îles, qui sont plus récentes que les vieux lieux de villégiature de la côte vésuvienne et qui, surtout, sont aujourd'hui à la fois une zone de villégiature pour les élites locales et un haut lieu du tourisme international. Les villages de la péninsule sorrentine (Vico Equense, Sorrente) et les îles du golfe (en particulier Capri) comprennent ainsi des taux très importants de professions libérales et d'entrepreneurs (voir CARTE 2). Bien sûr, ces résultats sont ici difficiles à interpréter car ils ne reflètent pas seulement des logiques locales d'exurbanisation des élites, mais des logiques internationales d'implantation de riches individus dans des hauts lieux du tourisme huppé¹⁸⁷. Les entretiens montrent cependant que les vieilles familles des beaux quartiers de Naples comptent effectivement des membres résidant de manière plus ou moins permanente dans ces espaces, en particulier sur la péninsule sorrentine, mieux reliée à Naples que les îles. Comme dans les cas évoqués dans les paragraphes précédents, cela s'explique par des dynamiques de rétention patrimoniale et familiale, car beaucoup de familles de la bourgeoisie napolitaine viennent du milieu des notables et des entrepreneurs des petites villes de la péninsule sorrentine.

Mais l'intérêt des entretiens est aussi de montrer que la péninsule sorrentine est récemment devenue un lieu d'exurbanisation pour certains membres de la bourgeoisie des beaux quartiers du centre de Naples. Parce qu'elle est vouée au tourisme international, la péninsule sorrentine est en effet la seule zone du golfe de Naples où l'environnement a été relativement préservé des ravages de la spéculation immobilière, si bien que ses petites villes sont devenues une destination recherchée par les candidats à l'exurbanisation qui y trouvent une qualité de vie que même les beaux quartiers de Naples ne leur offrent plus. Dans les entretiens ces départs des beaux quartiers vers la péninsule sorrentine ou – plus rarement – les îles concernent deux figures principales. Il y a d'abord des individus – souvent des femmes – qui profitent de la présence d'une maison de famille dans la zone pour la transformer en agritourisme ou en exploitation agricole et faire fructifier le patrimoine familial, et retournent donc y résider au moins temporairement. C'est le cas de la sœur de Federica B. (famille 4), une agronome née dans les beaux quartiers de Naples mais qui depuis son divorce a ouvert un agritourisme dans le village de la péninsule sorrentine où elle passait ses vacances et où sa famille possédait plusieurs maisons. Elle partage désormais sa résidence entre Sorrente et Posillipo, à Naples¹⁸⁸. Mais on trouve aussi dans les entretiens des cas d'exurbanisation plus "définitifs", qui concernent cette fois des retraités ou des actifs en fin de carrière qui quittent le centre de Naples pour se "retirer" dans un espace offrant une meilleure qualité de vie, souvent dans une ancienne résidence secondaire transformée en habitation principale. C'est le cas par exemple du frère de Donatella V. (famille 36), qui après de longues années passées avec sa femme dans le Vomero, dans les beaux quartiers de Naples, a déménagé à Sorrente où il a acheté pour l'occasion une maison, afin de s'éloigner de la vie chaotique du centre de Naples et de se rapprocher de son lieu de

¹⁸⁷ Il est d'ailleurs possible que dans ces zones touristiques, étant donné la lourde fiscalité pesant sur la "deuxième résidence" en Italie, certaines résidences déclarées comme principales soient en fait des résidences secondaires, ce qui complique encore l'interprétation des données du recensement.

¹⁸⁸ Voir entretien n°4A avec Federica B., chef d'entreprise, mars 2005.

travail situé dans la périphérie est de la ville¹⁸⁹. Il s'agit là bien-sûr de quelques cas individuels, et la carte 2 montre d'ailleurs que dans la péninsule sorrentine les taux de classes supérieures restent bien inférieurs à ce qu'ils sont dans la baie de Chiaia.. Mais il n'est pas dit qu'avec l'étalement urbain et l'intégration croissante de la péninsule sorrentine dans l'aire métropolitaine napolitaine, ce type de migration dans les zones de villégiature bourgeoise périurbaine ne se multiplient pas et permettent à terme l'émergence d'une véritable banlieue chic à Naples.

Au total, si les moyennes provinciales et les chiffres publiés à l'échelle communale donnent effectivement l'impression d'une périphérie "désertée" par les classes supérieures, la cartographie par sections met en lumière l'existence de localisations "interstitielles" des élites dans la banlieue napolitaine. Les familles de la vieille bourgeoisie napolitaine ignorent il est vrai une grande partie de ces localisations périphériques, et notamment la banlieue phlégréenne et ses nouveaux "parcs" résidentiels. En revanche, les vieilles familles comptent parfois des membres dans les anciens lieux de villégiature, les vieux centres urbains et les stations touristiques du littoral de la banlieue Est de la ville, depuis la côte vésuvienne jusqu'à Sorrente. Elles y ont en effet conservé de fortes attaches patrimoniale ou familiales, qui continuent à connoter positivement ces espaces et peuvent même susciter parfois des trajectoires d'exurbanisation depuis les beaux quartiers du centre de la ville. Cela est d'ailleurs confirmé par les fichiers d'institutions sélectes de la ville : les membres du Rotary ou de l'ordre des avocats sont peu nombreux à habiter la périphérie de la ville, mais lorsqu'ils le font, c'est soit dans la banlieue proche immédiatement contigüe aux beaux quartiers (Bagnoli, Fuorigrotta), soit dans les centres historiques ou les zones de villégiature de la côte orientale du golfe de Naples.

Conclusion du chapitre

Ce chapitre a permis d'identifier quatre types de localisations bourgeoises à Naples, qui diffèrent fortement par leurs paysages, leurs fonctions et leur composition sociale, la vieille bourgeoisie possédante n'y étant pas toujours présente avec la même intensité.

Le premier d'entre eux est constitué par les "rues des palais" situées dans la partie occidentale de la vieille ville, celle que l'on a appelée le "centre espagnol" car elle correspond principalement à l'extension de la vieille ville opérée par les espagnols au début du 16^e siècle. Ces dernières se distinguent par un paysage particulier, marqué par l'empreinte aristocratique et le contraste social entre rues élégantes et "vicoli" populaires, ainsi que par une population aisée "traditionnelle" constituée surtout de vieilles familles de la noblesse ou de la bourgeoisie intellectuelle retenues dans le quartier par leurs palais ou leurs appartements de famille. Elles se distinguent également par leur proximité avec les lieux traditionnels du pouvoir politique et intellectuel à Naples (le centre espagnol est le quartier du palais royal, de la mairie et de l'université), centralité symbolique et fonctionnelle

¹⁸⁹ Voir entretien n°36 avec Donatella V., enseignante et fille d'industriel, mars 2006

qui a été renforcée par les opérations de réhabilitation urbaines des années 1990, qui se sont précisément concentrées sur ce "centre espagnol" plus que sur le cœur de la ville médiévale, situé plus à l'ouest. Cependant, si les rues des palais du centre espagnol sont bien redevenues un espace public de premier plan à Naples, fréquenté par de nombreux "city users" souvent venus de l'extérieur ou résidant temporairement dans le quartier, la grande majorité de la bourgeoisie de la ville est restée à l'écart de ce processus : son ancrage résidentiel et ses pratiques de sociabilité restent centrées sur les beaux quartiers.

Ce sont en effet les beaux quartiers de l'époque libérale, construits entre 1860 et 1914 au fonds de la baie de Chiaia, dans le prolongement immédiat du "centre espagnol", qui constituent le deuxième grand type de localisation bourgeoise dans la ville. Ces beaux quartiers présentent de nombreux points communs avec les autres quartiers de ce type construits en Italie et en Europe à la même période : une plus forte homogénéité sociale, des rues plus larges où la circulation est plus facile, une place plus importante accordée aux espaces verts, et ils constituent véritablement aujourd'hui le centre bourgeois de la ville, car c'est là que se situent les artères commerçantes les plus huppées, les principaux clubs et les écoles les plus prestigieuses de la bourgeoisie de la ville. Le prestige du quartier y a également attiré les bureaux, qui se concentrent le long des rues principales, ainsi qu'un certain nombre de familles de la nouvelle élite économique et politique, si bien que ces beaux quartiers ne sont plus le lieu exclusif de la noblesse et de la vieille bourgeoisie possédante.

Ces phénomènes de convergence spatiale entre vieille bourgeoisie et nouvelles élites sont encore plus marqués dans les collines bordant la baie de Chiaia (celle de Posillipo, ainsi que les pentes Sud de la colline du Vomero), et qui constituent des extensions résidentielles des beaux quartiers construites dans les années 50, 60 et 70, dans d'anciennes zones de villégiature bourgeoise et dans un contexte de très forte spéculation immobilière. C'est là un troisième type de localisation bourgeoise dans la ville, car ces extensions des quartiers aisés dans les collines diffèrent de la partie la plus ancienne des beaux quartiers par leur plus forte homogénéité sociale, leur moindre densité et leur vocation plus résidentielle, fondée sur la présence très diffuse d'un type d'habitat particulier, le "parc" résidentiel fermé, qui a pour conséquence d'y réduire à l'extrême les espaces publics. Ces espaces ne constituent cependant pas des banlieues ou des périphéries car ils sont immédiatement contigus aux beaux quartiers et bien reliés au centre de la ville aussi bien par la route que les transports en commun, et tendent même de plus en plus à devenir des "centres" importants pour les loisirs de la bonne société (comme Posillipo) ou ses pratiques commerciales (le Vomero). Il s'agit plutôt d'espaces bourgeois péri-centraux, et ils sont d'ailleurs considérés comme faisant partie du centre-ville par les aménageurs de la commune¹⁹⁰.

On observe certes des localisations des classes supérieures dans la périphérie de Naples - c'est le dernier type observé – mais ces dernières sont interstitielles et peu étendues et ne constituent pas une véritable "banlieue chic" : elles prennent la forme de radiales étroites ou de noyaux isolés au sein d'un tissu social et urbain très

¹⁹⁰ Ainsi, les quartiers des collines (Posillipo, Vomero, Arenella) sont tous considérés comme partie intégrante du "centre" de la ville dans les publications statistiques de la commune de Naples. Voir par exemple COMUNE DI NAPOLI, 2000, p.37

contrasté. On n'y observe pas non plus de convergence spatiale entre bourgeoisie et nouvelles familles, comme c'était le cas dans les beaux quartiers de la ville. Ainsi, dans la banlieue napolitaine, les radiales d'embourgeoisement qui se développent le long de certains axes de communication importants et d'implantation de l'industrie technologique s'appuient essentiellement sur de grands parcs résidentiels fermés largement évités par les plus vieilles familles de la ville. En revanche, la bourgeoisie est présente dans les vieux centres historiques des petites villes du golfe de Naples et dans les stations mondaines du littoral, notamment sur la péninsule sorrentine, de plus en plus absorbées dans le tissu de l'agglomération et qui peuvent constituer un embryon de banlieue aisée.

Mais ces quatre types de localisation des classes supérieures ne sont pas des spécificités napolitaines. On les retrouve dans la plupart des villes d'Italie du Sud, et là encore, le modèle élaboré par Elmar Sabelberg le montre très bien. Dans ce dernier, rappelons-le, le dédoublement du centre-ville et le glissement du centre fonctionnel en dehors de la vieille ville ont conduit à l'émergence de trois types de quartiers aisés contigus : la zone de contact entre centre historique et centre du 19^e, la ville bourgeoise de l'époque libérale, et les extensions de la ville des années 50-60 située dans le prolongement immédiat de la ville bourgeoise (voir FIGURE 8). Or on retrouve bien ces trois types d'espace à Naples : les franges occidentales de la vieille ville situées aux abords du "centre espagnol" (les quartiers de S.Giuseppe et S.Ferdinando), le centre bourgeois de l'époque libérale (qui correspond au quartier de Chiaia), et les quartiers aisés des années 50-70 sur la colline de Posillipo et les pentes du Vomero. Cependant, dans le modèle de Sabelberg, ce dernier type de quartier bourgeois issu de la période d'expansion de l'après-guerre s'étend en fait très loin de la vieille ville, en périphérie, et pour former une véritable banlieue chic située dans le prolongement des beaux quartiers. On retrouve là une singularité déjà soulignée au sujet de l'inertie spatiale des élites napolitaines : l'une des grandes spécificités napolitaines, y compris par rapport aux autres villes d'Italie du Sud, réside donc dans cette absence de véritable banlieue chic et dans la faible extension spatiale des quartiers bourgeois des années 50-70. Alors que dans beaucoup de villes du Mezzogiorno, de vastes zones résidentielles et bourgeoises s'étalent assez loin dans le prolongement du centre, à Naples les quartiers chics des années 50-70 se serrent sur la colline de Posillipo, et sur les pentes sud de celle du Vomero, dans une urbanisation très dense.

Conclusion de la première partie

En croisant des sources quantitatives récentes (le recensement de 2001, des listes de membres d'institutions sélectes) et des entretiens, cette première partie a permis de présenter les principales caractéristiques de l'inscription résidentielle des classes supérieures dans la ville de Naples, et ce faisant, de remettre en cause un certain nombre d'idées reçues sur la capitale campanienne, considérée comme une "ville sans bourgeoisie" et comme un modèle de la ville méditerranéenne faiblement ségrégée.

Tout d'abord, Naples n'est certes pas une ville sans bourgeoisie. Le poids numériques des classes supérieures y est tout aussi important qu'à Rome ou d'autres grandes villes italiennes, même si la part des cadres d'entreprises y est beaucoup moins forte. Certes, on ne trouve pas au sein de ces classes supérieures de "bourgeoisie" au sens d'un acteur historique organisé et conscient de soi capable d'influer sur les affaires de la cité et le destin de la ville, mais plutôt une bourgeoisie au sens culturel du terme, à savoir un groupe de familles à la fortune ancienne, et dont le prestige social repose avant tout sur l'ancienneté, le patrimoine et le partage d'un mode de comportement commun, un "habitus" devant lequel les différences entre noblesse et bourgeoisie tendent à s'estomper. L'importance de cette vieille bourgeoisie possédante à Naples s'explique par l'histoire de la ville, ex grande capitale européenne siège d'une cour prestigieuse et d'une université célèbre, et donc capable d'attirer les élites de tout le Mezzogiorno et même au-delà, capacité d'attraction que la ville, qui était encore en 1914 l'une des plus grandes d'Europe, a gardé jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale. Ces vieilles familles possédantes s'impliquent cependant peu dans la gestion politique de la ville, ce qui dans une ville d'Italie du Sud où la stratification sociale dépend beaucoup du système politique a contribué à affaiblir aujourd'hui leur position économique. Les classes supérieures de la ville se caractérisent donc surtout par leur forte fragmentation, par l'opposition forte que l'on y trouve entre une vieille bourgeoisie formant une élite culturelle et patrimoniale stable d'une part, et des élites économiques et politiques fortement renouvelées d'autre part.

Prises dans leur ensemble, ces classes supérieures apparaissent comme fortement ségrégées et concentrées dans la ville. A Naples, comme dans la plupart des villes occidentales, c'est dans les classes supérieures que l'on trouve en effet les plus forts taux de ségrégation résidentielle, ce qui oblige à sérieusement nuancer la vision de Naples comme modèle d'une hypothétique ville méditerranéenne fondée sur la proximité physique entre classes sociales... Cette forte proximité résidentielle caractérise certes encore de grandes parties du centre historique de la ville, où les oppositions sociales sont fortes entre les "rues des palais" et les ruelles populaires adjacentes, ou même d'un immeuble à l'autre. Mais à l'échelle de l'agglomération, qui réunit aujourd'hui plus de trois millions d'habitants et déborde les limites de la province de Naples, un net zoning social se dégage, particulièrement marqué en ce qui concerne les classes supérieures, dont la majorité se regroupe actuellement dans les beaux quartiers de l'époque libérale ou des années 50, et même dans un petit groupe de rues de ces quartier pour les familles les plus prestigieuses...

Sur le plan spatial, cette ségrégation résidentielle des classes supérieures prend des formes originales dont les modèles classiques de la géographie urbaine ne

suffisent pas à rendre compte. Naples est en effet à la fois une ville sans banlieue chic et au centre dédoublé : contrairement aux villes d'Europe du Nord, les classes supérieures y délaissent largement la périphérie, mais contrairement aussi à beaucoup d'autres villes italiennes ou méditerranéennes, les classes supérieures napolitaines délaissent également une grande partie du centre historique de la ville. Elles ont abandonné la partie la plus ancienne du centre historique non pas pour s'exurbaniser véritablement, mais pour créer un second centre qui constitue encore aujourd'hui l'épicentre des localisations bourgeoises : les beaux quartiers construits dans la deuxième moitié du 19^e siècle, et étendus dans les années 50 et 60... Naples se rapproche par là du modèle des villes "dédoublées" de l'Italie du Sud bien décrit par Elmar Sabelberg, et que l'on retrouve dans d'autres grandes villes méditerranéennes, à l'image de Barcelone ou de Marseille, qui ont également vu leurs élites abandonner une partie du centre historique pour se regrouper non pas en périphérie, mais dans des quartiers neufs construits par les élites et pour elles-mêmes dans le prolongement immédiat de la vieille ville...

Mais à Naples le processus de glissement des élites hors du centre historique pour se regrouper dans des espaces neufs a été très précoce, puisqu'il a été initié dès le début du 16^e siècle. L'histoire des localisations bourgeoises à Naples est en effet celle d'un glissement très long et progressif vers l'Ouest de la ville, au fil de trois grandes opérations de construction de quartiers neufs : l'extension espagnole au 16^e siècle, la construction des "beaux quartiers" de Chiaia dans la deuxième moitié du 19^e siècle, et enfin la conquête des collines durant les années 50 et 60, le tout selon un modèle d'extension "par contiguïté", chaque nouveau quartier se situant en réalité dans le prolongement immédiat des zones de résidence traditionnelle de la bourgeoisie de la ville. Les classes supérieures ont donc joué un rôle moteur dans l'extension de la ville, et dans l'émergence précoce de processus de regroupements et de ségrégations résidentielles dans la ville. Cependant, depuis les années 70, ce modèle séculaire de conquête spatiale et de glissement vers l'ouest a fait place à une phase d'inertie spatiale des élites : l'extension des beaux quartiers dans les collines ne s'est pas prolongée plus loin en banlieue, au moment même où les classes populaires et moyennes napolitaines continuaient à s'exurbaniser massivement vers la grande banlieue et la zone périurbaine de l'agglomération, et les élites n'ont pas non plus été "reconquérir" le centre historique, qui est certes redevenu un "espace public multiple" depuis les réhabilitations des années 1990, mais sans que ces dernières aient suscité un réel réemboisement du quartier sur le plan résidentiel. Longtemps moteur du mouvement de la ville, les classes supérieures sont donc depuis les années 70 largement déconnectées de sa dynamique spatiale et de son mouvement de périurbanisation.

Ce long processus historique de glissement vers l'ouest a également fragmenté les espaces bourgeois de la ville, car il s'est effectué non seulement par "contiguïté", mais aussi par "juxtaposition" : la construction de quartiers neufs destinés à la bourgeoisie n'a pas fait disparaître les anciens quartiers bourgeois, qui n'ont jamais été totalement abandonnés, sauf dans la partie la plus orientale du centre historique. On peut donc distinguer quatre grands types de localisations "supérieures" à Naples, très différentes par leur morphologie et leur population, et que l'on retrouve en fait dans la plupart des villes d'Italie du Sud : les "rues des palais" situées dans la partie de la vieille ville proche des beaux quartiers, les "beaux quartiers" de l'époque libérale, plus homogènes socialement, et dont les paysages

rappellent les autres quartiers bourgeois européens construits dans les années 1860-1900, et qui constituent véritablement aujourd'hui le centre bourgeois de la ville; les extensions résidentielles des beaux quartiers issues de la période de spéculation immobilière des années 50 et 60, fondées en grande partie sur le modèle du parc résidentiel fermé et qui sont devenus aujourd'hui un lieu de convergence de toutes les élites de la ville, anciennes et nouvelles ; et enfin, en banlieue, des localisations des classes supérieures "interstitielles" en radiales étroites constituées de vastes résidences fermées ou en noyaux dispersés correspondant aux vieux centres des petites villes du golfe ou aux stations touristiques chics rattrapées par la croissance de l'agglomération. Ce dernier type d'espace distingue cependant Naples des autres villes d'Italie du sud, où les extensions des beaux quartiers des années 50 et 60 se sont souvent prolongées loin en périphérie pour former une véritable banlieue chic. absente à Naples.

Au total, c'est bien une impression d'inertie et de repli qui se dégage aujourd'hui de la géographie résidentielle des classes supérieures napolitaines. Restées à l'écart du mouvement de périurbanisation que connaît la ville depuis les années 70, et n'ayant participé que timidement à la reconquête du centre historique, les classes supérieures napolitaines se serrent aujourd'hui sur le pourtour de la baie de Chiaia, dans les beaux quartiers de la fin du 19^e siècle ou leurs extensions de l'après-guerre, qui se sont considérablement densifiés mais peu étendus dans l'espace depuis la fin des années 60... Depuis une trentaine d'années, les localisations des classes supérieures tendent à se reproduire à l'identique et s'inscrivent donc très bien dans la thèse d'un "gel" contemporain de la géographie sociale des villes d'Europe du Sud¹⁹¹, "gel" qui aurait été ici plus précoce que dans les autres catégories sociales, du fait d'une plus grande ancienneté du processus de ségrégation et de regroupement résidentiel dans des quartiers homogènes... Or ce repli résidentiel est encore plus marqué pour la vieille bourgeoisie possédante, dont la ségrégation résidentielle est, on l'a vu, plus prononcée que celle des classes supérieures en générale. La vieille bourgeoisie continue aujourd'hui encore à occuper les parties les plus anciennes des quartiers aisés de Naples : les rues des palais de la vieille ville et la partie basse des beaux quartiers, mais délaisse presque totalement les nouvelles résidences chics de la grande périphérie...

Comment expliquer cette déconnexion entre le mouvement de la bourgeoisie et le mouvement de la ville, cette inertie spatiale de la bourgeoisie, qui a pourtant joué durant des décennies un rôle moteur dans la conquête urbaine ? Et comment la vieille bourgeoisie réussit-elle à continuer à se concentrer dans les beaux quartiers et ses espaces traditionnels malgré l'amenuisement de sa fortune et une tendance forte à l'exurbanisation dans le reste de la société napolitaine ? C'est à ces questions qu'il nous faut maintenant répondre, en montrant qu'à Naples la géographie des classes supérieures s'explique non seulement par les évolutions fonctionnelles de la ville, mais également par des dynamiques familiales qui en ont accentué les effets.

¹⁹¹ Le phénomène a été attribué à la diffusion de la propriété du logement (PETSIMERIS, 2005, PADOVANI, 1996) ou à l'importance des proximités familiales dans cette partie de l'Europe (MALOUTAS, 1995, LEAL et FERNANDEZ CORDON, 2006).

Deuxième partie.

**Les stratégies d'agrégation familiale, catalyseur de la
mobilité des élites dans la ville**

Introduction

La première partie a décrit le profil des classes supérieures napolitaines, et leur localisation résidentielle dans l'espace urbain. Elle a souligné leur forte ségrégation dans la ville et les deux grands déséquilibres que cette dernière a générés, à savoir un dédoublement du centre-ville du fait d'un long processus historique d'abandon du centre historique par les élites, et un délaissement important des périphéries, qui fait qu'aujourd'hui les localisations bourgeoises apparaissent "inertes" et se sont en quelque sorte "solidifiées" dans les beaux quartiers. Il nous faut maintenant adopter une perspective dynamique pour analyser les facteurs et les processus qui ont généré ces deux grands déséquilibres, afin de mieux comprendre ce passage d'une phase de conquête spatiale par les élites de la ville, à une phase d'inertie dans les beaux quartiers. Or notre hypothèse est qu'à Naples, ce passage ne s'explique pas seulement par les évolutions de la géographie fonctionnelle de la ville, mais également par des dynamiques familiales qui sont venues en accentuer les effets.

Certes, à Naples comme ailleurs, le mouvement des élites dans la ville et leur localisation actuelle s'expliquent par des dynamiques fonctionnelles : elles sont le fruit des recompositions de l'espace économique et fonctionnel de la ville, qui est passée en 150 ans d'un rang de grande capitale politique siège d'une cour importante et d'une aristocratie riche et prestigieuse, à une ville industrielle puis à une métropole tertiaire au rayonnement régional. Et c'est donc à ces dynamiques fonctionnelles du mouvement des élites dans la ville que l'on s'intéressera d'abord, en comparant l'évolution des localisations bourgeoises avec celles de l'industrie, de la villégiature ou des centres du pouvoir dans la ville (chapitre V).

Mais à Naples, comme dans la plupart des villes d'Europe du Sud marquées par des systèmes familiaux à liens forts, le mouvement des élites dans la ville doit aussi beaucoup à des dynamiques familiales, et en particulier à un modèle culturel de proximité résidentielle entre les membres de la même famille, qui est venu accentuer ou au contraire ralentir les évolutions impulsées par les transformations fonctionnelles de la ville. C'est à cet impact du modèle sud-européen de proximité familiale sur la géographie sociale de la ville que seront donc consacrés les trois derniers chapitres de cette partie. Le problème mérite en effet de s'y arrêter assez longuement car l'attachement à la proximité familiale a parfois été présenté comme un frein à la mobilité résidentielle et comme un des principaux facteurs du "gel" actuel de la géographie sociale des villes d'Europe du Sud et de leur faible degré de ségrégation sociale¹⁹²... On voudrait montrer ici, à travers l'exemple précis de la

¹⁹² C'est ce que tendent à montrer des études récentes sur les villes grecques (voir MALOUTAS, 1995) et espagnoles (voir LEAL et aliter, 2006). Pour les auteurs, la pratique de l'installation des enfants par leurs parents à proximité de chez eux et les dynamiques familiales du marché du logement auraient freiné la mobilité résidentielle et favorisé une "inertie" de la géographie sociale des villes.

vieille bourgeoisie napolitaine, et en adoptant une perspective historique et dynamique, que le problème est en fait plus complexe.

Lorsqu'on reconstitue avec précision, dans la durée et sur quatre générations, le parcours résidentiel des 50 familles bourgeoises de notre échantillon, il apparaît en effet clairement qu'à Naples, les dynamiques d'agrégation familiale n'ont pas toujours constitué un frein à la mobilité des élites dans la ville... Pour les deux premières générations des familles étudiées, ces dynamiques de regroupement familial ont même été au contraire un des moteurs de l'abandon du centre historique et de la conquête des beaux quartiers, qui a eu véritablement eu lieu "en famille" (chapitre VI). Ce n'est que pour les deux dernières générations des familles étudiées, à partir des années 60, que les dynamiques d'agrégation familiales sont devenues un facteurs de "rétention" résidentielle, les vastes patrimoines acquis dans les beaux quartiers aux générations précédentes ayant été mis à profit pour loger les enfants mariés, dans le cadre d'un véritable "modèle résidentiel patrimonial" fondé sur la reprise de logements de famille et suscitant des trajectoires géographiques originales de maintien ou de "rappel" dans les beaux quartiers (chapitre VII). Cependant, pour la majorité des familles étudiées, ce modèle résidentiel patrimonial apparaît aujourd'hui difficile à reproduire du fait de l'amenuisement des fortunes, du morcellement des patrimoines et de la nécessité de s'adapter aux évolutions culturelles d'une famille plus ouverte à l'autonomie individuelle. On terminera donc par l'étude des stratégies mises en œuvre par la vieille bourgeoisie de la ville pour réussir à se maintenir encore aujourd'hui dans les beaux quartiers (chapitre VIII).

Chapitre V.

Les dynamiques fonctionnelles du mouvement des élites dans la ville

Le mouvement des élites napolitaine depuis l'Unité italienne, et leur géographie résidentielle actuelle, sont en fait le fruit des profondes recompositions sociales et fonctionnelles de la ville, qui est passée en 150 ans d'un rang de grande capitale politique siège d'une cour importante et d'une aristocratie riche et prestigieuse, à une ville industrielle puis à une métropole tertiaire au rayonnement régional.

Dans cette ex-capitale marquée par la présence d'une aristocratie nombreuse et prestigieuse, les dynamiques d'agrégation et de suivisme social ont en effet joué un rôle fondamental dans l'abandon du centre historique par des élites longtemps restées "à la remorque" de la noblesse. Mais outre ces facteurs sociaux et culturels, ce sont surtout les évolutions de la géographie fonctionnelle et économique de la ville qui sont à l'origine du glissement vers l'ouest puis de l'inertie spatiale des classes supérieures. Quatre fonctions ont été profondément redistribuées dans l'espace de la ville au cours des deux derniers siècles et ont ainsi exercé une influence particulièrement forte sur les localisations bourgeoises: la spéculation immobilière, qui a influencé et orienté les politiques urbaines, la villégiature bourgeoise, qui a "ouvert la voie" à la conquête des beaux quartiers en contribuant à les préserver de l'urbanisation populaire et à les connoter positivement, la fabrication industrielle, l'implantation pilotée par l'Etat de grandes zones d'industrie lourde aux portes de la ville ayant bloqué l'expansion des beaux quartiers à l'est comme à l'ouest de Naples, et enfin les déplacements successifs des lieux de pouvoir, qui ont repoussé les zones résidentielles des classes supérieures vers les collines de la baie.

1. A la remorque de l'aristocratie : un "suivisme social" à l'origine des beaux quartiers ?

Ce sont d'abord des logiques d'agrégation et de "suivisme" social qui sont à l'origine du mouvement des élites napolitaines dans la ville et de la conquête des beaux quartiers, les familles les plus prestigieuses de la ville ayant été les premières à quitter le centre historique pour entraîner ensuite derrière elles l'essentiel des élites urbaines.

En effet, le glissement vers l'Ouest n'a pas concerné toutes les catégories des élites napolitaines avec les mêmes rythmes et la même intensité. Si c'est dans les années 50-70 que le basculement s'opère pour les localisations des entrepreneurs et des professions libérales, pour la noblesse le glissement vers Chiaia a été beaucoup plus précoce. L'étude des lieux de résidence des membres du Casino dell'Unione, club prestigieux réservé à la noblesse¹⁹³, le montre clairement (voir FIGURE 18) : en 1932, plus de la moitié des membres (56%) résidaient déjà à Chiaia, tandis qu'ils étaient beaucoup moins nombreux dans les quartiers de la vieille ville. Dans ces derniers, seul le quartier de S.Ferdinando, aux abords immédiat du palais royal comptait une proportion assez élevée de membres du club (21 %). Mais les membres de l'Unione avaient en revanche largement déserté les autres quartiers traditionnels de la noblesse, à commencer par celui de S.Giuseppe, où ils n'étaient que 6 % à résider... Ce glissement précoce de l'aristocratie vers Chiaia est tout aussi net à l'échelle de la rue : en 1932, plus du quart des membres de l'Unione (28 %) se regroupaient en fait dans cinq rues voisines du "quartier occidental", les via dei Mille, via Chiatamone, via del Parco Margherita, via Crispi et riviera di Chiaia. 10 % des membres résidaient même dans une seule rue, la Riviera di Chiaia, le front de mer prestigieux du quartier occidental bordé d'anciens palais d'été de l'aristocratie reconvertis en résidences principales... Ainsi, dès les années 1930, l'essentiel de la noblesse napolitaine avait déjà largement quitté la vieille ville pour se regrouper dans quelques rues élégantes des beaux quartiers de Chiaia.

Mais cela est une spécificité nobiliaire car à la même époque la bourgeoisie d'entreprise et des professions libérales restait quant à elle mieux répartie dans la ville et beaucoup plus présente dans le centre historique. La comparaison pour la même année 1932 des lieux de résidence des membres de l'Unione avec ceux des membres de l'ordre des avocats de Naples est saisissante¹⁹⁴. En 1932, alors que la majorité des nobles membres de l'Unione habitaient à Chiaia, seuls 15,6 % des membres de l'ordre des avocats napolitains habitaient dans ce quartier. La grande majorité des avocats résidaient encore dans la vieille ville où ils étaient 41 % à habiter dans les trois quartiers aisés traditionnels de S.Ferdinando, S.Lorenzo et S.Giuseppe (voir FIGURE 9). D'autre part on ne trouvait pas chez les avocats de concentration en quelques rues voisines comme c'était le cas pour la noblesse : aucune rue de la ville ne regroupait plus de 5 % des membres de l'ordre, et sur les trois rues de Naples comptant le plus d'avocats, deux se trouvaient d'ailleurs dans la vieille ville (il s'agissait des via Duomo et via Toledo).

Ainsi, le glissement des classes supérieures napolitaines vers l'Ouest semble avoir été initié par les franges supérieures des élites de la ville, et en particulier par l'aristocratie qui a en quelque sorte ouvert la voie en commençant à délaisser le centre historique dès la fin du 19^e siècle. Pour la noblesse, le basculement du centre de gravité résidentiel vers Chiaia était accompli dès les années 1930, alors que pour le reste des classes supérieures, il a eu lieu au cours des années 60-70. C'est clairement la noblesse- et même la frange supérieure de cette dernière, la haute

¹⁹³ Cette liste, ainsi que celle des membres de la plupart des autres clubs sélects et ordres professionnels de la ville, a été publiée dans l'édition 1932 d'un guide mondain conservé à la Bibliothèque nationale de Naples et que l'on a utilisé à plusieurs reprises dans ce travail. Voir Nino STELLACCI, *Guida Generale Stellacci di Napoli e provincia*, Naples, 1932, p.478-485

¹⁹⁴ Voir STELLACCI, 1932, p.701 et suivantes

aristocratie titrée - qui a joué le rôle moteur dans la "conquête" des beaux quartiers napolitains, qui s'est apparenté à un processus de "suivisme" social, la bourgeoisie des professions libérales et de l'entreprise ayant en quelque sorte suivi les traces des familles les plus anciennes et prestigieuses de la ville.

Cependant, au lendemain de la seconde guerre mondiale, le déclin économique de la noblesse napolitaine, la perte de son prestige social et de sa maîtrise du foncier dans la ville, ont mis fin à cette capacité "d'entraînement" des élites de la ville. L'aristocratie est restée dans ses palais de Chiaia ou ses villas de Posillipo, continuant à y attirer des élites soucieuses de respectabilité sociale, mais sans plus conquérir de nouveaux espaces. Ce rôle a été assumé après la guerre par la nouvelle génération d'entrepreneurs liés au secteur de la construction qui a fait fortune dans les années 50-60 en profitant de la croissance de la ville et de l'expansion des beaux quartiers dans les collines¹⁹⁵. L'installation dans les collines est alors devenue un symbole de réussite pour des élites napolitaines en profond renouvellement. Mais ces nouvelles élites ont à leur tour été durement atteintes, à la fois sur le plan économique et sur celui du prestige social, par les scandales de corruption de 1992-1993 et le changement de système politique qui les a suivi. Quant aux élites culturelles et intellectuelles arrivées au pouvoir au lendemain de ces crises avec les premières municipalités Bassolino¹⁹⁶, et qui ont été les initiatrices de la reconquête du centre historique, leur prestige au sein des classes supérieures de la ville était sans doute insuffisant pour créer un véritable mouvement de "suivisme" vers la vieille ville... Au total, on peut peut-être faire l'hypothèse que l'une des causes de l'inertie spatiale des classes supérieures napolitaines actuelles vient précisément de ces re compositions successives au sein des élites de la ville, qui ont en quelque sorte "brouillé" les hiérarchies économiques et sociales traditionnelles, et de cette absence dans la ville d'un groupe social bénéficiant à la fois d'assez de pouvoir politique et économique pour maîtriser le foncier et conquérir de nouveaux espaces, et d'assez de prestige social pour entraîner derrière lui le reste des classes supérieures de la ville...

2. Le moteur de la spéculation immobilière et ses effets pervers

Ces dernières remarques sur le rôle de la maîtrise du foncier montrent aussi les logiques économiques sous-jacentes aux dynamiques d'agrégation sociale des élites dans les beaux quartiers. Le glissement vers l'ouest, puis l'inertie spatiale des classes supérieures napolitaines doivent en effet beaucoup à un modèle d'extension

¹⁹⁵ Voir ALLUM, 1994

¹⁹⁶ Sur ce renouvellement des élites napolitaines au lendemain de Tangentopoli et de l'éclatement de la "Première République" italienne en 1992-1993, voir SAVONARDO, 2003. L'auteur note en particulier que "le monde des entrepreneurs du secteur de la construction, centre du pouvoir économique napolitain, connaît un véritable effondrement et est soumis à un renouvellement générationnel accéléré" (p.87), tandis qu'arrivent au sommet du pouvoir des "hommes nouveaux appartenant aux secteurs des professions libérales, de la culture et de la société civile" (p.88).

urbaine fondé sur la spéculation immobilière et la faible intervention des pouvoirs publics.

Les élites napolitaines se rattachent en effet très bien au modèle d'une bourgeoisie méridionale rentière et précocement reconvertie dans la spéculation immobilière¹⁹⁷. Avec la crise de la rente foncière dans les années 1876-1900, la bourgeoisie de la ville s'est en effet largement reconvertie dans la rente urbaine, qui a continué à jouer un rôle essentiel dans les élites napolitaines tout au long de la période de forte croissance de la ville jusqu'à la fin des années 1970¹⁹⁸. L'extension des beaux quartiers de Naples s'explique donc certes par des logiques d'agrégation sociale, mais aussi par la reconversion économique des élites de la ville dans la rente urbaine. Comme partout en Europe, l'essor des beaux quartiers a été rendu possible par la "disponibilité de capitaux" au sein des élites urbaines¹⁹⁹, mais à Naples, la spéculation immobilière a joué un rôle encore plus important car elle n'a pas été pour la bourgeoisie un simple moyen de réinvestir des capitaux dans la sécurité de la pierre. Elle est devenue l'une des bases principales de l'économie locale et l'un des piliers du système politique de la ville. La très forte extension de la ville dans les années 1880-1914, puis dans les années 1950-60, a permis aux élites de se constituer de vastes patrimoines dans les nouveaux quartiers, mais également de jeter les bases d'un système clientéliste fondé sur l'attribution des terrains et le contrôle du marché du logement²⁰⁰.

La construction des beaux quartiers napolitains a ainsi reposé essentiellement sur l'initiative privée, l'intervention des pouvoirs publics s'y limitant souvent au tracé des rues, au dessin des places et à l'attribution des terrains, tandis que l'édification des bâtiments proprement dite était confiée à des sociétés immobilières ou laissée à la construction familiale²⁰¹. Mais le système a montré ses limites dans les années 70 lorsqu'il a abouti à une surdensité de constructions sur les hauteurs des beaux quartiers, souvent dans des zones à risque d'éboulement au sein d'un espace hautement sismique... Surtout, si dans les beaux quartiers l'environnement a été tout de même relativement préservé car la construction privée a dû y tenir compte des exigences d'une clientèle aisée (maintien de vues sur la mer, de jardins attenants aux immeubles etc...), tel n'est pas le cas des quartiers de

¹⁹⁷ Sur cette culture de la rente caractéristique de la bourgeoisie de l'Italie libérale (et présente à la fois dans les élites possédantes traditionnelles et dans la bourgeoisie d'entreprise et des professions libérales), et sur ses liens avec la "frenésie de construction" qui a marqué les villes italiennes à la fin du 19^e siècle, voir MONTRONI, 2002, p.89-91 et p. 23-26.

¹⁹⁸ Voir MACRY, 1984, p.XXIII-XXIV. L'auteur note la coïncidence chronologique entre la crise agraire de 1876-1900, et la forte spéculation immobilière à Naples dans les années du risanamento, et observe une forte "déruralisation" des patrimoines des élites durant cette période, compensée par un maintien des possessions urbaines et une forte augmentation des capitaux mobiles et financiers.

¹⁹⁹ Voir RONCAYOLO, 1997, p.111

²⁰⁰ Voir ALLUM, 1994. Pour l'auteur c'est du Risanamento et des extensions urbaines des années 1880-1914 que datent la "prise de contrôle" de la municipalité par la bourgeoisie de la ville, et même "l'esprit d'entreprise" dans les élites napolitaines, qui "naquit de la politique et de la spéculation foncière" (*Ibid.*, p.107). Le système clientéliste alors mis en place connaît cependant son aboutissement après la deuxième guerre mondiale, avec l'apparition durant les années de pouvoir d'Achille Lauro et d'Antonio Gava "d'un formidable bloc social autour de la rente urbaine et des financements publics" (*Ibid.*, p. 109).

²⁰¹ Voir DE FUSCO, 1974

classes moyennes ou des quartiers populaires périphériques qui se sont développés dans ces années. Depuis les années 60, l'extension des banlieues a en effet elle aussi reposée principalement sur l'initiative privée et la spéculation immobilière, les interventions des pouvoirs publics y étant encore moins prononcée que dans les beaux quartiers (à l'exception ponctuelle de quelques cités d'habitat social). C'est surtout la construction abusive qui a été le moteur de la croissance des banlieues napolitaines, sous la forme de l'autoconstruction familiale, mais surtout sous celle de la promotion immobilière illégale, souvent contrôlée d'ailleurs par la criminalité organisée²⁰². Ici, la faible intervention des pouvoirs publics n'a pas été compensée par les exigences d'une clientèle avant tout soucieuse d'obtenir une maison dans un contexte de très forte crise du logement, d'où des constructions de mauvaise qualité rapidement dégradées, dans des espaces à l'origine mal reliés au centre et mal pourvus en services publics... Cela est vrai des banlieues récentes et populaires de la couronne externe de l'agglomération qui restent encore aujourd'hui fortement dégradées et sous-équipées (Pianura et Quarto dans les Champs-Phlégréens, Giuliano, Casoria, Acerra au Nord...), mais cela était aussi vrai à l'origine des banlieues plus anciennes de première couronne à la population hétérogène et où dominant souvent les classes moyennes, comme Fuorigrotta, Soccavo, les Camaldoli... Même si ces dernières sont aujourd'hui mieux reliées au centre et mieux équipées, elles conservent la trace d'une construction chaotique et sans intervention publique. Si bien que depuis les années 80, les beaux quartiers de Naples se retrouvent enserrés dans un écrin dense de banlieues hétérogènes ou de classes moyennes au tissu urbain chaotique et dégradé. Les quartiers de Fuorigrotta et Soccavo dans les Champs Phlégréens, situés immédiatement à l'ouest du quartier chic de Posillipo, mais aussi le sommet du Vomero ou la colline des Camaldoli, immédiatement au nord des beaux quartiers, sont des espaces constitués d'alignements denses de hauts immeubles de béton largement évités par les catégories supérieures et peu attractifs pour les populations des beaux quartiers.

Ainsi, si la spéculation immobilière a été pendant plus d'un siècle le moteur de l'extension des beaux quartiers, elle a fini par constituer un frein à leur expansion à partir de la fin des années 70 en favorisant la croissance au porte de ces derniers de vastes banlieues au tissu urbain chaotique et dégradé. Le modèle d'extension par contiguïté des beaux quartiers, dans des espaces neufs construits par la bourgeoisie et pour elle-même, n'a donc pas pu se poursuivre, et ce alors qu'au début du siècle les élites napolitaines avaient pourtant commencé à poser les jalons d'une extension des beaux quartiers de la ville dans les plaines des Champs-Phlégréens, par l'intermédiaire notamment de la villégiature.

3. L'attraction de la villégiature bourgeoise

On l'a dit, les beaux quartiers actuels de Naples (Chiaia, Posillipo, les pentes sud du Vomero), correspondent tous à des zones de villégiatures anciennes et épargnées par l'industrialisation. A Naples en effet, l'expansion de la villégiature

²⁰² Voir VALLAT, 2000 et DE CHIARA, 1989

aristocratique et bourgeoise a précédé et orienté l'expansion de la ville proprement dite. C'est la villégiature qui a permis aux élites de la ville d'étendre leur emprise foncière sur les espaces situés à proximité de leurs lieux d'implantations traditionnels, et qui a donc servi de préalable à la conquête "résidentielle" des beaux quartiers.

En effet, dès l'époque moderne, parallèlement à la construction des palais aristocratiques dans le centre de la ville autour du palais royal et des lieux de pouvoir, les environs de Naples se sont couverts de villas nobiliaires, compléments agrestes des palais du centre²⁰³. Au 18^e siècle, ce mouvement s'est accentué et a largement suivi les directions impulsées par l'établissement de résidences secondaires royales autour de Naples : à Capodimonte, Caserta, Portici²⁰⁴. Les villas nobiliaires prenaient alors la forme d'un "écran" qui entourait toute la ville, allant de la riviéra de Chiaia à l'ouest, au château de Portici sur le littoral vésuvien à l'est, en passant par les collines du nord (Vomero, Capodimonte). Cet écran a été ensuite profondément altéré par l'industrialisation qui a, dès les années 1830, provoqué le déclin de la villégiature vésuvienne.

La construction des beaux quartiers à la fin du 19^e siècle a suivi ces réorientations de la villégiature : elle s'est fixée de manière privilégiée sur les zones de villégiature préservées de l'industrialisation et au prestige intact. Plutôt que s'étaler loin du centre dans des espaces entièrement neufs, les beaux quartiers se sont en effet développés dans les zones de villégiature épargnées par l'industrialisation, confirmant par là la tendance des élites napolitaines à résider dans des espaces prestigieux préexistants, construits par elle-même et pour elle-même, mais portant depuis longtemps sa marque. La construction du "quartier occidental" entre 1860 et la première guerre mondiale a ainsi urbanisé tout le fond de la baie de Chiaia, initialement occupé par les palais d'été de l'aristocratie. Puis, après la deuxième guerre mondiale, la spéculation immobilière s'est reportée sur les collines de la baie, parsemées de grandes villas entourées de jardins et de terrains agricoles, et qui servaient elles-aussi de résidence d'été pour la noblesse et la bourgeoisie de la ville. Durant les années 50 et 60, la plupart de ces villas ont peu à peu été loties et intégrées à un tissu urbain très dense de hauts immeubles spéculatifs, mais on peut encore en distinguer les héritages dans la morphologie urbaine et la toponymie des collines, en particulier dans le Vomero et à Posillipo, à l'image de la villa Belvedere, dont le tracé des allées se lit encore dans la trame viaire du Vomero ou de la villa Floridiana, devenue un des principaux jardins publics de la ville (voir supra chapitre IV)...

Cette intégration des collines dans les beaux quartiers dans les années d'après-guerre a provoqué une nouvelle réorientation des lieux de villégiature des élites napolitaines, qui se sont de nouveau reportées vers l'Est de l'agglomération, pour aller non pas sur le littoral vésuvien comme au 18^e siècle, mais bien plus loin de la ville, sur la péninsule sorrentine ou la côte amalfitaine, et même au-delà dans les îles du golfe (Capri et Ischia), dans des zones préservées de l'urbanisation et de l'industrialisation. Mais il n'est pas dit que, comme dans le cas des collines des années d'après guerre, un phénomène de transformation de certaines de ces zones de villégiature en "quartiers aisés" de Naples ne soit pas actuellement en cours. C'est en tout cas une hypothèse que l'on peut formuler pour les environs de Sorrente, situés à

²⁰³ Voir PINON, 1994, p.146.

²⁰⁴ Voir MARIN, 1994, p.142.

moins d'une heure du centre de Naples en voiture ou en train et aujourd'hui absorbés dans un tissu urbain quasi continu sur tout le littoral du golfe depuis Sorrente jusqu'au cap Misène. On l'a vu, les entretiens menés auprès des vieilles familles de Chiaia ont montré en effet quelques exemples de personnes qui après avoir passé une partie de leur vie dans les beaux quartiers du centre, sont allés s'installer dans leur ancienne maison de villégiature de la péninsule sorrentine, parfois dans le cadre d'un système de bi-résidence avec Naples (voir supra chapitre III, 2a et chapitre IV, 4b).

Mais si la villégiature bourgeoise a été l'un des moteurs de la conquête urbaine et de l'extension des beaux quartiers de la ville, cette dynamique d'entraînement n'a pu se prolonger au-delà des collines fermant la baie de Chiaia, où elle a été bloquée par l'industrialisation du littoral napolitain.

4. L'évitement de l'industrialisation littorale

A Naples, la forme des beaux quartiers doit en effet beaucoup aux conséquences de l'industrialisation du littoral, qui a en quelque sorte bloqué leur extension en périphérie, les élites ayant choisi "d'éviter" systématiquement les zones d'implantation de l'industrie lourde.

La carte 9 montre bien comment la ville de Naples est actuellement enserrée entre deux vieilles zones industrielles qui la bordent à l'est, avec la "zone industrielle orientale" entre la gare et les pentes du Vésuve, et à l'ouest, avec le grand complexe de Bagnoli aujourd'hui en friche. Ces deux grandes zones sont anciennes et ont été créées par l'Etat, la première datant des débuts de l'industrialisation de Naples sous les Bourbons, l'autre de 1904 dans le cadre des premières interventions de l'Italie libérale en faveur de l'industrialisation du Sud par l'implantation de gros pôles d'industrie lourde. Aujourd'hui largement en crise et en reconversion, ces deux grandes zones marquent encore profondément la géographie et les paysages de Naples. Elles ont notamment contribué à réorienter durablement sa géographie sociale, en bloquant l'expansion des quartiers bourgeois à l'est comme à l'ouest de la ville.

A l'est, toute une zone de villégiature aristocratique s'était en effet développée au 18^e siècle sur le littoral et les pentes du Vésuve, en direction de la résidence royale de Portici, et le long du fameux "Miglio d'oro", vaste route à flanc de colline sur le Vésuve et bordée de belles villas nobiliaires²⁰⁵. La construction de la voie ferrée Naples-Portici, puis la création de la zone industrielle orientale sous Ferdinand II ont totalement modifié la physionomie de cette zone, les villas vésuviennes se retrouvant isolées de la mer, et englobées dans une urbanisation dense constituée de vastes quartiers ouvriers. Les grandes familles ont quitté peu à peu les villas vésuviennes dans la deuxième moitié du 19^e siècle pour se concentrer sur les zones de villégiature "préservées" de Chiaia ou de Posillipo. La constitution de la zone industrielle orientale a ainsi joué un rôle essentiel dans le dédoublement social de la ville et l'accentuation du gradient est-ouest. La construction du "quartier

²⁰⁵ Voir PINON, 1994

occidental", réalisée à partir de 1884 mais projetée dès 1860, suit d'ailleurs de quelques années la constitution de la zone industrielle orientale et répond bien au "repli" des grandes familles vers l'ouest et Chiaia.

Mais l'implantation d'une nouvelle zone industrielle à Bagnoli en 1904 a bloqué à son tour l'expansion des quartiers bourgeois à l'ouest. En effet, la plaine de Bagnoli s'était elle aussi développée initialement comme une zone de villégiature bourgeoise, avec notamment la construction d'une ville balnéaire modèle à l'initiative du duc Giusso en 1888 (l'actuel "rione Giusso"). L'implantation de l'usine de l'ILVA a ensuite totalement modifié l'orientation fonctionnelle et la composition sociale de Bagnoli et bloqué l'expansion de la villégiature bourgeoise dans les Champs Phlégréens. Sa présence explique pourquoi les beaux quartiers s'interrompent si brutalement à l'ouest. Dans les années 50 et 60, les beaux quartiers de Chiaia se sont étendus sur les pentes des collines fermant la baie (Posillipo, Vomero), sur un espace exigu, contraignant et surdensifié, mais ils ne se sont pas étalés dans les plaines des Champs-Phégréens, à l'ouest, industrielles et ouvrières. Les beaux quartiers n'ont pas pu se prolonger en vastes banlieues résidentielles s'étendant loin du centre, comme à Rome par exemple. Du fait de contraintes topographiques, mais surtout de l'implantation d'un vaste pôle d'industrie lourde à leur voisinage immédiat, ils continuent à se serrer dans le centre.

La forte désindustrialisation de la ville depuis la fin des années 70 n'a pas mis fin à ce "blocage" spatial des beaux quartiers. On aurait pu penser que cette dernière permettrait une "reconquête" du littoral et une nouvelle phase d'extension de la "città bene" en libérant de vastes espaces aux portes des beaux quartiers. La grande plaine de Bagnoli, située immédiatement en contrebas de la très chic colline de Posillipo fait ainsi l'objet de grands projets de reconversion dont certains ont été menés à bien²⁰⁶. Mais la majeure partie du projet reste inachevée, le site restant encore à dépolluer... C'était en effet sans compter sur les difficultés de la gestion urbaine à Naples et sur les lenteurs des politiques de réhabilitation qui, lancées depuis plus d'une vingtaine d'années, ont largement privilégié le centre contre la périphérie, et n'ont en tout cas pas permis de réorienter en profondeur la géographie sociale de la ville.

5. Le "chassé croisé" des quartiers bourgeois et des lieux de pouvoir

Outre les mutations de la géographie industrielle de la ville, c'est aussi la localisation des lieux de pouvoirs qui a exercé une influence déterminante sur la physionomie des beaux quartiers napolitains et leur maintien dans le centre-ville. Naples n'a pas connu de phénomènes d'émergence de nouveaux centres de commandement en périphérie, et les beaux quartiers se caractérisent encore par leur proximité avec les lieux traditionnels du pouvoir dans la ville, même si cette dernière s'est complexifiée.

Le lien entre quartiers aisés et centres de commandement a souvent été souligné comme l'une des caractéristiques des villes européennes. En Europe, les

²⁰⁶ Voir IACCARINO, 2005

centres-villes se caractérisent par la présence de lieux de pouvoir très anciens et hautement symboliques (palais royaux, châteaux impériaux etc...) qui ont souvent, notamment avec le développement des cours royales ou princières, attiré les résidences aristocratiques et favorisé la constitution précoce, dès la fin du Moyen Age, de quartiers d'élites qui ont profondément marqué l'espace urbain au point d'en influencer encore aujourd'hui l'image et les connotations sociales. L'ancienneté des lieux de pouvoir favoriserait ainsi une longévité des quartiers d'élites beaucoup plus marquée que dans les villes américaines, les localisations résidentielles des grandes familles privilégiant systématiquement les lieux de prestige préexistants, et restant donc dans le centre²⁰⁷.

A Naples, ce lien historique entre quartiers d'élites et vieux centres du pouvoir se vérifie encore partiellement. On l'a vu (voir supra, chapitre III, 1a), l'extension et l'établissement des principaux centres du pouvoir à l'ouest de la ville sous les Espagnols ont favorisé dès l'époque moderne la concentration de l'aristocratie dans quelques rues des alentours du palais royal et de la via Toledo. Aujourd'hui la ville espagnole reste le lieu où se concentrent le pouvoir symbolique, avec le palais royal et la Piazza Plebiscito, le pouvoir politique, avec la mairie de Naples et le siège de la province, et l'essentiel du pouvoir économique avec le quartier d'affaires des alentours de la Piazza Municipio. Elle reste aussi un lieu de concentration des grandes familles, en particulier de l'aristocratie, qui continue à habiter dans les rues des palais situées derrière la piazza Plebiscito, et les quartiers de S.ferdinando ou S.Giuseppe, situés dans le centre espagnol, restent, on l'a vu, parmi les plus bourgeois de la ville. Le maintien des lieux de pouvoir dans le centre espagnol a donc incontestablement freiné le processus d'abandon du quartier par les élites de la ville, et ce d'autant plus que ces dernières ont longtemps conservé une mentalité courtisane voyant dans la proximité des lieux de pouvoir une importante ressource sociale²⁰⁸.

Pourtant, si la ville espagnole reste le centre du pouvoir politique et économique, les beaux quartiers se situent aujourd'hui largement en dehors d'elle, et le cœur de la ville bourgeoise s'est désormais nettement déplacé vers l'ouest, dans la baie de Chiaia. La carte 9 montre que les quartiers bourgeois occupent aujourd'hui une position péricentrale par rapport aux principaux pôles politiques et économiques. Ils conservent toutefois un lien privilégié avec les lieux de pouvoir car s'ils sont situés majoritairement en dehors du vieux centre directionnel, les beaux quartiers se trouvent dans son prolongement et restent à son contact immédiat. Mais surtout, la dynamique s'est ici inversée : ce sont les résidences des élites urbaines qui ont précédé et attiré les lieux de pouvoir. Les palais et les villas de villégiature, puis l'établissement des plus grandes familles de l'aristocratie à Chiaia dès la fin du 19^e siècle ont contribué à attirer dans le quartier un certain nombre d'institutions politiques (en particulier les consulats et les représentations diplomatiques, qui

²⁰⁷ Pour une mise au point sur ce lien entre ancienneté des centres de pouvoir et longévité des quartiers d'élite dans les villes européennes, voir LEY, 1983, p.85

²⁰⁸ Sur cette longue persistance d'une mentalité "courtisane" dans les élites de la ville, y compris après l'Unité italienne et la disparition du Royaume de Naples, voir MACRY, 1984, p.365-366. Par mentalité "courtisane", ce dernier désigne une relation "assymétrique" entre élites et pouvoirs publics, caractérisée par "l'offre d'un soutien passif et désengagé au système politique en échange d'une tutelle supérieure des intérêts particuliers, de faveurs ad personam, de sauvetages de fortunes en déclin". *Ibid.*, p.366.

s'égrènent le long des via des mille, via Crispi, riviera di Chiaia...) et plus récemment les bureaux, si bien qu'aujourd'hui les beaux quartiers de Naples sont aussi devenus des quartiers d'affaires. Toute la zone basse de Chiaia, la plus ancienne des beaux quartiers, est en effet aujourd'hui largement colonisée par les bureaux. Ce sont les rues les plus prestigieuses, celles où se concentraient les grandes familles et l'aristocratie dans les années 50 qui sont le plus touchées. La via dei Mille, la via Crispi, la piazza Amedeo, et la riviera di Chiaia réunissaient par exemple à elles seules plus du tiers des membres du Casino dell'Unione en 1932 (voir supra, chapitre V, 1), c'est à dire la fine fleur de l'aristocratie napolitaine. Aujourd'hui ce sont les rues du quartier où l'expansion des bureaux est la plus forte.

Le phénomène, par ses conséquences sur les prix de l'immobilier et par ses effets sur la sociabilité du quartier a d'ailleurs sans doute joué un rôle dans le déplacement des élites vers les hauteurs de la baie de Chiaia, sur les collines de Posillipo et du Vomero. C'est en tout cas ce qui transparaît dans les entretiens recueillis auprès des habitants actuels ou d'ex-résidents de ces rues élégantes. Ainsi, pour Giuliana M. issue d'une grande famille de médecins et de noblesse assez ancienne :

"Quand j'y vivais (*dans les années 60, ndlr*), la via dei mille était la plus belle rue de Naples. Mais aujourd'hui toutes ces rues ont été dénaturées. On y trouve soit des vieilles familles qui y habitent depuis très longtemps et y restent par tradition familiale, soit des bureaux. Les jeunes sont tous partis, à commencer par moi". (*Entretien n° 7 avec Giuliana M., fonctionnaire, mai 2005*)

Ainsi, selon un phénomène déjà bien analysé dans d'autres villes européennes²⁰⁹, il y a bien à Naples un jeu de concurrence spatiale entre grandes familles et affaires, une "course poursuite" qui a accéléré le glissement vers l'ouest et la conquête des collines par les élites de la ville.

En revanche, ce modèle de course-poursuite entre quartiers d'affaires et quartiers bourgeois n'a pas fonctionné lors de la construction d'un nouveau centre des affaires sur le modèle des CBD anglo-saxons dans les années 80 (le "CDN" ou "Centro Direzionale di Napoli"), et situé à l'extrémité orientale de la vieille ville. S'il a attiré un grand nombre de bureaux (dont beaucoup d'ailleurs appartiennent à des institutions ou des groupes parapublics), le CDN n'a pas remis en cause la centralité de l'ancien quartier des affaires dans la ville espagnole. Mais surtout, il n'a pas favorisé un retour de la bourgeoisie vers l'est de la ville et la formation de nouveaux quartiers aisés, alors que certaines de ses tours accueillent un important parc de logements de standing. L'échec du CDN à réorienter les localisations bourgeoises montre bien que le lien entre beaux quartiers et quartiers d'affaire n'a rien d'automatique. Ce sont surtout les vieux centres de commandement qui gardent un lien privilégié avec les quartiers aisés, le poids de l'histoire se révélant déterminant dans l'orientation de l'image et du prestige des lieux. Mais la création d'un nouveau quartier d'affaires sur une ancienne friche industrielle et dans une zone entourée de

²⁰⁹ Cette concurrence spatiale entre résidences des grandes familles et quartiers d'affaires a été bien étudiée à Paris, où Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot en font l'un des moteurs de la "conquête de l'ouest" de la capitale française, et de la migration des grandes familles depuis les Champs-Élysées vers Neuilly et le sud du 16^e arrondissement. Voir PINCON et PINCON-CHARLOT, 2000, p.56.

quartiers populaires fortement dégradés à l'image depuis longtemps négative, n'a pas attiré la bourgeoisie de la ville.

Au total les rapports complexes de concurrence et d'attraction entre résidences des classes supérieures et lieux de pouvoir ont été un des moteurs du mouvement des élites dans la ville. Leur étude a aussi permis de mettre en lumière une caractéristique déjà soulignée des classes supérieures napolitaines : ces dernières privilégient soit les vieux quartiers aristocratiques sièges du pouvoir politique et symbolique, soit des quartiers neufs construits par elles-mêmes et pour elles-mêmes et qui créent alors leur propre centralité, mais elles sont en revanche très réticentes à "reconquérir" des espaces anciennement populaires, même quand ces derniers ont fait l'objet d'importantes opérations de rénovation.

Conclusion du chapitre

Au total, le passage d'une phase séculaire de conquête spatiale à une inertie actuelle des classes supérieures dans la ville, peut s'expliquer par quatre grandes évolutions sociales et fonctionnelles de Naples depuis l'unité italienne : la fragmentation croissante de ses élites, la reconversion de ces dernières dans la rente urbaine, la dépendance croissante de Naples vis à vis de la politique d'aménagement économique impulsée depuis Rome, et un faible redéploiement des lieux de pouvoirs dans la ville.

En effet, l'abandon du centre historique et la conquête des beaux quartiers, ont d'abord été initiées par l'aristocratie de la ville, qui a gardé un prestige important jusqu'à la deuxième guerre mondiale et a donc pu "entraîner" derrière elle les autres composantes des élites de la ville. Le relais a été pris après la guerre par les constructeurs et les entrepreneurs du "bloc immobilier", qui ont été le moteur de la conquête des collines par les élites de la ville, mais leur prestige n'était pas assez fort pour entraîner derrière eux les plus vieilles familles... A partir de la fin des années 60 les recompositions successives des élites de la ville ont donc "brouillé" les hiérarchies économiques et sociales traditionnelles, et cette absence dans la ville d'un groupe social bénéficiant à la fois d'assez de pouvoir politique et économique pour maîtriser le foncier et conquérir de nouveaux espaces, et d'assez de prestige social pour entraîner derrière lui le reste des classes supérieures de la ville a largement contribué à leur inertie spatiale...

Un autre facteur qui a favorisé dans un premier temps l'expansion des quartiers bourgeois est la reconversion précoce des élites napolitaines dans la spéculation immobilière et la rente urbaine, dès les lendemains de l'Unité, dans un contexte de crise de la rente foncière. Cette disponibilité de capitaux a poussé les élites de la ville à investir dans la construction de quartiers neufs dans des zones déjà connotées positivement par la villégiature bourgeoise et donc susceptible de rencontrer les attentes d'une clientèle solvable. Ce rôle moteur de la spéculation et de la villégiature bourgeoise s'est poursuivi après la deuxième guerre mondiale avec l'urbanisation des collines de la baie de Chiaia, elles aussi conquises d'abord par l'intermédiaire de la villégiature.

Cependant de modèle de conquête d'espaces neufs par le biais de la villégiature et de la spéculation immobilière a été bloqué par l'établissement de pôles d'industrie lourde sur le littoral napolitain, décidé dans le cadre de la politique d'industrialisation du Sud voulue par le gouvernement central. Dès 1904, l'implantation d'un vaste pôle d'industrie lourde aux portes des beaux quartiers est venue limiter leurs possibilités d'extension dans les plaines des Champs Phlégréens à l'ouest de la ville. Les beaux quartiers se sont alors étendus, mais dans un périmètre restreint, d'où leur extrême densité. Les localisations actuelles des classes supérieures à Naples, l'absence de banlieue chic dans la ville et la forte concentration des élites dans des beaux quartiers très denses s'expliquent largement par ces logiques d'évitement des pôles d'industrie lourde, qui, implantés sur décision politique nationale, sont venus bloquer les logiques "spontanées" d'expansion des beaux quartiers vers les zones de villégiature bourgeoises...

Enfin, les déséquilibres de la géographie des classes supérieures s'expliquent en dernier lieu par le maintien des principaux lieux de pouvoir et des quartiers d'affaire dans le centre de la ville : il n'y a pas dans la banlieue de la ville de "centre secondaire" ou un quartier de bureaux capable d'attirer les classes supérieures loin du centre historique. La colonisation des rues prestigieuses des beaux quartiers par les bureaux a certes provoqué une forte mobilité résidentielle des classes supérieures, les vieilles familles étant de plus en plus repoussées vers les quartiers des collines, mais ces déplacements se sont faits à petite distance et à l'intérieur du centre, les parties "résidentielles" des beaux quartiers restant toujours très proches géographiquement des lieux de pouvoir et des quartiers d'affaires...

Mais ces mouvements d'expansion spatiale, puis de repli sur les beaux quartiers doivent aussi beaucoup à des stratégies d'agrégation familiale au sein des élites de la ville qui sont venues tantôt accentuer, tantôt ralentir, les tendances impulsées par les évolutions fonctionnelles de la ville.

Chapitre VI.

La conquête des beaux quartiers : une mobilité en famille

Si on reconstitue le parcours résidentiel des deux premières générations des familles étudiées, celles des parents des personnes interrogées, nés entre 1903 et 1931, et de leurs grands-parents, nés dans le dernier tiers du 19^e siècle, on s'aperçoit qu'au sein de la vieille bourgeoisie, la mobilité résidentielle s'est souvent effectuée en famille, et que les stratégies d'agrégation familiale ont largement encouragé et accéléré le mouvement d'abandon du centre historique et de conquête des beaux quartiers par les élites napolitaines.

On verra en effet que la trajectoire résidentielle dominante chez les grands-parents et les parents des personnes interrogées est bien celle d'un glissement du centre historique vers les beaux quartiers, mais ce glissement s'est le plus souvent fait en famille, concernant des groupes de frères et sœurs ou de parents et d'enfants adultes... On étudiera ensuite successivement les trois mécanismes principaux sur lesquels se sont appuyés ces déménagements "en bloc" de familles entières dans les beaux quartiers: les alliances, les "effets d'entraînement" entre parents et l'entraide familiale dans l'accès au logement, et enfin la construction ou l'acquisition d'immeubles de famille.

1. Abandon du centre historique et conquête des beaux quartiers : des déménagements "en famille"

L'étude des trajectoires résidentielles des parents et des grands-parents des personnes interrogées, confirme bien les tendances observées précédemment : la trajectoire de loin la plus fréquente dans les 50 familles étudiées est celle de l'abandon du centre historique et du déménagement dans les beaux quartiers de Chiaia. On note cependant un net décalage historique entre les familles de la haute aristocratie pour lesquelles le "passage" vers les beaux quartiers s'est effectué dès la génération des grands-parents dans l'entre-deux-guerres, et les autres, majoritaires, dans lesquelles ce sont plutôt les parents des personnes interrogées qui ont quitté le centre historique au lendemain de leur mariage dans les années 50. Au total, sur les 50 personnes interrogées (et qui rappelons-le sont toutes aujourd'hui majoritairement implantées dans les beaux quartiers), 37 appartiennent à des familles originaires de

la vieille ville (un de leurs parents ou de leurs grands-parents est né dans la vieille ville ou y a passé son enfance), ce qui confirme bien l'importance du mouvement d'abandon du centre historique par les élites napolitaines. On retrouve clairement dans les familles de notre échantillon le "paradigme" de l'abandon du centre observé plus généralement dans l'ensemble des élites de la ville, ainsi que dans d'autres villes méditerranéennes. Les similitudes sont par exemple très fortes avec Marseille, où "l'abandon des quartiers centraux par les catégories aisées, tout à la fois cause et conséquence d'un dédoublement de la ville et d'une crise de la centralité urbaine, constitue la trame des itinéraires socio-spatiaux des grandes familles dans la ville"²¹⁰.

Mais l'un des grands apports des entretiens est surtout de montrer que ce mouvement d'abandon du centre historique s'est fait "en famille". Lorsqu'ils ont quitté la vieille ville après leur mariage, les grands-parents ou les parents des personnes interrogées ne l'ont pas fait de manière isolée mais en groupe, avec leurs parents et surtout avec leurs frères et sœurs, soit simultanément soit à quelques années de distance, entraînant ainsi toute une partie de leur parentèle dans les beaux quartiers. Les entretiens permettent d'analyser en détails cette mobilité en famille dans la ville et de montrer comment elle a contribué à accélérer le mouvement d'abandon du centre et de relocalisation des élites dans la ville impulsées par la reconversion fonctionnelle de Naples.

Trois mécanismes principaux ont permis aux familles de l'aristocratie et de la vieille bourgeoisie de déménager "en bloc" dans les beaux quartiers, et une série d'exemples, d'histoires familiales permettront successivement de les illustrer.

2. Des déplacements liés aux alliances : "l'effet d'entraînement" des grandes familles

Un premier type de déménagement "familial" relevé dans notre échantillon a pris la forme d'un rapprochement territorial avec les familles les plus prestigieuses de la ville par le biais des stratégies matrimoniales, des fratries entières se retrouvant "attirées" par leurs conjoints dans les beaux quartiers.

En effet, on l'a vu, de toutes les élites de la ville c'est l'aristocratie – et parmi elle, souvent les plus grandes familles – qui s'est le plus précocement et le plus massivement déplacée vers les beaux quartiers, entraînant ensuite progressivement derrière elle les autres franges des classes supérieures napolitaines (voir supra chapitre V, 1). Le glissement des élites de la ville vers les beaux quartiers a donc eu pour moteur un processus de "suivisme" des grandes familles. Dans un milieu assez fermé jusqu'à la deuxième guerre mondiale, lié par une forte inter-connaissance et des mariages internes, il y a eu un "effet d'entraînement" des grandes familles, le déménagement de quelques familles prestigieuses à Chiaia ayant suffi à réorienter géographiquement les réseaux d'alliance des autres familles de la noblesse ou de la vieille bourgeoisie et à les attirer dans les nouveaux quartiers. Ces effets d'entraînements et d'agrégation, typiques des réseaux entrelacés à forte inter-

²¹⁰ Voir ZALIO, 1999, p.171

connaissance, sont d'ailleurs à la base de la formation de quartiers d'élites dans d'autres villes occidentales²¹¹. Ils sont particulièrement forts à Naples, et les entretiens que j'ai menés parmi les vieilles familles de la ville permettent d'en saisir les mécanismes. Ils ont en particulier l'intérêt de montrer l'importance des mariages et des dynamiques d'alliance dans ce phénomène de "suivisme" des grandes familles. Les effets d'entraînement des grandes familles ont été forts sur leurs amis et leurs connaissances, mais ils l'ont été avant tout sur leurs alliés, et bien souvent les déménagements de familles ou de fratries entières dans les beaux quartiers sont intervenus à la suite de mariages contractés avec des familles prestigieuses de Chiaia²¹²...

Ainsi, c'est au gré des alliances que la famille paternelle de Giulia E. (famille 5), née en 1947 et issue d'une lignée de banquiers et d'entrepreneurs de vieille noblesse s'est déplacée peu à peu vers les beaux quartiers²¹³. La famille paternelle de Giulia est en effet originaire du "centre espagnol", où elle a longtemps vécu dans le même palais nobiliaire situé dans le quartier de Montesanto. A la génération du grand-père paternel de Giulia, l'entrepreneur Antonio E. (1892-1967), la famille était encore solidement ancrée dans ce quartier. Antonio et la totalité de ses 5 frères et sœurs ont en effet épousé des conjoints nés dans les vieux quartiers de l'extension espagnole, et qui appartenaient presque tous à la vieille noblesse napolitaine (seul Antonio n'a pas épousé une noble, mais une fille de négociants français...). Cinq des six membres de la fratrie se sont également réinstallés après leur mariage dans le palais de Montesanto où leur père leur avait acheté à chacun un appartement, et ils y sont ensuite restés toute leur vie. Seule une des sœurs d'Antonio a suivi le parcours résidentiel dominant dans la noblesse napolitaine de l'époque en déménageant dans les beaux quartiers avec son mari au milieu des années 1930. A la génération d'Antonio et de ses frères, nés entre 1883 et 1898, alors qu'une grande partie de l'aristocratie napolitaine commençait à déménager dans les beaux quartiers, la famille E. restait donc solidement ancrée dans la vieille ville, maintenue dans les quartiers traditionnels de la noblesse napolitaine par son patrimoine (elle possédait près de la moitié des appartements du grand palais de Montesanto) et par des alliances avec des familles nobles du même quartier. Mais tout a changé à la génération suivante, celle du père de Giulia, Gennaro E (1919-1977). Ce dernier a certes passé son enfance dans le palais familial de Montesanto, mais en 1947 il a

²¹¹ Un tel processus a été bien analysé à Melbourne (voir JOHNSTON, 1966, p.23-35) et plus récemment à Marseille dans le milieu des grandes familles du négoce portuaire (Voir ZALIO, 1999, p.180-191). Ainsi, dans les grandes familles marseillaises, "réussir, c'est parvenir au cours du siècle, à ajuster son habitat à celui des familles les plus influentes [...] Ce désir de bénéficier des effets de proximité, de côtoyer quotidiennement l'élite de la formation sociale locale [...] renforce tendanciellement la localisation sur un seul et même quartier" (*Ibid.*, p.209)

²¹² C'est aussi ce qu'observe Pierre-Paul Zalio au sujet des grandes familles de Marseille, où les alliances ont considérablement renforcé les effets d'entraînement et le mouvement de "suivisme" des élites vers le sud de la ville au cours du 20^e siècle : "cette concentration progressive sur un espace restreint correspond à des processus qui dépendent la plupart du temps des stratégies matrimoniales et de l'intensité des interactions avec les autres membres de la formation sociale patronale. [...] Le déplacement spatial traduit ainsi une volonté de rapprochement avec des alliés qui ont été choisis" (voir ZALIO, 1999, p.200).

²¹³ Entretien n° 5 avec Giulia E., avril 2005.

épousé une femme issue de la grande noblesse dont la famille était établie à Chiaia, et il a donc quitté la vieille ville pour s'établir dans le quartier de sa femme, où il a ensuite vécu toute sa vie. Le parcours de ses cousins et cousines germaines sont étonnamment analogues : quasiment tous ont passé leur enfance dans le palais de Montesanto, mais ont ensuite épousé des conjoints originaires de Chiaia et ont déménagé dans les beaux quartiers après leur mariage dans les années 40 et 50. Ce glissement vers l'ouest a ensuite été confirmé et approfondi à la génération de Giulia, puisqu'aujourd'hui la grande majorité de la parentèle vivante de cette dernière réside à Chiaia, même si certains de ses cousins habitent encore le palais de Montesanto.

D'une génération à l'autre, la zone de recrutement des conjoints de la lignée E. a donc basculé de la vieille ville vers les beaux quartiers, et ce glissement géographique des alliances a favorisé un déplacement résidentiel de la famille. Alors que dans les années 1900-1920 le grand-père de Giulia et ses frères et sœurs avaient "attiré" leurs conjoints dans le palais familial de Montesanto, dans les années 40-50 le père de Giulia et ses cousins ont au contraire été "attirés" dans les quartiers de leurs conjoints, et cela a valu pour les hommes comme pour les femmes de la famille. Cet exemple montre à quel point dans les élites napolitaines le choix de la résidence après le mariage répond moins à des règles traditionnelles matri ou patrilocales, qu'à des stratégies d'intégration aux espaces les plus prestigieux de la ville (voir infra, chapitre VIII, 2e).

L'exemple de la famille de Giulia E., montre aussi que ces déménagements « en famille » liés aux alliances concernent en général des groupes de frères et sœurs ou de cousins proches, le glissement résidentiel de la famille se faisant donc essentiellement entre membres d'une même génération. Il montre enfin que ces déménagements dans les beaux quartiers au gré des alliances se sont souvent accompagnés d'une légère dispersion des fratries, en particulier au sein de la noblesse. Pour ces lignées nobles, le déménagement dans les beaux quartiers a en effet souvent entraîné l'abandon du palais familial du centre historique, où la parentèle avait pour habitude de cohabiter depuis plusieurs générations, le transfert à Chiaia s'accompagnant d'une dispersion des fratries dans des rues proches des beaux quartiers, à proximité des familles de leurs conjoints respectifs...

Mais ces "effets d'entraînement" analysés au sujet des alliances entre vieilles familles se retrouvent également à l'intérieur même de chaque parentèle, les parents pouvant attirer leurs enfants adultes, ou les sœurs leurs frères dans un nouveau quartier.

3. La force des liens forts : des stratégies d'achat à proximité des siens

En effet, un deuxième type de déménagement "en famille" observé dans les entretiens est constitué par des regroupements volontaires de parents dans un nouveau quartier par des achats de logements proches acquis par relations. Une pratique est ainsi très fréquente dans les familles étudiées : celle où plusieurs membres d'une même parentèle décident d'acheter ou de louer chacun un appartement dans la même résidence ou des rues voisines, simultanément ou à quelques années de distance, le premier arrivé jouant dans ce cas le rôle de "tête de

pont" pour le reste de la famille, qu'il fait venir en prévenant ses proches lorsqu'un appartement se libère à proximité. Dans ce cas "l'effet d'entraînement" a donc lieu à l'intérieur de chaque famille, et non entre lignée alliées, et apparaît comme une conséquence des "liens forts" des familles napolitaines. Les parents de 11 des 50 individus témoins ont pris part au cours de leur vie à de tels déménagements familiaux par achats groupés, déménagements qui ont surtout eu lieu dans la zone collinéenne des beaux quartiers au cours des années d'après-guerre.

La famille de Serena F. (famille 21) en fournit un bon exemple²¹⁴. Serena est une enseignante née à Naples en 1949, et issue d'une famille de militaires et d'entrepreneurs. Initialement dispersée entre la vieille ville et les beaux quartiers, sa famille s'est peu à peu regroupée sur la colline du Vomero à la fin des années 50, au terme d'une série d'achats dans le même immeuble. Ce sont les parents de Serena qui s'y sont installés les premiers, en 1959, à une période où l'immeuble était encore en construction. Le père de Serena a acheté deux appartements au 3^{ème} étage, l'un pour y résider et l'autre pour y installer les bureaux de son entreprise. Les parents de Serena ont ensuite servi de "tête de pont" pour la famille maternelle de Serena. Très vite les grands-parents maternels de cette dernière ont en effet profité de l'occasion pour se rapprocher de leur fille : ils ont vendu leur appartement situé plus bas dans les beaux quartiers pour acheter dans l'immeuble de leur fille (la mère de Serena), à l'étage supérieur, à un moment où il était facile de le faire puisque l'immeuble était à peine achevé. Quelques années plus tard, leur deuxième fille (donc la tante maternelle de Serena) a fait de même. Mariée mais sans enfants, elle a profité de la disponibilité d'appartements dans l'immeuble pour se rapprocher de sa sœur et de ses neveux. Auparavant dispersés dans trois quartiers différents de la ville, ces trois ménages (les parents de Serena, ses grands-parents maternels et sa tante maternelle) ont donc profité de l'expansion des beaux quartiers vers les collines pour se regrouper dans un immeuble neuf en y achetant des appartements. Aujourd'hui, ce regroupement familial perdure puisque Serena a repris l'appartement de ses grands parents et que son frère réside à l'étage du dessous dans l'ancien bureau de son père...

Cet exemple illustre bien trois des principales caractéristiques de ces déménagements en famille fondés sur des achats "en groupe" dans les mêmes rues ou les mêmes quartiers. Ces derniers reposent sur un effet d'entraînement familial lié à la force des liens de parentèle. Loin de se limiter aux solidarités entre parents et enfants, ils concernent aussi et même surtout des groupes de frères et sœurs. Et enfin, ils concernent principalement la génération des parents des personnes interrogées qui se sont installées dans les collines des beaux quartiers dans les années d'après-guerre.

Les effets d'entraînement familial à l'origine des déménagements "en blocs" dans les beaux quartiers peuvent certes être interprétés comme une résultante "involontaire" des mécanismes informels et relationnels du marché du logement à Naples. Dans une ville où les filières institutionnelles d'accès au logement (agences immobilières, petites annonces...) sont peu développées, on trouve avant tout son logement par l'intermédiaire de parents ou d'amis, donc en général dans les zones où ces derniers possèdent le plus de relations et d'informations, ce qui contribue à rapprocher les individus des zones de résidences de leur parentèle. Mais cette

²¹⁴ Voir entretien n°21 avec Serena F., enseignante et fille d'entrepreneur, décembre 2005

interprétation "objective" par les mécanismes du marché du logement est insuffisante car elle ne permet pas d'expliquer pourquoi une famille se déplace dans la ville, pourquoi un ou deux membres d'une famille réussissent à "entraîner" le reste de leur parentèle derrière eux dans un nouveau quartier. En effet, cet "entraînement" n'aurait pas lieu si la famille n'était qu'une simple source d'information et d'aide pour l'accès au logement. S'il est si important dans les familles étudiées, c'est que ces dernières s'insèrent dans des systèmes familiaux à liens forts fondés sur la fréquence et la valorisation des interactions de face à face dans la parentèle, et où la proximité résidentielle entre membres de la famille est sinon recherchée du moins considérée comme normale.

Les entretiens montrent en effet clairement que les déménagements par achats rapprochés sont le fruit d'une stratégie explicitement recherchée de regroupement familial : la mère de Serena F. a explicitement voulu se rapprocher de sa fille, et sa sœur également, non pas forcément pour pouvoir s'entraider avec sa fille (cette dernière venait d'avoir un enfant et la mère de Serena était tombée malade quelques années auparavant), mais parce qu'elle supportait mal l'idée de ne plus voir sa fille quasi quotidiennement... On le verra plus loin de manière plus détaillée, la proximité résidentielle familiale dans la bourgeoisie napolitaine n'est pas recherchée pour l'entraide ou le soutien économique qu'elle pourrait faciliter dans des familles où de toute façon les domestiques sont nombreux et où l'on pourrait se passer matériellement de la solidarité de la parentèle, mais plutôt parce qu'elle a acquis la force d'un véritable modèle culturel dans des systèmes familiaux à liens forts très attachés à un mode de vie fondé sur la fréquence des contacts de face à face entre proches (voir infra chapitre X, 2c). Ainsi, pour la majorité des 11 familles de notre échantillon qui ont déménagé dans les collines par des achats rapprochés après la guerre, ces stratégies d'achat ont permis un rapprochement familial qui a été clairement recherché, l'abandon du centre historique et le transfert dans les collines permettant à la famille de réaliser – ou de renouveler – un idéal de proximité résidentielle auparavant inexistant ou menacé. Le regroupement familial a été elles l'un des moteurs de la mobilité dans la ville.

Mais les "effets d'entraînements" familiaux ne sont pas seulement liés à la force du modèle résidentiel de proximité familiale dans les élites de la ville. Ils ont été accentués par le fait que dans ces systèmes à liens forts, la famille constitue un groupe de référence majeur capable d'exercer une pression importante sur les individus et leurs choix résidentiels – et cela était d'autant plus vrai dans les années 50-60²¹⁵. Les entretiens montrent bien comment dans certains cas, la pression familiale est venue relayer et renforcer les tendances à l'agrégation des élites dans les beaux quartiers, en incitant les membres d'une parentèle restés dans la vieille ville à suivre le mouvement général de leur famille – et de la "città bene" – pour ne pas dévaloriser l'image de la lignée en demeurant dans des quartiers dépréciés. C'est par exemple le cas de la famille de Teresa A. (famille 24), une enseignante de 58 ans issue d'une lignée de la vieille noblesse napolitaine. Au lendemain de la guerre sa famille était regroupée dans le palais familial de la grand-mère paternelle de Teresa, situé dans la vieille ville près de la piazza Dante, et où vivaient les parents de

²¹⁵ On emprunte bien sûr le concept de "groupe de référence" à la sociologie mertonienne (MERTON, 1965), où cette notion désigne un groupe où s'exercent des "phénomènes d'échanges et d'influence" entre ses membres (ROSENTAL, 1999, p.131).

Teresa, les deux sœurs de son père et d'autres cousins. Mais en 1956, la grand-mère paternelle a déménagé dans les beaux quartiers sur la prestigieuse Riviera di Chiaia et a alors incité ses enfants à quitter le palais familial pour venir s'établir près de chez elle, ce qu'ils ont fait progressivement à la fin des années 50, les parents de Teresa et les deux sœurs de son père déménageant dans des rues proches situées entre la via dei Mille et la riviera di Chiaia, certains en location et d'autres en propriété. Voici comment Teresa résume le processus :

" Quand j'avais huit ans, ma grand-mère a déménagé sur la Riviera di Chiaia. Sur la Riviera di Chiaia et elle a dit à ma mère : viens, qu'est-ce que tu fais encore là-bas ? ça ne se fait plus d'habiter là-bas, il n'y a plus personne, les V. sont partis, les N. sont partis, tout le monde déménage vers ce quartier de Naples. Voilà comment a commencé le déplacement et l'abandon de ces palais
" (*Entretien n° 24 avec Teresa A., décembre 2005*)

Cette reconstitution a posteriori d'une conversation par un témoin âgé de huit ans à l'époque est bien sûr sujette à caution et serait inexploitable si de tels propos ne revenaient pas de manière récurrente dans les entretiens. Les similitudes sont par exemple frappante avec la manière dont la mère de Filippo G. (famille 50) raconte comment elle a quitté le palais familial du centre historique pour suivre ses frères et sœurs dans les beaux quartiers dans les années 50 :

"I. Mais pourquoi avoir quitté le palais de famille ?
T. Mais parce que tout le monde le faisait à cette époque, c'était le moment où toutes, comment dire, toutes les familles déménageaient vers Chiaia. Moi j'aimais bien le palais, c'était un lieu extraordinaire, mais mon frère et ma sœur me disaient : viens nous rejoindre toi aussi, plus personne n'habite le centre historique, tu sais ce qui commence à se dire ? tout le monde a vendu à San Lorenzo sauf les V... Alors comme mon mari voulait aussi partir, alors on a déménagé, en 1957, on est allé à Via dei Mille" (*Entretien n°50B avec Maria V., juin 2006*)

Ces extraits montrent comment le "suivisme" des élites mentionné plus haut (voir supra chapitre V, 1) et accentué par l'interconnaissance des vieilles familles a d'abord eu lieu à l'intérieur de chaque famille, où des chefs de famille, des aînés de fratrie ou simplement de fortes personnalités ont ouvert la voie vers les beaux quartiers et incité leurs parents, leurs frères ou leurs cousins à les suivre, par soucis de maintenir la proximité et les contacts au sein de la parentèle, mais aussi pour conserver le prestige de leur lignée en favorisant son transfert en bloc dans les nouveaux centres de la "città bene".

Une autre caractéristique importante de ces stratégies de regroupement familial par achats successifs est que, même si elles peuvent concerner des parents et leurs enfants adultes, elles sont avant tout le fait de groupes de frères et sœurs. On retrouve ici un phénomène maintes fois souligné dans la société napolitaine : celui de l'importance des liens horizontaux et des solidarités de fratrie²¹⁶. Ces derniers

²¹⁶ Cette importance des solidarités de fratrie dans la société napolitaine a été bien mise en évidence par les études menées par Gabriella Gribaudi, et ce dans des secteurs très variés de la ville, des entreprises artisanales du centre historique aux réseaux de relations d'habitants

jouent un rôle moteur dans la mobilité et l'agrégation familiale, à commencer par les liens très forts entre sœurs. Les entretiens offrent ainsi beaucoup d'exemples de groupes de sœurs extrêmement soudés qui déménagent dans les mêmes immeubles ou les mêmes rues, à l'image de la mère de Maria Teresa B. (famille 35), qui a aujourd'hui 89 ans et habite dans le même immeuble que deux de ses trois sœurs, dans le quartier du Vomero. Ces dernières s'y sont toutes réinstallées progressivement après leur mariage, d'abord la cadette, qui a ensuite fait venir sa petite sœur, et a finalement été rejointe par l'aînée, Maria Teresa, arrivée dans l'immeuble après la mort de son mari en 1962 d'abord à un étage inférieur, puis sur le même palier que ses deux sœurs. Mais cette cohésion spatiale peut également concerner un frère et une sœur, et même des groupes de frères, à l'image des deux oncles maternels de Giuliana M. (famille 7) qui, très liés, ont quitté le centre historique après leur mariage dans les années 50 en achetant des appartements situés dans le même immeuble, à Chiaia, et y ont vécu jusqu'à leur mort.

Enfin, une dernière caractéristique de ces achats entre frères et sœurs et de cette mobilité "en famille" est qu'ils ont été favorisés à Naples par certaines formes de l'expansion urbaine, et en particulier par l'extension des beaux quartiers dans les collines du pourtour de la baie de Chiaia au cours des années 50, 60 et 70. Dans ces années, on l'a vu, les classes supérieures de la ville sont largement restées à l'écart du mouvement d'étalement des périphéries et ont préféré se serrer sur les collines péri-centrales de Posillipo et du Vomero qui se sont recouvertes d'un tissu dense de vastes résidences fermées constituées de hauts immeubles. Ce choix d'une urbanisation dense fondée sur l'immeuble collectif, dans un espace circonscrit et compartimenté aux abords immédiats des vieux quartiers de résidence de la bourgeoisie de la ville, a permis aux vieilles familles de bouger sans trop s'éloigner de leurs zones d'habitat traditionnelles et de le faire en restant groupées, en profitant d'une forte hausse de l'offre de logements neufs qui rendait possible des achats collectifs dans des immeubles ou des rues voisines. Beaucoup de familles ont alors profité des nouveaux immeubles de la zone "haute" pour se regrouper, ce qui était devenu difficile dans les quartiers anciens où les patrimoines étaient morcelés et les offres de logement plus dispersées géographiquement. Au sein de notre échantillon, les achats "en famille" sont donc particulièrement nombreux à la génération des parents des personnes interrogées, qui se sont "installés" dans les années d'après guerre, et se localisent presque tous dans les collines de Posillipo ou du Vomero, ou dans les parties hautes du quartier de Chiaia autour de la via Tasso et du corso Vittorio Emanuele, parsemées de "parcs" résidentiels constitués d'immeubles collectifs.

Mais les logiques matrimoniales et relationnelles n'ont pas été les seuls moteurs des déménagements des vieilles familles dans les beaux quartiers. Dans de nombreux cas, ce sont aussi des opérations immobilières et des logiques patrimoniales qui ont favorisé le glissement résidentiel vers l'ouest, l'acquisition de vastes immeubles dans les beaux quartiers permettant à des familles auparavant dispersées de s'y regrouper, ou à des groupes de parents d'y déménager "en bloc" en restant à proximité les uns des autres.

des banlieues vésuviennes, en passant par la structure des clans camorristes des quartiers espagnols... (Voir GRIBAUDI, 1999)

4. L'acquisition d'immeubles familiaux: les logiques patrimoniales de la conquête des "beaux quartiers"

Un grand nombre de familles de notre échantillon ont quitté le centre historique de Naples à la suite d'une grosse opération immobilière réalisée dans les beaux quartiers, la construction d'un ou plusieurs immeubles, l'achat d'une villa, le lotissement d'un terrain ayant précédé le glissement résidentiel de la famille.

On a déjà évoqué l'importance de la spéculation immobilière dans la bourgeoisie de la ville, et plus généralement dans l'économie et le système politique napolitains (voir supra chapitre V, 2). Mais les entretiens mettent en lumière les dimensions "familiales" de cette spéculation, qui a largement reposé sur la construction familiale, et pas seulement sur la participation financière à des sociétés immobilières ou à des stratégies d'achats et de revente d'appartements... Au fil des entretiens, une pratique apparaît en effet très répandue au sein des familles étudiées : celle qui consistait à acheter un vaste terrain dans les zones encore rurales situées aux portes des beaux quartiers alors en expansion, afin d'y faire construire, en général par l'intermédiaire d'une entreprise de bâtiment, un ou plusieurs grands immeubles destinés pour une partie à être loués ou revendus par appartements, et pour une autre partie à loger la famille du propriétaire. Dans les familles étudiées, les opérations immobilières dans les beaux quartiers étaient donc aussi des opérations "familiales" : l'investissement immobilier s'accompagnait d'une stratégie de relogement de la parentèle dans les beaux quartiers, relogement qui étaient aussi souvent l'occasion d'un regroupement dans le même immeuble pour des familles bourgeoises auparavant dispersées, ou même pour des lignées nobles dont les patrimoines et les palais familiaux du centre historique étaient fortement divisés. Les immeubles de familles, c'est à dire des immeubles qui étaient à l'origine propriété d'une unique personne et sont encore majoritairement possédés par ses descendants, sont d'ailleurs encore nombreux dans les beaux quartiers de la Naples. Ainsi, sur les 50 individus témoins des entretiens, 10 (donc un sur cinq) habitaient au moment de l'entretien dans un immeuble de famille, et ils étaient en tout 17 (donc plus du tiers des personnes interrogées) à avoir passé une période de leur vie dans un immeuble de famille. En permettant la diffusion des immeubles familiaux au sein de la bourgeoisie de la ville, alors que ces derniers étaient auparavant l'apanage de la noblesse, la construction des beaux quartiers a permis à un nombre beaucoup plus élevé de familles des classes supérieures de se regrouper dans la ville.

Dans les parentèles étudiées, cette construction familiale a été particulièrement importante pendant les deux grandes périodes de spéculation immobilière et d'expansion des beaux quartiers de la ville, à savoir les années 1880-1914, marquées par la construction du "quartier occidental" dans le fond de la baie de Chiaia, et les années 1950-1970, qui ont vu les beaux quartiers gagner les collines de la baie.

Le cas de la famille S. (famille 3) fournit un bon exemple de la première période, qui a permis à des familles de se transférer "en bloc" à Chiaia au lendemain de la première guerre mondiale grâce à la construction de vastes immeubles familiaux. Giovanni S. est un psychanalyste napolitain de 60 ans (né en 1948), et sa

famille est bien représentative du poids des immeubles de famille dans la bourgeoisie de la ville, puisque toute son histoire résidentielle a été marquée par la possession de deux vastes immeubles familiaux, l'un appartenant à la branche paternelle, l'autre à la branche maternelle, et situés l'un à côté de l'autre sur le corso Vittorio Emanuele, vaste avenue à flanc de collines traversant tous les beaux quartiers et parsemée de grands immeubles familiaux (FIGURE 19). Les parents de Giovanni étaient en effet voisins et vivaient chacun dans leur immeuble familial avant de se marier en 1937 et de se réinstaller dans l'immeuble paternel... Aujourd'hui encore, ces deux immeubles sont en partie de propriété familiale et des membres de la parentèle de Giovanni continuent à y résider. Giovanni lui-même réside actuellement dans l'immeuble maternel, aux côtés d'oncles et de cousins, après avoir passé son enfance dans l'immeuble paternel, également à proximité de parents répartis dans les autres étages.

Or, les mécanismes ayant permis le regroupement de ces deux lignées, maternelle et paternelle, dans deux immeubles voisins de Chiaia sont étonnamment analogues et synchrones. Les deux familles ont suivi presque le même parcours aux mêmes dates, passant d'une implantation aux abords de la vieille ville à un déménagement dans les beaux quartiers au lendemain de la première guerre mondiale. Du côté maternel, c'est le grand-père de Giovanni qui est à l'origine du déménagement de la famille. Cet important industriel d'origine suisse, dont la famille s'était établie à Naples à la fin du 19^e siècle résidait initialement dans une villa à l'intérieur de l'usine métallurgique familiale, située à S.Giovanni a Teduccio, une vieille banlieue industrielle de l'Est de la ville. Mais à la veille de la première guerre mondiale, il a acheté un grand terrain sur le corso Vittorio Emanuele, à Chiaia, et y a fait construire progressivement quatre immeubles, un pour habiter avec sa famille, et les autres pour la location. Après la fin de la guerre, le grand-père de Giovanni a donc emménagé dans le nouvel immeuble de Chiaia, et trois de ses quatre enfants s'y sont ensuite réinstallés après leur mariage, intervenus entre 1937 et 1957, donnant naissance à un vaste regroupement dans l'immeuble familial qui dure encore aujourd'hui puisque, on l'a dit, Giovanni y vit actuellement de même que sa sœur (bien que temporairement) et des cousins.

Du côté paternel, le déménagement familial à Chiaia a suivi un mécanisme analogue même s'il a été plus progressif et s'est fait au fil des successions. Ici il s'est écoulé plus de temps entre le transfert patrimonial de la famille dans les beaux quartiers, et son transfert résidentiel. Le premier a eu lieu à la génération de l'arrière-grand-père de Giovanni, *Ciro S* (1851–1917). Ce très riche bijoutier n'a jamais vécu dans les beaux quartiers mais résidait dans le quartier aristocratique de Montedidio, aux abords du palais royal et de la vieille ville, où il avait progressivement racheté la quasi totalité des appartements de deux palais nobiliaires contigus, et où deux de ses enfants s'étaient d'ailleurs réinstallés au lendemain de leur mariage. Mais en plus de ce regroupement familial dans des palais d'un vieux quartier, l'arrière-grand-père de Giovanni a acheté en 1900 un immeuble entier dans les beaux quartiers alors en expansion. Il s'agissait pour lui d'un investissement immobilier puisque cet immeuble était au moment de son achat occupé par un important hôtel de luxe, mais également d'un investissement familial car dans son testament, *Ciro S.* avait

clairement prévu la division de l'immeuble entre ses enfants, 5 de ses 9 enfants recevant chacun un étage de l'immeuble²¹⁷ ...

Après une phase d'expansion patrimoniale, la mort de Ciro en 1917 a donc ouvert une phase de glissement résidentiel de la famille de la vieille ville vers les beaux quartiers : en l'espace de 15 ans, entre 1922 et 1938, la quasi totalité de ses 9 enfants se sont en effet regroupés dans le grand immeuble de Chiaia, au fil des successions (voir CARTE 18), et chacun dans des appartements indépendants. A la mort de leur père, les enfants de Ciro étaient en effet relativement dispersés dans la ville : deux de ses filles n'étaient pas encore mariées et habitaient chez leurs parents, Francesco (l'aîné, né en 1877 et grand-père de Giovanni) et sa sœur Elisa s'étaient réinstallés dans l'immeuble familial de Montedidio après leur mariage, tandis que les 5 autres frères et soeurs avaient quitté l'immeuble familial après leur mariage et s'étaient dispersés dans la vieille ville (CARTE 18A). Mais la mort de leur père, suivie de peu par la faillite de l'hôtel de luxe, a permis à la fratrie de se regrouper progressivement dans l'immeuble de Chiaia, en deux temps. La succession de Ciro, réglée en 1922, a permis un premier "passage" dans l'immeuble des beaux quartiers : Roberto, le deuxième fils (né en 1884) et trois de ses sœurs s'y sont établis avec leurs conjoints au cours des années 1920, car tous avaient hérité d'au moins un étage de l'immeuble et étaient auparavant dispersés dans la vieille ville (CARTE 18B). Puis, en 1938, la mort de leur mère a permis un deuxième "passage" de la fratrie : trois d'entre eux, qui étaient restés dans le palais de Montedidio auprès de leur mère, ont alors déménagé dans l'immeuble des beaux quartiers, à commencer par l'aîné, Francesco, grand-père de Giovanni. A la veille de la deuxième guerre mondiale 7 des 9 enfants de Ciro s'étaient donc regroupés dans le grand immeuble de Chiaia (CARTE 18C). Là encore, comme dans le cas de la branche maternelle, ce regroupement a donné naissance à une agrégation familiale durable qui perdure encore aujourd'hui puisque l'immeuble abrite actuellement des descendants de l'arrière-grand-père de Giovanni, qui étaient majoritaires dans la copropriété jusqu'au milieu des années 1990.

Cet exemple, volontairement détaillé, montre le rôle essentiel qu'ont joué la construction et l'acquisition de vastes immeubles familiaux dans le glissement des élites napolitaines dans les beaux quartiers au tournant des 19^e et 20^e siècles. La spéculation immobilière dans la ville ne s'est pas limitée à des logiques purement économiques, elle a servi les stratégies de regroupement familial de parentèles bourgeoises soucieuses de se retrouver entre soi dans des beaux quartiers tout en réalisant un modèle résidentiel longtemps limité aux palais de l'aristocratie : celui de la cohabitation de plusieurs générations dans un bel immeuble symbolisant le prestige d'une lignée.

Mais ces stratégies de regroupement familial par le biais de la construction ou de l'acquisition de vastes immeubles ne s'est pas limitée aux beaux quartiers de l'époque libérale, on les retrouve également durant les années du "sac de Naples" au lendemain de la deuxième guerre mondiale, lorsque la bourgeoisie de la ville a "conquis" les collines entourant la baie de Chiaia dans une nouvelle vague d'intense spéculation. Cependant, par rapport à la période précédente, la pratique dominante après 1945 consiste moins à construire un vaste immeuble familial réservé à la

²¹⁷ J'ai en effet pu consulter l'acte notarié de la division des biens de Ciro S., rédigé en 1922 et que m'a aimablement procuré son arrière-petit-fils Giovanni S.

parentèle du propriétaire qu'à garder pour ses proches quelques appartements ou quelques étages dans un immeuble ouvert également à d'autres copropriétaires. Les entretiens en donnent de nombreux exemples.

Le cas de la famille d'Antonia M. (famille 34), une fille de magistrat née à Naples en 1949, en est bien représentatif. La famille maternelle d'Antonia était originaire du quartier de Montesanto, dans la vieille ville de Naples, mais dans les années 1950, elle a déménagé en bloc sur la colline du Vomero, sur les hauteurs des beaux quartiers, à la faveur d'une vaste opération immobilière. La grand-mère maternelle d'Antonia possédait en effet de grands terrains sur le sommet de la colline, aux alentours de l'actuelle via Cilea, terrains qu'elle a vendus au début des années 1950 à un promoteur qui y a fait construire six immeubles. Mais la grand-mère d'Antonia s'est réservé 7 appartements dans l'un des immeubles, pour elle et pour chacune de ses 6 filles. A la fin des années 50, elle a donc quitté la vieille ville pour emménager dans l'immeuble du Vomero, en même temps que trois de ses filles adultes: ses deux filles restées célibataires, qui ont habité avec elle dans le même appartement, et la mère d'Antonia, qui s'est installée dans un autre appartement de l'immeuble. Aujourd'hui encore, une des sœurs d'Antonia réside dans un de ces appartements de famille. On retrouve un processus analogue, mais légèrement décalé dans le temps, dans la famille d'Amalia L. (famille 42), une enseignante à la retraite née en 1947 et descendante d'une famille de riches propriétaires terriens de la province de Salerne. Le grand-père maternel d'Amalia avait réalisé d'importantes opérations immobilières à Naples, et avait notamment acheté un terrain sur la colline du Posillipo dans les années 50 où il avait fait construire un petit immeuble dans lequel il s'était réservé deux appartements pour sa fille. Cette dernière, la mère d'Amalia, ne s'y est pas réinstallée après son mariage, ni après sa séparation en 1950, préférant résider dans un autre appartement "offert" par son père, à proximité du prestigieux front de mer de Chiaia. C'est donc finalement à la génération d'Amalia que la famille a déménagé dans les collines : Amalia a emménagé dans l'immeuble de Posillipo en 1975, deux ans après son mariage et a été rejointe peu de temps après par sa mère, qui vit encore actuellement au dessus de chez elle...

On pourrait multiplier ces exemples, tant ils sont nombreux dans les familles étudiées. Tous montrent que la conquête des collines par la bourgeoisie de la ville dans les années 50-70 s'est faite "en famille" et que cette mobilité "en groupe" a souvent reposé sur de grosses opérations immobilières familiales et la construction d'immeubles. Cette construction familiale de l'après-guerre est cependant assez différente de celle qui avait prévalu à l'époque libérale : les constructeurs ne se réservent pas un immeuble entier devenant le symbole de la réussite d'une lignée et permettant de loger leurs descendants pour une longue durée, mais seulement quelques appartements dans un immeuble de copropriété afin de fournir un logement à leurs enfants qui se marient (en priorité aux filles).

La pratique du regroupement dans un immeuble familial prestigieux n'a cependant pas disparu dans les années 50-60, mais elle s'y est moins réalisée par la construction directe que par l'acquisition d'anciennes villas de villégiature, qui apparaissent comme le pendant dans les collines des grands immeubles familiaux des beaux quartiers du fond de la baie de Chiaia. On l'a vu, les collines du Vomero et du Posillipo étaient d'anciennes zones de villégiature bourgeoise parsemées de belles villas entourées en général de vastes jardins et de terrains agricoles. Avec l'urbanisation des collines au lendemain de la deuxième guerre mondiale, beaucoup

de ces villas ont été vendues, détruites et loties, mais certaines ont été pu être rachetées en bloc par un propriétaire unique et transformées en résidence principale pour tout un groupe familial, les terrains et jardins alentours permettant des agrandissements successifs et un maintien de vastes regroupements familiaux sur plusieurs générations (voir FIGURE 20).

La famille de Federica B. (famille 4) fournit un bon exemple de ces déménagements groupés dans les collines à la suite de l'acquisition de grandes villas familiales dans les années 50 et 60. Le père de Federica, né à Naples en 1930 dans une famille d'ingénieurs et de professions libérales, avait fondé une entreprise de bâtiment avec un de ses cousins germains dans les années 50 et avait rapidement fait fortune, ce qui lui avait permis de faire toute une série de gros investissements immobiliers dans les collines entourant les beaux quartiers, en rachetant notamment plusieurs belles villas, à chaque fois avec son cousin co-fondateur de l'entreprise familiale. Achetées dans les années 60, deux de ces villas, l'une à Posillipo, l'autre sur les pentes du Vomero, ont permis à la famille, initialement installée dans le "centre espagnol" et à Chiaia, de se regrouper progressivement dans les collines à partir de la fin des années 60. Celle de Posillipo a ainsi été progressivement divisée en 10 appartements, où se sont réinstallées après leur mariage Federica et l'une de ses sœurs, ainsi que deux de leurs cousines issu-de germaines, filles du cousin de leur père co-fondateur de l'entreprise. Y vivent encore actuellement cinq ménages apparentés, les autres appartements étant loués à des personnes extérieures à la famille. Quant à la villa du Vomero, elle a été d'abord habitée seulement par le père de Federica et ses enfants, avant d'être agrandie et divisée afin de permettre de loger les enfants et leurs conjoints, si bien qu'y vivent actuellement quatre ménages apparentés : Federica (qui a quitté en 1984 la villa du Posillipo pour celle du Vomero, afin de se rapprocher de chez ses parents), sa mère, son frère, et une de ses sœurs... Encore dispersée à Chiaia et dans la ville espagnole à la génération du père de Federica, la famille est aujourd'hui largement regroupée dans ces deux belles et grandes villas de la zone collinéenne, qui ont donné lieu à des agrégations familiales durables.

Au total, qu'elles aient pris la forme de la construction d'un immeuble familial, de l'achat d'un groupe d'appartements au sein d'un immeuble ou de l'acquisition de villas, ces grosses opérations immobilières ont à chaque fois contribué à relocaliser les familles et ont orienté pour longtemps leur inscription résidentielle dans la ville. Tous ces histoires résidentielles familiales fondées sur la construction ou l'acquisition d'un immeuble font en effet apparaître le même cycle inter-générationnel : à une phase d'expansion résidentielle et patrimoniale, liée souvent à une période de réussite économique et d'enrichissement de la famille et entraînant une relocalisation de la famille dans les beaux quartiers, succède aux générations suivantes une phase d'exploitation du patrimoine pour loger les enfants mariés et donc une période de rétention résidentielle de la parentèle dans les immeubles de famille des beaux quartiers, parfois sur deux voire trois générations, dans un contexte de lent déclin de la fortune familiale. La structure même des récits des personnes interrogées reflète ce cycle patrimonial et résidentiel : dès le début de l'entretien, la forme actuelle de l'espace résidentiel familial est en général attribuée à un "ancêtre fondateur", un "grand homme" à l'origine de la fortune familiale et dont les investissements immobiliers ont permis à la famille de s'établir dans les beaux quartiers tout en modelant pour plusieurs générations sa localisation dans la ville. Le

grand-père industriel qui a construit l'immeuble de famille, la grand-mère noble et propriétaire terrienne ayant loti ses terrains, le riche arrière-grand-père négociant ayant acquis la villa familiale sont des figures récurrentes des entretiens. Dans ce milieu des vieilles familles possédantes, les espaces résidentiels actuels sont fortement structurés par l'ascendance et se fondent encore largement sur les grosses opérations immobilières réalisées aux générations des grands-parents, soit dans les beaux quartiers de l'époque libérale, soit dans la zone collinéenne construite dans les années d'après-guerre.

Conclusion du chapitre

Au total, qu'ils aient été liés à des dynamiques matrimoniales, à des opérations immobilières ou à des stratégies d'achats à proximité des siens, les déménagements "en famille" ont surtout concerné les deux premières générations des familles de notre échantillon, celles des grands-parents des personnes interrogées qui se sont mariés dans l'entre-deux guerre, et celle de leurs parents, qui ont décohabité dans les années 50 et 60. Ces trois mécanismes ont permis aux vieilles familles des élites napolitaines de quitter le centre historique tout en restant groupées, voire de réaliser dans les beaux quartiers un idéal de proximité familiale mis à mal dans les immeubles et les palais divisés et fragmentés de la vieille ville...

Mais retrouve-t-on ces phénomènes de mobilité "en famille" aux deux générations plus récentes des familles notre échantillon, celle des personnes interrogées nées dans les années 50 et celle de leurs enfants adultes ? Il semble que non. Les entretiens montrent un blocage de la mobilité en famille depuis une trentaine d'années, la phase de "conquête" familiale des collines ayant en quelque sorte fait place à une période de rétention familiale dans les beaux quartiers.

Chapitre VII.

Aujourd'hui : une rétention familiale dans les beaux quartiers

Lorsqu'on passe de l'étude des deux premières générations des familles de notre échantillon à celle des générations récentes, celles des personnes interrogées nées dans l'après-guerre et de leurs enfants adultes, c'est une impression d'inertie spatiale qui se dégage. Alors que leurs grands-parents ou leurs parents avaient massivement abandonné le centre historique pour se regrouper à Chiaia, ou quitté le fonds de la baie pour "conquérir" les collines, la génération du baby-boom s'est majoritairement réinstallée dans ses quartiers d'origine, dans les rues voire les immeubles où elle avait passé son enfance, et ses enfants adultes tendent aujourd'hui à faire de même. Il semble bien que la recherche de proximité familiale, qui avait été un des moteurs de l'extension des beaux quartiers dans la période précédente soit devenue aujourd'hui un des facteurs de leur inertie spatiale.

Le but de ce chapitre est de décrire les mécanismes qui expliquent ce passage d'une phase de mobilité en famille à une phase de rétention familiale dans les beaux quartiers. On trouve certes des trajectoires de départs en périphérie ou de retours dans le centre historique durant cette période, mais elles restent rares, sont souvent provisoires et, surtout, elles sont l'œuvre d'individus isolés et non de groupes de parents "entraînant" leur famille derrière eux. La trajectoire dominante est donc celle de la réinstallation dans les beaux quartiers, et cette importance des réinstallations sur place s'explique par la mise en place d'un véritable "modèle résidentiel patrimonial" dans les vieilles familles de la bourgeoisie de la ville, modèle fondé sur la mise à disposition de logements de famille aux enfants qui s'installent. Ce système de mise à disposition des logements de famille produit des trajectoires géographiques particulières : "circulations familiales" locales ou "boucles familiales" quand les individus ont du s'éloigner un temps des beaux quartiers avant de pouvoir y revenir à la faveur de la libération d'un logement de famille. Enfin, même lorsqu'il n'a pas été possible de mettre à disposition un logement de famille aux nouveaux couples, ce sont les liens de famille ou les réseaux de relations noués dans le quartier par leur intermédiaire qui ont "retenu" les individus dans les beaux quartiers.

1. Un cycle de territorialisation familiale dans les beaux quartiers

A la génération des personnes interrogées nées dans l'après-guerre, on observe un certain nombre de trajectoires de départs des beaux quartiers, que ce soit pour aller s'installer en périphérie ou retourner dans le centre historique. Elles demeurent cependant assez rares et surtout, lorsqu'on les étudie à l'échelle familiale, deux autres caractéristiques de ces départs hors des beaux quartiers apparaissent : ils sont souvent provisoires et sont l'œuvre d'individus "isolés" qui n'entraînent pas leur parentèle derrière eux.

A partir des années 70, le cycle de "mobilité familiale" dans la ville semble en effet se clore dans les parentèles étudiées, pour ouvrir une phase de territorialisation en profondeur dans les beaux quartiers. Les personnes interrogées et leurs frères et sœurs qui sont restés à Naples se sont réinstallés "en famille" dans leurs quartiers d'origine.

a Les départs en banlieue : des trajectoires provisoires et "isolées" de la parentèle

Ainsi, on l'a vu, sur les 110 frères et sœurs des personnes interrogées, qui ont tous passé leur enfance dans les quartiers aisés du centre de Naples, seulement 8 (7%) résidaient en 2006 dans la périphérie de la ville (voir supra, chapitre III, 2a). Mais si on prend en compte également les personnes qui ont passé une période de leur vie adulte en périphérie, les chiffres sont plus élevés car dans la bourgeoisie des beaux quartiers bon nombre de ces départs en banlieue restent en fait provisoires. La périphérie n'est souvent qu'un lieu de passage pour des "boucles familiales", c'est à dire des trajectoires qui voient un individu quitter les beaux quartier temporairement pour y revenir plus tard lorsque sa famille a réussi à lui procurer un logement dans son quartier d'origine, à la faveur d'un achat, d'une succession, ou d'une simple mise à disposition gratuite d'un logement de famille.

La trajectoire du frère aîné de Serena F. (famille 21), un professeur de physique à l'Université âgé aujourd'hui de 62 ans, en fournit un bon exemple²¹⁸. On a déjà évoqué cette famille, qui s'est peu à peu regroupée dans un même immeuble des pentes du Vomero à partir du moment où les parents de Serena et son frère s'y sont installés, en 1959. A la génération suivante, Serena et son frère se sont également réinstallés dans l'immeuble de leurs parents après leur mariage et y habitent encore aujourd'hui, aux 3^e et au 4^e étage... Mais si Serena a pu emménager dans l'immeuble du Vomero très vite après son mariage car sa mère lui a immédiatement mis à disposition l'ex-appartement de ses grands-parents situé un étage au dessous de chez elle, tel n'est pas le cas de son frère, qui n'a pas pu bénéficier d'un logement de famille et a donc dû déménager en périphérie, à Soccavo, une commune assez populaire de première couronne de banlieue située immédiatement à l'Ouest du Vomero, où il est resté près de 12 ans dans un appartement en location. Ce n'est donc qu'à la fin des années 80, lorsque sa fille entrait au lycée, que le frère de Serena est finalement retourné dans les beaux

²¹⁸ Voir entretien n°21 avec Serena F., décembre 2005

quartiers, dans l'immeuble où il avait passé son enfance, d'abord en location dans un appartement trouvé par sa mère, puis en propriété dans l'ex-bureau de son père agrandi pour l'occasion et situé sur le même palier que l'appartement de ses parents...

La trajectoire de Margherita P. (famille 18), une universitaire de 58 ans, est assez similaire. Après avoir passé toute son enfance dans une des parties les plus prestigieuses du quartier de Chiaia, mais toujours en location car son père préférait concentrer ses achats dans sa ville d'origine, dans la province d'Avellino, Margherita n'a pas pu bénéficier d'un logement de famille ou d'un don d'appartement de la part de sa famille au lendemain de son mariage, et elle s'est donc installée pendant 7 ans en périphérie, également dans le quartier de Soccavo, où la famille de son mari possédait un appartement. Mais à la mort de sa mère, Margherita est retournée vivre chez son père avec son mari, dans le grand appartement de Chiaia où elle avait passé son enfance. Elle y habite toujours aujourd'hui, toujours en location, car elle a réussi à obtenir le renouvellement du bail à son nom au moment de la mort de son père...

Dans ces deux extraits, la banlieue n'a donc été au final qu'un lieu de passage au sein d'une trajectoire en boucle, les individus ayant été ramenés dans les beaux quartiers par un événement qui a déclenché un "rappel familial"²¹⁹ (le départ en retraite de son père et la pression de sa mère pour le frère de Serena, le décès de sa mère pour Margherita) et "libéré" des logements de famille dans lesquels ils se sont réinstallés... Ce type de trajectoire en boucle avec un passage par la banlieue napolitaine se retrouve chez quatre des individus interrogés et 9 de leurs frères et sœurs, et pour cette génération il est donc plus fréquent que les départs définitifs en périphérie. Une autre caractéristique de ces départs provisoires en périphérie chez les personnes interrogées et leurs frères et sœurs est qu'ils se sont effectués à chaque fois vers une banlieue de première couronne à la population en fait très hétérogène, plus que populaire, et située à proximité immédiate des beaux quartiers : Soccavo, on vient de le voir, mais aussi Fuorigrotta ou les Colli Aminei. On s'éloigne donc provisoirement, mais également sur une petite distance, afin de maintenir des contacts faciles avec la famille et les amis restés dans la "città bene".

Et en effet, la dernière caractéristique de ces départs en banlieue à la génération des personnes interrogées est qu'ils ont concerné des personnes isolées, qui ont parfois été les seules de leur famille à quitter les beaux quartiers, et non des groupes de parents se déplaçant en bloc dans la ville, comme cela avait souvent été le cas à la génération précédente. Ainsi, dans les deux exemples cités précédemment, ni le frère de Serena, ni Margherita n'ont "entraîné" d'autres membres de leur famille en banlieue. Dans le premier cas, Serena a eu également, comme son frère, une trajectoire "en boucle", puisqu'elle a passé deux ans dans le nord comme enseignante avant de pouvoir obtenir sa mutation en Campanie. Mais à Naples, Serena n'a jamais vécue en banlieue, car elle s'est immédiatement réinstallée dans son quartier d'origine. De même Margherita P. a été la seule de sa fratrie à avoir habité dans la banlieue de Naples. Sa première sœur a été très mobile, séjournant longtemps en France et en Allemagne, et changeant de nombreuses fois d'adresse à Naples, mais toujours au sein des quartiers aisés du centre de la ville,

²¹⁹ On reprend ce concept à Isabelle Bertaux-Wiame (Voir BERTAUX-WIAME, 1991), qui désigne par là la "force de rappel que des situations familiales peuvent exercer sur la génération suivante allant jusqu'à en modifier l'orientation initiale" (Ibid., p.185)

tandis que sa dernière sœur s'est immédiatement fixée dans le Vomero au lendemain de son mariage... Ce constat se retrouve chez pratiquement tous les membres des fratries des personnes interrogées ayant déménagé en banlieue, et ce aussi bien chez ceux qui s'y sont établis de manière définitive, actifs en fin de carrière ou retraités partis résider dans la banlieue touristique de Naples, que chez ceux qui y ont habité provisoirement au lendemain de leur mariage... Les cas de "déménagements en famille" vers la périphérie sont très rares à la génération des personnes interrogées, puisqu'on en a trouvé qu'un seul sur les 50 familles étudiées.

Ce schéma est d'ailleurs peut-être en train de se reproduire chez la jeune génération, celle des enfants des personnes interrogées nés à partir des années 1970 qui, on l'a vu, sont actuellement plus nombreux que leurs oncles et tantes à résider dans la périphérie de Naples (voir supra chapitre III, 2a). Certes il est difficile de tirer ici des conclusions définitives puisque ces derniers n'en sont encore qu'au début de leur trajectoire professionnelle et résidentielle, et on n'a pas encore pu observer de retours dans les beaux quartiers de la part des jeunes adultes des familles étudiées partis s'établir en banlieue. En revanche, on peut d'ores et déjà constater que ces derniers, comme leurs parents ou leurs oncles, sont partis en banlieue de manière "isolée", sans entraîner derrière eux leurs parents ou leurs frères et sœurs. La majeure partie de leur famille reste implantée dans les beaux quartiers si bien qu'un "rappel familial" ultérieur n'est pas à exclure. C'est d'ailleurs ce que semblent indiquer plusieurs entretiens, à l'image d'Alberta G. (famille 47), déjà citée, la fille aînée d'un entrepreneur de Chiaia qui est allée vivre avec son compagnon en location dans la zone périurbaine phlégréenne, à Cumes, mais dont le père prévoit déjà de mettre à disposition du couple un bel appartement dans la villa familiale des beaux quartiers²²⁰. On peut donc peut-être faire l'hypothèse que les jeunes adultes qui auront la chance de se voir mettre à disposition ou "offrir" un logement dans les beaux quartiers par leur famille n'hésiteront pas à y retourner, comme l'ont fait leurs parents avant eux...

Au total, si la recherche de proximité familiale avait été l'un des moteurs de la conquête des collines par la bourgeoisie de la ville dans les années 50 et 60, elle est devenue à partir des années 70 un frein à son exurbanisation. Et ce constat vaut aussi pour les retours dans le centre historique des années 1990, également freinés par les phénomènes de rétention ou de rappel familial dans les beaux quartiers.

b. Les retours dans le centre historique : un faible entraînement familial

On l'a vu, les familles étudiées comptent parfois des membres qui sont retournés vivre dans la vieille ville (que ce soit le "centre espagnol" ou le centre historique proprement dit) à la suite des opérations de réhabilitation lancées dans les années 1990 : jeunes adultes ayant repris un vieil appartement de famille pour se loger à moindre coût, ou membres "installés" des professions libérales et intellectuelles séduits par l'atmosphère du vieux Naples et les investissements à y faire (voir supra, chapitre III, 2b)... Mais dans les deux cas il s'agit le plus souvent de membres isolés dans des familles dont le centre de gravité reste ancré dans les beaux quartiers, et qui n'ont pas réussi à "entraîner" leur parentèle derrière eux.

²²⁰ Entretien n°47 avec Giulio G., entrepreneur, juin 2006.

C'est le cas de la quasi totalité des jeunes adultes qui sont retournés vivre dans le centre historique, à l'image de Roberta P. (famille 6), cette enseignante de 30 ans et fille d'un haut dirigeant d'entreprise que l'on a déjà évoqué, et qui après avoir passé toute son enfance dans les collines des beaux quartiers de Naples, et une longue période d'études dans le Nord de l'Italie et à l'étranger, est retournée vivre en 2005 dans le palais et l'appartement où habitait son grand-père dentiste dans les années 50, piazza Carità, dans la ville espagnole. Mais Roberta est la seule de sa famille à être retournée dans le quartier d'origine de ses parents. Dans sa famille, personne n'avait voulu se réinstaller dans l'appartement de son grand-père, et ce dernier est resté vide et à l'abandon pendant près de 20 ans. Deux des sœurs aînées de Roberta ont en effet quitté Naples pour Rome et la Toscane, tout comme ses parents installés à Rome depuis la fin des années 1980. Quant aux membres de sa famille restés à Naples, aucun d'entre eux n'a quitté la zone collinéenne des Beaux quartiers : une des sœurs de Roberta habite à Posillipo, sa grand-mère paternelle dans le Vomero, ainsi que l'ensemble de ses oncles et tantes paternels et maternels... Son choix n'a pas été compris par ses parents, qui n'ont jamais cru à la renaissance du centre historique de Naples, et ont longtemps hésité avant de refaire à neuf l'appartement et le lui mettre à disposition, et de ce d'autant plus qu'elle y emménageait avec son compagnon sans être mariée... Maria R. (famille 45), une "chercheuse précaire" à l'université, et fille d'un important dirigeant de banque de Chiaia, est dans une situation analogue. Sa famille n'a guère compris son choix lorsqu'elle a emménagé en collocation avec une amie dans le quartier très populaire de la Sanità, en 2001. Ses deux frères aînés se sont en effet réinstallés à Chiaia, où vivent également ses parents et l'ensemble de ses oncles et tantes, ainsi que la totalité de ses cousins germains restés à Naples... Sa mère parle avec effroi de la rue où habite sa fille, selon elle "pleine de camorristes" et où elle refuse de se rendre, préférant inciter sa fille à venir à Chiaia pour voir la famille.

Les personnes "installées" qui sont retournées dans le centre historique ont-elles mieux réussi que les jeunes adultes à attirer leur famille dans la vieille ville, leur "surface sociale" et leur position économique leur donnant une capacité d'entraînement plus importante sur leurs amis et leur parentèle ? Dans la grande majorité des cas rencontrés dans les entretiens la réponse est négative. Ainsi l'avocat Biaggio G. (famille 14), déjà évoqué, pourtant fortuné et très connu à Naples, a réussi à "entraîner" certains de ses amis universitaires dans le centre historique au cours des années 1990, mais pas sa famille qui reste bien ancrée à Chiaia. Alors qu'après son mariage en 1974, Biaggio G. avait eu le même parcours que ses deux frères, passant de la zone basse des beaux quartiers aux collines, il a été le seul de sa famille à retourner dans le centre historique après 1993. De même la famille de sa femme est restée établie à Chiaia, et son épouse elle-même a difficilement suivi son mari dans la vieille ville...

Cette rareté des "retours en famille" de la bourgeoisie dans le centre historique de Naples est-elle dûe au caractère trop récent de la renaissance de la vieille ville, les processus d'agrégation familiale dans le quartier n'ayant pas eu le temps de se mettre en place ? C'est possible. Mais ce que montre les entretiens c'est que l'image toujours négative du centre historique auprès d'une large fraction des élites de la ville et la dégradation de la situation sécuritaire dans le quartier depuis le début des années 2000 constituent de sérieux obstacles aux phénomènes d'agrégation familiale de la bourgeoisie dans la vieille ville. On trouve certes quelques exemples

(trois très exactement...) de tels processus dans les entretiens, ce qui n'était pas le cas pour les départs en banlieue, systématiquement "isolés" de la parentèle. Mais ce que montrent ces quelques exemples c'est justement la fragilité ou la sélectivité spatiale de ces rares retours "en famille" dans la vieille ville.

Le cas d'Arturo F. (famille 11), un professeur d'histoire de l'art à l'université né à Naples en 1943 fournit un bon exemple de ces débuts fragiles de "retours en famille" dans la vieille ville. Ce dernier a en effet passé toute son enfance dans les beaux quartiers, et s'est également réinstallé après son mariage dans une des zones les plus chics du Vomero, en location cependant. Mais en 1999, il doit quitter son logement et, séparé de sa femme entre-temps, il décide de suivre le mouvement de retour de nombre de ses amis universitaires vers le centre historique. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire d'une amie qu'il trouve son logement dans la vieille ville, au cœur du quartier très populaire de Forcella – mais dans une rue des palais, et dans un beau palais baroque où son amie possédait justement tout un étage, qu'elle a divisé pour l'occasion en deux appartements, en lui louant l'un des deux. On retrouve donc ici un effet d'entraînement des réseaux d'amis et de solidarités de classe d'âge, comme dans le cas de Biaggio G., mais celui-ci se double cette fois d'un début d'entraînement familial. L'un des deux fils d'Arturo, âgé de 28 ans et encore étudiant, a en effet également déménagé dans la vieille ville depuis quelques années, mais dans un autre quartier populaire, dans un appartement en location dont le loyer est payé par son père, et ce alors qu'il avait passé toute son enfance dans les beaux quartiers du Vomero et de Chiaia. Le processus reste cependant fragile car ni Arturo ni son fils ne sont installés de manière stable dans la vieille ville : le premier dit son intention de quitter le quartier, dans lequel il ne se voit pas vieillir du fait de la très forte insécurité dont il a pu constater la reprise à partir des années 2000, et le second n'est pas encore stabilisé ni sur le plan familial ni sur le plan professionnel...

Les deux seuls cas de retours en famille plus "solides" dans la vieille ville concerne des groupes de frères et sœurs "installés" qui sont allés s'établir non pas dans le centre historique proprement dit, mais dans le quartier de Montedidio, c'est à dire une partie du centre espagnol située, on l'a vu, immédiatement au contact des beaux quartiers de Chiaia et fortement marquée par l'empreinte aristocratique. C'est le cas de Teresa A., née à Naples en 1947 et de deux de ses sœurs, issues d'une vieille famille noble de la ville établie à Chiaia dans les années 50, et qui ont donc passé l'essentiel de leur enfance dans les beaux quartiers de la ville. Teresa est en fait issue d'une fratrie de 8 personnes et beaucoup d'entre eux ont quitté Naples pour le Nord de l'Italie, mais parmi les 4 qui sont restés dans la ville, 3 ont fini par s'établir dans la vieille ville, alors qu'elles avaient passé leur enfance dans les beaux quartiers, et que Teresa s'y était même réinstallée après son mariage, à Posillipo. Elle a dû quitter son appartement de Posillipo il y a dix ans pour des raisons familiales (ce dernier était possédé en commun avec le frère de son mari qui a voulu le vendre) et a alors choisi le quartier de Montedidio où vivait déjà sa sœur, car les prix y étaient inférieurs, mais aussi parce que le quartier s'était "repris" et qu'il avait l'avantage d'être situé juste à côté de Chiaia... Teresa a donc emménagé dans la même rue que sa sœur, dans un vieux palais nobiliaire.

Au total, les "retours en famille" de la bourgeoisie de la ville dans le centre historique restent très rares dans l'échantillon étudié. Ici, ce sont plutôt les réseaux d'amis, les liens professionnels et de classes d'âges qui ont "entraîné" certains jeunes adultes ou des universitaires plus âgés dans le centre historique, ou alors le

patrimoine familial, certains d'entre eux se réinstallant dans de vieux appartements de famille. Mais leur réseau de parenté est resté ancré dans les beaux quartiers, et le retour dans le centre historique s'est donc souvent fait dans l'incompréhension et parfois face à l'hostilité de la famille... C'est seulement dans les zones du centre espagnol les mieux reliées à Chiaia que quelques exemples de retours stables en famille dans la vieille ville ont pu être observés.

Ainsi, que ce soit dans le cas des départs en banlieue ou des retours vers le centre historique, on n'a guère trouvé aux générations des personnes interrogées d'exemples de relocalisations de familles entières dans la ville, de basculement du centre de gravité de l'ensemble d'une parentèle d'un quartier à un autre, ou alors ces relocalisations familiales se sont effectuées à l'intérieur des beaux quartiers, essentiellement de la zone basse vers la zone collinéenne de ces derniers, sur de petites distances. On est passé d'une phase de mobilité en famille dans la ville à une phase de territorialisation familiale dans les beaux quartiers.

c. Le cycle inter-générationnel de la mobilité familiale : des déménagements collectifs aux réinstallations "en famille" dans les beaux quartiers

Lorsqu'on étudie les trajectoires résidentielles des 50 personnes interrogées après leur mariage, et ce parallèlement à celles de leurs frères et sœurs, un schéma assez clair se dégage : dans chaque fratrie une proportion assez importante de personnes a quitté Naples (voir infra, chapitre XIII), mais ceux qui sont restés dans la ville ont dans la très grande majorité des cas fini par se réinstaller dans leur quartier d'origine. Même si certains l'ont fait au terme d'une trajectoire en boucle, après une longue période passée en périphérie ou en Italie du Nord, ils sont en général revenus s'installer à proximité immédiate des rues où ils avaient passé leur enfance, et souvent dans des logements de famille. Si bien qu'à partir de la fin des années 1970, les parcours familiaux dans la ville tendent à se figer : alors que les familles étudiées avaient quitté en bloc le centre historique de la ville aux générations précédentes, leur localisation n'évolue guère aux deux générations récentes, les familles entrant dans une phase de territorialisation dans les beaux quartiers.

Ce que l'on a déjà dit au sujet des familles ayant acheté de vastes immeubles de famille ou réalisé de grosses opérations immobilières dans les beaux quartiers dans l'entre-deux guerre ou les années 50 (voir supra, chapitre VI, 4) se retrouve en fait dans la majorité des parcours familiaux étudiés. A chaque fois, on y observe un même cycle inter-générationnel de mobilité familiale : à une phase d'expansion résidentielle et patrimoniale, liée souvent à une période de réussite économique et d'enrichissement de la famille et entraînant une relocalisation de la famille dans les beaux quartiers, succède aux générations suivantes une phase d'exploitation du patrimoine ou d'achats immobiliers dans le quartier pour loger les enfants mariés, ce qui a pour conséquence de les retenir dans les espaces de leur ascendance et de "figer" géographiquement la parentèle pour au moins deux générations.

Pour illustrer ce cycle inter-générationnel de la mobilité familiale et le basculement de l'expansion à la rétention familiale, on peut reprendre un exemple déjà évoqué d'une famille ayant eu une forte mobilité au cours des deux premières générations étudiées, en montrant désormais comment aux deux générations les plus récentes son parcours s'est figé dans la ville.

Il s'agit de la famille de Serena F. (famille 21), née à Naples en 1949, et dont le parcours dans la ville sur les quatre générations étudiées se déroule effectivement en deux phases bien distinctes. La première a été évoquée au chapitre précédent (voir *supra*, chapitre VI, 3) : il s'agit d'un transfert de la famille depuis des zones dispersées du centre historique vers le quartier du Vomero dans les années 60, au terme d'un regroupement dans le même immeuble grâce à des achats successifs initiés par les parents de Serena qui s'y sont installés au lendemain de leur mariage. A la fin des années 60, trois ménages apparentés se réunissaient dans l'immeuble : les parents de Serena, ses grands-parents maternels, et sa tante maternelle, le tout dans trois appartements contigus répartis sur deux étages.

A cette phase de "mobilité en famille" dans les années 60 à la génération des parents de Serena, a succédé ensuite une phase de rétention familiale dans l'immeuble du Vomero aux deux générations suivantes, grâce à la division et la transmission des appartements existants pour loger les enfants mariés (voir FIGURE 21). En effet, lorsque Serena et son frère sont arrivés à l'âge adulte, ils ont tous les deux quitté l'immeuble familial pendant un certain temps avant d'y être ramenés par des donations et des héritages : dès qu'ils ont pu, leurs parents leur ont mis à disposition des logements de famille dans l'immeuble. Ainsi, après trois ans passés dans le Nord pour son premier poste d'enseignante, Serena est revenue à Naples en 1974, d'abord dans un appartement en location trouvé par sa mère à proximité de chez elle, puis, un an plus tard, dans l'immeuble des parents en profitant de l'héritage des grands-parents maternels : la mère de Serena lui a donné l'appartement du 4^e étage auparavant occupé par ses grands-parents... Le frère de Serena a eu un parcours analogue. Il s'est marié avant elle et a quitté la maison parentale en premier, à un moment où aucun logement de famille n'était "disponible". Il a donc passé une longue période en location dans un quartier périphérique. Puis, à la fin des années 80 il est revenu s'installer dans son immeuble d'enfance, d'abord au 7^{ème} étage en location dans un appartement trouvé par sa mère, puis au 3^{ème}, dans l'ancien bureau de son père parti à la retraite et que sa mère avait fait agrandir pour inciter son fils à revenir auprès d'elle. Serena et son frère ont donc tous les deux été "rappelés" dans l'immeuble parental au terme d'une stratégie de "réinstallation" des enfants par les parents à proximité de chez eux par le biais de donations de logements.

Or ce modèle d'installation des enfants par les parents dans le même immeuble est en passe de se reproduire à la troisième génération. En effet, Serena et son frère ont eu chacun une fille et leur ont donné à chacune un appartement dans l'immeuble. Celle de Serena vient d'hériter de l'appartement de ses grands-parents, tandis que celle de son frère a reçu l'ex-appartement de la tante maternelle de Serena. Pour l'instant les deux filles, âgées de 32 et 27 ans ont refusé de se réinstaller dans l'immeuble de leurs parents, préférant louer des appartements à proximité. Ce choix est dû à la volonté de gagner en indépendance dans une phase de leur cycle de vie où elles ne sont ni mariées, ni en couple, ni dans une situation professionnelle stable. Mais la possibilité d'un "retour" ultérieur des deux filles dans l'immeuble parental, à l'image de ce qu'ont fait leurs parents une génération plus tôt, n'est pas à exclure.

Ce modèle de parcours familial dans la ville faisant alterner une phase d'expansion "en bloc" vers les beaux quartiers et une phase où la géographie de la parentèle se "fige" dans la "città bene" aux dernières générations se retrouve dans la majorité des familles étudiées, avec cependant quelques variantes. Ainsi dans les

familles de l'aristocratie ou de la vieille bourgeoisie d'affaires, le transfert "en famille" à Chiaia a eu lieu plus tôt, dès la génération des grands-parents des personnes interrogées, dans l'entre-deux-guerres, si bien que la phase de "rétention familiale" dans les beaux quartiers s'est ouverte dès les années 40 avec le mariage de leurs parents et s'est parfois prolongée jusqu'à aujourd'hui. C'est par exemple le cas de la famille de Giovanni S. (famille 3), analysée dans le chapitre précédent (voir supra, chapitre VI, 4), dont le grand-père et la quasi totalité des 8 frères et sœurs avaient en effet emménagé dans un grand immeuble de famille acheté par leur père au cours des années 30, immeuble de famille qui a servi à loger une grande partie de leurs descendants restés à Naples (car beaucoup d'entre eux ont émigré), et ce encore jusqu'à aujourd'hui.

Une autre variante, et qui concerne aussi les familles de l'aristocratie et de la vieille bourgeoisie précocement établies à Chiaia, est constituée par les parcours où se succèdent deux phases d'expansion / territorialisation, l'une du centre historique vers Chiaia à la génération des grands-parents des personnes interrogées, l'autre du bas vers le haut des collines des beaux quartiers à la génération des individus témoins. C'est par exemple le cas de la famille de Carla M. (famille 44), une chef d'entreprise descendant d'une vieille famille de la bourgeoisie d'affaires de la ville, et dont le grand-père paternel et un de ses frères s'étaient établis à Chiaia dès le lendemain de la première guerre mondiale, dans deux grands appartements du même immeuble de la via dei Mille. L'appartement du grand-père de Carla a ensuite été divisé pour loger son père et sa tante, retenant la famille pour une génération supplémentaire dans les beaux quartiers de l'époque libérale. Mais quand Carla s'est mariée à son tour, en 1974, son père n'a pas pu lui mettre à disposition un logement de famille et lui a donc réservé, à elle et à ses deux autres fils, un appartement dans la zone collinéenne des beaux quartiers, le long de la via Posillipo, dans deux "parchi" prestigieux situés l'un à côté de l'autre où il avait fait construire plusieurs immeubles. La fratrie de Carla s'est donc transférée en bloc dans les collines dans les années 70 au gré des dons d'appartements de leur père. Enfin, à ce transfert dans les collines a succédé à partir de la fin des années 1990 une phase de territorialisation sur les pentes des beaux quartiers puisque Carla et son mari ont acheté à leur fille un appartement dans le même "parc" qu'eux, où cette dernière s'est réinstallée avec son mari...

Toutes ces variantes ont cependant en commun le fait qu'après une phase de mobilité en famille, la parentèle finit par se "figer" dans les beaux quartiers pour une période d'au moins deux générations, et ce toujours grâce à un système de mise à profit du patrimoine familial par les parents pour loger leurs enfants mariés et ainsi les retenir dans les espaces de leur ascendance. C'est donc ce système d'installation des enfants par les parents dans des logements de famille ou fournis par la famille qu'il nous faut maintenant étudier.

2. La rétention patrimoniale : un système de reprise des logements de famille dans la bourgeoisie napolitaine

Les exemples précédents l'ont bien montré, dans les familles de notre échantillon dont la richesse est ancienne et qui possèdent encore souvent de nombreux biens immobiliers dans la ville, la rétention familiale s'appuie surtout sur une rétention patrimoniale. Elle est le résultat d'un système d'accès "familial" au logement, les individus s'installant après leur mariage dans des logements fournis par leur famille et le plus souvent par leurs parents. Ainsi, sur les 50 personnes interrogées, plus de la moitié (28) ont obtenu leur logement actuel par donation, héritage ou mise à disposition gratuite par un de leurs ascendants, principalement leurs parents, et en général à l'occasion de leur mariage. La moitié des personnes interrogées ne se sont donc pas "installées" dans leur logement, elles ont plutôt "été installées" par leurs parents qui leur ont procuré leur logement à l'occasion de leur mariage ou quelques années plus tard, et l'ont fait à proximité de chez eux, à quelques rues de distance ou dans le même immeuble.

Ce phénomène n'est certes pas spécifique à Naples, ni même aux classes supérieures. Il relève d'un modèle culturel présent dans toute l'Italie et également dans d'autres pays d'Europe du Sud et qui est une caractéristique des systèmes familiaux à liens forts : celui de la formation de la famille fondée sur le mariage et l'installation dans un logement en propriété (voir infra chapitre X, 1b). Cependant dans les vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine ce système d'installation des enfants par les parents prend des formes originales car il a été facilité par la possession de vastes patrimoines dans la ville. Les enfants ont pu s'installer non seulement dans des logements achetés par leurs parents à l'occasion de leur mariage, comme c'est souvent le cas en Italie, mais aussi - et c'est cela la grande originalité de notre échantillon - dans des logements de famille, c'est à dire des logements ayant été occupés avant eux par un de leurs ascendants.

a. Les achats de logements par les parents à proximité de chez eux

Une première pratique répandue dans les familles étudiées et qui contribue à "retenir" les enfants dans les beaux quartiers, est celle qui consiste à acheter un appartement pour chacun de ses enfants (ou au moins pour chacune des filles) en prévision de leur mariage, en général dans le même quartier que soi et si possible dans le même immeuble.

C'est par exemple ce qu'a fait le père de Salvatore G. (famille 49), un ingénieur de 59 ans résidant actuellement dans un "parc" résidentiel des hauteurs du quartier chic de Chiaia²²¹. Son père était en effet un important entrepreneur en bâtiment qui a fait fortune durant l'expansion urbaine des années 50 et 60, et a ainsi pu "offrir" un appartement à chacun de ses quatre enfants, un garçon et trois filles. Alors que ses enfants étaient encore adolescents, il a acheté plusieurs appartements à proximité de chez lui : deux appartements dans la même résidence que lui, en pensant les réserver à ses filles, et deux autres appartements situés dans un

²²¹ Entretien n°49 avec Salvatore G., entrepreneur, juin 2006

immeuble d'une rue voisine, qui était alors en construction. Il a ensuite loué les appartements pendant une longue période, et lorsque ses enfants ont commencé à se marier, à partir de 1973, il les a mis à leur disposition. Tous se sont réinstallés dans les appartements achetés par leur père après une brève période de deux ou trois ans passés en location en attendant que les locataires occupant les logements de famille s'en aillent et que les appartements soient refaits à neuf. Les quatre enfants se sont ainsi retrouvés "maintenus" à proximité immédiate de chez leurs parents. Puis, à la génération suivante, Salvatore a fait de même avec ses enfants. En 1990, il a acheté un appartement qui se libérait dans son immeuble, à l'étage situé en dessous de chez lui, en pensant à terme le réserver à sa fille aînée, alors âgée de 16 ans. Mais celle-ci n'y a emménagé que très récemment car son père refusait jusque là de lui mettre à disposition l'appartement puisqu'elle n'était pas mariée et vivait en concubinage. Ce n'est que lorsque sa fille est tombée enceinte, en 2004, que Salvatore a donné l'appartement au jeune couple. Pour son fils, la situation est un peu différente : Salvatore ne lui a pas encore acheté d'appartement, mais il a mis de l'argent de côté pour le faire, et attend simplement que celui-ci ait une idée précise de l'endroit où il souhaite vivre. Son fils a en effet terminé ses études à Rome et travaille actuellement dans la capitale, et Salvatore lui achètera un appartement à Rome s'il souhaite s'y fixer durablement.

Cet exemple est vraiment emblématique des mécanismes des achats des parents pour maintenir leurs enfants à proximité de chez eux. On y retrouve plusieurs caractéristiques récurrentes dans les entretiens. Tout d'abord, dans la bourgeoisie napolitaine les achats de logements pour les enfants sont très précoces : ils interviennent tôt dans le cycle de vie, à un moment où les enfants sont encore adolescents. Cette précocité a des explications économiques : les acquisitions d'appartements "en vue" du mariage des enfants sont en effet pour beaucoup de familles un moyen de réaliser un bel investissement économique, dans un contexte napolitain où la spéculation immobilière et la "rente urbaine" ont toujours constitué une des principales sources de revenus de la bourgeoisie de la ville. En attendant le mariage des enfants, les appartements sont donc loués, et parfois vendus pour en acheter d'autres. Mais cette précocité des achats a aussi d'importantes conséquences en matière de proximité familiale. Les parents acquièrent des logements à un moment où leurs enfants n'ont aucune idée de l'endroit où ils souhaitent vivre plus tard, et ils le font donc sans tenir compte des aspirations de ces derniers. Ils achètent alors à l'endroit où cela est le plus facile pour eux, et là où ils peuvent aisément s'appuyer sur leurs relations pour trouver un logement de qualité, c'est à dire dans l'espace proche autour de chez eux. Ainsi même quand le maintien des enfants à proximité n'est pas explicitement recherché et voulu par les parents, il est favorisé par les mécanismes du marché du logement napolitain, où on trouve en général son logement par relations, et par des modèles culturels qui poussent les parents à commencer très tôt à acheter des appartements pour le mariage de leurs enfants.

L'exemple de Salvatore met cependant en lumière une évolution assez nette entre la génération des personnes interrogées et celle de leurs enfants. Désormais, les achats peuvent intervenir plus tard dans le cycle de vie, au moins pour les garçons, et les parents tendent de plus en plus à tenir compte des aspirations des enfants avant de leur acheter un appartement. Le cas de Salvatore a révélé une autre évolution importante : alors que pour les personnes interrogées et leur fratrie, nés dans les années d'après-guerre, le mariage était une condition indispensable pour pouvoir

bénéficier de ces aides parentales à l'installation, tel n'est plus le cas pour la génération de leurs enfants, née à partir des années 70. Chez ces derniers les cohabitations hors mariage sont, on l'a vu, très répandues, et elles ne constituent plus un obstacle définitif aux aides parentales : ces dernières sont parfois accordées avec réticence, mais elles le sont toujours, l'important étant d'installer les nouveaux couples dans un logement correct en propriété.

b. Un système de reprise des logements de famille

Mais l'une des grandes spécificités de notre échantillon est que l'installation des enfants par les parents y repose moins sur les achats d'appartements que sur la transmission des logements de famille. Dans ces familles à la fortune ancienne qui possèdent encore de vastes patrimoines immobiliers dans la ville, les logements de famille sont mis à profit pour satisfaire au modèle culturel de l'installation des enfants au moment du mariage. Dans beaucoup d'entre elles, les parents n'ont pas besoin d'acheter un appartement pour le mariage de leurs enfants, il leur suffit de "libérer" un logement de famille et de le donner aux nouveaux couples, soit en leur faisant une donation pure et simple, soit en leur mettant gratuitement l'appartement à disposition. Ainsi, sur les 50 personnes interrogées, 21 vivent non seulement dans un logement donné par leurs parents, mais également dans un logement de famille, c'est à dire un appartement qui a appartenu à un de leurs ascendants, parents, grands-parents ou oncles. C'est ce système de reprise des logements de familles par les enfants qui explique les taux extrêmement élevés de proximité familiale dans les familles étudiées : ici le regroupement familial n'a même pas à composer avec le marché du logement, il est entièrement le fruit de la transmission familiale et des divisions du patrimoine, si bien que les individus qui acceptent de se réinstaller dans ces logements de famille se retrouvent retenus dans l'espace résidentiel de leurs ascendants, contribuant à renouveler la proximité familiale sur plusieurs générations. Il y a dans la bourgeoisie napolitaine un véritable "modèle résidentiel patrimonial" fondé sur la reprise des logements de famille par les enfants et qui contribue à maintenir des familles entières dans les mêmes rues voire les mêmes immeubles sur plusieurs générations.

Dans l'échantillon étudié deux pratiques principales permettent ainsi de mettre à disposition des logements de famille aux enfants mariés : le réaménagement de l'appartement des parents de leur vivant en logements indépendants (par agrandissement ou par division), et la reprise d'un logement hérité d'un ascendant.

Ainsi quatre des cinquante personnes interrogées résidaient au moment de l'entretien dans un appartement issu de la division de l'appartement de leurs parents du vivant de ces derniers, et trois autres avaient un frère ou une sœur qui avaient pu profiter d'une telle division. Les entretiens montrent d'ailleurs que beaucoup de parents ont en fait acheté leur logement en pensant déjà à la possibilité d'en aménager une partie pour leurs enfants, ou ont acheté dès leur installation deux appartements contigus afin d'en réserver un plus tard à leurs enfants. C'est le cas de Fabrizio C, un entrepreneur de 59 ans résidant actuellement à Posillipo, le quartier le plus chic de la ville (famille 43). Son père possédait un appartement de deux étages, dans lequel Fabrizio a passé toute son enfance. Lorsque ce dernier s'est marié en 1974, son père a immédiatement entamé des travaux de division de l'appartement afin de réserver

l'étage inférieur à son fils. Fabrizio y a emménagé 6 ans plus tard, en 1980, à la fin des travaux et vit donc encore aujourd'hui avec sa femme en dessous de chez ses parents, dans l'immeuble où il a passé son enfance²²².

Au sein des familles étudiées, ce phénomène a été facilité par le fait que les parents des personnes interrogées possédaient en général de très vastes appartements, dans un contexte où les immeubles étaient souvent vendus par étages entiers à un seul propriétaire, ou appartenaient même entièrement à une seule famille. On l'a vu, jusqu'à la veille de la première guerre mondiale l'extension des beaux quartiers de Naples vers l'ouest du centre-ville, dans la baie de Chiaia, a en largement reposé sur la construction familiale (voir supra chapitre VI, 4). Les rues les plus anciennes du "quartier occidental", comme le corso Vittorio Emanuele ou la via Crispi, se sont alors bordées de villas familiales ou de vastes immeubles bourgeois familiaux, achetés entièrement ou faits construire par de riches entrepreneurs ou membres des professions libérales, et qui constituaient en quelque sorte le pendant bourgeois des palais nobiliaires de la vieille ville ou de la riviéra di Chiaia. Ces immeubles ont été ensuite divisés entre les descendants de leurs acquéreurs, et progressivement vendus par étages, ou par vastes unités de surface, si bien qu'encore dans les années 50 il était possible d'acquérir de très grands appartements dans les beaux quartiers de Naples, voire des parties entières d'un même immeuble. Beaucoup de ces immeubles familiaux appartiennent d'ailleurs encore au moins partiellement à des descendants du propriétaire initial, et ces derniers continuent souvent à y résider. 10 des 50 personnes interrogées résidaient ainsi dans un immeuble de famille au moment de l'entretien, c'est à dire dans un immeuble qui avait appartenu entièrement à un de leurs ascendants. Pour ces derniers, il a donc été très facile de reprendre un logement de famille au moment de leur mariage étant donné la dimension de l'immeuble familial : il a suffi de diviser un grand appartement ou une partie d'un étage pour aménager un logement au nouveau couple.

Lorsque le logement des individus interrogés n'est pas issu d'une division de l'appartement des parents de leur vivant, il a en général été obtenu par héritage à la suite d'une succession, le plus souvent à la mort des grands-parents. Huit des cinquante personnes interrogées ont en effet reçu leur appartement à la suite d'un héritage, de leurs grands-parents pour la plupart, et 11 autres enquêtés ont un frère ou une soeur qui réside actuellement dans un logement reçu en héritage. Or, si l'achat d'appartements permet de créer des pôles d'agrégation familiale, l'héritage et les successions permettent de les perpétuer et de les inscrire dans la durée, puisque les enfants mariés se réinstallent dans les rues et les quartiers où ont vécu leurs ascendants. Lorsqu'il existe déjà un noyau d'agrégation familiale réunissant des parents et leurs enfants adultes dans des rues voisines, à la mort des parents l'appartement de ces derniers est souvent divisé entre les petits-enfants ou transmis à l'un d'entre eux, contribuant à renouveler la proximité familiale pour une troisième génération. On l'a déjà vu dans l'exemple de Serena F. (famille 21) et de sa famille (voir supra chapitre VI, 3 et chapitre VII, 1c). Mais ce schéma se retrouve dans bien d'autres familles, à l'image de celle de Luisa B., une professeur d'histoire de l'art à l'université née en 1949 (famille 22). Celle-ci a passé son enfance avec ses parents dans un immeuble où vivaient également ses grands-parents maternels, dans un autre appartement sur le même palier (son grand-père avait acheté les deux appartements

²²² Entretien n°43 avec Adele C., architecte, juin 2006

en 1952, à la suite du mariage de sa fille, à la fois pour "installer" cette dernière et pour y loger lui-même). Après son mariage en 1976, Luisa a passé quelques années en location dans un autre immeuble dans un quartier voisin, avant de revenir dans l'immeuble parental après la mort de ses grands-parents maternels : leur appartement resté vide lui a été mis à disposition par sa mère. De même que ses grands-parents et ses parents ont vécu sur le même palier dans les années 50 et 60, Luisa a donc vécu juste à côté de chez sa mère depuis les années 1980 jusqu'à aujourd'hui²²³.

Au total, la transmission patrimoniale exerce une influence très forte sur la trajectoire résidentielle des membres des vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine. Les donations et les successions, qui dans d'autres pays influencent surtout le choix des résidences secondaires et des lieux de villégiature, ont ici un impact très important sur les choix de la résidence principale, entraînant des déménagements spécifiques et pouvant susciter des retours dans les beaux quartiers.

c. Donation ou "mise à disposition gratuite" ? : retard de l'installation et retard de la donation

Mais les divers exemples cités montrent que la reprise des logements de famille intervient toujours relativement tardivement, en général plusieurs années après le mariage. On a vu que c'était déjà le cas pour l'installation dans les logements achetés par les parents : ces derniers sont en général occupés par des locataires au moment du mariage des enfants, et sont ensuite refaits à neuf avant que le nouveau couple s'y installe. Il s'écoule donc en général deux ou trois ans entre le mariage des enfants et leur installation effective dans l'appartement, ces derniers passant quelques années en location à proximité le temps que les démarches de libération de l'appartement aboutissent et que les travaux soient terminés. Dans le cas d'une reprise d'un logement de famille, ce décalage chronologique entre mariage et "installation" est encore plus prononcé puisque cette dernière implique une réorganisation importante de la répartition résidentielle des membres de la famille. La division de l'appartement parental en logements indépendants implique de lourds travaux, tandis que la reprise d'un appartement à la suite d'une succession intervient nécessairement assez tard dans le cycle de vie, après la mort des grands-parents, et doit de toute façon attendre que les démarches juridiques de la succession soient terminées. Ici, c'est donc souvent de 5 à 10 ans, et parfois plus, qu'il faut attendre avant de pouvoir "s'installer" véritablement dans un logement en propriété à proximité de chez les parents. Les enfants qui reprennent des logements de famille après leur mariage le font donc en général au terme d'une trajectoire en boucle, retournant dans les lieux de résidence traditionnels de leurs ascendants après une période passée hors du territoire familial d'origine (voir infra, chapitre VII, 4).

Ce retard de l'installation dans les logements de famille se double d'un autre retard : celui du transfert de la propriété véritable des logements de famille aux enfants. En général, lorsque les parents "donnent" un logement de famille à l'un de leurs enfants, ils ne font que le mettre gratuitement à sa disposition, ou lui en donnent l'usufruit ou le droit d'habitation, mais ils en conservent généralement la propriété. Cette dernière reste concentrée dans les mains d'un des deux parents, puis

²²³ Entretien n°22 avec Luisa B., professeur d'université, décembre 2005

entre celles du conjoint survivant à la mort de ce dernier, si bien que la propriété reste longtemps indivise et que c'est généralement quelques années avant la mort des parents qu'elle est finalement répartie entre leurs enfants, en venant confirmer – ou non – la répartition de la résidence déjà effectuée à l'occasion de leur mariage. Là encore, le retard est plus prononcé pour les logements de famille que pour les appartements achetés par les parents, ces derniers faisant en général l'objet d'une donation véritable aux enfants à l'occasion de leur mariage ou quelques années après.

Mais dans tous les cas, ce système de décalage chronologique entre répartition de la résidence et répartition de la propriété a l'avantage d'être très souple et de permettre d'adapter constamment le "stock" de logements de famille aux évolutions de la parentèle et aux besoins des enfants. Ce système de gestion collective du "parc" de logements familiaux sera analysé plus en détails dans un chapitre ultérieur, car il a joué un grand rôle dans la capacité des familles étudiées à reproduire sur plusieurs générations le modèle de la reprise des logements de famille et donc à se maintenir durablement dans les beaux quartiers de la ville (voir infra chapitre VIII, 2a). Mais ce système produit également des trajectoires résidentielles très particulières à l'échelle individuelle, et ce sont elles que l'on voudrait maintenant étudier.

3. Des trajectoires de "circulation familiale" dans les beaux quartiers

On a étudié les effets du "modèle résidentiel patrimonial" à l'échelle familiale : celui-ci a eu pour conséquence de bloquer le mouvement des familles dans la ville en les figeant dans les beaux quartiers. Mais à l'échelle individuelle, le système d'installation des enfants par leurs parents dans des logements achetés ou "transmis" produit aussi des effets géographiques. Il suscite notamment des trajectoires résidentielles aux formes originales, et dont les entretiens permettent de faire une typologie : trajectoires de "circulation familiale" dans les beaux quartiers, trajectoires "répétitives" au sein d'une même famille, trajectoires "en boucle"...

Le premier type de trajectoire résidentielle présent dans notre échantillon est celui de la "circulation familiale" : la majorité des logements occupés par un individu au cours de sa vie sont en fait des logements de famille, si bien que ce dernier "circule" à l'intérieur du réseau des logements familiaux dans des lieux où ont habité et également "circulé" avant lui d'autres membres de sa famille. Ce type de trajectoire où un individu est maintenu pendant la majeure partie de sa vie dans les espaces de son ascendance est cependant limité aux familles possédant un immeuble de famille, ou en tout cas un important patrimoine immobilier dans la ville pouvant être transmis par donation ou héritage, si bien qu'il concerne surtout des membres de la haute aristocratie ou de la vieille bourgeoisie possédante.

Le cas de l'architecte Fabio P. (famille 33), né en 1947 et issu d'une des plus vieilles familles nobles du Royaume de Naples, en fournit un bon exemple²²⁴. Ce dernier a en effet passé toute son enfance dans le Vomero dans la grande villa de sa

²²⁴ Entretien n°33 avec Fabio P., architecte, février 2006

famille maternelle, une très riche famille d'industriels ayant fait fortune au Brésil. Fabio y vivait avec ses parents, mais également aux côtés de son grand-père, d'un oncle et d'une tante maternels, qui habitaient chacun dans des appartements indépendants répartis dans la villa. Mais à la mort de son grand-père maternel, en 1971, la villa a été vendue et Fabio a donc déménagé dans une autre maison de famille, mais de son père cette fois : un grand palais nobiliaire du quartier de Montedidio, où vivaient également des oncles et des cousins paternels. Il y a vécu un an avec sa mère au deuxième étage (son père, décédé très tôt quand Fabio avait 10 ans, avait légué toutes ses possessions à sa femme), avant d'emménager tout seul dans un autre appartement du palais, juste au dessus de chez sa mère. Puis, en 1979 il a quitté le palais familial pour aller habiter un peu plus loin dans la même rue, où il avait acheté un petit appartement. 7 ans plus tard, Fabio est cependant revenu dans le palais paternel, dans un appartement beaucoup plus grand situé au 3^e étage et acheté avec l'argent de la revente du précédent. Enfin, en 2005, Fabio a de nouveau déménagé dans le palais familial en passant du 3^e au 5^e étage, finissant par s'installer dans l'appartement où son père avait passé son enfance. Au total, il aura donc changé 6 fois de logements au cours de sa vie, mais 5 de ces 6 logements sont en fait des logements de famille, et 4 d'entre eux se situent d'ailleurs dans le même palais familial, à Montedidio, où Fabio a "circulé" entre le deuxième, le troisième et le cinquième étage. Voici donc une personne qui a passé quasiment toute sa vie dans des logements de famille, mettant largement à profit pour se loger le vaste patrimoine immobilier de ses deux familles d'origine, maternelle comme paternelle, si bien que malgré des déménagements nombreux, sa trajectoire géographique est en fait extrêmement simplifiée, se réduisant pour l'essentiel à un passage de la villa maternelle du Vomero au palais paternel du centre espagnol (voir CARTE 19A).

C'est là une des caractéristiques principales de ces trajectoires de circulation familiale : il s'agit toujours de trajectoires "simplifiées" fondées sur une faible mobilité dans la ville car articulées sur un ou deux lieux familiaux

a. Des trajectoires simplifiées et circonscrites aux beaux quartiers

La carte 19 montre comment ces trajectoires simplifiées se retrouvent chez d'autres membres de l'aristocratie ou de la vieille bourgeoisie possédante de la ville. A chaque fois, la possession d'un vaste patrimoine et l'utilisation des logements de famille pour s'installer aboutissent à une très faible mobilité dans la ville. Même en cas de déménagements répétés, ces derniers ont lieu dans un espace très réduit et souvent à l'intérieur même d'un immeuble de famille, si bien que les trajectoires s'articulent toujours sur un ou deux lieux familiaux.

Huit des cinquante personnes interrogées n'ont ainsi occupé qu'un seul logement après le départ de chez leurs parents, leur parcours se réduisant au simple passage d'une maison à une autre (du logement des parents à celui mis à disposition par leur famille ou celle de leur conjoint) en suscitant des trajectoires "linéaires", voire des réinstallations sur place, certains individus ayant passé toute leur vie dans leur immeuble de famille. La carte 20 présente des exemples de ces trajectoires "linéaires" provoquées par la mise à disposition rapide de logements par la famille au moment du mariage. Gabriella B., professeur d'université à Naples (famille 20), tout comme Filippo M. avocat né à Naples en 1938 (famille 23), n'ont occupé qu'un

seul logement après leur mariage, sans plus changer de résidence entre les années 70 et aujourd'hui. Tous les deux se sont en effet installés au lendemain de leur mariage dans des logements "offerts" par la famille de leur conjoint, logements de grande taille situés à des adresses prestigieuses, ce qui les a dispensé de passer une période en location avant de pouvoir accéder à la propriété dans les beaux quartiers et a considérablement simplifié leur trajectoire. Cette dernière est "linéaire" et s'apparente à un simple passage de la maison des parents à celle du conjoint²²⁵.

Dans certains cas cependant, mais très minoritaires, la circulation familiale peut s'accompagner d'une forte mobilité et prendre la forme d'une véritable itinérance dans les beaux quartiers fondée sur le passage d'un logement de famille à un autre. Ces situations d'itinérance familiale concernent surtout des individus ayant dû faire face à des difficultés économiques, et qui en général n'étaient pas des parents proches ou des futurs héritiers des logements de famille mis à leur disposition. Le cas de Maurizio L., un oncle maternel de Federica B. (famille 4) en fournit un bon exemple (voir CARTE 21) : ce dernier a changé six fois d'adresse à Naples après son mariage, en faisant de nombreux allers-retours entre les quartiers de Posillipo et Chiaia, mais en habitant la plupart du temps dans des logements de famille, passant successivement d'un appartement d'un parent de sa femme, à un logement possédé par son beau-frère, et finissant par se stabiliser seulement en 1989, date à laquelle il hérite de l'appartement de ses parents et s'y réinstalle²²⁶. Cette itinérance reste cependant limitée aux beaux quartiers de Naples, et demeure donc relativement circonscrite spatialement.

b. Des trajectoires "répétitives" au sein d'une même famille

Outre leur simplicité géographique, une deuxième caractéristique de ces trajectoires de circulation familiale est qu'elles sont souvent "répétitives". En effet, le rôle des logements de famille dans la structuration des trajectoires résidentielles aboutit à l'existence de "trajectoires types" dans certaines familles, la même trajectoire résidentielle pouvant se retrouver chez des frères et des sœurs, ou chez des parents et leurs enfants à une génération d'écart.

La famille paternelle de Giovanni S. (famille 3) en fournit un bon exemple²²⁷. Ce psychanalyste né à Naples en 1947 descend en effet d'un très riche bijoutier (son arrière-grand-père) qui avait acheté deux grands immeubles familiaux dans la ville : un vieux palais du centre espagnol où il a vécu avec sa famille, et un grand immeuble bourgeois des beaux quartiers occidentaux, où se sont réinstallés progressivement 7 de ses 9 enfants après sa mort en 1920. Ces deux immeubles familiaux ont en effet structuré la plupart des trajectoires des descendants de cet arrière-grand-père bijoutier pendant près de trois générations, le passage de l'immeuble du centre espagnol à celui des beaux quartiers constituant un véritable paradigme familial puisqu'on le retrouve chez 5 individus de la lignée paternelle de

²²⁵ Entretiens n°20 avec Gabriella B., universitaire, et n°23 avec Filippo M. avocat, décembre 2005

²²⁶ Entretien n°4C avec Renata L., avril 2005

²²⁷ Ces informations ont été recueillies au cours de deux entretiens (Entretien n°3A avec Giovanni S., psychanalyste, décembre 2004 et entretien n°3B avec son oncle Francesco C., mai 2005) et de recherches aux archives de l'Etat civil de Naples

Giovanni. Ainsi, le grand-père paternel de se dernier et une de ses sœurs ont eu exactement le même parcours résidentiel dans la ville : ils se sont réinstallés dans l'immeuble familial du centre espagnol juste après leur mariage, en profitant de la mise à disposition d'appartements par leurs parents, puis ils ont tous les deux déménagé dans l'immeuble des beaux quartiers à la mort de leur mère, en 1938, et s'y sont définitivement installés (voir CARTE 22A et 22B). A la génération suivante, Carlo, le père de Giovanni a eu une trajectoire analogue. Après son mariage en 1937, il a d'abord habité un an chez son beau-père, mais lorsqu'il est revenu à Naples après un court passage par Milan avant guerre, son père lui a mis à disposition un appartement dans l'immeuble familial du centre espagnol. Puis en 1950, Carlo a hérité de l'appartement que son père occupait dans l'immeuble des beaux quartiers et est allé s'y installer (CARTE 22C). Ainsi, à Naples, le grand-père paternel et le père de Giovanni ont habité les mêmes appartements, dans le même ordre, au cours de leur vie. A une génération d'écart, les deux sont passés de l'immeuble du centre espagnol à celui des beaux quartiers de Chiaia, d'abord en tant qu'occupants à titre gratuit puis comme propriétaires. Une tante paternelle de Giovanni a également eu une trajectoire analogue, mais en sens inverse : après son mariage elle s'est réinstallée dans l'immeuble familial de Chiaia où elle avait passé son enfance et où ses parents lui avaient mis à disposition un appartement (sans toutefois lui en transmettre la propriété). Puis en 1950, à la mort de son père, elle a hérité d'un appartement dans l'immeuble familial du centre espagnol et est allée y vivre, au terme d'un échange pur et simple d'appartements avec son frère Carlo (CARTE 22D).

Le réseau des logements de famille oriente et simplifie les trajectoires des membres d'une même parentèle, qui peuvent donc parfois se ressembler ou même se répéter au sein d'un même groupe familial.

4. S'éloigner des beaux quartiers pour y revenir : les "boucles familiales"

Un deuxième type de trajectoire récurrent dans les familles étudiées est la trajectoire "en boucle" : un individu sort pendant quelques années du réseau des logements achetés ou transmis par ses parents et s'éloigne de ses lieux d'origine, mais finit ensuite par revenir s'installer à proximité immédiate de sa famille et des lieux où il a passé son enfance, au terme d'une "boucle" géographique. Ce type de trajectoire recouvre partiellement le type précédent, puisque les "circulations familiales" peuvent prendre elles aussi assez souvent la forme de "boucles", comme on l'a vu avec l'exemple de Fabiola M. (famille 26), qui a passé 5 ans en location dans un quartier voisin de celui de ses parents avant de revenir s'installer dans deux appartements successifs de son palais de famille... Mais les "boucles" ne s'appuient pas nécessairement – ou majoritairement – sur les logements de famille ou les logements donnés par les parents, elles peuvent aussi concerner des individus qui ont dû s'éloigner de leur famille pour des raisons professionnelles et se rapprochent ensuite dès qu'ils le peuvent en achetant à proximité de chez leurs parents, ou encore des personnes qui n'ont pas pu bénéficier de la mise à disposition de logements pour leur mariage et n'ont pas "circulé" dans des logements de famille mais ont été

ramenées tardivement dans le territoire familial à la faveur d'une succession... Cela explique pourquoi ces trajectoires en boucle sont si nombreuses parmi les familles étudiées. Elles concernent en effet 17 des 50 personnes interrogées et on les retrouve également chez 15 % de leurs frères et sœurs.

a. Un système qui a besoin d'expulser pour pouvoir retenir

Deux facteurs principaux expliquent la diffusion des boucles résidentielles dans notre échantillon. Le premier tient au fonctionnement même du "modèle résidentiel patrimonial" qui, on l'a vu, est fondé sur une mise à disposition relativement tardive des logements aux enfants qui s'installent. Il est rare que les jeunes des familles étudiées reçoivent un appartement au moment même de leur mariage ou de leur installation en couple. Certains doivent attendre une succession pour pouvoir reprendre un logement de famille, succession qui peut intervenir plus de 10 ans après leur mariage en les contraignant à passer une assez longue période en location avant d'être "rappelés" dans le territoire familial (voir supra chapitre VII, 2b). Mais même lorsque les jeunes couples se voient "offrir" un logement à l'occasion de leur mariage, ils doivent en général attendre quelques mois ou quelques années avant de pouvoir y emménager réellement, soit parce que ce dernier est occupé par des locataires et qu'il faut donc attendre qu'ils s'en aillent, soit parce que les travaux de réhabilitation et d'aménagement de l'appartement ne sont pas achevés et prennent du temps. Ce dernier thème de la réhabilitation des appartements, qu'il est indispensable de refaire à neuf et de meubler parfaitement avant de les mettre à disposition des nouveaux couples, revient en effet de manière récurrente dans les entretiens, et apparaît comme un véritable impératif culturel dans la bourgeoisie de la ville²²⁸. Mais ce faisant, il retarde l'installation effective dans les logements mis à disposition par la famille et contraint les individus à une sortie temporaire du système résidentiel familial.

Mais ce système du retard dans la mise à disposition des logements par la famille n'est pas anodin et ne doit pas être considéré comme un dysfonctionnement du système de l'installation des enfants par leurs parents. Il est au contraire ce qui lui permet de fonctionner. Le système résidentiel patrimonial retient, mais il expulse aussi et d'une certaine manière, il a besoin d'expulser pour pouvoir retenir... Pour pouvoir installer leurs enfants correctement, dans des logements prestigieux et à proximité de chez eux, les parents ont besoin de ce retard, qui leur laisse le temps de "libérer" un logement, de réaménager leur appartement ou de bénéficier d'une succession... Entre-temps, les enfants doivent partir dans d'autres quartiers, souvent en location (et avec une aide des parents pour payer le loyer...), voire émigrer. Ces départs hors des beaux quartiers laissent le temps aux parents de réorganiser le "parc" des logements familiaux et d'offrir à leurs enfants un logement prestigieux, qui les rappellera – ou non – dans leurs quartiers d'origine. En effet, pour les

²²⁸ Il n'est d'ailleurs pas inconsideré de penser que cette nécessité de refaire à neuf et de meubler les appartements "offerts" aux enfants soit elle aussi une composante structurelle du modèle culturel de formation de la famille italienne. Dans un système où les jeunes couples sont en quelque sorte "installés par leur famille", le passage de la famille d'origine au nouveau foyer se fait sans véritable transition et sans "perte" du niveau de vie.

membres des familles étudiées qui ont quitté Naples le "rappel familial" ne s'effectue pas toujours, mais ce faisant l'émigration définitive devient elle aussi un élément important qui permet au "modèle résidentiel patrimonial" de fonctionner et de se perpétuer. Ceux qui partent libèrent de ce fait des logements de famille pour ceux qui restent et permettent par ricochet aux membres de leur parentèle restés à Naples de continuer à habiter dans des logements prestigieux des beaux quartiers. Ce sont ces logiques de fonctionnement du modèle résidentiel patrimonial qui expliquent la dualité géographique majeure qui marque la grande majorité des familles étudiées, celle de familles à la fois dispersées sur le plan national et international, mais extrêmement concentrées à Naples; leur membres décidant soit d'émigrer, soit de se réinstaller dans les rues où ils ont passé leur enfance, mais rarement de "conquérir" d'autres espace de la ville (voir infra, introduction de la quatrième partie)...

Mais en même temps, ce facteur structurel à l'origine des "boucles familiales" en rencontre un deuxième, qui tient à la conjoncture économique de la ville : c'est la forte mobilité des jeunes adultes due à leur difficulté à s'insérer sur le marché du travail. L'émigration professionnelle des jeunes adultes vers Rome et les villes du Nord de la Péninsule est en effet ancienne et importante parmi les familles étudiées, mais elle est également souvent provisoire (voir infra chapitre XIII, 3). Beaucoup de membres des familles étudiées ont passé une période dans une banque milanaise ou une administration romaine avant de revenir s'installer à Naples dans des logements de famille ou à proximité immédiate des lieux où ils ont passé leur enfance, au terme d'une "boucle" à l'échelle nationale. C'est par exemple ce qu'a fait Giorgio, le fils de Carlo B. (famille 48). Ce dernier est né à Naples en 1973 et après des études de commerce, il a travaillé 5 ans à Rome comme cadre dans une banque. Puis il est revenu à Naples où il a épousé sa fiancée, napolitaine également, et s'est installé dans l'appartement que son père lui avait acheté en vue de son mariage (et que Giorgio louait lorsqu'il était à Rome pour pouvoir payer son loyer dans la capitale) et situé de plus dans l'immeuble voisin du sien²²⁹.

Mobilité professionnelle des jeunes et retard de la mise à disposition réelle des logements de famille se conjuguent donc pour provoquer des trajectoires en boucle, mais ces dernières peuvent toutefois prendre deux formes assez différentes.

b. Les boucles "simples"

Les "boucles familiales" les plus répandues dans l'échantillon étudié sont les boucles "simples" : ici la famille a en général déjà mis formellement un logement à disposition d'un individu pour son installation, mais matériellement celui-ci n'est pas encore prêt au moment du mariage car en travaux ou occupé par des locataires, contraignant le nouveau couple à aller louer un appartement à proximité en attendant que le logement qui lui est destiné se libère. Ces boucles sont donc "simples" puisque la période d'éloignement familial est d'emblée conçue comme provisoire, qu'elle est de courte durée (elle n'excède pas en général 5 ans), et qu'elle se fait à petite distance, les jeunes couples louant le plus souvent un appartement situé dans un quartier voisin de celui de leurs parents. C'est le cas de Paola B. (famille 30), une enseignante et fille de médecin qui a passé toute son enfance dans les beaux

²²⁹ Entretien n°48 avec Carlo B., entrepreneur, juin 2006

quartiers de Naples, dans le Vomero (voir CARTE 23B). Son père lui avait acheté un appartement à l'étage d'en dessous de chez lui, dans le même immeuble, en pensant à son mariage mais lorsque Paola s'est mariée en 1975, l'appartement était occupé par des locataires. Le temps de libérer l'appartement et de le refaire à neuf, Paola et son mari ont donc dû passer deux ans dans un "parc" moderne de la proche banlieue, à Fuorigrotta, avant de pouvoir revenir s'installer dans l'immeuble où Paola avait passé son enfance²³⁰. On le voit bien sur la carte 23, qui montre que ces boucles simples s'accompagnent d'une faible mobilité et s'effectuent en général au sein d'un petit espace.

Au total, ces boucles "simples" apparaissent comme une réponse contemporaine aux difficultés posées par la volonté de satisfaire au modèle traditionnel de formation de la famille italienne fondé sur l'installation dans un logement en propriété au moment du mariage. Il est en effet très difficile pour les parents de réussir à mettre à disposition de leurs enfants qui veulent s'installer un logement exactement au moment de leur mariage ou immédiatement après. Jusque dans les années 50, les parents italiens résolvaient ce problème en hébergeant les jeunes couples pendant quelques années en attendant de leur mettre à disposition un logement²³¹. Aujourd'hui, ils les aident à trouver – voire à payer – un appartement en location situé si possible lui aussi à proximité de chez eux, si bien que leurs enfants sortent provisoirement du parc de logements familiaux avant d'y revenir au terme d'une boucle à petite distance.

c. Les boucles complexes

Mais à côté de ces boucles "simples", on trouve également parmi les trajectoires des individus interrogés et de leurs proches des boucles "complexes", qui ne sont pas liées à la volonté de satisfaire aux modèles traditionnels de l'installation, mais plutôt à une prise d'autonomie individuelle par rapport à la parenté et à son influence sur les trajectoires résidentielles. Ces boucles complexes - moins nombreuses cependant que les précédentes – concernent des individus qui ne se sont pas réinstallés dans un logement de famille ou à proximité de chez leurs parents, mais qui après une longue période de mobilité passée en dehors du "système résidentiel patrimonial" et des lieux de leur enfance, sont finalement revenus s'établir dans leur quartier d'origine à proximité des leurs, souvent à la suite d'une succession et d'un véritable processus de "rappel familial", au sens où l'entend Isabelle Bertaux-Wiame²³². A la différence des boucles simples, ici la sortie du territoire familial n'est pas nécessairement conçue comme provisoire, elle peut être très longue et engendrer une forte mobilité à l'échelle nationale comme internationale, et peut s'accompagner également d'un usage plus diversifié de l'espace napolitain, certains individus pouvant passer de longues périodes dans des

²³⁰ Entretien n°30 avec Paola B., enseignante, janvier 2006

²³¹ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.204-209

²³² Voir BERTAUX-WIAME, 1991. L'auteur désigne par là la "force de rappel que des situations familiales peuvent exercer sur la génération suivante allant jusqu'à en modifier l'orientation initiale" (p.185).

quartiers périphériques ou dans des zones populaires de la vieille ville avant d'être ramenés dans les beaux quartiers.

La carte 24 donne deux exemples de ces "boucles complexes" et le cas de Giovanni S. (famille 3) en est bien représentatif²³³ (voir CARTE 24A). Ce psychanalyste né à Naples en 1947 est issu de familles très riches, aussi bien en ligne maternelle (son grand-père était un important industriel suisse établi à Naples) qu'en ligne paternelle (un de ses arrière-grands-pères était un des plus gros bijoutiers de la ville), lignées qui possédaient chacune un grand immeuble de famille sur l'une des avenues les plus prestigieuses des beaux quartiers de Naples. Pourtant lors de son départ du foyer parental en 1975, Giovanni n'a pas "reçu" de logement dans les immeubles familiaux comme cela avait été le cas pour son père ou son grand-père paternel. La fortune de la famille s'était en effet considérablement amoindrie depuis la deuxième guerre mondiale. Mais surtout, Giovanni n'a pas suivi les modèles résidentiels traditionnels de sa famille et de son milieu. Le départ de chez ses parents a été préparé par de longues études universitaires entre Pise, Urbino et Naples, et surtout, il s'est fait en dehors du mariage puisqu'en 1975, Giovanni est allé vivre en concubinage avec sa compagne dans un logement en location, à Portici, banlieue proche de Naples. Puis, lorsqu'il est revenu dans la ville après 2 ans passés à Milan et Londres, Giovanni s'est installé avec sa compagne (donc toujours hors-mariage) dans un quartier très populaire du centre de Naples, où aucun de ses parents n'a jamais vécu. Giovanni a donc connu une très forte mobilité, à la fois à l'échelle nationale et internationale, et a de plus habité dans des espaces très variés de l'espace napolitain, en sortant de la sphère étroite des beaux quartiers. Pourtant, en 1984, à la faveur de la succession de son grand-père, il est retourné dans la "città bene" et a emménagé dans l'immeuble de sa famille maternelle en même temps que sa mère et sa sœur. Après une trajectoire complexe et une mobilité élevée qui l'a porté à Milan, Pise ou Londres, Giovanni est donc revenu s'installer dans la rue où il a passé son enfance, dans l'appartement où a vécu son grand-père maternel, et dans un immeuble où vivaient également sa sœur, des oncles et des cousins...

Un deuxième exemple de ces "boucles complexes" est fourni par le cas de Francesco A. (famille 39). Ce magistrat est né à Naples en 1961 et a passé toute son enfance dans le quartier chic de Posillipo²³⁴. En 1992, il est parti un an à Bologne pour faire son stage de titularisation, et, de retour à Naples en 1993, il est allé vivre en location dans un quartier très populaire de la vieille ville, attiré par les loyers bas. Il a ensuite emménagé quelques années avec sa compagne, hors mariage, dans une autre zone du centre historique, qui a été l'un des cœurs de la "renaissance napolitaine" des années 90, à laquelle il a pleinement participé. Mais après sa séparation en 2000, il est retourné dans les beaux quartiers, et a vécu quelques temps chez son père dans son appartement d'enfance, avant de s'installer juste à proximité de chez lui dans le même quartier, à Posillipo, lorsqu'il a su que sa nouvelle compagne était enceinte. Après avoir passé une longue période dans le centre historique, Francesco est donc revenu vivre dans le quartier de son enfance, à proximité immédiate de chez son père, mais aussi de sa mère et de deux de ses sœurs, qui habitent toutes les trois dans une même rue située un peu plus loin dans le même quartier de Posillipo... (voir CARTE 24B)

²³³ Entretien n°3A avec Giovanni S., psychanalyste, décembre 2004

²³⁴ Entretien n°39 avec Francesco A., magistrat, juin 2006

On retrouve ici plusieurs points communs avec l'exemple précédent : le départ des beaux quartiers y est dû à la fois aux nécessités de l'émigration professionnelle, et à une rupture culturelle avec les modèles résidentiels traditionnels de la bourgeoisie de la ville (comme Giovanni, Francesco a cohabité hors-mariage et a été vivre dans des quartiers populaires de la vieille ville...). Cela montre bien que ces "boucles complexes" sont moins dûes à une volonté claire de respecter les modèles traditionnels de formation de la famille italienne qu'à une "crise" du modèle résidentiel patrimonial et du système de l'installation par la famille. Cette crise peut être provoquée par les difficultés économiques de familles en déclin ne parvenant plus à mettre à disposition rapidement des logements de famille à leurs membres qui se marient. Elle peut aussi être provoquée par la volonté d'indépendance de certains membres de la famille qui ont choisi d'autres modèles résidentiels et d'autres modes de formation de la famille, en dehors du mariage et de la propriété. Mais dans les deux cas, la crise du modèle résidentiel patrimonial n'est que passagère puisque la "rétention familiale" ou la reprise des logements de famille ne sont finalement que différées dans le temps. La présence de ces "boucles complexes" dans notre échantillon montre donc finalement la force du modèle résidentiel patrimonial dans la bourgeoisie napolitaine, modèle parfois temporairement remis en cause, mais qui finit par s'appliquer chez la grande majorité des individus, y compris chez ceux ayant a priori rompu avec les traditions résidentielles des élites de la ville.

Mais l'exemple de Francesco présente aussi une différence importante avec celui de Giovanni. Si les deux ont quitté les beaux quartiers selon des modalités analogues, leur "rappel" familial dans ces mêmes quartiers a eu en revanche des causes différentes. Dans le cas de Francesco, ce n'est pas la libération d'un beau logement de famille ou une succession qui l'ont ramené dans les quartiers de son enfance, mais une série de ruptures dans son cycle de vie familial : la séparation d'avec sa première compagne, puis la naissance de son enfant, et enfin le vieillissement de ses parents (et c'est cette dernière raison qui, comme souvent, est mise en valeur dans les entretiens²³⁵) l'ont poussé à se rapprocher géographiquement de sa famille. On voit donc par ce dernier exemple que les "rappels familiaux" ne sont pas toujours des "rappels patrimoniaux". Ici ce n'est pas l'attrait d'un patrimoine familial prestigieux et symbolique qui ramène les individus dans les beaux quartiers, mais l'intensité des relations familiales, le retour dans les quartiers d'origine étant véritablement recherché et justifié par un désir de proximité familiale

5. La rétention des réseaux de relations : des réinstallations volontaires dans les beaux quartiers

En effet, la rétention familiale dans les beaux quartiers n'est pas seulement une rétention patrimoniale, liée au système d'accès familial au logement. C'est aussi

²³⁵ La structure de l'entraide familiale garde en effet dans le Sud de l'Italie un profil "traditionnel" orienté vers le soutien aux parents âgés, plus que vers l'aide des femmes actives avec enfants en bas âge, qui domine au contraire dans le Nord du pays (voir SABBADINI, 2002, p.345)

l'intensité des relations familiales, et plus généralement l'importance des réseaux de relations dans le quartier (à la fois familiaux, amicaux, professionnels...) qui exercent une force de rétention sur les individus et contribuent à les maintenir ou à les "rappeler" dans les beaux quartiers de Naples. La rétention familiale n'est pas seulement organisée par des parents cherchant à installer leurs enfants adultes à proximité de chez eux, elle est également acceptée et souvent même recherchée par des enfants qui restent attachés à un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions de face à face au sein de la parentèle et des réseaux de classe d'âge. Cet attachement à une proximité familiale et à des réseaux de relations ancrés dans le quartier sera analysé plus en détails dans un chapitre ultérieur (voir infra chapitre X, 2), mais on voudrait d'ores et déjà insister sur les conséquences spatiales du phénomène à l'échelle individuelle comme familiale.

a. Des trajectoires simplifiées, même en dehors du système d'accès familial au logement

En effet, si la majorité des personnes interrogées ont pu s'installer dans un logement fourni par leur famille, un peu moins de la moitié d'entre elles (22 sur les 50) sont en revanche définitivement sorties du système familial et résident aujourd'hui dans un logement qui n'est ni un logement de famille, ni un appartement acheté par leurs parents au moment du mariage. Mais ce qui frappe parmi ces individus qui sont sortis du système d'accès familial au logement, c'est que finalement leurs trajectoires diffèrent peu des précédentes. Leur mobilité résidentielle est certes un peu plus élevée puisque le nombre médian de logements qu'ils ont occupés après leur départ du foyer parental est de trois, contre deux seulement pour ceux qui se sont réinstallés dans un logement fourni par leur famille. Mais elle demeure tout de même assez faible en valeur absolue. Dix des 22 personnes n'ayant pas pu bénéficier d'une mise à disposition d'un logement par leur famille n'ont ainsi occupé qu'un ou deux logements maximum après le départ de chez leurs parents, au terme d'une trajectoire extrêmement simplifiée et quasi "linéaire", le plus souvent effectuée au sein d'un espace limité aux beaux quartiers de la ville.

Le cas de Fiametta R. (famille 31) est bien représentatif de ces trajectoires "simplifiées" et "linéaires" en dehors du système d'accès familial au logement²³⁶. Cette professeur de lettres à l'université née en 1950 est issue par sa mère d'une des plus anciennes familles nobles de Naples, et a passé toute son enfance dans la partie basse de Chiaia, juste derrière la riviéra, dans un quartier où se concentrait alors l'essentiel de la noblesse de la ville. Mais la fortune de sa famille s'étant considérablement amenuisée depuis la seconde guerre mondiale, elle n'a pas pu bénéficier de la mise à disposition d'un logement de prestige dans le quartier au moment de son mariage. Elle a donc vécu une longue période en location, mais toujours à Chiaia, et dans une rue parallèle à celle où elle avait passé son enfance. Puis, en 1988, elle a déménagé et acheté avec son mari un appartement dans le quartier, dans une rue voisine. Au total, Fiametta aura donc occupé au cours de sa vie trois appartements situés à quelques rues de distance dans un rayon d'à peine 100

²³⁶ Entretien n°31 avec Fiametta R., universitaire, janvier 2006

mètres. Ce schéma se retrouve chez les 9 autres personnes ayant occupé moins de deux logements après leur départ du foyer parental : ils ont passé une période en location avant de pouvoir accéder à la propriété, en général avec une aide financière familiale, mais l'ont toujours fait dans les beaux quartiers de la ville à proximité de leur parents.

Plus encore que la faible mobilité résidentielle, c'est donc la simplicité géographique des trajectoires qui apparaît comme une caractéristique majeure des familles étudiées. Même lorsque la sortie du système d'accès familial au logement s'accompagne d'une forte mobilité (8 des 22 personnes sorties du "modèle résidentiel patrimonial" ont occupé 4 logements ou plus après leur départ du foyer parental), cette mobilité reste en général circonscrite aux beaux quartiers de la ville. Plusieurs individus interrogés et n'ayant pas pu bénéficier de logements offerts par leur famille ont ainsi eu une véritable trajectoire d'itinérance locale au cours de leur enfance ou de leur vie adulte, changeant de nombreuses fois de résidence mais toujours au sein du même quartier. Écoutons par exemple l'avocat Filippo M. (famille 23) nous retracer – non sans une pointe d'autodérision – son parcours durant son enfance :

"En fait je suis né via Crispi. Je me suis déplacé d'environ 150 mètres via Carlo Poerio, j'ai bougé encore une fois d'environ 40 mètres jusque via Santa Maria in Portico, et puis nous nous sommes stabilisés définitivement sur la Riviera di Chiaia où habite ma sœur encore aujourd'hui et où mes parents ont acheté un appartement." (*Entretien n°23A avec Filippo M., avocat, décembre 2005*)

Puisqu'ils n'ont pas pu reprendre un logement de famille au moment de leur mariage et que leurs parents ne leur ont pas acheté d'appartement, les parents de Filippo ont donc été contraints à une assez forte mobilité dans des logements en location avant de pouvoir accéder à leur tour à la propriété et se stabiliser. Mais leur parcours s'est déroulé dans un périmètre très réduit de quelques centaines de mètres dans le cœur de Chiaia, le centre bourgeois de la ville. Au total, qu'ils aient été mobiles ou non, les individus qui n'ont pas bénéficié de logements offerts par leur famille ou qui les ont quittés se sont quand même réinstallés à proximité de chez leurs parents, pas dans le même immeuble ou la même rue, mais en général dans le même quartier ou dans une zone voisine de la ville bourgeoise. Dix-sept des vingt-deux individus témoins ayant quitté le système d'accès familial au logement n'ont jamais habité ailleurs que dans les beaux quartiers de Naples au cours de leur vie adulte, et 15 d'entre elles résident aujourd'hui dans le même quartier qu'un membre de leur parentèle proche.

b. Des réinstallations groupées et volontaires à proximité des parents

Mais ces trajectoires de réinstallation volontaire dans le quartier d'origine ne sont pas l'œuvre d'individus isolés, elles ont aussi très souvent lieu "en famille", des groupes de frères et sœurs décidant simultanément ou à quelques années de distance d'acheter des logements dans les rues voisines de chez leurs parents. Aux générations précédentes, on a vu que ces déménagements collectifs de groupes de fratrie étaient fréquents, mais qu'ils s'accompagnaient alors d'une mobilité dans la ville, qu'ils servaient de moteur à un changement de quartier et à la relocalisation de la famille dans la città bene. À la génération des personnes interrogées nées dans

l'après guerre, ainsi qu'à celle de leurs enfants adultes, ces déménagements collectifs de frères et de sœurs sont au contraire majoritairement des déménagements de réinstallation sur place, d'enracinement dans les beaux quartiers. Ce changement s'explique par le fait que les personnes interrogées ont passées l'essentiel de leur enfance dans la città bene, dans des quartiers assez homogènes socialement pour y nouer des relations en profondeur, si bien que leur maintien dans les beaux quartiers est motivé non seulement par la présence de leur famille, mais également d'un réseau dense d'amis qui est à la fois une source d'attachement au quartier et une ressource fournissant aides et informations pour pouvoir s'y réinstaller.

Ce double rôle des réseaux de relations locaux, qui à la fois motivent et permettent le maintien dans les beaux quartiers, se retrouve dans de nombreux entretiens. La famille de Gaia S., une professeur d'histoire de l'art à l'université née à Naples en 1956 (famille 25) en fournit un bon exemple. Gaia et son frère n'ont pas "reçu" d'appartement pour leur mariage, car leurs parents, pourtant issus de familles très fortunées, n'ont pas eu les moyens de leur acheter des appartements, et n'ont pas pu non plus leur léguer des logements de familles puisqu'ils ne sont que locataires du grand appartement qu'ils occupent. Après son mariage, le frère de Gaia a donc emménagé dans un appartement de sa femme situé à quelques rues de chez ses parents dans le même quartier. Quelques années plus tard, il a averti sa tante maternelle qu'un appartement se libérait dans son immeuble, et cette dernière y a emménagé. Puis, en 1995, sa sœur Gaia l'a rejoint à son tour : elle s'était jusque là réinstallée chez ses parents avec son compagnon, mais à la naissance de sa deuxième fille, en 1995, son frère l'a avertie qu'un appartement se libérait dans son immeuble et Gaia l'a acheté. Trois ménages apparentés se sont donc progressivement regroupés dans cet immeuble du Vomero, chacun dans des logements en propriété, réalisant ainsi ce qu'ils n'étaient pas parvenu à faire dans l'immeuble parental auquel ils sont très attachés mais où aucun n'était propriétaire.

Ce rôle de la famille comme source d'aide et d'information pour l'accès au logement explique qu'on retrouve des processus de "réinstallations" collectives non seulement par le biais d'achats de logements, mais également chez des ménages locataires. C'est par exemple le cas dans la famille de Maria Teresa B. (famille 35). Cette dernière vit aujourd'hui dans le quartier du Vomero, tout comme sa mère et ses deux frères, les quatre ménages habitant dans des rues proches situées à moins de 5 minutes à pieds les unes des autres. Mais seule la mère de Maria Teresa et l'un de ses frères sont propriétaires de leur logement. Maria Teresa, elle, a déménagé dans le quartier assez récemment pour se rapprocher de sa mère très âgée, et a donc trouvé une location par l'intermédiaire d'amis et de parents. Son deuxième frère est propriétaire d'un appartement situé dans un autre quartier mais qu'il n'aime pas et il préfère donc louer un appartement dans le Vomero, ce qui lui permet également de rester à proximité de sa mère. Ici c'est donc par le biais des locations et pas seulement des achats que la fratrie a pu se regrouper, les échanges d'informations entre parents et amis permettant de trouver rapidement des logements à louer à proximité. Bien souvent d'ailleurs, la location n'est qu'une étape avant l'accession : elle permet un premier rapprochement avec la famille, rapide et facile, en attendant de pouvoir se stabiliser plus durablement à proximité de ses parents ou de ses frères et sœurs à la faveur d'un achat ou de la libération d'un logement de famille.

Ces systèmes de déménagements en groupe appuyés sur les réseaux de parents et d'amis apparaissent donc comme une substitution au système de la mise à

disposition de logements par les parents. Comme les parents n'ont pas pu installer tous leurs enfants à proximité de chez eux en leur achetant des logements pour leur mariage, ce sont les enfants qui se regroupent à proximité de chez ces derniers. Cela est apparu clairement dans l'exemple de Gaia S. et de son frère. On retrouve une stratégie analogue dans la famille de Maria Rosaria A. (famille 40), une universitaire de 50 ans issue d'une riche famille de pharmaciens. Maria Rosaria fait partie d'une fratrie de cinq, trois filles et deux garçons, qui habitent quasiment tous dans la même "parc", une vaste résidence fermée située dans le quartier chic de Chiaia au centre de la ville. Les parents ont en effet acheté un appartement dans le même immeuble qu'eux à chacune de leurs filles en prévision de leur mariage, et deux d'entre elles se sont effectivement réinstallées dans l'immeuble. Les deux garçons en revanche n'ont pas reçu d'appartements et ont dû les acheter eux mêmes – avec toutefois une aide financière de la famille – , mais ils l'ont fait à proximité immédiate de chez leurs parents : l'un dans la même résidence, et l'autre un peu plus loin dans la même rue. Sur les cinq frères et sœurs, quatre se sont donc réinstallés à proximité de chez leur parents, soit "volontairement" par des achats d'appartements pour les garçons, soit en reprenant les appartements mis à disposition par leurs parents pour les filles.

Ainsi, même quand ils n'ont pas pu bénéficier d'une mise à disposition d'un logement par leur famille, les individus interrogés dans les entretiens ont pu rester dans les beaux quartiers en s'appuyant sur les informations et sur l'aide financière de leurs parents, ou sur leurs relations amicales, utilisant largement les ressources relationnelles nouées dans le quartier grâce à une implantation familiale locale et ancienne. Leurs trajectoires diffèrent légèrement de celles qui se sont appuyées sur des logements transmis par les parents : ici on réside moins souvent dans les mêmes immeubles, les boucles résidentielles sont moins fréquentes, on ne trouve pas d'exemples de trajectoires "répétitives" au sein d'une même famille... Mais dans les deux cas, il s'agit toujours de trajectoires résidentielles simplifiées spatialement et circonscrites à une petite partie de l'espace urbain, même quand elles s'accompagnent de nombreux déménagements. Finalement, ce qui frappe à la génération des personnes interrogées, c'est l'extrême rareté des personnes qui ont véritablement quitté à la fois le système d'accès familial au logement et le "territoire" de leur famille, c'est à dire l'espace dans lequel vit l'essentiel de leur parentèle proche et qui rassemble les lieux symboliques de leur famille, et qui ont au contraire choisi d'aller s'établir définitivement dans un quartier "neuf". Ceux qui l'ont fait sont ceux qui ont émigré, qui ont quitté la ville. Mais ceux qui sont restés à Naples ont quasiment tous fini par se réinstaller dans les quartiers, les rues ou les immeubles où ils ont passé leur enfance.

Conclusion du chapitre

Au total, l'étude du parcours des familles de notre échantillon aux deux générations les plus récentes montre bien l'ouverture d'un cycle de territorialisation familiale dans les beaux quartiers, qui fait suite à une phase de "déménagement en famille" dans la "città bene" aux deux générations précédentes. Depuis les années 50 pour les familles les plus anciennement établies dans les beaux quartiers, à partir de

la fin des années 70 pour les autres, les familles de notre échantillon se sont en quelque sorte figées dans les beaux quartiers de la ville, retenant leurs membres dans les rues et souvent les immeubles de leur enfance. Cette rétention familiale repose sur l'attachement des personnes étudiées à l'intensité des liens dans la famille et à la vie relationnelle de leur quartier, mais elle se fonde surtout sur des dynamiques patrimoniales et notamment sur un système original de reprise des logements de famille par les enfants mariés, les vastes patrimoines immobiliers acquis lors de la construction de la "città bene" ayant été mis à profit pour satisfaire au modèle culturel de l'installation des enfants par les parents dans un logement en propriété au moment du mariage... Il y a dans la bourgeoisie de la ville un "modèle résidentiel patrimonial" qui produit des trajectoires originales. Ainsi un grand nombre des membres des familles étudiées n'ont jamais quitté les beaux quartiers de Naples, "circulant" à l'intérieur du réseau de logements mis à disposition par leur famille dans la "città bene"... D'autres ont quitté les beaux quartiers et même Naples, avant d'être ramenées dans les rues ou les immeubles de leur enfance à la faveur d'une succession, d'une naissance, ou d'un autre événement familial, au terme d'une trajectoire "en boucle".

Mais l'importance de ces trajectoires en boucle dans les familles étudiées – celles-ci sont de loin majoritaires – est aussi un symptôme des difficultés grandissantes qu'ont les vieilles familles des beaux quartiers à reproduire sur plusieurs générations ce modèle de réinstallation dans des logements de famille ou fournis par la famille. Face à la division des patrimoines et à l'effritement des fortunes des vieilles familles, surtout chez celles qui se sont établies le plus tôt dans les beaux quartiers, la reproduction du système repose de plus en plus sur l'allongement des boucles résidentielles, sur l'émigration des jeunes adultes vers Rome ou les grandes villes européennes qui – provisoire ou définitive - permet de procurer aux enfants restés ou rentrés à Naples des logements encore prestigieux... Dans bien des familles de notre échantillon, la reproduction du "modèle résidentiel patrimonial" pose aujourd'hui problème et nécessite des adaptations. Ce sont ces adaptations qu'il nous faut maintenant étudier.

Chapitre VIII.

Un "modèle résidentiel patrimonial" à la croisée des chemins ?

Comment les familles de la vieille bourgeoisie napolitaine réussissent-elles aujourd'hui encore à réinstaller leurs membres dans les quartiers, les rues et les immeubles de leur enfance et les lieux symboliques de leur famille, et ce alors même que certaines d'entre elles sont présentes dans les beaux quartiers de Naples depuis l'entre-deux guerres ?

On a déjà évoqué certaines pratiques mises en œuvre par les parents pour retenir leurs enfants dans les beaux quartiers: divisions et restructuration des grands appartements de famille, achats précoces de logement à proximité en s'appuyant sur les réseaux de relations et d'informations locaux, aides à la location temporaire dans un quartier voisin ou en dehors de Naples dans l'attente de la "libération" d'un logement de famille... Mais aujourd'hui ces pratiques sont rendues plus difficiles par un double changement de contexte. Changement de contexte économique tout d'abord, dû à l'amenuisement des fortunes de ces vieilles familles dont la richesse remonte souvent à plus de trois générations, mais aussi à la hausse récente des prix de l'immobilier à Naples, et particulièrement dans les beaux quartiers de la ville. Mais ce sont aussi des évolutions culturelles qui rendent la reproduction du "modèle résidentiel patrimonial" plus problématique. Les familles de notre échantillon connaissent en effet le même mouvement d'ouverture à l'autonomie individuelle qui caractérise la plupart des familles occidentales contemporaines, ce qui fait que le système d'installation des enfants par les parents peut être plus mal accepté par des jeunes adultes désireux de plus d'indépendance. Les nouveaux modèles résidentiels comme la collocation ou la cohabitation hors-mariage, qui étaient limités à la génération des personnes interrogées, ont augmenté massivement à celle de leurs enfants adultes, ce qui là aussi pose problème au sein d'un "modèle résidentiel patrimonial" fondé traditionnellement sur la mise à disposition de logements à l'occasion du mariage...

Si le chapitre précédent a décrit les principales caractéristiques du "modèle résidentiel patrimonial" et ses effets spatiaux, le but de ce chapitre est maintenant d'étudier les adaptations du modèle aux évolutions récentes, à la fois économiques et culturelles, de la bourgeoisie de la ville. Rien ne serait en effet plus faux d'imaginer que le système d'accès familial au logement évoqué dans les pages précédentes est un système rigide contrôlé par des parents autoritaires "plaçant" des enfants passifs dans les lieux de leur ascendance... Ce dernier se fonde en fait sur une négociation familiale capable de s'adapter à la diversité des cas individuels et à l'évolution de la

conjoncture. Certes, dans certaines familles de notre échantillon, le système de reprise des logements de famille apparaît comme en fin de cycle, les parentèles se serrant dans des immeubles extrêmement morcelés (1). Mais pour faire face à l'amenuisement des fortunes et aux tensions du marché du logement urbain, les familles de la bourgeoisie napolitaine organisent aussi de véritables "systèmes résidentiels familiaux" analogues à ceux observés dans certaines villes du Sud, fondés sur une gestion négociée du "parc" de logements familiaux et une mobilité des individus dans l'espace familial, qui permettent de réadapter constamment le patrimoine aux évolutions de la parentèle (2). Elles s'adaptent également à la nécessité d'un traitement égalitaire des enfants et intègrent les nouveaux modes de formation de la famille dans un contexte de "démocratisation" des relations familiales (3).

1. Usure des patrimoines et hausse de l'immobilier : vers une phase de dispersion familiale ?

Sous la double pression de l'usure de leurs patrimoines dans les beaux quartiers et de la hausse des prix de l'immobilier, certaines familles de notre échantillon ont de plus en plus de mal à rester dans les zones prestigieuses de la "Napoli bene", et ce maintien dans les quartiers bourgeois se fait soit au prix d'un "repli patrimonial" dans des appartements morcelés ayant perdu une partie de leur standing, soit au prix d'une émigration forte ou d'une dispersion urbaine d'une partie de la parentèle.

Certes la majorité des personnes interrogées ont encore actuellement un patrimoine assez conséquent dans la ville puisque 32 des 50 individus témoins possédaient en 2006 au moins trois biens immobiliers de valeur à Naples. Cela s'explique par la taille initiale souvent considérable des patrimoines familiaux dans l'aristocratie et la vieille bourgeoisie de la ville, et par le maintien dans ces milieux de pratiques de succession inégalitaires jusqu'à une période très récente, parfois jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. Les historiens ont bien décrit cette longue persistance d'une "culture du nom de famille" dans les élites napolitaines, fondées sur des pratiques familiales vouées au maintien de l'unité des patrimoines et du lien patrimoine – nom de famille, et ce malgré les inflexions égalitaires du code de l'Italie libérale : primogéniture stricte dans l'aristocratie et avantage systématique des héritiers mâles dans la bourgeoisie, au moins jusqu'à la première guerre mondiale, importance du célibat et des entrées dans les ordres etc²³⁷ ... Les familles de notre échantillon portent la trace de telles pratiques, qui ont perduré dans certaines lignées jusqu'à la seconde guerre mondiale. C'est très net dans l'aristocratie et chez les personnes interrogées encore en possession de leur palais de famille dans la vieille ville. Pour la plupart d'entre elles, c'est seulement à la mort de leurs grands-parents, dans les années 50 ou 60, que les palais ont commencé véritablement à être divisés. C'est le cas par exemple de Fabiola M. (famille 26), dont le beau palais familial de Montedidio appartenait entièrement au grand-père

²³⁷ Voir MACRY, 1984

maternel, et c'est seulement à la mort de ce dernier après la guerre que le palais a été divisé entre trois de ses enfants, un tiers revenant à la mère de Fabiola²³⁸... Quant au palais de Fabio P. (famille 33), il appartenait encore pour moitié à sa grand-mère paternelle, l'arrière grand-père de Fabio— qui en était l'unique propriétaire - l'ayant divisé entre ses deux filles²³⁹... Mais c'est aussi au sein de la bourgeoisie qu'on trouve des pratiques inégalitaires de succession et de stratégies vouées au maintien de l'unité des patrimoines, et ce encore tout au long de l'entre-deux guerre. Ainsi l'arrière-grand-père de Giovanni S. (famille 3), mort en 1922 avait-il réservé une double part d'héritage et les appartements les plus prestigieux de ses deux immeubles à ses deux fils aînés, les filles devant se partager le reste²⁴⁰. De même le grand-père de Carmine M. (famille 46), mort en 1940, qui possédait deux étages d'un immeuble de Chiaia, avait légué un étage entier à son fils, ses deux filles devant se partager l'étage inférieur²⁴¹. Par ailleurs, aux générations des grands-parents des personnes interrogées, et encore à celle de leurs, nés entre 1903 et 1930, on trouve fréquemment des tantes restées célibataires et ayant vécu toute leur vie dans l'appartement des parents, ou des oncles rentrés dans les ordres, signe que les stratégies de conservation du patrimoine familial étaient encore essentielles jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Mais après la seconde guerre mondiale, la division des patrimoines s'est accélérée fortement, accentuée par les difficultés économiques des vieilles familles et les évolutions juridiques et culturelles de la République italienne. Pour la plupart des plus vieilles familles de notre échantillon, issues de l'aristocratie ou de la plus ancienne bourgeoisie, la seconde guerre mondiale marque en effet vraiment une rupture économique et patrimoniale, clairement mise en valeur par les personnes interrogées dans les entretiens, qui y voient clairement le moment rupture du "déclin" de leur famille. Les destructions de la guerre, très importantes à Naples, ont en effet durablement atteint les possessions urbaines des vieilles familles, et même si elles conservent ensuite un "certain aplomb", pour reprendre les mots d'une des personnes interrogées²⁴², elles ne récupéreront pas leur niveau de fortune d'avant guerre. Il s'opère alors une bifurcation importante entre les familles qui entrent dans un cycle de lent déclin économique, et celles qui réussissent à renouveler leur fortune et leur patrimoine en profitant de la période d'expansion des années 50 et 60, notamment grâce aux investissements immobiliers dans les collines des beaux quartiers. On l'a dit, il y a une nette différence au sein de notre échantillon entre les plus vieilles familles de l'aristocratie et de la bourgeoisie, dont l'essentiel de la richesse remonte à plus de trois générations (38 sur les 50 familles étudiées), et celles issues d'une bourgeoisie plus modeste ayant considérablement augmenté ou renouvelé leur fortune dans les années d'après-guerre, il y a seulement deux générations de cela (voir supra, chapitre premier, 4c)... Si les secondes disposent encore de "réserves patrimoniales" importantes, puisque plus récentes, pour loger leurs enfants, ainsi que d'une aisance financière qui leur permet d'acheter facilement dans les beaux quartiers, les premières se retrouvent dans une situation d'usure des

²³⁸ Entretien n°26 avec Fabiola M., janvier 2006

²³⁹ Entretien n°33 avec Fabio P., février 2006

²⁴⁰ Acte notarié de la division des biens de Ciro S., arrière grand-père de Giovanni S., communiqué par ce dernier.

²⁴¹ Entretien n°46 avec Carmine M., avocat, juin 2006

²⁴² Entretien n°31 avec Fiametta R., universitaire, janvier 2006

patrimoines et parfois de difficultés financières face aux tensions du marché immobilier de la "città bene".

En effet, si Naples est restée une ville très bon marché au regard des standards italiens jusqu'au milieu des années 90, la ville connaît depuis lors la très forte hausse des prix des logements qui caractérise toute la péninsule depuis une dizaine d'années. Mais dans les beaux quartiers de la ville, les tensions sur le marché de l'immobilier sont encore plus vives du fait d'un changement de contexte urbain. La fin de la grande période de croissance de la construction neuve et du mouvement d'expansion de la ville bourgeoise dans les collines de la ville fait que l'offre de logements y augmente peu, et ce alors que la demande y reste élevée puisque les beaux quartiers connaissent une baisse de population moins forte que dans les autres quartiers du centre de la ville (voir supra, chapitre III, 2a). La faiblesse de la construction neuve dans ces quartiers déjà extrêmement denses n'est pas non plus compensée par le parc ancien, où l'offre demeure également très rare. L'un des effets pervers des phénomènes de rétention familiale dans les beaux quartiers et du "modèle résidentiel patrimonial" présent dans les élites de la ville réside en effet dans les tensions qu'il provoque en retour sur le marché local de l'immobilier. La plupart des grands logements de standing échappent au marché puisqu'ils se transmettent à l'intérieur des familles, si bien que ceux qui n'ont pas la chance de disposer d'un logement de famille doivent payer très cher leurs acquisitions dans les beaux quartiers. Ce phénomène est d'ailleurs une caractéristique récurrente des vieux quartiers bourgeois des centres-villes européens, et on le retrouve par exemple dans les beaux quartiers de l'Ouest parisien²⁴³.

Face à la double contrainte de l'usure de patrimoines et de la hausse de l'immobilier, les plus vieilles familles de l'échantillon ont parfois tendance à amorcer un "repli patrimonial" : le patrimoine possédé dans les beaux quartiers est morcelé à l'extrême et la parentèle s'y serre, car il devient l'unique moyen pour la famille de maintenir son rang en restant dans des quartiers prestigieux. La famille de Maria Giovanna C. (famille 1) en fournit un bon exemple²⁴⁴. Cette dernière est née à Naples en 1960 et appartient à la vieille bourgeoisie de la ville puisqu'elle descend par sa mère d'une lignée de la grande noblesse, et par son père d'une famille de négociants français établis à Naples dans la deuxième moitié du 19^e siècle. La fortune de la famille n'a aujourd'hui rien à voir avec ce qu'elle était et ce aussi bien sur le plan des revenus professionnels que du patrimoine. Le père de Maria Giovanna était architecte et ses frères et sœurs appartenaient aussi au monde des professions libérales, mais Maria Giovanna et sa fratrie disposent en revanche de revenus salariés plus modestes : elle est bibliothécaire, son frère est représentant de commerce et ses deux sœurs ne travaillent pas... Les patrimoines se sont aussi considérablement amenuisés, surtout en branche maternelle, dont Maria Giovanna n'a hérité que d'un seul grand appartement situé dans la vieille ville. Mais c'est finalement le patrimoine de la lignée paternelle qui a été le mieux conservé, et c'est lui qui est aujourd'hui largement exploité pour maintenir la famille dans les beaux

²⁴³ Voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989. Les auteurs notent par exemple que "conservés par ceux qui les habitent les grands appartements y sont particulièrement demandés" et que dans les 1^{er}, 8^e, 7^e et 6^e arrondissements "le pourcentage des mutations est de 20 % inférieur à la proportion de leur parc" (p.23-24).

²⁴⁴ Entretien n°1A avec Maria-Giovanna C., bibliothécaire, novembre 2004

quartiers. En effet, Maria Giovanna et une grande partie de sa parentèle se concentrent encore aujourd'hui dans la grande villa familiale achetée par leur ancêtre français à son arrivée à Naples dans les années 1860... Cette villa, située sur la colline de Posillipo devenue aujourd'hui le quartier le plus chic de la ville, appartenait entièrement à la grand-mère paternelle de Maria-Giovanna, qui l'a divisée de son vivant entre ses quatre enfants. La totalité des oncles et tantes paternels de Maria-Giovanna y habitent encore aujourd'hui. Son père occupe le rez de chaussée de la villa. Ses deux tantes paternelles, restées célibataires, habitent ensemble au premier étage de la villa dans le même appartement, tandis que son oncle réside au deuxième étage avec sa femme. De même la quasi totalité de la fratrie de Maria-Giovanna s'est réinstallée dans la villa familiale. Sa demi-sœur vient d'avoir un enfant et vit avec son compagnon dans un petit appartement que ses parents lui ont aménagé dans l'entre-sol de la villa. Son demi-frère occupe quant à lui avec sa femme et sa fille une extension de la villa, attenante au bâtiment principal mais avec une entrée indépendante. Quant à Maria Giovanna, elle réside dans un petit appartement situé dans un troisième bâtiment, de construction plus récente et séparé de la villa principale avec laquelle il partage le même jardin. Seule la sœur cadette de Maria Giovanna ne s'est pas réinstallée dans la villa après son mariage : elle est allée habiter dans un logement possédé par son mari dans un quartier voisin.

Voici donc deux générations d'une même lignée qui se retrouvent presque entièrement concentrées dans la même villa, formant une agrégation de 6 ménages apparentés correspondant à 17 individus, et où se côtoient parents et enfants, frères et sœurs, mais également oncles et neveux, cousins et cousines, chacun dans des appartements indépendants (FIGURE 22). Ce regroupement familial dans la villa s'est fait au prix d'une densification du terrain, avec la construction successive de deux extensions dans le jardin, et également d'un morcellement important des habitations, la villa ayant été divisée d'abord par étages (à la génération du père de Maria), puis par appartements, et ces derniers sont aujourd'hui divisés à leur tour. Aujourd'hui la famille se "serre" donc assez difficilement dans la villa dont le morcellement et la densité sont très poussés. Maria-Giovanna habite ainsi dans un petit 60 m² avec ses deux enfants et son mari, et ses parents ont fortement réduit la taille de leur appartement en lui enlevant trois pièces pour aménager un logement à leur dernière fille qui a eu récemment un enfant... Le confort des logements a considérablement baissé, et leur valeur – outre leur valeur affective et symbolique dans cette vieille maison de famille – réside surtout dans leur situation dans un des quartiers les plus chics de la ville, sur un terrain ayant une vue sur tout le golfe de Naples, situation que Maria Giovanna et ses frères et sœurs n'auraient pas pu retrouver si eux-mêmes ou leurs parents avaient dû acheter leurs logements. On peut donc s'interroger sur la capacité de la nouvelle génération à se réinstaller dans cette villa déjà surdensifiée. Il est probable que la concentration familiale a atteint ici ses limites, et que s'ouvrira un cycle de dispersion de la parentèle pour les générations suivantes.

C'est dans un tel cycle qu'est rentrée la famille de Federica G; (famille 50), née à Naples en 1950 et dont l'arrière-grand père propriétaire terrien avait fait construire un immeuble familial sur le corso Vittorio Emanuele, dans les années 1890²⁴⁵. Les descendants de cet arrière-grand père se sont ensuite réinstallés dans

²⁴⁵ Entretien n°50B avec Federica G., juin 2006

l'immeuble qui a été divisé par étages et par appartements. Le grand-père de Federica et l'ensemble de ses 6 frères et sœurs s'y sont ainsi réinstallés après leur mariage au lendemain de la première guerre mondiale. La majorité de leurs enfants ont fait de même après la deuxième guerre mondiale, et ce d'autant plus que la famille avait été durement atteinte par la guerre, perdant l'essentiel de ses terres. Si Federica a suivi son mari dans la zone basse des beaux quartiers après son mariage en 1974, ses deux frères et sa sœur se sont encore réinstallés dans l'immeuble familial, en se partageant le grand appartement de leur père. Mais leurs cousins l'ont en revanche quitté en masse, se dispersant entre Naples, Rome et les villes du Nord de l'Italie, si bien que l'immeuble ne rassemble plus aujourd'hui que 4 ménages de la famille, le reste ayant été vendu pour faire face à l'effritement des fortunes... Federica, dont le mari avocat ne disposait pas non plus de logements de famille "libres", n'a pas pu mettre à disposition de ses enfants (deux d'entre eux ont décohabité) des logements de famille, ni même leur acheter un appartement dans les beaux quartiers, elle a donc acheté à son fils un logement dans le quartier de Montedidio, moins cher que Chiaia, tandis que sa fille loue avec l'aide de ses parents un appartement dans la banlieue phlégréenne... La situation est analogue pour les enfants du frère de Federica, dont un habite dans les quartiers espagnols à Naples, et l'autre loue un studio à Rome. Sa sœur, elle, a réussi à mettre à disposition de sa fille mariée un logement de famille, mais de la famille de son mari, et donc situé dans son quartier d'origine, sur les hauteurs de Posillipo. Au total, si la fratrie de Federica restait encore concentrée à Chiaia, la génération de leurs enfants est beaucoup plus dispersée dans la ville et en Italie, "expulsée" des beaux quartiers napolitains par le manque de perspectives professionnelles pour les jeunes diplômés, mais également par l'épuisement des patrimoines familiaux.

Mais s'agit-il là véritablement de l'ouverture d'un cycle de dispersion familiale, avec une installation durable des jeunes adultes dans les villes d'Italie du Nord et dans de nouveaux quartiers napolitains, ou simplement d'un allongement des "boucles familiales", le rappel patrimonial ou "relationnel" dans les beaux quartiers n'étant que différé dans le temps ? Les entretiens ne permettent pas de le savoir puisque les jeunes adultes des familles étudiées ont pour la plupart moins de 40 ans et sont donc loin d'avoir achevé leur parcours résidentiel. Mais des phénomènes de rappel familial dans les beaux quartiers napolitains ne sont pas à exclure quand on sait l'habileté des familles étudiées, même parmi celles dont le patrimoine est très morcellé et les moyens financiers diminués, à organiser la mobilité de leurs membres pour pouvoir recomposer sans cesse la proximité familiale.

2. Une organisation en "systèmes résidentiels familiaux" dans la ville

En effet, dans bien des familles de notre échantillon d'étude, la division des patrimoines est compensée par un système de gestion souple et négocié des propriétés familiales qui permet, en organisant la mobilité des individus dans l'espace patrimonial, de maintenir tout de même les membres de la famille dans les beaux quartiers. On l'a vu, l'importance des mises à disposition gratuites des logements et le retard des transferts véritables de propriété permettent une gestion

collective du "parc" des logements de famille, qui peut ainsi être constamment adapté aux évolutions et aux besoins de la parentèle²⁴⁶. Le déclin de la taille des patrimoines est en partie compensé par l'assouplissement des règles de sa gestion dans un contexte de passage d'une culture de lignage à une culture de parentèle ouverte à l'autonomie de ses membres.

Le concept de "système résidentiel familial", forgé au sujet des villes des pays du Sud, et désignant un "ensemble articulé de lieux de résidence des membres d'une famille étendue ou élargie"²⁴⁷ semble donc bien convenir pour définir l'organisation spatiale des familles de la bourgeoisie napolitaine²⁴⁸. Pour qu'un simple ensemble de lieux de résidence familiaux devienne véritablement un "système", il faut en effet "que la mobilité interne existe, permettant aux membres du groupe une multilocalisation"²⁴⁹, une circulation d'un logement à un autre, la "mobilité apparente du logement" s'opposant à la "stabilité du système résidentiel"²⁵⁰. Ce type de mobilité interne à l'espace résidentiel familial et ces phénomènes de circulation des individus d'un logement de famille à un autre au sein d'un espace par ailleurs stable, reviennent de manière récurrente dans la majorité des familles de notre échantillon napolitain.

On a déjà étudié dans le chapitre précédent de telles trajectoires de "circulation familiale", mais à l'échelle individuelle. Il nous faut maintenant les étudier à l'échelle familiale, pour voir comment au sein d'une même famille, ces types de trajectoires provoquent des échanges de logements, des permutations et finalement une recomposition de l'ancrage résidentiel de la parentèle, qui réussit ainsi à se maintenir dans les beaux quartiers. Les "systèmes résidentiels familiaux" de la bourgeoisie napolitaine reposent d'abord sur une gestion collective de la propriété familiale (A), qui permet des échanges de logements entre frères et sœurs, et des recompositions profondes de l'ancrage de la famille au moment des héritages (B). Ils reposent enfin sur un véritable "opportunisme lignager" qui permet de mettre

²⁴⁶ Ces "parcs immobiliers" familiaux ont également été observés dans d'autres villes italiennes, et en particulier à Bologne à travers le concept de "micro patrimoine immobilier familial", pour désigner l'existence de véritables parcs de logements appartenant à la même famille et gérés collectivement pour loger ses membres. Voir LUNGARELLA, 1999, p.176-77.

²⁴⁷ Voir LE BRIS et aliter, 1987, p.258.

²⁴⁸ Le concept de "système résidentiel familial" a d'abord été élaboré par Emile Le Bris et son équipe au sujet des villes d'Afrique de l'Ouest des années 70 et 80 (LE BRIS et aliter, 1987). Il s'agissait alors de trouver un concept nouveau pour désigner le passage d'une organisation résidentielle familiale traditionnelle fondée sur la cohabitation sous le même toit, à une organisation nouvelle en milieu urbain fondée sur un réseau de logements dispersés spatialement mais reliés par un système de relations familiales et économiques. Le concept a ensuite été repris par Françoise Dureau dans ses études sur les mobilités en Colombie (DUREAU, 1999, 2002, 2004), notamment pour décrire le mode d'intégration à la ville de familles conservant des attaches rurales. Le concept a enfin été repris par un certain nombre de chercheurs de langue française travaillant sur les villes du Nord, et qui ont vu là un outil utile pour montrer l'importance des réseaux familiaux dans les choix et la mobilité résidentielle. Certains ont forgé des concepts voisins qui s'en inspirent, comme ceux de "réseaux aréolaires" (REMY, 2002) et "rapports résidentiels" (AUTHIER et aliter, 2001).

²⁴⁹ Voir LE BRIS et aliter, 1987, p.258

²⁵⁰ Ibid., p.258

à profit indifféremment les patrimoines des lignées paternelle, maternelle ou alliée pour se loger et rester dans les quartiers prestigieux de la ville.

a. Une gestion collective des logements de famille

On a vu dans le chapitre précédent que le "modèle résidentiel patrimonial" caractéristique d'une grande partie des familles étudiées repose en fait sur un retard du transfert de la propriété véritable des logements de famille aux enfants mariés. En général, lorsque les parents "donnent" un logement de famille à l'un de leurs enfants pour son mariage, ils ne font que le mettre gratuitement à sa disposition, la propriété restant longtemps indivise et concentrée entre les mains d'un des deux parents, si bien que c'est généralement quelques années avant la mort des parents que cette dernière est finalement répartie entre leurs enfants, en venant confirmer – ou non – la répartition de la résidence déjà effectuée à l'occasion de leur mariage.

Ce système de décalage chronologique entre répartition de la résidence et répartition de la propriété a pour effet de placer les parents en position de véritable chefs d'orchestre des mobilités à l'intérieur de l'espace résidentiel familial, en leur permettant d'adapter constamment le "stock" de logements de famille aux évolutions de la parentèle et aux besoins de leurs enfants. Le cas de la famille de Fabiola M. en fournit un bon exemple (famille 26). Cette dernière est née à Naples en 1950 et descend en ligne paternelle comme en ligne maternelle de deux des plus vieilles familles nobles du royaume de Naples. Elle habite aujourd'hui dans le palais historique de sa famille maternelle, dans le quartier de Montedidio, et dont le tiers est encore de propriété familiale, appartenant entièrement à la mère de Fabiola. Au moment du mariage de ses enfants, la mère de Fabiola leur a mis des logements à disposition dans le palais familial, mais en a conservé la propriété. Le frère aîné de Fabiola n'en a pas profité puisqu'il a émigré assez jeune à Milan et s'est établi dans le Nord. En revanche Fabiola s'est mariée en 1974 et, après 5 ans passés dans un appartement en location situé à proximité dans le quartier en attendant que l'appartement qui lui était destiné dans le palais familial se libère, elle est revenue s'installer dans le palais de Montedidio en 1979, d'abord dans l'appartement d'en face sur le même palier, puis dans son logement actuel. Dans les années 80, elle a en effet laissé son appartement à sa sœur qui, après quelques années passées à Padoue avec son époux au lendemain de son mariage, est elle aussi revenue s'installer dans le palais familial lors de son retour à Naples. Sur incitation de sa mère, mais d'un commun accord, Fabiola lui a donc cédé l'appartement qu'elle occupait pour déménager sur le même palier²⁵¹. Ces échanges d'appartements entre frères et sœurs, ou les phénomènes de circulation d'un des enfants entre plusieurs logements de famille situés dans le même immeuble ou le même quartier sont assez fréquents dans les familles étudiées et apparaissent comme le résultat d'un système de gestion familiale des logements fondé sur le maintien prolongé de l'indivision du patrimoine. Cette dernière permet des réajustements constants de la répartition de la résidence au sein des différents logements de famille, en facilitant les échanges ou les permutations d'appartements entre frères et sœurs, parents et enfants, oncles et neveux...

²⁵¹ Voir entretien n°26 avec Fabiola M., janvier 2006

Mais pour bien fonctionner et ne pas susciter de conflits dans la famille, ce système doit s'appuyer sur une gestion négociée et collective des logements de famille, même si cette dernière est orchestrée par les parents. Dans la majorité des familles étudiées, la répartition des différents membres de la parentèle entre les logements de famille passe en effet par une négociation constante et consensuelle. Cela apparaît clairement dans la famille de Federica B. (famille 4), une chef d'entreprise de 45 ans résidant actuellement dans le Vomero. A Naples, la parentèle proche de Federica se répartit en fait entre deux immeubles de familles achetés dans les années 60 par le père de cette dernière, fondateur de l'entreprise familiale, et tous les deux mis au nom de sa femme pour des raisons fiscales. Dans le premier situé à Posillipo, habitent la sœur aînée de Federica et des cousins paternels. Dans le second, situé dans le Vomero et constitué en fait de deux belles villas partageant le même jardin, vivent Federica, sa mère, sa grand-mère maternelle et ses deux derniers frères et sœurs, chacun dans des appartements indépendants. Or, à part le frère de Federica, aucun membre de la famille n'est véritablement propriétaire du logement qu'il occupe, même s'ils sont tous logés à titre gratuit. Les appartements du Posillipo sont en effet restés indivis et appartiennent encore tous à la mère de Federica. Les villas du Vomero en revanche ont été divisées récemment par le père de Federica quelques années avant sa mort, intervenue en 2004. Mais la répartition de la propriété alors opérée ne correspond pas à celle de la résidence. La propriété de la villa principale est ainsi divisée entre le frère de Federica, Luciano, et sa sœur Ariana, qui n'y réside pas, alors que leur mère en a l'usufruit. Quant à la maison de l'autre côté du jardin où résident Federica et sa sœur Ariana, elle est entièrement de propriété de leur sœur aînée Vittoria qui n'y habite pas mais vit en revanche dans la villa familiale de Posillipo dont elle n'est pas propriétaire puisque cette dernière appartient à sa mère... Mais ces problèmes de répartition de la propriété véritable des logements de famille sont considérés comme secondaires par Federica et son frère, qui y accordent peu d'intérêt et n'en ont d'ailleurs pas une connaissance très précise. Les entretiens montrent plutôt que pour eux le patrimoine familial est perçu avant tout comme un bien collectif pouvant être utilisé par tous et devant satisfaire les besoins de tous les membres de la famille :

" C'est peut-être L. qui a le plus de propriétés, mais il n'a pas, disons qu'il n'a pas lui les profits de ces propriétés, enfin c'est maman qui les a. [Mais tout appartient à votre mère ?] De fait oui, enfin c'est à dire, les profits, les rentes de ces propriétés, c'est à dire, c'est comme si on considérait que, c'est pour ça que je te disais que je ne me rappelle même pas par exemple si la maison de L. est à L., et pareil pour celle d'A. C'est comme si tout était encore indivis. C'est à dire, on a tout en usufruit, on profite des biens de la famille"
(Entretien 4A avec Federica B., 22 février 2005).

"Alors certains appartements qui se trouvent dans la maison là-bas où habite F. sont à mon nom, mais disons, ils sont à mon nom de manière purement formelle, car il va bien falloir les partager entre mes sœurs, ou alors on les vendra, enfin on verra, on ne sait pas encore ce qui se passera, mais bien qu'ils soient à mon nom, ils ne sont pas vraiment de ma propriété au sens plein, puisque, disons, dans notre famille c'est un peu étrange, disons que de toute façon il y a une gestion familiale des biens"
(Entretien 4B avec Luciano B., frère de Federica B., avril 2005).

Ainsi, dans l'optique de Federica comme dans celle de son frère, les logements de famille constituent des biens collectifs voués avant tout à l'installation des membres de la famille, installation au regard de laquelle la propriété formelle des logements et leur statut juridique n'a que peu d'importance. Le patrimoine familial est susceptible d'être réadapté aux besoins de la famille, et la répartition résidentielle actuelle des membres de la famille peut très bien faire l'objet de remaniements ultérieurs. Dans la famille de Federica, cette "utilisation collective de la propriété familiale" n'a pas donné lieu à des échanges d'appartements entre frères et sœurs comme dans celle de Fabiola. Mais elle a facilité des "circulations" entre plusieurs logements de famille : Federica a ainsi habité un temps dans la villa familiale de Posillipo avant de déménager dans la villa du Vomero, sur incitation de son père qui voulait qu'elle se rapproche de chez lui. De même, son frère Luciano est également passé d'un logement de famille à un autre car il a vécu quelques années avec sa compagne dans un appartement possédé par son père dans la vieille ville avant de venir s'installer lui aussi dans la villa du Vomero une fois que l'appartement de ses parents a été divisé en deux. Leurs trajectoires résidentielles ont pris la forme d'une circulation entre des logements de famille, circulation encouragée par les parents et facilitée par l'indivision de fait du patrimoine.

Luciano B. a beau présenter ce système de "gestion familiale" des logements comme une exception, les entretiens montrent au contraire qu'il est assez fréquent au sein de la bourgeoisie napolitaine, en particulier dans les familles possédant un immeuble ou une villa familiale où cohabitent plusieurs ménages apparentés. On retrouve ainsi des comportements très similaires dans la famille d'Antonella di L. (famille 38) dont la quasi-totalité de la parentèle proche se répartit dans 6 appartements contigus occupant les deux derniers étages d'un bel immeuble bourgeois du front de mer de Chiaia. Or ici aussi la répartition de la résidence ne correspond pas vraiment à celle de la propriété, qui reste encore largement indivise et concentrée entre les mains de la mère d'Antonella et de sa grand-mère maternelle (FIGURE 23). Ainsi, trois ménages cohabitent dans des appartements indépendants au dernier étage de l'immeuble, mais ce dernier appartient totalement à la grand-mère maternelle d'Antonella. De même, trois ménages se partagent l'étage inférieur, mais qui est entièrement de propriété de sa mère... L'entretien avec Antonella montre que la répartition des différents appartements entre elle et ses frères et sœurs n'a pas provoqué de conflits, car elle s'est faite progressivement au gré des mariages des uns et des autres, et toujours de manière négociée et consensuelle. Comme dans la famille précédente, la propriété des logements de famille est considérée ici comme purement formelle et secondaire dans un système où le patrimoine est perçu avant tout comme un bien collectif devant servir à installer les membres de la famille.

Le plus souvent, cette gestion collective des logements de famille se fait de manière informelle, mais dans certains cas elle peut aussi s'appuyer sur des institutions plus formelles comme les conseils de famille. Ces cas demeurent rares puisqu'ils ne concernent que deux des 50 familles étudiées, mais ils sont intéressants car ils montrent bien que l'attribution des logements de famille est l'affaire de tous. Ainsi, c'est à la suite d'un "conseil de famille" que Roberta P. (famille 6) a reçu en héritage le bel appartement de son grand-père paternel situé dans un palais baroque des quartiers espagnols dans le centre de Naples. L'appartement, qui servait également de cabinet de dentiste pour son grand-père et où avait vécu son père durant son enfance était en effet resté vide depuis la mort de son grand-père. Aucun

membre de la famille n'avait voulu s'y installer car il se situait dans un quartier populaire jugé dangereux. Mais en 2003, la copropriété a voulu imposer des travaux dans l'immeuble et la famille s'est donc réunie pour savoir s'il fallait garder l'appartement ou le vendre. Les parents de Roberta lui ont alors proposé de reprendre l'appartement si elle le voulait, au terme d'une longue négociation. Les parents de Roberta en effet souhaitaient être justes vis à vis de Roberta puisqu'elle était alors la dernière de leurs 4 filles à n'avoir pas reçu d'appartement pour son installation, mais en même temps ils considéraient que l'appartement se situait dans un quartier dangereux et ne convenait plus au statut social de la famille, et éprouvaient de plus des réticences à ce que Roberta y emménage avec son compagnon sans être mariée. Roberta de son côté souhaitaient se stabiliser avec son compagnon après plusieurs années de forte mobilité en Italie centrale, mais ne souhaitait pas non plus se rapprocher trop de sa famille. C'est donc finalement au terme de longues discussions que Roberta a finalement décidé d'accepter l'appartement, revenant ainsi s'établir dans l'espace résidentiel familial, dans l'appartement même où son père avait passé son enfance.

Si dans la majorité des cas cette gestion collective des logements est animée par les parents et liée à l'indivision prolongée du patrimoine, on peut aussi la retrouver dans des familles où la propriété des logements familiaux a été bien répartie entre les enfants et où ce sont alors les frères et sœurs qui décident entre eux et collectivement de l'attribution des logements. La famille d'Elia R. (famille 12) en fournit un bon exemple. Cet avocat de 50 ans réside aujourd'hui sur les pentes Sud du Vomero mais il est en fait originaire de Torre Annunziata, sur le littoral vésuvien. Son père, avocat également, avait acheté pour chacun de ses enfants un appartement à Torre Annunziata en prévision de leur mariage, et comme ce dernier est mort assez tôt, en 1965, ses trois enfants se sont assez vite retrouvés tous propriétaires d'un logement. Ces derniers les ont vendus progressivement pour venir s'établir à Naples, mais ils l'ont fait dans le cadre d'une gestion collective, la vente de l'appartement d'un membre de la fratrie pouvant servir à financer l'achat du logement d'un autre frère ou sœur... Ainsi, en 1980, Elia a vendu son appartement de Torre Annunziata pour permettre à sa sœur, alors veuve, de pouvoir émigrer dans le Nord en y achetant une nouvelle maison, la vente de l'appartement de cette dernière ne suffisant pas à couvrir la dépense nécessaire. Il est alors retourné quelques années vivre avec sa mère dans le grand appartement que cette dernière avait acheté à Naples pour y prendre sa retraite. Après la mort de cette dernière en 1985, il a hérité de la moitié de l'appartement, ce qui a été considéré comme une compensation de la vente de son appartement de Torre Annunziata et lui a permis d'acquérir son logement actuel. Ce système de gestion collective des logements de famille a facilité la circulation de la fratrie dans l'espace résidentiel familial, les frères et sœurs pouvant se succéder au sein des mêmes logements. Ainsi, la sœur d'Elia est retournée vivre avec sa mère après la mort de son premier mari, et lors de son départ dans le nord en 1980, son frère Elia a pris le relais, venant à son tour s'installer chez sa mère pour lui tenir compagnie. On retrouve ce système de succession dans le même logement chez le frère aîné d'Elia, qui il y a quelques années a laissé son appartement du corso Vittorio Emanuele à sa fille aînée et est allé vivre en location dans un quartier voisin...

Mais il serait bien sûr naïf de croire que la répartition des membres de la famille entre les différents logements fait toujours et systématiquement l'objet d'une

négociation transparente et consensuelle. Les entretiens ont bien mis en lumière les importants conflits qui peuvent exister dans certaines familles autour de la division du patrimoine, surtout quand les successions et les héritages deviennent l'un des principaux moyens de conservation du statut social dans des familles économiquement sur le déclin. Lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'une négociation transparente et juste avec les enfants, l'indivision du patrimoine et sa concentration dans les mains des parents peut en effet se révéler une source de tensions. L'exemple de la famille de Maria Giovanna C. (famille 1) le montre bien. On a déjà évoqué cette bibliothécaire née à Naples en 1960. Elle habite aujourd'hui dans la villa familiale de sa famille paternelle, aux côtés de la totalité des oncles et tantes paternels, de son père, et de la quasi totalité de sa fratrie, 6 ménages apparentés cohabitant dans la villa dans des appartements indépendants. Comme dans la plupart des exemples précédents, ici non plus la répartition de la propriété ne correspond par à celle de la résidence réelle des membres de la famille, la propriété restant encore largement entre les mains du père de Maria Giovanna et de ses oncles et tantes. Mais le problème est qu'ici ce décalage ne s'accompagne pas d'une gestion transparente de la propriété. C'est au contraire le flou qui règne sur la répartition réelle de cette dernière : Maria Giovanna ne sait pas auxquels de ses frères son père a réellement fait des donations, qui ont souvent eu lieu en secret... Certains des enfants sont propriétaires et d'autres pas. Maria Giovanna par exemple ne possède rien en propre dans la villa familiale, où elle a dû en quelque sorte "conquérir" son appartement sans l'appui de ses parents, appartement dont elle n'est que locataire puisqu'il appartient à une de ses tantes...

Les tensions peuvent donc être importantes autour de la répartition du patrimoine, et ce que ce soit entre frères et sœurs ou entre parents et enfants adultes. Le modèle résidentiel patrimonial augmente en effet de manière considérable la dépendance des enfants vis à vis de leurs parents, qui non seulement sont logés grâce à eux, mais aussi dans un appartement qui reste à leurs parents. L'exemple de Rosaria R. (famille 2) le montre bien. Cette jeune femme de 34 ans, fille d'un magistrat issu d'une vieille famille bourgeoise de la ville, s'est mariée récemment, en 2003, et a emménagé deux mois après son mariage dans un logement de famille de son mari, un grand appartement de 140 m² situé dans un des plus beaux palais de la riviéra di Chiaia, le front de mer prestigieux des beaux quartiers napolitains. Cet appartement était en fait celui de la grand-mère maternelle de son mari, qui y vivait avec une de ses filles restée célibataire. A la mort de cette dernière en 2000, la mère de son mari a hérité de l'appartement, et l'a donné à son fils pour son mariage. Mais l'appartement n'a été que mis à disposition gratuitement au nouveau couple, il est resté de propriété de la belle-mère de Rosaria, ce qui est une source de tensions fortes entre les deux femmes. La première a par exemple eu son mot à dire pour les travaux d'aménagement de l'appartement...

Mais au total, ces cas de conflits familiaux autour de l'attribution des logements de famille demeurent rares dans notre échantillon puisqu'ils ne concernent que 5 des 50 familles étudiées. On peut certes supposer que les personnes interrogées ont cherché à minimiser l'importance des conflits familiaux ou même à taire les problèmes de répartition du patrimoine par soucis de ne pas aviver les tensions familiales ou par simple volonté de discrétion sur un sujet à caractère éminemment privé. Mais justement, ce qui frappe dans les entretiens c'est au contraire l'étonnante facilité avec laquelle les personnes interrogées ont accepté de

détailler la répartition du patrimoine dans leur famille, n'hésitant pas à révéler les secrets des successions. Les tensions existent, mais elles suscitent rarement de rupture ouverte avec la famille, et la répartition des logements de famille fait le plus souvent l'objet d'un consensus.

b. Des échanges et des permutations de logements à l'intérieur de la famille

Ce système de gestion collective du "parc" de logements familiaux favorise les échanges de logements entre les différents membres d'une même parentèle. Certes, de tels échanges ne sont certes pas une spécificité napolitaine ni même méditerranéenne et apparaissent comme une caractéristique propre aux quartiers de centre-ville et aux populations anciennement établies en ville²⁵². Mais dans la bourgeoisie napolitaine, ils sont particulièrement nombreux car facilités par la présence d'un véritable "modèle résidentiel patrimonial" dont on a décrit plus haut le fonctionnement. La réutilisation des logements de famille de génération en génération pour loger les enfants mariés permet de conserver les mêmes résidences principales au fil du temps, les enfants succédant aux parents ou aux grands-parents dans les mêmes appartements. Mais le fait que bien souvent la reprise des logements de famille prennent la forme d'une simple mise à disposition gratuite sans transfert immédiat de propriété fait que les échanges et les réattributions d'appartements peuvent également avoir lieu entre personnes vivantes au cours de la même génération. Les entretiens permettent de dresser une typologie assez fine de cette circulation des logements entre les membres d'une même famille.

En ce qui concerne les échanges de logements entre personnes vivantes, on constate que les échanges proprement dits, c'est à dire la permutation des occupants de deux logements, sont assez rares. On en a trouvé que deux cas au sein des trajectoires résidentielles des 50 personnes interrogées et de leur parents proches. C'est par exemple ce qu'ont fait le père et la tante paternelle de Giovanni S. (famille 3) au moment de la succession de la grand-mère paternelle de ce dernier en 1950. Ils ont véritablement échangé d'appartement, le père de Giovanni laissant son logement à sa sœur, qui habitait auparavant avec ses parents, pour emménager dans l'ex-appartement de ces derniers dans l'immeuble familial du corso Vittorio Emanuele. Beaucoup plus nombreux sont en revanche ce que Monique Vervaecke a appelé les "échanges restreints" de logements au sein du réseau familial, c'est à dire le fait pour un individu de reprendre le logement laissé vacant par un parent qui déménage²⁵³. Dans la population lilloise étudiée par Vervaecke, ce type d'échange pouvait porter à la fois sur des logements en propriété et des appartements du secteur locatif ancien, mais dans la bourgeoisie napolitaine, il concerne également – et même principalement – des logements de famille.

Les formes d'échanges restreints de logements de famille au sein du réseau de parenté sont très variées dans notre échantillon. Le cas le plus fréquent est celui de l'échange entre frères et sœurs : un frère puis une sœur, ou inversement, se succèdent à quelques années de distance dans le même appartement de famille, mis tour à tour à leur disposition par leurs parents ou un autre membre de la famille. On

²⁵² Voir VERVAECKE, 1988

²⁵³ Ibid., p.167

en a vu un exemple avec Fabiola M. (famille 26), cette dernière ayant occupé successivement deux appartements du palais familial, le premier juste après son mariage mais qui était destiné en fait à sa sœur aînée alors en poste dans le Nord, puis un autre appartement situé sur le même palier après le retour de sa sœur à Naples, cette dernière ayant récupéré son appartement... Michele I (famille 15) a lui aussi profité de l'émigration de sa sœur aînée pour emménager dans l'appartement qu'elle occupait avec son compagnon avant son départ à Rome, et propriété de ce dernier. Mais si ces échanges sont souvent dûs à des départs hors de Naples, ils peuvent aussi s'expliquer par la réorganisation résidentielle de la famille à la suite d'une succession, comme dans le cas de Carlo B. (famille 48), qui en 1985, à la mort de son grand-père, a hérité de son grand appartement et a donc laissé à son frère le logement qu'il occupait auparavant, de propriété de son père mais également plus petit, et qui convenait donc bien à son frère cadet alors sans enfants.

Un autre cas assez fréquent d'échange restreint de logement dans le réseau familial concerne les parents âgés et leurs enfants adultes : un parent, en général séparé ou veuf, déménage pour laisser son logement à un de ses enfants adultes qui a besoin de s'installer, et va vivre dans un logement plus petit, ou émigre en dehors de Naples. On l'a vu par exemple avec l'architecte Claudio de L., né en 1936 (famille 10) qui pour "installer" sa dernière fille compte lui laisser son appartement, désormais trop grand pour lui puisqu'il est veuf et que tous ses enfants ont décohabité, et pense aller vivre dans une résidence secondaire dans une petite ville d'Italie centrale. Le frère aîné d'Elia R, né en 1940 (famille 12), a quant à lui déjà laissé son appartement à sa fille aînée qui y a emménagé avec son compagnon. Séparé de sa femme, il a décidé de laisser son grand appartement à sa fille pour aller vivre dans un logement plus petit et plus central.

Même si ces cas sont beaucoup moins nombreux, les échanges restreints peuvent concerner des parents plus éloignés, deux cousins se succédant dans le même logement, ou un oncle laissant son appartement à un neveu... Cela est clairement dû au système de la gestion collective des logements de famille et de l'indivision du patrimoine, comme le montre bien l'exemple de la famille du professeur Arturo F (famille 11), né à Naples en 1941. Le père de ce dernier avait acheté un appartement sur le même palier que lui, à Chiaia, en pensant que son fils s'y installerait après son mariage. Mais Arturo n'a jamais voulu y emménager, ni après son mariage, ni après sa séparation, et la propriété de l'appartement est donc restée concentrée entre les mains de son père, qui l'a utilisé pour loger gratuitement d'autres membres de la famille qui en avaient besoin. C'est d'abord l'ex-femme d'Arturo qui s'y est installée avec ses deux enfants après sa séparation, vivant ainsi plusieurs années sur le même palier que ses beaux-parents alors qu'elle venait de se séparer de leur fils... Puis lorsqu'elle s'est remariée, l'ex-femme d'Arturo a quitté l'appartement qui a été mis à disposition d'un des neveux de ce dernier, qui y habite encore aujourd'hui. Là encore, on retrouve cette conception du parc de logements de famille comme un patrimoine commun devant avant tout servir à installer les membres de la famille, quelle qu'en soit la structure de propriété.

c. L'hébergement provisoire chez un membre de la famille

Outre les permutations et les échanges restreints, on rencontre un troisième type de circulation des logements dans le réseau familial au sein de notre échantillon. Il s'agit du cas particulier de l'hébergement provisoire d'un parent traversant une période de difficulté. Les cas de cohabitations entre plusieurs ménages apparentés dans le même logement (les "familles multiples" de Peter Laslett), ou entre un ménage et quelques individus apparentés (les "familles élargies"), sont en effet assez fréquents parmi les familles étudiées, mais ils sont toujours conçus comme provisoires et comme une réponse temporaire à une situation de crise. Ils concernent donc essentiellement trois types de personnes.

Il y a tout d'abord les jeunes couples n'ayant pas pu trouver un logement indépendant après leur mariage, et qui emménagent donc chez les parents de l'un des deux conjoints en attendant d'être mieux installés. Ce type de cohabitations était très répandu dans toute l'Italie encore dans les années 50 puisqu'en général durant ces années le départ de chez les parents ne se faisait pas au moment du mariage, mais plusieurs années après²⁵⁴. Parmi les familles étudiées, il était encore assez fréquent chez les personnes interrogées et chez leurs parents, mais il est devenu très marginal pour leurs enfants, nés à partir des années 70, où il concerne surtout les couples où a eu lieu une naissance hors mariage "non prévue", qui a pris de cours la famille et ne lui a pas laissé le temps de mettre un logement à disposition du nouveau ménage²⁵⁵. Cela a par exemple été le cas pour la fille de Cristina G (famille 50), tombée enceinte alors qu'elle n'était pas encore mariée et que l'appartement que lui destinaient ses parents était occupé par des locataires. En attendant que ces derniers s'en aillent, un espace a donc été aménagé "en catastrophe" dans une aile du grand appartement de Cristina pour loger le nouveau couple.

Le deuxième type de personnes concernées par ces phases de cohabitation provisoire chez un parent sont les femmes séparées avec des enfants à charge qui retournent vivre chez leurs parents. Comme on l'a dit précédemment, les séparations ont un effet très différent sur les trajectoires résidentielles des hommes et des femmes, en ayant tendance à éloigner les premiers de leur famille d'origine et à rapprocher au contraire les secondes de leurs parents. Ainsi, sur les 8 femmes séparées ou divorcées parmi les personnes interrogées, 3 ont cohabité temporairement ou définitivement avec un de leurs parents, en général leur mère, après leur séparation. Certaines sont retournées vivre chez leur mère dans leur appartement d'enfance, comme Antonia M. (famille 34), qui a habité 10 ans avec sa mère jusqu'à la mort de cette dernière avant de se remarier. Pour d'autres, la séparation s'est accompagnée d'un double déménagement, mère et fille décidant d'acquérir un nouvel appartement et de s'y installer ensemble, comme cela a été le cas pour Giuliana M. (famille 7). Le plus souvent ce type de cohabitation associe d'ailleurs une femme divorcée à un parent resté veuf ou lui même séparé, la

²⁵⁴ La résidence néolocale était en effet encore minoritaire en Italie dans les années 50, les couples récemment mariés commençant par passer quelques années dans le logement des parents d'un des deux conjoints, majoritairement ceux du mari, surtout en Italie centrale. Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.48-49 et p.204-206

²⁵⁵ C'est aussi ce que note Marzio Barbagli, mais pour l'ensemble de l'Italie. Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.209. Pour les auteurs, la famille multiple faisant cohabiter plusieurs générations sous le même toit est devenue en Italie, une solution d'urgence toujours temporaire (ibid., p.209)

cohabitation servant à la fois à amortir les effets de la séparation des enfants et ceux du vieillissement des parents.

En effet, le troisième cas d'hébergement provisoire concerne précisément les parents âgés veufs ou séparés qui vont vivre chez l'un de leurs enfants adultes pour ne pas rester seuls – ou inversement, des enfants adultes qui retournent vivre chez leurs parents âgés, souvent à la suite du décès d'un de leurs deux parents. Sur les 50 personnes interrogées, 8 ont ainsi habité avec l'un de leurs parents pour lui tenir compagnie durant sa vieillesse, et parmi ceux qui ne l'ont pas fait, 7 ont un frère ou une soeur qui a assumé ce rôle. Au total, on retrouve donc la pratique de la cohabitation avec les parents âgés restés seuls ou devenus dépendants dans près d'un tiers des familles étudiées (15 sur les 50), et il ne faut pas oublier qu'à ces cohabitations proprement dites s'ajoutent les cas encore plus nombreux de "semi-cohabitation" entre parents âgés et enfants adultes dans les mêmes immeubles. Dans notre échantillon, cette pratique peut prendre deux formes. Elle peut s'appuyer sur un déménagement du parent resté seul, qui quitte son logement pour venir habiter chez un des ses enfants adultes, comme l'a fait par exemple la mère de Mario P. (famille 6), venue vivre avec son fils et sa famille après la mort de son mari. Mais dans d'autres cas, c'est un des enfants qui déménage pour aller vivre dans l'appartement de son père ou de sa mère âgée, comme l'a fait par exemple Margherita P. (famille 18) qui après 7 ans passés en périphérie est revenue avec son mari vivre dans l'appartement de son enfance après la mort de sa mère, pour tenir compagnie à son père resté seul. Cette situation est aussi fréquente que la première dans les familles étudiées, ce qui montre l'importance que revêt aux yeux des personnes interrogées le fait de ne pas laisser seuls leurs parents âgés, puisqu'elles sont prêtes à déménager avec toute leur famille, conjoint et enfants, pour retourner vivre auprès de leurs parents. A première vue cette importance de la cohabitation avec les parents âgés dans la bourgeoisie napolitaine peut étonner. Il s'agit certes d'une pratique très répandue dans toutes les sociétés de l'Europe du Sud, mais on aurait pu penser qu'elle aurait été un peu moins diffuse dans la bourgeoisie napolitaine où les familles ont souvent les moyens financiers de trouver des solutions alternatives pour le soin des parents âgés. L'hébergement des parents âgés reste cependant fréquent dans ce milieu car il vise autant à apporter un support matériel qu'un soutien moral et dépend surtout de facteurs culturels. Il apparaît avant tout comme le fruit de l'attachement à un mode de vie fondé sur des contacts constants au sein de la parentèle et caractéristiques des systèmes familiaux à liens forts (voir *infra*, chapitre X, 2).

d. Un impact fort des successions sur la morphologie résidentielle familiale

Ainsi, les échanges et les permutations de logements entre membres de la famille peuvent concerner des personnes très différentes et intervenir tout au long du cycle de vie. Ils s'intensifient cependant lors des moments rupture de ce dernier. L'installation des enfants, les séparations, la vieillesse des parents, la mort des ascendants et leur succession s'accompagnent de recompositions importantes du système résidentiel familial, les logements étant alors redistribués entre les membres de la parentèle. Ces recompositions de la géographie résidentielle familiale aux moments ruptures du cycle de vie ont bien sûr lieu dans toutes les familles, en Italie comme ailleurs, mais l'originalité de notre échantillon est qu'ici elles affectent en

même temps plusieurs membres de la famille, déclenchant des chaînes de circulation de logements dans toute la parentèle. En France et en Europe du Nord les successions ou les séparations n'affectent la géographie résidentielle familiale "qu'à la marge", en ne provoquant pas systématiquement des changements de résidence principale ou alors seulement chez un ou deux membres de la famille, car les individus sont beaucoup moins dépendants des logements de famille pour leur installation et leur résidence principale. La reprise des logements de famille y concerne plutôt les résidences secondaires. Dans la bourgeoisie napolitaine au contraire, les successions affectent profondément la localisation de toute la parentèle du fait du rôle essentiel joué par les logements de famille pour l'installation des individus et le choix de leur résidence principale. La carte 25 montre cet impact très fort et direct des successions sur la répartition des résidences principales dans les familles napolitaines. La mort des grands-parents, ou celle des parents y provoque une recomposition profonde des systèmes résidentiels.

e. La circulation de l'espace d'une lignée à celui d'une autre : un "opportunisme lignager" des choix résidentiels ?

Les échanges de logement ou les trajectoires de circulation familiale s'effectuent le plus souvent à l'intérieur de l'espace d'une même lignée. Cependant, les basculements de l'espace d'une lignée à celui d'une autre ne sont pas non plus rares au sein des familles étudiées, un individu pouvant passer son enfance dans un logement de sa famille maternelle avant de se réinstaller après son mariage dans un appartement de sa lignée paternelle ou de la famille de son conjoint. Ces basculements suivent-ils une norme claire et précise, les passages en ligne féminine étant par exemple plus nombreux que les basculements en branche masculine ? Il semble que non. On n'a pas trouvé, parmi les trajectoires résidentielles de circulation familiale, cette "inflexion matrilineaire" des systèmes familiaux caractéristiques des évolutions récentes de la parenté occidentale²⁵⁶. Ces dernières montrent à peu près autant de "passages" du territoire paternel au territoire maternel que l'inverse, et il en est de même pour les passages d'un logement de famille du conjoint à un de ceux de la conjointe, qui sont aussi nombreux que dans le sens inverse. Certes le nombre de cas étudiés est ici trop réduit pour pouvoir en tirer des conclusions définitives. Mais ils permettent tout de même d'analyser en profondeur les mécanismes par lesquels un individu "passe" du territoire d'une branche familiale à une autre, mécanismes qui conduisent à nuancer l'importance des pratiques matrilineaires au sein des familles étudiées puisqu'ils sont fondés sur un arbitrage entre des logiques relationnelles plutôt matrilineaires et des logiques patrimoniales principalement égalitaires ou bilinéaires.

En effet, d'un côté les parents essayent en général de retenir prioritairement les filles à proximité de chez eux, étant donné le rôle de ces dernières dans l'animation de la sociabilité et de l'entraide familiale et la force de la relation mère / fille (voir infra, chapitre X, 2a). Mais de l'autre, ces stratégies privilégiant les filles

²⁵⁶ cette inflexion matrilineaire du système de parenté cognatique occidental a été maintes fois soulignée depuis les années 60. Voir par exemple SWEETSER, 1964 et 1966, GOKALP, 1978, ROSSI et ROSSI, 1990.

concernent surtout les familles où le patrimoine n'a pas une taille suffisante pour permettre de mettre un logement de famille à la disposition de tous les enfants. En général, quand les familles le peuvent, tous les enfants sont également retenus à proximité des parents et se voient attribuer des logements de famille, filles comme garçons. Cela est particulièrement net au sein des immeubles ou des villas de famille, qui "retiennent" tout autant les fils que les filles. C'est le cas de la famille de Federica B. (famille 4), qui est actuellement majoritairement regroupée dans une belle villa des pentes du Vomero²⁵⁷. Cette dernière a été achetée dans les années 60 par le père de Federica, fondateur de l'entreprise de construction familiale, qui a ensuite incité ses quatre enfants (trois filles et un garçon) à s'y réinstaller en leur y aménageant des logements à l'occasion de leur mariage. Seule une de ses filles n'y réside pas, mais elle habite dans une autre villa familiale située un peu plus loin dans les collines des beaux quartiers. En revanche tous ses autres enfants, garçons comme filles, ont fini par se réinstaller en couple dans la villa du Vomero et y habitent encore aujourd'hui : Federica et une de ses sœurs, mais aussi le frère de Federica, qui y a "attiré" sa conjointe. Même constat pour une autre famille regroupée dans une villa des collines, celle de Maria Giovanna C. (famille 1). Là encore la quasi totalité de la fratrie de Maria-Giovanna, filles comme garçons, a fini par se réinstaller dans la villa familiale²⁵⁸. Seule la soeur cadette de Maria Giovanna a quitté la villa pour emménager dans un appartement mise à disposition du couple par la famille de son mari. Les trois autres se sont réinstallés dans la villa des pentes de Posillipo : Maria-Giovanna et son mari, sa dernière sœur et son compagnon, mais aussi son frère, qui y a "attiré" sa conjointe. Même chose enfin pour la famille d'Antonella L. (famille 38) qui se répartit dans six appartements contigus occupant les deux derniers étages que le grand-père d'Antonella, entrepreneur, avait fait construire au sommet d'un bel immeuble du front de mer de Chiaia dans les années 50²⁵⁹. Y vivent aujourd'hui la quasi totalité des descendants directs du grand-père d'Antonella, filles comme garçons : son fils unique (donc le père d'Antonella), ainsi qu'Antonella, ses deux sœurs, et un de ses frères, chacun dans un appartement avec leur conjoint et leurs enfants... Seul un des frères d'Antonella ne s'est pas réinstallé dans l'immeuble, puisqu'il a émigré en Belgique.

Ainsi, un schéma semble se dessiner au fil des entretiens : la force de la relation mère/fille et la cohésion de la famille de l'épouse exercent une influence importante sur les choix résidentiels des nouveaux couples surtout lorsque les familles d'origine des deux conjoints ont un patrimoine à peu près équivalent ou alors déséquilibré en faveur de la famille de l'épouse. Mais lorsque c'est le contraire, et que c'est la famille du conjoint qui peut mettre à disposition du nouveau couple le logement le plus prestigieux, un "effet de patrimoine" peut venir compenser "l'effet relationnel" et décider la conjointe à "basculer" dans l'espace de la famille de son mari. Ce qui vaut au moment du mariage du couple vaut d'ailleurs également plus tard dans son cycle de vie : il n'est pas rare dans les entretiens de voir un ménage s'installer d'abord dans un logement de famille du conjoint, pour déménager quelques années plus tard dans un logement de famille de sa conjointe – ou inversement – car un appartement dans le patrimoine de l'autre famille s'est libéré et

²⁵⁷ Entretiens n°4A avec Federica B., chef d'entreprise, mars 2005

²⁵⁸ Entretien n°1A avec Maria-Giovanna C., novembre 2005

²⁵⁹ Entretien n°38 avec Antonella di L., universitaire, mars 2006

convient mieux aux attentes du couple. L'épuisement du patrimoine d'une branche peut ainsi être compensé par la libération de logements de famille dans une autre lignée et permettre un "basculement" résidentiel d'une famille de l'espace d'une lignée vers celui d'une autre. C'est notamment ce qu'on a vu avec l'exemple de Fabio P. (famille 33) qui a vécu son enfance dans la villa familiale maternelle, aux côtés de son grand-père et des frères et sœurs de sa mère, mais qui, lorsque la villa a été vendue en 1971, a emménagé dans le palais familial de son père... Dans les années 70, Fabio, sa mère et sa sœur ont ainsi "basculé" dans les lieux et les logements de la famille paternelle de Fabio (le palais nobiliaire de la vieille ville), après avoir passé une vingtaine d'années dans l'espace de sa famille maternelle (la villa des beaux quartiers). Chez Giovanni S. (famille 3), le basculement s'est fait en sens inverse. Après avoir vécu son enfance dans l'immeuble de sa famille paternelle dans les années 50 et 60, ce dernier s'est réinstallé en 1984, en même temps que sa mère et sa sœur, dans son immeuble de famille maternel, même si ici cela n'a pas entraîné de changement de quartier puisque les deux immeubles étaient voisins... Cet "opportunisme lignager" vaut aussi pour le choix du logement des nouveaux couples, les familles de la conjointe comme du conjoint pouvant être également mises à contribution pour "installer" le nouveau ménage.

Au total, si les logiques matrilineaires valent surtout dans les parentèles où le stock de logements de famille ne suffit pas à loger tous les membres de la famille, au sein des familles qui possèdent des immeubles de famille ou un vaste patrimoine immobilier dans la ville, c'est plutôt un "opportunisme lignager" qui prévaut dans les choix résidentiels. Les logements des lignées paternelle, maternelle ou alliée sont indifféremment mis à contribution pour loger les nouveaux couples et préserver ainsi le prestige des familles, maintenues grâce à cela dans les beaux quartiers de la ville. L'essentiel dans ces stratégies est en effet de procurer aux membres de la famille un logement de prestige dans un quartier chic. Ces pratiques sont d'ailleurs facilitées par le fait que les conjoints se recrutent dans une zone très circonscrite, provenant en général des mêmes quartiers de Naples. Le basculement d'un couple du logements d'une lignée à celui d'une autre ne constitue donc pas une rupture géographique importante : il entraîne un déménagement à quelques rues de distance, ou d'un quartier à l'autre de la "città bene", si bien qu'il est tout à fait possible de garder des contacts fréquents avec les deux familles d'origine.

Ainsi, dans le milieu de la vieille bourgeoisie napolitaine, les difficultés posées par la division des patrimoines et l'amenuisement des fortunes ont en partie été résolues par l'organisation de "systèmes résidentiels familiaux" souples et ouverts dans la ville : la gestion négociée du patrimoine, la mise en place d'une mobilité des individus dans l'espace familial et la mise à profit "opportuniste" des propriétés de toutes les lignées permettant de procurer des logements aux membres de la parentèle qui en ont besoin. Mais comment ces "systèmes résidentiels familiaux" s'adaptent-ils à leur tour aux évolutions culturelles de la famille contemporaine, désormais "centrée sur les personnes" et respectueuse de l'autonomie individuelle ?

3. Un modèle résidentiel patrimonial ouvert aux évolutions culturelles de la famille contemporaine ?

Deux évolutions culturelles de la famille contemporaine peuvent en effet être des sources de difficultés pour le maintien de ce "modèle résidentiel patrimonial" dans les familles étudiées : l'émergence d'un idéal familial égalitaire d'une part, et l'ouverture croissante des familles à l'autonomie individuelle de l'autre.

La première pose le problème de l'égalité de traitement des enfants par les parents dans l'attribution des logements. Tous les enfants reçoivent-ils un appartement pour leur mariage ou leur installation en couple, et sont-ils tous également maintenus à proximité de chez leurs parents ? Longtemps on l'a vu le modèle résidentiel patrimonial et le système de reprise des logements de famille a en effet reposé sur des pratiques successorales très inégalitaires au sein des élites de la ville. Depuis les années 60 ces pratiques successorales ont laissé la place à un idéal égalitaire qui a accéléré la division des patrimoines, mais à Naples comme dans la plupart des pays occidentaux, cet idéal égalitaire relayé et imposé par la loi, n'est jamais totalement applicable et appliqué²⁶⁰. Pour être égalitaire sur le plan économique, la répartition du patrimoine entre les enfants n'en est pas pour autant indifférenciée et les inégalités se sont déplacées sur le plan symbolique. Dans des familles de plus en plus centrées sur les relations interpersonnelles, la répartition du patrimoine n'est plus fonction de règles pré-établies à l'avance, mais d'une négociations entre membres de la famille où la "part de chacun dans le groupe familial", sa "prise de participation familiale" jouent le rôle essentiel²⁶¹. Il en est de même pour les mises à disposition des logements pour le mariage des enfants : les entretiens montrent bien que si les parents des personnes interrogées ont tous tenté de procurer un logement à l'ensemble de leurs enfants pour leur mariage, ils n'ont pas toujours réussi à le faire, ou ne l'ont pas fait de la même manière pour chacun d'entre eux. Surtout dans le cas des familles nombreuses, les parents ont dû faire des choix et des arbitrages, réservant parfois un sort différent aux garçons ou aux filles, aux aînés ou aux puînés, aux "conformistes" ou aux autres, qui n'ont donc pas tous été maintenus à égale proximité de chez leurs parents avec une égale énergie...

La deuxième évolution, l'ouverture de la famille à l'autonomie de ses membres pose une autre série de problèmes : celui de l'attitude des parents face aux nouveaux modes de fondation de la famille comme la cohabitation hors-mariage, et celui de l'attitude des enfants face à un système qui les place dans une grande dépendance vis à vis de leurs parents...

a. A chaque enfant sa proximité : un exemple

La famille de Patrizia I. (famille 37) fournit un très bon exemple d'une de ces familles nombreuses où la répartition du patrimoine et des logements de famille entre les enfants a été égalitaire sur le plan économique mais fortement différenciée au plan symbolique et en matière de localisation géographique. Patrizia est née à

²⁶⁰ Voir GOTMAN, 1988a, p.181.

²⁶¹ Ibid., p.160

Naples en 1950, et elle est la dernière d'une fratrie de six, quatre filles et deux garçons. Son père, Armando I., était un riche entrepreneur originaire du Molise et venu à Naples pour ses affaires dans les années 1930. Juste après la guerre, il a acheté un très grand appartement de 600 m² qui couvrait la moitié d'un étage d'un grand immeuble bourgeois du quartier des affaires de Naples, près de la piazza Municipio. C'est là qu'il a vécu jusqu'à sa mort en 1994, et c'est là que vivent encore Patrizia et une de ses sœurs, dans des logements issus de la division de l'appartement parental. Armando a en effet eu une attitude très différente vis à vis de ses six enfants, qui n'ont pas tous reçu les mêmes types de logements au même moment et selon les mêmes modalités. Ainsi les garçons n'ont pas "reçu" d'appartements pour leur mariage, ils ont dû se les acheter eux même et l'ont fait dans des quartiers voisins de celui de leurs parents. En revanche ils ont hérité des maisons de famille à la mort de leur père : l'aîné a reçu la maison de famille du Molise, symbole des origines familiales, ainsi que d'une part de l'appartement parental de piazza Municipio (mais il les a vendues toutes les deux), tandis que le second a hérité de la maison de villégiature que son père avait achetée à Sorrente. Pour ses filles en revanche, Armando a tenté de leur offrir un logement pour leur mariage, mais il l'a fait selon des modalités différentes. Pour les deux aînées, il a acheté deux appartements situés dans le même immeuble, à Chiaia, à moins d'un quart d'heure de chez lui. L'une d'elle s'y est effectivement réinstallée et y habite toujours aujourd'hui, tandis que l'aînée a vendu l'appartement reçu de ses parents pour suivre son mari à Caserta. Ces deux appartements sont explicitement assimilés à des "dots" dans le discours de Patrizia, et ils ont en effet été considérés comme des parts d'héritage puisqu'à la mort de leur père en 1994, les deux filles aînées n'ont rien reçu de plus. Pour les deux dernières filles d'Armando, la situation a été différente. Elles sont parties de chez leur parents à un moment où la situation de l'entreprise paternelle n'était plus aussi florissante, et Armando n'a pas pu leur acheter d'appartements comme il l'avait fait pour les aînées. Pour sa fille Silvana, il a donc aménagé une partie de son vaste appartement en logement indépendant et le lui a mis à disposition : cette dernière s'y est réinstallée quelques années après son mariage, après avoir vécu en location quelque temps à Chiaia et vaincu les réticences de son mari. Pour sa dernière fille, Patrizia, Armando n'a eu ni le temps, ni peut-être la volonté de lui mettre un appartement à disposition car celle-ci a quitté très tard le foyer parental, à 38 ans, à peine 6 ans avant la mort de son père, et surtout, elle l'a fait en dehors des cadres traditionnels puisqu'elle est partie quand elle est tombée enceinte de sa fille, sans être mariée, pour aller vivre en concubinage avec son compagnon dans une rue voisine. Ce n'est donc qu'après la mort de son père en 1994 et après avoir hérité d'une partie de l'appartement parental que Patrizia est revenue s'y installer, non sans hésitation d'ailleurs. Elle y habite encore aujourd'hui et vit donc sur le même palier que sa sœur.

Cet exemple est intéressant car il montre que le système de l'installation des enfants par les parents peut prendre des formes très différentes au sein d'une même famille (achats d'appartements, mise à disposition des logements de famille), et "avantager" certains enfants plus que d'autres. Ainsi, les filles ont été plus systématiquement retenues à proximité de chez les parents que les garçons puisque c'est uniquement à elles que les parents ont tenu à "procurer" des logements au lendemain de leur mariage. Mais parmi les filles les différences sont aussi notables entre les aînées et les dernières nées : les secondes résident plus près de chez les

parents que les premières, car elles ont repris des logements de famille, ce que n'ont pu faire les aînées qui ont décohabité à une période où ces derniers n'étaient pas "libérés". Enfin, on observe une différence de traitement entre les enfants qui ont respecté les modèles traditionnels de formation de la famille et les "non conformistes" : le système de l'installation par les parents apparaît clairement lié au mariage, au moins pour la génération des personnes interrogées qui a décohabité à partir du milieu des années 1970. Ces trois types de différenciation entre les enfants se retrouvent dans la plupart des familles étudiées, et apparaissent comme des caractéristiques fondamentales de la proximité familiale dans les élites de la ville.

b. Maintenir les enfants à proximité : priorité aux filles

Dans les familles étudiées, la principale différenciation opérée par les parents à l'égard de l'installation de leurs enfants concerne bien évidemment les filles et les garçons. Lorsque le patrimoine familial ne permet pas de loger tout le monde à la même enseigne, on observe une légère inflexion matrilineaire de la proximité familiale car les parents cherchent plus systématiquement à retenir à proximité de chez eux leurs filles que leurs fils. Dans les entretiens, on observe deux cas de figure qui contribuent à "retenir" les filles à plus grande proximité de chez leurs parents que les fils.

Tout d'abord, ce sont les filles qui reçoivent prioritairement des logements pour leur mariage. Cela est surtout vrai pour les familles nombreuses où les parents ne peuvent pas toujours acheter ou mettre à disposition un logement à tous leurs enfants, ils choisissent alors de privilégier les filles. On vient de le voir dans l'exemple de Patrizia I. (famille 37). Mais on le rencontre également dans la famille de Maria Rosaria A (famille 40) : sur les 5 frères et sœurs, les trois filles ont reçu un appartement dans l'immeuble parental tandis que les garçons ont dû s'acheter eux-mêmes des appartements dans les immeubles voisins. Si les parents choisissent de donner un logement prioritairement à leurs filles, c'est pour respecter le modèle traditionnel du mariage napolitain, qui veut que ce soit la famille de l'épouse qui se charge "d'installer" les nouveaux couples. C'est dans la paroisse de résidence de l'épouse qu'a lieu la messe de mariage, c'est la famille de l'épouse qui doit organiser la fête de mariage, et ce sont enfin les parents de l'épouse qui doivent traditionnellement fournir leur maison aux jeunes mariés... Cette importance des règles traditionnelles du mariage se ressent d'ailleurs clairement dans le discours des personnes interrogées qui assimilent explicitement les dons d'appartements aux filles à des "dots", c'est à dire à des parts d'héritage anticipées, au moins pour les appartements reçus par leurs parents au moment de leur mariage, et encore pour ceux reçus par leur propre génération, qui s'est mariée à partir du début des années 1970. Ce n'est que vis à vis des enfants des personnes interrogées, qui ont commencé à s'installer à partir de la fin des années 1990, que l'assimilation des dons d'appartements à des dots disparaît totalement dans les discours. Pour la jeune génération des familles étudiées, les différences de traitement entre garçons et filles sont en effet nettement moins marquées, et surtout, elles sont beaucoup moins souvent liées à la volonté de respecter des normes traditionnelles. Il est vrai que la baisse de la fécondité et la réduction de la taille des fratries rendent désormais plus facile le fait de procurer un logement à chacun de ses enfants pour son installation.

Mais même quand les parents ont les moyens d'offrir un logement à tous leurs enfants, garçons ou filles, les appartements reçus par les filles sont généralement situés à plus grande proximité de chez les parents que ceux reçus par les garçons. Cela était très net dans l'exemple de Salvatore G. (famille 49), cet ingénieur de 59 ans qui avait acheté assez tôt un appartement pour sa fille dans son immeuble, mais avait en revanche attendu avant de faire de même pour son fils, afin de savoir où ce dernier voulait vraiment s'établir. On retrouve une situation analogue dans beaucoup d'autres entretiens. C'est par exemple également ce qu'a fait le père de Paola B., un médecin né en 1915, qui vit encore aujourd'hui au 5^e étage d'un bel immeuble bourgeois du quartier du Vomero (famille 30). Il a acheté à sa fille l'appartement du dessous, au 4^{ème}, alors qu'elle était encore adolescente. Il a loué l'appartement pendant une dizaine d'année et l'a donné à sa fille au moment de son mariage. Après son mariage en 1975, cette dernière a donc passé deux ans en location en banlieue en attendant que le locataire s'en aille et que l'appartement du Vomero soit refait à neuf, puis elle s'y est installée avec son conjoint et y habite encore aujourd'hui. Pour leur fils en revanche, les parents de Paola n'ont pas acheté d'appartement dans leur immeuble mais dans un quartier voisin de la zone collinéenne, celui de Posillipo, devenu aujourd'hui le plus chic de la ville.

Au gré des entretiens, un schéma semble donc se dessiner : les parents ont tendance à réserver aux filles les appartements achetés dans leur immeuble ou leur rue, tandis que pour les garçons ils achètent plus volontiers à distance, souvent dans des quartiers des collines de manière à faire un investissement. Ce qui vaut pour les achats d'appartements se retrouve d'ailleurs pour les logements de famille mis à disposition des enfants : en général, ce sont les filles qui reçoivent les logements de famille situés le plus près de chez les parents, ceux situés dans le même immeuble ou la même rue. On l'a vu avec l'exemple de Serena F. (famille 21) : après la mort des grands-parents maternels de Serena, en 1975, c'est à cette dernière et non à son fils que sa mère a mis à disposition l'appartement resté vide et situé à l'étage au dessus de chez elle. Alors que son fils en avait tout autant besoin et avait dû s'éloigner pour louer un appartement en périphérie, c'est sa fille que la mère de Serena a privilégié et a voulu prioritairement "ramener" dans son immeuble.

Cette volonté explicite des parents – et des mères en particulier – de maintenir prioritairement les filles à proximité de chez eux ne peut s'expliquer quant à elle par le respect des normes traditionnelles du mariage napolitain. Les causes du phénomène sont plutôt à rechercher dans le rôle des femmes dans l'animation de la sociabilité et de la solidarité familiales, et en particulier dans la force de la relation mère-fille. Les familles des élites napolitaines connaissent en effet l'évolution observée dans la plupart des pays occidentaux vers des parentèles centrées sur les sociabilités féminines²⁶². Les relations sœur/sœur et mère/fille sont particulièrement intenses au sein des familles étudiées (voir infra, chapitre X, 2a), si bien que les conjoints se retrouvent souvent attirés dans le réseau familial de leur épouse et dans ses espaces résidentiels. Ainsi, sur les 18 femmes interrogées ayant encore leur mère en vie, 10 la voyaient tous les jours et 7 au moins une fois par semaine. A cette fréquence des contacts de face à face s'ajoute une entraide intense entre mères et filles, entraide qui consiste moins dans des échanges de services domestiques ou

²⁶² Voir, entre autres, SWEETSER 1964 et 1966, GOKALP, 1978, ROSSI et ROSSI, 1990, BARBAGLI, 1991

dans la solidarité matérielle - assurés en général par des domestiques dans ces familles aisées – que dans un soutien moral et affectif omniprésent. Garder sa fille à proximité, c'est l'assurance pour les mères de ne pas jamais rester seules lorsqu'elles seront âgées. Rester près de chez sa mère, c'est la certitude pour les filles d'avoir toujours quelqu'un sur qui compter et à portée de main en cas de problème pour s'occuper de leurs enfants... Cependant ce n'est jamais cette entraide qui est mise en avant par les femmes interrogées pour justifier leur choix de résider à proximité de chez leurs parents, mais plutôt leur attachement plus général à un mode de vie fondé sur des contacts constants avec les membres de la famille, et en particulier leur mère, et dont l'entraide n'est qu'une des conséquences (voir infra, chapitre X).

c. Une rétention plus forte des derniers nés

Un autre élément qui provoque des différences importantes entre frères et sœurs est le rang de naissance. Les entretiens montrent en effet que dans les familles où il existe une différence d'âge importante entre frères et sœurs, les derniers nés sont souvent retenus à plus grande proximité des parents que les aînés. Ici le phénomène n'est pas lié à des stratégies volontaires des parents comme cela pouvait être le cas pour expliquer la plus grande proximité des filles. Il apparaît plutôt lié au fait que lorsqu'il existe une grande différence d'âge entre frères et sœurs, l'installation des premiers et des derniers se fait dans des contextes familiaux très différents, à des moments où l'assise économique des parents et la disponibilité des logements de famille n'est pas la même. De ce point de vue les aînés sont souvent désavantagés car pour eux le départ du foyer parental s'effectue à un moment où les parents n'ont pas toujours eu le temps d'accumuler assez d'argent pour leur "offrir" un appartement pour leur mariage, et surtout il a lieu à une période où en général leurs grands-parents, leurs oncles et la plupart de leurs ascendants proches sont encore vivants, si bien qu'il n'est pas possible de leur mettre à disposition un logement de famille. Les aînés sont donc souvent obligés de passer une longue période en location avant de revenir s'installer dans les appartements procurés par les parents, et certains ne reviennent d'ailleurs jamais habiter à proximité immédiate de chez leurs parents car même s'ils héritent de logements de famille, cette succession intervient assez tard dans leur cycle de vie, à un moment où ils se sont déjà bien installés ailleurs. Pour les derniers nés en revanche, le moment de l'installation est souvent assez proche de celui de la succession des grands-parents ou d'autres ascendants, et sur eux la "force de rappel" ou de "rétention" des logements de famille s'exerce donc pleinement. Ils sont beaucoup plus enclins que leurs aînés à reprendre un logement de famille puisque ce dernier leur fournit l'occasion de s'installer facilement, et ils se retrouvent donc plus souvent maintenus dans les espaces résidentiels traditionnels de leur famille, à proximité de leurs ascendants.

On a déjà vu un exemple d'une telle situation avec la famille de Patrizia I. (famille 37); où les deux aînées avaient reçu juste après leur mariage des appartements dans le quartier de Chiaia, alors que les deux dernières filles avaient emménagé dans des logements issus de la division du grand appartement de leurs parents, restant ainsi dans le quartier de leur enfance à San Ferdinando. Mais les différences de lieux de résidence entre aînés et puînés peuvent être plus grandes, comme le montre l'exemple de Carmine M. (famille 46), un avocat de 54 ans

résidant actuellement dans la partie la plus prestigieuse de Chiaia, juste derrière la riviéra. Dernier né d'une fratrie de trois garçons, Carmine habite aujourd'hui dans une partie de l'immense appartement de ses grands-parents maternels, qui occupait la moitié d'un étage d'un vieux palais nobiliaire. Il s'y est installé en 1981, deux ans après son mariage, et à peine un an après la mort de ses grands parents. Il habite aujourd'hui à deux rues de chez ses parents, puisque ces derniers s'étaient réinstallés après leur mariage dans un appartement acheté par les grands-parents maternels de Carmine à proximité de chez eux. Son appartement est également tout près de chez ses oncles et tantes maternels, tous restés près de la riviéra di Chiaia après leur mariage. Les deux frères aînés de Carmine ont également reçu chacun une part de l'appartement des grands-parents puisque leur mère leur en a cédé l'usufruit, mais aucun des deux ne s'y est réinstallé. En effet au moment de la mort de leurs grands-parents maternels, les frères aînés de Carmine âgés aujourd'hui respectivement de 68 et 64 ans possédaient déjà deux beaux appartements dans la partie haute du quartier de Posillipo, appartements qu'ils avaient achetés eux-mêmes avec l'aide de leur père, puisque ce dernier n'avait pas à l'époque les moyens de les leur offrir entièrement. On retrouve donc là une situation où le dernier né est resté dans les espaces traditionnels de sa famille, à proximité immédiate de toute sa parentèle maternelle, alors que les aînés sont allés vivre un peu plus loin, dans un quartier voisin, et n'ont pas été "ramenés" dans l'espace familial d'origine puisque les successions sont intervenues à un moment où ils étaient déjà "installés".

d. Une aide parentale de moins en moins liée au mariage

Enfin, un dernier facteur de différenciation dans le traitement des enfants est constitué par leur mode de vie et leur plus ou moins grand respect des modèles traditionnels de formation de la famille. A la génération des personnes interrogées, les aides parentales à l'installation étaient en effet clairement liées au mariage : pour pouvoir quitter le domicile des parents, mais aussi pour pouvoir espérer emménager dans les appartements achetés par les parents, il fallait être marié. Parmi les personnes interrogées, toutes nées entre 1947 et 1961, rares sont celles qui n'ont pas suivi ce schéma traditionnel. Seulement cinq d'entre elles (sur les cinquante de l'échantillon) ont par exemple vécu en concubinage, que ce dernier soit définitif ou préalable au mariage, et il s'agit toutes de personnes fortement marquées par le mouvement de 68 et la contestation sociale des années 70. Or pour aucun de ces derniers leurs parents ne leur ont acheté un logement pour leur installation en couple, les enfants ont dû en général attendre une succession pour pouvoir accéder à un logement en propriété. Les individus qui ont vécu en cohabitation hors-mariage ou les filles qui sont parties de chez leurs parents sans être mariées n'ont pas été exclues du système des aides parentales et des successions, mais ils en ont en général bénéficié plus tard que les autres, après avoir dû vaincre les réticences de leur famille.

On en a vu un exemple avec Patrizia I. (famille 37), qui après s'être engagée activement dans les mouvements féministes des années 70 et fréquenté les milieux intellectuels de gauche de la ville, a eu un enfant hors mariage et a quitté le domicile parental pour aller vivre en concubinage avec son compagnon. Contrairement à ses trois sœurs, elle n'a pas reçu d'appartement dans les années qui

ont suivi immédiatement son installation en couple, et c'est seulement après 6 ans de vie commune avec son compagnon qu'à la faveur de la succession de son père, Patrizia a pu reprendre un logement de famille et est revenue s'installer dans l'appartement de ses parents.

Maria Giovanna C., (famille 1), est quant à elle un peu plus jeune que Patrizia puisqu'elle est née en 1961. Pourtant elle aussi a dû subir les conséquences d'une sortie de la famille d'origine "non conforme" aux modèles traditionnels. Lorsqu'elle est rentrée d'un long séjour d'études en France à l'âge de 22 ans, son père a refusé de lui mettre à disposition l'appartement qu'il possédait en proche banlieue de Naples car il n'acceptait pas que sa fille quitte le domicile parental sans être mariée. Maria Giovanna a finalement obtenu "de force" cet appartement uniquement parce qu'il risquait d'être réquisitionné pour loger les sinistrés du tremblement de terre de 1980, et elle n'y est d'ailleurs pas restée longtemps. Après une longue période de mobilité professionnelle en Italie centrale et en Sicile, elle est finalement revenue à Naples en 1990, mais toujours célibataire, et ses parents ne lui ont donc pas mis à disposition d'appartements. Au contraire, sa sœur et son frère cadets sont partis de chez leurs parents pour leur mariage et ont reçu chacun un appartement à cette occasion : la sœur est allée vivre dans un appartement de famille de son mari, tandis que le frère de Maria Giovanna a reçu un appartement dans la villa familiale paternelle. Maria Giovanna, elle, s'est réinstallée également dans la villa paternelle, mais dans un appartement qu'elle loue à sa tante, et qu'elle a dû en quelque sorte "conquérir" sans l'appui de son père. Lorsqu'elle s'est finalement mariée en 1997, après avoir vécu quelques années en concubinage avec son futur mari, ses parents n'ont pas non plus jugé utile de lui mettre à disposition un autre logement ou de l'aider à en acheter un puisqu'elle était déjà en quelque sorte installée... L'attitude des parents a en revanche été différente vis à vis de la dernière sœur de Maria Giovanna, beaucoup plus jeune car issue du remariage de son père. Cette dernière n'a pas non plus suivi les traditions de formation de la famille napolitaine puisqu'elle a eu à la surprise générale un enfant hors-mariage en 2003, alors qu'elle était encore étudiante et âgée seulement de 24 ans. Malgré le scandale, ses parents se sont alors empressés d'aménager un logement au jeune couple dans la villa paternelle, en divisant leur appartement. Il s'agissait en effet d'une situation d'urgence puisque le couple se trouvait alors sans revenu et dépendait totalement de la solidarité familiale. Mais l'aide des parents a été aussi facilitée par un contexte où les cohabitations hors-mariage étaient désormais plus répandues et mieux acceptées au sein des élites de la ville. Entre la décohabitation de l'aînée Maria Giovanna au début des années 1980, et celle de sa petite sœur plus de vingt ans plus tard, la situation a en effet beaucoup changé.

Parmi la génération des enfants des personnes interrogées, nés à partir du milieu des années 1970, les aides parentales à l'installation et le système de la mise à disposition des logements de famille sont en effet beaucoup moins liés au mariage. On l'a vu, les cohabitations hors mariage sont très répandues parmi les enfants des personnes interrogées (voir supra chapitre I, 4g). Or, les entretiens montrent que ces cohabitations hors mariage sont en général acceptées par les parents même si c'est après quelques réticences, et qu'en tout cas beaucoup de parents tiennent à procurer un logement pour l'installation de tous leurs enfants, que celle-ci passe par le mariage ou non, l'essentiel étant de procurer aux nouveaux couples un logement correct en propriété.

Ainsi Roberta P. (famille 6), née à Naples en 1975, est la fille d'un cadre dirigeant d'une agence du ministère des finances et est la dernière d'une fratrie de quatre sœurs. Les quatre sœurs ont reçu chacune un appartement à l'occasion de leur mariage ou de leur installation, dans les villes où elles souhaitaient se fixer. Les trois sœurs aînées de Roberta ont suivi le schéma traditionnel et n'ont emménagé dans le logement acheté par leurs parents qu'une fois mariées, une seule d'entre elles y a vécu un peu en concubinage avec son futur mari (pendant 9 mois), mais a finalement décidé de se marier lorsqu'elle est tombée enceinte, sans d'ailleurs révéler la grossesse à la famille... Roberta en revanche est partie très tôt de chez ses parents pour faire ses études en Toscane et n'y est jamais revenue. Elle a vécu plusieurs années en collocation puis en concubinage avec son futur mari à Bologne puis à Naples, et a même eu un enfant avec lui hors –mariage en 2006. Malgré les fortes critiques de ses parents contre son mode de vie, et en particulier de sa mère issue d'une famille noble et fille de militaire, ces derniers lui ont tout de même donné un logement de famille lors de son retour à Naples en 2004. Roberta s'est alors installée avec son compagnon dans le bel appartement de ses grands-parents paternels situé dans un palais des quartiers espagnols, et où son père avait passé son enfance. Pour Emiliano F. (famille 11), né en 1974, les choses ont été plus faciles : il vit aujourd'hui avec sa compagne et son fils dans un appartement de la banlieue proche de Naples mis à disposition du couple par sa belle-mère. Sa famille comme celle de sa compagne ont accepté naturellement le concubinage du couple et la naissance de leur enfant hors-mariage, car elles sont issues d'une bourgeoisie intellectuelle ancrée à gauche : le père d'Emiliano est un universitaire et ancien cadre du PC napolitain, très engagé dans le mouvement de 68.

Ces divers exemples montrent qu'au delà des différences individuelles, même dans les familles où les cohabitations hors-mariage sont mal acceptées, les parents mettent un point d'honneur à installer tous leurs enfants, mariés ou non. Ces observations semblent donc confirmer l'hypothèse selon laquelle le système de l'installation des enfants dans un logement en propriété fourni par les parents est un modèle culturel très solide et destiné à durer, puisqu'il n'est plus strictement lié au mariage et semble capable de s'adapter aux nouveaux modes de formations de la famille qui commencent à se développer dans les classes supérieures de la ville²⁶³.

²⁶³ Cette hypothèse a été formulée plus généralement pour l'ensemble de l'Italie, notamment par BARBAGLI et aliter, 2003, p.186.

Conclusion de la deuxième partie.

Cette deuxième partie, en adoptant une perspective dynamique et en reconstituant sur quatre générations le parcours de 50 familles de la bourgeoisie dans la ville a permis de montrer l'importance des stratégies d'agrégation familiale dans la compréhension du mouvement des élites dans l'espace urbain et l'explication de leur géographie actuelle.

Tout d'abord, pour être comprises, ces stratégies d'agrégation familiales doivent être étudiées dans la durée, car elles s'inscrivent en fait toujours à l'intérieur d'un cycle intergénérationnel. L'étude des parcours familiaux reconstitués dans les entretiens a permis en effet de montrer l'existence d'un véritable "cycle intergénérationnel de proximité familiale", qui revient dans presque toutes les familles étudiées et se caractérise par trois phases successives. Il y a d'abord une phase de regroupement familial dans un quartier neuf, qui s'accompagne d'une forte mobilité, des groupes entiers de parents déménageant en bloc ou progressivement dans les beaux quartiers de la ville, contribuant ainsi à renouveler, ou à réaliser, un idéal de proximité résidentielle familiale mis à mal par l'épuisement de leurs patrimoines dans une vieille ville. Cette phase de regroupement est ensuite suivie d'une phase de territorialisation et de rétention familiale dans le nouveau quartier, les patrimoines acquis dans le quartier et les réseaux de relations que la famille y a noués étant mis à profit pour procurer un logement aux enfants mariés et les retenir à proximité. Puis, avec la division des patrimoines, l'effritement des fortunes, et les nécessités de la mobilité professionnelle, la phase de rétention est parfois suivie d'une phase de dispersion familiale, mais qui a lieu dans l'espace local ou une zone voisine des beaux quartiers. Ces différentes phases peuvent être plus ou moins longues, mais les familles de la vieille bourgeoisie se caractérisent par la longueur de la deuxième étape, certaines d'entre elles réussissant à maintenir des groupements familiaux dans les beaux quartiers sur plus de trois générations. Ainsi, à Naples, ville d'Europe du Sud marquée par un idéal culturel de proximité familiale, l'ancienneté de l'inscription résidentielle familiale dans un quartier devient en effet un critère essentiel de compréhension des mobilités et des choix résidentiels des individus. La mobilité des individus s'explique en grande partie par leur position dans un cycle inter-générationnel de proximité familiale qui peut soit les encourager à la mobilité, soit au contraire les retenir dans leur quartier d'origine.

Mais quel a été l'impact de ces stratégies d'agrégation familiale sur le mouvement des élites dans la ville et sur la géographie sociale napolitaine ? Cette partie a permis de nuancer sérieusement l'idée selon laquelle le modèle culturel de proximité familiale caractéristique des villes de l'Europe du Sud constituerait un "frein" systématique à la mobilité et un facteur d'inertie de la géographie sociale de la ville car tout dépend en réalité de la position des individus dans le cycle intergénérationnel de proximité familiale, qui peut soit les pousser à suivre le mouvement de la ville (lorsque la famille auparavant dispersée y voit un moyen de se regrouper), soit au contraire les en déconnecter (quand une parentèle est déjà regroupée dans un quartier et y "retient" ses membres). Loin de constituer

systématiquement un frein ou un moteur à la mobilité urbaine, la proximité familiale apparaît donc plutôt comme un catalyseur du mouvement de la ville, en accentuant les tendances impulsées par les réorganisations socio-fonctionnelles de l'espace urbain.

L'un des intérêts de cette partie est d'avoir tenté de montrer comment, dans le milieu de la vieille bourgeoisie, cycle de la ville et cycle familial s'articulaient pour favoriser ou non la mobilité des élites dans la ville. Ainsi, dans un premier temps, le mouvement de conquête des beaux quartiers par la bourgeoisie napolitaine a été largement impulsé par les reconversions économiques de Naples au lendemain de l'Unité : la réorientation des élites de la ville vers la rente urbaine et la spéculation immobilière, ainsi que la force d'entraînement d'une aristocratie prestigieuse dans cette ex-ville de cour, ont favorisé l'abandon du centre historique par les élites. Mais ce mouvement a été ensuite accéléré par les dynamiques familiales : les stratégies d'alliance, les pressions et les échanges d'information au sein des familles, et enfin l'importance de la construction familiale ont accentué le glissement des élites vers l'ouest, la bourgeoisie réalisant dans les beaux quartiers non seulement de gros investissements immobiliers et un entre-soi social recherché, mais également un idéal de regroupement familial en immeuble longtemps réservé à la seule aristocratie... Puis ces vastes patrimoines acquis dans les beaux quartiers, ainsi que les réseaux de relations noués dans ces quartiers plus homogènes socialement, ont été mis à profit pour installer les enfants mariés à proximité de chez leurs parents, contribuant à déconnecter les vieilles familles de la bourgeoisie du mouvement général de la ville. Pour les plus vieilles familles, celles établies dans les beaux quartiers dès l'entre-deux-guerres, cette déconnexion s'est faite dès les années 50 : elles sont restées à l'écart du mouvement général de conquête des collines par les élites de la ville dans les années 50 et 60, car retenues dans leurs immeubles de famille ou leurs grands appartements du fonds de la baie de Chiaia. Elles ont aujourd'hui plus de mal à retenir leurs membres dans les beaux quartiers car leurs patrimoines sont très divisés et elles doivent faire face à une émigration massive vers Rome et les villes d'Italie du Nord. Inversement, les familles plus récentes qui se sont établies dans les beaux quartiers après la seconde guerre mondiale ont peu investi le fonds de la baie mais se sont reportées directement vers les collines où elles ont accumulé de gros patrimoines aujourd'hui encore bien conservés et des réseaux de relations solides, ce qui facilite leur maintien dans les beaux quartiers et favorise leur déconnexion avec le mouvement de périurbanisation qui marque la ville depuis les années 80...

Un autre apport important de cette partie est d'avoir décrit en détails les mécanismes de la "rétention familiale" dans les beaux quartiers qui, on l'a dit, se singularise par sa longue durée dans la vieille bourgeoisie. Elle a montré que cette dernière a une double dimension : relationnelle, mais aussi et surtout patrimoniale. La rétention familiale dans les beaux quartiers repose en effet sur un véritable "modèle résidentiel patrimonial", qui consiste à mettre à disposition aux enfants mariés des logements de famille, ce qui contribue à les retenir dans les espaces de leur ascendance et suscite des mobilités aux formes très particulières dont on a fait une typologie : trajectoires de circulation familiale, trajectoires répétitives, trajectoires en boucle. Mais l'intérêt de cette partie est d'avoir montré aussi la souplesse et les adaptations de cette rétention familiale, qui apparaît certes comme une caractéristique de la "famille forte" méditerranéenne, mais d'une "famille forte"

traversée par les évolutions contemporaines de la parenté occidentale, plus ouverte à l'autonomie de ses membres et à la négociation. Si une grande partie des membres des familles étudiées ont eu des trajectoires circonscrites aux beaux quartiers de Naples, la rétention familiale et le "modèle résidentiel patrimonial" peuvent aussi s'accompagner de pratiques de la ville plus diversifiées car ils s'appuient souvent sur des trajectoires "en boucles". Les parentèles étudiées s'organisent en effet souvent en véritables "systèmes résidentiels familiaux" analogues à ceux observés dans certaines villes du Sud, qui favorisent une importante mobilité des individus dans l'espace familial, et les incitent parfois à le quitter temporairement, pour pouvoir adapter constamment le "parc" de logements familiaux aux évolutions de la parentèle... La mobilité des individus ne remet donc pas en cause la stabilité résidentielle de la famille. Si le concept de "cycle de proximité familiale" apparaît ainsi comme une clé de compréhension de la mobilité inter-générationnelle des élites dans la ville, la notion de "système résidentiel familial" fournit quant à elle une clé de lecture de leur mobilité individuelle et intra-générationnelle dans les villes d'Europe du Sud.

Mais on peut se demander si ces pratiques observées depuis longtemps dans les élites de la ville ne se retrouvent pas aujourd'hui dans les autres catégories de la société urbaine. La croissance des périphéries napolitaines a en effet permis à un nombre croissant de membres des classes moyennes et même populaires d'accéder à la propriété, notamment grâce à la construction abusive, si bien qu'on peut y rencontrer aujourd'hui un "cycle" de proximité familiale, et l'ouverture d'une phase de rétention familiale avec les réinstallations dans leur quartier d'origine des générations nées dans la périphérie de la ville... Les "effets d'entraînements familiaux", les "boucles familiales", voire les "systèmes résidentiels familiaux" ne sont pas des spécificités de la vieille bourgeoisie mais apparaissent liés à un modèle culturel de proximité familiale répandu dans toute la société italienne. L'originalité de la bourgeoisie vient du fait qu'ici le cycle intergénérationnel de proximité familiale est décalé par rapport à celui des autres catégories sociales, et ce à la fois spatialement et chronologiquement : le regroupement familial dans des quartiers homogènes a été très précoce, dès l'entre-deux-guerres, et très durable, les familles bourgeoises arrivant, grâce à leur maîtrise du foncier, à maintenir des regroupements familiaux dans le même quartier souvent sur plus de trois générations, quartier qui se retrouvent donc situés aujourd'hui dans le centre de la ville, et non en périphérie. Ce sont ces formes actuelles et originales de concentration résidentielle familiale dans les beaux quartiers qu'il nous faut maintenant étudier.

Troisième partie.

La vieille bourgeoisie :

un ancrage "familial" dans les beaux quartiers

Introduction

A l'aide de sources quantitatives, la première partie a bien montré les particularités de la géographie des classes supérieures à Naples. En s'appuyant sur la reconstitution du parcours de 50 familles de la vieille bourgeoisie sur quatre générations, la deuxième partie a ensuite montré l'importance des dynamiques d'agrégation familiale dans la constitution progressive de ces beaux quartiers napolitains, et dans le maintien durable de la vieille bourgeoisie dans la "Napoli bene". Les déménagements à Chiaia ou dans les collines ont permis aux familles de se regrouper durablement dans les mêmes rues et les mêmes immeubles et de s'ancrer en profondeur dans les beaux quartiers napolitains. Ce sont les formes actuelles de cet ancrage familial à l'échelle locale qu'il nous faut maintenant étudier, en passant de l'analyse des mobilités familiales et de leur impact sur la géographie sociale de la ville, à celle de l'organisation spatiale de la famille dans la ville et de ses effets locaux.

Ce thème de l'organisation spatiale de la famille a été étudié en Italie, mais toujours de manière partielle car le plus souvent à travers le thème de l'inscription "résidentielle" de la famille, elle-même abordée surtout en termes de "proximité familiale" et de "distance", en mesurant par exemple la distance entre un individu et ses parents les plus proches, sans toujours tenir compte des lieux de résidence des autres membres de sa famille... Rares sont les travaux qui ont eu une approche plus "morphologique", prenant en compte l'ensemble d'une parentèle pour décrire les formes générales de son inscription résidentielle, en raisonnant non seulement en termes de distance, mais de "configuration spatiale" ou de "configuration résidentielle", comprise comme l'ensemble des lieux de résidence principale des membres d'une même parentèle²⁶⁴. Très rares sont également les travaux qui abordent ces "configurations résidentielles familiales" à l'échelle intra-urbaine en cherchant à les situer dans l'espace concret d'une ville. Les grands enquêtes de l'Istat sur les rapports de parenté ne descendent pas en effet à une échelle infra-régionale, et surtout, elles ne permettent pas d'analyser l'influence des formes concrètes de

²⁶⁴ On emprunte évidemment le terme de "configuration" à la sociologie de Norbert Elias, où le concept de "configuration sociale" (parfois traduit également par "formation sociale") joue un rôle fondamental et désigne un ensemble d'individus en "situation concrète d'interdépendance" (HEINICH, 2002, p.91), si bien que "ce qui y advient produit un effet sur tous les êtres qui y sont impliqués, lesquels contribuent eux-mêmes, par leurs actions, à modifier cette situation" (Ibid., p.92). Par analogie, il me semble qu'on peut voir dans l'ensemble des lieux de résidence des membres d'une même famille une "configuration résidentielle". Les lieux y sont en effet en situation d'interdépendance, puisque les individus qui les habitent appartiennent à la même famille : le déménagement d'un individu affecte donc les pratiques de mobilité et de sociabilité de tous les autres, et leur rapport aux lieux. Parler de "configuration résidentielle familiale", c'est donc postuler que l'inscription résidentielle et la mobilité résidentielle d'un individu subit l'influence de la localisation résidentielle des autres membres de sa famille et de leur mobilité, et ne peuvent donc être comprise sans référence à la constellation de lieux familiaux dans laquelle elles s'inscrivent.

l'espace urbain (les types d'habitat, l'ancienneté et la composition sociale des quartiers etc...) sur les formes de l'espace résidentiel familial. Le but de cette partie est justement de décrire les formes concrètes que prend l'inscription résidentielle des familles dans la ville, en analysant les interactions entre morphologie urbaine et morphologie familiale, les jeux d'influence réciproque entre les structures urbaines et la forme des espaces résidentiels familiaux. Il est également de dépasser la simple dimension résidentielle, en montrant comment les différentes configurations résidentielles familiales influent sur les sociabilités et les mobilités quotidiennes des membres de la famille, comment elles servent à structurer un "espace de vie familial" dans la ville.

On commencera cependant par une approche "classique" en termes de proximité résidentielle familiale car cette dernière, malgré les limites que l'on vient d'exposer, est un passage obligé si l'on veut pouvoir comparer les caractéristiques de l'inscription résidentielle des familles de la bourgeoisie napolitaine avec celles de la proximité familiale en Italie, et la situer dans un cadre plus général. La proximité familiale observée dans la vieille bourgeoisie napolitaine présente en effet de nombreux points communs avec celle observée dans les autres pays d'Europe du Sud : elle revêt les mêmes *formes* fondées sur les regroupements familiaux dans les mêmes rues et les mêmes immeubles (chapitre IX), et s'explique par les mêmes *facteurs culturels*, à savoir un attachement à la fréquence des interactions de face à face dans la famille, et un système d'accès familial au logement fondé sur l'installation des enfants adultes dans un logement en propriété fourni par les parents, si bien que même si elle est parfois critiquée ou présentée comme involontaire, elle est le plus souvent acceptée et considérée comme normale par les personnes interrogées (chapitre X).

Mais l'inscription résidentielle des familles de la bourgeoisie napolitaine présente aussi de fortes spécificités au sein de ce modèle culturel sud-européen, spécificités qui tiennent à la fois aux particularités du milieu urbain napolitain et à la richesse patrimoniale des familles étudiées. Cela apparaît nettement si on cesse de raisonner en termes de proximités et de distance pour analyser la morphologie résidentielle des familles dans la ville. En cartographiant avec précision dans l'espace urbain les différentes "configurations résidentielles" des 50 familles de la bourgeoisie napolitaine interrogées dans les entretiens, le chapitre XI montrera que ces dernières ne se localisent pas dans n'importe quel type d'habitat et dans n'importe quel quartier. Dans les élites de la ville, la proximité familiale est aussi une concentration familiale étendue à une parentèle élargie et qui, grâce à l'étendue des patrimoines et à la maîtrise du foncier dans ce milieu, arrive à se maintenir dans des quartiers anciens de centre-ville. Un tour d'horizon de la littérature existante sur les familles des classes moyennes et populaires napolitaines permettra de mieux faire ressortir ces spécificités...

Enfin, le dernier chapitre de cette partie passera de l'étude des formes des configurations résidentielles familiales à celle de leurs effets sur les sociabilités et les mobilités familiales à l'échelle locale. La concentration résidentielle des vieilles familles dans les beaux quartiers y suscite en effet un véritable "ancrage" social, qui produit à son tour des effets sur la structure de la population de ces quartiers en y renforçant l'entre soi, en y favorisant la concentration des réseaux d'amis et des lieux symboliques de la bourgeoisie. A la fois cause et conséquence de l'homogénéité sociale des beaux quartiers, les vastes regroupements familiaux observés dans la

bourgeoisie napolitaine ne sont pas seulement liés à l'aisance financière d'une position sociale, ils sont aussi caractéristiques d'un type particulier de quartier urbain.

Chapitre IX.

Dans les beaux quartiers napolitains : un modèle "sud-européen" de proximité familiale

Même si elles présentent des originalités (qui seront analysées plus loin, voir *infra*, chapitre XI...), les formes d'agrégation familiale et de proximité résidentielle entre membres d'une même parentèle observées dans la bourgeoisie napolitaine sont en fait diffuses dans toute la société italienne, et également dans la plupart des pays d'Europe du Sud. Cela apparaît clairement si on se fonde sur le critère "classique" de la distance entre le lieu de résidence d'un individu et celui de son parent le plus proche géographiquement, qui permet de comparer les caractéristiques de la proximité familiale dans notre échantillon napolitain avec les résultats des grandes enquêtes italiennes et européennes sur les relations de parenté. Il en ressort que les familles de la bourgeoisie napolitaine se rattachent bien à un modèle "sud-européen" de proximité familiale fondé sur quatre éléments : une proximité extrêmement locale qui a lieu dans les mêmes quartiers et les mêmes immeubles, une proximité étendue à la parenté horizontale et pas seulement verticale, et une proximité bilatérale, ne subissant pas d'inflexion nette vers la branche paternelle ou maternelle de la famille... Mais avant d'évoquer successivement ces trois caractéristiques, il faut dire un mot des problèmes méthodologiques posés par une telle mise en perspective italienne et européenne de notre étude napolitaine.

1. La proximité familiale en milieu urbain : un problème de sources

Si l'on veut avoir une idée générale des grandes caractéristiques de la proximité familiale au sein des classe supérieures napolitaines, notre échantillon de 50 familles ne peut évidemment suffire. Il a certes l'intérêt de permettre d'étudier en profondeur les mécanismes de la concentration familiale, mais sa taille est trop réduite et sa composition, limitée aux vieilles familles des quartiers centraux de Naples, n'est pas assez représentative pour permettre de mesurer l'ampleur des phénomènes et de généraliser les résultats à l'ensemble de la bourgeoisie de la ville. Le problème est qu'il est impossible de compléter les résultats des entretiens par des enquêtes quantitatives car, on l'a dit, il n'existe aucune enquête nationale sur la proximité familiale à l'échelle locale ou intra-urbaine en Italie. Les enquêtes de

l'ISTAT sur les relations de parenté ne descendent pas à une échelle inférieure à celle de la région²⁶⁵. Les recensements, eux, permettent de le faire et fournissent des données à une échelle très fine, mais ils ne s'intéressent pas aux relations de parenté et ne se concentrent que sur la structure interne des ménages. Le seul moyen d'avoir des données sur la localisation résidentielle des parentèles à l'échelle locale est donc de mener des enquêtes de terrain portant sur des échantillons réduits mais représentatifs. De telles enquêtes ont déjà été conduites à Rome et dans quelques villes du Nord de la Péninsule²⁶⁶, mais pas à Naples, ni dans aucune autre ville du Mezzogiorno. Pour la capitale campanienne, on ne dispose que de données éparpillées dans des études sur les structures familiales, d'ailleurs souvent consacrées aux classes populaires et rarement spatialisées.

En l'absence de telles enquêtes sur échantillon représentatif, j'ai donc choisi de compléter les entretiens par une autre source : le fichier des élèves de l'école française de Naples. Ce fichier a en effet l'intérêt de porter sur un nombre bien plus important de familles, puisque l'école regroupe 171 élèves italiens appartenant à 156 familles, et il a surtout le grand avantage de permettre d'étudier les liens de parenté des élèves puisque j'ai été autorisé à consulter les fiches individuelles de l'ensemble des élèves sur lesquelles ils devaient mentionner systématiquement, en plus des noms, adresses et professions de leurs parents, les noms d'une ou deux personnes à contacter en cas de problème, en précisant à chaque fois leur adresse et leur lien de parenté par rapport à eux. Dans 99 % des cas ces personnes à contacter sont des parents proches des élèves, en général leurs grands-parents, si bien que pour 132 familles, j'ai pu obtenir les adresses de deux ou trois membres de la parentèle des élèves, et savoir où habitent leurs grands parents, leurs oncles ou leurs tantes, en ligne paternelle ou maternelle... Ce fichier a de plus l'intérêt d'offrir une vision assez équilibrée des classes supérieures napolitaines, puisque vieilles et nouvelles familles se côtoient à l'école française. Cette dernière bénéficie toujours d'un certain prestige auprès de la vieille bourgeoisie de Chiaia, qui maîtrise souvent très bien le français et dont beaucoup de membres sont passés par le "Grenoble", mais elle accueille aussi aujourd'hui beaucoup d'enfants de la bourgeoisie plus récente des parties hautes de Posillipo, souvent issue du monde de l'entreprise et attirée par l'image de l'école française, sa situation au cœur des beaux quartiers et le fait qu'il s'agisse d'une des rares écoles bilingues du centre de la ville. Cela est également vrai sur le

²⁶⁵ Rappelons que l'ISTAT mène tous les 5 ans une vaste enquête nationale sur les relations de parenté en Italie, il s'agit de l'enquête "Famiglie, soggetti sociali e condizioni dell'infanzia", dont les dernières éditions datent de 2003 (en ligne sur le site de l'ISTAT) et de 1998 (voir ISTAT, 2001a). Ces enquêtes, portant sur des échantillons de 22 000 ménages représentatifs de la population italienne, abordent des thèmes très variés : la proximité résidentielle entre parents, la fréquence des contacts, les échanges de service dans la parentèle, l'origine géographique des conjoints, les lieux de rencontre, les choix résidentiels après les noces etc... Mais l'ISTAT ne garantit la représentativité de l'échantillon que jusqu'à l'échelle régionale, et même les données élémentaires de l'enquête – communicables sur demande et que j'ai consultées pour l'année 2003 - ne permettent pas d'identifier la province ou la commune de résidence des ménages enquêtés.

²⁶⁶ Pour l'Emilie-Romagne, voir BARBAGLI et aliter, 1988, BALBO et aliter, 1990, et BARBAGLI, 1991. Pour la Vénétie, voir LA MENDOLA, 1991 et MAURI et aliter, 1992. Pour Rome, voir VERGATI, 2000. Pour la Toscane, voir CIONI, 1997. Pour le Haut-Adige, voir MAURI et BILLARI, 2004.

plan socio-professionnel, puisque parmi les parents d'élèves les professions libérales et les entrepreneurs côtoient la "service class" du privé comme du public. Mais le fichier des élèves de l'école française comporte aussi certaines limites qui faussent sa représentativité des élites de la ville. C'est net sur le plan territorial car même s'il s'agit d'une école privée et non sectorisée, attirant parfois des élèves de lointaine banlieue, la majorité des élèves sont très jeunes (l'école va de la moyenne section de maternelle jusqu'à la 4^{ème}) et sont donc souvent accompagnés par leurs parents le matin. La plus grande partie d'entre eux résident donc à proximité de l'école, dans les quartiers de Chiaia et Posillipo, qui sont certes les deux quartiers les plus bourgeois de la ville, mais dont la sur-représentation parmi les résidences des élèves de l'école est fortement accentuée. Très peu d'élèves de l'école française habitent par exemple à San Giuseppe, le quartier aisé de la vieille ville, éloigné et mal relié à l'école. Une autre limite du fichier de l'école française est qu'il concerne des familles plus jeunes que celles interrogées dans les entretiens : les élèves de l'école ont entre 4 et 13 ans, alors que la plupart des individus interrogés sont nés dans les années d'après-guerre et ont donc aujourd'hui des enfants adultes ou étudiants. Ce léger décalage générationnel rend donc délicate la comparaison entre le fichier de l'école française et les entretiens car les individus sur lesquels ils sont centrés n'occupent pas la même position dans le cycle de vie.

Mais malgré ces limites, le fichier de l'école française reste une source rare et précieuse pour l'étude de la proximité familiale dans la ville puisque, on l'a dit, il n'existe aucune enquête quantitative importante sur cette question à l'échelle locale à Naples. La confrontation entre les entretiens d'une part et les fiches de l'école française de l'autre, même si elle n'a pas la rigueur et la fiabilité d'une enquête sur échantillon représentatif, permet donc de combler un vide et de donner au moins une idée générale des principales caractéristiques de la proximité familiale dans les classes supérieures de la ville, et de les comparer avec les résultats des grandes enquêtes nationales et européennes.

2. Cohabitations en immeubles et proximité de quartier : une extrême proximité familiale dans la ville

Deux formes de proximité familiale dominent dans notre échantillon de familles napolitaines : la cohabitation dans des appartements indépendants du même immeuble et la proximité de quartier, alors que les "familles complexes" y sont devenues très minoritaires. Ces formes de proximité familiale se retrouvent en fait dans toute l'Italie et plus généralement dans les pays de l'Europe du Sud. Cependant, la très grande diffusion dans notre échantillon des cohabitations familiales en immeuble est une rupture avec les traditions méridionales, et elle est également singulière pour une grande ville italienne.

a. Le poids très élevé des cohabitations familiales en immeuble et de la proximité de quartier dans la bourgeoisie napolitaine

Lorsqu'on observe les lieux de résidence des 50 familles de notre échantillon dans la ville de Naples, un premier constat s'impose immédiatement : celui d'une extrême proximité entre membres de la même parentèle, qui n'habitent certes plus dans le même logement, mais se répartissent dans des logements situés dans le même immeuble, la même rue ou le même quartier, le modèle traditionnel de la "corésidence" familiale ayant fait place à un modèle de "proximité" dans l'espace local²⁶⁷.

Certes, les "familles complexes", qu'elles soient "multiples" ou "étendues"²⁶⁸, ne sont pas rares dans l'échantillon étudié. Aucune des personnes interrogées ne vivaient dans une telle situation au moment de l'entretien, mais cela tient à leur position dans le cycle de vie car en réalité 10 d'entre elles (soit 20 %) ont passé une période dans une famille complexe après leur décohabitation dans les années 70, que ce soit immédiatement après leur mariage en logeant chez leurs parents ou ceux de leurs conjoints, ou plus tard dans leur vie en hébergeant un parent âgé ou en emménageant chez lui... Mais cela confirme justement ce que l'on a déjà vu au chapitre VIII, à savoir que même si elles ne sont pas rares, ces "familles complexes" sont désormais toujours conçues comme des solutions temporaires face à des situations de crise familiale (voir supra, chapitre VIII, 2c), alors qu'elles étaient traditionnellement répandues dans les élites napolitaines de la fin du 19^e siècle²⁶⁹.

Beaucoup plus répandue dans les familles étudiées, et également beaucoup plus stable dans le temps est la cohabitation non pas dans le même logement, mais dans des logements différents du même immeuble (voir FIGURE 24). Ainsi 19 des 50 personnes interrogées (soit 38 % !) habitaient au moment de l'entretien dans un immeuble où vivait également un membre de leur parentèle proche²⁷⁰, mais dans un autre appartement. Si on y ajoute les personnes ayant habité temporairement après leur mariage dans un immeuble où vivait également un autre membre de leur famille, ce sont au total 34 des 50 individus interrogés (soit plus des deux tiers !) qui ont vécu durant leur vie adulte dans une telle situation de cohabitation familiale en immeuble. Ces cohabitations en immeuble représentent le type de proximité familiale le plus répandu dans notre échantillon de la vieille bourgeoisie napolitaine,

²⁶⁷ Sur ce passage d'un modèle de corésidence familiale à un modèle de proximité familiale en Italie depuis les années 1950, voir VIAZZO et ZANOTELLI, 2006 et BARBAGLI et aliter, 2003

²⁶⁸ On reprend ici la typologie des groupes domestiques désormais classique élaborée dans les années 1970 par Peter Laslett et les historiens du "Groupe de Cambridge" (LASLETT et WALL, 1972). Ces derniers distinguent en effet les groupes domestiques "simples" (un logement pour une seule famille nucléaire) des groupes "complexes" (cohabitation dans le même logement d'un foyer nucléaire et d'autres individus qui lui sont apparentés). Ces groupes complexes se subdivisent à leur tour entre "groupes étendus" (cohabitation sous le même toit d'une famille nucléaire et d'un ou plusieurs parents "isolés", en général le père ou la mère d'un des conjoints) et "groupes multiples" ou "polynucléaires" (plusieurs familles nucléaires apparentées cohabitent dans le même logement)

²⁶⁹ Voir MACRY, 1984, p.33. Pour l'auteur, il s'agit justement d'une spécificité des élites de la ville, alors que les familles complexes étaient par ailleurs "marginales" à Naples.

²⁷⁰ c'est à dire un de leurs deux parents, de leurs frères et sœurs ou de leurs enfants adultes.

car les individus interrogés ont plus fréquemment leur parent le plus proche géographiquement qui habite dans le même immeuble (19 personnes sur les 50) que dans un autre immeuble du même quartier (15 sur les 50, soit 30 % de l'échantillon)... En effet, lorsque le parent le plus proche géographiquement des personnes interrogées ne réside pas dans le même immeuble, il habite en général dans le même quartier, ou alors dans un quartier voisin du leur, le plus souvent un autre quartier de la "città bene". Les cas d'éloignement familial et de dispersion métropolitaine sont en fait très limités puisque seulement 6% des individus interrogés ont leur parent le plus proche géographiquement qui habite dans un quartier de Naples non limitrophe du leur. La grande majorité des individus interrogés ont toujours un parent à proximité immédiate de chez eux, en général dans le même quartier, et le plus souvent dans le même immeuble.

Ces résultats sont-ils confirmés par l'échantillon, quantitativement plus important, des élèves de l'école française de Naples ? On y retrouve en effet les mêmes tendances (voir FIGURE 25). 132 élèves ont cité au moins un membre de leur famille (autre que leurs deux parents) à contacter en cas de problème. Pour 59 % d'entre eux ce parent réside dans le même quartier, et pour 34 % des élèves l'un des parents cités comme contact habite dans le même immeuble. Les chiffres sont donc étonnamment analogues à ceux issus de l'étude des entretiens : les deux tiers des individus comptent au moins un de leurs parents dans le même quartier et un tiers d'entre eux habitent dans le même immeuble qu'un membre de leur famille²⁷¹... Parmi ces derniers, le fichier de l'école française ne permet cependant pas de distinguer les cas de cohabitations dans le même logement (la "famille complexe") et les cohabitations en appartements indépendants dans le même immeuble, qui correspondent pourtant, on vient de le voir, à deux réalités très différentes... On peut toutefois supposer que ce chiffre très élevé de 34% est majoritairement dû aux cohabitations en appartements indépendants car à l'échelle nationale comme à celle des grandes villes italiennes, les familles complexes ne représentent jamais plus de 10% des ménages et restent toujours beaucoup moins nombreuses que les regroupements familiaux en logements indépendants situés dans le même immeuble... (voir FIGURE 25)

Ainsi, quelle que soit la source utilisée, c'est donc toujours le poids de la proximité de quartier et des cohabitations en immeuble qui ressort, et, au contraire, la faible importance de l'isolement familial dans la ville.. Dans les familles de la bourgeoisie napolitaine, on a toujours un parent à proximité immédiate de chez soi, à quelques rues de distance ou dans le même immeuble. Au sein de ces tendances générales, notre échantillon de 50 familles se singularise cependant par la proportion extrêmement élevée de la proximité familiale en immeuble. S'agit-il d'une spécificité des classes supérieures napolitaines ou retrouve-t-on les mêmes caractéristiques ailleurs en Italie ?

²⁷¹ Dans le cas des élèves de l'école française, ces chiffres sont d'ailleurs à considérer comme des minima puisque contrairement aux entretiens, le fichier de l'école ne permet pas de prendre en compte l'ensemble des membres de la parentèle des élèves, mais seulement ceux que ces derniers ont mentionnés comme contact à prévenir sur leurs fiches.

b. Une proximité familiale répandue dans toute la péninsule

Si on compare les chiffres qui précèdent avec ceux des grandes enquêtes sur la parenté en Italie²⁷², on constate qu'on retrouve en réalité les mêmes tendances générales dans toute la péninsule, même si leur ampleur varie légèrement selon les régions et la taille des villes.

Ainsi le passage d'un modèle de "corésidence" à un modèle de "proximité locale" familiale est une caractéristique de toute l'Italie, où l'on retrouve partout une baisse des "familles complexes" au profit des "quasi-cohabitations" familiales dans les mêmes immeubles et ou des regroupements familiaux en rues voisines. L'Italie se singularise en effet en Europe occidentale par une proximité géographique entre parents extrêmement élevée, qui est de loin la plus forte de l'Union européenne. C'est particulièrement net en ce qui concerne la proximité entre parents et enfants mariés. Ainsi, en 1998, les deux tiers des Italiens mariés dont la mère était encore en vie résidaient dans la même commune que leur mère, et 43 % d'entre eux habitaient à moins d'un km de chez elle²⁷³. Mais cette proximité familiale prend désormais beaucoup moins la forme de la cohabitation dans le même logement. Encore largement répandues en Italie dans les années 50, les "familles complexes" sont devenues aujourd'hui très minoritaires dans la péninsule. C'est le cas par exemple de l'hébergement des jeunes couples par les parents de l'un des conjoints après leur mariage. Cette pratique concernait pratiquement la moitié des jeunes couples italiens dans les années 50²⁷⁴, mais aujourd'hui, elle est devenue marginale puisque seuls 10 % des couples formés dans les années 1990 ont opté pour la cohabitation familiale juste après leur mariage²⁷⁵. Ce chiffre reste cependant élevé au regard des autres pays européens, et il peut même atteindre des niveaux bien plus hauts dans les régions du Centre et du Nord-Est de la Péninsule. Il en est de même pour un deuxième type de "famille complexe" lui aussi assez répandu dans l'Italie d'aujourd'hui : celui de l'hébergement des parents âgés par leurs enfants mariés. Ainsi, en 2003, la proportion de grands-parents italiens qui habitaient avec leur petits enfants était de 7 %²⁷⁶, soit l'un des chiffres les plus élevés de l'Union européenne.

Cependant, même si elles restent non négligeables, ces familles complexes sont devenues très minoritaires dans toute la Péninsule. Beaucoup plus nombreuses – mais aussi beaucoup moins étudiées – sont les formes de "quasi-cohabitation" familiale où plusieurs ménages apparentés résident non pas dans le même logement, mais dans le même immeuble ou le même "condominio". En 2003 seulement 7 % des grands-parents italiens habitaient dans le même logement qu'un de leurs petits-enfants, mais près de 16 % d'entre eux résidaient dans un autre appartement du même immeuble (FIGURE 26). Localement, comme cela a pu par exemple être

²⁷² C'est à dire ceux des enquêtes "Famiglie, soggetti sociali e condizioni dell'infanzia" de 1998 (voir ISTAT, 2001) et 2003 (en ligne sur le site de l'ISTAT)

²⁷³ Voir ISTAT, 2002a, p. 118. D'après des données élémentaires de l'enquête "famiglie e soggetti sociali" de 1998.

²⁷⁴ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.205. Au cours des années 50, dans sept régions italiennes, essentiellement du Centre et du Nord-Est de la Péninsule, c'est plus de la moitié des couples qui allaient résider après le mariage chez les parents d'un des conjoints.

²⁷⁵ Ibid., p.206-207

²⁷⁶ Voir ISTAT, 2006, tableau 4.2.

observé dans les petites villes d'Emilie-Romagne, cette cohabitation familiale en immeuble constitue même la forme dominante d'organisation résidentielle de la parentèle²⁷⁷. De plus, contrairement aux familles complexes, la "quasi-cohabitation" familiale en immeuble est présente dans toutes les régions italiennes et se répartit assez régulièrement sur le territoire (voir CARTE 26).

Mais de toutes ces formes de proximité familiale "locales", c'est la proximité de quartier, où le parent le plus proche géographiquement réside non dans le même immeuble, mais dans une rue du même quartier, qui est la plus répandue dans la Péninsule. En 1998, 28 % des Italiens mariés résidaient non pas chez leur mère ou dans le même immeuble qu'elle, mais à moins d'un km de chez elle²⁷⁸. Dans aucune région ce chiffre ne descend en dessous de 20 %, et surtout, dans toutes les régions, il est systématiquement plus élevé que la proportion d'Italiens résidant dans le même immeuble que leur mère, ou que le nombre de ceux résidant dans la même commune ou à moins de 16 km. Aujourd'hui en Italie, la situation la plus courante est donc celle qui consiste à avoir son parent le plus proche géographiquement dans le même quartier, situation qui apparaît plus répandue que les cohabitations familiales en immeuble, nombreuses en Méditerranée, ou que les formes de dispersion familiale à l'échelle locale de la commune et de son aire d'influence, qui dominent souvent en Europe du Nord.

Ainsi, même si elle se distingue là encore par la place très élevée qu'y tiennent les "quasi-cohabitations" familiales en immeuble, la bourgeoisie napolitaine connaît les mêmes tendances générales que l'ensemble de la société italienne : déclin des familles complexes, et diffusion très importante de la proximité familiale dans les mêmes quartiers et les mêmes immeubles. Mais ces tendances ne sont pas une spécificité italienne, on les retrouve en fait dans la plupart des pays d'Europe du Sud, qui se caractérisent tous par des formes extrêmement locales de proximité familiale très différentes de celles qui peuvent prévaloir en Europe du Nord ou aux Etats-Unis...

c. Une proximité familiale caractéristique des pays d'Europe du Sud

Les comparaisons entre pays occidentaux sont certes assez difficiles car rares sont les véritables enquêtes comparatives utilisant à la même date les mêmes échantillons et les mêmes méthodes dans plusieurs pays différents. Mais dans toutes les tentatives de comparaison qui ont été faites, souvent à partir de différentes enquêtes nationales, c'est toujours l'Italie qui possède les indices les plus élevés de proximité résidentielle entre parents et enfants mariés, suivie de près par les autres pays du Sud de l'Europe, puis par ceux d'Europe centrale, tandis que dans les Etats d'Europe du Nord la proximité familiale est moins diffuse et prend des formes moins locales.

Ainsi, au milieu des années 80, la proportion de fils adultes ayant décohabité et vivant à moins de 15 minutes de chez leur mère était de 57 % en Italie, contre 43

²⁷⁷ Voir BALBO et aliter, 1990, p.77 et p.92 (tableau 3.1). Les auteurs citent l'exemple de la petite ville de Bellaria où 44 % des ménages habitent non pas dans le même logement, mais dans le même immeuble qu'un membre de leur parentèle.

²⁷⁸ Voir ISTAT, 2002, p.118

% en Hongrie, 38 % en Allemagne, 32 % au Royaume Uni et 27 % aux USA. La proportion de ceux vivant à moins d'une heure de leur mère montait à 83 % en Italie, contre 78 % en Hongrie, 68 % en Allemagne, 58 % aux USA, et 72 % au Royaume-Uni²⁷⁹. Une autre comparaison a été menée au milieu des années 90, avec la France cette fois. Ainsi, en 1994, la proportion d'enfants adultes venant de décohabiter et résidant dans la même commune que leurs parents était de 33% en France, contre 61 % en Italie, soit presque une différence du simple au double²⁸⁰... Ce n'est que très récemment qu'une véritable enquête comparative a été menée à l'échelle européenne²⁸¹. Ses résultats confirment les précédents : en 2004, la majorité (51,2%) des Italiens de plus de 60 ans habitaient dans le même appartement ou le même immeuble qu'un de leurs enfants, cette proportion était également très élevée en Espagne (45%) et en Grèce (43,5 %), mais tombait à 15,3 % en France et 6,2 % au Danemark²⁸² (Voir CARTE 27).

Globalement, toutes ces enquêtes permettent d'opposer nettement deux cas de figure. En France et en Europe du Nord, la situation qui domine est celle d'une proximité familiale dans un rayon de 25 km (ou à l'échelle du département français), qui met les parents les plus proches à moins d'une heure et permet des contacts hebdomadaires avec la parentèle, tandis que dans les pays d'Europe du sud, la règle est plutôt celle d'une proximité à l'échelle du quartier, de la rue ou de l'immeuble, qui permet souvent des interactions quotidiennes avec la famille. Les formes très "locales" de proximité familiale observées dans notre échantillon de vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine (poids des cohabitations familiales en immeuble et de la proximité de quartier) entrent donc parfaitement dans ce cadre "sud européen", et apparaissent ainsi non comme des spécificités d'un milieu social mais comme des caractéristiques structurelles d'un modèle culturel familial présent dans toute l'Europe du Sud.

Cependant, si les tendances générales sont les mêmes que dans le reste de l'Italie et que dans la plupart des pays d'Europe du Sud, on observe tout de même des spécificités importantes au sein de notre échantillon napolitain, et notamment en ce qui concerne l'ampleur de certaines de ces formes locales de proximité familiale : les cohabitations familiales en immeuble y sont par exemple particulièrement nombreuses, on l'a vu. Comment expliquer ces spécificités ? Renvoient-elles par exemple à des particularités régionales de la Campanie ou du Mezzogiorno ?

d. Des formes de proximité familiale en rupture avec les traditions de l'Italie méridionale

²⁷⁹ Voir FINCH, 1989

²⁸⁰ Voir CIONI, 1997, p.214-224. L'auteur s'appuie, pour la France, sur une enquête de C.Attias-Donfut (1995) et pour l'Italie, sur une enquête de l'ISTAT (voir ISTAT, *indagine multiscopo sulle famiglie* 1994).

²⁸¹ Il s'agit de l'enquête "SHARE" (Survey of Health, Ageing and Retirement in Europe), menée par l'Université de Mannheim, et portant sur un échantillon représentatif à l'échelle nationale de 22 000 individus correspondant à 15 000 ménages répartis dans 10 pays couvrant l'Europe du Nord, du centre et du Sud (Suède, Danemark, Allemagne, Pays-Bas, France, Suisse, Autriche, Italie, Espagne et Grèce). Voir HANK, 2005.

²⁸² Voir HANK, 2005, p.30

L'Italie a en effet toujours été marquée par une très forte diversité régionale de ses structures familiales, et cette diversité se retrouve sur le plan de la proximité familiale. Cette dernière est certes partout élevée dans la péninsule (en 1998 la proportion de grands-parents italiens résidant à moins de 16 km de leurs petits-enfants était systématiquement supérieure à 77 % dans toutes les régions de la Péninsule²⁸³), mais les formes locales de cette proximité familiale subissent quant à elles de fortes variations régionales : dès qu'on descend en dessous d'un rayon de 16 km, les différences territoriales s'accroissent. L'hébergement des parents âgés, la co-résidence dans les mêmes immeubles, la proximité de quartier, la dispersion locale dans la même commune ne sont pas présents avec la même intensité dans toutes les régions italiennes. Quelle est donc la place du modèle de proximité familiale de la bourgeoisie napolitaine au sein de cette diversité régionale italienne ? Se rattache-t-il par exemple aux formes traditionnelles de proximité familiale du Mezzogiorno ?

L'examen des "profils régionaux" de proximité familiale semble clairement indiquer que non. Dans le Sud de l'Italie, la proximité familiale revêt en effet des formes particulières et le cas de la Sicile le résume assez bien (FIGURE 27A). Ici les cohabitations familiales en appartement ou en immeuble sont assez rares et les formes de dispersion provinciale ou régionale peu répandues. C'est surtout à l'échelle du quartier et de la commune que se concentrent les familles siciliennes, et c'est le poids de cette proximité locale qui explique l'importance des taux de proximité familiale dans l'île. Ces résultats confirment ce que toutes les études sur la famille dans le Mezzogiorno ont répété depuis les travaux fondateurs de Banfield dans les années 50 : la famille y a toujours été beaucoup plus "nucléarisée" que dans le Nord et surtout le centre du pays. C'est dans les régions de la "Troisième Italie" que les liens de parenté apparaissent comme les plus forts en Italie, et non dans le Sud, qui se caractérise plutôt traditionnellement par une "famille forte" et une "parentèle faible"²⁸⁴ ... De ce point de vue les familles de la bourgeoisie napolitaine se distinguent donc nettement des traditions méridionales : les liens de parentèle y apparaissent plus forts, et les structures d'habitat moins fortement nucléarisées du fait de l'importance non négligeable qu'y tiennent les familles complexes et du fait surtout de la forte diffusion des cohabitations familiales en immeuble dans ce milieu.

Cette spécificité renvoie d'ailleurs de manière plus générale à la place originale de la Campanie au sein du Mezzogiorno en matière de structures familiales. La région de Naples, dominée par sa capitale et traditionnellement orientée vers les cultures spéciales a en effet depuis longtemps des structures familiales très différentes de celles des autres régions du Sud italien, où dominait plutôt le latifondo²⁸⁵... Les cohabitations, et surtout les "quasi-cohabitations" familiales en immeuble y sont en effet particulièrement nombreuses et toujours supérieures à la moyenne nationale, alors qu'elles sont beaucoup plus rares dans le reste du Mezzogiorno. En 1998, la proportion de grands-parents vivant avec leurs petits-enfants était deux fois supérieure en Campanie qu'en Sicile. De même pour les

²⁸³ ISTAT, 2001a, p.34

²⁸⁴ La littérature est riche sur ce problème de la "parentèle faible" et du "familialisme" du Sud. Voir l'ouvrage fondamental de BANFIELD, 1958, et les synthèses récentes de GRIBAUDI, 1993 et BARGABLI et aliter, 2003, p.209-214

²⁸⁵ Sur cette influence des structures agraires sur les structures de parenté et leur diversité au sein du Mezzogiorno, voir DELILLE, 1988

"quasi-cohabitations" : en 1998, c'est en Campanie que la proportions d'Italiens mariés résidant dans le même immeuble que leur mère était la plus élevée de toute l'Italie (15,8%), alors qu'elle était nettement inférieure à la moyenne nationale en Sicile ou dans les Pouilles.

Les familles de notre échantillon sont-elles alors plus proches du modèle de proximité familiale de l'Italie centrale ? Les régions de la "troisième Italie" se singularisent en effet en Italie, mais aussi en Europe, par des structures familiales assez originales, marquées par une forte diffusion des familles complexes et la persistance de pratiques patrilineaires²⁸⁶. Le profil de la proximité familiale y est donc particulier et le cas de l'Ombrie (voir FIGURE 27B) l'illustre bien : plus du tiers des grands-parents de la région habitent avec leurs petits-enfants ou vivent en "contact étroit" avec eux dans le même immeuble, et presque la moitié d'entre-eux (45 %) vivent ailleurs dans la même commune, mais ils sont très peu nombreux à vivre dans l'aire d'influence locale de la commune ou plus loin. Notre échantillon de familles napolitaines présente donc certaines similitudes avec ce profil de proximité familiale typique de l'Italie centrale, en particulier la grande diffusion des cohabitations familiales en immeuble. Il s'en distingue en revanche par la place plus modeste qu'y tiennent les familles complexes.

Le constat est analogue lorsqu'on compare notre échantillon avec le troisième profil régional de proximité familiale présent dans la péninsule : celui des régions du Nord-Ouest. L'exemple de la Lombardie le montre bien (voir FIGURE 27C). Ici comme ailleurs, on vit le plus souvent dans le même quartier ou la même commune que ses petits-enfants sans cohabiter avec eux. Mais les cohabitations familiales en immeubles restent tout de même supérieures à la moyenne nationale : elles sont certes moins répandues qu'en Italie centrale, mais beaucoup plus nombreuses que dans le Sud. Enfin et surtout, ce qui fait la grande spécificité de ces régions du triangle industriel est que la proximité familiale entre communes voisines est beaucoup plus répandue qu'ailleurs : nombreux sont les grands-parents lombards qui ne vivent pas dans la même commune que leurs petits-enfants mais à moins de 16 km, leur proportion est trois fois plus élevée qu'en Sicile. On retrouve là l'influence des structures urbaines de l'Italie padane, caractérisée par un réseau très dense de petites villes fortement intégrées économiquement et aujourd'hui englobées dans la croissance des vastes aires urbaines de Milan ou Turin. La dispersion familiale à l'intérieur de l'aire d'influence d'une ville y est donc plus répandue. Mais si le poids des cohabitations familiales en immeuble rapprochait ce modèle de notre échantillon napolitain, cette importance de la "dispersion locale" familiale l'en distingue nettement.

Au total, les familles de la bourgeoisie napolitaine s'intègrent assez mal dans le modèles classique des "Trois Italies" familiales... Elles se distinguent nettement des formes traditionnelles de proximité familiale du Mezzogiorno, sans pour autant se rattacher au modèle de l'Italie centrale ou à celui des régions du triangle industriel. En ce sens elles renvoient bien à l'originalité campanienne, qui a toujours eu une position assez particulière au sein de la géographie des structures familiales dans la péninsule. Mais les familles de notre échantillon présentent aussi de très fortes spécificités lorsqu'on les compare aux autres grandes villes italiennes.

²⁸⁶ Voir BARBAGLI, 1991a et BARBAGLI et aliter, 2003, p.204-214.

e. Un modèle de proximité familiale original dans une grande ville italienne?

En effet, si les formes de proximité familiale varient beaucoup selon les régions en Italie, elles changent également en fonction du degré d'urbanisation des différents territoires et en fonction de la taille des villes. Ainsi, dans les campagnes italiennes et dans les petite villes de la Péninsule, on vit plus près de sa famille que dans les grandes agglomérations. En 1994, la proportion de couples italiens vivant à moins d'un km de l'une des familles d'origines des conjoints était en effet de 78 % dans les communes rurales de moins de 2000 habitants, contre seulement 56 % dans les villes de plus de 50 000 habitants et 46 % dans les onze plus grandes villes de la Péninsule²⁸⁷. En Italie la proximité familiale intergénérationnelle tend donc à décroître au fur et à mesure que la taille de la ville augmente, comme cela a pu être observé dans plusieurs autres pays²⁸⁸, même si elle reste élevée au regard des standards européens²⁸⁹.

Mais dans les classes supérieures napolitaines, ce déclin "urbain" de la proximité familiale est beaucoup moins marqué, ces dernières arrivant à maintenir des taux extrêmement élevés de proximité dans la ville. La comparaison de la proximité entre grands-parents et petits enfants dans les villes italiennes de plus de 50 000 habitants et dans le fichier de l'école française de Naples le montre clairement (voir FIGURE 25). Ainsi, en 2003 dans les villes italiennes de plus de 50 000 habitants, 81 % des grands-parents avaient un de leurs petits-enfants qui résidait dans la même commune, ce qui est déjà considérable. Mais dans le fichier de l'école française de Naples, ce sont près de 96% des élèves ayant cité un de leurs grands-parents comme contact qui avaient ce grand-parent résidant dans la même commune²⁹⁰. Mais les différences concernent en fait moins l'ampleur de la proximité familiale que ses formes : en 2006 plus du tiers des élèves de l'école française ayant cité un grand-parent comme contact habitaient ainsi dans le même immeuble ou le même logement que ce grand-parent, alors que dans les villes de plus de 50 000 habitants, cette cohabitation avec les petits-enfants ne concernait en 2003 qu'un cinquième des grands-parents. Les différences résident donc une fois de plus dans

²⁸⁷ Données de l'enquête de l'ISTAT, *indagine multiscopo sulle famiglie 1994*, citées par CIONI, 1997, p.216-217

²⁸⁸ Pour les Pays-Bas, voir KALMIJN et MULDER, 2005, pour la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne, voir HÖLLINGER et HALLER, 1990. Cette relation négative entre urbanisation et proximité familiale apparaît cependant spécifique aux pays européens, on ne la retrouve pas aux Etats-Unis et en Australie où l'urbanisation a peu d'effet sur la proximité avec la famille (voir HÖLLINGER et HALLER, 1990) ou au contraire une influence positive (voir LIN et ROGERSON, 1995).

²⁸⁹ En Italie, l'impact de l'urbanisation sur la proximité familiale est par exemple beaucoup moins fort que dans des pays d'Europe centrale et septentrionale comme l'Autriche et la Hongrie. Voir Höllinger et Haller (1990), p. 113

²⁹⁰ Il est vrai que ce chiffre est gonflé par la nature de la source : comme le fichier des élèves mentionnent des personnes à contacter en cas de problème, on peut penser que les élèves qui mentionnent leur grands-parents parmi ces contacts, l'ont fait justement parce que ceux-ci habitent près de chez eux, et que dans le cas contraire ils ne l'ont pas fait...

l'inégale diffusion des cohabitations familiales, que ce soit dans les mêmes logements et les mêmes immeubles.

En effet, en Italie l'une des formes de proximité familiale qui diminue le plus fortement dans les grandes villes est celle de la cohabitation dans des appartements indépendants du même immeuble. En 2003, alors que dans les communes de moins de 2000 habitants, plus de 20% des grands-parents cohabitaient dans le même immeuble qu'un de leurs petits-enfants, cette proportion tombait à 13,7 % dans les villes de plus de 50 000 habitants (voir FIGURE 26). En revanche, les cohabitations familiales dans le même logement sont elles plus nombreuses dans les grandes villes qu'à la campagne, comme le montre également la figure 26. Ces données s'expliquent aisément par les tensions et la complexité du marché du logement urbain. En ville, les prix élevés de l'immobilier, mais également la forte densité et la complexité du bâti, font que les parents y ont plus de difficulté à "installer" leurs enfants à proximité de chez eux : les cohabitations dans le même logement y sont donc plus répandues. En revanche à la campagne la moindre densité du bâti et la diffusion plus grande de la propriété permettent à la construction familiale de jouer un rôle beaucoup plus important dans l'accès au logement : les parents voulant installer leurs enfants adultes peuvent facilement agrandir leur maison, la diviser, ou faire construire une deuxième maison sur leur terrain... Les agrégations familiales dans les mêmes immeubles y sont donc facilitées et plus répandues que dans les grandes villes.

Dans ces conditions la diffusion très importante des cohabitations familiales en immeuble dans notre échantillon (38 % des personnes interrogées, rappelons-le, résidaient non pas dans le même logement, mais dans le même immeuble qu'un membre de leur parentèle proche) n'en apparaît que plus originale et mérite une fois de plus d'être soulignée. Cette spécificité de notre échantillon est d'ailleurs confirmée si on tente de le comparer à la situation d'autres grandes villes italiennes (comparaison rendue périlleuse il est vrai par la dispersion des enquêtes "urbaines" sur la proximité familiale en Italie²⁹¹). Ainsi, à Bologne, pourtant située au cœur d'une des régions italiennes où, on l'a dit, les structures de parenté sont les plus fortes et les phénomènes de cohabitations familiales les plus répandus, les cohabitations familiales en immeuble ne concernaient que 11 % des ménages étudiés en 1988 par Laura Balbo²⁹², soit une proportion trois fois moindre que dans nos 50 familles napolitaines... Les familles complexes y étaient en revanche beaucoup plus nombreuses (près de 19% des ménages) que dans notre échantillon. On retrouve donc bien à Bologne les tendances soulignées à l'échelle de l'ensemble des grandes villes italiennes : dans ces dernières les familles complexes y sont sur-représentées, tandis que les cohabitations en immeuble sont moins diffuses. C'est également ce qu'on observe à Rome, où les familles complexes (10% des ménages étudiés en 1996

²⁹¹ Les comparaisons de ville à ville sont très difficiles en matière de proximité familiale puisque, on l'a dit, les grandes enquêtes nationales ne descendent pas jusqu'à cette échelle, et que les quelques enquêtes existantes sur la proximité familiale dans des grandes villes italiennes sont dispersées, ou utilisent des méthodologies et des indices différents qui rendent difficiles les comparaisons. Mais ces dernières permettent tout de même d'identifier les variations les plus importantes de la proximité familiale d'une ville à l'autre, quand les chiffres montrent vraiment des écarts importants selon les villes...

²⁹² Voir BALBO et aliter, 1990, p.92, tableau 3.11.

par Stefania Vergati²⁹³), certes moins nombreuses qu'à Bologne et que dans la troisième Italie, sont tout de même nettement supérieures à la moyenne des grandes villes, tandis que les cohabitations en immeuble concernent seulement 11% des ménages, comme à Bologne... La situation est en revanche très différente – et même inversée – dans notre échantillon où les familles complexes sont sous-représentées et les cohabitations familiales en immeuble au contraire étonnamment nombreuses...

Cette originalité de notre échantillon est d'autant plus frappante que l'ensemble des familles étudiées – et cela vaut également pour les familles des élèves de l'école française – sont issues de quartiers centraux et relativement anciens de Naples, antérieurs pour la plupart aux années 60. Or si les cohabitations familiales en immeubles tendent à diminuer dans les grandes villes, cette diminution est encore plus forte dans les centres des agglomérations. Les formes de proximité familiale varient en effet selon la taille des villes, ou entre ville et campagne, mais également à l'intérieur de l'espace urbain, entre centre et périphérie, et ce pour les mêmes raisons : dans les centres-villes la densité et la complexité du bâti rendent plus difficiles les stratégies d'agrégation dans les mêmes immeubles, alors qu'en périphérie la construction familiale et l'importance de la construction neuve ont pu faciliter les pratiques d'achats groupés ou les stratégies de division ou d'agrandissement de leur maison par les parents voulant "installer" leurs enfants... Ainsi en 2003, dans les villes de plus de 50 000 habitants, la proportion de grands-parents vivant dans le même immeuble (en logement indépendant) qu'un de leurs petits enfants était de 13,7 %, mais ce chiffre était presque réduit de moitié (7,6%) dans les centres-villes (voir FIGURE 26)... On est très loin des chiffres de notre échantillon de familles napolitaines où plus des deux tiers des individus interrogées vivaient non pas dans le même logement mais dans le même immeuble qu'un membre de leur famille proche.

Au final, cette importance des cohabitations en immeubles dans notre échantillon s'explique donc sans doute par des traditions culturelles campaniennes, mais surtout par un effet de position sociale. Dans la bourgeoisie, l'ancienneté des patrimoines, la diffusion de la propriété, l'aisance financière, mais aussi l'efficacité des réseaux de relations permettent aux familles de maîtriser le foncier même dans des quartiers anciens de centre-ville, et de réussir à s'y regrouper à une échelle extrêmement locale, dans les mêmes quartiers mais aussi dans les mêmes immeubles. Le pouvoir des classes supérieures est aussi un pouvoir sur l'espace, et l'une des manifestations de ce pouvoir est justement leur capacité à se regrouper en famille dans des quartiers anciens de centre-ville qui constituent pourtant structurellement un milieu peu favorable aux stratégies de d'agrégation familiale...

Au total, les familles de la bourgeoisie napolitaine s'intègrent bien à un modèle sud-européen de proximité familiale fondé sur les regroupements dans les mêmes immeubles ou les mêmes quartiers. Mais c'est l'ampleur de certaines de ces formes de proximité familiale et leur localisation qui les distinguent : le poids très important des cohabitations familiales en immeuble est en effet inhabituel aussi bien dans le Sud de l'Italie que dans les grandes villes de la Péninsule – et il l'est encore plus dans les centres de ces dernières – et constitue donc l'une des plus grandes originalités de notre échantillon.

²⁹³ Voir VERGATI, 2000, p.131

3. Une proximité verticale et horizontale

Mais outre ces formes très "locales" de proximité, les familles de notre échantillon présentent un autre point commun avec le modèle "sud-européen" de proximité familiale : c'est que cette dernière ne s'y limite pas aux rapports inter-générationnels entre parents et enfants, elle est à la fois verticale et horizontale.

Bien sûr, c'est la proximité verticale entre parents et enfants adultes qui apparaît de loin la plus élevée, et ce aussi bien dans les entretiens que dans le fichier de l'école française. Ainsi, parmi les individus interrogés ayant encore un de leurs parents en vie, plus de 85 % résident dans le même quartier que lui. En revanche, parmi les individus témoins ayant au moins un frère vivant, seulement 56 % habitent dans le même quartier que leur frère ou leur sœur le plus proche géographiquement. Ces différences dans la proximité de quartier sont essentiellement dues aux variations du poids des cohabitations dans le même immeuble : les individus interrogés habitent beaucoup plus souvent dans le même immeuble que leurs parents que dans le même immeuble que l'un de leurs frères ou de leurs sœurs. Le fichier de l'école française vient confirmer ces résultats : 56 % des élèves habitent dans le même quartier que leurs grands-parents maternels, mais ils ne sont que 42 % à habiter dans le même quartier que leur tante ou leur oncle maternel cité comme contact. Là encore ces différences sont surtout dues aux variations des cohabitations en immeuble, beaucoup plus fréquentes avec les grands-parents qu'avec les oncles ou les tantes.

Cette proximité verticale est cependant beaucoup plus forte vis à vis des ascendants que des descendants : les individus interrogés habitent en général plus près de chez leurs parents âgés que de chez leurs enfants adultes. Ainsi sur les 23 personnes interrogées dont au moins un des enfants a quitté le domicile parental, seulement un tiers avaient leur enfant adulte le plus proche géographiquement qui résidait dans le même quartier, et un seul individu résidait dans le même immeuble qu'un de ses enfants. La proximité de quartier ou les cohabitations en immeuble, massives dans le cas de la proximité aux parents âgés ou entre frères et sœurs, sont donc ici faiblement représentées. Cela est d'abord dû à l'importance de l'émigration professionnelle des jeunes adultes dans les élites napolitaines, dont on a vu qu'elle était en nette augmentation ces dernières années : ainsi un quart des personnes interrogées avaient leur enfant non cohabitant le plus proche géographiquement qui résidait à l'étranger ou dans une autre région italienne. Le déséquilibre entre proximité ascendante et descendante est encore accentué par la construction de notre échantillon, centré sur des individus dont les familles sont établies depuis longtemps dans la ville. On est ici dans une situation rigoureusement inverse de celle qu'on peut observer dans les villes de forte immigration, où les citadins vivent en général plus près de leurs enfants adultes réinstallés dans la métropole que de leurs parents âgés restés en province dans le berceau rural de la famille²⁹⁴. Dans la bourgeoisie napolitaine, l'ancienneté de l'établissement dans la ville d'une part et la très forte

²⁹⁴ C'est ce que révèle une étude récente sur la proximité familiale aux Pays-Bas. Voir KALMIJN, 2005, p.8

émigration professionnelle des jeunes d'autre part se conjuguent au contraire pour rapprocher de l'ascendance et éloigner de la descendance. Mais l'émigration des jeunes n'est pas la seule explication à cette plus faible proximité aux enfants adultes. En effet si on considère seulement les individus interrogés dont les enfants sont restés ou revenus à Naples, le poids de la proximité de quartier augmente légèrement (près de 40 % des individus interrogés ayant un enfant résidant à Naples vivent dans le même quartier que lui), mais pas celle des cohabitations en immeuble. Surtout, plus d'un tiers d'entre eux ont leur enfant le plus proche qui réside en périphérie ou dans un quartier éloigné, alors qu'en général les personnes interrogées qui ont leurs parents âgés ou leur frère le plus proche en périphérie sont rarissimes. Même lorsque leurs enfants habitent à Naples, les individus interrogés résident donc plus loin de chez eux que de chez leurs parents ou de leurs frères et sœurs. Cela tient au fait que pour la grande majorité de ces enfants adultes, la départ définitif du domicile parental est assez récent et leur situation professionnelle pas encore stabilisée. Ces jeunes décohabitants sont dans une phase de leur cycle de vie où ils n'ont pas pu – ou voulu pour certains – bénéficier d'une mise à disposition d'un logement par leurs parents, ce qui ne veut pas dire qu'à terme ils ne seront pas ramenés à proximité des parents à la faveur d'une succession ou de la libération d'un logement de famille.

Une autre caractéristique importante de notre échantillon est que la proximité familiale ne se limite pas à la proximité verticale entre générations, elle est également très élevée entre collatéraux, et en particulier entre frères et sœurs. Ainsi, plus de la moitié des personnes interrogées avaient au moins un frère ou une sœur qui résidaient dans le même quartier qu'eux au moment de l'entretien, et un quart d'entre eux résidaient dans le même immeuble qu'un de leur frères ou de leur sœur. De même, parmi les élèves de l'école française qui citent un oncle ou une tante comme contact (ce qui permet d'évaluer la proximité entre leurs parents et les frères et sœurs de leurs parents), plus de 40 % habitent dans le même quartier que ce derniers, et 19 % résident dans le même immeuble. On retrouve donc ici le poids des cohabitations en immeuble et de la proximité de quartier, qui est seulement légèrement inférieur à ce qu'il était dans le cas de la proximité "verticale" entre parents et enfants.. Enfin, les entretiens font ressortir l'importance non négligeable de la proximité "diagonale" entre oncles et neveux adultes. Ainsi, sur les 26 personnes interrogées qui avaient encore un de leurs oncles ou de leur tante en vie, plus des deux tiers habitaient dans le même quartier que leur oncle ou leur tante le plus proche, et un quart d'entre eux résidaient dans le même immeuble. Les chiffres portent certes ici sur un échantillon réduit de personnes et il n'est pas possible de s'appuyer sur le fichier de l'école française pour en avoir une vision plus générale. Mais ils suffisent à indiquer que la proximité entre oncles et neveux est élevée dans les familles étudiées.

Au total, au sein de la bourgeoisie napolitaine la proximité familiale ne se limite pas seulement à des membres d'une parentèle proche. Elle est certes centrée sur les liens étroits qui unissent les anciens membres d'un même foyer conjugal : les parents, la fratrie, les enfants. Mais dans les vieilles familles des élites de la ville, établies depuis longtemps à Naples et dans lesquelles la proximité familiale a pu être renouvelée sur plusieurs générations, on vit aussi très souvent dans le même quartier ou le même immeuble que ses oncles, ses tantes ou ses cousins

Mais ces tendances observées dans la bourgeoisie napolitaine (une proximité familiale plus forte entre parents et enfants, mais également importante entre frères

et sœurs et entre oncles et neveux...) se retrouvent en fait à l'échelle de toute l'Italie, et renvoient également à un modèle sud-européen où le "redimensionnement" contemporain de la parenté a été moins prononcé qu'en Europe du Nord ou aux États-Unis. Tous les pays occidentaux sont en effet marqués par un phénomène de "redimensionnement" de la parenté : cette dernière est toujours le lieu d'intenses contacts et d'échanges de services fréquents, mais ces contacts et ces échanges n'obéissent plus à des règles rigides et doivent tenir compte des affinités personnelles. Et surtout, ils mettent en jeu un nombre réduit de personnes car la parenté se resserre aujourd'hui autour des anciens membres d'un même foyer conjugal : les parents et la fratrie, et tend à se centrer de plus en plus sur ce nouvel "axe porteur" de la famille contemporaine que sont devenues les relations parents-enfants²⁹⁵. Ce redimensionnement de la parenté est cependant moins marqué en Italie, en Espagne ou en Grèce, où les relations parents-enfants sont effectivement au centre de la famille, mais où les relations horizontales et diagonales continuent à jouer un rôle très important.

Ainsi, en Italie comme ailleurs en Europe, la proximité résidentielle familiale est surtout "verticale" et intergénérationnelle : on vit plus près de ses parents que des ses frères et sœurs, ou que de ses cousins et de ses oncles. Cela a pu être observé à Rome²⁹⁶ et en Vénétie²⁹⁷, et plus généralement dans la majeure partie des pays européens²⁹⁸. Mais la proximité résidentielle au sein de la fratrie demeure par également très élevée en Italie, et apparaît justement comme une conséquence des liens forts entre parents et enfants. Ainsi, en 1994, 78 % des parents de plus de 45 ans et dont deux enfants avaient décohabité avaient ces deux enfants dans un rayon de moins d'un km autour de leur habitation²⁹⁹. Les relations de face-à-face entre frères et sœurs sont également très intenses : en 1998, plus de la moitié (58,4 %) des Italiens voyait un de leur frères ou de leurs sœurs non cohabitant au moins une fois par semaine³⁰⁰. De même, les relations "diagonales", et en particulier celles entre oncles et neveux restent très intenses dans la Péninsule. Ainsi, après leurs parents et leurs frères et sœurs, ce sont leurs oncles et leurs tantes que les Italiens citent en premier parmi les membres de leur parentèle auxquels ils tiennent le plus et sur lesquels ils comptent le plus, et ce bien avant leurs cousins, leurs beaux-parents ou leurs beaux-frères³⁰¹.

Le problème est qu'en Italie ces formes de proximité résidentielle "horizontale" ou "diagonale" ont été beaucoup moins étudiées que la proximité verticale entre parents et enfants adultes. Le niveau de publication des enquêtes de l'Istat à leur sujet ne permet pas en particulier d'en étudier les variations régionales. La proximité entre frères et sœurs observées dans nos familles de la bourgeoisie napolitaine est-elle par exemple habituelle dans le Sud de l'Italie, dont on a dit par

²⁹⁵ Sur le "redimensionnement" de la parenté dans la famille contemporaine, et son recentrage sur les membres de la "famille restreinte", à savoir les anciens membres d'un même foyer conjugal (parents, et enfants), voir DE SINGLY, 1993 et CRENNER, 1999

²⁹⁶ Voir VERGATI, 2000

²⁹⁷ Voir LA MENDOLA, 1991

²⁹⁸ Pour le Royaume-Uni, voir par exemple FIRTH et aliter, 1969. Pour la France, voir BONVALET et LELIEVRE, 2005. Pour les Pays-Bas, voir KALMIJN et MULDER, 2005.

²⁹⁹ Voir CIONI, 1997, p.215

³⁰⁰ ISTAT, 2001a, p.13

³⁰¹ Ibid., p.43

ailleurs que les liens de parentèles y étaient traditionnellement moins fort que dans le reste de la péninsule ? On ne peut répondre directement à cette question pour les raisons que l'on vient d'évoquer (un niveau de publication insuffisant de la part de l'ISTAT), mais on peut en revanche s'appuyer sur l'indice indirect de la fréquence des contacts entre frères et sœurs pour avoir une idée de leur proximité résidentielle et de ses variations régionales en Italie. On peut en effet supposer que lorsque des frères et sœurs non cohabitant se voient tous les jours, c'est qu'ils habitent à proximité, au moins dans la même commune, et très probablement dans le même quartier. Or, c'est dans le Mezzogiorno que la proportion d'individus voyant un de leurs frères et sœurs non cohabitant tous les jours est la plus élevée en Italie³⁰². Si le Sud a donc conservé des spécificités en matière de cohabitations familiales (on l'a vu les familles complexes et les cohabitations en immeuble y sont beaucoup moins répandues qu'ailleurs dans la péninsule), il semble qu'en matière de relations familiales, on y observe une affermissement et une extension de liens de parenté qui étaient traditionnellement plus faibles, ce qui rapprocherait le Mezzogiorno des standards italiens. Cette évolution est sans doute due à la disparition des structures agraires qui fondaient les spécificités du Sud en matière de structures familiales, ainsi qu'à l'élévation du niveau de vie et à la fin du grand mouvement d'émigration international et intérieur, la forte mortalité et les mouvements migratoires ayant contribué à affaiblir considérablement les structures de parenté du Sud de l'Italie dans le passé, en tout cas dans les classes populaires³⁰³...

Au total, on retrouve bien dans notre échantillon de familles napolitaines des tendances générales la société italienne et des pays d'Europe du Sud : la proximité familiale y est centrée sur les relations parents – enfants adultes, mais elle s'élargit également à la parenté horizontale, voire diagonale. Comme cette proximité horizontale prend moins souvent la forme des cohabitations en immeubles, la situation de notre échantillon est aussi plus proche ici du reste du Mezzogiorno. En revanche, une des spécificités de nos familles de la bourgeoisie napolitaine est que la proximité "verticale" entre générations y est plus ascendante (centrée sur les parents âgés) que descendante (axée sur les jeunes adultes), ce qui est dû à la construction de notre échantillon (de vieilles familles depuis longtemps installées dans la ville et des individus témoins ayant des enfants débutant dans la vie professionnelle) mais aussi au contexte napolitain d'une ville en crise touchée par une importante émigration, définitive ou provisoire.

4. Une proximité bilatérale

Mais si la proximité familiale peut varier en fonction des degrés de parenté, elle le fait également en fonction des lignes de parenté (paternelle ou maternelle)... Or, dans ce domaine aussi les familles de notre échantillon napolitain s'inscrivent

³⁰² Voir ISTAT, 2001a, p.13

³⁰³ C'est ce que montrent les études de Gabriella Gribaudo sur les familles des classes populaires napolitaines, traditionnellement fortement déstructurées par la surmortalité et la mobilité des hommes. Voir GRIBAUDI, 1999, p.14-18

bien dans le schéma plus général des évolutions de la parenté en Italie, marquée par une "lente victoire du système bilatéral"³⁰⁴. Depuis les années 50, l'Italie tend en effet à se rapprocher des systèmes de parenté dominant en Europe occidentale, c'est à dire des systèmes bilatéraux en droit, mais qui du fait du rôle déterminant des femmes dans l'animation de la sociabilité familiale tendent dans la réalité à avoir une inflexion matrilinéaire : une fois formés, les nouveaux couples ont plus de relations avec la famille de la conjointe qu'avec celle de son conjoint, et vont souvent résider plus près de la première que de la seconde³⁰⁵. Cette évolution est cependant à la fois plus récente et moins prononcée en Italie car - et c'est cette fois une spécificité italienne et non sud-européenne - la péninsule a longtemps été marquée par l'importance originale en Europe de systèmes de parenté patrilinéaires, en particulier dans les régions du centre et du Nord-Est³⁰⁶.

Les familles de la bourgeoisie napolitaines que nous avons étudiées s'inscrivent clairement dans cette évolution car quelle que soit la source utilisée, la résidence "patrilocalisée" (c'est à dire le fait pour un ménage d'habiter non pas chez les parents du conjoint – ce qui correspond à la résidence "patrilocale" – mais à plus grande proximité de chez eux que de ceux de la conjointe) n'y est jamais majoritaire. Ainsi, dans le fichier de l'école française, les choix résidentiels se répartissent de manière assez équilibrée sans qu'un modèle domine véritablement les autres. Parmi les élèves citant à la fois leurs grands-parents paternels et maternels comme contacts, 30 % habitent plus près des premiers, 30 % à plus grande proximité des seconds, et 40 % à égale distance des deux, c'est donc le modèle bilatéral qui domine légèrement. Mais dans les entretiens, la résidence patrilocalisée apparaît cette fois nettement minoritaire, et les choix résidentiels subissent au contraire une claire inflexion matrilinéaire. Cela apparaît lorsqu'on observe les choix résidentiels effectués par les individus interrogés juste après leur mariage (intervenu entre 1970 et 1990). Sur les 44 individus interrogés qui ont vécu en couple, la majorité (52%) ont opté pour une résidence néolocale à égale distance des deux familles d'origine. Une importante minorité d'entre eux a choisi une résidence matrilocalisée (32,5%) tandis que seulement 12 % ont préféré s'installer à plus grande proximité de la famille du mari. Cette inflexion matrilinéaire s'est même accentuée avec le temps puisque au moment de l'entretien (en 2005-2006) c'est plus de la moitié des individus témoins qui résidaient plus près de la famille de l'épouse que de celle du mari. Les 44 couples étudiés se sont donc globalement rapprochés de la famille de la conjointe durant les trente dernière année. Ces résultats sont certes en partie dûs à des distorsions dans la composition de l'échantillon étudié³⁰⁷. Cependant, même si on prend en compte seulement les individus interrogés dont les conjoints sont

³⁰⁴ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.214

³⁰⁵ Les références sont nombreuses sur cette inflexion matrilinéaire des relations de parenté en Occident. Voir par exemple SWEETSER, 1964 et 1966, GOKALP, 1978, DECHAUX, 1990, ROSSI et ROSSI, 1990.

³⁰⁶ Voir BARBAGLI, 1991a, et BARBAGLI et aliter, 2003

³⁰⁷ L'échantillon est en effet majoritairement composé de femmes. Or, si tous les individus interrogés appartiennent à des familles originaires de la ville, tel n'est pas le cas de leurs conjoints qui, on l'a vu, viennent souvent de la province ou de la région de Naples quand ce n'est pas de l'étranger. Beaucoup de femmes interrogées ont donc des conjoints non napolitains dont la famille réside en province ou dans les environs de la ville, et cela a pour effet d'augmenter le poids de la résidence "matrilocalisée" parmi les familles étudiées

originaires de Naples, les chiffres sont analogues. On observe une augmentation de la résidence matrilocalisée sur les trente dernières années : au lendemain de leur mariage, les individus interrogés avaient majoritairement choisi une résidence néolocale à égale distance des deux familles d'origine, alors qu'au moment de l'entretien la plus grande partie d'entre eux habitaient plus près de la famille de l'épouse, la résidence matrilocalisée devançant légèrement les choix résidentiels "néo-locaux".

Au total, si les entretiens et le fichier de l'école française suffisent à montrer que la résidence "patrilocalisée" est minoritaire dans la bourgeoisie napolitaine, il apparaît en revanche difficile de dégager à partir d'eux un profil résidentiel dominant au sein de la bourgeoisie de la ville, néo ou matrilocalisé, ces deux tendances variant beaucoup en intensité selon la source ou l'indicateur utilisé. Dans la bourgeoisie napolitaine, les couples résident à égale distance des deux familles, ou alors plus près de la famille de l'épouse, mais beaucoup plus rarement à proximité de la famille du mari.. Finalement, les choix résidentiels des élites napolitaines apparaissent donc assez faiblement "normés" en termes de lignes de parenté. Les règles de résidence patrilocales traditionnelles ont laissé la place à une grande variété de situations, les nouveaux ménages choisissant désormais de résider à proximité de l'une ou l'autre des deux familles d'origine non par respect d'une tradition lignagère, mais au terme d'un arbitrage entre une multiplicité de facteurs où leurs aspirations individuelles, les contraintes professionnelles, l'offre de logements mis à disposition par les familles, et la cohésion des familles d'origine jouent un rôle particulièrement important. C'est d'ailleurs ce qu'on a vu précédemment au sujet de "l'opportunisme lignager" des choix résidentiels dans la bourgeoisie de la ville (voir supra, chapitre VIII, 2e et 3b) : les logiques relationnelles plutôt matrilineaires peuvent être compensées par des logiques patrilinéaires lorsque c'est la famille de l'époux qui réussit à mettre à disposition des nouveaux couples un logement prestigieux... D'autre part, il faut rappeler que ces différences de proximité lignagère ont souvent lieu à une échelle extrêmement locale, ce qui en limite l'importance : même quand un ménage réside plus près d'une des deux familles d'origine, la seconde n'est jamais très loin, souvent à quelques rues de distance. Ainsi, plus de 90 % des élèves de l'école française ayant cité un grand-parent maternel et un grand-parent paternels comme contact ont ces deux grands parents qui habitent dans le même quartier ou un quartier limitrophe du leur, si bien que des contacts hebdomadaires ou quotidiens peuvent être facilement maintenus avec les deux familles

Mais par ces choix résidentiels faiblement normés et largement bilatéraux, la bourgeoisie napolitaine se distingue clairement des traditions campaniennes, où les systèmes de parenté subissent encore, à l'échelle régionale, une forte inflexion patrilinéaire. On a déjà souligné l'originalité de la Campanie au sein du Mezzogiorno en matière de cohabitations familiales, mais cette originalité se retrouve également au niveau des lignes de parenté : la Campanie est une région de tradition patrilinéaire dans un Sud marqué historiquement par des systèmes bilatéraux ou matrilineaires, et ces différences historiques perdurent encore aujourd'hui. Ainsi en 1993 la Campanie était la seule région méridionale où dominait nettement la résidence patrilocalisée dans un Sud caractérisé avant tout par les systèmes bilinéaires (voir CARTE 28). En 2000, la résidence patrilocalisée y était encore largement majoritaire puisque 41 % des couples mariés résidant en Campanie habitaient plus près des parents du conjoint, alors que seulement 32 % d'entre eux

résidaient à égale distance des deux familles et 27 % avaient opté pour une résidence matrilocalisée³⁰⁸. Du point de vue des cohabitations familiales comme de celui des lignes de parenté, la Campanie se rapproche donc plus des régions de la Troisième Italie que des autres régions du Sud : c'est en effet dans les régions du centre et du Nord Est de la péninsule que l'inflexion patrilinéaire des systèmes familiaux est la plus marquée en Italie, affectant aussi bien les choix résidentiels, que les relations familiales³⁰⁹. Cette spécificité campanienne renvoie à l'originalité – déjà mentionnée – des structures agraires de la région au sein du Mezzogiorno³¹⁰, structures agraires qui ont certes disparu, mais auxquelles ont survécu les règles de résidence qui leur étaient liées³¹¹...

Mais si cette faiblesse de la résidence patrilocalisée distinguent les familles de notre échantillon des traditions campaniennes, elle constitue également une très grande nouveauté au sein des élites napolitaines, parmi lesquelles ont longtemps perduré des pratiques patrilinéaires. Les historiens ont bien montré l'organisation de la noblesse en patrilignages très stricts, ainsi que la longue permanence, dans l'aristocratie comme dans la bourgeoisie napolitaine, d'une "culture du nom de famille" attachée au maintien du patrimoine en ligne masculine³¹². "L'opportunisme lignager" qui prévaut dans les choix résidentiels des 50 familles de notre échantillon montre bien que les familles de la bourgeoisie napolitaine sont passées d'une culture de lignage assimilant la famille à un groupe de descendance essentiellement unilinéaire, à une culture de parentèle typique des systèmes cognatiques d'Europe occidentale.

De ce point de vue, les familles napolitaines de notre échantillon se rapprochent de la situation qui prévaut dans la plupart des grandes villes italiennes, où "la lente victoire du système bilatéral" est plus nette que dans les campagnes ou

³⁰⁸ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.217 (tableau 4.17)

³⁰⁹ Ainsi, en Emilie-Romagne, les fils habitent plus près de chez leurs parents que les filles, ils cohabitent plus souvent avec eux et, après le mariage, les nouveaux couples ont plus de relations avec la famille du mari qu'avec celle de l'épouse. Voir BARBAGLI, 1991a et 1991b

³¹⁰ Ainsi, du point de vue des systèmes familiaux, la Campanie a toujours eu une situation originale au sein du Mezzogiorno. Gérard Delille a bien montré comment, dès l'époque moderne, coexistaient trois systèmes de parenté différents dans les campagnes du royaume de Naples. En Campanie, région de cultures spéciales et arboricoles fondées sur la petite propriété paysanne, dominait le système des "quartiers lignagers". Dans les villages chaque famille se concentrait dans un "quartier" formant un ensemble clos et où se regroupait un lignage patrilinéaire. La résidence était rigoureusement patri-virilocal et la propriété foncière divisée uniquement entre les fils pour maintenir l'unité et la cohérence de l'exploitation familiale. Dans les Pouilles et en Calabre où dominait le latifondo, le système était plus ouvert et subissait une forte inflexion matrilineaire puisque les femmes étaient souvent dotées en terres et en biens immobiliers et que la résidence pouvait être uxorilocal. Il s'agissait par là d'attirer de nouveaux bras dans un latifondo demandant une main d'œuvre nombreuse. Enfin, dans les montagnes situées aux confins de la Pouille et de la Campanie, on trouvait un système intermédiaire. Mais ces différences entre systèmes de parenté et de succession pouvaient aussi se retrouver à une échelle beaucoup plus locale, en fonction des variations des structures agraires. Ainsi au sein même de la Campanie "patrilocal" l'opposition était forte entre le diocèse de Salerne où régnaient les "quartiers lignagers" et la région d'Eboli où le latifondo favorisait la résidence uxorilocal... Voir DELILLE, 1988

³¹¹ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.52-53

³¹² Voir MACRY, 1984 et DELILLE, 1988

les petites villes. En effet, dans toutes les grandes villes italiennes, le poids des règles traditionnelles de résidence diminue fortement et ce y compris dans les régions de la "Troisième Italie" où les systèmes familiaux ont encore une forte tendance patrilinéaire. Que ce soit dans le Nord-Ouest, le Centre ou le Sud, la résidence "patrilocalisée" diminue au fur et à mesure que la taille des villes augmente³¹³. En Emilie-Romagne par exemple, le système de résidence patrilinéaire domine fortement puisque les fils ont tendance à habiter plus près de leur mère que les filles, mais ce phénomène est beaucoup moins marqué dans les principales villes de la région³¹⁴. Assez prononcé sur le plan des choix résidentiels, ce déclin des pratiques patrilinéaires en milieu urbain est encore plus net dans le domaine des relations familiales. Ainsi, à Bologne, les fils voient leurs parents aussi souvent que les filles³¹⁵. A Rome, on a même pu observer une légère inflexion matrilineaire des relations familiales : les maris voient plus leurs parents à eux que ceux de leur épouse et inversement, mais ils voient plus fréquemment leur belle-famille que leurs épouses les leurs, et globalement les parents ont plus de contacts avec leurs filles qu'avec leurs fils³¹⁶...

Ainsi, les familles de notre échantillon napolitain s'inscrivent bien dans un modèle "métropolitain" d'évolution des systèmes de parenté en Italie. Elles se distinguent fortement des traditions campaniennes où la proximité familiale subit encore aujourd'hui une forte inflexion patrilinéaire, mais se rapprochent au contraire de la situation des autres grandes villes italiennes, où l'évolution vers une proximité "bilatérale", voire vers des systèmes à inflexion matrilineaire, est plus marquée.

Conclusion du chapitre

En étudiant l'inscription résidentielle des familles de la bourgeoisie napolitaine en termes de "proximité" et de "distance", ce chapitre a permis de la comparer aux résultats des grandes enquêtes italiennes et européennes sur la parenté, qui procèdent en général de la sorte. Il en ressort que la très forte proximité résidentielle entre membre d'une même famille observée au sein de notre échantillon n'est pas une spécificité des élites napolitaines, mais participe d'un modèle de proximité présent dans toute l'Italie et plus généralement dans les pays d'Europe du Sud.

Ainsi, comme la majorité des familles italiennes, espagnoles ou grecques, les familles de la bourgeoisie napolitaine se caractérisent aujourd'hui non par l'importance de la "corésidence" familiale dans les mêmes logements, mais par la diffusion des cohabitations familiales en immeuble et de la proximité de quartier. Cette proximité résidentielle dans l'espace local s'étend de plus à une parentèle élargie : centrée sur les relations "verticales" entre parents et enfants adultes, elle concerne aussi des frères et des sœurs, ou des oncles et des neveux, ce qui rapproche

³¹³ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.218

³¹⁴ Voir BARBAGLI, 1991b, p.80

³¹⁵ Ibid., p.80

³¹⁶ Voir VERGATI, 2000, p.131

bien les familles de notre échantillon de la thèse d'un "redimensionnement" de la parenté moins accentué dans les pays d'Europe du Sud. Enfin, la proximité familiale au sein de la bourgeoisie napolitaine apparaît majoritairement bilatérale, les choix résidentiels y étant finalement peu "normés" en matière de ligne de parenté, ce qui renvoie bien à la "lente victoire du système de parentèle bilatéral" en Italie depuis les années 50, "victoire" qui est particulièrement prononcée dans les grandes villes du pays.

Mais au sein de ce modèle "sud-européen" de proximité familiale, notre échantillon de familles de la bourgeoisie napolitaine présente tout de même de fortes spécificités, et ce chapitre a permis d'en souligner au moins deux. La première est que, lorsqu'on prend en compte trois générations, la proximité verticale entre parents et enfants y est beaucoup plus ascendante, centrée sur les parents âgés, que descendante, axée sur les enfants adultes. Cela renvoie à des particularités méridionales, les structures d'entraide et les choix résidentiels y étant traditionnellement plus tournés vers l'ascendance, mais cela tient aussi aux caractéristiques de Naples, ville marquée par une forte émigration des jeunes adultes, et à la position des personnes interrogées dans leur cycle de vie. Mais surtout, la grande spécificité des familles étudiées est le nombre très élevé des cohabitations familiales dans des logements indépendants du même immeuble. Ce phénomène est certes répandu dans toute la péninsule, mais il atteint dans la bourgeoisie napolitaine des taux records (rappelons-le, plus du tiers de personnes interrogées habitent non dans le même logement, mais dans le même immeuble qu'un membre de leur parentèle proche), qui tranchent avec les traditions méridionales, où les cohabitations familiales sont peu répandues, et également avec la situation des grandes villes italiennes, et en particulier des centres-villes des grandes agglomérations, où la proximité familiale en immeuble est structurellement moins élevée du fait de la densité et de la complexité du bâti et des tensions du marché du logement. Certes les cohabitations familiales en immeuble sont assez élevées dans toute la Campanie, ce qui singularise la région au sein du Mezzogiorno, mais leur nombre si important dans le centre d'une grande agglomération s'explique ici surtout par la position sociale des familles étudiées. Dans la bourgeoisie, l'ancienneté des patrimoines, la diffusion de la propriété, l'aisance financière, mais aussi l'efficacité des réseaux de relations permettent aux familles de maîtriser le foncier même dans des quartiers anciens de centre-ville, et de réussir à s'y regrouper à une échelle extrêmement locale, dans les mêmes quartiers mais aussi dans les mêmes immeubles.

En effet, si les formes de proximité familiale observées au sein de la bourgeoisie napolitaine renvoient à des modèles culturels présents dans toute l'Europe du Sud, la mise en œuvre de ces modèles a aussi été facilitée dans un milieu disposant d'un vaste patrimoine et d'un certain "pouvoir sur l'espace". C'est donc maintenant sur cette réception et cette assimilation des modèles culturels sud-européens dans le milieu particulier de la bourgeoisie de la ville qu'il nous faut nous arrêter.

Chapitre X.

Le poids des facteurs culturels : une proximité caractéristique des systèmes familiaux à liens forts

Le chapitre précédent a décrit les formes de proximité résidentielle caractéristiques des familles de la bourgeoisie napolitaine. Il nous faut maintenant étudier les pratiques sociales et les représentations qui leur sont associées, afin de mieux comprendre comment une telle proximité familiale dans la ville est possible. Cette dernière est-elle liée à la nécessité de s'appuyer sur la solidarité familiale dans la vie quotidienne, ou à un attachement des individus à la fréquence des contacts avec leur famille ? La proximité résidentielle est-elle recherchée et valorisée par les membres de la famille ou est-ce avant tout une résultante "involontaire" des mécanismes familiaux du marché du logement à Naples ? C'est à ces questions que ce chapitre veut répondre.

On a déjà vu dans la deuxième partie que la proximité familiale s'appuie essentiellement sur deux mécanismes dans la bourgeoisie napolitaine : un système d'accès familial au logement fondé sur l'installation des enfants par les parents à proximité de chez eux, ce que l'on a appelé la "rétention patrimoniale" (voir supra, chapitre VII, 2), et un attachement à un mode de vie de quartier fondé sur la fréquence des interactions de face à face dans les groupes de parents et d'amis, ce que l'on a appelé la "rétention relationnelle" (voir supra, chapitre VII, 5).

Mais on voudrait désormais situer ces deux pratiques dans le cadre plus général du modèle sud-européen de proximité familiale. Ces dernières ne sont pas en effet des spécificités des élites napolitaines, mais des caractéristiques structurelles des systèmes familiaux à liens forts de l'Europe du Sud. En Italie comme en Espagne ou en Grèce, les taux élevés de proximité familiale ne s'expliquent pas principalement par des facteurs économiques ou par la nécessité d'une entraide familiale dans la vie quotidienne, comme cela est souvent le cas en Europe du Nord³¹⁷, mais par des facteurs culturels liés à une certaine conception du rôle et du fonctionnement de la famille et des groupes primaires. C'est d'ailleurs cela qui peut expliquer pourquoi, dans ces pays, la proximité familiale, loin de se limiter aux classes populaires, y est également très diffuse - voire plus forte - au sein des élites

³¹⁷ C'est notamment cette nécessité d'une entraide familiale constante dans la vie quotidienne qui est à l'origine du "familialisme" caractéristique de certains quartiers ouvriers des grandes villes d'Europe du Nord. Voir WILLMOTT et YOUNG, 1957, et SCHWARZ, 1990

sociales, qui pourraient pourtant a priori se passer facilement de la solidarité de leur famille dans la vie quotidienne³¹⁸ ... Mais comment cette conception de la famille et ces modèles culturels sont-ils intégrés, réaménagés, réinterprétés dans la bourgeoisie napolitaine ? Donnent-ils lieu à des pratiques spécifiques d'agrégation familiale dans ce milieu ?

Pour répondre à ces questions, on fera d'abord une synthèse de la littérature récente sur les facteurs de la proximité résidentielle familiale en Italie et en Europe du Sud, en montrant que cette dernière s'appuie essentiellement sur deux caractéristiques structurelles des systèmes à liens forts : une valorisation des interactions de face à face au sein des groupes primaires et un modèle de formation de la famille fondé sur l'installation des enfants dans un logement en propriété fourni par les parents à l'occasion du mariage. On étudiera ensuite successivement comment chacune de ces deux pratiques est intégrée par la bourgeoisie napolitaine.

1.Un modèle culturel caractéristique des systèmes à liens forts de l'Europe du Sud

Pour la sociologie récente, les différences entre pays méditerranéens et nord européens en matière de distance avec la parenté ont avant tout une explication culturelle. Elles renvoient à l'opposition ancienne en Europe entre deux types de systèmes familiaux, les systèmes à "liens faibles" de l'Europe du Nord, et les systèmes à "liens forts" de l'Europe méditerranéenne. Cette opposition remonterait essentiellement à l'époque moderne et se serait ensuite maintenue dans la société industrielle ou post-industrielle. Elle ne recouvre pas les contrastes traditionnels établis par les historiens entre régions à famille nucléaire et régions à famille étendue, car elle concerne moins la structure des groupes domestiques que celle des relations familiales³¹⁹ et des modes de formation de la famille³²⁰. Ce sont ces deux caractéristiques essentielles des systèmes méditerranéens à "liens forts", à savoir l'attachement à la fréquence des interactions de face-à-face dans la famille, et la permanence d'un modèle de formation de la famille fondé sur le mariage tardif et l'installation en propriété, qui contribuent largement à produire et à encourager la proximité résidentielle entre parents dans les pays du Sud de l'Europe.

a. Proximité familiale et valorisation des interactions de face à face en Italie et en Europe du Sud

De nombreuses études ont montré comment en Europe du nord, la famille et plus généralement tous les groupes primaires ont cessé de s'appuyer sur la fréquence

³¹⁸ On l'a dit, alors qu'en France par exemple la proximité familiale est beaucoup plus élevée chez les ouvriers que chez les cadres (voir par exemple, BONVALET et MAISON, 1999, p.35), en Italie elle est plus diffuse au sein de la bourgeoisie et des classes supérieures (voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.180)

³¹⁹ Voir HÖLLINGER et HALLER, 1990 et LITWAK et SZELENYI, 1969

³²⁰ Voir HAJNAL, 1983, REHER, 1998 et IACOVU, 1998

et la permanence des relations de face-à-face pour se fonder sur des contacts à distance espacés dans le temps³²¹. Une fois que les jeunes ont quitté leur foyer d'origine, les relations entre ces derniers et leurs parents changent de nature, même si les affinités restent évidemment très fortes et la solidarité familiale importante. En revanche, en Europe du Sud, "les groupes primaires continuent à se fonder sur la permanence des relations de face-à-face"³²². Les liens familiaux restent "forts" durant toute la vie, ils ne s'atténuent pas avec le départ du foyer parental. Ainsi, les pays d'Europe du Sud qui se caractérisent par les plus forts taux de proximité familiale, sont aussi ceux où les contacts au sein de la parentèle sont les plus fréquents (voir CARTE 29). Globalement, on l'a vu, les enquêtes sur les relations de parenté en Europe opposent toujours deux cas de figure : en Europe du Nord, la situation qui domine est celle d'une proximité familiale mettant les parents les plus proches à moins d'une heure et permettant des contacts hebdomadaires avec la parentèle, tandis que dans les pays d'Europe du sud, la règle est plutôt celle d'une proximité à l'échelle du quartier, de la rue ou de l'immeuble, qui permet souvent des interactions quotidiennes avec la famille (voir supra chapitre IX, 2c).

Si on observe de plus près la situation italienne, la proximité résidentielle familiale y apparaît en effet étroitement liée à l'importance des relations de face-à-face au sein de la parentèle, qui sont recherchées et valorisées. L'Italie détient non seulement le record européen de la proximité résidentielle familiale, mais aussi celui de la plus grande fréquence des contacts physiques entre parents (voir CARTE 29). Ainsi, en 1998 un tiers des Italiens mariés voyaient leur mère tous les jours, et 62% d'entre eux plusieurs fois par semaine³²³. La comparaison avec le reste de l'Europe est éloquent : en 1994, 71% des personnes âgées italiennes voyaient un membre de leur famille tous les jours, contre seulement 46% en Allemagne, 34% en France et 14 % au Danemark³²⁴. Mais ce qui différencie l'Italie, c'est aussi que ces contacts physiques et quotidiens sont valorisés et recherchés par les différents membres de la famille. En Europe, les personnes âgées italiennes sont celles qui voient le plus souvent leurs proches, mais ce sont aussi celles qui se plaignent le plus de ne pas les voir assez souvent³²⁵ ! Là encore la différence est nette avec les pays d'Europe du Nord où, au moins dans les classes moyennes, c'est moins la proximité familiale qui est valorisée que la "bonne distance" avec la parentèle, soit une distance qui permette de garder son indépendance tout en conservant des contacts réguliers³²⁶. En Italie, les contacts physiques et quotidiens avec la parentèle sont au contraire fortement recherchés, et cette "désidérabilité" des relations de face à face est une des causes de la proximité résidentielle entre générations³²⁷. Inversement, la proximité familiale favorise et augmente la fréquence des contacts au sein de la parentèle, les personnes vues le plus souvent étant aussi celles qui résident le plus à proximité³²⁸. Proximité résidentielle et interactions de face-à-face se renforcent donc

³²¹ Voir LITWAK et SZELENYI I., 1969, HÖLLINGER et HALLER, 1990

³²² Voir HÖLLINGER et HALLER, 1990, p.107

³²³ Proportion d'adultes mariés âgés de 18 à 64 ans et ayant encore leur mère en vie. Voir ISTAT, 2002a, p.118 (tableau 3.6)

³²⁴ Voir BARBAGLI et aliter, p.203

³²⁵ Ibid., p.203

³²⁶ Voir FIRTH et aliter, 1969, p.344, SEGALIN, 1981, p.92

³²⁷ Voir TOMMASINI et GLASER, 2000

³²⁸ Voir CIONI, 1997, p.215

mutuellement, et la proximité familiale apparaît en Italie comme un élément fondamental d'un "style de vie essentiellement fondé sur les interactions constantes entre membres de la parentèle"³²⁹.

En revanche, les liens entre proximité familiale et solidarité familiale sont plus complexes dans la péninsule. Certes les échanges de services au sein de la parentèle sont très intenses en Italie, comme l'ont montré de nombreuses études récentes³³⁰. De même, certaines formes de solidarité familiale augmentent effectivement avec la proximité résidentielle, comme la solidarité "instrumentale", c'est à dire l'entraide fondée sur des échanges de services gratuits dans la vie quotidienne (aide pour les tâches domestiques, garde des enfants etc...). Cette solidarité "instrumentale" implique des visites et des contacts de face à face et est donc directement liée à la proximité résidentielle. Or c'est aussi la forme de solidarité familiale la plus répandue dans la péninsule : en 1998, les services les plus fréquents rendus par les Italiens à des membres de leur famille non cohabitants étaient, dans l'ordre, la simple "compagnie", les tâches domestiques, l'aide aux personnes âgées et la garde des enfants³³¹... Mais est-ce à dire que cette solidarité "instrumentale" a vraiment motivé la proximité familiale, dont elle serait l'une des principales causes ? Cela a pu être observé dans certains milieux des classes populaires, notamment à Naples où certains ont pu parler d'un "familialisme forcé" ("familismo forzato") pour expliquer l'importance des familles complexes dans les milieux populaires de la ville³³². Mais dans la bourgeoisie ou même les franges supérieures des classes moyennes italiennes, une bonne partie de l'aide domestique est assurée par du personnel domestique salarié, et la proximité résidentielle familiale y demeure pourtant très élevée ... Dans ces milieux, on peut faire l'hypothèse que la proximité familiale est avant tout liée à l'attachement à un mode de vie fondé sur la fréquence des contacts dans la famille, et dont l'entraide familiale quotidienne est plus une conséquence qu'une cause véritable. Cela devra bien sûr être confirmé par les entretiens et les discours des personnes interrogées dans notre échantillon napolitain. Mais un certain nombre d'indicateurs quantitatifs permettent déjà de formuler cette hypothèse. Des études récentes ont montré par exemple qu'en Italie l'état de santé des parents âgés avait finalement peu d'impact sur la proximité résidentielle familiale, qui y était de toute façon élevée, quelque soit le besoin d'aide aux personnes âgées de la famille³³³.

En revanche, une autre forme de solidarité familiale a quant à elle un impact direct sur la proximité résidentielle entre membres d'une même parentèle : il s'agit de l'aide familiale pour trouver un logement, tournée principalement vers les nouveaux couples voulant fonder une famille.

b. Proximité familiale et modèle de formation de la famille en Italie et en Europe du Sud

³²⁹ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.203

³³⁰ Voir ISTAT, 2006 et SABBADINI, 2002

³³¹ Voir ISTAT, 2001a, p.52

³³² Voir GAMBARDELLA et MORLICCHIO, 2005

³³³ Voir TOMMASINI et GLASER, 2000

Outre l'attachement à la fréquence des interactions de face à face dans la parentèle, c'est aussi le modèle de formation de la famille qui prévaut en Europe du Sud qui contribue à y expliquer la force de la proximité résidentielle familiale. Les historiens et les sociologues ont en effet bien montré la persistance en Europe de deux modèles très différents de formation de la famille³³⁴. Ainsi, en Europe du Nord, les jeunes quittent le foyer parental assez tôt, dès qu'ils peuvent assurer leur indépendance financière, et ils le font en général en dehors du mariage, en allant vivre dans des logements en location, souvent en cohabitation avec des amis ou leur conjoint. En Europe du Sud en revanche, le départ de la famille d'origine se fait beaucoup plus tard, il ne coïncide pas avec l'entrée sur le marché du travail mais avec le mariage, et s'accompagne de plus en plus souvent de l'installation dans un logement en propriété en général acquis grâce à l'aide de la famille³³⁵. Cette différence s'est accentuée dans la société contemporaine, mais elle a des racines historiques "très anciennes", du fait notamment de la diffusion précoce en Europe du Nord de la tradition de placer les jeunes en dehors du foyer d'origine³³⁶. Elle renvoie plus généralement à deux conceptions différentes de la famille, considérée surtout comme une instance de socialisation dans les pays d'Europe du Nord, alors qu'elle reste avant tout une instance de protection en Europe du Sud³³⁷.

Les grandes enquêtes sur les structures familiales en Europe montrent effectivement une corrélation entre proximité familiale, diffusion de la propriété du logement et poids du mariage dans les pays d'Europe du Sud. Les pays qui comportent les plus forts taux de proximité résidentielle familiale (L'Italie, l'Espagne, la Grèce, le Portugal) sont également les pays européens où l'on compte le plus de ménages propriétaires de leur logement, et ceux où le mariage continue à jouer encore un rôle fondamental dans la formation de la famille³³⁸. Cette corrélation est particulièrement forte en Italie. La péninsule est en effet l'un des pays de l'Union européenne qui compte les taux les plus bas de naissances et de cohabitations hors mariage, et en même temps le taux le plus élevé de ménages propriétaires de leur logement. Le mariage reste en effet en Italie une condition indispensable pour la fondation d'une famille, mais parallèlement, "depuis les années 70, l'acquisition d'une maison en propriété est presque devenue un préalable nécessaire au mariage"³³⁹. Ainsi, en 1998, les deux tiers (65 %) des jeunes mariés se sont installés dans un logement en propriété³⁴⁰. Cette proportion est en constante augmentation depuis les années 70 car la hausse du niveau de vie durant les années du miracle a permis à de plus en plus de familles d'aider leurs enfants à accéder à la propriété, et à le faire de plus en plus tôt. La propriété s'est diffusée et prend aujourd'hui valeur de norme pour qui veut fonder une famille en Italie. Or, ce modèle de formation de la famille fondé sur le lien mariage-propriété place les jeunes Italiens dans une grande dépendance vis à vis de leurs parents et de leur famille d'origine, beaucoup plus grande que leurs homologues français ou anglais pour lesquels l'accès à un logement indépendant est facilité socialement et

³³⁴ Voir HAJNAL, 1965 et 1983, LASLETT, 1983, et REHER, 1998

³³⁵ Voir REHER, 1998, p.204

³³⁶ Ibid., p.205

³³⁷ Ibid., p.212

³³⁸ Voir BONVALET et D'ARBONVILLE, 2006

³³⁹ Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.193

³⁴⁰ Ibid., p.188

financièrement par la diffusion de la location et des cohabitations. Pour les Italiens, la sortie de la famille est liée au mariage et à la propriété, et l'acquisition d'un logement en propriété, dans un pays où les prix de l'immobilier sont élevés et l'entrée des jeunes sur le marché du travail difficile, ne peut se faire sans l'aide des parents. La majorité des couples italiens qui se sont mariés dans les années 1990 a reçu une aide des parents pour acheter leur logement, que ce soit sous forme financière, sous forme de don pur et simple d'un appartement, ou d'aide à la construction³⁴¹. L'accession en Italie est essentiellement une accession familiale.

Mais des études récentes sur l'Italie sont allées plus loin en montrant que la proximité familiale et le modèle de formation de la famille fondée sur l'installation en propriété au moment du mariage sont non seulement corrélés, mais connectés, et que la première était véritablement une résultante du second... En effet, l'importance de l'aide familiale à la propriété contribue à augmenter fortement la proximité résidentielle entre générations, puisque quand les parents italiens achètent un logement pour le mariage de leurs enfants, ils le font en général près de chez eux, dans le même quartier et même souvent dans le même immeuble. En 1998, la majorité des couples italiens ayant reçu un soutien familial pour acheter leur logement avaient été aidés par des parents vivant à proximité, et les aides à l'accession à la propriété étaient toujours "étroitement liées à la proximité résidentielle"³⁴². D'ailleurs, l'augmentation de la proximité résidentielle familiale en Italie est un phénomène en augmentation depuis la fin du mouvement de migration interne au début des années 1980³⁴³, et cette augmentation de la proximité familiale est parallèle à la "course à l'accession"³⁴⁴ qui a marqué l'Italie depuis cette date. La croissance de la proximité familiale coïncide chronologiquement avec la diffusion de la propriété du logement dans la péninsule³⁴⁵ : avec l'augmentation du niveau de vie, un nombre croissant de parents italiens sont capables d'acheter un logement à leurs enfants, et ils sont donc aussi plus nombreux à pouvoir les "retenir" à proximité de chez eux... En Italie, les localisations résidentielles sont donc fortement orientées par les stratégies des ascendants, et en particuliers des parents. Ce sont en quelque sorte les parents qui "installent" leurs enfants, et ces derniers sont incités à rester dans le territoire d'origine de leur famille.

Mais comment ces deux modèles culturels présents dans toute l'Europe du Sud, la valorisation des interactions de face à face dans la famille et le système d'accès familial au logement, sont-ils intégrés, assimilés, réinterprétés dans les familles de la bourgeoisie napolitaine ?

³⁴¹ Ibid., p.194

³⁴² Ibid., p.196

³⁴³ Ibid., p.174

³⁴⁴ Ibid., p.187

³⁴⁵ Ibid., p.184

2. Une proximité liée à la valorisation des interactions de face à face dans la parentèle

Les parentèles de notre échantillon se caractérisent effectivement par une très grande fréquence des contacts et des visites familiales, et on tentera de voir si on peut les situer dans le cadre des typologies "spatiales" de la famille élaborées ces dernières années par la sociologie : "familles semi-cohabitantes", "familles entourages locales" etc... Mais il faudra ensuite étudier les discours des individus et leur attitude face à cette intensité des contacts familiaux, pour voir si cette dernière est véritablement valorisée et constitue bien dans la bourgeoisie de la ville une des principales causes de la proximité familiale.

a. Dans la bourgeoisie napolitaine : une proximité résidentielle qui s'accompagne de contacts très fréquents dans la parentèle

Les entretiens comprenaient toujours des questions sur la fréquence des contacts des individus interrogés avec leurs parents, leurs enfants ou leurs frères et sœurs³⁴⁶. Cela a permis une étude de l'intensité des contacts dans la parentèle, mais dont la précision quantitative reste tout de même très limitée puisqu'ici l'étude n'a porté que sur les 50 individus témoins, et non également sur leur fratrie, leurs parents et leurs enfant adultes, comme cela avait été le cas pour l'étude des trajectoires résidentielle. Ces limites sont d'autant plus fortes pour l'étude des contacts "verticaux" entre parents et enfants adultes puisque seuls 23 des 50 individus témoins avaient encore un de leurs parents en vie au moment de l'entretien, et que parallèlement, tous n'avaient pas non plus d'enfants ayant décohabité du fait de l'importance du phénomène de la "famille longue" en Italie... Les chiffres qui suivent ne sont donc significatifs que lorsqu'ils sont très élevés et qu'ils permettent de mettre en lumière une tendance massive au sein de l'échantillon. Ces limites étant clairement posées, on peut alors faire plusieurs remarques sur les grandes tendances de l'intensité des contacts au sein des familles étudiées.

Tout d'abord, les contacts entre les personnes interrogées et leurs parents âgés apparaissent extrêmement fréquents puisque sur les 23 individus témoins ayant encore un de leurs parents en vie, un seul le voyait moins d'une fois par semaine, et près des la moitié (11 sur les 23) le voyaient tous les jours... La petite taille de l'échantillon et le déséquilibre quantitatif entre hommes et femmes ne permet pas de dire si la relation "mère-fille" est ici plus importante que la relation "mère-fils" ou "père-fils", comme cela a pu être observé ailleurs, mais elle permet quand même de mettre en lumière la grande force de cette relation mère-fille, puisque sur les 18 femmes interrogées ayant encore leur mère en vie, 10 la voyaient tous les jours et 7 au moins une fois par semaine. En revanche, les entretiens montrent assez nettement que les relations ascendantes des individus interrogés avec leurs parents âgés sont plus fréquentes que les relations "descendantes" avec leurs enfants adultes ayant décohabité. Pour les premières, le schéma dominant est celui de contacts quotidiens,

³⁴⁶ Mais seuls les contacts de face à face ont été pris en compte, les contacts téléphoniques n'ont pas fait l'objet d'une enquête systématique.

alors que pour les autres, le modèle est plutôt celui des visites hebdomadaires. On retrouve ici ce que l'on a déjà vu sur le plan de la proximité résidentielle, qui est elle aussi plus orientée vers l'ascendance que la descendance chez les individus interrogés. Cela renvoie, on l'a dit, à des structures relationnelles et d'entraide plus "traditionnelles" au sein des familles méridionales, où l'aide et le soutien aux parents âgés est généralement plus important que l'aide familiale aux femmes actives avec enfants³⁴⁷. Mais ce déséquilibre est également dû à la position des individus dans leur cycle de vie : leurs enfants adultes n'ont pas décohabité depuis longtemps et ne se sont pas encore "stabilisés" sur le plan professionnel et familial, et ils se trouvent dans une période caractérisée généralement par une forte mobilité et un éloignement familial, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne seront pas ramenés à terme à proximité de leurs parents lorsque les "boucles résidentielles" se fermeront... La proximité des individus interrogés avec leurs enfants adultes les plus âgés, et qui ont souvent des enfants en bas âge, est d'ailleurs bien plus forte qu'avec les autres, et il en est de même pour la fréquence des contacts de face à face. Il est donc très probable qu'une fois leurs parents décédés et leurs enfants "installés" de manière stable, les contacts des personnes interrogées se réorienteront de l'ascendance vers la descendance (mais cela au prix d'un rappel de la descendance dans les espaces de l'ascendance, et non l'inverse : les contacts se réorientent mais pas le système résidentiel, on le verra plus en détail ultérieurement... voir infra, chapitre XII, 1a).

Même s'ils sont un peu moins fréquents qu'avec les parents âgés, les contacts sont également très intenses entre frères et sœurs. Ici, c'est le modèle des contacts pluri-hebdomadaires qui domine : sur les 45 individus interrogés ayant un frère ou une sœur en vie, près de la moitié (22 sur les 45) voyaient leur frère ou leur sœur le plus fréquenté non pas tous les jours mais au moins une fois par semaine, et 7 le voyaient même quotidiennement... On retrouve donc ce qu'on avait déjà observé au sujet de la proximité résidentielle, où les relations de fratrie apparaissaient comme une des moteurs principaux de la mobilité "en famille" dans la ville, des groupes de frères et sœurs très soudés se déplaçant "en bloc" dans l'espace urbain. Sur le plan des contacts et des visites, ces relations de fratrie apparaissent cependant moins "normées" que les relations avec les parents âgés : elles sont plus variables et dépendent plus des situations individuelles, ce qui semble d'ailleurs être une caractéristique structurelle de la parenté occidentale contemporaine³⁴⁸. Il est en revanche un domaine dans lequel ces contacts de fratrie restent plus "normés", c'est celui des relations entre sœurs³⁴⁹. Alors que les contacts frère-frère, ou frère-sœur, sont très variables d'une famille à l'autre, les contacts sœurs-sœurs restent systématiquement très fréquents dans toutes les familles étudiées... Cela vaut aussi pour les affinités familiales : la quasi totalité des femmes interrogées ayant une sœur considèrent leur sœur comme la personne de la famille dont elles se sentent le plus proche, et même si elles ne la voient pas tous les jours, 19 d'entre elles ont leur sœur quotidiennement au téléphone, voire plusieurs fois par jour.

Ces caractéristiques ne diffèrent donc guère des données générales sur la fréquence des contacts en Italie que l'on a rappelées plus haut. On retrouve bien dans les familles de la bourgeoisie napolitaine des contacts extrêmement fréquents,

³⁴⁷ Voir SABBADINI, 2002, p. 345.

³⁴⁸ Voir CRENNER et aliter, 1999

³⁴⁹ C'est aussi ce que remarquent pour la France CRENNER et aliter, 1999

quotidiens ou hebdomadaires, entre anciens membres d'un même foyer conjugal (parents, enfants, fratrie), et ces contacts ont une force particulière en ligne féminine, les relations mère-fille et sœur-sœur apparaissant très importantes. L'une des spécificités des familles étudiées est que les relations inter-générationnelles y sont plus tournées vers l'ascendance, mais cela tient beaucoup, on vient de le voir, à la construction de l'échantillon et à un effet de cycle de vie. Plus originale est, en revanche, l'importance des contacts entre cousins du même âge au sein des familles étudiées, et plus particulièrement entre cousines germaines. Les contacts entre cousins n'ont pas fait l'objet d'une étude aussi systématique que les contacts entre parents et enfants ou entre frères et sœurs, mais les entretiens ont montré qu'un nombre non négligeable de femmes interrogées (11 sur les 37 de l'échantillon) ont conservé des liens très étroits avec une ou deux cousines du même âge, qu'elles citent parmi les parents dont elles se sentent les plus proches et qu'elles voient le plus fréquemment. Les entretiens révèlent que la plupart de ces femmes restées très liées à leur cousine (8 sur les 11) ont en fait vécu une partie de leur vie dans un immeuble de famille où habitaient également ces cousines, ou effectué de longs séjours (parfois plus de trois mois d'affilée) dans des maisons de villégiature aux côtés de ces dernières. De même que la cohabitation de la famille conjugale dans le même logement durant l'enfance crée des liens forts durables entre parents, enfants et frères et sœurs, il semble que la "semi-cohabitation" familiale en immeuble puisse aussi favoriser la création de liens forts et durables entre parents plus éloignés, et notamment entre cousins du même âge. La diffusion des cohabitations familiales en immeuble dans la bourgeoisie napolitaine pourrait être ainsi un des facteurs explicatifs de l'extension horizontale des relations de parenté dans ce milieu.

Les regroupements familiaux dans les mêmes immeubles exercent en effet une influence très forte sur la sociabilité familiale. Certes, de manière générale, on n'observe pas dans notre échantillon de corrélation systématiques entre fréquence des contacts familiaux et la proximité résidentielle dans la parentèle. Les liens ne sont évidemment jamais directs entre proximité et contacts, de même qu'il n'y a pas de lien clair et direct entre contacts et affinités : les parents les plus vus ne sont pas nécessairement ceux dont on se sent le plus proche, et ne sont pas toujours ceux qui habitent le plus près... Ce constat, qui rejoint les conclusions de la plupart des grandes enquêtes sur la parenté, vaut cependant surtout quand les parents les plus proches habitent dans la même rue, le même quartier ou au-delà. Mais dans le cas d'une cohabitation familiale dans le même immeuble, on observe alors un lien beaucoup plus direct entre proximité résidentielle et fréquence des contacts. Cela est très clair dans les entretiens : la totalité des personnes interrogées habitant dans un immeuble où résident également d'autres parents voient un de ces parents tous les jours. Dans les familles de la bourgeoisie napolitaine, le fait d'habiter dans des appartements indépendants du même immeuble entraîne des contacts quotidiens au sein de la parentèle.

Une fois de plus, il faut souligner l'importance des cohabitations familiales dans les mêmes immeubles dans notre échantillon, qui a des conséquences non seulement sur l'inscription résidentielle des familles étudiées, mais aussi sur leur sociabilité et, comme on le verra plus tard, sur leurs pratiques et leurs représentations de la ville (voir *infra*, chapitre XII). C'est aussi cette diffusion des regroupements en immeubles qui fait que les familles de la bourgeoisie napolitaine ne correspondent pas toujours bien aux concepts forgés par la sociologie récente

pour désigner les nouvelles formes d'organisation spatiale des familles contemporaines...

b. "Familles étendues locales" ou "familles semi-cohabitantes" : quels concepts pour désigner les familles de la bourgeoisie napolitaine ?

Longtemps les travaux sur la parenté contemporaine ont eu du mal à penser la proximité familiale en dehors du cadre du logement et sont restés enfermés dans l'opposition entre la "famille étendue traditionnelle", où la parentèle se regroupe sous le même toit, et la "famille étendue modifiée", où elle conserve des relations fréquentes mais en se dispersant à grande échelle³⁵⁰. Ce n'est que très récemment que des concepts sont apparus pour tenter de saisir les formes intermédiaires de proximité familiale, comme ceux de "famille étendue locale" et de "famille-entourage locale", qui désignent un type de famille où une extrême proximité résidentielle entre parents sert de support à des contacts très fréquents entre membres de la parentèle, et à une entraide importante appuyée sur les interactions de face-à-face. Le concept de "famille étendue locale" a été élaboré par Peter Willmott, qui le définit comme un groupe de deux ou trois ménages apparentés résidant à proximité les uns des autres, se voyant "tous les jours ou presque" et s'apportant une entraide continue³⁵¹. Le concept de "famille-entourage locale" a été forgé quant à lui par Catherine Bonvalet pour désigner un groupe de ménages apparentés résidant dans la même commune ou dans des communes contigües³⁵².

Mais élaborés à partir d'études sur les pays d'Europe du Nord, ces concepts ne sont pas toujours bien adaptés aux familles de notre échantillon napolitain, notamment parce qu'ils rendent mal compte du phénomène des regroupements familiaux en immeuble. Ces derniers créent en effet plus qu'une simple proximité familiale augmentant la fréquence des contacts: ils placent les individus en contact constant avec leur parentèle, en "stretto contatto" ("en contact étroit") avec leur famille pour reprendre l'expression utilisée par Marzio Barbagli³⁵³. Dans un immeuble où les voisins sont également des parents, les contacts familiaux ne sont pas seulement possibles et quotidiens, ils sont inévitables et constants car s'il est toujours possible d'éviter ses voisins d'immeuble, cela devient difficile quand ces derniers sont aussi des parents, avec lesquels les occasions de contacts sont nécessairement nombreuses, et auxquels on ne peut pas décemment refuser d'ouvrir sa porte lorsqu'ils y frappent.... Ces regroupements familiaux dans le même immeuble se font certes toujours dans des appartements indépendants, mais cette indépendance est toujours difficile à gérer du fait de la possibilité constante de

³⁵⁰ Le concept de "famille étendue modifiée" a été utilisé pour la première fois par Eugene Litwak (LITWAK, 1960) pour désigner un groupe de ménages apparentés unis par des relations intenses et des échanges de services importants, mais sans que cette cohésion familiale s'appuie sur une forte proximité résidentielle, sur une orientation économique collective et sur la soumission à des règles et une autorité communes. Selon l'auteur, cette "famille étendue modifiée" apparaît comme caractéristique de la société industrielle et s'oppose à la "famille étendue classique" de la société pré-industrielle.

³⁵¹ Voir WILLMOTT, 1991

³⁵² Voir BONVALET et MAISON, 1999

³⁵³ Voir BARBAGLI et aliter, 1988

contact avec les parents-voisins. Dans ce type de situation il devient très compliqué d'avoir un contrôle sur les interactions familiales, et le jeu sur la "bonne distance" caractéristique de nombreuses familles des classes moyennes nord-européennes³⁵⁴, qui cherchent à résider à une distance de leur parentèle assez faible pour garder des contacts réguliers, mais assez grande pour préserver leur indépendance, est ici très difficile. Plus qu'une simple "proximité" familiale, les regroupements familiaux en immeuble créent donc plutôt une "quasi-cohabitation"³⁵⁵ ou une "semi-cohabitation"³⁵⁶ : les parents-voisins ne partagent pas tous les aspects de la vie quotidienne comme dans le cas d'une "cohabitation" véritable dans le même logement, mais une grande partie de cette vie quotidienne se déroule tout de même en "contact étroit" avec la parentèle, ce qui crée une sociabilité familiale "en continu" (voir infra, chapitre XII, 1c).

Mais bien sûr, dans la réalité les familles peuvent relever à la fois de ces deux modèles, de la "famille étendue locale" comme de la "famille semi-cohabitante". Si certaines parentèles de notre échantillon napolitain se concentrent en effet presque entièrement dans le même immeuble, et s'apparentent bien à des familles "semi-cohabitantes", la majeure partie des familles étudiées associe une zone de dispersion dans des rues voisines du même quartier et un ou deux pôles de "semi-cohabitation" en immeubles, qui contribuent alors à condenser et orienter la sociabilité familiale... Mais cela n'apparaît bien sûr que dans une analyse configurationnelle de l'inscription résidentielle familiale, analyse qui sera menée plus en détails dans le prochain chapitre. Contentons-nous donc pour l'instant de souligner cette nécessité de combiner les concepts existants sur l'inscription spatiale des familles contemporaines pour comprendre le fonctionnement des familles napolitaines.

Enfin, outre le poids des "semi-cohabitations" en immeuble, il y a une autre différence importante entre les familles de notre échantillon et le modèle de la "famille étendue locale", ou de la notion voisine de "famille entourage locale". C'est que ces deux concepts ont été élaborés à partir de l'étude de classes populaires des pays d'Europe du Nord, voire de vieux quartiers ouvriers à la morphologie particulière³⁵⁷. Dans les deux cas la proximité familiale est donc étroitement associée à la nécessité d'une entraide matérielle familiale dans la vie quotidienne, entraide

³⁵⁴ Voir par exemple FIRTH et aliter, 1969, p.344

³⁵⁵ Voir BALBO et aliter, 1990, p.77

³⁵⁶ Voir BONVALET et MAISON, 1999, p.56. Pour les auteurs la "famille entourage locale semi-cohabitante" est un type particulier de "famille entourage locale", caractérisé non seulement par la proximité résidentielle, mais aussi par une grande fréquence des contacts, qui sont quotidiens. Pour les auteurs cette "semi-cohabitation" peut avoir lieu à l'échelle d'un quartier ou d'une commune. On utilise donc ici ce concept dans un sens un peu différent en le limitant aux cas de regroupements familiaux dans le même immeuble.

³⁵⁷ Ainsi en Angleterre, la "famille étendue locale" concernait en 1991 selon Peter Willmott un huitième de la population, et elle était plus répandue dans les familles ouvrières et dans le Nord du pays (WILLMOTT, 1991). En France, la "famille entourage locale semi-cohabitante" représentait en 1990 13 % des ménages de l'enquête "Proches et parents" (BONVALET et MAISON, 1999, p.57), et elle était surreprésentée dans les milieux modestes. Des formes analogues de proximité résidentielle et de fréquence de contacts ont été observées chez les ouvriers du Nord de la France (SCHWARTZ, 1990).

matérielle qui en revanche est très loin d'être indispensable dans la bourgeoisie napolitaine...

c. La famille à proximité : un support moral plus qu'un soutien matériel

Si les entretiens ont permis une étude détaillée de la solidarité familiale en matière d'aide économique et d'aide dans l'accès au logement, les échanges de services et l'entraide familiale dans la vie quotidienne n'ont pas quant à eux fait l'objet de questions systématiques aux des personnes interrogées. Mais ces dernières en ont souvent parlé spontanément dans les entretiens et l'étude de leurs discours fournit des informations précieuses sur cette entraide familiale "instrumentale" dans la vie quotidienne. Elle montre en particulier que si tous les enquêtés insistent sur l'importance de l'entraide quotidienne au sein de leur famille, cette dernière prend en fait plus la forme d'un soutien moral que d'une aide matérielle proprement dite.

En effet, dans la plupart des familles étudiées, l'aide matérielle pour la vie quotidienne est assurée non par la famille mais par des domestiques, et ce que ce soit pour les tâches domestiques, la garde des enfants ou les soins aux personnes âgées. Ces domestiques sont souvent logés dans les familles pour lesquelles ils travaillent et sont en grande majorité d'origine immigrée, ce qui explique d'ailleurs le fait qu'à Naples, ce sont les beaux quartiers qui constituent les principaux lieux de concentration des immigrés en situation régulière (voir CARTE 30). Ce recours à du personnel domestique logé est très répandu dans toute l'Italie (et c'est d'ailleurs là un autre point commun avec les autres pays à "famille forte" de l'Europe du Sud), où il est encouragé par des statuts fiscaux avantageux, mais il est particulièrement important dans les familles de notre échantillon : 43 des 50 personnes interrogées employaient ainsi régulièrement au moins un domestique, 28 d'entre elles avaient un domestique employé à temps plein. Baby-sitters polonaises, aides domestiques ukrainiennes, femmes de ménages philippines abondent donc dans les familles étudiées et fournissent une aide constante dans la vie quotidienne puisque certaines sont logées dans les familles. Ce sont ces domestiques, et non les parents proches, qui fournissent l'assistance matérielle quotidienne aux parents âgés ou qui s'occupent des enfants.

Mais à cette aide matérielle apportée par la domesticité s'ajoute un soutien moral et affectif intense fourni quant à lui par la famille. On retrouve ce double aspect dans beaucoup de familles étudiées, et à commencer par celle de Maria Teresa B. (famille 35) évoquée plus haut : la mère de cette dernière est assistée en permanence par deux aides domestiques logées chez elle, mais sa fille passe tout de même la voir tous les jours pour lui tenir compagnie et voir si tout va bien. On retrouve une situation exactement identique chez Amalia L. (famille 42), une enseignante à la retraite de 58 ans qui habite aujourd'hui en dessous de chez sa mère, dans un immeuble construit par son grand-père maternel dans le quartier de Posillipo. Très âgée sa mère est assistée en permanence par une domestique ukrainienne à plein temps qui habite avec elle. Mais Amalia monte tout de même la voir deux fois par jour pour lui tenir compagnie. La sœur d'Amalia n'habite pas dans l'immeuble mais réside dans une rue voisine : elle passe elle aussi plusieurs fois par semaine, et les deux sœurs se voient donc souvent chez leur mère.

On pourrait multiplier les exemples de ce type, tous montrent que le rôle de l'entraide matérielle proprement dite est assez secondaire dans les familles étudiées. Dans ces familles aisées, la solidarité familiale n'est pas indispensable sur le plan économique, en revanche on se passe difficilement du soutien moral de ses proches et on reste très attachés à la possibilité de se "tenir compagnie". Ce qui vaut pour l'assistance aux personnes âgées vaut également pour le soin des enfants. Amalia L., avant de devoir s'occuper de sa mère âgée a pu bénéficier de son soutien pour élever sa fille : cette dernière était gardée par une baby sitter et l'aide de sa grand-mère (qui passait de temps en temps faire le ménage ou garder sa fille le soir) n'était ni indispensable ni systématique, mais elle constituait selon Amalia une "présence rassurante":

"Alors, quand on était jeune, elle nous a aidé. Elle nous a aidé, non pas parce que ma mère se consacrait uniquement à ma fille, mais c'était un œil, une présence rassurante. Moi j'allai travailler, mon mari allait au travail, et à la maison il y a avait toujours une baby-sitter, une femme de ménage. Mais le soir si on voulait sortir, il y avait ma mère. Maintenant, c'est moi qui aide ma mère, maintenant c'est moi la mère, et c'est ma mère qui est la fille" (*Entretien n° 42 avec Amalia L., juin 2006*)

Vivre dans le même quartier, la même rue ou le même immeuble que ses proches, c'est donc avoir la certitude d'avoir en permanence quelqu'un sur qui compter en cas de problème, et cette certitude est peut-être encore plus importante que l'entraide effective. Cela apparaît clairement dans le discours de Maria Giovanna C. (famille 1) lorsqu'elle évoque ses rapports avec son frère qui habite dans la même villa familiale:

"[vous vous aidez beaucoup dans la vie quotidienne ?] disons non, c'est pas systématique. Mais bon, si on peut se rendre service, on le fait. Si quelqu'un a besoin d'aide, il sait qu'il peut compter sur les autres, voilà ça oui, on est sûr d'avoir quelqu'un. Moi, je suis sûre que ma belle-sœur peut m'aider, et elle est sûre que moi je peux l'aider en cas de problème" (*Entretien n°1 avec Maria Giovanna C., novembre 2004*).

On retrouve là le poids d'un modèle culturel où les relations familiales ont du mal à se concevoir sans des interactions de face à face constantes : la principale forme d'entraide dans les familles étudiées est précisément celle qui s'appuie sur des visites et qui apporte un soutien moral. Se tenir compagnie, ne pas rester seul, être sûr d'avoir quelqu'un en permanence à ses côtés : tels sont les principaux avantages de la proximité familiale pour les personnes interrogées. Finalement, c'est donc moins l'entraide familiale proprement dite qui incite à résider à proximité des siens, que l'attachement plus général à un mode de vie fondé sur des interactions constantes entre membres de la parentèle, et dont l'entraide n'est qu'un des aspects.

d. Se voir avant tout, s'entraider éventuellement : une proximité familiale recherchée et valorisée dans la bourgeoisie napolitaine

Si on étudie la manière dont les personnes interrogées expliquent et jugent la proximité avec leur famille, on peut distinguer un premier groupe d'entretiens dans lesquels la proximité résidentielle est clairement assumée et a été explicitement recherchée par les membres de la famille. Les personnes interrogées disent clairement avoir déménagé pour se rapprocher de chez leurs parents, de leurs enfants adultes, ou encore d'un frère ou d'une sœur.

Cependant, dans la majorité de ces cas la proximité familiale a été plus recherchée par les parents des personnes interrogées que par ces dernières, qui l'ont acceptée "bon gré mal gré". L'ombre des parents – et en particulier des mères – plane sur les récits que les enquêtés font de leurs parcours résidentiel, qui apparaît en fait "orchestré" de loin par des parents peu enclins à laisser s'éloigner leurs enfants adultes. Écoutons par exemple Serena F. (famille 21) nous décrire sa trajectoire à son retour à Naples après 3 ans passés dans le Nord :

"Et nous sommes venus habiter via Kagoshima, où ma mère m'avait trouvé un appartement le plus près possible de chez elle (rires) [c'est votre mère qui vous a acheté l'appartement ?]. Non, non, elle me l'a loué, parce que mes grands-parents habitaient encore ici, eux (*les parents de Serena, ndlr*) habitaient en-dessous, en face, le bureau déjà était devenu trop petit et mon père a voulu avoir des bureaux plus grands ailleurs et il l'a loué, ma tante elle n'était pas encore là, elle était de l'autre côté [de l'autre côté, c'est à dire ?] dans le même immeuble, mais à un autre escalier [...] et donc je suis restée un an à via Kagoshima parcequ'ensuite mon grand-père est mort, ma grand-mère était déjà morte depuis longtemps [...] et donc ma mère nous a dit à nous deux (*à Serena et à son frère, ndlr*) que l'un des deux pouvait venir ici, dans cet appartement, et c'était clair que c'était moi qu'elle voulait, et donc mon frère y a renoncé" (*entretien n°21 avec Serena F., décembre 2005*)

Le tableau que Federica B. (famille 4) dresse de son parcours résidentiel n'est guère différent, même si c'est visiblement son père qui a joué ici le rôle primordial et a voulu ramener ses filles mariées près de chez lui :

"A via Manzoni, j'y suis restée trois ans et puis j'ai déménagé à corso Europa, parce qu'entre-temps mon père avait acheté une propriété juste à côté de chez lui. Il y avait un jardin au centre et les deux maisons communiquaient. Et donc j'ai déménagé en 1987 à côté de chez Papa et Maman. [Mais pourquoi, parce que la maison de corso Europa était mieux ?] Parce que... Elle était mieux, sans aucun doute, et puis surtout parce que mon père voulait sa fille (rires). Il n'y a même pas eu de discussion, ça s'est passé comme ça. Moi, je voulais pas trop y aller, mais bon." (*entretien n°4A avec Federica B., février 2005*).

Mais si elle est dans un premier temps « orchestrée » et recherchée par les parents, la proximité familiale est souvent finalement acceptée voir désirée par les enfants adultes eux-mêmes, surtout lorsque ces derniers ont des enfants en bas âge ou qu'ils sont en situation de difficulté à la suite d'une séparation, d'un décès ou d'une autre évènement venu perturber leur vie familiale. La volonté de se rapprocher des parents augmente en général au cours du cycle de vie, avec l'installation, la naissance des enfants et surtout la vieillesse des parents qui est évoquée dans beaucoup d'entretiens comme un motif évident de déménagement et de rapprochement familial:

"Et puis nous avons pris un appartement ici, toujours via Posillipo. Le but était d'être avec les enfants dans un quartier, où, où au moins on respire, et, de toute façon l'appartement est beau, panoramique etc, etc... et puis surtout près de ma famille et de mon père, les parents maintenant sont assez âgé, et donc pour leur permettre de nous voir aussi souvent que possible" (*entretien n° 39 avec Francesco A., mars 2006*)

Ce qui est vrai de la proximité verticale entre générations, l'est aussi de la proximité résidentielle entre frères et sœurs : beaucoup de personnes interrogées ont recherché explicitement la proximité d'un frère ou d'une sœur à laquelle il se disent très liés, et là aussi c'est la naissance des enfants ou la vieillesse des parents qui ont souvent contribué à ressouder la fratrie et à motiver un rapprochement familial. Au total, qu'elle soit d'abord recherchée par les parents, ou plus tard désirée par les enfants adultes ou des groupes de frères et sœurs, la proximité familiale apparaît souvent comme un motif essentiel des choix résidentiels au sein de la bourgeoisie napolitaine.

Mais quels sont les motifs mis en avant par les individus interrogés pour expliquer leur volonté de résider à proximité de leur famille ? En fait, dans la majorité des cas, les individus n'éprouvent pas le besoin de se justifier et c'est seulement poussés par les questions de l'enquêteur qu'ils tentent d'expliquer leur choix de résider à proximité de leurs parents. Souvent les personnes interrogées justifient leur volonté de vivre à proximité de leurs parents ou de leurs frères et sœurs tout simplement par le fait qu'ils leur sont très « liés ». Même si elles ne précisent pas ce qu'elles entendent par là, tant cela leur semble évident, l'analyse des entretiens révèle que pour les personnes interrogées, ces « liens forts » signifient avant tout la volonté de pouvoir se voir très fréquemment. Cela apparaît clairement dans le discours de Silvana, la sœur de Patrizia I (famille 37) :

"Après mon mariage, j'ai d'abord habité à via dei Mille, plusieurs années, tu sais juste au niveau du cinema delle palme. Mais après, mes parents m'ont aménagé l'appartement ici et donc je suis revenue. Enfin, mon mari, lui ne voulait pas, mais moi, j'ai toujours été très liée à ma mère, et à via dei Mille, comment dire, c'est vrai que c'est tout près, mais bon on n'avait quand même du mal à se voir, alors qu'ici, je pouvais passer la voir tous les jours. Et puis avec la petite, c'était plus facile" (*Entretien n° 37B avec Silvana I., mars 2006*)

Le discours de Carla M. (famille 44) est très similaire, même si ce sont ici les liens entre sœurs qui apparaissent comme un motif évident de rapprochement résidentiel :

"[Mais pourquoi est-ce que vous êtes revenue habiter ici ?] Mais je te l'ai dit, parce qu'en 1987, ma sœur m'a prévenu qu'un appartement se libérait dans le parc où elle habitait, ici, à via Posillipo et donc on a déménagé F. et moi. Tu sais, je suis très liée à ma sœur, c'est la seule de la famille à qui je raconte tout, on se téléphone plusieurs fois par jour, tous les étés, on part ensemble 15 jours en vacances à Ischia. Je ne pourrais pas vivre sans elle. Alors, quand elle m'a dit que je pouvais habiter ici, j'étais vraiment contente." (*entretien n°44 avec Carla M., juin 2006*).

Dans ces deux extraits, on voit que c'est moins l'entraide familiale en elle-même que l'attachement plus général à un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions dans la famille, et dont l'entraide n'est qu'un des aspects, qui est la cause principale de la proximité résidentielle. Beaucoup d'enquêtés qui ont cherché à rester auprès de leur parentèle proche ou à revenir à proximité de chez elle, l'ont fait car ils supportaient difficilement l'idée de devoir espacer les contacts avec leurs parents ou leurs frères et sœurs. Les personnes interrogées restent très attachées à la possibilité de voir leurs proches tous les jours, ou au moins plusieurs fois par semaine et pour eux la proximité résidentielle familiale est donc souvent évoquée comme une évidence allant de soi.

e. Rester près de sa famille... pour voir ses amis ?

Mais à côté des entretiens où la proximité familiale a été clairement recherchée, on peut distinguer un deuxième ensemble d'entretiens, qui est d'ailleurs majoritaire, où la proximité familiale est présentée comme "involontaire", et réinterprétée dans des discours insistant sur les valeurs d'indépendance et d'autonomie individuelle. La proximité familiale n'a pas été explicitement recherchée et est alors décrite comme la résultante "involontaire" de deux mécanismes : un système d'accès familial au logement d'une part, et un attachement à la sociabilité des beaux quartiers où se concentrent l'essentiel des amis d'autre part.

Ce dernier motif est souvent invoqué par les jeunes adultes des familles étudiées pour expliquer leur réinstallation à proximité de chez leurs parents. En effet, aucun des 14 enfants des individus témoins que l'on a interrogés ne disent avoir explicitement voulu se rapprocher de leurs parents³⁵⁸ : ils se décrivent au contraire volontiers comme autonomes et ouverts, et réinterprètent leurs choix résidentiels dans le cadre d'une trajectoire individuelle indépendante de leur famille, où c'est plutôt l'attachement au quartier de l'enfance qui a joué le rôle essentiel. Giorgio M. (famille 46) en est bien représentatif :

"C'est vrai que Maman habite à via Carlo Poerio. ici à 5 minutes et que R. (*le frère de Giorgio, ndlr*) habite à Parco Margherita. En fait on est tous très proches, on se voit souvent... Mais c'est pas que j'ai vraiment voulu absolument habiter à côté de chez eux, enfin je veux dire je les aime beaucoup, on est très lié, mais j'ai toujours été indépendant. Je veux dire, j'ai vécu deux ans dans le Nord, je ne correspond pas vraiment au stéréotype du Napolitain accroché au téléphone avec sa mère (*rires*). Mais bon, non, ça s'est fait un peu comme ça. On s'est tous retrouvés à habiter les uns à côté des autres. Moi par exemple cet appartement il appartenait à un ami de ma sœur, qui est parti à Turin. En fait comme moi à ce moment là je rentrais du Nord et qu'on voulait s'installer avec C. (la femme de Giorgio), alors mes parents, et aussi ceux de C. nous ont proposé d'acheter l'appartement. Et on a bien fait d'accepter parce que tu vois c'est vraiment un lieu incroyable, en plein Chiaia.

³⁵⁸ Rappelons qu'au delà des 50 individus témoins qui ont servi d'informateurs privilégiés pour reconstituer l'histoire résidentielle de la famille, nés entre 1938 et 1961, on a parfois interrogé d'autres membres de leur famille (frères et sœurs, parents, enfants). Pour 14 des individus témoins, on a ainsi pu réaliser un entretien auprès d'un de leurs enfants, nés à partir des années 70

J'ai toujours aimé le quartier, en fait à Naples j'ai vécu un peu à Montedidio mais pour travailler ici c'est plus simple, je vais au travail à pieds, c'est vraiment le quartier le mieux pour vivre. Et puis tous mes amis vivent ici, mon meilleur ami habite juste ici dans l'immeuble là plus haut. C. a sa meilleure amie qui habite via Martucci. J'ai plein d'amis vers le Corso. Enfin, je veux dire c'est le quartier de mon enfance. " (*Entretien n°46B avec Giorgio M., expert comptable, juin 2006*).

Ainsi, pour Giorgio, la proximité des parents n'est qu'un élément d'un mode de vie plus général qui se fonde sur l'ancrage durable dans le quartier de Chiaia. C'est l'attachement au quartier et à ce mode de vie, plus qu'à la proximité familiale proprement dite qui a motivé ses choix résidentiels. Le rôle du réseau familial n'est pas mis en valeur, alors même qu'il a joué un rôle important dans l'installation dans les beaux quartiers (ce sont les parents des conjoints qui ont acheté l'appartement), et c'est au contraire le réseau amical qui est mis en avant, celui-ci ayant à la fois servi de source d'informations pour trouver le logement, et suscité un fort attachement pour le quartier d'origine. Ce rôle important des réseaux d'amis a d'ailleurs été souligné par d'autres études sur les beaux quartiers de la ville, qui ont bien montré que dans les réseaux de relations des classes supérieures de la "Napoli Bene", la famille avait en fait une place secondaire, et que la majorité des contacts avaient en fait lieu au sein des groupes d'amis et des solidarités de classes d'âge³⁵⁹. On retrouve donc bien là ce qu'on avait déjà dit au sujet de la "rétention familiale" dans les beaux quartiers : cette dernière n'est qu'un élément d'une "rétention relationnelle" plus large liée à l'inscription locale des réseaux de relations, familiaux, mais aussi amicaux ou professionnels.

Mais l'extrait cité montre aussi – et la suite de l'entretien le confirme – que le réseau amical de Giorgio doit en fait beaucoup à l'implantation ancienne de sa famille dans les beaux quartiers de la ville. Le meilleur ami de Giorgio est en effet un ami d'enfance qui a fait comme lui le lycée Umberto, situé aujourd'hui à 5 minutes de chez eux... Sa femme est également originaire de Chiaia et c'est dans une fête chez des amis communs habitant le quartier qu'ils se sont rencontrés. L'étude plus approfondie des réseaux d'amis des personnes interrogées viendra le confirmer : ces derniers se nouent souvent dans l'enfance ou durant l'adolescence et sont ensuite durables dans le temps (voir infra, chapitre XII, 2). Les réseaux d'amitié sont fortement territorialisés, réunissant des amis de lycée ou des voisins d'enfance issus des mêmes quartiers. L'attachement des individus de notre échantillon à leur quartier est donc indirectement lié à l'ancrage ancien de leur famille dans la ville bourgeoise. Même si réseau familial et réseau amical se superposent rarement chez les personnes interrogées (les amis ne sont pas des parents), la localisation du premier a largement favorisé la territorialisation du deuxième, la présence des mêmes familles sur plusieurs générations dans le même quartier ayant favorisé l'interconnaissance et la formation d'amitiés durables durant l'enfance ou l'adolescence à travers le voisinage ou la fréquentation d'écoles et d'institutions communes.

Même si les individus de notre échantillon taisent parfois l'importance de leur famille dans les entretiens pour mettre en valeur leur attachement général à leur quartier ou à leurs amis, cette dernière reste donc tout de même à la base de leur

³⁵⁹ Voir GRIBAUDI, 1999, p.111-113

inscription territoriale. Si Giorgio aime à se décrire comme quelqu'un d'indépendant, en pratique il a tout de même suivi à la lettre le parcours type d'un jeune bourgeois napolitain. Ce qui change, c'est la manière par laquelle la proximité familiale est expliquée, négociée, réinterprétée dans un discours sur l'autonomie individuelle, mais les mécanismes et les pratiques de l'installation à proximité de chez les parents restent eux inchangés.

On retrouve un schéma analogue dans les entretiens qui présentent la proximité familiale non pas comme une résultante de l'attachement au quartier, mais comme un effet "involontaire" d'un système d'accès familial au logement.

3. Une proximité liée à un système d'accès familial au logement

Comment le deuxième facteur principal de proximité familiale en Europe du Sud, à savoir le modèle de formation de la famille fondé sur l'installation des enfants par les parents dans un logement en propriété, est-il intégré par la bourgeoisie napolitaine ? On a déjà vu en détails dans la deuxième partie que le système d'installation des enfants par les parents était facilité dans ce milieu par la possession de vastes patrimoines et un système de reprise des logements de famille, ce que l'on a appelé le "modèle résidentiel patrimonial" (voir supra, chapitre VII, 2b). On en rappellera donc rapidement les spécificités, avant de nous attarder plus longuement sur la manière dont ce système est perçu par les personnes interrogées.

a. Une installation des enfants par les parents facilitée dans la bourgeoisie napolitaine

On retrouve bien dans notre échantillon napolitain le lien très fort entre proximité résidentielle et système d'accès familial au logement observé à l'échelle de l'Italie. On l'a vu, sur les 50 personnes interrogées, plus de la moitié (28) ont obtenu leur logement actuel par donation, héritage ou mise à disposition gratuite par un de leurs ascendants, principalement leurs parents, et en général à l'occasion de leur mariage (voir supra, chapitre VII, 2b). La moitié des personnes interrogées ne se sont donc pas "installées" dans leur logement, elles ont plutôt "été installées" par leurs parents qui leur ont procuré leur logement à l'occasion de leur mariage ou quelques années plus tard, et l'ont fait à proximité de chez eux, à quelques rues de distance ou dans le même immeuble.

Mais dans la bourgeoisie napolitaine, ce système d'installation des enfants par les parents à proximité de chez eux a été facilité par l'aisance financière et la possession de vastes patrimoines immobiliers dans la ville. La deuxième partie a analysé en détails ces pratiques par lesquelles les parents de notre échantillon de famille parvenaient à réinstaller leur enfants dans leurs quartiers d'origine et les lieux traditionnels de leur famille. On voudrait donc juste ici insister sur les deux spécificités principales de ces pratiques par rapport aux tendances générales observées à l'échelle de l'Italie.

La première est que dans le milieu de la bourgeoisie napolitaine, les achats d'appartements pour les enfants à proximité de chez les parents ont été facilités, non seulement grâce à l'aisance financière des familles, qui a permis aux parents d'acheter assez précocement, sans attendre l'âge adulte de leurs enfants, mais aussi à l'étendue de leurs réseaux de relations dans les beaux quartiers, la plupart des logements ayant été trouvés par l'intermédiaire de parents ou d'amis. Mais surtout, la grande spécificité des familles de notre échantillon, est que l'installation des enfants par les parents y repose moins sur les achats d'appartements que sur la transmission des logements de famille. On l'a vu, sur les 50 personnes interrogées, 21 vivent non seulement dans un logement donné par leurs parents, mais également dans un logement de famille, c'est à dire un appartement qui a appartenu à un de leurs ascendants, parents, grands-parents ou oncles. C'est ce système de reprise des logements de familles par les enfants, ce "modèle résidentiel patrimonial" qui explique les taux extrêmement élevés de proximité familiale dans les familles étudiées : ici le regroupement familial n'a même pas à composer avec le marché du logement, il est entièrement le fruit de la transmission familiale et des divisions du patrimoine, si bien que les individus qui acceptent de se réinstaller dans ces logements de famille se retrouvent retenus dans l'espace résidentiel de leurs ascendants, contribuant à renouveler la proximité familiale sur plusieurs générations.

La deuxième partie a étudié très en détail le fonctionnement de ce "modèle résidentiel patrimonial" (voir supra, chapitres VII et VIII), mais il nous faut maintenant étudier la manière dont il est perçu et jugé par les personnes interrogées. L'analyse des entretiens montre en effet très bien que ce système d'installation des enfants par les parents relève véritablement d'un modèle culturel, car si certains acceptent les logements mis à disposition par leurs parents en resituant ce choix dans une stratégie individuelle présentée comme "autonome", la majorité d'entre eux les ont accepté comme une évidence, la proximité familiale leur apparaissant comme naturelle et normale.

b. Un système d'accès familial au logement mis en avant pour expliquer la proximité résidentielle entre parents

On l'a vu, la proximité familiale est parfois présentée comme involontaire, et comme une résultante de l'attachement général à un mode de vie de quartier dont la famille n'est qu'un des éléments. Mais un deuxième argument utilisé par les personnes interrogées pour montrer que leur proximité avec leur famille n'a pas été volontairement recherchée, est de la présenter comme une résultante des mécanismes d'accès au logement par les filières relationnelles et le réseau familial.

Ce type de discours cherchant à minimiser l'importance de la proximité familiale dans les choix résidentiels se retrouve d'abord chez certains parents qui, même s'ils ont procuré des logements à leurs enfants à proximité de chez eux, se défendent d'avoir explicitement voulu maintenir ces derniers auprès d'eux. C'est le cas par exemple de Fabio R. (famille 45), un dirigeant de banque de 58 ans et résidant actuellement à Chiaia. Ce dernier a acheté un appartement à chacun de ses deux enfants, un dans la même rue que lui pour sa fille, l'autre un peu plus loin dans le même quartier pour son fils. Pourtant, lorsqu'on lui demande pourquoi il a acheté

ces appartement si près de chez lui, Fabio se défend de l'avoir fait pour garder ses enfants à proximité :

"si tu sous-entends par là que j'ai fait comme ces parents qui, qui comment dire, veulent toujours garder les enfants à proximité, je te dis tout de suite que non. Disons que de ce point de vue, nous sommes assez différents des familles napolitaines plus, disons plus traditionnelles, très soudées, même si c'est vrai que ma femme est très liée à C. (*sa fille, ndlr*), et aurait voulu qu'elle habite encore plus près de chez nous, voire dans le même parco. Mais non, moi, je suis beaucoup plus, comment dire, plus indépendant, je suis parti de chez mes parents tôt, à 26 ans, et j'aimerais que mon fils, et aussi que ma fille soient libres de vivre leur vie comme ils le veulent. Non j'ai acheté ces appartements parce que l'occasion s'est présentée parce que tu sais ici, c'est difficile pour les jeunes et j'estime que c'est aux parents de les aider à avoir une maison. Et donc, quand, quand mon frère m'a dit qu'un appartement se libérait dans le palais F., j'en ai profité et je l'ai acheté, même si D. (*son fils, ndlr*) n'avait que 16 ans à l'époque. Et d'ailleurs j'ai bien fait parce qu'en 1994, les appartements étaient encore très bon marché à Naples, et aujourd'hui celui de mon fils en vaut presque le double." (*Entretien n°45A avec Fabio R., juin 2006*)

On retrouve dans ce discours un phénomène déjà évoqué plus haut : les achats d'appartements pour les enfants sont assez précoces dans un contexte où l'offre de beaux logements est assez réduite et où ces derniers sont trouvés par relations familiales. Il ne faut donc pas laisser passer "l'occasion" d'un bon investissement. Cette précocité des achats, qui ont lieu à un moment où les enfants sont encore adolescents et n'ont pas encore d'idée précise du lieu où ils seront amenés à vivre plus tard pousse les parents à chercher des appartements là où c'est le plus facile pour eux et où ils ont le plus de relations : dans l'espace proche autour de chez eux, contribuant ainsi à retenir pas toujours "volontairement" leurs enfants à proximité.

Mais cette tendance à présenter la proximité familiale comme une simple résultante d'un système d'accès au logement par les filières relationnelles et familiales est encore plus fréquente chez les jeunes adultes de notre échantillon, qui se sont installés récemment en reprenant un logement de famille ou en emménageant dans un appartement acheté par leurs parents. On l'a vu, aucun des 14 jeunes adultes interrogés³⁶⁰ n'a affirmé avoir explicitement voulu résider à proximité de chez ses parents ou de ses frères et sœurs. S'ils ont accepté de s'installer dans les logements mis à disposition par leur famille, c'est surtout du fait de la qualité de ces logements qu'ils n'auraient jamais pu s'offrir autrement et de leur attachement au quartier de leur enfance, où ils ont leurs habitudes et leurs amis. Ainsi Rosaria T. (famille 2) s'est mariée en 2003 et s'est installée dans un logement de famille de son mari sur la riviéra di Chiaia, le front de mer prestigieux des beaux quartiers de Naples. L'appartement se trouve à moins de 5 minutes à pieds de chez ses parents, et également à moins de 5 minutes de chez ceux de son mari, mais selon Rosaria cette

³⁶⁰ Rappelons qu'au delà des 50 individus témoins qui ont servi d'informateurs privilégiés pour reconstituer l'histoire résidentielle de la famille, nés entre 1938 et 1961, on a parfois interrogé d'autres membres de leur famille (frères et sœurs, parents, enfants). Pour 14 des individus témoins, on a ainsi pu réaliser un entretien auprès d'un de leurs enfants, nés à partir des années 70.

proximité familiale n'a pas été recherchée et n'a joué qu'un rôle mineur dans la décision du couple de se réinstaller dans le quartier :

"Si on a choisi de s'installer ici ce n'est pas pour être à proximité de nos parents. De ce point de vue moi je suis très indépendante, j'ai vécu dans le Nord, à Paris, enfin je veux dire, je suis très liée à mes parents, j'adore ma sœur, mais, comment dire, je suis indépendante. En fait c'est surtout G. (*son mari, ndlr*) qui voulait reprendre l'appartement parce que c'était celui de sa grand-mère et de sa tante, auxquelles il était très lié et il venait souvent les voir quand il était petit. En fait, G. a toujours voulu vivre plus tard dans cet appartement où il a des souvenirs. Et puis moi je l'aime beaucoup aussi parce que, enfin, je ne sais pas si tu connais l'histoire de Naples, mais ici, c'est le palais S., qui date du 16^e siècle, c'est le plus ancien de la riviera, et d'après moi c'est aussi le plus beau. C'est un lieu extraordinaire, après je te ferai voir la terrasse, mais bon, de toute façon jamais on n'aurait pu trouver un autre appartement comme celui-là. [...] Et puis aussi tu sais si ici les gens habitent si près de leur famille, c'est aussi par habitude. Tu sais les Napolitains ils sont très attachés aux traditions et aux vieilles habitudes, alors quand tu vis dans un quartier, tu t'y attaches et tu y restes, c'est comme ça. C'est pas qu'on cherche à habiter près de la famille, ça arrive, c'est tout." (*Entretien 2B avec Rosaria T., novembre 2004*).

On retrouve dans cet extrait les principaux arguments avancés par les jeunes adultes interrogés pour expliquer leur décision de s'installer dans les logements procurés par leur famille à proximité de leurs ascendants. Ce n'est jamais l'attrait de la proximité des parents ou des frères et sœurs qui est invoqué mais d'abord les qualités matérielles et symboliques des logements mis à leur disposition par la famille. On accepte volontiers les appartements procurés par ses proches car il s'agit en général de logements d'exception, d'appartements très grands dans de beaux immeubles situés en plein centre et parfois munis de jardins ou de vues sur le golfe de Naples, appartements qu'il serait impossible d'acquérir autrement que par transmission familiale du fait de leur prix ou plus simplement de leur rareté sur le marché. A ces aspects matériels s'ajoutent des considérations symboliques, en particulier lorsque les appartements repris par les enfants sont des logements de famille : ces derniers sont en général des logements prestigieux situés dans des quartiers très recherchés par la bourgeoisie de la ville, et la "force de rétention" qu'ils exercent sur les trajectoires des enfants adultes en est d'autant plus grande. Souvent c'est l'attachement au lieu plus qu'à la famille elle-même qui transparaît dans les discours et permet d'expliquer le fait que la "rétention" des logements de famille s'exerce aussi de manière très intense sur des individus apparemment en rupture avec les modes de vie traditionnels de leur famille, voire en conflit avec elle. Les jeunes adultes restent attachés à leur quartier d'origine, où ils comptent non seulement leurs parents, mais aussi la plupart de leurs amis d'enfance, et leurs "habitudes".

Mais on retrouve dans ces deux exemples ce qu'on avait déjà observé chez Giorgio M. : ce sont moins les pratiques qui changent que la manière de les percevoir et de les interpréter. Fabio R. et Rosaria T. aiment tous les deux se décrire comme indépendants et différents des autres Napolitains plus "traditionnels", dans un discours valorisant l'autonomie individuelle face aux normes familiales : le premier se présente comme un cadre d'entreprise s'étant fait tout seul, la seconde comme une femme moderne indépendante, active et diplômée. Mais en pratique,

tous les deux ont suivi presque à la lettre les traditions familiales napolitaines puisque Fabio a offert des logements à chacun de ses enfants à proximité de chez lui, et que Rosaria s'est réinstallée après son mariage dans un logement de famille à 5 minutes de chez ses parents, qu'elle passe d'ailleurs voir plusieurs fois par semaine. Ce qui change, c'est donc la manière par laquelle la proximité familiale est expliquée, négociée, réinterprétée dans un discours sur l'autonomie individuelle, mais les mécanismes et les pratiques de l'installation à proximité de chez les parents restent eux inchangés, et même en quelque sorte justifiés et acceptés comme allant de soi.

c. Une proximité résidentielle acceptée comme normale

En effet qu'elle soit réinterprétée comme une conséquence involontaire du système d'accès familial au logement, ou explicitement revendiquée et recherchée par les individus interrogés, la proximité familiale est toujours acceptée et présentée comme allant de soi dans les entretiens. Dans la grande majorité des cas, les enquêtés évoquent leur choix de résider à proximité des leurs non comme le fruit des mécanismes du marché du logement ou comme un effet des liens forts dans la famille, mais comme un geste naturel et évident qui ne demande pas d'explications supplémentaires. En effet, comme au sein de la bourgeoisie de la ville, la proximité résidentielle familiale est en générale ancienne et reproduite sur plusieurs générations, elle a acquis la force d'une norme, d'un véritable modèle résidentiel accepté comme naturel.

Le cas de Fabiola M. (famille 26) montre bien cette force normative d'une proximité familiale qui ne pose pas question et ne fait pas problème. Fabiola est née à Naples en 1950 et descend en ligne paternelle comme en ligne maternelle de deux des plus vieilles familles nobles du royaume de Naples. Elle habite aujourd'hui dans le palais historique de sa famille maternelle, dans le quartier de Montedidio, dans lequel la famille est établie depuis au moins le 17^e siècle et dont le tiers est encore de propriété familiale, appartenant entièrement à la mère de Fabiola. Sa sœur et sa mère habitent également dans le palais, seul son frère ne s'y est pas réinstallé après son mariage. La proximité familiale s'inscrit donc ici dans une longue tradition, et elle est vécue comme naturelle. Ainsi, lorsqu'on demande à Fabiola si elle a pensé s'établir ailleurs à Naples ou si cela lui a posé des problèmes de revenir s'installer dans le même palais que ses parents et sa sœur, cette dernière s'en étonne et avoue ne jamais s'être vraiment posé la question. Elle a certes le projet de quitter Naples, comme l'a fait une grande partie de sa famille, mais dans la ville, elle n'a jamais envisagé d'aller habiter dans un autre quartier :

"Aller ailleurs ? Mais pourquoi ? En fait, euh, comment dire, pour te dire la vérité, je n'y ai jamais pensé sérieusement. C'est vrai que le quartier ici a ses problèmes, je veux dire, il y a les ordures, les scooters, les délinquants. Mais bon ils essayent de le réhabiliter, même si je n'y crois pas trop. Et puis c'est dans ce palais que je suis née, que ma mère est née, et c'est, c'est un très beau palais, celui de ma famille. Par contre j'ai le projet de quitter Naples, quand les enfants seront partis. [pourquoi?] Mais pour les raisons que tu connais bien, je ne vais pas te resserrer le refrain sur Naples et ses problèmes. Non j'ai envie d'aller dans le Nord, quelque part, je ne sais pas exactement. De toute façon je

veux absolument quitter Naples. " (*Entretien n° 26 avec Fabiola M., janvier 2006*)

On retrouve une attitude similaire dans d'autres entretiens. Les questions sur les motivations des choix résidentiels et de la réinstallation à proximité de chez les parents suscitent souvent l'étonnement voire l'incompréhension tant ces dernières paraissent évidentes aux yeux des enquêtés. Les personnes interrogées insistent alors sur les "liens" qui les unissent à leurs parents ou aux lieux de leur enfance, sans d'autres précisions. Comme Fabiola, beaucoup d'enquêtés (10 sur les 50 individus témoins) présentent le fait d'être né dans une maison comme un motif évident et suffisant pour justifier la reprise de cette dernière et le retour dans l'espace de ses ascendants, signe que la reprise des logements de famille est véritablement perçue comme naturelle par des individus qui ont bien intégré ce modèle résidentiel reproduit sur plusieurs générations. C'est cet argument que reprend par exemple Patrizia I. (famille 37) pour expliquer son retour dans l'appartement des parents après la mort de ces derniers, sans que cela nécessite selon elle davantage de précisions :

"Et puis quand mon père est mort, je devais me décider. Disons que j'éprouvais un peu de tristesse à l'idée de retourner dans cet appartement où sont morts mes deux parents, mais je ne me sentais pas capable, disons, c'était la maison où j'étais née, donc je ne me sentais pas capable de la vendre. Alors j'ai fait faire des travaux et je suis retournée vivre ici avec ma fille et mon compagnon" (*Entretien n°37A avec Patrizia I., mars 2006*)

Pour Luisa B. (famille 22) également la reprise de l'appartement de ses grands-parents, situé sur le même palier que celui de ses parents, a été en quelque sorte naturelle et n'a pas fait question, elle la présente comme évidente et n'éprouve le besoin de la justifier – là encore par l'attachement aux lieux de l'enfance – que parce qu'elle y est poussée par les questions de l'interrogateur :

"Moi aussi je ne me suis pas installée ici juste après mon mariage, c'est à dire, quand je me suis mariée je suis allée vivre sur le Corso, puis quand mon grand-père est mort je suis revenue ici parce que l'appartement était vide, et donc je suis revenue habiter là, à côté de chez ma mère. [Mais pourquoi avez-vous choisi de revenir habiter dans l'immeuble de vos parents ?] Mais je te l'ai dit parce que l'appartement de mes grands-parents s'était libéré, et donc je suis revenue. [...] De toute façon sur le Corso, nous étions en location, et puis je suis très liée à cette maison, je suis née ici dans l'appartement de ma mère, et j'étais très liée à mes grands-parents, j'ai grandi avec eux dans l'immeuble" (*Entretien n°22 avec Luisa B., décembre 2005*)

Tous ces extraits montrent bien que si les personnes interrogées cherchent à justifier la proximité familiale ou la reprise des logements de famille, c'est souvent non pas de manière spontanée, mais parce qu'ils y sont poussés par les questions au cours de l'entretien. Dans la bourgeoisie de la ville, la proximité familiale va en effet de soi, surtout dans les vieilles familles où elle s'appuie sur la reprise des logements de famille et dure donc depuis plusieurs générations. Ici elle a pris la forme d'un véritable modèle résidentiel largement accepté.

Bien sûr, la reprise des logements de famille ou des appartements offerts par les parents ne sont pas toujours acceptées aussi naturellement. On a vu que certains jeunes adultes les présentent comme des choix dûs aux qualités des logements mis à disposition et réinterprètent la proximité familiale dans un discours sur l'autonomie individuelle. Mais d'autres acceptent également sous pression, en se soumettant bon gré mal gré à la volonté d'une famille et plus généralement de tout un milieu social pour lequel la réinstallation dans les logements fournis par les parents à proximité de chez eux va de soi. Les entretiens se font l'écho de ces multiples pressions qu'ont subi les personnes interrogées et qui témoignent elles aussi de la force du modèle résidentiel patrimonial dans la bourgeoisie napolitaine. C'est particulièrement net dans le cas de Serena F. (famille 21) déjà évoqué précédemment. Après une période passée dans le Nord pour ses premières années comme enseignante, Serena est revenue s'installer à Naples en 1974 en location dans une rue proche de chez ses parents, puis, un an plus tard, sa mère a voulu qu'elle vienne emménager dans le même immeuble qu'elle, dans l'appartement laissé libre par la mort de ses grands-parents maternels. Serena a hésité car sa mère était déjà malade du cœur à l'époque, elle savait donc qu'une installation dans le même immeuble qu'elle impliquerait une assistance constante à ses parents, ce qu'elle n'était pas forcément prête à assumer. C'est finalement sous la pression conjugquée de sa mère, de ses cousins et aussi de son mari, que Serena a accepté de retourner vivre dans l'immeuble de son enfance :

"[Mais vous n'aviez pas quelques réticences, vous ou votre mari, à venir habiter en dessous de chez vos parents ?] Au début, personne ne voulait venir, ou plutôt si, mon mari, lui, voulait venir, mon mari a été véritablement absorbé par ma famille, et il voulait venir. Mais vu la situation, que l'on ne gagnait pas des mille et des cents pour pouvoir louer un appartement aussi beau que celui-là, ou on aurait dû aller dans un de ces quartiers périphériques comme Soccavo ou je ne sais quel autre. Mes cousins nous poussaient fortement à accepter, ils me disaient tu es folle, c'est ton père et ta mère etc, etc... et puis ma mère était déjà malade, et elle voulait vraiment que je vienne auprès d'elle". (*Entretien n°21 avec Serena F., 2 décembre 2005*)

Regina S. (famille 29) a dû elle-aussi subir une pression forte de sa mère, qui voulait qu'elle s'installe dans le même immeuble, mais elle a réussi à trouver une solution de compromis en choisissant finalement d'habiter dans une rue voisine à dix minutes à pieds:

"Ma mère m'avait crié dessus, vraiment crié, pour que j'aie à habiter plus près, même si ici c'est pas très loin, il faut environ 10 minutes un quart d'heure à pieds d'ici à via Rossini, et elle m'avait crié dessus pour que j'aie à habiter tout près, dans le même immeuble, et moi comme j'étais jeune je voulais m'éloigner" (*Entretien n°29 avec Regina S., janvier 2006*).

Cette pression a fini dans les deux exemples cités par porter ses fruits. Serena comme Regina semblent aujourd'hui avoir bien intégré le modèle résidentiel patrimonial qu'elles ont tenté de reproduire pour leurs enfants : les deux comprennent mal les choix résidentiels de ceux de la jeune génération qui ont refusé de s'installer dans les logements mis à disposition par leur famille. Serena déplore le fait que sa fille ait préféré aller vivre en collocation dans un quartier populaire au

lieu de reprendre l'appartement de ses grands-parents, tandis que Regina évoque avec étonnement le fait que la fille d'une cousine ne se soit pas réinstallée dans le même immeuble que ses parents.

La force de ce modèle résidentiel explique aussi pourquoi l'emménagement à proximité de la famille d'un des conjoints est souvent bien acceptée, voire même encouragée par l'autre conjoint. On l'a vu avec le cas de Serena F. cité ci-dessus : les entretiens montrent plusieurs exemples de ces hommes "attirés" dans la famille de leur épouse et dans ses espaces résidentiels, et qui souvent sont les premiers à pousser leur femme à reprendre un logement de famille grand ou prestigieux situé à proximité immédiate de leur belle-famille. Ainsi selon Federica B., une chef d'entreprise de 45 ans résidant actuellement dans une villa familiale à côté de son frère, sa sœur et sa mère, lorsque son père lui a demandé de revenir habiter dans la villa où un appartement était disponible, son mari avait plus envie d'y aller qu'elle même... Dans d'autres cas, c'est à contre cœur que les maris sont "attirés dans les espaces de leur belle-famille, mais ce sont alors les qualités des logements, qu'ils ne pourraient s'offrir sans leur mise à disposition par la famille de leur épouse, qui les poussent à accepter le déménagement. Ainsi, le mari de Paola B., originaire de Chiaia, s'est réinstallé après son mariage à l'étage situé en dessous de chez les parents de sa femme, dans le Vomero, un quartier alors résidentiel dont les sociabilités tranchent radicalement avec celles du centre bourgeois de Chiaia.

Finalement, ce qui frappe dans les entretiens, c'est la rareté des refus face à la mise à disposition des logements de familles et la proximité familiale. Même quand cette dernière n'est pas explicitement recherchée ou qu'elle est même sévèrement critiquée, elle est très rarement refusée : les enfants adultes acceptent en général de s'installer dans les logements mis à disposition par leur famille. Ceux qui ne se réinstallent pas dans les espaces de leur ascendance sont ceux qui ont quitté la ville pour émigrer à Rome ou dans le Nord du pays, mais ceux qui restent à Naples le font à proximité immédiate de chez leurs parents. Dans les entretiens, deux types d'individus refusent assez systématiquement de s'installer dans les logements mis à leur disposition par leur famille. Il s'agit d'abord des jeunes adultes qui ne sont pas encore vraiment installés au moment où leurs parents leur procurent un logement et ne souhaitent pas le faire : ils ne sont pas mariés, ni en couple de manière stable et n'ont pas encore un emploi durable ou jugé définitif. Ils n'ont donc aucune envie de se fixer de manière stable à proximité de chez leurs parents ou même à Naples. C'est le cas de la fille et de la nièce de Serena F. (famille 21) dont on a vu qu'elles avaient toutes les deux refusé d'emménager dans les appartements mis à disposition par leurs parents dans l'immeuble où elles ont passé leur enfance, pour aller louer des appartements dans des quartiers voisins, voire la même rue pour la nièce de Serena... Mais il s'agit peut-être là d'un refus temporaire du modèle, et rien ne dit que les deux jeunes filles ne reviendront pas à terme dans l'immeuble parental pour "s'installer".

Plus définitifs sont les refus que l'on observe à la génération des personnes interrogées chez ceux qui ont été fortement marqués par le mouvement de 1968 et l'engagement à gauche dans les années 70. Chez certains d'entre eux (mais pas tous), les entretiens mettent en lumière une prise de distance assez nette vis à vis modèle résidentiel patrimonial, lié à un refus idéologique de la propriété du logement ou du mariage, ou du moins à une indifférence à leur égard, sans que cela implique d'ailleurs une rupture avec la famille, à laquelle ces individus restent en général très

attachés. C'est le cas du professeur Arturo F. (famille 11), un universitaire qui affirme avoir "fait 1968 debout" et a longtemps été un membre actif du PC campanien. Ce dernier s'est marié, mais il n'a jamais ensuite emménagé dans un logement en propriété, insistant plusieurs fois au cours de l'entretien sur son faible intérêt pour la propriété et l'accession. Lorsque son père a voulu lui mettre à disposition le grand appartement situé sur le même palier que lui dans l'immeuble où Arturo a passé son enfance, ce dernier a toujours refusé d'y emménager, même après sa séparation en 1980, préférant alors laisser cet appartement à sa femme et ses enfants. Voilà comment Arturo justifie ses choix :

"Je n'ai jamais habité dans des maisons dont j'étais propriétaire, et c'est encore le cas aujourd'hui [...]. Et puis je n'ai jamais aimé vivre à proximité de mes parents. Depuis que je suis parti, j'ai préféré rester à distance. J'ai eu beaucoup d'occasions de retourner vivre près de chez mes parents, ou même chez eux, mais non [...] ça m'angoisse, ça m'a toujours angoissé cette idée de retourner dans la famille. Une fois que tu es parti, tu as ta vie, tes rythmes, tes emplois du temps à toi" (*Entretien n°11 avec Arturo F., octobre 2005*).

On retrouve ici un discours sur la "bonne distance" familiale assez proche de ceux que l'on pourrait entendre en France ou en Europe du Nord : Arturo affirme clairement vouloir garder ses distances avec sa famille. Pour lui, la sortie de la famille d'origine est une rupture importante qui altère durablement les rapports intergénérationnels. Mais la suite de l'entretien montre qu'il reste également très attaché à la possibilité de pouvoir voir régulièrement ses proches. Arturo est très lié à son père, encore vivant et très âgé, avec qui il va déjeuner au moins trois fois par semaine. D'ailleurs, tous les membres de la bourgeoisie napolitaine marqués par 68 n'ont pas refusé ainsi le modèle résidentiel patrimonial. Certains s'y sont parfaitement adaptés, même quand ils avaient a priori rompu avec les pratiques résidentielles traditionnelles des classes supérieures de la ville. Ainsi Giovanni S. (famille 3), un psychanalyste né à Naples en 1947, s'est lui aussi fortement engagé dans les mouvements d'extrême gauche des années 70, et il a vécu longtemps en concubinage avec sa compagne avant de finalement l'épouser en 1983. Il a eu une forte période de mobilité qui l'a porté à Londres, à Milan et dans plusieurs quartiers très populaires de Naples où il a vécu en location et a même acheté un appartement. Mais en 1984, un an après son mariage, il est revenu s'installer dans l'immeuble de famille de sa mère, sur le très bourgeois corso Vittorio Emanuele, sur le même palier que sa mère et sa soeur, dans l'ex appartement de son grand-père maternel. Maria Giovanna G. (famille 1), elle, n'est pas de la génération du mouvement de 68, mais elle a tout de même suivi un modèle de décohabitation "alternatif" puisqu'elle est partie très tôt de chez ses parents, sans être mariée, et qu'elle est restée longtemps en conflit avec sa belle-mère. Elle est pourtant revenue habiter dans la villa familiale, aux côtés de son père et de ses oncles et voici comment elle résume sa trajectoire :

"Après tout, je suis quelqu'un d'assez traditionnel. J'ai beaucoup bougé, j'ai fait des études assez spéciales, j'ai une vue assez anticonformiste sur certaines choses mais après tout je suis une maman comme toutes les autres... On finit par avoir une vie tout à fait pareille à celle des autres, c'est, c'est l'approche, c'est l'état d'esprit qui est peut-être un peu plus, plus libre" (*entretien n° 1 avec Maria Giovanna G., novembre 2004*)

Ainsi, si on observe effectivement une assez grande diversité des "états d'esprit" des personnes interrogées, dont les manières de juger et d'interpréter les modèles familiaux traditionnels sont variées, cette diversité des discours ne remet pas en cause la stabilité des pratiques. Au total, peu d'individus "échappent" véritablement au système de la reprise des logements de famille et de l'accès familial au logement, qui est accepté y compris par des personnes qui ont a priori rompu avec les modèles familiaux traditionnels de la bourgeoisie napolitaine (le mariage, la propriété du logement etc...). Le "modèle résidentiel patrimonial" apparaît en fait compatible avec les nouveaux modes de formations de la famille qui se développent ces dernières années dans toute la Péninsule, ainsi qu'avec une grande diversité d'opinions et de situations individuelles. Souvent recherchés et valorisés, parfois minimisés, quelques fois critiqués, le modèle résidentiel patrimonial et la proximité familiale dont elle est le corollaire sont finalement largement acceptés dans les classes supérieures de la ville, où ils ont véritablement valeur de norme.

Conclusion du chapitre

Au sein de la bourgeoisie napolitaine, la proximité familiale renvoie donc essentiellement à des facteurs culturels caractéristiques des systèmes familiaux à liens forts de l'Europe du Sud. On y retrouve les deux mécanismes principaux habituellement tenus pour responsables de la forte proximité familiale en Italie et dans le Sud de l'Europe, à savoir la valorisation des interactions de face à face dans les groupes primaires, et un système de formation de la famille fondé sur l'installation des enfants par les parents dans un logement en propriété. Dans ce milieu aisé la proximité familiale est très indirectement liée à la solidarité "instrumentale" de la parentèle car le soutien matériel de la famille dans la vie quotidienne n'est pas une nécessité et est plutôt assuré par des domestiques salariés. On se passe en revanche plus difficilement du soutien "moral" de la famille, qui implique de pouvoir voir souvent ses proches. C'est donc moins l'entraide que l'attachement plus général à un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions de face à face au sein de la parentèle, qui sont à la fois nombreuses et valorisées et dont l'entraide n'est qu'un élément, qui est à l'origine de la proximité familiale dans la bourgeoisie de la ville. A cela viennent s'ajouter les effets d'un modèle culturel d'installation des enfants par les parents au moment du mariage, qui a pour conséquence, dans la bourgeoisie napolitaine comme ailleurs en Italie, de retenir les enfants dans les espaces de leur ascendance. L'étude des discours et des représentations des personnes interrogées sur la proximité familiale vient confirmer cette prévalence d'une lecture "culturelle" du phénomène. Qu'elle soit explicitement recherchée et valorisée, ou au contraire présentée comme la résultante "involontaire" de l'attachement plus général à son quartier ou des mécanismes relationnels du marché du logement à Naples, la proximité familiale est en effet finalement toujours acceptée par les individus témoins. Pour la majorité d'entre eux elle ne pose pas question et ne fait pas problème, et semble donc avoir vraiment acquis la force d'une norme dans la bourgeoisie de la ville.

Mais la mise en œuvre de ces modèles culturels sud-européens a aussi été facilitée dans le milieu de la bourgeoisie napolitaine et y a favorisé le développement de formes particulières de proximité familiale. Dans un milieu caractérisé par une richesse importante et la possession de vastes patrimoines immobiliers dans la ville, l'installation des enfants par les parents se fonde moins sur de simples aides financières ou même des achats directs, que sur la transmission de logements de famille. C'est cela qui explique les taux extrêmement forts de proximité familiale dans l'échantillon étudié, et notamment la très forte diffusion dans la bourgeoisie de la ville des regroupements familiaux en immeuble, diffusion étonnante dans des quartiers centraux d'une grande agglomération. Ces regroupements familiaux en immeuble ont aussi d'importantes conséquences sur la fréquence des contacts au sein des familles étudiées, en créant de véritables situation de "semi-cohabitation" qui incluent parfois des parents extérieurs au cercle central formé par les parents, la fratrie et les enfants. Le modèle de la "famille étendue locale" élaboré par la sociologie ces dernières années ne suffit donc pas toujours à saisir les spécificités des familles de la bourgeoisie napolitaine, car ces dernières s'appuient souvent sur des pôles de "semi-cohabitation" où la sociabilité familiale est quasi-continue, et reposent également beaucoup moins sur une entraide familiale matérielle dans la vie quotidienne.

Ces spécificités de l'organisation spatiale des familles étudiées ressortent d'autant mieux si on cesse de l'approcher en termes de distance pour la considérer comme une configuration spatiale, en prenant en compte non seulement le lieu de résidence du parent le plus proche, mais l'ensemble des lieux de résidence des parents d'un individu dans la ville. Il apparaît alors que la proximité familiale observée dans notre échantillon est aussi une concentration familiale, car c'est souvent l'ensemble d'une parentèle qui se regroupe dans un immeuble ou des rues voisines, et ce sont les formes particulières de ces configurations familiales dans la ville qu'il nous faut maintenant étudier.

Chapitre XI.

Des concentrations familiales durables et aux formes originales dans la vieille bourgeoisie

Les deux chapitres précédents ont étudié l'inscription résidentielle des familles de la bourgeoisie napolitaine en suivant les méthodes quantitatives "classiques" des enquêtes sur la parenté : ils ont mesuré la proximité résidentielle entre un individu et ses parents les plus proches, la fréquence des contacts dans la famille, et l'importance des échanges de service dans la parentèle. Ce faisant, ils ont permis de montrer que les familles de la bourgeoisie napolitaines s'inscrivent dans un modèle sud-européen de proximité familiale, caractérisé par des formes très locales de proximité résidentielle dans la ville (à l'échelle du quartier, de la rue et de l'immeuble d'habitation), et lié avant tout à des facteurs culturels typiques des systèmes familiaux à liens forts, à savoir la valorisation des interactions de face à face dans la famille et un modèle d'installation des enfants par les parents dans un logement en propriété au moment du mariage. Ils ont également permis de mettre en lumière quelques spécificités importantes de notre échantillon de familles de la bourgeoisie napolitaine : la proximité familiale y est plus centrée sur l'ascendance et plus bilatéralisée qu'à l'échelle nationale, et surtout, les regroupements familiaux en immeuble y sont extrêmement nombreux, ce qui est très original dans les quartiers centraux des grandes villes italiennes où les stratégies d'agrégation familiale sont structurellement plus difficiles.

Mais si elle a l'avantage de permettre des comparaisons nationales et européennes, cette approche classique en termes de proximité et de distances reste limitée et ne donne qu'une vision très partielle de l'inscription résidentielle familiale. En mesurant à chaque fois la distance entre un individu et son parent le plus proche géographiquement, elle laisse dans l'ombre les lieux de résidence des autres membres de sa famille, et ne permet donc pas de décrire la morphologie résidentielle familiale dans son ensemble... Ce chapitre entend donc étudier l'inscription résidentielle familiale non plus en termes de distance, mais en termes de "configuration spatiale" ou de "configuration résidentielle", comprise comme l'ensemble des lieux de résidence principale des membres d'une même parentèle³⁶¹.

³⁶¹ On emprunte évidemment le terme de "configuration" à la sociologie de Norbert Elias, où le concept de "configuration sociale" (parfois traduit également par "formation sociale") joue un rôle fondamental et désigne un ensemble d'individus en "situation concrète

Lorsqu'on cartographie avec précision dans l'espace de la ville les lieux de résidence des membres de la parentèle des individus interrogés, on s'aperçoit en effet que dans la bourgeoisie napolitaine la proximité familiale se double d'une concentration familiale : non seulement les individus ont toujours un parent à proximité immédiate de chez eux, mais bien souvent c'est l'ensemble des membres de leur famille résidant à Naples qui habitent à proximité, regroupés dans le même immeuble ou dans des rues voisines... D'autre part, en situant avec précision ces configurations résidentielles familiales dans l'espace urbain, l'approche "configurationnelle" a aussi l'intérêt de montrer les effets de lieu et de quartier qui affectent les agrégations familiales : les concentrations familiales n'ont pas lieu dans n'importe quel type d'habitat, ni dans n'importe quel type de quartier, et leurs formes, leur composition ou leurs dimensions varient selon les contextes urbains... Le but de ce chapitre est de décrire les formes concrètes que prend l'inscription résidentielle des familles dans la ville, en analysant les interactions entre morphologie urbaine et morphologie familiale, les jeux d'influence réciproque entre les structures urbaines et la forme des espaces résidentiels familiaux

Pour analyser ces jeux d'influence, on procèdera d'abord de manière typologique en distinguant les grands "types" de configurations résidentielles familiales au sein de notre échantillon d'étude, en différenciant notamment les vastes concentrations familiales en immeubles, des configurations associant des groupements en rues voisines avec des pôles de semi-cohabitation, et enfin de celles plus lâches où la concentration a lieu à l'échelle des beaux quartiers. A chaque fois ces configurations ont cependant le point commun de mettre en jeu une parentèle élargie, d'être centrées sur des quartiers anciens de centres-villes et sur des bâtiments prestigieux des beaux quartiers, et d'être relativement durables, parfois reconduites sur plus de trois générations. Pour terminer, ces caractéristiques seront comparées aux formes d'agrégation familiale qui prévalent dans les autres catégories de la société napolitaine, grâce à une synthèse des travaux existants sur les structures familiales dans les classes moyennes et populaires de la ville, ainsi qu'à quelques entretiens supplémentaires menés auprès de familles de la périphérie phlégréenne.

d'interdépendance" (Heinich, 2002, p.91), si bien que "ce qui y advient produit un effet sur tous les êtres qui y sont impliqués, lesquels contribuent eux-mêmes, par leurs actions, à modifier cette situation" (Ibid., p.92). Par analogie, il me semble qu'on peut voir dans l'ensemble des lieux de résidence des membres d'une même famille une "configuration résidentielle". Les lieux y sont en effet en situation d'interdépendance, puisque les individus qui les habitent appartiennent à la même famille : le déménagement d'un individu affecte donc les pratiques de mobilité et de sociabilité de tous les autres, et leur rapport aux lieux. Parler de "configuration résidentielle familiale", c'est donc postuler que l'inscription résidentielle et la mobilité résidentielle d'un individu subit l'influence de la localisation résidentielle des autres membres de sa famille et de leur mobilité, et ne peuvent donc être comprise sans référence à la constellation de lieux familiaux dans laquelle elles s'inscrivent.

1. De vastes parentèles concentrées dans leurs immeubles de famille

Un premier type de configuration résidentielle familiale présent dans notre échantillon est celui de la concentration dans le même immeuble : la majorité des membres de la parentèle proche d'un individu³⁶², et souvent même la totalité de cette dernière, résident dans le même immeuble ou la même copropriété ("condominio"), en général chacun dans des appartements indépendants. Cette situation concerne 13 des 50 parentèles étudiées, soit plus d'une famille sur quatre.

Or il s'agit là d'un type très particulier de cohabitation familiale en immeuble, assez spécifique à la vieille bourgeoisie de la ville, et qui doit en tout cas être clairement distingué des formes plus courantes de cohabitation en immeuble habituellement rencontré dans les élites ou les classes moyennes napolitaines, qui n'ont ni les mêmes dimensions, ni la même localisation dans la ville. Les cohabitations en immeuble les plus courantes dans les élites ou les classes moyennes de la ville ne prennent pas en effet la forme de véritables "concentrations" familiales dans le même immeuble: elles sont en général de petite dimension, associant rarement plus de trois ménages apparentés, car issues de la division d'un appartement en deux logements contigus, ou de l'achat d'un appartement par des parents à un étage voisin du leur ou situé sur le même palier... Ces regroupements familiaux de petite taille sont répandus dans toutes les classes moyennes de la ville et au sein de notre échantillon, où il est très fréquent de rencontrer deux sœurs habitant sur le même palier, ou une femme résidant avec son mari au dessus de chez ses parents... Ils se localisent essentiellement dans les grands immeubles de copropriété datant de l'expansion urbaine des années 60 et 70, et qui sont nombreux sur les collines de la ville où l'offre importante de logements neufs durant ces années a facilité les stratégies de regroupement familial par achats successifs.

Très différentes sont les vastes cohabitations familiales en immeuble dont il sera question ici, et qui se distinguent par quatre caractéristiques principales : il s'agit d'agréations familiales de grande dimension réunissant parfois toute une parentèle. Elles sont liées à un type d'habitat particulier : non pas des immeubles de copropriété mais de vieux immeubles de famille qui ne sont pas présents partout dans la ville. Il s'agit également de cohabitations durables dans des lieux d'exception à haute valeur symbolique qui constituent de véritables "maisons de famille" dans la ville exerçant une forte influence sur les sociabilités et les pratiques familiales. Et enfin, ces vastes cohabitations en immeuble de famille sont depuis longtemps un trait distinctif des plus vieilles familles des élites de la ville.

a. Des concentrations familiales de grande dimension et étendues à une parentèle élargie

Un bon exemple des grandes cohabitations familiales en immeuble présentes dans notre échantillon est fourni par le cas de Maria Giovanna C. (famille 1). Maria Giovanna, est bibliothécaire et est née à Naples en 1960, fille d'un architecte. Elle habite aujourd'hui dans la villa familiale de sa famille paternelle, achetée dans les

³⁶² Rappelons que l'on désigne par là le noyau central de la parenté constitué par les anciens membres d'un même foyer conjugal : parents-fratrie-enfants

années 1870 par un de ses aïeux paternels, un négociant en textiles, et située sur la colline de Posillipo devenue aujourd'hui le quartier le plus chic de la ville. Cette villa appartenait entièrement à sa grand-mère paternelle, qui l'a divisée de son vivant entre ses quatre enfants. La totalité des oncles et tantes paternels de Maria-Giovanna y habitent encore aujourd'hui. Son père occupe le rez de chaussée de la villa. Ses deux tantes paternelles, restées célibataires, habitent ensemble au premier étage de la villa dans le même appartement, tandis que son oncle réside au deuxième étage avec sa femme. De même la quasi totalité de la fratrie de Maria-Giovanna s'est réinstallée dans la villa familiale. Sa demi-sœur vient d'avoir un enfant et vit avec son compagnon dans un petit appartement que ses parents lui ont aménagé dans l'entre-sol de la villa. Son demi-frère occupe quant à lui avec sa femme et sa fille une extension de la villa, attenante au bâtiment principal mais avec une entrée indépendante. Quant à Maria Giovanna, elle réside dans un petit appartement situé dans un troisième bâtiment, de construction plus récente et séparé de la villa principale avec laquelle il partage le même jardin. Seule la sœur cadette de Maria Giovanna ne s'est pas réinstallée dans la villa après son mariage : elle est allée habiter dans un logement possédé par son mari dans un quartier voisin. Voici donc deux générations d'une même lignée qui se retrouvent presque entièrement concentrées dans la même villa, formant une agrégation de 6 ménages apparentés correspondant à 17 individus, et où se côtoient parents et enfants, frères et sœurs, mais également oncles et neveux, chacun dans des appartements indépendants (voir FIGURE 22).

On trouve dans cet exemple les principales caractéristiques de ces configurations résidentielles familiales centrées sur un immeuble ou une villa réunissant la majorité de la parentèle. Tout d'abord, comme le montre la carte 31 il s'agit toujours d'espaces résidentiels extrêmement polarisés puisque la plupart du temps ils associent un unique pôle de concentration en immeuble regroupant la majorité des membres de la famille, et une zone de dispersion des autres membres de la parentèle dans le reste de la "città bene". Dans certains cas cependant, mais ils restent rares, les familles peuvent aussi se répartir entre deux voire trois immeubles, donnant naissance à un espace résidentiel multipolaire, lui aussi parfois associé à une zone de dispersion dans la ville bourgeoise. C'est par exemple le cas de la famille de Federica B. (famille 4). La morphologie résidentielle de la famille de cette chef d'entreprise de 45 ans a déjà été figurée sur la carte 32, mais si on élargit le cercle de sa parentèle à ses cousins, on s'aperçoit en fait que l'espace résidentiel familial passe de un à trois pôles : la grande majorité des parents de Federica résidant à Naples se concentrent en fait dans trois immeubles achetés par le père de Federica et ses ascendants paternels (voir CARTE 32). Bien sûr, toutes ces familles comptent des membres à Rome, à Milan ou à l'étranger, mais ceux qui sont restés à Naples l'ont fait en se regroupant dans les mêmes immeubles, seule une minorité d'entre eux s'est dispersée dans les différents quartiers de la ville bourgeoise.

La carte 31 fait apparaître une deuxième caractéristique de ces espaces résidentiels centrés sur un immeuble : les agrégations familiales en immeuble y sont toujours de grande dimension réunissant facilement plus de 5 ménages apparentés. Ainsi dans le cas d'Antonella di L. (voir CARTE 31B), ce sont 6 ménages apparentés qui se regroupent aux deux derniers étages du même immeuble, réunissant près de 20 individus appartenant à trois générations différentes mais tous membres d'une parentèle très proche regroupant d'anciens membres d'un même

noyau conjugal: la grand-mère maternelle d'Antonella, ses parents, et la quasi totalité de sa fratrie (un seul des 5 frères et sœurs ne réside pas dans l'immeuble, car il a émigré à l'étranger). Le cas extrême est celui de la famille de Federica G., la femme de Filippo G (famille 50), dont le grand immeuble situé sur le corso vittorio Emanuele (mais où Federica ne réside plus) réunit encore 13 ménages apparentés, majoritaires dans la copropriété, et regroupant non seulement la mère et les deux frères de Federica, mais également deux de ses tantes paternelles, six de ses cousins germains et deux de ses nièces, chacun dans un appartement indépendant situé entre le premier et le quatrième étage de l'immeuble...

En effet, outre leur grande dimension, ces cohabitations familiales en immeuble se distinguent aussi par leur extension, car elles peuvent regrouper dans le même immeuble des personnes reliées par des degrés de parenté assez éloignés. On vient de le voir avec Federica G, mais c'était aussi le cas de Maria Giovanna C. (voir CARTE 31A): cette dernière ne cohabite pas seulement avec des membres de sa parentèle proche, mais également avec des collatéraux : elle réside dans la même villa que son père et que la quasi totalité de ses frères et sœurs, mais y habitent également la totalité de ses 3 oncles et tantes paternels, et ses cousins germains paternels y ont grandi. C'est là une des grandes originalités de ces configurations résidentielles familiales polarisées sur un ou deux immeubles, et typiques de la bourgeoisie napolitaine : ici les cohabitations familiales en immeuble ne se limitent pas à deux ou trois ménages réunissant d'anciens membres d'un même foyer conjugal, elles s'étendent aussi aux oncles et aux cousins, voire à des parents plus éloignés. Cette extension de la "quasi-cohabitation" à une parentèle élargie a cependant toujours lieu au sein d'une même lignée. En effet, la carte 31 montre bien que l'extension diagonale des noyaux de concentration familiale en immeuble suit toujours une logique lignagère : on cohabite avec ses oncles ou ses tantes paternelles (comme Maria Giovanna C.), ou alors aux côtés des membres de sa famille maternelle (comme Federica B., Antonella ou Marta), mais jamais avec les deux lignées à la fois. Cela a donc pour conséquence de déséquilibrer fortement la géographie résidentielle familiale, en la faisant basculer dans l'espace d'une lignée plutôt que dans celui d'une autre, à l'image de celle d'Antonella di L., polarisée en ligne maternelle, ou de celle de Maria Giovanna C., concentrée en branche paternelle...

Comment expliquer cette grande dimension et cette extension horizontale ou diagonale des noyaux d'agrégation familiale en immeuble ? Ces dernières s'expliquent simplement par le fait qu'elles n'ont pas lieu dans n'importe quel immeuble, mais dans des immeubles de famille.

b. Des regroupements dans de vieux immeubles de famille

Les vastes regroupements familiaux en immeuble rencontrés dans notre échantillon sont liés à un type particulier d'habitat : ils n'ont pas lieu dans des bâtiments nés comme immeubles de copropriété, mais dans de vieux immeubles de famille, qui se distinguent par leur morphologie particulière et une localisation spécifique dans l'espace de la ville.

Ainsi, la totalité des 13 parentèles étudiées majoritairement concentrées dans un ou deux immeubles se regroupent en réalité dans des immeubles de famille, c'est

à dire des immeubles qui étaient à l'origine propriété unique d'un de leurs ascendants et qui restent encore aujourd'hui propriété partielle ou totale de membres de leur famille. Ces immeubles de famille ont été mis à profit pour loger les différents membres de la famille au fil des générations, si bien qu'aujourd'hui une personne peut avoir dans le même immeuble non seulement ses parents ou ses frères, mais aussi des oncles et des cousins germains qui descendent comme lui de l'ancêtre propriétaire de l'immeuble. Cela explique aussi pourquoi ces cohabitations familiales en immeuble réunissent toujours des membres d'une même lignée : les logements y ont été transmis à l'intérieur d'une même lignée, aux descendants des propriétaires de l'immeuble. Dans ces immeubles de famille, le regroupement actuel de la parentèle est donc le résultat d'un long processus intergénérationnel de division du patrimoine, et non d'une agrégation progressive par achats successifs comme cela a souvent été le cas dans les immeubles de copropriété des collines (on en a vu un bon exemple avec la famille de Serena F., - famille 21- voir supra, chapitre VI, 3), où les regroupements familiaux en immeuble sont donc de plus petite dimension et centrés sur une parentèle plus étroite.

Une autre conséquence de ce rôle de l'ancienneté des patrimoines, est que ces grands regroupements familiaux en immeuble restent socialement et spatialement limités dans la ville. Sur le plan social, ils sont surtout le privilège des plus vieilles familles, celles dont la fortune – aujourd'hui souvent fortement amenuisée – remonte à plus de trois générations, et dont les ancêtres ont donc pu acquérir des palais ou des immeubles entiers à une époque où l'expansion des beaux quartiers reposait encore beaucoup sur la construction familiale : familles nobles possédant un palais dans la vieille ville, ou familles de la bourgeoisie d'entreprise ou de riches professions libérales ayant acquis en bloc de grands immeubles ou des villas dans la baie de Chiaia à la fin du 19^e siècle... On l'a vu avec l'exemple de Maria Giovanna C. (famille 1) dont la villa familiale appartient à sa lignée paternelle depuis les années 1870, lorsqu'elle fut achetée il y a plus de quatre générations par le grand-père maternel de sa grand-mère paternelle... Plus généralement, pour 10 des 13 individus interrogés vivant dans de tels immeubles de famille, cet immeuble était possédé par leur famille depuis une période antérieure à 1914, et pour les trois autres, l'immeuble familial a été acheté au plus tard au début des années 60.

Sur le plan spatial, le phénomène reste aussi limité puisque dans notre échantillon les grandes cohabitations familiales en immeuble ont toujours lieu dans trois types d'habitat bien particuliers ayant une localisation spécifique dans la ville : les palais nobiliaires, les immeubles familiaux de l'époque libérale, et les anciennes villas de villégiature des collines. Les palais nobiliaires sont très nombreux à Naples et, on l'a vu, ils se localisent essentiellement le long des rues des palais de la vieille ville ou du front de mer des beaux quartiers. Ces palais, qui remontent on l'a vu à la grande "fièvre de construction aristocratique qui a marqué la ville entre le 16^e et le début du 18^e siècle, ont d'emblée été conçus sur le modèle du palais familial, construit pour loger les différents membres d'un même lignage dont il s'agissait de manifester la puissance dans la capitale³⁶³. Or, une grande partie de ces palais sont encore aujourd'hui au moins partiellement de propriété familiale, et abritent encore souvent des membres de la famille du propriétaire d'origine. Les palais situés le plus à l'est dans la ville antique et médiévale ont largement été abandonnés par leurs

³⁶³ Voir LABROT, 1979, p.52.

propriétaires, mais cela est beaucoup moins vrai des palais du front de mer des beaux quartiers ou surtout de ceux du quartier de Montedidio, situé à la limite entre la "città bene" et le centre historique, et qui gardent encore aujourd'hui une forte empreinte aristocratique.

Le deuxième type d'immeuble de famille présent dans notre échantillon, et qui donne lieu lui aussi à de vastes regroupements familiaux, est représenté par les immeubles bourgeois de l'époque libérale construits dans les années 1860-1890, et remontant au début de la construction du "quartier occidental" dans la baie de Chiaia. On a vu en effet que dans un premier temps, l'expansion des beaux quartiers napolitains avait largement reposé sur la construction familiale, ce qui a justement permis à de nombreuses familles de la bourgeoisie de déménager en bloc dans les beaux quartiers en y réalisant un idéal de regroupement familial plus compliqué à mettre en œuvre dans le centre historique de la ville (voir *supra*, chapitre VI, 4). Ces immeubles sont donc nombreux le long des rues les plus anciennes des beaux quartiers, comme le Corso Vittorio Emanuele, "ouvert" dès les années 1860 sur les flancs de la colline du Vomero, ou la partie la plus occidentale de la via Crispi, la construction des beaux quartiers s'étant, on l'a vu, échelonné d'ouest en est. Ils sont en revanche plus rares dans le fonds de la baie, ou au contraire sur les hauteurs des collines, où dominant plutôt les immeubles de copropriété édifiés par des sociétés immobilières. Ces immeubles de famille de l'époque libérale sont souvent de très grande taille (car construits dans une double logique d'investissement économique et de rassemblement familial, et donc destinés à loger à la fois la famille du propriétaire et des locataires), hauts de 5 à 7 étages, et souvent disjoints les uns des autres car édifiés chacun sur le terrain d'une famille... (Voir FIGURE 19).

Enfin, le troisième type d'habitat dans lequel on rencontre de vastes regroupements familiaux dans notre échantillon est constitué par les anciennes villas de villégiature des collines des beaux quartiers rattrapées par l'urbanisation au cours des années 50 et 60. Construites en général au 19^e siècle, à la fois pour les séjours d'agrément et pour la gestion du domaine agricole qui leur était souvent attaché (voir FIGURE 20), ces grandes villas situées sur les collines du Vomero ou de Posillipo ont ensuite été intégrées à la ville et transformées en résidence principale dans les années d'après guerre (voir *supra*, chapitre IV, 2a). Elles ont alors souvent pu être achetées "en bloc" par un propriétaire unique qui les a ensuite divisées pour loger ses descendants, ou "densifiées" en utilisant les parcs et les jardins pour construire des extensions ou des villas secondaires...

Les grandes agrégations familiales en immeuble ont donc une localisation bien particulière dans la ville, liée à la géographie de la construction familiale et des types d'habitat qu'elle a produits : localisation linéaire dans les rues des palais de Montedidio, ou dans les immeubles bourgeois qui s'étalent le long de quelques grandes artères des beaux quartiers de l'époque libérale, ou enfin localisation interstitielle dans les collines de la baie de Chiaia où les villas familiales se retrouvent enserrées dans de vastes parcs de copropriétés... Or, ces trois types de localisation et d'habitat impliquent aussi des formes de cohabitation familiale assez différentes.

c. Palais nobiliaires, immeubles bourgeois, villas des collines : trois types différents de cohabitations familiales en immeuble

Comme ils se situent dans des quartiers différents et n'ont pas non plus la même ancienneté, les trois types d'habitat que l'on vient de décrire (palais nobiliaires, immeubles familiaux de l'époque libérale et villas des collines) impliquent des formes de cohabitation familiales légèrement différentes.

Dans les palais nobiliaires de la vieille ville ou de Montedidio, la cohabitation familiale est souvent très ancienne et vécue comme une tradition, mais le déclin des fortunes a abouti à une forte division des patrimoines et à une émigration importante, si bien que les regroupements familiaux n'y sont jamais complets. De plus, la situation des palais dans des quartiers contrastés socialement fait que l'on s'y serre en famille, mais en s'isolant du quartier où la parentèle n'essaime que très rarement. Sur les 50 personnes interrogées, 7 appartenaient en effet à de vieilles familles nobles et résidaient encore dans leur palais de famille. L'exemple de Fabiola M. en est bien représentatif (famille 26).

Cette dernière est née à Naples en 1950 et descend en ligne paternelle comme en ligne maternelle de deux des plus vieilles familles nobles du royaume de Naples. Elle habite aujourd'hui dans le palais de sa famille maternelle, situé dans le quartier de Montedidio où se concentrent encore aujourd'hui beaucoup de palais familiaux de la noblesse du fait de la proximité du palais royal. Il s'agit du palais historique de sa famille maternelle, dans lequel la famille est établie depuis au moins le 17^e siècle et qui a longtemps été préservé des divisions en étant systématiquement légué en bloc aux fils aînés de la famille : le grand-père maternel de Fabiola en était le seul propriétaire. Aujourd'hui cependant seulement un tiers du palais est encore de propriété familiale, et seulement trois appartements sont encore occupés par des parents de Fabiola. Fabiola habite au deuxième étage, sa sœur vit sur le même palier juste en face de chez elle, tandis que ses parents habitent dans une autre aile du palais de l'autre côté de la cour intérieure. Le noyau d'agrégation familiale au sein du palais se réduit donc à peu de personnes, tous membres de la parentèle proche de Fabiola. A Naples cette dernière est concentrée dans le palais familial : Fabiola ne compte pas de parent proche ailleurs dans son quartier, ni même dans les beaux quartiers. Mais la géographie familiale est en fait duale car si la parentèle se concentre à Naples dans le palais familial, ce qui lui permet de rester fidèle aux traditions familiales et de garder son prestige, une grande partie de la famille de Fabiola vit aujourd'hui à Rome, Milan et à l'étranger. Son frère par exemple a quitté Naples pour Milan où il vit depuis trente ans. A la génération précédente, le frère et la sœur de la mère de Fabiola, qui avait hérité chacun d'un tiers du palais, avaient également quitté la ville, pour aller à Rome, et avaient donc vendu leurs parts dans le palais familial... La configuration résidentielle familiale est donc le résultat d'un processus de division du palais initié dans les années 50, le patrimoine familial ayant été mis à profit pour loger les enfants de la famille à l'occasion de leur mariage, mais aussi d'un phénomène très important d'abandon résidentiel du palais napolitain dans une famille aujourd'hui dispersée entre Naples, Rome, Milan et l'étranger.

Dans les immeubles familiaux de l'époque libérale, qui appartiennent en général à des familles nobles ou à la vieille bourgeoisie d'entreprise ou des professions libérales, on retrouve de fortes analogies avec les palais nobiliaires : ici aussi la famille propriétaire n'occupe plus qu'une petite partie de l'immeuble, dont

des étages entiers ont en général été vendus au fil des successions, pour faire face au déclin économique des familles et à l'émigration de leurs membres vers Rome ou les villes du Nord. Mais la taille considérable des immeubles, qui ont parfois commencé à être divisés plus tard que les palais nobiliaires, fait que les agrégations y sont encore de grande dimension, bien qu'assez hétéroclites, complexifiées par les divisions successives et la mobilité des membres de la parentèle. De plus, situés dans des beaux quartiers assez homogènes, les concentrations familiales en immeuble s'accompagnent souvent ici d'une zone de dispersion de la parentèle dans l'espace local.

Le cas de la famille de Maria M., née à Naples en 1949 (famille 48) le montre bien. Le grand-père paternel de Maria, un riche armateur, avait acheté en 1911 un vaste immeuble de 6 étages sur le Corso Vittorio Emanuele, à Chiaia, qu'il a ensuite divisé entre ses trois enfants, et où vivent encore actuellement 9 de ses descendants avec leur famille respective : une tante paternelle de Maria, sa mère, trois cousins germains, un nièce et un neveu, et ses deux sœurs. Ces 9 ménages se répartissent entre le 1^{er} et le 4^{ème} étage de l'immeuble, les deux étages les plus hauts n'étant plus de propriété de la famille : ils ont été vendus par un oncle paternel de Maria parti habiter à Rome. L'immeuble rassemble l'essentiel de la parentèle vivante de Maria vivant à Naples, mais un nombre important de membres de sa famille a donc également émigré à Rome, où habite une de ses sœurs, et tous les enfants de son oncle... une autre partie de la famille s'est également dispersée dans les beaux quartiers napolitains, et ce dès la génération précédente. Maria elle-même habite dans la zone basse de Chiaia dans un logement de famille de son mari, tandis que son frère est parti à Posillipo... dans la villa familiale de son épouse ! L'immeuble paternel constitue donc toujours le pôle résidentiel principal de la famille, mais au sein d'une parentèle qui a commencé à se disperser, aussi bien à l'échelle nationale qu'à l'échelle de la ville.

Ainsi, dans les vieux immeubles de famille, que ce soit les palais nobiliaires ou les immeubles de l'époque libérale, les concentrations familiales apparaissent fortement altérées et complexifiées, voire parfois en "fin de cycle" comme on l'a vu précédemment (voir *supra*, chapitre VIII, 1). Même si elles restent de grande taille, elles réunissent rarement toute la fratrie des individus interrogés, ou la totalité de leurs oncles ou tantes, car elles ont été complexifiées par l'émigration et l'ancienneté des divisions et apparaissent assez hétéroclites : une personne vivra aux côtés d'un de ses frères restés à Naples, d'un ou deux oncles, d'une lointaine cousine etc...

Très différente est la situation dans les immeubles de famille plus récents, remontant seulement à une ou deux générations, et qui correspondent le plus souvent aux villas des collines, achetées ou transformées en résidences principales seulement dans les années 50 ou 60. Ici les regroupements familiaux sont plus homogènes réunissant parfois la totalité des anciens membres d'un même foyer conjugal (parents, et fratrie), ou la totalité des oncles et tantes d'un individu... (voir CARTE 33). Les concentrations familiales sont en effet ici en début de cycle : les maisons ont été encore peu divisées, ou alors elles l'ont été en grands appartements qui pourront encore servir à loger les membres de la famille aux générations suivantes. Dans ces villas de la zone collinéenne, l'agrégation familiale a même été plus facile que dans les palais ou les immeubles familiaux du centre du fait de la disponibilité d'espace. Non seulement les villas ont pu être divisées en appartements, mais elles ont pu également être facilement étendues en utilisant les jardins et les terrains

environnants, sur lesquels certaines familles ont parfois construit d'autres maisons à côté de la villa principale, par un système de densification progressive des parcelles. La configuration reste donc fortement polarisée sur l'immeuble familiale, sans zone de dispersion dans les beaux quartiers (comme dans le cas des immeubles de l'époque libérale), mais souvent aussi sans un mouvement fort d'émigration hors de Naples, car les fortunes sont plus récentes.. Dans notre échantillon, ce type de groupement familial "récent" dans des immeubles de famille ne remontant pas à plus de deux générations, concernent en effet surtout des individus témoins dont les pères, souvent des entrepreneurs et des industriels, ont fait fortune dans les années 50 et 60.

Le cas de la famille de Federica B. fournit un bon exemple de ces parentèles concentrées dans les villas des collines (famille 4). Federica est née à Naples en 1961 et a repris la direction de l'entreprise de construction de sa famille en 1992. Elle habite aujourd'hui dans une belle villa située dans le quartier du Vomero et achetée par son père. Aujourd'hui y vit également la quasi totalité des membres de sa famille proche, répartis dans deux maisons partageant le même jardin (voir CARTE 31B). Dans la villa principale, une belle demeure ancienne achetée par le père de Federica dans les années 60, la mère de Federica et sa grand-mère maternelle habitent ensemble dans le même appartement au rez-de-chaussée, tandis que le frère cadet de Federica réside au premier étage avec sa compagne et son fils. La deuxième maison, située sur le terrain d'à côté et aujourd'hui réunie à la première villa par le même jardin, a été achetée plus tardivement par le père de Federica, au début des années 1980, pour permettre à ses filles mariées de venir habiter auprès de lui. Y vivent aujourd'hui Federica, seuls avec ses deux fils depuis sa séparation, et sa petite sœur avec son mari et ses enfants, chacune dans des appartements indépendants. Seule la sœur aînée de Federica n'habite pas dans la villa familiale, elle vit dans une autre villa de famille située dans le quartier voisin de Posillipo et achetée également par son père dans les années 60. Au total, quatre ménages apparentés se partagent donc la villa du Vomero, regroupant une douzaine d'individus appartenant à trois générations et tous membres d'une parentèle proche. Ici le noyau d'agrégation familiale est donc assez différent de ceux des exemples précédents puisqu'il est beaucoup plus récent (la villa est dans la famille seulement depuis les années 60 et elle ne réunit plusieurs ménages que depuis 1987), et reste limité aux anciens membres d'une même famille conjugale.

Au total, les grands regroupements familiaux en immeuble varient en fonction des types d'habitat, dont l'inégale ancienneté a des conséquences importante sur les configurations résidentielles actuelles. Dans les palais nobiliaires de la vieille ville ou les immeubles familiaux des beaux quartiers de l'époque libérale, les regroupements familiaux ont été complexifiés et apparaissent hétéroclites, dans les villas des collines acquises par de riches familles dans les années 50 ou 60, elles réunissent moins de ménages et une parentèle plus proche car le cycle de regroupement familial et de division du patrimoine y est moins avancé.

Mais au-delà de ces différences, les types d'habitat où l'on rencontre de grands regroupements familiaux en immeuble ont d'importants points communs : il s'agit toujours de bâtiments anciens et de très grande taille, qui sont souvent des lieux d'exception car construits pour manifester le prestige d'une famille, et qui ont acquis une valeur symbolique pour les individus car transmis de génération en génération, ils s'apparentent à de véritables maisons de famille dans la ville.

d. Des "maisons de famille" exerçant une forte rétention résidentielle sur les membres de la parentèle

Les exemples précédents ont bien montré que dans ces vieux immeubles de famille, les cohabitations familiales sont reproduites sur plusieurs générations, parfois depuis le 17^e siècle pour les plus vieilles familles nobles comme celle de Fabiola M. (famille 26), plus fréquemment depuis la fin du 19^e siècle et la Belle époque pour les familles de la vieille bourgeoisie comme celle de Maria Giovanna C. (famille 1), dont la villa familiale appartient à la lignée paternelle depuis les années 1870, lorsqu'elle fut achetée il y a plus de quatre générations par le grand-père maternel de sa grand-mère paternelle... Les immeubles de famille sont donc aussi devenus au fil du temps de véritables "maisons de famille", c'est à dire des bâtiments transmis sur plusieurs générations dans une même parentèle, dont ils symbolisent les origines et à laquelle ils servent à la fois de référence symbolique et de lieu de réunion³⁶⁴. Certes, pour les vieilles familles de l'aristocratie ou de la bourgeoisie originaire de province ou liée à la terre, ce rôle était traditionnellement tenu par les maisons de famille situées dans le berceau rural des lignées, mais avec la rupture des liens économiques avec la terre, la reconversion dans la rente urbaine et le développement de nouvelles zones de villégiature balnéaires plus proches de Naples, la fonction de la "maison de famille" a eu tendance à se diffuser dans l'espace patrimonial des familles étudiées, en se reportant sur les maisons de mer, ou les immeubles urbains, qui ont pris peu à peu le relais des demeures rurales (ce processus sera analysé plus en détails dans la dernière partie, voir infra, chapitre XIV). Lorsqu'on leur demande de citer le lieu de leur famille auquel ils sont le plus attachés 11 des 13 personnes interrogées vivant actuellement en situation de "semi-cohabitation" dans un immeuble de famille, citent cet immeuble... C'est là une autre grande différence entre les grandes cohabitations en immeuble présentes chez les vieilles familles, et les petits noyaux d'agrégation en immeuble de copropriété : les premières n'ont pas lieu dans des espaces neufs et neutres pour les individus qui y résident, elles s'inscrivent dans des lieux chargés d'histoire qui suscitent un fort attachement, à la fois affectif et symbolique.

De nombreux entretiens se font l'écho d'un tel attachement des individus interrogés à leur immeuble de famille et au mode de vie en "semi-cohabitation" qui lui est associé :

"A Naples, je ne vivrais pour rien au monde ailleurs qu'ici. C'est vrai qu'à Posillipo, il y a plus d'air, plus de vert, mais ici c'est autre chose. Je suis né dans cet immeuble. Mon père est né ici, mon grand-père est né ici. Quand j'étais petite je passais toujours Noël au dessus, là, dans le grand appartement de mon grand-père avec tous les frères de ma mère, et les cousins, il y avaient de grandes tablées, on était au moins trente, je me souviens qu'on allait regarder les feux d'artifice depuis la grande terrasse. Et puis c'est un lieu

³⁶⁴ Ce sont en général ces trois critères (transmission inter-générationnelle, fonction symbolique et identitaire pour la famille, lieu de réunion pour une parentèle élargie) que retiennent les études récentes sur la maison de famille pour définir cette dernière. Voir par exemple PERROT, 1998, et ORTAR., 1999

unique, la vue est magnifique, le jardin, tout à l'heure je te montrerai le jardin suspendu. Non à Naples, je n'ai jamais pensé vivre ailleurs qu'ici. " (*Entretien n°48C avec Patrizia M., juin 2006*)

Cet extrait est bien représentatif des deux motifs habituellement invoqués par les personnes interrogées pour expliquer leur attachement à leur immeuble de famille et leur choix de s'y réinstaller. Ils évoquent d'abord les qualités sociales et symboliques de ces "lieux uniques", qui leur permettent de maintenir leur position sociale en restant dans des quartiers prestigieux et des logements d'exception, ce qu'il n'auraient pas toujours pu faire s'ils n'avaient pas repris un logement de famille. Le prestige social de ces personnes est largement lié à celui de leur famille, et est donc difficilement dissociable de ses lieux symboliques. Mais cet attachement social se double d'un réel attachement affectif aux immeubles de famille, car ces derniers sont les lieux de l'enfance et des souvenirs familiaux. Cet attachement affectif est d'autant plus fort dans ces immeubles de famille que le mode de vie en "semi-cohabitation" familiale y dure depuis plusieurs générations : non seulement les individus interrogés vivent aujourd'hui sur les mêmes paliers ou à des étages voisins de nombreux autres parents, mais c'était déjà le cas durant leur enfance. Pour 10 des 13 individus interrogés résidant dans des immeubles de famille, la présence d'autres parents dans l'immeuble dure même depuis au moins trois générations : non seulement ils ont passé leur enfance aux côtés d'autres parents dans le même immeuble, mais c'était aussi le cas de leurs parents durant leur enfance, et d'au moins un de leurs grands-parents durant la sienne. C'est par exemple le cas de la famille de Maria-Giovanna C. (famille 1), déjà évoqué : non seulement Maria Giovanna et ses frères et sœurs se sont quasiment tous réinstallés dans la villa familiale de Mergellina, mais c'est également ce qu'ont fait la totalité de leurs oncles et tantes paternels après leur mariage, et aussi l'ensemble de la fratrie de leur grand-mère paternelle deux générations auparavant. Dans les immeubles de famille, le fait de vivre aux côtés d'autres parents dans le même immeuble est donc une habitude ancienne, qui a contribué à attacher durablement les individus aux lieux de leur enfance, et plus généralement à un mode de vie en "semi-cohabitation" marqué la fréquence quasi quotidienne des interactions de face à face dans la famille.

Cet attachement symbolique et affectif aux immeubles de famille a des effets résidentiels importants : il explique pourquoi dans les immeubles de famille, la rétention résidentielle sur les membres de la famille est souvent plus forte que dans les autres types de logements, au moins sur les membres de la famille restés à Naples. En effet, ce qui frappe à l'étude des configurations résidentielles des familles centrées sur un immeuble de famille, c'est leur dualité territoriale : à l'échelle de l'Italie, les parentèles sont souvent très dispersées, mais à l'échelle de la ville, elles se concentrent presque entièrement dans l'immeuble familial... Les entretiens montrent que dans ces familles possédant un immeuble ou une villa, les membres de la famille qui ne se sont pas réinstallés dans l'immeuble l'ont fait car ils ont quitté Naples, mais ceux qui sont restés dans la ville ont dans leur grande majorité fini par revenir habiter dans l'immeuble familial. Cette forte rétention s'explique par le fait qu'ici les stratégies d'installation des enfants par les parents à proximité de chez eux sont non seulement facilitées par la disposition d'un vaste patrimoine, mais aussi plus facilement acceptées et relayées par les enfants. Ces derniers acceptent comme normal un modèle résidentiel ancien et reproduit depuis plusieurs générations,

auquel ils ont été habitués depuis l'enfance. D'autres réinterprètent leur maintien ou leur retour dans l'immeuble familial comme un choix individuel libre et réfléchi, en mettant en avant les avantages matériels et symboliques de ces grands immeubles de famille, ou tout simplement leur attachement à ces lieux où ils ont souvent passé leur enfance dans un quartier auquel ils demeurent attachés. Parce qu'ils sont à la fois des maisons de familles et les lieux de l'enfance, ces immeubles de famille suscitent un fort attachement et produisent un véritable "effet de lieu" sur les choix résidentiels et l'organisation spatiale de la famille.

La présence d'un immeuble de famille dans une parentèle crée donc un véritable "effet de lieu" en renforçant considérablement la "rétention familiale" et donc la concentration résidentielle de la famille dans la ville. Cette concentration au sein de vieux immeubles de famille est d'ailleurs depuis longtemps à Naples une particularité des élites de la ville.

e. Un modèle résidentiel ancien et aristocratique ?

Les historiens ont bien montré que les vastes cohabitations familiales en immeuble étaient en fait très anciennement répandues dans les élites de la ville, et en particulier dans la noblesse. Ainsi, dans son étude sur les élites de la ville au lendemain de l'Unité, Paolo Macry note le nombre important dans les listes fiscales de personnes portant le même nom de famille et résidant dans les mêmes immeubles³⁶⁵. Pour lui, il s'agit là d'un indice clair de la grande diffusion dans la ville des "corésidences" familiales dans les mêmes immeubles, typiques de systèmes familiaux "étendus", et de comportements culturels voués au maintien de l'unité du patrimoine, à un contrôle des choix matrimoniaux, et à une faible mobilité territoriale. Mais il souligne aussi que ces cohabitations familiales en immeuble sont avant tout le fait des "propriétaires" (les rentiers) et de la noblesse, et que plus généralement elles sont "propres aux élites et aux membres les plus prestigieux de la bourgeoisie des professions libérales"³⁶⁶. D'ailleurs, en 1864-65 ces cohabitations familiales se localisaient essentiellement dans les beaux quartiers, concernant plus de 20 % des noms cités à Chiaia ou à San Giuseppe, contre seulement 10 % dans le quartier populaire de Mercato³⁶⁷.

L'exploitation d'une source plus précise et plus récente m'a permis de confirmer cette diffusion ancienne et importante des cohabitations familiales en immeubles dans les élites napolitaines : il s'agit du guide "Stellacci" de Naples et de

³⁶⁵ Voir MACRY, 1984, p.356-57. Pour être plus précis, il s'agit de personnes mentionnées dans la liste des jurés de 1864, et dans une liste fiscale de 1865, portant le même nom de famille et résidant à la même adresse (au même n° de rue). Il s'agit donc d'un indice qui comporte de nombreuses limites, rappelées par l'auteur : il ne permet pas de savoir avec certitude s'il y a bien un lien de parenté entre les personnes portant le même nom, il ne permet pas non plus de savoir si ces corésidences dans les mêmes immeubles se font ou non en appartements indépendants, et il ne permet pas d'identifier les femmes mariées de la famille qui ont pris le nom propre de leur mari.

³⁶⁶ Ibid., p.356

³⁶⁷ Ibid., p.356

sa province, datant de 1928³⁶⁸. Ce dernier est un guide pratique de Naples à l'usage des touristes et de la bonne société de la ville, mais il a le grand intérêt de comporter une très longue liste de l'ensemble des rues de Naples mentionnant le nom, le prénom, la profession et parfois le statut d'occupation de tous les chefs de ménage résidant dans chaque rue, numéro par numéro, ce qui permet une analyse très fine de la géographie sociale de la ville au début du siècle dernier. En se fondant là encore sur les récurrences des mêmes noms propres dans les mêmes immeubles, on peut identifier des noyaux d'agrégation familiale en immeuble (en retrouvant toutefois les limites déjà observées dans l'étude de Paolo Macry³⁶⁹) et les localiser précisément dans l'espace de la ville. Ainsi, si on se concentre sur la riviéra du Chiaia, la rue la plus "noble" de la ville où se regroupaient la majeure partie des grandes familles de l'aristocratie dans l'entre deux guerres, on est frappé par le nombre des cohabitations familiales en immeuble. En 1928, près des deux tiers des adresses abritaient des noyaux d'agrégation familiale puisqu'on en trouvait à 32 des 55 numéros de rue de la riviéra. En tout, c'est un peu plus du quart (135 sur les 515 résidents) des chefs de ménages résidant sur la riviéra qui habitaient dans le même immeuble qu'un membre de leur parentèle. Mais cette proportion était beaucoup plus élevée au sommet de l'échelle sociale, elle montait à 46% chez les nobles, 40 % chez les "propriétaires" (les rentiers), 40 % chez les avocats et autres gens de loi, tandis qu'elle ne dépassait pas 18 % chez les commerçants, 20 % chez les artisans, 16 % chez les employés³⁷⁰... (voir FIGURE 28). Outre leur nombre et leur forte sur-représentation chez les nobles et les rentiers, une autre caractéristique de ces noyaux d'agrégation résidentielle familiale dans les immeubles situés sur la riviéra di Chiaia est qu'ils étaient d'assez grande dimension : plus de la moitié d'entre eux (25 sur les 48 noyaux dénombrés) regroupaient en effet plus de trois personnes portant le même nom de famille, et 6 d'entre eux réunissaient même plus de 5 personnes homonymes... Cette particularité ressort d'autant plus si on compare la situation de la riviéra di Chiaia avec celle d'une autre rue élégante du même quartier, mais de construction plus récente et constituée d'immeubles de co-propriété plus que de palais familiaux : la via del Parco Margherita. Dans cette dernière, où les nobles étaient beaucoup moins nombreux, les cohabitations familiales en immeuble étaient un peu moins diffuses que sur la Riviera puisque c'était moins d'un cinquième des habitants mentionnés dans le guide qui y résidaient dans le même immeuble qu'un homonyme, contre plus d'un quart sur le front de mer. Mais la différence était encore plus marquée en ce qui concerne la dimension de ces agrégations familiales en immeuble : ici, plus de 85 %

³⁶⁸ Voir STELLACCI, 1928. Ce guide est conservé à la bibliothèque nationale de Naples, ainsi qu'à la bibliothèque universitaire de l'Université Federico II.

³⁶⁹ Rappelons les trois limites essentielles de cette source : les liens de parenté ne sont pas certains entre personnes portant le même nom de famille, les femmes mariées de la famille résidant dans l'immeuble mais ayant pris le nom de leur mari ne sont pas identifiables, et il n'est pas possible de savoir si les personnes habitant dans le même immeuble résident en appartement indépendant ou pas.

³⁷⁰ Précisons qu'il s'agit là des individus *présentés* comme "nobles", "propriétaire" ou "commerçant" dans le guide. Beaucoup de "propriétaires" sont sans doute également des nobles, et inversement, mais ne sont pas présentés comme tels dans le guide. Il peut en effet toujours exister une différence importante entre le qualificatif qu'un individu choisit pour se présenter socialement, et sa ou ses professions. D'autre part ces qualificatifs sociaux ou professionnels sont à comprendre dans leur signification de l'époque.

des noyaux familiaux réunissaient seulement deux personnes et ceux comptant plus de trois individus, très peu nombreux, concernaient essentiellement des familles nobles. De plus, à Parco Margherita, aucun noyau d'agrégation familiale ne réunissait en 1928 plus de 4 personnes (voir FIGURE 28).

Déjà, en 1928, on relevait donc une opposition entre les deux types d'agrégation familiale en immeuble mentionnées plus haut (voir supra, l'introduction de ce chapitre) : les vieux regroupements dans des immeubles de familles anciens pouvaient concerner un nombre important de ménages et une parentèle élargie, mais restaient le privilège des lignées de la noblesse et des plus vieilles familles de la bourgeoisie possédante ou des professions libérales, tandis que les regroupements plus petits, centrés sur deux ou trois ménages issus d'une parentèle proche étaient plus diffus socialement dans le reste des élites de la ville. Les cohabitations familiales ont longtemps été une caractéristique propre aux élites de la ville, et sont aujourd'hui répandues également dans les classes moyennes napolitaines. Mais les vastes regroupements en immeuble de famille, reconduits sur plusieurs générations et réunissant une parentèle élargie restent quant à eux, encore aujourd'hui, un trait distinctif des plus vieilles familles de la bourgeoisie et de la noblesse de la ville.

2 Des familles concentrées par quartiers ou par rues voisines dans le centre bourgeois de la ville

On a étudié assez longuement le phénomène des grands regroupements en immeuble de famille car ils constituent vraiment une spécificité forte de notre échantillon et une particularité de la vieille bourgeoisie napolitaine. Mais ces derniers ne constituent pas la forme de configuration résidentielle majoritaire au sein de notre échantillon. Dans la plupart des cas les familles ne se regroupent pas dans le même immeuble, mais dans le même quartier, ou dans des rues voisines. Mais ce qui frappent à l'étude de ces configurations résidentielles plus "lâches" que les précédentes, c'est qu'elle restent tout de même très fortement polarisées dans l'espace local : les familles se concentrent dans un même quartier, ou alors à l'échelle de l'ensemble des beaux quartiers, mais très rares sont celles qui se dispersent réellement dans l'espace de la ville.

a. Des familles regroupées par quartier: Familles de Chiaia, familles des collines

Le type de configuration résidentielle le plus répandu dans notre échantillon est celui de la concentration familiale de quartier, qui concernent plus du tiers des familles étudiées (19 sur les 50). Ici la majorité de la parentèle d'un individu se regroupe non pas dans le même immeuble, mais dans le même quartier à quelques rues de distance, conservant ainsi la possibilité de contacts quasi quotidiens entre membres de la famille. Il s'agit toujours d'un espace polarisé mais à une échelle moins locale et formant un réseau plus lâche que dans le cas précédent. Les cartes

3.9 et 3.10 présentent quelques exemples de ce type de configurations, et permettent de mieux comprendre leur morphologie, leur composition, et leur localisation dans l'espace de la ville.

Du point de vue morphologique, ces concentrations familiales de quartier présentent trois caractéristiques principales. Tout d'abord, elles sont centrées sur un regroupement de parents dans des rues voisines d'un même quartier de la ville bourgeoise : parents et enfants, ou frères et sœurs habitent dans un rayon de moins d'un km et se regroupent tous soit à Chiaia, soit dans une zone haute des beaux quartiers, à Posillipo ou dans le Vomero. Mais cette concentration en rues voisines s'appuie aussi parfois sur un ou deux pôles de "semi-cohabitation" familiale dans un même immeuble (voir CARTE 36). Ces pôles de semi-cohabitation sont alors très différents des précédents car de petite dimension et situés dans des immeubles de copropriété, ils associent rarement plus de deux ménages. Ils se composent le plus souvent de parents et d'un de leurs enfants adultes, ce dernier ayant pu se réinstaller dans un appartement issu de la division de l'appartement parental, ou acheté par ses parents sur le même palier ou à l'étage du dessous au moment de son mariage... Mais ces pôles de semi-cohabitation familiales jouent alors un rôle important car ils constituent des lieux de rencontre et de contacts pour toute la famille. Ils sont en effet souvent centrés sur l'appartement des parents, où toute une fratrie a passé son enfance et auquel elle reste attachée, et qui sert encore souvent de lieu de réunion ou de contacts informels entre des frères et sœurs qui se voient chez leurs parents. La présence de deux ou trois ménages apparentés dans le même immeuble multiplie d'autant les occasions de contacts au sein de la parentèle et contribue à attirer dans l'immeuble les parents dispersés dans les rues voisines, exerçant ainsi une influence importante sur la sociabilité et la géographie résidentielle familiale (voir infra chapitre XIII, 3). Enfin, la dernière caractéristique de ces concentrations de quartier, est qu'elles ne sont jamais totales : elles associent en général un noyau de regroupement familial dans des rues voisines à d'autres membres de la famille isolés ailleurs dans la ville, le plus souvent dans un autre quartier de la "città bene".

Les cartes nous renseignent aussi sur la composition de ces regroupements familiaux en rues voisines. Ces derniers sont en effet toujours centrés sur la parentèle proche des individus interrogés (leurs parents et leur fratrie), mais s'étendent aussi parfois à des oncles et des tantes, ou à la famille du conjoint, tandis que les "membres isolés" de la famille partis habiter dans un autre quartier sont fréquemment les enfants des personnes interrogées, donc des jeunes adultes. Il s'agit de jeunes couples mariés qui pour leur installation ont reçu un appartement dans les parcs résidentiels fermés de Posillipo, ou de jeunes adultes encore non installés et qui profitent des logements que leur famille possède dans la vieille ville pour décohabiter tout en se logeant gratuitement ou à bas prix. La famille de Valeria S. (famille 15) en est bien représentative : ce sont essentiellement Valeria, sa sœur et sa belle-famille qui se regroupent à Chiaia dans des rues voisines, tandis que deux de ses enfants adultes, âgés respectivement de 36 et 32 ans, sont allés habiter l'un à Posillipo avec sa compagne, l'autre à Montedidio, dans le centre espagnol, en profitant d'un logement de famille de son beau-frère... (CARTE 35C). Les individus "isolés" appartiennent également fréquemment à la génération des personnes interrogées, qui s'est mariée à partir des années 1970 et a donc profité des nouvelles résidences des collines pour s'installer. Beaucoup d'individus interrogés dont la

famille est regroupée à Chiaia comptent souvent un frère ou une sœur dans la zone collinéenne, à l'image de Gabriella B. (famille 20, CARTE 35A), même si leurs parents, leurs oncles et la majorité de leur fratrie restent en général concentrés à Chiaia

La présence d'oncles et de tantes, et souvent aussi de cousins germains dans les rues voisines (même si on n'en a pas tenu compte sur les cartes car les lieux de résidence de ces derniers n'ont pas été retracés de manière systématique) renvoie quant à elle au fait que comme dans le cas des grandes cohabitations familiales en immeuble, ces concentrations familiales de quartier sont souvent anciennes et ont été reproduites sur plusieurs générations. Pour les familles du Vomero ou de Posillipo, la présence de ces regroupements familiaux en rues voisines datent souvent de deux générations : ils sont apparus à la génération des parents des personnes interrogées, lorsque ceux-ci sont allés s'établir dans les collines au cours des années 60, souvent d'ailleurs avec leurs frères et sœurs. Mais pour les familles de Chiaia, les regroupements en rues voisines remontent parfois à trois générations : ce sont les grands-parents des personnes interrogées qui leur ont donné naissance en s'établissant dans le "quartier occidental" dès l'entre-deux guerres.

La famille d'Alberta S. (famille 27), une architecte née à Naples en 1938, en fournit un bon exemple. Aujourd'hui cette famille très nombreuse est fortement dispersée à l'échelle nationale et même internationale : les trois enfants d'Alberta résident à l'étranger, et deux de ses frères habitent l'un à Rome l'autre en Allemagne... Mais à Naples, la famille est encore fortement regroupée à Chiaia, à proximité immédiate des rues où s'était installé le grand père d'Alberta dans les années 1920. Alberta compte certes un frère qui est partie en banlieue proche, et une sœur qui réside à Posillipo, mais les autres sont restés à Chiaia, dans les rues de leurs parents et de leurs grands-parents. Alberta et un de ses frères habitent en effet tous les deux dans la maison que leur grand-père avait fait construire juste après la première guerre mondiale, située sur les pentes de Pizzofalcone, juste au dessus de la Piazza dei Martiri, une des places les plus prestigieuses des beaux quartiers, après l'avoir divisée en deux. La mère d'Alberta, très âgée, vit à 5 minutes de là, sur le front de mer des beaux quartiers avec une des sœurs d'Alberta et son mari. L'ensemble forme donc un groupe de 4 parents proches répartis dans des logements de famille au sein de deux immeubles situés à 5 minutes l'un de l'autre, dans une des zones les plus anciennes et les plus prestigieuses des beaux quartiers de la ville. Alberta compte également de nombreux cousins maternels dans le quartier car plusieurs sœurs de sa mère s'étaient également réinstallées après leur mariage. Comme le montre la carte 37, la famille est stablement implantée dans un petit groupe de rues autour de la piazza dei Martiri depuis les années 1920 : le grand père paternel d'Alberta et son grand-père maternel étaient voisins de quelques dizaines de mètres, puis après leur mariage les parents d'Alberta et ses tantes maternelles se sont majoritairement réinstallées dans le quartier dans un rayon de moins d'un kilomètre, et à la génération suivante Alberta et deux de ses frères et sœurs ont fait de même... La géographie familiale s'est certes complexifiée du fait de l'émigration dans le nord du pays et à l'étranger, ainsi que des déménagements dans la "zone collinéenne" qui ont marqué toutes les élites de la ville dans les années 60 et 70, mais cela n'a pas remis en cause la stabilité d'un pôle de regroupement dans quelques rues de la partie la plus prestigieuse des beaux quartiers.

Enfin, outre leur morphologie et leur composition, les cartes nous permettent d'étudier la localisation de ces regroupements familiaux en rues voisines. Celle-ci est en effet très intéressante car elle ne se fait pas au hasard, mais suit au contraire les divisions sociales et historiques des différents quartiers de la ville. On trouve ainsi des regroupements familiaux en rues voisines un peu partout dans les beaux quartiers, et ce aussi bien dans le fonds de la baie, à Chiaia, que sur les pentes des collines qui entourent la baie, à Posillipo et dans le Vomero. En revanche, de tels regroupements sont assez rares dans le centre espagnol ou la vieille ville, où l'on rencontre soit des individus isolés de leur parentèle, soit des regroupements dans de vieux immeubles de famille, mais rarement une concentration familiale dans des rues proches... On l'a dit, les membres des classes supérieures résidant actuellement dans la vieille ville, soit y ont été retenus ou ramenés par des palais ou des possessions familiales, soit n'ont pas réussi à "entraîner" derrière eux une parentèle réticente face à la "renaissance" du centre historique, l'essentiel de leur famille est donc en général regroupé dans les beaux quartiers de la ville (voir supra, chapitre VII, 1b).

Mais les différences sont également forte entre quartiers de la "ville bourgeoise". L'étude des configurations résidentielles familiales permet en effet de confirmer ce que l'on a vu dans la première partie au sujet des segmentations internes aux beaux quartiers. On y retrouve la forte opposition sociale et historique entre les parties hautes et basses des beaux quartiers puisque les entretiens permettent de différencier clairement dans notre échantillon des "familles du Vomero" et des "familles de Chiaia", fortement et durablement ancrées dans un quartier, et qui se distinguent fortement par leur mode d'implantation dans l'espace urbain.

Le cas d'Antonia M. (famille 34), une fille de magistrat née en 1949 et aujourd'hui enseignante, est bien représentatif de ces "familles du Vomero" fortement ancrées dans leur quartier (CARTE 34A et 34D). La famille d'Antonia, originaire du centre historique de Naples, est arrivée dans le Vomero dans les années 50 à la suite d'une opération immobilière réalisée par sa grand-mère maternelle qui possédait des terrains dans le quartier et les a vendu à un promoteur qui y a fait construire 6 immeubles dans lesquels la famille s'est réservée des appartements. Dans les années 50, les parents d'Antonia, ainsi que deux sœurs de sa mère et sa grand-mère maternelle se sont donc installés dans des immeubles voisins de la même rue, la via Cilea, dans une zone du quartier alors en pleine expansion. C'est là qu'Antonia a passé toute son enfance. Puis, à la génération suivante, l'ancrage familial dans le quartier s'est approfondi puisque Antonia s'est réinstallée dans le Vomero après ses deux mariages, le premier en 1972, et le second plus récemment, changeant trois fois d'adresse entre 1972 et aujourd'hui mais toujours dans un rayon de moins d'un km... La totalité des trois frères et sœurs d'Antonia se sont également réinstallés dans le quartier après leur mariage et habitent aujourd'hui dans des rues très proches, à moins de 5 minutes à pieds les uns des autres, et toujours dans un espace centré sur la via Cilea où l'une des sœurs s'est d'ailleurs installée en reprenant l'appartement des parents. Ce n'est qu'avec la troisième génération, celle de la fille d'Antonia née en 1975, que l'ancrage familial dans le quartier a légèrement diminué puisque cette dernière est allée vivre avec son compagnon en zone périurbaine, dans les Champs Phlégréens, pour profiter de loyers plus bas et être à plus grande proximité de son lieu de travail situé à Capua (CARTE 34D). Il reste qu'aujourd'hui

la grande majorité de la parentèle proche d'Antonia reste concentrée dans le Vomero, qui est devenu également le lieu principal de ses sociabilités et de ses pratiques de la ville. Antonia se rend en effet assez rarement à Chiaia, sauf pour voir sa belle-mère qui habite à Mergellina. Elle va également très peu dans le centre historique, dont elle n'a entendu parler des transformations que par ses enfants et ses neveux :

"Je n'ai pas une connaissance très précise, une représentation très claire du centre historique... Mais on m'a dit que ça avait beaucoup changé. Le fils de mon mari y allait beaucoup quand il était étudiant, il allait beaucoup tu sais autour de la piazza del Gesu, parce qu'il était au lycée aussi au Genovesi. Mais depuis il y a eu une nette dégradation, beaucoup d'agressions, comment dire, il m'a dit qu'il ya avait un véritable couvre-feu le soir après minuit..." (*Entretien n°34A avec Antonia M., février 2006*),

La grande majorité de ses amies habitent également dans le Vomero, quand ce n'est pas dans la même rue, et c'est justement par l'intermédiaire d'une de ces amies-voisines qu'Antonia a trouvé son appartement actuel, à un moment où elle avait besoin de trouver rapidement un logement après sa séparation :

"Beaucoup de mes amies habitent même dans cet immeuble : elle habite au numéro 8, S. habite au n°4, d'autres amis habitent au 7^e étage dans l'immeuble de S., et puis les autres habitent dans le Vomero" (*Entretien n° 34A avec Antonia M., février 2006*).

Ce fort ancrage résidentiel et social dans le Vomero est d'ailleurs assez mal vécu par le mari d'Antonia qui est quant à lui originaire de Chiaia et pour lequel le Vomero constitue une ville dans la ville très différente de la vraie Naples et qui lui tourne le dos. Cette opinion est assez répandue, on l'a vu, parmi les Napolitains et est en partie confirmée par l'étude des configurations résidentielles des familles du Vomero.

Cependant ce fort ancrage dans le quartier n'exclut pas une ouverture à d'autres espaces de la ville, et ce aussi bien sur le plan social que du point de vue résidentiel. On l'a vu, les concentrations familiales de quartier ne sont jamais totales : elles associent un noyau de regroupement familial dans des rues voisines à d'autres membres de la famille isolés ailleurs dans la ville. Ainsi, les "familles du Vomero" comptent souvent des membres isolés à Posillipo ou ailleurs dans la zone collinéenne, et certains de leurs membres – souvent des jeunes adultes ayant récemment décohabité, comme la fille d'Antonia... - habitent également assez fréquemment en périphérie et dans le péri-urbain, en particulier dans la zone phlégréenne. Ces familles sont en revanche beaucoup moins bien implantées dans le centre historique (dont elles sont pourtant souvent originaires) et dans la partie basse de Chiaia, la plus ancienne et la plus prestigieuse du quartier (CARTE 34). Si elles restent centrées sur le Vomero, les familles de ce quartier ne restent pas isolées sur leur colline et s'ouvrent également à d'autres parties de la ville, au moins sur le plan résidentiel. Cette ouverture reste cependant partielle et orientée car les "familles du Vomero" ne sont implantées qu'aux marges de la "città bene".. Elles sont bien implantées dans la partie la plus haute et la plus récente de la ville bourgeoise, mais comptent peu de membres dans les plus vieux quartiers d'implantation des élites de la ville, et sont au contraire plus ouvertes à l'exurbanisation et aux périphéries.

Les "familles de Chiaia", elles non plus, restent rarement entièrement concentrées dans le quartier, mais leur implantation dans le reste de la ville est très différente de celle des "familles du Vomero" (CARTE 35). Elles comptent également souvent quelques membres isolés sur la colline de Posillipo, mais beaucoup plus rarement en périphérie ou dans le Vomero, ou alors dans la partie basse de celui-ci, sur les pentes sud qui descendent vers Chiaia, entre le corso Vittorio Emanuele et la via Aniello Falcone. Une autre différence importante avec les "familles du Vomero", est qu'elles comptent aussi assez fréquemment des membres dans les vieux quartiers du centre espagnol, à San Ferdinando et à San Giuseppe. Du point de vue de l'inscription résidentielle, les "familles de Chiaia" apparaissent donc beaucoup mieux intégrées à la ville bourgeoise que les familles du Vomero : elles épousent tous les contours de la baie de Chiaia et sont présentes à la fois dans les parties hautes et basses de la città bene. Cela confirme les observations déjà formulées en première partie : la "città bene" épouse aujourd'hui les contours de toute la baie de Chiaia, et les quartiers de Chiaia, Posillipo, San Ferdinando ainsi qu'une partie du Vomero (les pentes sud de la colline) apparaissent fortement intégrés, réunissant des habitants qui appartiennent souvent aux mêmes familles.

Au total, l'image de "familles du Vomero" isolées sur leur colline, ou de "familles de Chiaia" repliées sur leurs palais, partagées par beaucoup de Napolitains, ne correspond que partiellement à la réalité et doit être nuancée. Les "familles de Chiaia" et les "familles du Vomero" ne se différencient pas par leur enfermement dans deux quartiers différents, mais par deux modes différents d'ouverture à la ville, les unes étant plus tournées vers l'intérieur de la città bene et la vieille ville, les autres épousant les contours collinéens de la ville bourgeoise et s'ouvrant de plus en plus aux périphéries. Ces deux géographies différentes ont leur point de contact sur les pentes sud des collines qui bordent la baie de Chiaia : les parcs résidentiels fermés de Posillipo ou des pentes du Vomero, entre le corso Vittorio Emanuele et la via Scarlatti, sont des lieux d'implantation aussi bien des familles originaires de Chiaia que de celles provenant du Vomero ou de Posillipo. Cela confirme ce que l'on a vu dans la première partie : ces espaces sont devenus des lieux de convergence des élites de la ville où se côtoient vieilles et nouvelles familles, entrepreneurs, cadres et professions libérales (voir supra, chapitre IV, 3c). Si les parties les plus basses de Chiaia situées derrière la riviéra restent les lieux assez exclusifs des plus vieilles familles, et que inversement les parties les plus septentrionales du Vomero ou de l'Arenella sont largement délaissées par les "bonnes familles" de Chiaia, ces deux espaces sont aujourd'hui reliés par une vaste zone de convergence épousant les pentes sud des collines du pourtour de la baie de Chiaia, et qui traverse les divisions administratives des quartiers.

b. Des familles regroupées à l'échelle des beaux quartiers

Lorsqu'elles ne se regroupent pas dans des rues voisines du même quartier, les familles étudiées restent la plupart du temps concentrées dans les beaux quartiers, sans se disperser véritablement dans la ville. Le troisième type de morphologie résidentielle le plus répandu dans notre échantillon est en effet celui de la concentration familiale à l'échelle des beaux quartiers. Les lieux de résidence des différents membres de la famille ne dessinent pas de noyaux ou de pôle de

concentration en immeuble ou en rues voisines, mais la majorité d'entre eux restent tout de même circonscrits à la "città bene" où il se répartissent plus ou moins régulièrement entre les 4 quartiers qui la composent (une partie de San Ferdinando, Chiaia, une partie du Vomero et Posillipo). Ce type de configuration concerne 13 des 50 familles de l'échantillon (26%), soit une proportion égale à celle des grandes cohabitations familiales en immeuble.

La carte 38 en présente plusieurs exemples. Elle montre que si les familles restent concentrées à l'échelle de l'agglomération, puisque circonscrites à 4 quartiers contigus du centre bourgeois, elles sont dispersées à l'échelle locale. Il leur est plus difficile de maintenir des contacts ou des visites quotidiennes entre les membres de la parentèle du fait de la topographie de la ville bourgeoise, composée de collines abruptes pas toujours bien reliées au fonds de la baie de Chiaia. Cependant, comme dans le cas des regroupements en rues voisines, certaines de ces configurations s'appuient sur de petits noyaux de "semi-cohabitation" familiale dans le même immeuble, qui comme dans le cas précédent sont souvent centrés sur l'ancien appartement des parents et servent de lieu de réunion ou de centre pour la sociabilité familiale. C'est par exemple le cas de la famille de Paola B. (CARTE 38D), une enseignante née à Naples juste après la guerre et résidant actuellement dans le Vomero. Sa famille proche est aujourd'hui dispersée dans les beaux quartiers puisque son frère habite à Posillipo, que son fils est parti dans le centre historique en collocation avec des amis, et que ses beaux parents habitent à Chiaia, dans la partie basse des beaux quartiers. Paola est restée quant à elle dans l'immeuble de ses parents et vit actuellement en dessous de chez son père, aujourd'hui très âgé, dans l'appartement que ce dernier lui avait acheté pour son mariage en 1975. C'est toujours l'appartement du père qui sert de lieu de réunion pour la famille : Paola et son frère y déjeunent une fois tous les 15 jours, et s'y voient également de manière informelle durant la semaine pour "tenir compagnie" à leur père, et c'est également là que toute la parentèle passe Noël le 25 décembre... Ces familles concentrées à l'échelle des beaux quartiers arrivent donc également à maintenir des contacts fréquents, surtout quand elles s'appuient sur un lieu fédérateur comme la maison des parents ou un noyau de semi-cohabitation...

Les cartes montrent aussi que ces phénomènes de concentration en réseau lâche dans les beaux quartier suivent en général deux logiques territoriales. La première se fonde sur un gradient nord/sud et associe le haut et le bas des beaux quartiers, un ou deux membres de la famille résidant dans la partie basse de Chiaia, tandis que les autres se répartissent dans les quartiers des collines, entre Posillipo et le Vomero. C'est le cas de la parentèle de Margherita P. (CARTE 38A). Une autre logique se fonde plutôt sur un gradient est/ouest et associe une présence à Chiaia avec des attaches dans le centre espagnol de la vieille ville, à San Ferdinando ou à San Giuseppe. C'est le cas de la famille de Teresa A. (CARTE 38C) et d'autres vieilles familles issues de l'aristocratie. Enfin, certaines configurations résidentielles réunissent ces deux logiques, les membres de la famille étant présents à la fois à Chiaia, dans les collines et dans la vieille ville. C'est le cas des parentèles de Biaggio G. (CARTE 38B) et Paola B. (CARTE 38D).

On peut avancer plusieurs facteurs d'explication pour rendre compte de cette dispersion familiale à travers les beaux quartiers de la ville. Le premier est patrimonial : la plupart de ces familles dispersées ne possèdent plus un patrimoine immobilier important à Naples. Pour installer leurs enfants au moment de leur

mariage, les parents n'ont donc pas pu leur mettre à disposition de logements de famille en les "retenant" dans les espaces traditionnels de leur ascendance, ou ils n'ont pu le faire que pour un ou deux d'entre eux. Pour les autres, ils ont dû acheter de nouveaux logements ou les aider à le faire, en profitant souvent des prix avantageux et des perspectives immobilières offertes par l'expansion des beaux quartiers dans les collines au cours des années 60 ou 70. En effet, un deuxième facteur qui peut contribuer à expliquer la dispersion de ces familles dans la "città bene" est d'ordre générationnel. La carte 38 montre bien que ce sont souvent les fratries des personnes interrogées (figurées en gris foncé) qui ont été dispersées dans les collines de la ville, c'est à dire des personnes qui ont en général décohabité dans les années 70, au moment où les collines de Posillipo ou du Vomero se couvraient de parcs résidentiels modernes offrant des possibilités d'accession à prix avantageux. Enfin, des facteurs culturels viennent s'ajouter aux deux précédents pour expliquer la dispersion de ces familles dans les beaux quartiers, et notamment leur implantation dans le centre espagnol. Celles qui se répartissent entre chiaia et le centre historique sont en effet toutes des familles appartenant soit à la noblesse et donc attachées aux quartiers de leurs origines où elles possèdent encore des attaches symboliques (comme la famille de Teresa A., voir CARTE 38C), soit à une bourgeoisie intellectuelle d'enseignants, d'universitaires ou de professions libérales valorisant positivement les contrastes sociaux de la vieille Naples (comme c'est le cas de Biaggio G., voir CARTE 38B), et dont certains membres sont retournés vivre dans le centre historique à la suite des réhabilitations des années 1990.

Ces facteurs patrimoniaux et culturels se retrouvent d'ailleurs chez les quelques familles qui ont cessé de se concentrer dans les beaux quartiers pour se disperser véritablement dans la ville.

c. De rares cas de dispersion dans la ville

Le dernier type de configuration résidentielle familiale présent dans notre échantillon regroupe les cas de dispersion dans la ville. Ici, les lieux de résidence ne dessinent aucune zone de concentration ou de regroupement, même assez lâche, puisque la majorité des membres de la parentèle habitent en dehors de la ville bourgeoise et peuvent se répartir dans des quartiers très variés du centre ou de la périphérie napolitaine. Ces cas de dispersion dans la ville restent cependant très rares parmi les familles étudiées puisqu'on en a trouvé que 5 dans les entretiens. La carte 39 en donne deux exemples, qui reposent sur des mécanismes identiques de dispersion familiale.

Le premier exemple est celui de la parentèle de Regina S., une fille d'un cadre bancaire née en 1949, actuellement enseignante et résidant dans le quartier du Vomero (famille 29). Ici la dispersion de la famille dans la ville s'explique surtout par l'importance de l'implantation en périphérie : depuis la mort de ses parents il y a deux ans, Regina est l'unique membre de sa parentèle proche à résider encore dans le Vomero et le centre de Naples, les autres sont en périphérie et se répartissent d'ailleurs dans des secteurs variés de cette dernière, présents à la fois dans la zone vésuvienne et dans la banlieue nord. Cette dispersion dans la ville se prolonge d'ailleurs sur le plan national puisque le fils aîné de Regina, né en 1975, a dû émigrer à Milan pour le travail. Le deuxième exemple concerne la famille d'Arturo F., un

universitaire de 62 ans (famille 11). Ici la famille est dispersée sur une moins grande distance et reste tout de même regroupée dans la ville-centre de l'agglomération. Elle est cependant dispersée dans des secteurs très différents de cette dernière puisqu'elle compte des membres à la fois dans les beaux quartiers (le père d'ego), dans la périphérie phlégréenne proche (un fils d'ego et son ex-femme) et dans la vieille ville populaire (ego et son deuxième fils)...

Ces familles ont en commun de cumuler trois facteurs de dispersion rarement présents simultanément au sein des mêmes parentèles : des origines géographiques dans le golfe de Naples, un éloignement des jeunes adultes et une forte mobilité des hommes suite à une crise familiale. Un premier facteur important de dispersion dans la ville est en effet constitué par des origines familiales dans les alentours de Naples. Le grand-père paternel de Regina S., un important avocat, habitait par exemple dans une grande villa à Portici sur le littoral vésuvien, dans une zone de proche banlieue encore assez bourgeoise au lendemain de la deuxième guerre mondiale car située à proximité d'une résidence royale. Aujourd'hui le quartier est devenu très populaire, mais Regina y compte encore une tante paternelle, restée dans la villa familiale. Mais chez beaucoup de familles étudiées, ces traces d'origines géographiques dans les alentours de Naples ont disparu car la plupart des familles sélectionnées pour les entretiens sont de vieilles familles anciennement établies dans le centre de la ville. Leurs origines provinciales remontent souvent à plus de deux générations et elles ont donc perdu toute attache résidentielle dans leur berceau d'origine, au moins au sein de la parentèle proche des personnes interrogées et en ce qui concerne la résidence principale. La rareté des cas de dispersion urbaine au sein des familles étudiées vient donc aussi en partie de cet "effet d'échantillon". Les quelques sondages menés auprès de familles issues d'une bourgeoisie moins ancienne et surtout plus récemment établies dans le centre de Naples montrent à l'inverse une plus grande dispersion résidentielle. C'est par exemple le cas de la famille de Carlo A. (famille 13), un haut cadre de l'industrie qui a fait une brillante carrière dans plusieurs grosses sociétés établies à Naples mais est en fait d'origine assez modeste, puisque son père était technicien dans l'industrie sidérurgique. Carlo est né en 1946 à Bagnoli, une banlieue industrielle proche de Naples, mais s'est ensuite établi dans les beaux quartiers à Chiaia, dont est originaire sa femme. Aujourd'hui la majorité de sa parentèle proche habite encore dans la banlieue phlégréenne : sa sœur à Pouzzoles, son fils à Bagnoli, et seul lui réside dans le centre bourgeois de la ville. L'ascension sociale de Carlo s'est accompagnée d'une importante mobilité résidentielle et d'une migration vers les beaux quartiers du centre de Naples qui a dispersé la famille. Au contraire, chez les familles de notre échantillon, le cycle d'intégration aux beaux quartiers est achevé, et les cas de dispersion résidentielle dus aux origines géographiques familiales restent rares.

Une autre caractéristique partagée par les familles dispersées dans la ville est que cette dispersion est largement due à l'éloignement des jeunes adultes. En effet, on l'a vu, les jeunes adultes apparaissent plus dispersés que leurs aînés dans l'espace de la ville puisqu'ils sont nombreux à avoir investi des espaces largement délaissés par leurs parents : la banlieue et le centre historique (voir supra, chapitre III, 2). La famille d'Arturo F. (famille 11) en est bien représentative puisque les deux fils de ce dernier habitent l'un dans la banlieue proche avec sa compagne dans une maison de famille de cette dernière, l'autre en location dans le vieux quartier populaire de Capodimonte (CARTE 39A). Mais d'une manière plus générale, même les familles

regroupées par quartier ou possédant un immeuble de famille comptent souvent des jeunes adultes "isolés" en périphérie ou dans la vieille ville (voir CARTE 40). Le plus souvent, on l'a vu, les jeunes établis en périphérie vivent en couple et ont quitté le centre pour pouvoir s'installer à moindre coût en profitant soit d'un logement de famille dans les vieilles zones de villégiature bourgeoise des alentours de Naples, comme le fils d'Arturo A. (famille 11) ou celui de Claudio de L. (famille 10), installé dans une villa vésuvienne de la famille de sa femme, soit de loyers peu élevés et de la proximité de leurs lieux de travail dans la zone périurbaine, comme la fille d'Antonia M. (famille 34) qui vit avec son compagnon à Lago Patria et travaille à Capua, ou celle de Donatella V. (famille 36), elle aussi en concubinage et qui réside dans la banlieue vésuvienne à proximité de l'entreprise où elle travaille à Pomigliano d'Arco. Les jeunes adultes établis dans les quartiers populaires de la vieille ville peuvent aussi habiter en couple, mais il s'agit aussi fréquemment de célibataires. Dans les deux cas la vieille ville leur offre la possibilité de décohabiter et de s'installer à moindre coût, en utilisant là aussi les logements de famille fréquemment possédés par leurs familles dans le centre historique de Naples. On en a vu plusieurs exemples dans la première partie (voir supra, chapitre III, 2b). Bien sûr, cet éloignement des jeunes en périphérie ou dans le centre historique est souvent provisoire et il n'est pas exclu que ces derniers soient ramenés plus tard dans les beaux quartiers du centre. Mais l'âge retenu pour les personnes interrogées fait qu'ils se situent précisément au cours de cette phase de légère dispersion familiale qui suit le départ des enfants du foyer parental, et la géographie de leur parentèle s'en ressent.

Un troisième facteur de dispersion qui contribue à expliquer l'éparpillement de certaines familles dans l'agglomération, est l'éloignement qui suit les séparations ou les crises familiales chez les hommes. Quatre des cinq familles "dispersées" de notre échantillon concernent en effet des hommes séparés ou des femmes dont au moins un des frères a divorcé, et pour lesquels la séparation s'est accompagnée d'un déménagement dans un quartier éloigné du berceau familial, voire d'un départ en périphérie. Ainsi, le frère de Regina S. (famille 29) a longtemps habité tout près de chez sa sœur dans le Vomero, avant de déménager loin dans la banlieue nord suite à des problèmes familiaux. De même Arturo F. (famille 11) a longtemps habité dans le Vomero en location non loin de chez ses parents, avant de déménager dans le centre historique quelques années après sa séparation, en profitant de la libération d'un appartement d'une amie... Les entretiens montrent en effet que les séparations ont un effet très différent sur les hommes et sur les femmes en matière de proximité familiale : ces dernières ont tendance à rapprocher les femmes de leur famille d'origine, mais à éloigner les hommes de la leur. La plupart des femmes séparées interrogées dans les entretiens sont retournées vivre un temps chez leurs parents, ou ont habité quelques années avec leur mère à la suite de leur séparation (sur les 12 femmes interrogées qui ont vécu une séparation, seulement 3 ont changé de domicile suite à leur séparation, et parmi ces dernières, 2 sont retournées temporairement habiter chez leurs parents). Les hommes au contraire se sont éloignés de chez leurs parents car la plupart d'entre eux ont laissé leur logement d'origine à leur femme et à leurs enfants, même lorsqu'ils en étaient les uniques propriétaires³⁷¹, pour louer des

³⁷¹ Il faut rappeler, que le régime patrimonial majoritaire en Italie pour les couples mariés est, de très loin, celui de la séparation des biens. Ce poids de la séparation des biens, qui est

logements ailleurs dans les beaux quartiers ou dans d'autres parties de la ville, en s'engageant dans une période de forte mobilité résidentielle. C'est ce qu'a fait l'un des frères de Patrizia I. (famille 37) qui possédait un appartement à San Ferdinando tout près de chez ses sœurs et ses parents, mais qui après son divorce a laissé le logement à son épouse et est parti loin en zone périurbaine, à Cumes, où il a racheté une ferme avec sa deuxième femme. Le frère d'Elia R. (famille 12) a fait de même : après sa séparation, il a laissé son appartement de Chiaia à sa femme et ses enfants pour déménager un peu plus loin dans la même rue en propriété, et finalement encore plus loin, en location cette fois et dans un quartier populaire du centre espagnol. Arturo F. (famille 11) a fait presque la même chose : après sa séparation, il est resté dans l'appartement qu'il louait dans le Vomero mais a mis à disposition de sa femme et de ses enfants le grand appartement qu'il possédait sur le même palier que ses parents à Chiaia, avant de déménager à son tour dans la vieille ville... On pourrait multiplier les exemples de ce type. Tous montrent que les séparations et les divorces sont suivis chez les hommes d'une phase d'éloignement familial durable qui peut contribuer, lorsqu'elle se conjugue avec l'installation des enfants et des origines géographiques dans les alentours de Naples, à provoquer une forte dispersion résidentielle de la famille.

Au total, l'étude des différentes configurations résidentielles familiales présentes dans notre échantillon montre que les familles de la bourgeoisie napolitaine sont toujours extrêmement "concentrées" dans la ville : la majorité de la parentèle – et bien souvent la famille toute entière – des personnes interrogées se regroupe toujours à Naples dans des espaces extrêmement circonscrits : un ou deux immeubles, un groupe de rues voisines, deux ou trois quartiers contigus de la "città bene"... Les familles peuvent parfois être dispersées à l'échelle nationale, voire internationale, mais à Naples elles sont extrêmement polarisées, et ne se dispersent pas dans l'espace de la ville. Ces concentrations familiales reposent surtout sur des membres d'une parentèle proche, issues d'un même foyer conjugal (le groupe parents-fratrie-enfants adultes), mais s'élargissent parfois à une parentèle plus éloignée et "hétéroclite" car elles sont également très anciennes, reproduites dans les mêmes lieux souvent sur plus de trois générations. Cela explique aussi le fait que ces configurations familiales aient une localisation particulière dans la ville, et soient toujours centrées sur les beaux quartiers. Les familles étudiées comptent parfois des

d'ailleurs en général plus marqué et plus ancien dans les classes supérieures en Italie (voir Barbagli, 1993), se retrouve également dans nos familles napolitaines, où il peut s'expliquer, comme le suggère Marzio Barbagli (1993), par la peur d'une éventuelle séparation et une volonté des femmes de préserver leur indépendance économique. Dans les 50 familles étudiées, beaucoup d'appartements habités par des couples sont donc en fait de propriété d'un seul des deux conjoints, ce qui peut avoir des effets graves pour l'autre conjoint en cas de décès ou de séparation. Ces effets sont cependant amortis par les pratiques successorales qui lèguent en général entièrement au conjoint survivant l'appartement du couple, et par les arrangements en cas de séparations, certains maris propriétaires de leur logement préférant laisser ce dernier à titre gratuit à leur épouse (mais en conservant bien sûr la totale propriété) puisque c'est en général cette dernière qui se voit confier la garde des enfants et a le plus besoin d'un grand logement. Ce choix n'intervient cependant que lorsque la séparation a lieu alors que les enfants sont encore à charge du couple.

membres en banlieue ou au contraire dans la vieille ville, mais les agrégations familiales en immeuble ou en rues voisines, elles, sont majoritairement implantées dans les beaux quartiers, donc des quartiers bourgeois de centre-ville ni trop anciens (car l'usure des patrimoines et la complexité du bâti dans les centres historiques y rendent difficiles les regroupements familiaux), ni trop récents (car la territorialisation dans le quartier n'a alors pas eu le temps de se mettre en place), et où l'homogénéité sociale est forte.

Mais ces caractéristiques générales sont-elles véritablement des spécificités de la bourgeoisie de la ville, ou retrouve-t-on des configurations résidentielles analogues dans les autres catégories de la société napolitaine ?

3. Les regroupements familiaux dans le reste de la société napolitaine : une conquête plus récente et liée à l'exurbanisation ?

On a vu qu'en Italie, loin de concerner uniquement les quartiers ouvriers ou les élites sociales, la proximité résidentielle entre parents était largement répandue dans toute la société, y compris dans les grandes villes (voir supra, introduction générale). De plus, dans une ville comme Naples qui contrairement aux grandes métropoles du Nord est le lieu d'une faible immigration et a grandi au cours du siècle dernier essentiellement par accroissement naturel, le turn-over des habitants est assez faible et la population constituée d'un nombre important de familles très anciennement établies dans la ville. On peut donc supposer que les processus de territorialisation des familles dans la ville évoqués plus haut y sont beaucoup plus répandus que dans les villes d'Europe du Nord ou même de l'Italie septentrionale. Qu'en est-il dans la réalité ? La force des ancrages familiaux y est-elle une spécificité des beaux quartiers ou bien est-elle également très importante dans d'autres quartiers et au sein d'autres milieux de la ville ?

a. Une proximité diffuse dans toute la société urbaine ? Un problème de sources

Le problème est que l'on manque de sources pour répondre à cette question. On l'a dit, les grandes enquêtes de l'ISTAT sur la parenté et la proximité familiale en Italie ne descendent pas à un niveau inférieur à l'échelle régionale, tandis que les recensements ne prennent pas en compte les relations de parentèle au delà du foyer conjugal, et ne permettent donc pas une étude de l'inscription résidentielle de la parenté dans la ville. Il n'existe pas non plus d'enquête générale sur la parenté à Naples portant sur l'ensemble des quartiers ou au moins sur un échantillon représentatif de la population de la ville. Pour comparer les familles de la vieille bourgeoisie napolitaine avec les autres catégories sociales de la ville, les seuls éléments sur lesquels on peut s'appuyer sont donc des études locales et dispersées portant sur les structures familiales et les systèmes de parenté au sein d'un milieu précis et dans un quartier donné. La plupart de ces études portent sur les classes populaires traditionnelles de la vieille ville et sur la petite bourgeoisie indépendante

des artisans et des commerçants du centre historique, tandis qu'elles sont beaucoup moins nombreuses pour la classe moyenne salariée, qui représente pourtant la majorité de la population de la ville. Pour donner une idée de l'organisation résidentielle des familles des classes populaires napolitaines, on fera donc un bilan de ces études dispersées, mais j'ai choisi aussi de les compléter par quelques entretiens auprès de cinq familles issues de la même commune de grande banlieue, dans la zone phlégréenne, et qui reflètent bien les pratiques d'agrégation familiale dans le milieu des classes moyennes.

Même si elles ne donnent pas une vision complète de la ville, ces études et ces entretiens suffisent cependant à souligner l'extrême diversité des structures familiales à Naples, en fonction des milieux sociaux mais aussi des quartiers d'habitation, et montrent le caractère beaucoup moins important que prévu de la proximité familiale dans la ville qui a longtemps été un privilège des classes supérieures et dont la diffusion dans le reste de la société apparaît finalement assez récente.

b. Les classes populaires napolitaines : une concentration familiale éprouvée par la pauvreté et l'exurbanisation

Ainsi, dans les classes populaires "traditionnelles" du centre de Naples vivant de la multiplication de petits métiers précaires et souvent informels, la cohésion et la proximité spatiale au sein de la parentèle ont longtemps été assez faibles. Cela est dû au fait que dans ce milieu souvent qualifié de "plèbe" ou de sous prolétariat" et parfois présenté comme une survivance de la société d'Ancien Régime, les structures familiales ont en effet longtemps conservé la fragilité typique des familles du petit peuple des villes des 18^e et 19^e siècles, où les foyers étaient souvent déstructurés par une forte mortalité, notamment celle des femmes en couches, et l'importante mobilité des hommes.

Les études de Gabriella Gribaudo sur les générations nées dans les années 20 et 30 dans les milieux populaires napolitains montrent cette extrême fragilité de la famille nucléaire et décrivent des foyers où les pères sont absents, les enfants placés chez des voisins, des parrains ou des tantes, des familles sans cesse reconstituées de manière instable et contraintes à une forte mobilité³⁷². Elles montrent aussi que cette fragilité de la famille nucléaire n'était pas compensée par la solidarité de la parentèle, elle aussi souvent instable du fait de la mobilité et de la dispersion géographique, mais plutôt par les solidarités territoriales du voisinage. Dans l'étude de Thomas Belmonte sur le quartier populaire napolitain de Fontana del Re à la fin des années 70 on retrouve des éléments très similaires³⁷³. Les familles conjugales y sont souvent "atypiques" du fait des séjours en prison des hommes, des séparations fréquentes, d'une mortalité élevée... Elles sont aussi fortement "nucléarisées" et entretiennent des rapports très flexibles avec une parentèle volontiers tenue à distance : la proximité résidentielle entre parents n'y est pas très élevée (l'auteur ne cite aucun exemple de cohabitations dans les mêmes immeubles ou les mêmes rues) et surtout elle ne sert pas de support à une entraide régulière entre membres de la

³⁷² Voir GRIBAUDI, 1999, p.14-17

³⁷³ Voir BELMONTE, 1997, p.107-111

famille étendue, les habitants préférant s'appuyer sur leurs voisins et leurs amis plus que sur leurs parents. Pour l'auteur, il s'agit là d'une situation typique de la pauvreté urbaine : "dans les populations pauvres des campagnes, la famille nucléaire peut parfois donner naissance à une nouvelle souche : un fils reste sur la terre pour la travailler [...] Les pauvres des villes ne possèdent pas cette propriété, petite mais essentielle, grâce à laquelle une nouvelle souche peut se développer à partir d'une autre. [...] La pauvreté est un facteur restrictif pour les dimensions de la famille. Les clans de type mafieux sont un luxe bourgeois que les gens pauvres de Fontana del Re ne pouvaient pas s'offrir³⁷⁴". A en croire ces études, les quartiers populaires "traditionnels" du centre de Naples ont donc rarement été des "villages dans la ville" : les solidarités de voisinage pouvaient y être fortes, mais elles s'appuyaient rarement sur des solidarités de parentèle, et l'ancrage dans le quartier ne s'effectuait pas par l'intermédiaire des réseaux familiaux, du moins jusqu'à une période récente.

Cependant, les études les plus récentes sur les quartiers populaires du centre de Naples y montrent un renforcement des structures familiales, à la fois des foyers conjugués et des rapports de parenté. Cela apparaît clairement chez les familles pauvres du vieux quartier de Mercato-pendino étudiées par Dora Gambardella³⁷⁵. Dans ce dernier, les insuffisances de l'Etat providence italien sont en partie compensées par un large recours aux réseaux informels d'entraide. Or c'est la parentèle qui joue le rôle essentiel dans cette solidarité informelle, celle du mari assurant un soutien économique essentiel, tandis que celle de l'épouse apporte des services et un soutien moral dans la vie quotidienne, services domestiques et soutien moral qui nécessitent une proximité résidentielle importante entre membres de la famille. L'élévation relative du niveau de vie des pauvres du quartier se serait donc accompagnée d'un renforcement de leurs structures de parenté, mouvement analogue à celui observé plus généralement dans les classes populaires italiennes où la présence de la parentèle dans les réseaux d'entraide est particulièrement importante³⁷⁶.

Ce renforcement de la cohésion spatiale et sociale de la parentèle est toutefois limité aux vieux quartiers centraux de Naples. Dans les quartiers populaires plus récents de la périphérie Nord ou vésuvienne, comme Scampia, l'exurbanisation a souvent éloigné les familles de leur parentèle³⁷⁷, et comme ces dernières ne sont établies dans le quartier que depuis une vingtaine d'années, un nouveau processus d'ancrage familial local n'a pas encore eu le temps de se mettre en place. Le quartier se caractérise donc par un important nombre de "familles isolées" de leur parentèle et de tout réseau de solidarité locale, isolement qui les place dans une grande détresse sociale³⁷⁸. Contrairement au quartier central de Mercato où les habitants peuvent s'appuyer sur des réseaux territorialisés d'entraide et un important ancrage familial, Scampia est marqué par une "dureté" des rapports sociaux et un isolement des familles³⁷⁹. Les cohabitations familiales dans le même logement y sont nombreuses³⁸⁰, et apparaissent comme une réponse aux difficultés de trouver un

³⁷⁴ Ibid., p.109. traduction personnelle

³⁷⁵ Voir GAMBARDELLA, 2004

³⁷⁶ Voir MICHELI, 1997 et MUTTI, 1992.

³⁷⁷ Voir MORLICCHIO et PRATSCHKE, 2004, p.14-16

³⁷⁸ Voir GAMBARDELLA, 2004, p.63

³⁷⁹ Voir MORLICCHIO et PRATSCHKE, 2004, p.22.

³⁸⁰ Ibid., p.14 et voir également GAMBARDELLA et MORLICCHIO, 2005, qui ont parlé à ce sujet de "familialisme forcé" ("familismo forzato").

logement, mais les auteurs ne relèvent pas en revanche la présence de "quasi-cohabitations" familiales en immeubles ou de regroupements familiaux en rues voisines, comme si les stratégies d'agrégation familiale ne parvenaient guère à déborder l'espace du logement.

Ainsi, au sein des classes populaires napolitaines, la cohésion spatiale de la parenté semble être affectée aujourd'hui par un important "effet de quartier" opposant les quartiers populaires de la vieille ville d'une part, où les structures familiales apparaissent aujourd'hui plus solides que par le passé et où les habitants peuvent s'appuyer sur le soutien d'une parentèle résidant à proximité, et les quartiers périphériques d'autre part, en particulier les quartiers les plus récents fondés sur l'habitat social et le relogement des sinistrés du tremblement de terre de 1980, où les familles apparaissent plus dispersées géographiquement et les habitants "isolés" de leur parentèle.

Il faut bien noter cependant que cette opposition est largement dûe au fait que les "effets du temps" sont très différents dans ces deux types de quartier. Il n'est pas dit qu'avec le temps, les familles de Scampia ne réussissent pas à leur tour à tisser des réseaux de relations denses dans leur voisinage et à s'ancrer durablement dans le quartier, comme cela a été le cas, on l'a vu, dans les quartiers d'habitat social de beaucoup de banlieues françaises... De plus, ces deux types de quartier ne représentent aujourd'hui qu'une petite partie des localisations des classes populaires napolitaines, la majorité de la très vaste périphérie de la ville étant constituée non pas d'ensembles d'habitat social mais de grands quartiers de construction abusive où la propriété du logement est beaucoup plus répandue. Les formes d'expansion urbaine de ces quartiers, comme l'auto-construction familiale ou la promotion immobilière illégale et spéculative fondée sur l'habitat collectif, ont permis à un nombre important de familles des classes populaires d'accéder à la propriété à un moindre coût et de mettre en œuvre des stratégies de regroupements familiaux dans les quartiers neufs de la périphérie napolitaine. Cela a par exemple été le cas de la famille du mari de Maria Giovanna C. (famille 1), issue d'un milieu très modeste et originaire des quartiers espagnols, et dont les parents et la majorité des frères et sœurs ont tous déménagé en même temps dans les années 80 à Ponticelli, dans la banlieue vésuvienne, où ils se sont installés dans la même rue... Ce cas est-il isolé ou représentatif d'un important phénomène de concentration familiale en périphérie ? En l'absence de données quantitatives et d'études de terrain sur ce type de quartier de la banlieue napolitaine, on ne peut pas répondre à cette question. Mais on peut tout de même formuler l'hypothèse que pour un certain nombre de familles, celles notamment qui ont réussi à acheter en banlieue, l'exurbanisation n'a pas entraîné un éloignement de la parentèle, mais a permis au contraire à des familles dispersées de se réunir dans les mêmes rues ou les mêmes immeubles. Cela permettrait d'ailleurs d'expliquer pourquoi à l'échelle de l'ensemble des grandes villes italiennes, la proximité familiale est plus forte en périphérie qu'en centre-ville : en banlieue, les coûts plus faibles de l'accession et une moindre complexité des formes du bâti et des statuts d'occupation ont pu faciliter les stratégies de regroupement familial...

Au total, au regard des quelques études dispersées dont on dispose, la proximité résidentielle familiale au sein des classes populaires napolitaines présente deux caractéristiques essentielles. D'une part, elle apparaît assez récente, la fragilité des structures familiales dans les quartiers pauvres de la ville ayant longtemps empêché toute agrégation résidentielle stable de la parentèle. D'autre part, elle subit

de fortes variations territoriales en fonction de l'ancienneté des populations dans le quartier et des formes d'habitat de ce dernier : assez importante dans les vieux quartiers centraux de la ville, elle est beaucoup moins forte dans les grands ensembles d'habitat social et de peuplement récent de la banlieue nord et orientale, alors que dans les zones périphériques de construction abusive, les possibilités d'accession à la propriété ont pu favoriser d'importants phénomènes de concentration résidentielle familiale...

c.. Les artisans entre centre et périphérie : une concentration familiale traditionnellement forte et maintenue dans la mobilité

Ces effets de quartier sont beaucoup moins nets parmi les classes moyennes, où une exurbanisation plus ancienne et une diffusion plus large de la propriété ont pu favoriser les stratégies de regroupement familial dans la ville. Dans ce milieu, il faut toutefois distinguer le monde des commerçants et des artisans marqué traditionnellement par une forte cohésion spatiale de la parentèle liée à la gestion commune des entreprises familiales, de celui des classes moyennes salariées.

Dans le milieu des classes moyennes indépendantes, celui des petits commerçants et artisans du centre historique de la ville, la cohésion spatiale de la famille a toujours été traditionnellement forte. Les nombreuses études qui portent sur ce milieu emblématique de la vieille Naples le montrent bien : que ce soit chez les tailleurs des quartiers espagnols³⁸¹, chez les cordonniers de Montecalvario³⁸², ou les barbiers de San Lorenzo³⁸³, les familles s'organisent en général en vastes parentèles étendues horizontalement autour de la gestion de l'entreprise familiale. Les entreprises sont gérées par des groupes de frères et sœurs vivant à proximité les uns des autres, en général dans des rues voisines situées aux alentours du magasin ou de l'atelier familial³⁸⁴, et parfois dans le même immeuble où se côtoient lieux d'habitation et lieux de travail³⁸⁵. On retrouve donc ici encore l'importance des concentrations familiales en rues voisines et des "quasi-cohabitations" en immeuble.

Mais l'une des particularités de ces familles artisanales est qu'elles sont surtout étendues horizontalement et s'appuient sur les solidarités de fratrie, plus que sur les liens "verticaux" entre parents et enfants adultes : la proximité résidentielle est parfois plus forte entre frères et sœurs qu'entre parents et enfants, et lorsque le réseau familial migre et change de quartier de résidence, c'est souvent entre frères qu'a lieu la migration³⁸⁶... Cette force des solidarités horizontales de fratrie et de classes d'âge est une importante spécificité de la société napolitaine et se retrouve

³⁸¹ Voir ALVINO, 1993

³⁸² Voir GRILLI, 1992

³⁸³ Voir DE MATTEIS, 1993

³⁸⁴ Pour une bonne description d'un de ces regroupements familiaux en rues voisines chez les cordonniers des quartiers espagnols, voir GRILLI, 1992, p.233

³⁸⁵ Pour une description détaillée de ce type de "quasi-cohabitation" familiale chez les commerçants de la Sanità, voir DE MASE, 1993, et également GRIBAUDI, 1999, p.23, qui cite un long passage de l'ouvrage précédent.

³⁸⁶ Voir GRILLI, 1992, p.229

dans d'autres milieux³⁸⁷, mais elle est particulièrement intense chez les artisans du centre historique où elle se fonde sur la gestion commune d'une entreprise. Une autre caractéristique importante et traditionnelle de la proximité familiale chez les artisans napolitains est qu'elle y est souvent matrilocale : chez les cordonniers de Montecalvario par exemple, les résidences des hommes sont beaucoup moins stables que celles des femmes, car en général ce sont ses dernières qui "attirent" leur conjoint dans leur quartier lorsqu'elles se marient³⁸⁸. Ces pratiques se retrouvent chez les commerçants du quartier de la Sanità où elles sont favorisées par les coutumes successorales : si les hommes héritent le plus souvent du capital technique de la famille, les femmes se voient transmettre en priorité les logements, ce qui stabilise leur résidence dans le quartier³⁸⁹. Pôles d'attraction dans le quartier, les femmes sont donc à la base de la continuité territoriale des familles. C'est par leur intermédiaire que les parentèles s'inscrivent dans un quartier et peuvent en exploiter toutes les ressources. De ce point de vue les familles d'artisans se distinguent fortement de celles de notre échantillon bourgeois, où la proximité familiale apparaît beaucoup moins normée : elle est largement bilatérale peut même subir des inflexions patrilinéaires quand les "logements de famille" sont plus nombreux dans la famille du conjoint...

La dernière caractéristique importante de cette proximité familiale chez les artisans du centre historique de Naples est qu'elle sert de support à une inscription en profondeur dans l'espace du quartier : les parents sont des voisins, et inversement, les voisins deviennent des parents car les conjoints se recrutent essentiellement dans le quartier. Réseaux amicaux, familiaux et professionnels tendent à se recouvrir dans l'espace du quartier, ce qui constitue une ressource essentielle pour l'activité économique des entreprises artisanales qui grâce à ce précieux réseau de relations et d'inter-connaissance locale peuvent laisser toute une partie de leur activité dans le secteur informel. Les fournisseurs sont des parents, des voisins ou des amis, et le recrutement se fait par recommandation personnelle³⁹⁰... Le milieu des artisans du centre historique de Naples est donc marqué par une concentration familiale intense et un très fort ancrage local lié aux impératifs de "l'économie de la ruelle" et à la nécessité d'utiliser le quartier et la parentèle comme une ressource pour des entreprises familiales aux activités souples et en partie informelles.

Cependant, si cette concentration familiale et cet ancrage local continuent à être la règle dans de vastes parties du centre historique, un grand nombre de familles d'artisans ont aussi connu depuis les années 60 une importante diversification professionnelle qui, en rendant leurs membres moins dépendants d'une entreprise et de son inscription territoriale, s'est accompagnée d'un important mouvement d'exurbanisation vers la banlieue napolitaine. Toutes les études précédemment citées se font l'écho de cette diversification des itinéraires professionnels et géographiques dans les familles d'artisans. Ainsi, chez les tailleurs du quartier de Montecalvario, les phénomènes d'ancrage familial dans le quartier sont restés très forts jusqu'aux

³⁸⁷ Les solidarités de classes d'âge et les fratries jouent également un rôle de premier plan dans la structuration des clans de la camorra (GRIBAUDI, 1999, p.26-32) et dans l'animation des réseaux de relations des classes supérieures de Chiaia (GRIBAUDI, 1999, p.105-124 et 1998, p.145-169).

³⁸⁸ Ibid., p.233

³⁸⁹ Voir DE MASE, 1993, citée par GRIBAUDI, 1999, p.23

³⁹⁰ Voir PISELLI, 1996, p.85-90

années 60, période à laquelle face à la crise de l'artisanat, les parcours professionnels ont commencé à se diversifier, certains enfants de tailleurs devenant ouvriers de la grande industrie, fonctionnaires ou même ingénieurs³⁹¹... Cette diversification professionnelle n'a pas entraîné tout de suite de dispersion géographique et une rupture avec le quartier car jusqu'au début des années 80, les enfants de tailleurs continuaient à choisir leur conjoint à Montecalvario et à y résider. Mais à partir de cette date, beaucoup ont choisi d'aller s'établir en banlieue, dans les quartiers neufs de Pianura ou de Ponticelli, où la plupart ont emménagé dans des résidences construites par des coopératives³⁹².

Pourtant, contrairement aux familles relogées dans les logements sociaux de Scampia qui ont été parfois isolées de leur parentèle, ces migrations des artisans du centre historique vers la banlieue napolitaine ont souvent eu lieu en famille, grâce à des achats simultanés dans les mêmes rues ou les mêmes immeubles neufs, et n'ont donc pas dispersé les parentèles. Dans les différentes études déjà citées sur les artisans de la ville, les exemples abondent de groupes de frères et sœurs, ou de parents et d'enfants adultes, déménageant ensemble ou à quelques années de distance dans les mêmes quartiers périphériques. Comme le note Lucia Grilli dans son étude sur les cordonniers des quartiers espagnols : "Le départ du quartier d'origine ne s'accompagne pas d'un affaiblissement des liens de parentèle, il peut au contraire les renforcer [...]. Les différents ménages ont tendance à se déplacer en groupes de parents proches, et à se diriger vers les mêmes quartiers, pour y maintenir des réseaux stables et forts de solidarité"³⁹³. Cette capacité à rester groupés dans la mobilité est sans doute liée au fait que dans ce milieu, outre l'attachement à un mode de vie fondé sur des liens forts dans la famille hérité de la gestion commune des entreprises et qui incite à ne pas s'éloigner de ses parents proches, la possession d'un petit patrimoine a facilité l'accession à la propriété, et donc les stratégies d'agrégation familiale par des achats groupés dans les mêmes rues ou les mêmes immeubles neufs. On retrouve donc là des similitudes avec les "déménagements en famille" observés dans notre échantillon de la bourgeoisie napolitaine, à cette différence près que chez les artisans ces déménagements ont eu lieu plus tardivement, surtout à partir des années 80, et se sont portés vers la banlieue, et non vers une zone péri-centrale comme le sont les collines des beaux quartiers...

d.. Les classes moyennes salariées : l'importance des regroupements familiaux en banlieue

Retrouve-t-on un mouvement analogue chez les classes moyennes salariées, l'exurbanisation s'étant accompagnée d'un maintien voire d'un renforcement de la proximité familiale ? Il est très difficile de le dire puisqu'on manque cruellement d'études sur ce milieu, celui des employés et des cadres moyens du secteur privé et surtout de l'administration publique, sur-représentée à Naples, qui représentent pourtant aujourd'hui et de loin la principale composante de la population de la ville

³⁹¹ Voir ALVINO, 1993

³⁹² Ibid, p.122

³⁹³ Voir GRILLI, 1992, p.229.

et dont les historiens soulignaient déjà l'importance dans la Naples post-unitaire³⁹⁴. Pour tenter d'approcher le poids et les formes de la proximité familiale dans ce milieu, on ne peut donc s'appuyer que sur quelques indices dispersés, dont il ressort deux caractéristiques essentielles.

Tout d'abord, il semblerait que traditionnellement, dans le milieu des employés et des salariés du tertiaire napolitains, la famille ait été beaucoup plus "nucléarisée" que dans le monde des artisans, et donc assez proche du modèle classique et européen de la "famille conjugale". C'est en tout cas cet idéal de famille conjugale repliée sur la sphère du logement et tournant le dos à la sociabilité de quartier et aux rapports de parenté trop étendus qu'a bien décrit le théâtre d'Eduardo de Filippo dans les années 50 et 60, en l'associant clairement au milieu de la petite bourgeoisie napolitaine en quête d'ascension sociale et donc soucieuse de rompre avec son ancrage dans les quartiers populaires de la vieille ville³⁹⁵. Les rares enquêtes de terrain portant sur les classes moyennes salariées à Naples semblent pourtant indiquer que cette "famille conjugale" repliée sur elle-même correspond plus à un idéal affirmé qu'à une réalité sociale. Ainsi, les familles d'employés et de typographes du journal de Naples (le "mattino") originaires du quartier de Montecalvario, étudiés par Stefano Alvino³⁹⁶, ont continué tout au long des années 50 et 60 à épouser des conjoints issus de leur quartier et des membres de la famille habitent encore aujourd'hui dans le quartier, regroupés dans des rues voisines. Mais cette forte concentration résidentielle de la parentèle dans le quartier et l'ancrage local de la famille ne sont pas valorisés dans les discours, où prévaut plutôt une volonté de se distinguer du quartier et du voisinage³⁹⁷. La proximité résidentielle familiale n'a pas entraîné un ancrage fort dans le quartier, puisque toute une branche de la famille, celle qui a le mieux réussi, a déménagé en banlieue, à Fuorigrotta.

Une deuxième caractéristique importante de ce milieu est en effet la précocité et l'importance des départs en périphérie, qui se sont dirigés ici vers la banlieue proche (vers Fuorigrotta, l'Arenella, les Colli Aminei) et sont intervenus dès les années 50, bien avant le mouvement d'exurbanisation des classes populaires vers l'habitat populaire des périphéries plus lointaines du Nord et de l'Est³⁹⁸. Cette précocité des mouvements de départs en périphérie fait qu'aujourd'hui la proximité résidentielle entre parents peut être forte dans certains quartiers de classes moyennes de la banlieue proche, puisque les processus d'enracinement local familial ont eu le temps de se mettre en place, et que de plus, bien souvent, les déménagements en périphérie ont dès l'origine eu lieu "en famille", comme on l'avait déjà observé chez les artisans. Ainsi, c'est en groupe que certains membres de la famille de typographes du Mattino étudiés par Stefano Alvino ont déménagé à Fuorigrotta dans les années 70 : "c'est dans le nouveau quartier que se déplace peu à peu la parentèle, englobant petit à petit une vaste agrégation de ménages appartenant à plusieurs

³⁹⁴ Voir MACRY, 1984

³⁹⁵ Sur ce modèle "édouardien" de famille et sa diffusion à Naples, voir DE MATTEIS, 1993 et GRIBAUDI, 1999, p.32-35.

³⁹⁶ Voir ALVINO, 1993

³⁹⁷ Ibid, p.130.

³⁹⁸ Sur ce décalage chronologique et géographique entre l'exurbanisation des classes moyennes et celle des classes populaires napolitaines, voir COMUNE DI NAPOLI, 2000, p.38 et également D'AGOSTINO et MANDOLINI, 1980, p.50

générations"³⁹⁹. Chez les enseignantes des banlieues vésuviennes étudiées par Gabriella Gribaudo, on retrouve ce rôle de la parentèle et du territoire local dans les réseaux de relation⁴⁰⁰ : contrairement aux réseaux des habitants du quartier central et bourgeois de Chiaia, qui sont centrés sur les relations amicales et les solidarités de classe d'âge, la sociabilité des enseignantes de la périphérie vésuvienne reste centrée sur la parentèle proche et s'appuie sur une forte proximité résidentielle avec la famille d'origine dans l'espace du quartier, marquée par la fréquence des cohabitations dans les mêmes appartements ou les mêmes immeubles⁴⁰¹. Bien sûr, dans toutes ces familles, la parentèle et le quartier n'épuisent pas toute la sociabilité des individus, qui reste ouverte à d'autres milieux et d'autres espaces, mais le rôle de la famille reste central et s'appuie sur une forte proximité résidentielle permettant une entraide importante dans la vie quotidienne, en particulier pour la garde des enfants⁴⁰². Ce rôle central de la parentèle et de sa cohésion spatiale dans la banlieue proche de Naples m'a été confirmé par Fabio S., le directeur d'une agence immobilière des Colli Aminei, un quartier de classes moyennes datant des années 60 et situé dans la première couronne de banlieues :

"Ici, ça peut paraître étonnant, un peu paradoxal, mais c'est un quartier très cher. Les logements coûtent presque aussi cher que dans le Vomero ou des quartiers plus, comment dire, plus aisés, tu comprends? Et pourtant c'est un quartier plus périphérique, moins bien desservi, même si c'est vrai qu'aujourd'hui il y a le métro, mais c'est tout nouveau. [pourquoi les prix sont-ils si élevés ?] Mais parce qu'ici, tous les jeunes veulent rester près de leur maman. [rires], c'est à dire qu'il y a une forte demande de logements dans le quartier parce qu'ici, c'est un peu comme un village, les gens sont arrivés dans les années 60 et sont restés isolés du reste de la ville à cause des collines, tu vois c'était difficile d'accès. Alors toutes les familles sont restées et ont grandi au même endroit et sont très attachées au quartier. Les jeunes ont tous leurs amis ici, ils se marient souvent avec des filles d'ici, et ils cherchent à habiter dans le quartier, près de chez leurs parents. Mais le problème est que maintenant il y a peu de nouveaux logements. C'est plus possible de construire, on a déjà mis des immeubles partout. Alors le quartier est devenu très cher." (*Entretien avec Fabio S., directeur d'agence immobilière, mai 2006*).

Bien sûr, il ne s'agit là que de témoignages dispersés, issu d'études de cas et d'entretiens qui demanderaient à être complétés par des données quantitatives. Mais ils semblent tous indiquer que loin d'avoir dispersé les familles des classes moyennes, l'exurbanisation a au contraire permis à nombre d'entre elles de se regrouper dans les mêmes rues et les mêmes immeubles, avec parfois la reconstitution de "villages urbains" dans la périphérie de la ville, et que les dynamiques d'agrégation familiale ont été un des moteurs de la conquête de la banlieue napolitaine. Contrairement aux classes populaires où la concentration

³⁹⁹ Voir ALVINO, 1993, p.134.

⁴⁰⁰ Voir GRIBAUDI, 1999, p.113-120 et 1998, p.145-169

⁴⁰¹ Sur les trois études de cas de femmes résidant en banlieue détaillées par Gabriella Gribaudo, deux résident soit avec leurs parents, soit dans le même immeuble que ces derniers. Voir GRIBAUDI, 1999, p.114-116

⁴⁰² Voir l'exemple d'Ida et de ses parents, détaillé par GRIBAUDI, 1999, p.116-117

familiale apparaît assez récente et a longtemps été fragilisée par la pauvreté et la mobilité résidentielle, dans les classes moyennes, la proximité résidentielle dans la parentèle apparaît plus diffuse, et elle s'est maintenue, voire renforcée avec l'expansion urbaine et l'essor des banlieues.

Dans ce milieu les similitudes sont donc très fortes avec certaines familles de notre échantillon, en particulier avec les familles qui ont déménagé "en groupe" dans les grands immeubles de copropriété des collines des beaux quartiers dans les années 50 ou 60, et ce par le biais d'achats collectifs (voir supra chapitre VI, 3). Dans les deux cas le départ en banlieue a maintenu ou renforcé la proximité familiale, en permettant à des parentèles de se regrouper dans des espaces neufs par le biais de l'accession ou d'investissements immobiliers, et ce dès les années 50 et 60. La différence des familles de la bourgeoisie est donc ici moins chronologique que territoriale : pour se regrouper ces dernières n'ont pas eu besoin de partir loin en périphérie, elles ont pu acheter dans des quartiers neufs situés à proximité immédiate de leur ancienne zone de résidence et dans des quartiers prestigieux car connotés positivement par la villégiature bourgeoise. Ces derniers se retrouvent aujourd'hui non pas en banlieue mais bien dans le centre de Naples.

Ces similitudes montrent que les regroupements familiaux dans les mêmes rues ou les mêmes immeubles sont étroitement liés à la propriété du logement, ou à la possession d'un petit patrimoine permettant une certaine maîtrise du foncier. Dans la bourgeoisie, l'importance des fortunes a permis de réaliser de grosses opérations immobilières, de construire des immeubles de famille dans des zones centrales et prestigieuses de la ville, d'acheter progressivement par relations familiales et amicales des logements dans des rues proches de quartiers chers. Pour les classes moyennes, ces stratégies ont dû se reporter vers des zones plus périphériques, où les prix fonciers et immobiliers étaient moins élevés. C'est au prix du départ en banlieue, grâce à l'auto-construction d'une villa ou d'un petit immeuble familial, ou à des achats "en groupe" dans une résidence neuve issue de la promotion immobilière illégale, que les familles plus modestes ont pu se regrouper dans la ville.

e. Se regrouper en famille : une conquête difficile et un symbole de réussite pour les classes moyennes ? L'exemple de cinq familles d'une commune de banlieue.

On voudrait finir par quelques exemples de familles originaires d'une commune de la grande banlieue de Naples, Bacoli, dans la périphérie phlégréenne. Ces derniers montrent en effet comment dans la périphérie de la ville les stratégies d'agrégation familiale, pourtant facilitées par une moindre densité du bâti et le contexte d'expansion urbaine des années 70 et 80, ont été avant tout le fait de classes moyennes en phase d'ascension sociale, ayant réussi à accéder à la propriété, et pour lesquelles le regroupement familial dans des rues voisines ou dans le même immeuble a représenté une conquête difficile symbolisant leur réussite.

Cela apparaît clairement dans la famille de Giuseppe P., un boucher de 43 ans. Le père de ce dernier était issu d'une famille très pauvre et nombreuse du vieux village de pêcheurs de Bacoli, à l'extrémité occidentale du Golfe de Naples : lui et ses 8 frères et sœurs, que son père n'arrivait pas à nourrir ont été fortement dispersés par l'émigration et la mobilité géographique. Le père de Giuseppe est ainsi parti au

Vénézuéla dans les années 50 où il a appris le métier de boucher et accumulé assez d'argent pour pouvoir ouvrir la boucherie familiale à son retour à Bacoli dans les années 60. Au prix d'un dur travail, il a fait croître son commerce et dès qu'il a pu le faire, il a commencé à construire un petit immeuble sur les hauteurs du port de Bacoli, en famille et abusivement, afin d'y loger lui-même et d'en louer une partie, mais aussi afin de pouvoir plus tard y réinstaller ses enfants. C'est effectivement ce qu'ont fait ses trois enfants, Giuseppe et ses deux sœurs, qui possèdent chacun un appartement dans l'immeuble et s'y sont réinstallés après leur mariage. Aujourd'hui toute la famille proche de Giuseppe est donc concentrée dans l'immeuble familial construit par son père : sa mère au premier étage (son père est décédé), une de ses sœurs et son mari, un policier municipal, sur le même palier, sa deuxième sœur au deuxième étage avec son mari médecin, et enfin Giuseppe, au troisième étage, mais dans un appartement qu'il n'occupe que l'été... En effet Giuseppe a repris la boucherie familiale et vit en fait en alternance entre la grosse villa familiale de sa femme, où il passe 9 mois de l'année, et son propre immeuble de famille, où il séjourne à côté de sa mère et de ses sœurs durant les trois mois d'été...

La configuration résidentielle de la famille de la femme de Giuseppe est en effet très similaire à la sienne, et s'est constituée selon des modalités très proches. Cette dernière, aujourd'hui enseignante, est la fille d'un riche entrepreneur de Bacoli, également assesseur communal, et qui possède l'une des plus grosses entreprises de construction de la zone. Mais ce dernier est en fait issu d'un milieu modeste et a fait fortune seulement dans les années 60 et 70, à la faveur de la grande croissance de toutes les communes de la banlieue phlégréenne durant cette période. Il en a alors profité pour faire construire par ses ouvriers une grosse villa sur les hauteurs de la commune, au cœur d'un petit terrain agricole qu'il exploite. C'est là que se sont réinstallées ses deux filles après leur mariage, chacune dans un grand appartement indépendant, à un étage différent de la villa, au dessus de chez leurs parents... Ces deux lignées aujourd'hui liées ont donc connu un parcours étonnamment analogue et synchrone. Pour les deux, issues d'un milieu modeste, le regroupement familial a été le résultat d'une forte ascension sociale dans les années 60 et 70 à la génération des parents des individus témoins, réussite sociale qui a immédiatement été concrétisée par la construction – en famille et abusivement – de villas ou d'immeubles destinés à loger toute la famille, sur des terrains encore vierges dans des zones peu urbanisées de la commune...

On retrouve ce rôle de la construction abusive et de l'auto-construction dans la famille de Federico S., un officier de marine de 36 ans, mais cette fois le regroupement familial a été facilité par la possession dès la génération des grands-parents de Federico d'un petit patrimoine foncier. Le grand-père paternel de ce dernier possédait en effet un petit terrain agricole d'environ un hectare situé dans une zone où la ville s'est étendue dans les années 70. Il a divisé son terrain entre ses enfants, qui ont commencé à y édifier à partir de la fin des années 70 des villas ou plus fréquemment des petits immeubles collectifs destinés pour partie à être loués ou vendus, et pour partie à les loger eux et leur famille. Ces opérations immobilières ont enrichi la famille et le père de Federico, pourtant simple ouvrier dans les entreprises agricoles et les chantiers navals de la zone, possède ainsi trois biens immobiliers sur la commune : une grande villa qu'il a fait construire – par l'entreprise de son cousin – sur la parcelle héritée de son père et où il vit aujourd'hui, et deux appartements situés ailleurs dans la ville qu'il loue. Il a également libéré un

appartement de famille à son fils, Federico un peu plus loin dans la même rue, lorsque ce dernier est rentré à Naples avec sa femme après une période passée dans le Nord. Son fils aîné a en revanche émigré à Turin où il a rencontré sa femme. Mais Federico et son père ne sont pas les seuls de la famille à résider dans la rue puisque de leur côté les oncles et les tantes de Federico ont fait comme son père : ils résident dans les appartements et les villas construites sur l'ancienne parcelle du grand père et ont également donné à leurs enfants des appartements dans les immeubles de la rue. Aujourd'hui la parentèle formée par les descendants du grand-père paternel de Federico se trouve donc largement concentrée dans une même rue, et tous du même côté (celui de la parcelle agricole d'origine), formant une vaste agrégation assez hétéroclite de cousins germains et issus de germains, de neveux et d'oncles, et frères et de sœurs, de parents et de leurs enfants, chacun dans des appartements indépendants...

De l'autre côté de la rue, la situation est très différente car les structures foncières ne sont pas les mêmes. En face des villas et des immeubles familiaux de la parentèle de Federico, ont été édifiées dans les années 60 plusieurs séries de logements sociaux sur des terrains communaux., qui ont servi à loger des familles souvent pauvres originaires du centre historique de Bacoli. De ce côté de la rue, on ne trouve donc pas de vastes agrégations familiales comme en face, mais quelques petits regroupements de deux ou trois ménages apparentés qui ont réussi à se rassembler progressivement dans la même rue en réussissant à faire attribuer des logements à leurs parents ou en profitant de la politique d'encouragement au rachat de leur logement par leurs occupants. C'est ce qu'a réussi à faire la famille de Paolo C., un policier municipal de 51 ans. Ce dernier est né dans le centre historique de Bacoli dans une famille pauvre de cinq enfants qui se serrait dans deux pièces. A 18 ans, Paolo s'est donc engagé dans la marine, et après plusieurs années à voyager dans l'armée a réussi à obtenir un poste de policier municipal à Bacoli. Un de ses frères a émigré en Italie du Nord et y habite encore aujourd'hui. Son autre frère et ses deux sœurs sont en revanche restés dans les environs de Bacoli, mais leurs parents n'ont évidemment pas pu leur donner de logement à l'occasion de leur mariage et ils se sont donc dispersés en réseau lâche dans la commune de Bacoli et les communes voisines : un sœur de Paolo habite avec son mari dans la commune d'à côté, à moins de 10 minutes en voiture, son frère réside plus loin à Bacoli, et son autre sœur s'est réinstallée dans le même immeuble que Paolo et son père... En effet, après son mariage Paolo s'est réinstallé avec sa femme chez ses parents, dans le même logement, un logement social que son père avait obtenu quelques années auparavant, situation prévue comme provisoire mais qui est devenue permanente... Puis sa sœur a obtenu un logement dans la même résidence, et les deux ménages y sont ensuite restés en rachetant le logement qu'ils occupaient. On ne trouve donc pas ici de grosses agrégation familiales dans le même immeuble ou la même rue comme dans les exemples précédents, mais un réseau plus lâche dans des communes voisines et centré sur un petit noyau de deux ménages apparentés dans le même immeuble... Cet exemple montre certes que même dans le parc social on peut observer des phénomènes de regroupement familial, ce qui n'est pas d'ailleurs une spécificité italienne. Mais ces regroupements n'atteignent jamais la dimension et la stabilité de ceux fondés sur l'auto-construction ou les achats groupés, et surtout, ils sont isolés au sein d'un réseau familial globalement plus dispersé.

On retrouve cette relative dispersion locale et ce passage par les logements sociaux dans la famille de la femme de Paolo, Raffaella M., âgée de 51 ans et originaire elle aussi d'un milieu très modeste, mais du centre historique de Pozzuoli une commune voisine de la banlieue ouest de la ville. Ici on ne trouve ni aggrégation en immeuble, ni en rues voisines, mais un réseau assez lâche de dispersion familiale sur la commune de Pozzuoli et les communes voisines. Cela s'explique par le fait qu'on retrouve dans cette famille un paradigme fréquent dans les classes populaires napolitaines : celui du relogement en logement social après une catastrophe naturelle. La famille a en effet été en partie dispersée par l'évacuation de la population du centre historique de Pozzuoli dans les années 80 à la suite du bradyséisme⁴⁰³, population qui a été relogée dans les grands logements sociaux de Monteruscello, au nord de la commune, dans une zone encore rurale durant ces années. La mère de Raffaella a vécu une période à Monteruscello avant de revenir dans le centre de Pozzuoli où elle vit actuellement. Les deux frères de Raffaella y ont séjourné également, avant de repartir à leur tour, l'un pour retourner plus dans le centre de Pozzuoli, l'autre au contraire pour aller plus loin dans la zone périurbaine... Sur les quatre membres de la fratrie, une sœur est également partie dans le Nord de l'Italie et y est restée. Tous sont désormais propriétaires de leur logement. Au final la famille est aujourd'hui majoritairement implantée dans la grande banlieue Ouest de Naples, entre les deux communes de Pozzuoli et Bacoli, en formant un réseau lâche où l'on ne trouve ni regroupement en immeuble, ni rassemblement en rues voisines, mais qui permet quand même à la parentèle de maintenir des contacts hebdomadaires car tous restent à moins de 30 minutes les uns des autres...

Au total, ces cinq exemples montrent bien que pour les classes moyennes de banlieue, la "concentration familiale", est liée à une trajectoire d'ascension sociale dans les années 60 et 70, à l'accession à la propriété du logement, et plus généralement à la capacité à maîtriser le foncier. Les différences sont donc importantes entre les familles qui disposaient dès le départ d'un petit patrimoine foncier ou qui se sont fortement enrichies durant les années 70, et qui ont donc pu par le biais de l'auto-construction ou des investissements immobiliers former de vastes regroupements familiaux dans les mêmes immeubles ou les mêmes rues, dans un territoire d'autant plus "malléable" qu'il se situait dans une zone d'expansion urbaine, et au contraire les familles plus modestes qui ont dû passer par le logement social, pour lesquelles l'accession est plus récente et la maîtrise du foncier plus réduite, et qui forment donc en général des configurations résidentielles plus lâches centrées sur une commune et ses environs, et non sur un immeuble ou un groupe de rues. Ces exemples montrent aussi la force du modèle culturel de la proximité familiale puisque quand elles existent les réussites sociales sont immédiatement concrétisées par la construction de villas ou d'immeubles familiaux.

⁴⁰³ Toute la banlieue occidentale de Naples est située dans la région volcanique des "Champs Phlégréens", caractérisée par une activité lente mais continue provoquant régulièrement des changements de niveaux du sol, le "bradyséisme". En 1983, une forte augmentation de ce bradyséisme a provoqué l'évacuation du centre historique de la commune de Pozzuoli, principale commune de la banlieue Ouest de Naples, dont les habitants furent relogés dans un quartier neuf construit pour l'occasion toujours dans la banlieue Ouest, mais beaucoup plus loin du centre, à Monteruscello, et où les logements sociaux étaient très nombreux. Sur ce sujet, voir GIGLIA, 1997.

Dans ce contexte, l'originalité des configurations résidentielles familiales observées dans notre échantillon de la bourgeoisie napolitaine réside moins dans le nombre, la taille ou la composition des concentrations familiales (puisque les grandes agrégations familiales "hétéroclites" en immeuble ou en rues voisines peuvent également se retrouver dans les classes moyennes de la périphérie), que dans leur ancienneté, leur longévité et leur localisation dans des quartiers de centre-ville.

Conclusion du chapitre : l'originalité des concentrations familiales dans la bourgeoisie

Au total, l'étude des différentes configurations résidentielles familiales présentes dans notre échantillon a permis de dégager quatre grandes caractéristiques de l'inscription résidentielle des familles de la bourgeoisie napolitaine dans la ville. Tout d'abord, il s'agit de véritables "concentrations familiales" : la majorité de la parentèle – et bien souvent la famille toute entière – des personnes interrogées se regroupe toujours à Naples dans des espaces extrêmement circonscrits : un ou deux immeubles, un groupe de rues voisines, deux ou trois quartiers contigus de la "città bene"... Les familles peuvent parfois être dispersées à l'échelle nationale, voire internationale, mais à Naples elles sont extrêmement polarisées, et ne se dispersent pas dans l'espace de la ville.

Une deuxième caractéristique de ces "concentrations familiales" réside dans leur composition : ces dernières rassemblent toujours des membres d'une parentèle proche, le groupe parents- fratrie – enfants, soit les anciens membres d'un même foyer conjugal qui constitue aujourd'hui "l'axe porteur" de la parenté. Mais elles s'élargissent aussi souvent à une parentèle plus éloignée et hétéroclite : on réside dans les mêmes immeubles ou les mêmes rues que ses parents et ses frères et sœurs, mais aussi qu'une tante paternelle, un lointain cousin maternel ou une nièce... Cet élargissement et cet aspect parfois hétéroclite des regroupements familiaux de la bourgeoisie napolitaine s'explique par leur ancienneté.

Ce sont en effet leur ancienneté et leur longévité qui constituent la troisième grande caractéristique des concentrations familiales observées dans notre échantillon : la majorité d'entre elles remontent au plus tard aux années 60, et surtout, près du tiers des configurations observées remontent à la belle époque ou aux années 20, et se sont donc ensuite maintenues dans les mêmes lieux sur plus de trois générations. Pour près du tiers des personnes interrogées, le regroupement dans le grand immeuble de famille, ou dans quelques rues voisines des beaux quartiers remonte à la génération de leurs grands-parents et s'est constitué avant 1930, et si la géographie familiale s'est ensuite complexifiée du fait de l'usure du patrimoine, des mariages, de l'émigration vers Rome ou les villes du Nord, cette complexification n'a pas remis en cause le maintien d'un pôle d'agrégation familiale dans les parties les plus anciennes et prestigieuses des beaux quartiers. Les familles étudiées se caractérisent donc par un cycle long de proximité familiale, qui dépasse souvent le seuil critique des deux générations : celle des fondateurs du regroupement familial, et celle de ses héritiers directs qui se sont réinstallés dans les logements de famille issus de la division de

son patrimoine. Ici, le cycle regroupement / territorialisation n'a pas été suivi tout de suite d'une nouvelle phase de dispersion du fait de la taille des patrimoines et des pratiques complexes mises en œuvre par la bourgeoisie de la ville pour rester dans ses espaces traditionnels. Les concentrations familiales de la bourgeoisie napolitaines sont certes complexifiées et usées par le temps, mais elles résistent longtemps à la dispersion...

Cette ancienneté des concentrations familiales observées expliquent aussi leur quatrième grande caractéristique, à savoir leur localisation dans des quartiers bourgeois de centre-ville. La forme des configurations résidentielles familiales dépend en effet beaucoup des formes de la ville, des types de quartier et d'habitat dans lesquelles elles s'inscrivent. On observe ainsi d'importants effets de quartier sur les regroupements familiaux. Ceux-ci sont très rares dans les quartiers contrastés de la vieille ville, où ils se limitent aux quelques palais conservés par des familles nobles. Ils sont également très rares dans les quartiers neufs de périphérie ou même en proche banlieue, et se limitent uniquement aux beaux quartiers datant de la fin du 19^e siècle ou des années 60, où ils s'inscrivent bien dans la segmentation traditionnelle de la ville bourgeoise opposant le haut et le bas des collines. Ces regroupements familiaux subissent également des "effets d'habitat". La grande originalité de notre échantillon, à savoir la présence de très vastes agrégations familiales en immeuble, est liée en effet à la diffusion des immeubles de famille dans la bourgeoisie de la ville. Les grands regroupements familiaux en immeuble de famille suivent donc la géographie de la construction familiale dans le centre de la ville et se localisent dans trois types d'espace privilégiés : les palais nobiliaires de la vieille ville, les immeubles familiaux de l'époque libérale et les villas des collines.

Mais l'examen de la littérature scientifique existante sur les structures familiales des classes moyennes et populaires napolitaines, ainsi que les quelques sondages effectués dans la périphérie de la ville, montrent que des quatre grandes caractéristiques de notre échantillon, ce sont surtout les deux dernières qui constituent vraiment une spécificité de la bourgeoisie, à savoir leur ancienneté et leur localisation dans la ville. En effet, dans les années 60 et 70, l'élévation du niveau de vie, la diffusion de l'accession à la propriété et l'essor des périphéries napolitaines ont permis à un nombre important de familles des classes moyennes ou populaires de se regrouper dans la ville, en profitant d'un territoire rendu plus "malléable" par la période d'expansion urbaine. Dans les familles des classes populaires, souvent dispersées par les relogements dans les "case popolari" de la périphérie, on commence à observer des processus de regroupement aux générations récentes, facilités par la politique de rachat des logements par leurs occupants. Mais surtout, dans un grand nombre de familles des classes moyennes, même d'origine modeste, on rencontre aujourd'hui couramment de grosses villas familiales auto-construites dans les années 70 où se côtoient trois, quatre ménages apparentés – et parfois plus – en appartements indépendants, ou des petits immeubles familiaux construits à la fois pour la location et la réinstallation des enfants mariés par un parent enrichi dans les années du miracle, ou encore des regroupements familiaux grâce à des achats groupés dans les "parcs" résidentiels de banlieue issues de la promotion immobilière illégale dans la zone périurbaine... Les vastes regroupements familiaux en immeuble ou en rues voisines ne sont donc pas l'apanage des classes supérieures, car elles correspondent, on l'a dit, à un modèle culturel sud-européen auquel un nombre croissant d'individus sont désormais

capables de satisfaire, et dont la diffusion sociale a été largement favorisée par la période de croissance des périphéries et de diffusion de la propriété dans les années 60 et 70.

Mais dans les classes moyennes et populaires, ces concentrations familiales dans la ville sont plus récentes, remontant rarement à plus de deux générations, et plus périphériques que dans la bourgeoisie. La grande spécificité de notre échantillon est qu'on y trouve des concentrations résidentielles à la fois anciennes et maintenues durablement dans des quartiers anciens de centre-ville, où les prix de l'immobilier, la complexité et la densité du bâti, rendent pourtant structurellement plus compliquées les stratégies d'agrégation familiale... Dans la bourgeoisie, l'importance et l'ancienneté des fortunes ont permis de réaliser de grosses opérations immobilières dès la fin du 19^e siècle, de construire de très grands immeubles de famille dans des zones centrales et prestigieuses de la ville, d'acheter progressivement par relations familiales et amicales des logements dans des rues proches de quartiers chers et de s'y maintenir ensuite durablement sur plus de trois générations, ou alors de déménager "en famille", mais toujours dans des zones péri-centrales situées à proximité immédiate de ses zones d'implantation traditionnelles... La maîtrise du foncier, et plus généralement un véritable pouvoir sur l'espace, par le biais de l'emprise patrimoniale ou du contrôle des réseaux de relations, ont permis à la bourgeoisie de se regrouper en famille de manière très précoce dans l'espace de la ville, dans des quartiers centraux et prestigieux, et de s'y maintenir durablement.

Chapitre XII.

De la concentration familiale à l'ancrage local dans les beaux quartiers

Les trois chapitres précédents se sont attachés à décrire l'inscription *résidentielle* des familles dans la ville, mais il nous faut maintenant étudier les conséquences de cette concentration résidentielle familiale ancienne et durable dans les beaux quartiers sur la géographie des *sociabilités* et des *mobilités* quotidiennes dans la ville.

La proximité résidentielle entre les membres de la parentèle s'accompagne en effet, on l'a vu, d'une grande fréquence des contacts au sein de la famille dont elle est à la fois la cause et la conséquence. Ce faisant, elle contribue donc à orienter une grande partie des mobilités quotidiennes des membres de la famille vers leur quartier de résidence. Même si dans la bourgeoisie napolitaine, les individus ont une pratique diversifiée de la ville, leur métier pouvant les amener à fréquenter régulièrement le centre historique ou la périphérie de la ville, leur attachement à un mode de vie fondé sur la fréquence des visites familiales les ramène continuellement dans les beaux quartiers, et ce sont donc d'abord ces "routines familiales" dans la ville, cette constitution d'un "espace de vie familial" dans les beaux quartiers qu'il nous faudra analyser.

Mais la concentration résidentielle des familles de la bourgeoisie napolitaine dans les beaux quartiers est ancienne et remonte parfois à plus de trois générations, si bien qu'elle n'ancre pas seulement la sociabilité familiale dans le quartier, mais y territorialise également les réseaux amicaux. Les individus de notre échantillon comptent certes souvent des amis dans d'autres parties de la ville, ainsi qu'ailleurs en Italie et à l'étranger, mais le fait d'avoir grandi dans les beaux quartiers et d'en avoir fréquenté les écoles, aux côtés d'autres familles établies dans le quartier depuis longtemps, fait qu'une grande partie de leur réseau d'amis reste profondément ancré dans les beaux quartiers de Naples, ce qui contribue aussi en retour à accentuer la proximité familiale en "retenant" les individus dans leur quartier d'origine...

Ancrage familial et ancrage amical dans le quartier se renforcent donc mutuellement et contribuent à maintenir l'homogénéité sociale et la physionomie particulière des beaux quartiers. Si les formes de la ville, les structures d'habitat et la morphologie urbaine des beaux quartiers ont, on l'a vu, une influence forte sur les formes de proximité familiale, cette dernière agit en effet également en retour sur les formes de la ville en contribuant à renforcer l'homogénéité sociale de la "Città bene". On terminera donc ce chapitre par une étude des liens entre la très forte

cohésion spatiale des familles de la bourgeoisie et l'émergence d'un type particulier de quartier, cette dernière apparaissant comme une spécificité des vieux quartiers bourgeois de centre-ville.

1. Un "espace de vie familial" centré sur les beaux quartiers

On a déjà évoqué la fréquence des contacts de face à face au sein des familles étudiées, mais comment ces contacts s'opèrent-ils dans l'espace de la ville, où ont-ils lieu et selon quelles modalités ? C'est cette géographie de la sociabilité familiale dans la ville qu'on voudrait maintenant étudier.

Ici les concepts classiques de la géographie sociale comme ceux d'"espace de vie" et de "routine spatiale" se révèlent très précieux, et ils ont d'ailleurs déjà été utilisés par des études sur l'organisation spatiale de la famille. "L'espace de vie", conçu comme l'ensemble des lieux régulièrement fréquentés par un individu dans sa vie quotidienne⁴⁰⁴ est en effet largement structuré par les visites et les contacts familiaux, et cela est encore plus vrai dans le contexte d'une ville italienne où les contacts au sein de la parentèle sont souvent quotidiens. On peut ainsi utiliser le concept "d'espace de vie familial" peut désigner une partie de l'espace de vie, celle formé par l'ensemble des lieux où un individu voit régulièrement les membres de sa famille⁴⁰⁵. La sociabilité familiale repose en effet sur un certain nombre de contacts sporadiques dans des lieux passagers (un restaurant, un café, la maison d'un parent peu fréquenté...), mais elle s'appuie également sur un certain nombre de lieux stables et réguliers (la maison des parents, ou des grands parents, une entreprise familiale, une maison de famille urbaine ...) qui orientent les mobilités quotidiennes et suscitent de véritables "routines familiales" dans la ville⁴⁰⁶. Ce sont donc ces "routines familiales" et l'espace de vie qu'elle dessine que l'on étudiera, en nous

⁴⁰⁴ Cette définition reprend celle, classique, d'Armand Frémont et Jacques Chevalier, pour qui l'espace de vie désigne "l'espace fréquenté par chacun de nous, avec ses lieux attractifs, ses nœuds autour desquels se construit l'existence individuelle : le logis, la maison, les lieux de travail et de loisirs... C'est l'espace concret du quotidien" (CHEVALIER et aliter, 1984). Sur la notion d'espace de vie voir aussi CHEVALIER, 1974 et DI MEO, 1990-1991.

⁴⁰⁵ On reprend en fait ce concept "d'espace de vie familial" à Catherine Bonvalet, mais dans un sens plus étroit. Pour cette dernière, l'espace de vie familial désigne en effet "tous les lieux familiaux investis" par un individu dans sa vie, définition qui englobe donc non seulement les lieux de contacts entre membres de la famille, mais l'ensemble des "lieux familiaux" avec lequel un individu "est en rapport", même s'il les fréquente peu ou s'il n'y rencontre pas ses proches. (voir BONVALET et LELIEVRE, 2005, p.101). Il me semble cependant que cette définition, fondée moins sur les fréquentations que sur les "rapports" aux lieux, s'éloigne un peu de la définition géographique classique de l'espace de vie, conçu avant tout comme espace des pratiques quotidiennes.

⁴⁰⁶ Par "routine familiale", on désigne l'habitude de fréquenter régulièrement un même lieu pour y voir un membre de sa famille. On reprend ici le terme de "routine spatiale" au courant de la "Time Geography" de l'école de Lund (HÄGERSTRAND, 1974) et de la géographie anglo-saxonne (PARKES et THRIFT, 1980), mais dans un sens moins systématique et catégorique car pour ces derniers le comportement quotidien dans l'espace est toujours fait d'habitudes et de répétitions, et donc structurellement routinier.

limitant toutefois aux routines urbaines (l'étude des usages des maisons de villégiatures et des maisons de familles rurales sera menée dans la dernière partie).

On commencera par donner quelques exemples de ces routines familiales dans la ville en montrant que ces dernières évoluent considérablement au cours du cycle de vie mais restent toujours limitées géographiquement aux beaux quartiers. Puis on analysera successivement le rôle de deux "lieux familiaux" particulièrement importants dans la structuration de l'espace de vie familial : la maison des parents et, quand ils existent, les immeubles de famille ou les noyaux de "semi-cohabitation" en immeuble, qui suscitent des sociabilités et des pratiques de la ville spécifiques.

a. Des routines familiales dans la ville.

Je n'ai pas mené au cours des entretiens d'enquête systématique sur les parcours et les routines spatiales dans la ville, en utilisant les méthodes classiques de la "Time Geography" ou de la sociologie de la vie quotidienne (reconstitution de "budget-temps" etc...⁴⁰⁷). Mais dans un grand nombre d'entretiens (23 très exactement), les personnes interrogées ont évoqué spontanément une forte "ritualisation" de leurs parcours quotidiens dans la ville, ce qui m'a permis de reconstituer avec eux des journées types de leurs contacts familiaux. Le fait même que ce thème ait émergé spontanément des entretiens montre d'ailleurs à quel point la sociabilité familiale, dans la vieille bourgeoisie napolitaine, structure véritablement la vie quotidienne.

Cette géographie quotidienne des contacts familiaux varie cependant considérablement en fonction du cycle de vie, les lieux de rencontre de la famille passant alternativement des espaces de l'ascendance à ceux de la descendance, ou s'élargissant aussi à des lieux de la parentèle "horizontale" selon les moments de la vie. On en présentera donc successivement plusieurs exemples correspondant à des étapes différentes de la vie adulte.

Rosaria T. et son mari (famille 2) fournissent un bon exemple des routines familiales d'un couple de jeunes adultes (mais sans enfants) de Chiaia, le centre bourgeois de la ville. Tous deux viennent en effet de familles issues à la fois de la noblesse et de la vieille bourgeoisie des professions libérales napolitaines, et ont passé leur enfance dans le quartier de Chiaia, avant de se réinstaller après leur mariage, qui a eu lieu en 2003, dans un logement de famille du mari de Rosaria situé sur la riviéra des beaux quartiers, à moins de 5 minutes des appartements de leurs parents respectifs... Cette forte proximité familiale, dans un groupe de rues voisines du même quartier, fait que le couple voit très souvent sa famille, à la fois les parents des deux conjoints, leurs frères et sœurs, mais souvent aussi des cousins du même âge habitant dans le quartier (Rosaria appelle sa sœur tous les jours et la voit au moins une fois par semaine, et fréquente également beaucoup une de ses cousines germaines paternelles). Cependant, les contacts avec les frères et sœurs ou les cousins sont moins normés et réguliers qu'avec les parents, et ce sont ces derniers qui donnent vraiment lieu à des routines dans la ville. Ainsi Giulio, le mari de Rosaria, voit son père tous les jours car ce dernier passe le voir quotidiennement à son bureau, situé sur une des places centrales du quartier. Il passe aussi tous les jours

⁴⁰⁷ Voir par exemple HÄGERSTRAND, 1974, et ANDERSON, 1971

voir sa mère en rentrant du travail et déjeune chez elle, avec son père – mais sans sa femme - également près de trois fois par semaine... Rosaria, de son côté, passe au moins une fois par semaine "dire bonjour" à ses parents – et donc souvent aussi à sa sœur, qui n'a pas encore décohabité – en rentrant du travail. En revanche ses parents, tout comme ceux de son mari, passent moins souvent voir le couple à leur domicile. Ces "routines familiales" ont donc deux caractéristiques principales. D'une part elles sont "séparées" au cours de la semaine, chacun voyant sa famille de son côté, la sociabilité "conjointe" du couple ayant lieu selon des rythmes plus espacés (le week-end, les vacances) et une logique plus matrilatérale : lorsqu'ils sont en couples, Rosaria et son mari voient plus souvent ses parents à elle. D'autre part ces routines sont encore largement centrées sur les lieux de l'ascendance, à savoir les logements des parents : on voit ses parents chez eux plus que chez soi, et c'est leur appartement qui sert de point de contact également avec la fratrie.

La situation change cependant considérablement avec la naissance des enfants, qui contribue à rééquilibrer l'espace de vie familial : ce dernier n'est alors plus uniquement centré sur la maison des parents, mais aussi sur celles des membres de la famille ayant des enfants en bas âge, ce qui favorise des contacts plus "directs" entre frères et sœurs, et une sociabilité "conjointe" plus importante. L'exemple de Francesco A. (famille 39), un magistrat né en 1961, le montre bien. Ce dernier a passé son enfance dans le quartier chic de Posillipo, puis il a eu une forte période de mobilité résidentielle, passant une période dans le Nord et dans le centre historique de Naples, avant d'être finalement "ramené" dans les beaux quartiers, à Posillipo, par la séparation d'avec sa compagne et le vieillissement de ses parents. Durant toute cette période Francesco a réussi à maintenir des contacts réguliers avec sa famille, il allait par exemple déjeuner de manière fixe une fois par semaine chez sa mère, qu'il voyait également souvent le dimanche, et est même retourné habiter chez son père durant plusieurs années, le voyant donc tous les jours (ses parents sont séparés). Sa sociabilité familiale était donc largement orientée vers les appartements de ses parents. Mais en 2003, il a eu deux jumeaux et cela a considérablement modifié la géographie des contacts familiaux. C'est désormais son propre appartement, celui de Francesco et de sa compagne, qui est devenu l'un des principaux lieux de réunion familiale : son père passe tous les jours pour voir les enfants et apporte souvent un plat pour le déjeuner, et sa sœur aînée, conseillère régionale mais elle-même sans enfants, passe dire bonjour presque tous les jours après son travail. L'appartement de cette dernière est aussi devenu un lieu important de sociabilité familiale puisque depuis la séparation des parents, c'est sa maison à elle qui sert de "relais" pour Noël et les fêtes de famille. La maison de la mère est cependant restée un lieu de rencontre fréquentes car cette dernière est âgée et se déplace difficilement, et habite de plus dans le même "parc" résidentiel que ses deux filles (situé dans une rue voisine du même quartier de Posillipo), qui passent donc la voir chez elle quasiment tous les jours... L'espace de vie familial s'est donc rééquilibré puisqu'il est désormais centré sur la maison de la mère, mais aussi sur celles de deux de ses enfants adultes, et ce rééquilibrage est dû à la fois à la naissance des enfants (accentué par le fait qu'ici ce sont les premiers enfants à naître dans la fratrie de Francesco, ce qui fait que selon ses propres mots, toute sa famille y a "trouvé une raison de vivre"...), et à la séparation des parents.

Ce rééquilibrage de l'espace de vie familial de lieux ascendants vers des lieux "descendants", de la maison des parents vers celles de leurs enfants, n'est

cependant pas toujours très durable et reste lié à la présence d'enfants en bas âge ou à la présence d'enfants du même âge au sein d'une fratrie adulte... Après, les enfants grandissant, les relations familiales tendent de nouveau à se recentrer sur les deux lieux principaux que sont les maisons des parents des deux conjoints, qui servent alors de lieu de rencontre régulier pour les frères et sœurs adultes. Ce recentrage est d'autant plus fort lorsque les parents vieillissent, le soutien aux parents âgés contribuant alors à augmenter la fréquence des contacts et des visites familiales, mais aussi à les régulariser et à les systématiser, reformant des routines spatiales centrées sur la maison des parents qui ressoudent du même coup les fratries. On en trouve de nombreux exemples dans les entretiens. C'est notamment le cas de Maria Teresa B. (famille 35), une enseignante de 55 ans résidant actuellement dans le Vomero, sur les hauteurs des beaux quartiers. Cette dernière a longtemps vécu dans le quartier voisin de Posillipo, mais depuis que sa mère est très âgée et dépendante (elle avait 99 ans en 2006...) elle est revenue dans le quartier de son enfance, en location dans un appartement située tout près de la rue de sa mère. Ses deux frères habitent également dans des rues proches du même quartier du Vomero, si bien que les trois frères et sœurs peuvent ainsi passer voir leur mère tous les jours. La maladie de la mère a considérablement ressoudé la fratrie, qui se voit donc tous les jours au hasard des rencontres chez leur mère, dans l'appartement de leur adolescence. Outre ces visites informelles quotidiennes, Maria Teresa et ses frères se réunissent également tous les dimanche pour déjeuner ensemble chez leur mère. La maison des parents est ainsi redevenue le véritable centre de l'espace de vie familial, déjà lui-même très circonscrit à un groupe de rues voisines du même quartier... Cela a aussi contribué à faire basculer l'espace de vie familial du couple en ligne féminine car les parents du mari de Maria Teresa sont eux décédés. Avant leur mort, le couple se partageait entre les deux familles, allant déjeuner un dimanche sur deux chez les parents de Maria Teresa, et un dimanche sur deux chez ceux de son mari. Désormais le repas dominical se fait uniquement dans l'espace familial de Maria Teresa.

La mort des parents ouvre donc une période de crise importante pour l'espace de vie d'un individu, car l'appartement parental constituait depuis de longues années l'un des centres les plus stables de ses sociabilités familiales, à la fois lieu de visites informelles pour une pause déjeuner ou après une journée de travail, de repas dominicaux plus ritualisés où venaient aussi les frères et sœurs, de fêtes de famille et de réunions pour Noël etc... Cette crise est d'autant plus forte que du fait du phénomène de "la famille longue" en Italie et du départ tardif des jeunes adultes de chez leurs parents, la mort des parents intervient souvent plusieurs années avant que les enfants aient eux-mêmes des enfants, ou même qu'ils soient installés, si bien que le basculement de l'espace de vie familial de l'ascendance vers la descendance ne se fait pas tout de suite. Une fois les parents d'un individu décédés, l'appartement de ce dernier ne devient pas tout de suite à son tour un "centre" pour ses enfants adultes, qui souvent sont dispersés géographiquement par leurs études ou leurs débuts professionnels, si bien qu'il s'ouvre une période d'incertitude avant la recomposition et la réorientation des "routines familiales" vers les lieux de la descendance... Etant donné l'âge des personnes interrogées, beaucoup de familles étudiées se trouvaient précisément dans cette situation au moment des entretiens, et ces derniers ont donc permis de voir par quelles stratégies elles tentaient de maintenir un espace de vie familial structuré et régulier dans cette période de recomposition de la parentèle.

En effet, dans notre échantillon un certain nombre de fratries réussissent à maintenir des relations fréquentes dans la vie quotidienne même après la mort de leur parents. Souvent, c'est un des frères et sœurs qui "prend le relais" des parents en devenant l'organisateur des réunions familiales qu'il accueille dans son appartement. Il s'agit souvent de personnes qui jouaient déjà un rôle important dans l'animation de la sociabilité familiale, de "kin mobilizers" comme disent les anthropologues anglo-saxons, donc souvent des femmes, et également de personnes disposant d'un appartement assez grand et bien situé pour arranger tout le monde, cet effet de lieu n'étant pas à sous-estimer. La sœur de Fabio R. (famille 45), un dirigeant de banque né à Naples en 1949, est bien représentative de ces "kin mobilizers" prenant le relais des parents dans l'organisation de la sociabilité familiale. Aînée de la fratrie (Fabio a également un autre frère), elle s'était réinstallée après son mariage dans un appartement acheté par ses parents dans le même immeuble qu'eux, et c'est donc elle qui les a principalement "soutenu" durant leur vieillesse, même si ses frères, qui résident tous les deux dans des rues voisines, passaient tout de même voir leurs parents tous les jours. Désormais, l'appartement des parents a été vendu, mais c'est l'appartement de la sœur aînée qui a pris le relais pour réunir la fratrie : Fabio, son frère et sa sœur y déjeunent tous les dimanches et Fabio y déjeune également une fois dans la semaine, car sa sœur habite tout près de son bureau...

Parfois la mort des parents ne remet d'ailleurs pas fondamentalement en cause la géographie des contacts car leur appartement est repris par un des enfants. On l'a vu, il y a dans la bourgeoisie de la ville un "modèle résidentiel patrimonial" fondé sur la reprise des logements de famille (voir supra, chapitre VII, 2), si bien que l'appartement des parents est rarement vendu et reste dans la famille. Comme il est un lieu de référence pour tous les membres de la fratrie, il continue donc à jouer un rôle central dans l'espace de vie familial pendant un certain temps après la mort des parents, tant que les frères et sœurs n'ont pas à leur tour des petits-enfants... C'est le cas pour Margherita P. (famille 18), une universitaire de 58 ans, et ses deux sœurs. La fratrie est aujourd'hui dispersée dans les beaux quartiers puisque chacune vit dans un quartier différent de la ville bourgeoise : Margherita à Chiaia, sa sœur cadette à dans le Vomero, et son autre sœur à Posillipo, ce qui complique les contacts... Mais Margherita a en fait repris le logement de son père, avec lequel elle a vécu durant sa vieillesse, si bien que l'appartement parental, où les trois femmes ont passé leur enfance et auquel elles sont toujours très attachées, continue d'être le pôle fédérateur de la fratrie dans la ville. Les trois sœurs se téléphonent tous les jours, Margherita va voir plusieurs fois par mois sa sœur du Vomero, en prenant trois bus, mais l'essentiel des rencontres a lieu dans son propre appartement de Chiaia, qui est l'appartement de famille. Sa sœur du Posillipo, qui n'est pas mariée, vient souvent passer le week-end dans l'appartement de Chiaia, pour être plus proche du centre, tandis que sa sœur du Vomero passe toujours au moins une fois par semaine chez Margherita... Ces contacts se prolongent d'ailleurs hors de Naples, puisque la famille est originaire de la province d'Avellino où elle a gardé sa maison de famille, les sœurs s'y rendent presque tous les week-ends à la belle saison, ce qui contribue également à maintenir des liens forts dans la fratrie...

Dans la plupart des familles étudiées, le "basculement" de l'espace de vie familial de l'ascendance vers la descendance est donc souvent retardé dans le temps, et se fait plusieurs années après la mort des parents, seulement lorsque les individus commencent à avoir des petits-enfants, et que c'est leur logement qui devient à son

tour le "centre" de l'espace familial pour leurs enfants adultes... Ce retardement est largement dû au fait que le système de reprise des logements de famille permet aux lieux de sociabilité familiale de perdurer malgré les décès et les successions de générations. Non seulement les familles de la bourgeoisie napolitaine conservent des lieux stables de réunion et de sociabilité à la campagne, qui permettent des rencontres mensuelles ou annuelles dans la parentèle, mais elles maintiennent aussi des logements de famille dans la ville permettant une stabilité des contacts dans la vie quotidienne.

Au total, ces descriptions des routines familiales dans la ville et de leur évolution durant le cycle de vie permettent de faire trois remarques. Premièrement, si les contacts sont très fréquents avec les frères et sœurs ou les cousins germains, ces derniers ne donnent pas lieu à des "routines" aussi structurées que les contacts "verticaux" avec les parents, et surtout, ils ont souvent lieu chez les parents ou autour des parents. C'est la maison des parents qui reste le centre le plus stable des sociabilités familiales au cours du cycle de vie, la maison des enfants ou celle des frères et sœurs n'étant fréquentées régulièrement qu'à certaines périodes de la vie (lorsque 'un frère ou un enfant a des enfants en bas âge, après la mort des parents etc...). Deuxièmement, si la sociabilité familiale peut se dérouler dans des lieux ouverts et publics du quartier d'habitation (les restaurants et les cafés de Chiaia) ou de villégiature (les îles du golfe etc...), les lieux stables et réguliers de cette sociabilité sont surtout des "lieux familiaux", c'est à dire des logements de membres de la famille : on passe déjeuner chez ses parents au cours de sa journée de travail, ou dire bonjour à sa sœur en revenant chez soi etc... De plus, du fait de l'importance du modèle résidentiel patrimonial dans la bourgeoisie de la ville, ces lieux familiaux sont aussi très souvent des "logements de famille", transmis dans la famille depuis plusieurs générations, si bien que même si les générations passent, la sociabilité familiale reste longtemps fondée sur les mêmes lieux. C'est là la troisième caractéristique de ces espaces de vie familiaux : ils restent durablement ancrés dans les mêmes lieux et donc dans les beaux quartiers. Même lorsque les familles de notre échantillon comptent des membres dans la vieille ville ou la périphérie, ces derniers reviennent constamment dans les beaux quartiers pour voir leurs proches, car c'est là que se situent les appartements des parents ou les immeubles de famille, et cet ancrage de la sociabilité familiale dans la ville bourgeoisie constitue clairement un frein à la reconquête du centre historique ou au départ en périphérie.

b. La maison des parents au centre des sociabilités familiales

On vient de voir que la maison des parents était au centre des routines quotidiennes dans la ville : lorsqu'on habite dans le même quartier, on y passe et repasse, parfois tous les jours, pour déjeuner, pour dire bonjour, pour voir un frère ou une sœur de passage etc... Mais la maison des parents sert aussi de base à des réunions familiales plus espacées dans le temps, et peut-être encore plus ritualisées que les précédentes. On voudrait en donner deux exemples : celle des repas dominicaux et des fêtes de Noël.

Le repas dominical dans la maison des parents, aux côtés des frères et sœurs et de leurs enfants, est en effet une véritable institution dans les familles étudiées. La plupart des individus interrogés ont ainsi déjeuné régulièrement le dimanche avec

leurs parents, toutes les semaines ou une semaine sur deux depuis leur réinstallation à Naples après leur mariage jusqu'à la mort de leurs parents. Seuls les jeunes adultes des familles étudiées semblent déroger plus souvent à la règle, mais cela est dû à leur plus grande mobilité et au fait qu'ils ne sont pas tous encore installés. Les familles restent attachées à cette habitude du repas dominical car cette dernière permet de maintenir des contacts réguliers avec les enfants ou les frères et sœurs, même quand ils n'habitent plus le quartier. Ainsi la quasi totalité des individus interrogés ayant des parents vivant à Naples et qui ne les voyaient pas tous les jours les voyaient le dimanche. C'est par exemple le cas de Maria Rosaria A. (famille 40), une universitaire née à Naples en 1950. Cette dernière habite certes dans le même quartier que sa mère et ses quatre frères et sœurs, à Chiaia, mais dans la partie basse du quartier, alors que tous les autres se regroupent dans la même rue des hauteurs du quartier, la mère de Maria Rosaria et ses deux sœurs dans le même "parc" résidentiel (le père de Rosaria y avait acheté un appartement pour chacune de ses trois filles), et ses deux frères dans un immeuble voisin de la même rue... Les quatre frères et sœurs de Rosaria passent donc voir leur mère quasiment tous les jours. Rosaria, en revanche, ne peut passer régulièrement dans la semaine et va donc déjeuner chez sa mère avec ses deux sœurs tous les dimanches. La situation est analogue dans la famille de Paola B. (famille 30), une enseignante de 56 ans résidant dans le quartier du Vomero. Cette dernière habite en dessous de chez son père dans l'appartement qu'il lui a acheté pour son mariage. Elle passe chez son père plusieurs fois par jour pour lui tenir compagnie ou voir si tout va bien, car ce dernier est très âgé. Son frère en revanche habite dans un autre quartier chic des collines, à Posillipo, et ne peut pas passer aussi régulièrement. Il vient en revanche systématiquement un dimanche sur deux chez son père pour déjeuner avec lui... Ici le repas dominical sert avant tout de soutien moral à un père âgé, en même temps qu'il permet de renforcer la cohésion de la fratrie, mais même avant la vieillesse de leurs parents, Paola et son frère se réunissaient chez eux pour le repas dominical, auquel leur mère était très attachée. L'institution, même si elle est liée aujourd'hui à la nécessité de soutenir les parents âgés, ne l'a pas toujours été et doit plutôt se comprendre comme une composante normale d'un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions de face à face dans la parentèle.

Le repas dominical réunit toujours des membres de la parentèle proche (le groupe parents – enfants adultes) dont il sert à maintenir la cohésion dans la durée, mais il peut aussi accueillir quelques parents plus éloignés, surtout lorsque ces derniers habitent dans le même immeuble. C'est le cas de la famille de Carla M. (famille 44) une chef d'entreprise de 50 ans résidant dans un "parc" résidentiel du quartier chic de Posillipo où vivent également sa fille, ses parents, une tante paternelle, et dans le "parc" voisin, ses deux frères... Les contacts sont quasi quotidiens entre Carla, ses parents et ses frères et sœurs, mais le dimanche tous les parents vivant dans les deux parcs voisins se réunissent chez les parents de Carla pour déjeuner ensemble, soit Carla et son mari, sa fille et son mari, ses deux frères avec femmes et enfants, et sa tante paternelle restée célibataire, soit un groupe de 14 personnes... Dans la famille de Gaia S. (famille 25), une universitaire de 52 ans ce sont au moins 11 personnes qui se réunissent tous les dimanches chez ses parents, dans le Vomero : Gaia son mari et ses deux filles, Son frère avec sa femme et enfants, et parfois également la mère de sa femme car cette dernière est veuve et vit seule désormais...

Mais le repas dominical impose aussi des arrangements car il faut tenir compte de la famille du conjoint, ou des départs en week-end des uns et des autres. Les entretiens offrent des exemples des multiples solutions trouvées par les familles étudiées pour ménager des possibilités de repas régulier dans les deux familles d'un même couple. Le plus souvent, lorsque les deux conjoints habitent à Naples, on choisit d'alterner un dimanche sur deux dans chaque famille. Lorsque les parents de l'un des conjoints habitent dans les environs de Naples (la province ou la région), alors la répartition est plus déséquilibrée : le couple ne se rend en province qu'une ou deux fois par mois maximum. Les entretiens montrent également que durant la belle saison le repas dominical se transfère souvent hors de la maison des parents ou hors de la ville : vers les restaurants de Posillipo ou de la péninsule sorrentine, ou bien sûr dans les maisons de mer ou les maisons de famille des environs de Naples.

Mais la maison des parents n'est pas seulement le lieu privilégié des repas du dimanche. Elle est aussi le lieu où l'on passe Noël. Si le repas dominical permet de maintenir des contacts hebdomadaires ou mensuels avec les membres de la famille résidant à Naples ou dans ses environs, les fêtes de Noël permettent quant à elles de ramener dans la ville au moins une fois par an les membres de la famille qui ont émigré à Rome, dans le Nord du pays ou à l'étranger. En effet, alors que la grande majorité des familles étudiées possèdent une grande maison de famille rurale, ou de belles maisons de villégiature, Noël est quasi systématiquement passé en ville, dans l'appartement des parents. C'est le cas pour la famille de Marta H. (famille 9), née à Naples en 1957 et issue d'une vieille famille de la bourgeoisie intellectuelle de la ville. Ses deux frères sont allés vivre à Rome avant même leur mariage, et Marta est la seule de sa fratrie à être restée à Naples, où elle habite dans la villa familiale de Chiaia, au dessus de chez sa mère et d'une de ses tantes maternelles. La famille possède plusieurs maisons de villégiature héritées des grands-parents maternels de Marta, dans le Piémont et sur la côte amalfitaine, mais pour Noël, c'est à Naples, dans l'appartement des parents que la famille se réunit : Marta, sa mère et ses deux frères romains avec leurs familles respectives...

Comme dans le cas des repas dominicaux, les fêtes de Noël réunissent avant tout des membres d'une parentèle proche, essentiellement les anciens membres du foyer conjugal (les parents et leurs enfants adultes avec leurs femmes et leurs enfants). Mais d'autres parents plus éloignés viennent parfois s'ajouter à ce groupe, en particulier dans le cas des regroupements familiaux en immeuble, qui réunissent alors souvent l'ensemble des parents vivant en "semi-cohabitation" dans l'immeuble... Les personnes interrogées décrivent toujours avec émotion les grandes tablées de Noël, regroupant leurs parents, leurs frères et sœurs avec leurs femmes et leurs enfants, mais aussi souvent une tante paternelle sans enfants que l'on ne veut pas laisser seule, ou des cousins germains qui ont grandi avec eux dans le même immeuble et donc considérés comme des frères...

Mais la nécessité de tenir compte de la famille des conjoints impose là aussi des aménagements. En général, lorsque les familles des deux conjoints résident à Naples ou dans ses environs, des rotations sont instituées : on passe la veillée du 24 décembre dans la famille de l'un, et le repas du 25 dans la famille de l'autre. Mais dans des familles nombreuses, où chacun doit tenir compte de ses conjoints, les aménagements et les rotations se compliquent encore plus: des repas supplémentaires peuvent être organisés chez des frères ou des sœurs. Cela est d'autant plus vrai lorsque les parents commencent à vieillir et ne sont donc plus toujours capables de

recevoir un grand nombre de personnes. Voici par exemple comment s'organisent les rotations dans la famille de Serena F. (famille 21), une enseignante résidant dans le Vomero et née à Naples en 1949 : lorsque les parents de Serena étaient encore en bonne santé, le réveillon du 24 décembre avait lieu chez sa mère, avec tous les parents résidant dans l'immeuble du Vomero (les parents de Serena, son frère et sa femme, et sa tante maternelle), le repas du 25 décembre se déroulait chez Serena, et celui du 26 chez sa tante... Puis, les parents ne pouvant plus recevoir pour le 24, le réveillon a été transféré sur le même palier dans l'appartement du frère...

La mort des parents provoque donc là aussi une importante recomposition de la sociabilité familiale, et pose le problème de trouver un nouveau lieu et une nouvelle organisation pour passer Noël. Comme dans le cas des visites quotidiennes ou des repas dominicaux, c'est alors souvent l'un des enfants qui prend le relais pour prolonger un temps la tradition du Noël réunissant l'ensemble de la fratrie, avant que chacun ne devienne à son tour le point de réunion pour ses propres enfants... C'est le cas dans la famille d'Antonia M. (famille 34), une autre enseignante du Vomero, née à Naples en 1949. Depuis la mort de ses parents, cette dernière passe le 24 décembre chez la mère de son mari, à Chiaia, un autre quartier de la ville bourgeoise, le 25 chez l'une de ses deux sœurs, qui habitent toutes les deux dans des rues voisines du Vomero, avec elles et leur mari respectifs et également ses deux enfants, et enfin le 26 chez elle, avec de nouveau ses deux sœurs... Dans la famille de Patrizia I. (famille 37), le maintien du Noël en famille entre frères et sœurs s'avère en revanche plus difficile. Avant la mort de son père en 1993, Patrizia et l'ensemble de ses 5 frères et sœurs, pourtant répartis dans l'agglomération entre le centre et la périphérie, se réunissaient dans la maison des parents pour Noël, et ce alors même que les enfants des frères et sœurs aînés de Patrizia étaient déjà mariés et avaient des enfants : plus de quatre générations et près de trente personnes étaient ainsi réunies. Mais depuis cette date "la famille s'efforce de tenir debout" comme le dit Patrizia : c'est l'un de ses frères aînés qui a pris le relais et essaye d'organiser régulièrement des fêtes de famille, dont une à Noël, réunissant la fratrie et leurs conjoints dans son appartement de Chiaia. Les quatre sœurs y vont, mais pas régulièrement, et le dernier frère n'y a va plus. De plus en plus chacun est devenu le point de référence pour ses propres enfants adultes et passe donc Noël séparément...

Au total, on retrouve au sujet des fêtes de Noël ce que l'on a déjà observé au sujet des repas dominicaux ou des visites quotidiennes dans la ville : les sociabilités restent longtemps centrées sur les lieux de l'ascendance et la maison des parents, et même après la mort de ces derniers, la sociabilité familiale ne se réoriente pas immédiatement vers la descendance, les frères et les sœurs adultes réussissant à maintenir des contacts importants. Cela a pour conséquence de maintenir durablement une grande partie de la sociabilité familiale dans les beaux quartiers de Naples, qui sont à la fois le lieu principal des visites informelles et quotidiennes à la famille, l'espace privilégié des déjeuners dominicaux et autres repas de famille durant la mauvaise saison, et des fêtes de Noël...

c. Les semi-cohabitations en immeuble : des "maisons de famille" urbaines qui polarisent l'espace de vie familial

L'espace de vie familial est également centré sur un autre type de lieu, qui d'ailleurs englobe souvent le précédent : il s'agit des pôles de regroupement familial dans le même immeuble. Ces immeubles réunissant trois, quatre, et parfois plus de cinq ménages apparentés contribuent en effet à orienter les routines et les trajets quotidiens dans la ville car ils constituent, on l'a vu, de véritables pôles de "semi-cohabitation" familiale, qui multiplient les occasions et les motifs de contacts dans la parentèle. Mais comme ces regroupements familiaux sont reproduits sur plusieurs générations et ont même souvent lieu dans des immeubles de famille, ils constituent aussi de véritables "maisons de famille" dans la ville, qui servent de lieu de fête et de référence symbolique pour toute une parentèle. Ce sont ces deux rôles essentiels des regroupements en immeuble dans la géographie de la sociabilité familiale que l'on voudrait étudier ici en détail à travers quelques exemples.

Tout d'abord, on l'a vu, les regroupements familiaux dans un même immeuble créent plus qu'une simple situation de proximité et suscitent une sociabilité familiale particulière, où les contacts avec la parenté peuvent intervenir à tout moment, de manière informelle, sans que les individus puissent facilement les contrôler. C'est ce que l'on a appelé une "semi-cohabitation" ou une situation de "contact étroit" avec la famille (voir supra, chapitre X, 2b)... Dans un immeuble où les voisins sont également des parents, et vivent de plus sur le même palier dans des appartements contigus, les contacts familiaux ne sont pas seulement possibles et quotidiens, ils sont inévitables et constants, suscitant une sociabilité "quasi-continue" avec la parentèle. Ici la vie quotidienne prend la forme de visites constantes et informelles chez les uns et chez les autres, d'un appartement à un autre, d'un étage à un autre, mais on peut aussi y observer des routines plus normées et régulières, où ce sont alors les appartements des parents, ou des sœurs, qui jouent le rôle central.

La famille de Federica B. (famille 4), une chef d'entreprise née à Naples en 1961, fournit un très bon exemple de cette sociabilité familiale "quasi-continue" et de ces routines quotidiennes en immeuble de famille. La quasi totalité de sa parentèle proche se répartit en effet aujourd'hui dans deux villas mitoyennes partageant le même jardin situées sur les pentes du Vomero, sur les hauteurs des beaux quartiers, et achetées par le père de Federica dans les années 60. Quatre ménages apparentés se partagent ces deux villas, chacun dans un appartement indépendant avec sa famille : Federica et une de ses sœurs dans une villa, sa mère et son frère dans la villa principale, soit un groupe au total de 10 personnes en comptant les conjoints et les enfants... Or, entre ces quatre ménages, les contacts sont quotidiens. En plus des contacts informels et des visites inopinées chez les uns et chez les autres, de véritables routines se dessinent. Ainsi, tous les jours en rentrant du travail Federica ne rentre pas directement chez elle mais passe d'abord chez sa petite sœur, pour dire bonjour. Le soir elle passe également voir sa mère chez elle. Elle voit son frère un peu moins souvent, de trois à quatre fois par semaine, et souvent chez sa mère, mais a en revanche des contacts quasi quotidiens avec la femme de ce dernier, très liée également à la mère de Federica. De plus, le fils de son frère, un garçon de seulement un an et demi vient souvent dormir ou déjeuner chez elle, chez sa sœur ou chez sa mère, ce qui augmente encore les occasions de contact. Ces visites quotidiennes d'un appartement à l'autre sont renforcées également par les contacts téléphoniques : Federica appelle sa sœur, sa mère et son frère tous les jours. Enfin, tous les membres de la famille résidant dans la villa se

réunissent les week-end, le dimanche mais aussi parfois le samedi, pour déjeuner ensembles, en général dans l'appartement de la mère...

Ainsi, les regroupements en immeuble donnent lieu à une sociabilité familiale en continu qui, lorsqu'elle se régularise et génère des routines, s'appuient alors essentiellement sur l'appartement des parents ou des sœurs. Dans la grande majorité des cohabitations familiales en immeuble présentes dans notre échantillon, c'est l'appartement des parents qui sert de lieu de réunion principal et régulier pour les membres de la famille vivant dans l'immeuble : on y voit un de ses frères lorsqu'on passe le soir en rentrant du travail, on s'y réunit tous ensemble pour le repas du dimanche... Mais les appartements des sœurs jouent également un rôle important : les sœurs habitant dans le même immeuble se rendent souvent visite alors qu'elles voient plus fréquemment leur frère chez leurs parents... Enfin, comme on l'a déjà constaté plus haut (voir supra, chapitre XII, 1), la présence d'enfants en bas âge dans l'immeuble ou de cousins du même âge renforce considérablement les contacts : les entretiens fournissent de nombreux exemples d'enfants passant d'un appartement à l'autre, pour aller dîner chez leur grand-mère à l'étage du dessus, ou dormir chez leur tante avec leur cousins sur le palier d'en face. Or cette sociabilité en continu n'est pas une spécificité du milieu de la vieille bourgeoisie, on la retrouve en fait dans tous les types de "semi-cohabitations" familiales en immeuble, que ce soit dans les vieux immeubles de famille ou dans les petits noyaux d'agrégation dans des immeubles récents de copropriété, dans les beaux quartiers ou en périphérie. Gabriella Gribaudi a observé par exemple des phénomènes très similaires parmi les femmes des classes moyennes de la banlieue phlégréenne. Voici comment elle décrit le dimanche d'une femme médecin de la banlieue ouest de la ville résidant dans le même immeuble que ses parents :

"A 10h00 du matin, sa mère passe (elles habitent dans le même immeuble); elle reste environ dix minutes pour parler de l'organisation du déjeuner. A 10h10, son père passe à son tour, et reste environ une demi-heure, à 11h sa mère revient, à 11h10 passent son oncle R et sa tante R. A 11h40, elle fait une promenade dans le centre où elle rencontre des connaissances. A 13h30 elle déjeune chez ses parents. A 16h00, elle est au téléphone avec sa belle-mère, à 16h20, elle va voir son oncle et sa tante R. chez eux, où elle retrouve huit cousins, sa mère, son père et deux autres tantes. Elle y reste trois heures. Elle rentre chez elle à 19h30. A 21h00 elle laisse son fils à sa mère et va à la pizzeria avec des amis [...] Le temps de la socialité n'a pas de fractures, il est continu et coulissant comme la parentèle"⁴⁰⁸

On est frappé par la similitude avec les pratiques de sociabilité observées dans les familles de notre échantillon regroupées en immeuble, où les journées sont également rythmées par les visites familiales.

Mais cette situation de "semi-cohabitation" dans un immeuble a des effets sur la sociabilité de toute la parentèle, pas seulement sur celle des parents-voisins résidant dans l'immeuble... En créant un pôle où se concentrent les contacts, elle contribue à polariser aussi les pratiques des autres membres de la famille qui sont régulièrement ramenés dans l'immeuble familial. Pour ces derniers, passer voir ses parents, c'est aussi avoir une grande probabilité de voir ses frères et sœurs habitant

⁴⁰⁸ Voir GRIBAUDI, 1999, p.116 (traduction personnelle).

dans l'immeuble, ou l'occasion de dire bonjour à une vieille tante. Leurs routines familiales sont beaucoup donc plus simples que dans le cas d'un regroupement de quartier, elles sont centrée sur un seul immeuble autour duquel tourne la vie de la famille. Les regroupements familiaux en immeuble contribuent ainsi à entretenir la cohésion de la parentèle en favorisant la perpétuation de ce que les anthropologues ont appelé des "kin nodules", des "noyaux de parenté", c'est à dire des espaces où la fréquence des contacts entre parents proches géographiquement permet à l'information et à la mémoire familiale de circuler, renforçant ainsi la cohésion de toute une parentèle⁴⁰⁹.

Mais cette polarisation des sociabilités est d'autant plus forte dans notre échantillon que la "semi-cohabitation" dans un immeuble y est reproduite durablement, parfois sur plus de trois générations. On l'a vu, non seulement les individus interrogés vivent aujourd'hui sur les mêmes paliers ou à des étages voisins de nombreux autres parents, mais c'était déjà le cas durant leur enfance (voir supra chapitre XI, 1). Pour 10 des 13 individus interrogés résidant dans des immeubles de famille, la présence d'autres parents dans l'immeuble dure même depuis au moins trois générations : non seulement ils ont passé leur enfance aux côtés d'autres parents dans le même immeuble, mais c'était aussi le cas de leurs parents durant leur enfance, et d'au moins un de leurs grands-parents durant la sienne. C'est par exemple le cas de la famille de Maria-Giovanna C. (famille 1), déjà évoqué : non seulement Maria Giovanna et ses frères et sœurs se sont quasiment tous réinstallés dans la villa familiale de Mergellina, mais c'est également ce qu'ont fait la totalité de leurs oncles et tantes paternels après leur mariage, et aussi l'ensemble de la fratrie de leur grand-mère paternelle deux générations. La villa familiale appartient à la lignée paternelle de Maria Giovanna depuis les années 1870, lorsqu'elle fut achetée il y a plus de quatre générations par le grand-père maternel de sa grand-mère paternelle...

Les immeubles de famille sont donc aussi devenus au fil du temps de véritables "maisons de famille", c'est à dire des bâtiments transmis sur plusieurs générations dans une même parentèle, dont ils symbolisent les origines et à laquelle ils servent à la fois de référence symbolique et de lieu de réunion⁴¹⁰. Lieux des visites familiales informelles et lieux de passage pour les routines dans la ville, les immeubles familiaux sont donc également les lieux des fêtes de famille et un lieu de mémoire symbolique pour une parentèle élargie: on y passe presque toujours Noël, et on y fête aussi parfois les mariages. Ainsi, la villa familiale de Federica B. (famille 4) est non seulement le lieu d'une sociabilité quasi continue dans la vie quotidienne et de déjeuners dominicaux réguliers réunissant toute la parentèle proche comme on vient de le voir un peu plus haut, mais elle est aussi le lieu où une parentèle élargie se retrouve pour Noël : jusqu'à la mort de son père (intervenue peu avant l'entretien en 2005), Federica B. passait systématiquement Noël dans la villa

⁴⁰⁹ Voir FIRTH et aliter, 1969, p.142-143. Pour ces derniers, un "kin nodule" désigne un noyau d'agrégation résidentielle des membres d'une même parentèle dans un espace local permettant des interactions de face à face très fréquentes. Dans les classes moyennes anglaises qu'ils étudient, la présence de tels noyaux de parenté a des effets directs sur la cohésion de la parentèle et la transmission de la mémoire familiale.

⁴¹⁰ Ce sont en général ces trois critères (transmission inter-générationnelle, fonction symbolique et identitaire pour la famille, lieu de réunion pour une parentèle élargie) que retiennent les études récentes sur la maison de famille pour définir cette dernière. Voir par exemple PERROT, 1998, et ORTAR., 1999

familiale, dans l'appartement de ses parents, avec l'ensemble de ses trois frères et sœurs, mais aussi avec tous les frères et sœurs de son père, tous ceux de sa mère, leurs enfants et les enfants de leurs enfants... Il en est de même dans la villa familiale de Maria Giovanna C. (famille 1), qui rassemble on l'a vu 6 ménages apparentés correspondant à 17 individus, et où se côtoient parents et enfants, frères et sœurs, et également oncles et neveux, chacun dans des appartements indépendants. Là aussi les contacts sont quasi quotidiens : le père de Maria Giovanna passe la voir quasiment tous les jours, et cette dernière voit aussi son frère quasiment tous les jours, leurs enfants jouant régulièrement ensemble dans le jardin commun de la villa... La villa est aussi le lieu où tout le monde se rassemble pour Noël : le soir du 24 décembre tous ceux de la villa et également la sœur de Maria-Giovanna qui n'y réside pas se retrouvent chez ses parents pour le réveillon. Le 31 décembre, chacun dîne chez soi, mais tout le monde se retrouve après dans le jardin commun (qui a vue sur le golfe) pour voir le feu d'artifice sur la ville. La villa a également accueilli les fêtes de mariage de Maria Giovanna et de ses frères et sœurs : tous se sont mariés dans la même église (celle de la paroisse locale), et tous ont ensuite organisé la réception dans le jardin de la villa familiale. Quoi d'étonnant à ce que Maria-Giovanna définisse alors la villa comme "le lieu de sa vie" ?

Ainsi, l'une des originalités de notre échantillon est que ces vieilles familles de la bourgeoisie ne possèdent pas seulement des "maisons de famille" rurales, elles possèdent aussi souvent des maisons de famille dans la ville. Palais nobiliaires, immeubles familiaux des beaux quartiers, villas des collines permettent en quelque sorte de rendre permanente et quotidienne la fonction que les maisons de famille rurales ne jouent que de manière temporaire, le temps d'un week end ou des vacances : celle de permettre à une parentèle élargie d'entretenir sa cohésion en se retrouvant dans un lieu symbolique de son identité. C'est d'ailleurs ce rôle des maisons de famille – rurales comme urbaines- qui expliquent les liens très forts qui peuvent unir certains individus interrogés avec des parents parfois éloignés, et en particulier leurs cousins : le fait d'avoir "semi-cohabité" durant leur enfance dans le même immeuble crée des liens forts et durables entre cousins, analogues à ceux que la "cohabitation" dans le même logement peut créer entre les membres du foyer conjugal. Maria C. (famille 41), une magistrate de 56 ans résidant à Posillipo, passe ainsi Noël chez elle avec sa mère et quatre de ses cousins germains avec leurs femmes et leurs enfants, car ces derniers ont passé leur enfance dans le même immeuble qu'elle, et elle les considère donc comme ses frères...

Au total, cette étude des espaces de vie familiaux a bien montré les importants "effets de lieu" qui influencent la sociabilité familiale. Cette dernière est certes favorisée par la proximité résidentielle, mais elle a également besoin de lieux concrets et spécifiques pour se maintenir, des lieux assez grands et "centraux" pour pouvoir accueillir une parentèle élargie, mais aussi et surtout des lieux qui soient symboliquement fédérateurs, assez chargés d'histoire et porteurs d'identité pour susciter un attachement durable de la part d'une parentèle nombreuse. Si les relations parent-enfants restent fortes toute la vie et assez indépendantes de la distance ou de l'espace, les liens de fratrie et surtout les liens entre parents plus éloignés se renforcent considérablement lorsqu'ils "s'organisent dans l'espace" pour reprendre

l'expression d'Arnaldo Bagnasco⁴¹¹, lorsqu'ils peuvent s'appuyer sur des lieux concrets et symboliques de réunion régulière. La bourgeoisie napolitaine a réussi à se créer et à perpétuer de tels lieux dans les beaux quartiers de la ville : le grand appartement des parents qu'une soeur reprend après leur mort et qui peut continuer à accueillir de temps en temps la fratrie adulte, le vieil immeuble de famille auquel ceux qui ont quitté Naples restent attachés et dans lequel ils reviennent pour passer Noël... Ces lieux stables et identitaires, certes recomposés et réaménagés, mais souvent conservés sur plusieurs générations, ont permis aux vieilles familles de la bourgeoisie de réussir, malgré l'amenuisement des fortunes et l'importance de l'émigration, à maintenir un ancrage durable dans les beaux quartiers de Naples.

2. Des réseaux amicaux en partie territorialisés dans les beaux quartiers

Les lignes qui précèdent ont montré l'importance de la sociabilité familiale dans la vie quotidienne des personnes interrogées et de leur famille. Mais il ne faut pas non plus en conclure que la parentèle "épuise" tous leurs contacts, et que la famille constitue l'unique centre de leur vie sociale. Toutes les personnes interrogées entretiennent également un vaste réseau d'amis avec lequel ils ont des contacts tout aussi fréquents dans la vie quotidienne. Ces réseaux d'amis ont trois caractéristiques principales dans les familles étudiées. Tout d'abord, s'ils peuvent parfois se substituer à la famille et devenir le centre des systèmes de relations, la norme est plutôt celle d'une juxtaposition entre réseaux amical et familial, sans que l'un prenne véritablement plus d'importance que l'autre. D'autre part, sur le plan géographique, les réseaux d'amis apparaissent assez dispersés au plan national, mais relativement concentrés dans la ville, où ils conservent toujours un ancrage dans les beaux quartiers. Enfin, les réseaux amical et familial ne se superposent pas (les amis ne sont pas des parents) même s'ils sont liés. Cet ancrage local des réseaux d'amis explique aussi pourquoi les conjoints sont majoritairement choisis dans les beaux quartiers de la ville.

a. Dans les beaux quartiers : une sociabilité amicale plus importante que la sociabilité familiale ?

La grande majorité des personnes interrogées ont insisté sur le fait que, même s'ils avaient des contacts très fréquents avec leur famille, ils avaient également un important réseau d'amis. Des études récentes sur les classes

⁴¹¹ Voir BAGNASCO, 2003, p.63-65. Arnaldo Bagnasco distingue ce qu'il appelle "l'organisation sociale *de* l'espace" (ou comment la société transforme l'espace physique), de "l'organisation sociale *dans* l'espace", qui désigne le processus par lequel la société "prend forme" dans l'espace concret, en s'appuyant sur un certain nombre de lieux permettant concrètement les interactions sociales (Bagnasco reprend le concept de "locale", forgé par Giddens et désignant un espace reconnu pour certaines formes d'interactions sociales, voir GIDDENS, 1987).

supérieures des beaux quartiers de Naples ont même montré que dans ce milieu, les contacts avec les amis dans la vie quotidienne tendent à être plus importants que les contacts avec la parentèle. Parmi les médecins ou les ingénieurs de Chiaia, ce sont les solidarités de classe d'âge et de genre qui tiennent la première place dans les réseaux de relations quotidiens, et non la famille ⁴¹². Dans notre échantillon cependant, il ne semble pas que ce soit le cas : contacts familiaux et contacts amicaux semblent relativement bien équilibrés⁴¹³, sans que l'un prenne véritablement le pas sur l'autre. Cela tient sans doute à la construction de notre échantillon centré sur des familles de la vieille bourgeoisie anciennement établies dans les beaux quartiers, et donc marquées en général par un fort ancrage local et une grande proximité résidentielle entre parents qui favorise les contacts dans la famille. Toutefois, pour 5 des 50 individus témoins, les amis jouent clairement un rôle beaucoup plus important que les parents dans la vie quotidienne, se substituant même en quelque sorte à la famille. Il s'agit soit de personnes dont les familles ont été déstructurées par les séparations et l'émigration, soit d'individus ayant eu une forte ascension professionnelle et sociale qui a entraîné une mobilité géographique et une prise de distance avec la famille d'origine.

Emanuela R. (famille 8), une chef d'entreprise née à Naples en 1963 est bien représentative du premier cas : les amis – qui sont ici surtout des amies – sont venus se substituer à une famille fortement déstructurée par l'amenuisement de sa fortune, la mobilité géographique et des séparations répétées... Pourtant issue de deux familles nobles de riches propriétaires terriens, Emanuela n'a quasiment rien hérité d'un patrimoine qui s'est totalement amenuisé en deux générations, et a connu une très forte mobilité géographique durant son enfance, au gré des voyages et des séparations de ses parents. Ces derniers, qui vivaient en concubinage après s'être chacun mariés une première fois avant la seconde guerre mondiale, ont émigré quelques années en Argentine, où son père pensait refaire sa fortune, avant de revenir dans les environs de Naples et de se séparer quand Emanuela avait huit ans. Sa mère s'est ensuite stabilisée dans les beaux quartiers de Naples, où Emanuela a passé son adolescence et s'est mariée à 27 ans, avant d'être à son tour quittée par son mari en 1990... A part sa mère, à qui Emanuela a toujours été très liée et avec laquelle elle a toujours habité, (mais cette dernière est aujourd'hui décédée) Emanuela se considère "sans parents". Elle n'a jamais plus eu de contact avec son père et sa famille paternelle depuis la séparation de ses parents. Les contacts avec son ex-mari et sa belle-famille sont difficiles. Elle a bien deux demi-frères issus du premier mariage de sa mère, mais ils ont 20 ans de plus qu'elle et n'ont jamais vécu avec elle, si bien qu'elle a peu de contacts avec eux. Emanuela, qui élève donc seule ses trois enfants tout en dirigeant son entreprise s'appuie en revanche sur un important réseaux d'amies du même âge, dont beaucoup sont des voisines (l'une d'elle habite même à un étage inférieur dans le même immeuble). C'est également

⁴¹² Voir GRIBAUDI, 1998 et 1999, p.111-113

⁴¹³ Je dis "ne semble pas" car les entretiens ne permettaient pas de saisir et de comptabiliser les contacts amicaux avec une précision aussi grande que celle de l'étude de Gabriella Gribaudo citée ci-dessus, qui est fondée sur l'enregistrement quotidien pendant 15 jours sur un cahier par les enquêtés de l'ensemble de leurs contacts... Pour ma part je me suis appuyé sur ce que les enquêtés ont bien voulu me dire de leurs amis : la fréquence des contacts avec eux (quotidienne, hebdomadaire ou plus espacée) et la résidence de leurs meilleurs amis...

avec ses amies qu'elle part le week-end régulièrement à Ischia. Voici comment Emanuela résume sa situation :

"C'est une famille dévastée par le temps, en fait, je, je me considère sans parents. J'ai quelques parents à Naples, mais si j'avais besoin d'aide, ce seraient les dernières personnes que j'appellerais. Heureusement j'ai beaucoup d'amies" (*Entretien n°8A avec Emanuela R., mars 2005*)

On retrouve une situation très similaire chez deux autres femmes interrogées dans notre échantillon : à chaque fois l'amenuisement des fortunes, la répétition des séparations reconduites à chaque génération et l'émigration en Italie ou à l'étranger se conjuguent pour déstructurer la parentèle. Les réseaux d'amis – qui sont toujours des réseaux de classes d'âges et de genre : ces femmes ont avant tout des amies du même âge - viennent alors véritablement se substituer à la famille.

Mais chez les deux autres personnes pour lesquelles le réseau amical joue un rôle prépondérant, c'est moins la déstructuration de la parentèle qu'une trajectoire d'ascension sociale qui explique la prise de distance avec la famille d'origine. C'est très net pour Carlo A (famille 13) un haut dirigeant d'entreprise né à Naples en 1946. Ce dernier est issu d'une famille modeste du quartier ouvrier de Bagnoli, dans la banlieue Ouest de Naples. Son père travaillait dans le gros complexe sidérurgique de l'Ilva. Mais après de brillantes études Carlo a rapidement fait carrière dans l'industrie à Naples, successivement manager, "dirigeant" et directeur général de plusieurs sociétés de groupes importants d'envergure nationale : l'AlfaSud, la Finmeccanica etc... Il s'est marié en 1973 avec une femme des beaux quartiers et s'y est installé définitivement, d'abord en location, puis dans un bel appartement des hauteurs de Chiaia, qu'il a acheté entièrement sans aide familiale, grâce à un emprunt bancaire. Il est le seul de sa famille à avoir habité dans les beaux quartiers de la ville : ses parents sont toujours restés à Bagnoli, sa sœur habite à Pozzuoli, toujours dans la banlieue ouest de la ville. Mais à cette distance géographique avec la parentèle s'ajoute une prise de distance sociale, qui n'est pas liée à des conflits particuliers, mais "s'est faite peu à peu" selon Carlo : Carlo ne voit sa sœur que deux ou trois fois par an, et ne voyait pas non plus très régulièrement ses parents avant leur mort. Les contacts sont en revanche plus fréquents avec son fils, qui habite à Bagnoli et y travaille... En revanche les contacts sont fréquents avec les amis du quartier, qui sont souvent des collègues de travail. La sociabilité de Carlo est désormais beaucoup plus intégrée aux réseaux de Chiaia et des beaux quartiers que tournée vers sa famille d'origine et la banlieue phlégréenne dont il est issu, et cette intégration est en quelque sorte la marque de sa réussite sociale.

Mais la situation de Carlo est très originale dans notre échantillon car si ce dernier appartient clairement aujourd'hui aux classes supérieures, il n'est pas un bourgeois : ses origines sont modestes et sa fortune récente. Il constitue un bon "cas négatif" au sein de notre échantillon en faisant ressortir les différences qui peuvent exister entre une cadre d'entreprise d'origine modeste et s'étant fait quasiment tout seul, et la vieille bourgeoisie de la ville, où le maintien de la position sociale s'appuie sur une forte cohésion familiale. Pour la grande majorité des familles étudiées, on n'observe pas de substitution nette entre amis et parents, ou alors des

substitutions passagères liée au cycle de vie⁴¹⁴. Réseau familial et réseau amical apparaissent en effet tous les deux fortement territorialisés dans les beaux quartiers, ce qui permet des contacts très fréquents avec les uns comme avec les autres...

b. La géographie des réseaux amicaux : un ancrage maintenu dans les beaux quartiers

26 des 50 individus témoins ont cité avec assez de précision les lieux de résidence de leurs meilleurs amis. Or on l'implantation de ces réseaux d'amis présente de fortes analogies avec ce que l'on constaté au sujet des réseaux de parenté : ils peuvent être dispersés à l'échelle nationale, mais restent concentrés dans la ville, où ils sont toujours majoritairement ancrés dans les beaux quartiers. C'est que cette territorialisation des réseaux d'amis dans les beaux quartiers est justement liée à l'ancienneté et à la stabilité de l'implantation résidentielle des familles dans ces quartiers, car l'une des caractéristiques fortes réseaux d'amis des personnes interrogées, c'est la place qu'y tiennent les amis d'enfance, rencontrés dans les lieux de sociabilité du quartier et en particulier au lycée. Il y a dans les familles étudiées une forte longévité des amitiés nouées dans l'enfance, dans l'espace du quartier, ce qui fait que malgré la mobilité des uns et des autres, ceux qui restent dans le quartier ou reviennent s'y installer y retrouvent toujours une partie de leurs amis qui ont fait de même... Cela explique aussi pourquoi on retrouve dans la géographie des réseaux d'amis les mêmes coupures spatiales que dans celle des réseaux de parenté : les bourgeois du Vomero et des hauteurs des beaux quartiers y recrutent l'essentiel de leurs amis, tandis que les amis des bourgeois des parties basses des beaux quartiers ont une localisation très différente. Pour illustrer ces liens entre territorialisation des amis et territorialisation de la famille, on donnera plusieurs exemples de réseaux d'amis ancrés localement, avant de voir comment les évolution du cycle de vie ne remettent que partiellement en cause cet ancrage.

Serena F., (famille 21) une enseignante née à Naples en 1949, fournit un bon exemple d'un réseau amical et familial fortement ancré dans les hauteurs des beaux quartiers, sur la colline du Vomero. La famille de cette dernière est arrivée dans le quartier au cours des années 60 et elle s'est progressivement installée dans un même immeuble où elle a acheté quatre appartements : d'abord les parents de Serena, puis ses grands-parents maternels, et enfin sa tante maternelle. C'est encore dans cet immeuble que Serena vit aujourd'hui, tout comme son frère à l'étage du dessous. Sa nièce habite également dans l'immeuble d'à côté. Or c'est aussi dans un groupe de rues voisines que se regroupent l'essentiel des amies de Serena, dont beaucoup sont des amies d'enfance. L'une d'elle est même une voisine d'enfance qui a suivi un parcours résidentiel analogue à celui de Serena : ses parents sont arrivés dans l'immeuble à la fin des années 50, et ont divisé leur appartement en deux pour lui en donner une partie au moment du mariage. Elle habite donc toujours dans l'immeuble

⁴¹⁴ Comme on l'a dit plus haut, la sociabilité familiale varie en effet beaucoup avec le cycle de vie, et décline notamment durant les périodes où le nombre de parents se réduit. C'est particulièrement net dans la période qui suit la mort de la génération des parents mais précède l'installation des enfants et la naissance des petits-enfants, lorsque les ascendants ont disparu, mais que les descendants n'ont pas encore pris le relais dans l'orientation de la sociabilité...

aujourd'hui, plusieurs étages au dessus de chez Serena. Une autre amie d'enfance, du lycée, habite dans l'immeuble d'à côté, c'est Serena elle même qui l'a aidé à trouver l'appartement après sa séparation... Un autre couple d'amis vit également dans la rue, car il a voulu se rapprocher de la mère malade de la conjointe, une amie de lycée de Serena... Les autres habitent plus loin dans le quartier. A Chiaia, dans la zone basse des beaux quartiers, Serena ne dit avoir qu'un couple d'amis qu'elle voit régulièrement. Quant au centre historique, elle y va très peu et n'y compte aucun ami proche.

Cet exemple montre à quel point rétention familiale et rétention amicale apparaissent liées, et se conjuguent pour créer un fort ancrage local dans le quartier d'origine. Parmi ce groupe d'amies d'enfance, certaines se sont directement appuyées sur leurs amies pour trouver leur logement. Mais le regroupement des amies dans le quartier apparaît surtout comme la résultante de processus de "rétention familiale" : ces amies d'enfance ont suivi des parcours analogues et "en boucle" qui ont fini par toutes les ramener dans leurs quartier d'origine, soit du fait de la mise à disposition d'un appartement de famille, soit du fait de la nécessité de revenir "soutenir" leurs parents âgés.

On retrouve des processus analogues dans la partie basse des beaux quartiers, à Chiaia, où les réseaux d'amitié ont donc une localisation très différentes de ceux du Vomero. Ainsi, Fiametta R. (famille 31), une universitaire née à Naples en 1950 et descendant de la vieille noblesse de la ville, et qui réside aujourd'hui dans le centre de Chiaia, compte la grande majorité de ses amies proches dans son quartier : près d'une dizaine d'entre elles habitent à moins de 5 minutes de chez elle. Les autres habitent dans le centre historique, où beaucoup sont retournées vivre récemment à la suite des opérations de réhabilitation du quartier. Mais elle n'a en revanche aucun ami dans les collines et dans le Vomero. Le réseau amical d'Amalia L. (famille 42) est très similaire. Cette enseignante née en 1947 et descendant de riches familles de propriétaires terriens réside aujourd'hui à Posillipo, dans les collines des beaux quartiers, mais elle a passé toute son enfance sur la riviéra des beaux quartiers, à Chiaia, dans le centre bourgeois de la ville. Elle y a noué des amitiés durables en fréquentant l'institut du sacré cœur, l'école la plus sélect de la ville pour les filles, et continue de voir tous les mardis son groupe d'amies anciennes élèves... Ces dernières habitent aujourd'hui toutes entre Chiaia et Posillipo, et ont toutes épousé des anciens élèves du prestigieux lycée public de Chiaia, le lycée Umberto ! Les amies d'Amalia se répartissent donc aujourd'hui entre Posillipo et Chiaia, les deux quartiers les plus chics de la ville. Elle n'a aucune amie dans le Vomero, et aucune dans le centre historique...

En revanche, les individus interrogés résidant actuellement dans la vieille ville n'ont pas toujours leur réseau amical centré sur leur quartier. C'est net pour ceux qui sont retournés vivre dans le centre historique depuis les opération de réhabilitation des années 90. Ils ont certes réussi à y entraîner plus d'amis que de parents, on l'a vu, mais souvent la majorité de leurs amis habitent dans les beaux quartiers et leur réseau de sociabilité, familial comme amical, reste largement ancré dans les quartiers bourgeois. Quant aux vieilles familles nobles qui habitent encore leur palais du centre espagnol (à Montedidio etc...), le constat est analogue : elles comptent des amis dans leur quartier (souvent d'autres nobles "retenus" également dans leurs palais de famille), mais globalement, leur réseau est majoritairement implanté dans les beaux quartiers, tout comme leurs lieux de sortie, et les lieux

d'éducation de leurs enfants. On retrouve donc là les mêmes coupures et oppositions spatiales observées au sujet de l'implantation des réseaux familiaux : les habitants du Vomero ont des réseaux d'amis centrés sur leur quartier et les hauteurs des beaux quartiers. Ceux de Chiaia ont des réseaux qui s'étendent vers l'est (le centre historique) ou l'ouest (Posillipo), mais peu vers le Nord (le vomero). Ceux du centre historique ont des relations dans leur quartier, mais le centre de leur réseau se situe dans la ville bourgeoise...

Mais ce fort ancrage des amis dans le quartier est aussi un effet de la position des individus dans le cycle de vie : les trois exemples précédents concernent des femmes nées entre 1947 et 1950. Si on examine les réseaux de personnes plus jeunes, ou de jeunes adultes, l'ancrage local des réseaux apparaît beaucoup moins fort car les amis de ces derniers ont souvent émigré ou n'ont pas achevé leur "boucle" résidentielle... Ainsi le réseau des amis proches de Luciano B. (famille 4), un chercheur à l'université né en 1968, apparaît beaucoup plus dispersé, à l'échelle nationale comme à celle de la ville. Ses meilleurs amis ont pour la plupart quitté Naples et vivent dans le Nord du pays. A Naples, ces derniers vivent plutôt dans le centre espagnol et le centre historique que dans le quartier de résidence de Luciano, situé sur les pentes du Vomero, ou même dans les beaux quartiers. Luciano lui-même n'est d'ailleurs revenu que récemment dans son quartier d'origine, où son père lui a mis à disposition un appartement dans la belle villa familiale, après une période de forte mobilité qui l'a porté dans le Nord du pays et dans des quartiers plus anciens et plus populaires de Naples. Aujourd'hui, il ne cite donc que deux amis proches dans son quartier, dont un ami d'enfance qu'il avait perdu de vue et dont il s'est rapproché car il vient lui aussi d'avoir un enfant... Cet exemple est assez représentatif des réseaux d'amis des jeunes adultes qui ont été fortement dispersés par l'émigration et la mobilité résidentielle. Mais il montre aussi qu'avec le temps, des trajectoires en boucle se dessinent et que certains sont "ramenés" dans leurs quartiers d'origine par les mises à dispositions d'appartements, l'installation, la naissance des premiers enfants, ce qui peut provoquer une reconcentration au moins partielle du réseau.

Francesco A. (famille 39) fournit un bon exemple d'une telle reconcentration partielle du réseau amical au cours du cycle de vie. Ce dernier est un peu plus âgé que Luciano puisqu'il est né en 1961, et a donc achevé depuis un peu plus longtemps sa "boucle" résidentielle. Comme Luciano, Francesco a en effet eu une trajectoire en boucle : il passé un an dans le Nord, puis plusieurs années dans le centre historique de Naples dans les années 90, avant de revenir dans son quartier d'enfance, à Posillipo, d'abord chez son père, puis dans un appartement qu'il loue depuis la naissance de ses enfants. Ses amis ont souvent eu des parcours analogue si bien que son réseau est effectivement assez dispersé : Francesco compte des amis à Rome, dans le Nord, dans le centre historique de Naples etc... Mais certains ont fait comme lui et ont fini par revenir s'installer dans leur quartier d'origine à la faveur de la naissance des enfants ou de la mise à disposition d'un appartement à proximité de chez les parents. C'est le cas du meilleur ami de Francesco, un ami de lycée magistrat comme lui, qui après une période passée à Sienne et à Trapani en Sicile, est rentré à Naples, d'abord dans un quartier de la vieille ville, puis à Posillipo, son quartier d'enfance, lorsqu'il a su que sa compagne était enceinte. Les deux amis d'enfance ont eu un parcours étonnamment analogue : on y retrouve la séquence émigration / retour à Naples dans la vieille ville / retour dans les beaux quartiers

pour la naissance des enfants. Et ils se retrouvent donc aujourd'hui de nouveau à habiter l'un à proximité de l'autre dans leur quartier d'enfance...

Ainsi, au fil des entretiens un schéma semble se dessiner. L'ancienneté de la territorialisation de la famille dans les beaux quartiers y favorise la formation durant l'enfance et l'adolescence d'amitiés durables. Les études et l'entrée dans la vie professionnelle ouvrent ensuite une phase de diversification et de dispersion du réseau amical, à la fois à l'échelle nationale et à celle de la ville. Puis les phénomènes de rétention familiale ("rappel patrimonial", volonté de se rapprocher des parents âgés etc...) contribuent à ramener certains membres du réseau dans les quartiers de leur enfance, voire la majorité d'entre eux, si bien que les membres des familles étudiées comptent toujours des amis proches dans leur quartier.

Ancrage familial et ancrage amical dans le quartier se renforcent donc mutuellement, mais il ne faut pas non plus en déduire que les deux réseaux se superposent. Dans les familles de la bourgeoisie napolitaine, du moins aux générations des personnes interrogées et de leurs enfants, les amis ne sont pas des parents, et sont plutôt rencontrés dans les lieux de sociabilité du quartier (écoles, lycée, etc...), puis dans des lieux ouverts et dans le milieu professionnel. Cependant si les amis ne sont pas des parents, ils sont souvent des amis de parents ou des parents d'amis : les réseaux amical et familial ne se superposent pas mais ils s'entrecroisent dans les beaux quartiers, contribuant à "entrelacer" ou "densifier"⁴¹⁵ considérablement le réseau de relations des individus interrogés. Ainsi lorsque Rosaria R. (famille 2), née en 1973, a rencontré son mari G. par des amis communs à une fête entre jeunes à Chiaia, ils ne se connaissaient pas. Mais très vite ils ont réalisé qu'ils habitaient dans des rues voisines et que leurs familles se connaissaient : le grand-père de G. était un grand ami de la sœur du grand-père paternel de Rosaria, le père de Rosaria était très ami à un cousin de G., dont la sœur était une amie d'une cousine de Rosaria... Rosaria et G. n'étaient donc pas parents, mais leurs parents avaient des amis communs ou étaient amis, au sein d'un réseau extrêmement dense. Cette densité des réseaux de relations et leur ancrage local dans les beaux quartiers a ainsi favorisé "naturellement" leur rencontre sans que cette dernière ait été spécifiquement encouragée par leurs familles d'origine... Ce phénomène n'est pas isolé au sein des beaux quartiers de Naples et explique sans doute pourquoi on y choisit si souvent son conjoint.

c. Les beaux quartiers : une zone de recrutement des conjoints et un lieu privilégié pour les fêtes de mariage.

Les entretiens ont en effet permis d'étudier l'impact du territoire sur le choix du conjoint et les alliances, en relevant les lieux d'origine des conjoints des personnes interrogées, les lieux de rencontre entre conjoints et leur lieu de mariage.

⁴¹⁵ Rappelons que la notion "d'entrelacement" ("connectedness") d'un réseau (BOTT, 1957), plus couramment depuis appelée "densité", désigne "le rapport entre l'ensemble des relations effectivement observables pour un nombre donné d'individus et l'ensemble de ses relations possibles si chacun d'eux était lié à tous les autres" (HANNERZ, 1983, p.228). Pour faire simple : un réseau dense est un réseau où tout le monde se connaît et est en relation avec tout le monde : mes amis se connaissent tous et sont aussi amis entre eux etc...

Or pour chacun de ces trois types de lieu, l'étude permet de montrer l'importance des beaux quartiers napolitains et de l'espace local.

Tout d'abord, c'est dans les beaux quartiers napolitains que les individus interrogés ont dans leur grande majorité choisi leur conjoint : pour 75 % d'entre eux les parents de leur conjoint résidaient au moment du mariage dans les beaux quartiers napolitains, pour 20 % d'entre eux ils résidaient dans un autre quartier de la ville et pour à peine 9 % d'entre eux, il résidaient dans une autre ville ou à l'étranger. Les lieux de naissance sont un peu plus diversifiés, mais cette diversification est en partie due à la tradition qui consistait pour les femmes à retourner accoucher dans la maison de famille provinciale ou rurale quand on en possédait une. 20 % des personnes interrogées (donc une sur cinq) ont ainsi un conjoint qui est né en dehors de Campanie, ce qui n'est pas négligeable. Et cette proportion est voisine si on étudie les lieux de naissance des conjoints de leurs frères et sœurs. Au total, c'est donc toujours près de 80 % des individus et de leur fratrie qui ont épousé un conjoint originaire de Naples. Pour ceux qui ont des conjoints d'origine napolitains, c'est dans les beaux quartiers que ces derniers habitaient en grande majorité au moment de leur mariage, mais les chiffres montrent que la zone de recrutement du conjoint couvre en fait toute la "città bene". Les cas où le conjoint habitait dans un autre quartier de la ville bourgeoise sont tout aussi nombreux que les cas où il habitait dans le même quartier. C'est donc dans l'ensemble des quartiers bourgeois napolitains (Chiaia, Posillipo, Vomero) que les individus interrogés ont choisi leurs conjoints, et non dans l'espace local du voisinage.

D'ailleurs le voisinage et la proximité résidentielle n'a pas joué un rôle direct dans les rencontres des individus interrogés avec leur conjoint : ce dernier n'a pas été rencontré toujours dans le voisinage ou le quartier, mais dans des lieux "réservés" de sociabilité de la bourgeoisie de la ville, rejoignant par là les tendances générales observées en matière de choix du conjoint dans d'autres pays européens⁴¹⁶. A la génération des individus témoins nés dans l'après-guerre, on peut en effet distinguer trois lieux différents de rencontre du conjoint qui reviennent constamment dans les entretiens : l'université (et en particulier les groupes politiques des années 70 liés au mouvement étudiant), les fêtes privées et les lieux de sorties entre amis des beaux quartiers, et les lieux de villégiature ou les stations balnéaires fréquentées par la bourgeoisie de la ville... Mais très souvent d'ailleurs ces lieux se cumulent, à l'image de Serena F (famille 21), née en 1949 et qui a rencontré son mari à l'université en 1968, où ils ont vécu ensemble l'incendie de la faculté par les fascistes, mais qui est sortie avec lui plus tard, dans un lido chic de Posillipo...

Les individus interrogés n'ont donc pas toujours rencontré leur conjoint dans leur quartier, puisque l'université se situe rappelons-le en dehors de la ville bourgeoise, dans le centre historique, et que nombre de rencontres se sont également

⁴¹⁶ Ainsi, pour la France les études classiques d'Alain Girard, puis de Michel Bozon et François Héran, ont montré une évolution importantes des lieux de rencontre du conjoint entre 1950 et les années 80 : on rencontre de moins en moins son conjoint dans le voisinage et dans des lieux contrôlés et prévus à cet effet (bals etc...), et de plus en plus dans des lieux "ouverts" non spécifiquement conçus pour la rencontre. Mais les différences restent fortes entre les classes populaires où les rencontres adviennent surtout dans des lieux publics, et les classes supérieures, où dominent plutôt les lieux de rencontre "privés" (fêtes entre amis, maisons privées), ou "réservés" (bureau, université, association etc...). Voir GIRARD, 1964, BOZON et HERAN, 1987b et 1988.

faites dans les zones de villégiature. Mais très souvent, ils se sont "découverts voisins" après leur rencontre. Les entretiens offrent plusieurs exemples saisissants de ces rencontres entre personnes a priori inconnues et qui se découvrent "a posteriori" voisines, ou qui réalisent que leurs familles se connaissaient ou qu'elles ont des amis communs. C'est par exemple le cas de Maria Teresa B. (famille 35), née en 1950, et qui a rencontré son mari à une fête entre amis dans le vomero : lorsque ce dernier lui a proposé de la raccompagner chez elle et qu'ils sont arrivés devant sa résidence, ils ont réalisés qu'ils y habitaient tous les deux... Donatella V. (famille 36), née en 1949 a quant à elle rencontré son mari à l'université, mais ce dernier habitait en fait à quelques rues de chez elle dans le Vomero. Adele C., née en 1949 (famille 43), a rencontré son mari sur un bateau, car les deux faisaient beaucoup de voile à une époque où les bateaux de plaisance étaient très peu nombreux dans le golfe de Naples. Ils résidaient à cette époque dans deux quartiers différents des collines des beaux quartiers, mais se sont aperçus en discutant que leurs parents se connaissaient : ils étaient tous les deux entrepreneurs dans la construction et travaillaient souvent ensemble. Fiametta R. (famille 31), née en 1949, a quant à elle rencontré son mari à l'âge de 15 ans à Ischia : les deux familles étaient en fait voisines à la mer et à la ville, résidant toutes les deux dans des rues proches de Chiaia ... On retrouve donc dans ces exemples cet entrecroisement des réseaux évoquée plus haut : les amis et les conjoints ne sont pas des parents, mais ce sont souvent des amis de parents ou des voisins de parents, et c'est parce que les réseaux de relations sont à la fois denses et ancrés localement, qu'ils favorisent les rencontres au sein de la même micro-société.

Avec des conjoints très majoritairement originaires de Naples et le plus souvent des beaux quartiers de la ville, rencontrés par l'intermédiaire de lieux de sociabilité ou des réseaux de relation de la bourgeoisie de ces beaux quartiers, quoi d'étonnant à ce que les fêtes de mariage des individus interrogés aient également lieu dans les beaux quartiers de la ville ? Cela est net pour les lieux de célébration du mariage : dans ce domaine les traditions napolitaines voulant que le mariage ait lieu dans la paroisse d'origine de l'épouse ont été bien respectées. C'est donc pratiquement tout le temps dans des églises des beaux quartiers, dans le quartier d'origine de l'épouse, qu'ont eu lieu les mariages des personnes interrogées : l'église de l'Ascensione à Chiaia en particulier a accueilli de nombreux mariages à la génération des individus témoins comme à celle de leurs parents.

En revanche, pour la réception familiale qui suit la célébration du mariage⁴¹⁷, les lieux sont plus diversifiés et on observe surtout une nette évolution chronologique. En effet, jusque dans les années 60, et donc surtout pour les mariages des parents des individus interrogés (qui eux se sont mariés à partir du début des années 70), les réceptions se tenaient dans des lieux mondains des beaux quartiers : surtout dans les salons des hôtels de luxe du front de mer (à Santa Lucia), mais aussi parfois dans les clubs sélects et les restaurants chics de Chiaia. En revanche, à partir des années 70, et donc pour la génération des individus interrogés et celle de leurs

⁴¹⁷ Dans la tradition napolitaine, la messe de mariage à l'église est suivi d'un grand déjeuner (appelé réception ou "ricevimento") réunissant les familles des deux conjoint et les amis de leurs parents, mais qui ne se prolonge pas en fête dans la soirée. C'est d'ailleurs une tendance générale en Italie : la pratique du "ricevimento", autrefois limitée, tend à se diffuser dans toute la société depuis les années 50. Voir BARBAGLI et aliter, 2003, p.138-148.

enfants, les réceptions ont de plus en plus tendance à se tenir dans des lieux familiaux et privés, en particulier dans les vieilles maisons de famille urbaines ou périurbaines. Ainsi, Fiametta R. (famille 31), qui s'est mariée en 1972, a été l'une des premières de sa famille à ne pas faire la réception de son mariage dans les grands-hôtels du front de mer, mais elle a tout de même perpétué la tradition en choisissant un autre lieu mondain : le club de tennis de la "villa comunale" de Chiaia, l'un des plus sélect de la ville... Pour Giulia E. (famille 5), qui s'est mariée en 1969, la rupture a été plus nette : alors que ses parents avaient fêté leur mariage dans l'appartement urbain de sa mère, elle a été l'une des premières à choisir de faire la réception de mariage dans la maison de famille rurale (ou plutôt périurbaine), située sur les hauteurs de la péninsule sorrentine, et qui est dans la famille depuis le début du 19^e siècle. C'est dans cette maison de famille qu'ont lieu depuis les fêtes de mariages de la famille : la fille de Giulia y a fêté son mariage et également sa nièce... La tendance est encore plus nette pour les membres des familles étudiées qui se sont mariés dans les années 80 : ainsi la totalité des 4 frères et sœurs d'Antonella L. (famille 38), une universitaire née en 1960, ont fêté leur mariage dans la villa familiale située en bord de mer dans le golfe de Pozzuoli, et c'est également là que devait se marier une nièce d'Antonella en 2006... Rosaria R., née en 1973 (famille 2), a quant à elle réutilisé une vieille villa vésuvienne appartenant à une tante éloignée pour sa réception de mariage... Lorsque la famille ne possède pas de maison de famille dans le golfe et les environs de Naples, c'est souvent la maison de famille urbaine qui est utilisée. On l'a vu avec la famille de Maria Giovanna C. (famille 1) : cette dernière et ses deux frères et sœurs qui se sont mariés ont fait leur réception dans le jardin de la villa familiale des hauteurs de Posillipo.

Comment interpréter ce repli de la réception matrimoniale depuis les lieux mondains des beaux quartiers vers des maisons de famille privées ? Tout d'abord, cela marque en quelque sorte un retour à la tradition car dans l'aristocratie, avant la deuxième guerre mondiale, les mariages avaient plutôt lieu dans le palais familial (à la fois la réception et la messe car les palais possédaient souvent une chapelle...). Faut-il y voir le signe d'un déclin de certains lieux mondains des beaux quartiers, les clubs et les hôtels de luxe désormais ouverts aux nouvelles familles ne jouant plus le rôle distinctif qu'ils avaient à une époque ? Ou un signe de l'amenuisement des fortunes dans les vieilles familles qui voient dans le repli patrimonial sur leurs vieilles maisons de famille à la fois un moyen économique de manifester leur prestige social et un réel élément de distinction par rapport aux "nouvelles familles" ? Ou encore une tendance générale de la bourgeoisie européenne, l'utilisation des maisons de famille pour les mariages ayant été observée dans les élites d'autres pays d'Europe ? Sans doute y-a-t-il un peu de tout cela. D'autres études viendront peut-être apporter des réponses à ces questions auxquelles les entretiens ne m'ont pas permis de répondre.

En revanche je pense qu'il ne faut pas voir dans ce déplacement des fêtes de mariage depuis les lieux mondains de Chiaia vers des maisons de familles une prise de distance symbolique avec les beaux quartiers. Car, on l'a dit, ce sont souvent des maisons de familles urbaines qui sont utilisées, ou alors périurbaines (des villas du golfe de Naples), mais les cas de fêtes de mariage situées dans des maisons de famille rurales éloignées de Naples demeurent en revanche très rares. La plupart du temps, on fait sa réception dans les beaux quartiers, ou autour de Naples à proximité de ces derniers, et bien souvent avec vue sur eux : on déjeune sur la terrasse de la

villa familiale de la péninsule sorrentine, avec dans le fonds la vue sur le golfe et la ville, au loin... La messe dans la paroisse des beaux quartiers, et la réception dans les les maisons de famille du golfe sont complémentaires et affirment toutes les deux une même appartenance à un territoire et à ses codes.

3. L'ancrage local et familial : une caractéristique typique des "beaux quartiers" de centre-ville ?

Ainsi, les vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine ne sont pas seulement fortement concentrées dans leur quartier sur le plan résidentiel, elles y sont aussi profondément ancrées sur le plan des pratiques, des relations sociales, et des attaches symboliques. Cela tranche donc nettement avec l'image de classes supérieures déterritorialisées, voire mondialisées, parfois mise en avant par les études récentes de sociologie des élites⁴¹⁸. L'ancrage local des réseaux familiaux et sociaux dans les pays occidentaux est en effet plutôt associé aux classes populaires. Il est souvent présenté comme une spécificité des vieux quartiers ouvriers européens ou des quartiers ethniques d'immigration récente d'Amérique du Nord, où la proximité familiale sert de support à un ancrage en profondeur des réseaux de relations dans l'espace local et à une entraide indispensable dans la vie quotidienne. Mais, comme le notait déjà Ulf Hannerz en 1980, "bien que les anthropologues l'aient moins souvent remarqué, l'enclavement (*encapsulation*) est également le mode de vie [urbain] des classes supérieures", car ces dernières ont "tendance au cloisonnement et à choisir dans leur propre milieu leurs époux, leurs voisins et leurs compagnons de loisirs"⁴¹⁹. Comment interpréter et expliquer cette force de l'ancrage local dans les classes supérieures ? Et quelles différences présente-t-elle par rapport aux formes de territorialisation locale observées dans les classes populaires ?

⁴¹⁸ C'est notamment le cas de certaines études centrées sur les nouvelles élites de la mondialisation (dirigeants et cadres supérieurs de multinationales etc...). Denis Duclos parle ainsi d'une "hyperbourgeoisie" mondialisée bien distincte des anciennes bourgeoisies nationales qu'elle serait selon lui amenée à remplacer (voir DUCLOS, 2002). Mais d'autres études restent plus nuancées, comme celles d'Anne-Catherine Wagner (voir WAGNER, 1998, 2003, 2007), qui montrent que la réalité du pouvoir économique appartient toujours aux bourgeoisies traditionnelles et nationales, "les compétences des managers internationaux" ne pouvant rivaliser "avec la légitimité que confère l'enracinement sur le territoire" (voir WAGNER, 2003, p.37), et que, surtout, il n'y a pas lieu d'opposer systématiquement ces deux milieux car c'est dans la bourgeoisie traditionnelle ancrée localement, "dans la fraction la plus traditionnelle de la grande bourgeoisie qu'on trouve le plus nettement les traits d'une classe internationale, particulièrement bien armée face au mouvement actuel de la mondialisation" (Ibid., p.39).

⁴¹⁹ Voir HANNERZ, 1983 (éd.orig. 1980), p.317. Rappelons que Hannerz distingue quatre types de "modes de vie" urbains, en fonction de la nature du réseau de relations des citadins : l'enclavement, la ségrégation, l'intégration et l'isolement. L'enclavement se caractérise par "la densité d'un seul secteur du réseau individuel" (p.316), il concerne donc des individus qui en quelque sorte ne fréquentent qu'un seul monde, car ils "vivent , travaillent et s'amuse" toujours avec les mêmes personnes

C'est à ces questions que l'on voudrait tenter de répondre pour finir cette partie, en comparant les formes d'ancrage locales observées au sein de notre échantillon de la bourgeoisie napolitaine aux résultats d'études menées sur d'autres "beaux quartiers" européens d'une part, et au modèle du "village dans la ville" caractéristique des quartiers ouvriers d'autre part.

a. Un ancrage familial et local typique des "beaux quartiers" européens ?

La force de l'ancrage local de la bourgeoisie napolitaine dans les beaux quartiers de la ville s'explique certes par des "effets de position" : elle est liée au fait que l'échantillon étudié soit issu de la vieille bourgeoisie possédante, dont la fortune et le prestige social sont anciens et reposent avant tout sur le patrimoine, ce qui a favorisé on l'a vu une forte rétention résidentielle de la famille dans les beaux quartiers par un système de reprise des logements de famille... Les quelques "cas négatifs" de notre échantillon, résidant dans les beaux quartiers mais issus de milieux modestes l'ont confirmé : chez eux l'ancrage dans les beaux quartiers est moins fort, plus récent et il ne s'appuie pas sur la proximité familiale...

Mais si l'ancrage local est si fort dans notre échantillon, c'est que ces effets de position ont aussi été renforcés par des "effets de contexte", par des caractéristiques propres aux beaux quartiers. Deux d'entre elles ont joué un rôle particulièrement important : l'homogénéité sociale de ces quartiers d'une part, et l'ancienneté et la stabilité de leur population de l'autre. Les effets de l'homogénéité sociale du quartier sur la proximité familiale et l'ancrage local des réseaux de relations est très clair dans notre échantillon. On l'a vu, les personnes interrogées résidant dans les beaux quartiers ont en général la majorité de leur parentèle napolitaine qui résident dans leur quartier, ainsi que l'essentiel de leurs amis, alors que pour ceux qui habitent dans le centre historique, très contrasté socialement, l'ancrage dans le quartier est beaucoup moins fort. Ceux qui y sont retournés après les réhabilitations des années 1990 n'y ont pas entraîné leurs parents. Ils y ont certes attiré des amis, mais en général l'essentiel de leur réseau reste centré sur les beaux quartiers. Quant aux vieilles familles nobles qui habitent encore leur palais familial du centre espagnol, également très contrasté socialement, elles se regroupent en général dans le même immeuble, mais essaient peu dans le quartier, et là encore, l'essentiel de leurs amis, de leurs pratiques de la ville, de leurs lieux d'éducation et de sociabilité se situent en fait dans les beaux quartiers de l'Ouest de la ville... On voit bien ici que la concentration résidentielle de la famille dans un quartier ne suffit pas à y susciter un ancrage social. Encore faut-il que ce quartier soit assez homogène socialement pour permettre aux habitants d'y choisir leur conjoint, leurs amis, leurs écoles etc... Cela peut paraître évident mais cet effet de la composition sociale du quartier a souvent été sous-estimé dans les études sur l'ancrage familial dans la ville. Marcel Roncayolo le soulignait à juste titre au sujet de l'interprétation du fameux "familialisme ouvrier", qui est peut-être moins une caractéristique du monde ouvrier en lui-même qu'une conséquence d'un type particulier de quartier ouvrier marqué par une forte homogénéité sociale : c'est cette homogénéité sociale qui, quelque soit la

classe sociale et quelque soit le quartier, finit par y encourager l'ancrage local et la formation d'un "monde clôt"⁴²⁰.

Mais outre l'homogénéité sociale des beaux quartiers, c'est surtout l'ancienneté et la stabilité de leur population qui y ont favorisé un ancrage local si profond. On l'a vu, la construction des beaux quartiers de Naples remonte à la deuxième moitié du 19^e siècle, et dans notre échantillon les plus vieilles familles s'y sont établies dès la belle époque. Pour la grande majorité des familles étudiées, leur présence dans les beaux quartiers remontent à au moins deux générations, et pour un tiers d'entre elles à plus de trois générations : ce sont les grands-parents ou les arrière-grands-parents des personnes interrogées (nées dans les années 50) qui s'y sont installés. C'est cette ancienneté, puis cette stabilité familiale dans un quartier homogène socialement qui y a permis une territorialisation en profondeur : les amis y sont des amis d'enfance, et souvent des amis de famille, les logements y sont des logements de famille voire des maisons de famille suscitant un attachement affectif et symbolique très fort etc... La force de l'ancrage local des familles étudiées s'explique donc aussi par leur position dans un "cycle d'intégration urbaine"⁴²¹ : c'est non seulement l'ancienneté de leur fortune et de leur patrimoine, mais aussi l'ancienneté de leur présence dans le quartier qui contribue à y retenir leurs membres et à y ancrer leurs réseaux de relations. Cette ancienneté est assez importante pour avoir permis un processus de territorialisation familiale et sociale dans le quartier, mais aussi assez récente pour que le processus de division des patrimoines, et de complexification du bâti et des populations typique des quartiers anciens n'y soit pas trop avancé. C'est cette position intermédiaire des beaux quartiers dans le cycle urbain qui y renforce considérablement les phénomènes de proximité familiale et d'ancrage local⁴²². Dans la vieille ville de Naples, le turn-over des logements et des

⁴²⁰ Voir RONCAYOLO, 1997, p.86. C'est aussi ce qu'avait remarqué Elisabeth Bott dès les années 50, en soulignant que l'homogénéité sociale d'un quartier favorisait "la localisation" du réseau familial et également sa densité. (voir BOTT, 1957, p.103).

⁴²¹ On reprend ce concept à Maurizio Gribaudi (voir GRIBAUDI, 1987), qui l'a utilisé pour désigner la trajectoire à la fois intra et intergénérationnelle, d'intégration spatiale et socioprofessionnelle des ouvriers originaires des campagnes dans la ville de Turin. Ce dernier a l'intérêt de montrer que c'est l'ancienneté dans la ville et le parcours de la famille sur plusieurs générations, plus que la trajectoire individuelle, qui explique les mobilités dans l'espace physique et social de la ville.

⁴²² Le même constat vaut pour les quartiers ouvriers assimilés au modèle du "village dans la ville". Les travaux de Young et Willmott constituent une des meilleures illustrations de l'influence du cycle d'intégration urbaine sur la proximité et les relations familiales. Ces derniers ont en effet comparé la situation du vieux faubourg ouvrier londonien de Bethnal Green avec celle du quartier neuf de Greenleigh, situé à 35 km du précédent, et où une quarantaine de familles ouvrières originaires de Bethnal Green allèrent se reloger dans les années 60 (WILLMOTT et YOUNG, 1957 et 1968). Alors que le vieux faubourg ouvrier se caractérisait par une très forte proximité résidentielle entre parents et un superposition des réseaux de parenté, d'amitié et de voisinage, le déménagement dans le lotissement neuf de Greenleigh entraînait une prise de distance avec la parentèle et avec le quartier de résidence. Mais cette "distanciation familiale" provoquée par le déménagement en périphérie n'était peut-être à son tour qu'une étape liée la nouveauté dans le quartier. Comme le note avec justesse Martine Segalen, "opposer Bethnal Green et Greenleigh est quelque peu factice car le rôle du temps y est bien différent [...]". Il y a fort à parier qu'après dix ou vingt années de

populations a complexifié la structure sociale et compliqué les stratégies d'agrégation sociale, tandis que dans les nouvelles zones de résidences chics de la périphérie, l'homogénéité sociale est plus forte mais les quartiers trop récents pour qu'un processus d'ancrage ait eu le temps de se mettre en place...

Mais bien sûr, dans les beaux quartiers ces "effets de contexte" ne fonctionnent pas à sens unique : l'homogénéité sociale et l'ancienneté de la population du quartier y favorisent l'ancrage familial et social, qui à son tour renforce l'homogénéité et la stabilité résidentielle de la population du quartier... On en a vu de nombreux exemples en décrivant les processus de rétention patrimoniale ou relationnelle dans les beaux quartiers (voir supra, chapitres VII et VIII). Proximité familiale, homogénéité sociale et stabilité résidentielle se renforcent mutuellement, ce qui contribue à favoriser une troisième caractéristique de ces beaux quartiers, sur laquelle on a déjà insisté, à savoir leur relative "inertie" spatiale et sociale. Le contrôle patrimonial de la bourgeoisie sur les mutations de logements, qui échappent en grande partie au marché, l'appui sur les amis et les relations pour trouver ou attribuer un logement, ralentissent les effets de recomposition sociale du quartier et créent une inertie que seule la pression des bureaux et du monde des affaires réussit localement à altérer. C'est sans doute par ces effets d'inertie liés à l'ancrage des réseaux et au contrôle sur le foncier que l'on peut s'expliquer la relative "longévité" des quartiers bourgeois soulignée en première partie (voir supra, chapitre III).

L'ancrage local et familial de la bourgeoisie napolitaine ne renvoie donc pas seulement aux spécificités d'un milieu social, il est aussi une caractéristique d'un type de quartier bourgeois : les "beaux quartiers", c'est à dire des quartiers bourgeois assez homogènes socialement et assez anciens pour avoir permis à un processus de territorialisation familiale de se mettre en place, mais aussi assez récents (pas antérieurs à 1850) pour que le processus de complexification fonctionnel, social et morphologique caractéristique des centres anciens y reste encore limité. On retrouve en effet des phénomènes analogues de concentration familiale et d'ancrage dans l'espace local dans d'autres "beaux quartiers" de villes européennes, à l'image du Neuilly des grandes familles étudié par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot. Dans la plus riche commune de l'agglomération parisienne et de France, ces derniers observent en effet "une grande concentration du milieu familial, parents, enfants mariés, oncles et tantes" résidant dans un "périmètre restreint"⁴²³. L'exemple que les auteurs donnent de la famille du général en retraite Lacroix présente de telles analogies avec nos familles napolitaines de Chiaia qu'on se permet de le citer ici entièrement :

"Il est certain, l'attachement à Neuilly, parce que j'y ai toujours habité. Une bonne partie de ma famille habite Neuilly et habitait Neuilly. J'ai un certain nombre de frères et sœurs qui habitent Neuilly, une partie dans le même immeuble que moi, et une partie rue Saint-Pierre où j'ai un frère et une sœur qui ont épousé la sœur et le frère qui habitaient dans le même immeuble. En plus ma femme est née à Neuilly, sa mère est née à Neuilly, sa grand-mère

résidence, les réseaux familiaux se sont reconstitués, et avec eux, un processus d'enracinement local" (voir SEGALIN, 1996, p.104)

⁴²³ Voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989, p.40.

est née à Neuilly. On connaît tous les anciens de Neuilly" (*entretien avec le général Lacroix*, cité par PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989, p.40)

On retrouve dans cette citation plusieurs éléments caractéristiques de notre échantillon de familles napolitaines : l'importance de la proximité résidentielle familiale, la présence de cohabitations familiales au sein des mêmes immeubles, la stabilité familiale dans le quartier sur plusieurs générations qui permet d'y nouer des relations denses et de s'y insérer en profondeur si bien que le quartier est parfois assimilé à un "village" où "tout le monde se connaît"⁴²⁴... Il s'agit là bien sûr d'un exemple extrême et les auteurs n'ont pas étudié en détail l'ampleur, la diffusion et les formes de l'ancrage familial de la bourgeoisie parisienne dans les beaux quartiers. On est de plus ici dans un univers culturel où les "liens forts" dans la famille sont moins marqués qu'en Europe du Sud, et il est probable que les phénomènes de reprise de logements de famille liés à l'installation des enfants par les parents, ou les cohabitations en immeuble y sont moins diffus... Mais quelles que soient ses formes et son ampleur – que d'autres études viendront peut-être préciser – ce qui est sûr, c'est que l'ancrage local de la famille et des réseaux de relations est une caractéristique qui ne se limite pas aux quartiers bourgeois italiens ou sud-européens, on le retrouve également dans des "beaux quartiers" d'Europe du Nord...

b. Les beaux quartiers : un "village bourgeois" dans la ville ?

Mais la force de la concentration familiale et de l'ancrage local observée dans notre échantillon napolitain est-elle seulement une spécificité des "beaux quartiers " bourgeois, ou retrouve-t-on des phénomènes analogues dans tous les types de quartiers urbains marqués par une forte homogénéité sociale et un peuplement relativement ancien ? Peut-on par exemple rattacher les beaux quartiers napolitains au modèle du "village dans la ville", qui a été élaboré pour décrire les formes d'ancrage local des classes populaires ?

De nombreuses études urbaines ont utilisé en effet la métaphore du "village dans la ville" pour désigner un type de quartier où un faible turn-over des populations et l'ancienneté de l'établissement des habitants ont permis un entrecroisement et une "localisation" des réseaux de voisinage, de parenté, et de solidarité professionnelle à l'intérieur de l'espace local, ce dernier servant de cadre à l'essentiel des sociabilités et favorisant une homogénéisation des modes de vie et un fort contrôle social⁴²⁵. Or jusqu'à présent, ce modèle de quartier a surtout été présenté comme une caractéristique des vieux quartiers ouvriers des villes d'Europe du Nord⁴²⁶, ou des anciens quartiers d'immigrants des centres-villes américains⁴²⁷,

⁴²⁴ Ibid., p.41. La référence au "village" urbain apparaît souvent dans les discours des habitants de Neuilly interrogés par les auteurs, mais elle n'est pas reprise à leur compte par ces derniers.

⁴²⁵ Comme le note Yves Grafmeyer (Voir GRAFMEYER, 1995, p.80), ce sont en général ces caractéristiques communes que partagent les études utilisant la métaphore du "village urbain", et ce malgré leur grande diversité de contexte et d'approche.

⁴²⁶ Voir WILLMOTT et YOUNG, 1957. Pour d'autres études évoquant le "familialisme ouvrier" en Europe, mais sans reprendre la métaphore du village urbain, voir SCHWARTZ, 1990 et BOZON, 1984.

c'est à dire des quartiers pauvres où la cohésion spatiale de la famille et la territorialisation des réseaux d'entraide dans le quartier étaient une nécessité pour pouvoir lutter contre les aléas d'une existence marquée par la précarité. Mais ces quartiers apparaissent aujourd'hui comme les survivances d'un monde en partie révolu : celui de la localisation urbaine de la grande industrie fordiste d'un côté, celui des vieilles vagues d'immigration européenne aux Etats-Unis de l'autre.

Est-ce à dire qu'aujourd'hui la métaphore villageoise est plus pertinente pour décrire certains quartiers bourgeois, les "beaux quartiers" pouvant être assimilés à des "villages bourgeois" dans la ville ? On retrouve en effet dans nos familles de la bourgeoisie napolitaine un certain nombre de similitudes avec le modèle classique du "village urbain" tel qu'il a été décrit par Michael Young et Peter Willmott : une forte concentration résidentielle de la parentèle, qui s'accompagne de contacts quasi quotidiens entre parents et d'une sociabilité familiale intense et informelle, et qui sert de support également à un fort ancrage dans le quartier des réseaux d'amis, des mobilités et des pratiques quotidiennes. Cet ancrage suscite également une interconnaissance assez forte dans le quartier, dont les personnes interrogées se font d'ailleurs l'écho dans les entretiens en décrivant leur quartier comme un "petit monde", voir effectivement un "village", où "tout le monde se connaît". C'est par exemple le cas de Rosaria R. (famille 2) :

"Le problème c'est qu'ici, je ne peux pas sortir dans la rue sans rencontrer quelqu'un que je connais... On dit que Naples est une grande ville, mais en fait non, c'est vraiment une ville de province, tout le monde se connaît. C'est ça que j'ai apprécié à Paris, je ne connaissais personne, et même les personnes que tu connais, tu peux toujours les éviter. Non ici c'est assez pénible"
(Entretien n°2 avec Rosaria R.)

L'étude plus attentive des entretiens révèle qu'en fait, bien sûr, tout le monde ne se connaît pas dans les beaux quartiers – et encore moins à Naples – mais qu'il y règne plutôt une "interconnaissance lâche" que l'on peut effectivement retrouver dans des villes moyennes ou petites⁴²⁷. On a vu plusieurs exemples de cette interconnaissance "lâche" au sujet des rencontres du conjoint : on réalise après coup, après avoir rencontré son conjoint que les familles se connaissent ou que l'on a des amis communs (voir supra, chapitre XII, 2c)...

Mais les similitudes avec le modèle du "village urbain" ouvrier s'arrêtent là. Tout d'abord parce que, on l'a vu, l'ancrage familial repose sur des mécanismes et prend des formes concrètes très différentes dans les beaux quartiers et dans les "villages" ouvriers. Dans les premiers, la concentration de la famille et des amis dans le quartier est moins liée à la nécessité d'une entraide matérielle dans la vie quotidienne qu'à la volonté de renforcer ou de maintenir une position sociale en cultivant l'entre soi. Elle repose également sur des mécanismes patrimoniaux de

⁴²⁷ Voir par exemple GANS, 1962

⁴²⁸ On reprend ce concept "d'interconnaissance lâche" à Michel Bozon qui l'a observée dans la petite ville de Villefranche-sur-Saône, et qui se situe selon lui entre l'interconnaissance du village et l'anonymat de la grande ville : "Faire partie d'une petite ville, ce n'est pas y connaître beaucoup de gens, c'est s'intégrer peu à peu dans un réseau d'interconnaissance lâche, partager la connaissance intuitive que les individus ont des groupes et de quelques personnes symboles, participer à cette science commune du local" (voir BOZON, 1984, p.70)

transmission des logements de famille, voire des immeubles de famille, qui donnent lieu à des formes originales de "semi-cohabitation" dans des maisons de familles urbaines anciennes et symboliques... Mais surtout, la principale différence avec le modèle du village dans la ville tel que l'ont décrit Young et Willmott, c'est que dans les beaux quartiers la territorialisation locale est un "ancrage" et non un "enclavement" : même si une grande partie de la vie sociale s'y déroule, le quartier n'épuise jamais toutes les sociabilités et n'est jamais l'espace exclusif des pratiques urbaines... L'ancrage n'est pas un enclavement, il relie à un territoire de référence sans y enfermer et autorise une forte mobilité dans l'espace. Ainsi à Naples, les personnes étudiées ont effectivement la majorité de leurs parents et la majorité de leurs amis dans les beaux quartiers, mais ils comptent toujours aussi quelques parents ou quelques amis "isolés" dans la vieille ville, ou dans une banlieue proche. De plus, ils ont souvent vécu eux-mêmes une partie de leur vie dans un de ces quartiers extérieurs à la ville bourgeoise, séjournant en banlieue ou dans le centre historique un certain temps avant d'être ramenés dans leur quartier d'origine par la volonté de s'installer ou la "libération" d'un logement de famille... Comme l'ont bien montré d'autres études sur les classes supérieures, chez ces dernières un ancrage très profond dans l'espace local est tout à fait compatible avec des pratiques très diversifiées de la ville⁴²⁹, car les élites peuvent "fort bien jouer de leurs nombreux atouts pour se retrouver entre soi, tout en vivant loin de leur domicile une bonne partie de leur vie sociale"⁴³⁰.

Conclusion du chapitre

Ainsi, les vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine ne sont pas seulement fortement concentrées dans leur quartier sur le plan résidentiel, elles y sont aussi profondément ancrées sur le plan des mobilités quotidiennes, des relations sociales, et des attaches symboliques.

Tout d'abord, dans une ville d'Europe du Sud où les interactions de face à face dans la famille sont fortement valorisées et de plus facilitées par une très grande proximité résidentielle entre membres d'une même parentèle, les visites familiales représentent une partie importante des mobilités quotidiennes et orientent fortement les parcours urbains, en dessinant de véritables "espaces de vie familiaux" articulés sur des lieux stables et récurrents dans la ville. Ces espaces de vie familiaux ont trois caractéristiques principales dans la vieilles bourgeoisie de la ville. Ils sont d'abord fortement ancrés dans les beaux quartiers, où les individus sont constamment ramenés par les contacts familiaux même s'ils ont par ailleurs une pratique diversifiée de la ville. Ils sont aussi durablement orientés vers les espaces de l'ascendance et la maison des parents, qui reste un lieu constant de réunion et de rencontres informelles tout au long du cycle de vie, le basculement des sociabilités familiales vers les lieux de la descendance ayant lieu assez tard, souvent plusieurs

⁴²⁹ Voir notamment les études d'Yves Grafmeyer sur les classes supérieures lyonnaises : GRAFMEYER, 1991 et 1992.

⁴³⁰ voir GRAFMEYER, 1995, p.81

années après la mort des parents. Enfin, la présence de noyaux de "semi-cohabitation" en immeuble dans certaines familles suscite des espaces de vie et des sociabilités particulières, "quasi-continues", en polarisant fortement les mobilités de tous les membres de la parentèle. Cela est encore plus vrai quand ces semi-cohabitation ont lieu dans des immeubles de famille, qui jouent alors véritablement le rôle de "maisons de famille" urbaines, de lieux symboliquement fédérateurs assez chargés d'histoire et porteurs d'identité pour susciter un attachement durable de la part d'une parentèle nombreuse.

Or cette territorialisation familiale dans le quartier contribue également à y ancrer une partie des réseaux amicaux. Les amis occupent en effet une place très importante dans la sociabilité des personnes interrogées, qui comptent de vastes réseaux d'amitié qui s'étendent bien au delà des limites de la ville... Cependant, la part des amis d'enfance, rencontrés dans les écoles et les lieux de sociabilité des beaux quartiers, est très importante au sein de ces réseaux, si bien que s'ils sont dispersés à l'échelle nationale, ces réseaux restent concentrés dans la ville : les personnes interrogées comptent souvent une grande partie de leurs amis dans leur quartier, surtout dans la période de leur cycle de vie qui correspond à "l'installation" et à l'achèvement des "boucles familiales". Cet ancrage, même partiel, des amis dans les beaux quartiers contribue à y créer un entrecroisement des réseaux de relations et une "inter-connaissance lâche" : les amis ne sont pas des parents, mais ils sont souvent des amis de parents ou des parents d'amis. Enfin, cet ancrage partiel des réseaux d'amitiés dans le quartier explique aussi pourquoi les personnes interrogées y ont si souvent rencontré leur conjoint, et pourquoi les fêtes de mariage restent toujours symboliquement situées dans les beaux quartiers, autrefois dans des lieux mondains et sélects, aujourd'hui dans des lieux familiaux et privés prestigieux...

Dans les beaux quartiers de Naples, ancrage familial, localisation des réseaux de relations et homogénéité sociale du quartier se renforcent donc mutuellement. L'ancrage familial subit un important "effet de quartier" (il est favorisé par le "milieu" des beaux quartiers) et génère à son tour d'importants effets territoriaux qui contribuent à renforcer l'identité des beaux quartiers. Au total, l'ancrage local de la famille est peut-être moins une caractéristique des classes supérieures en général, que d'un type particulier de quartier bourgeois, celui des beaux quartiers des grandes villes européennes caractérisés par une forte homogénéité sociale et une stabilité importante de leur population, deux facteurs qui contribuent à y favoriser la territorialisation familiale. Cependant, cette territorialisation familiale locale dans les quartiers bourgeois est assez différente de celle observée dans les vieux quartiers ouvriers : les beaux quartiers ne forment pas un "village dans la ville" car les concentrations familiales n'y sont pas dues à l'entraide quotidienne et surtout, elles y prennent plus la forme d'un "ancrage" que d'un "enclavement" : c'est seulement une partie du réseau de relations des individus qui se concentre dans l'espace local du quartier, au sein d'un réseau beaucoup plus large, national voire international, et de mobilités diversifiées auxquelles l'ancrage local sert de support.

Conclusion de la troisième partie

Cette partie avait pour objectif d'analyser l'organisation spatiale des familles de la vieille bourgeoisie napolitaine dans la ville : où habitent les membres d'une même famille les uns par rapport aux autres ? Où se voient-ils et quelle influence les relations familiales exercent-elles sur leurs parcours urbains ? Comment cette organisation familiale varie-t-elle en fonction des différents types d'habitat et de quartier, et quels sont en retour ses effets territoriaux, ses conséquences sur la structure de la ville ?

Tout d'abord, sur le plan résidentiel, les familles de la vieille bourgeoisie napolitaine apparaissent comme extrêmement concentrées à l'échelle locale : non seulement on vit toujours à proximité d'un parent, mais bien souvent c'est la majorité de la parentèle proche qui se regroupe dans le même quartier, dans un groupe de rues voisines ou à différents étages du même immeuble... Seule une très petite minorité des 50 familles de notre échantillon sont véritablement dispersées dans l'espace de la ville. La configuration dominante est au contraire le regroupement familial dans des rues voisines du même quartier, regroupement souvent appuyé sur un pôle de concentration de deux ou trois ménages apparentés dans le même immeuble : un individu résidera à 5 minutes à pied de l'immeuble où habitent à la fois ses parents et sa sœur mariée, chacun dans un appartement indépendant sur le même palier, tandis qu'un autre de ses frères réside dans la même rue et qu'un de ses enfants adultes est parti s'installer dans un quartier voisin... Enfin, l'une des grandes originalités de notre échantillon est qu'on y trouve un nombre important de familles majoritairement regroupées dans le même immeuble, qui est presque toujours dans ce cas un immeuble de famille ayant appartenu entièrement à un ancêtre, et qui réunit souvent plus de 5 ou 6 ménages apparentés répartis dans des appartements indépendants situés sur les mêmes paliers ou à des étages contigus.

Ces concentrations résidentielles familiales réunissent bien sûr toujours des membres d'une parentèle proche, à savoir les parents, la fratrie et les enfants adultes d'un individu, c'est à dire cet "axe porteur" de la parenté contemporaine constitué par les anciens membres d'un même foyer conjugal. Mais elles s'élargissent aussi souvent à des parents plus éloignés (oncles et cousins), formant alors des agrégations familiales assez hétéroclites, dont la complexité est encore accentuée par l'émigration. Etendues à une parentèle élargie, ces concentrations résidentielles familiales sont également bilatérales : même si les relations familiales subissent à Naples la même inflexion matrilineaire que dans la plupart des systèmes de parenté occidentaux, cette inflexion ne se traduit pas par des choix résidentiels "matrilocalisés".

Cette forte concentration résidentielle familiale ne s'accompagne pas d'une entraide matérielle très intense dans la vie quotidienne dans ce milieu aisé où les services domestiques sont en général assurés par du personnel salarié, mais elle favorise en revanche des visites et des contacts familiaux extrêmement fréquents, les personnes interrogées se passant difficilement du "soutien moral" de leurs proches. Les contacts familiaux sont donc quasi-quotidiens, surtout entre mère et fille, et

entre sœurs, et contribuent à orienter une grande partie de la sociabilité et des mobilités quotidiennes des personnes interrogées dans l'espace local des beaux quartiers, même si eux-mêmes n'y vivent plus et s'ils ont par ailleurs une pratique diversifiée de la ville... Ces sociabilités familiales ont de plus la particularité de n'être pas seulement "sporadiques", mais également routinières : elles sont structurées et articulées sur un réseau relativement stable de lieux récurrents qui forme un véritable "espace de vie familial" dans la ville. Cet espace de vie familial change de forme au cours du cycle de vie, mais l'un de ses centres les plus durables est la maison des parents qui reste un lieu de rencontre multiforme durant toute la vie de ces derniers, l'éclatement de la sociabilité familiale et son basculement vers les lieux de la descendance étant longtemps retardé dans les familles de la vieille bourgeoisie napolitaine. Un autre centre important de l'espace de vie familial est constitué par les regroupements familiaux en immeuble, qui multiplient les occasions de contacts et orientent les mobilités de tous les membres de la parentèle. Ces deux types de lieux sont de plus fréquemment transmis dans la famille sur plusieurs générations ce qui fait que l'espace de vie familial acquiert dans la bourgeoisie napolitaine une grande stabilité dans le temps et ne s'appuie pas sur des lieux neutres, mais sur de véritables "maisons de famille" urbaines.

Les concepts de "famille entourage locale" ou de "famille étendue locale", forgés par la sociologie récente à partir d'études sur les pays d'Europe du Nord Ouest ne sont donc pas toujours bien adaptés aux familles de notre échantillon napolitain, notamment parce qu'ils rendent mal compte de la diffusion des "maisons de famille" urbaines et du phénomène des regroupements en immeuble dans la bourgeoisie de la ville. Ces derniers créent en effet plus qu'une simple proximité familiale augmentant la fréquence des contacts, ils s'apparentent plutôt à une "semi-cohabitation" familiale où les contacts avec les parents-voisins ne sont pas seulement possibles et quotidiens, mais inévitables et constants, créant une sociabilité familiale en continu...

Cette forte concentration résidentielle familiale et cet ancrage local des sociabilités peut étonner au sein de la vieille bourgeoisie napolitaine, car jusqu'à présent, ces phénomènes ont surtout été étudiés dans des vieux quartiers ouvriers ou parmi les classes populaires. Comment expliquer la présence d'un ancrage local et familial aussi fort au sein de classes supérieures plutôt décrites généralement sous le signe de la mobilité et de la "déterritorialisation" et ce de plus dans une grande ville, c'est à dire un type d'espace où la complexité du bâti, la fluidité des relations sociales et l'importance des mobilités rendent structurellement plus compliquées la formation d'agrégation résidentielles familiales ? Cette partie a permis d'apporter des éléments de réponse à cette question en insistant sur le rôle de trois facteurs clés qui permettent de mieux comprendre les spécificités de l'ancrage familial au sein de la bourgeoisie de la ville.

Ainsi, la concentration résidentielle des familles de la vieille bourgeoisie napolitaine s'explique d'abord par des facteurs culturels. Les formes très locales de proximité familiale observées dans notre échantillon, comme les regroupements en rues voisines ou dans les mêmes immeubles, se retrouvent en fait dans toute la péninsule et dans la plupart des pays d'Europe du Sud, où la proximité familiale apparaît comme une composante structurelle des systèmes familiaux à liens forts et se retrouve donc dans tous les milieux sociaux. Cette dernière est ainsi liée à l'attachement à un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions de face à face

dans la famille, et également à un modèle sud-européen de formation de la famille fondé sur l'installation des enfants par les parents au moment du mariage dans un logement en propriété fourni par la famille. On retrouve bien la force de ces modèles culturels dans les discours des personnes interrogées : que la proximité familiale y soit valorisée et recherchée ou au contraire présentée comme une résultante involontaire du système d'accès familial au logement, elle y est toujours acceptée comme normale et allant de soi.

Cependant, dans le milieu de la vieille bourgeoisie, la mise en oeuvre de ces modèles culturels a été facilitée par une plus grande maîtrise du foncier, du fait de l'emprise patrimoniale sur l'immobilier de la ville et de l'étendue des réseaux de relations mis à profit pour se procurer les logements. Ainsi, les enfants adultes ont été fréquemment installés non seulement dans des logements fournis par leurs parents, mais dans des logements de famille. Ce "modèle résidentiel patrimonial" a suscité la formation de configurations familiales particulières, qui ont au moins trois caractéristiques distinctives dans la bourgeoisie de la ville. Les "semi-cohabitations" en immeuble y sont beaucoup plus fréquentes et de plus grande taille qu'ailleurs, car elles ont souvent lieu dans de grands immeubles de famille. Les concentrations familiales y sont également beaucoup plus anciennes et durables qu'ailleurs car elles se maintiennent dans la plupart des familles étudiées depuis trois générations, et s'appuient sur des lieux hérités d'exception, des espaces symboliques de prestige maintenus dans les familles au fil du temps. Enfin, ces concentrations familiales, puisqu'elles sont anciennes, se situent aujourd'hui dans des quartiers de centre-ville, où la proximité familiale est en général moins forte en Italie. Dans les classes moyennes et populaires, où la propriété du logement s'est considérablement diffusée ces dernières années, les concentrations familiales en rues voisines ou dans les mêmes immeubles sont également nombreuses, mais elles sont en général plus récentes, moins durables et plus périphériques. C'est donc un trait distinctif essentiel de la vieille bourgeoisie que de réussir à maintenir de vastes agrégations familiales depuis plusieurs générations dans des quartiers prestigieux et anciens de centre-ville.

Enfin, à ces facteurs culturels et sociaux, s'ajoutent des facteurs territoriaux pour expliquer la force de l'ancrage familial local dans la vieille bourgeoisie napolitaine. Car les configurations familiales de notre échantillon n'ont pas la même forme selon le type d'habitat (les agrégations en immeubles de famille n'ont pas les mêmes formes dans les palais nobiliaires, les immeubles bourgeois ou les villas des collines) et le type de quartier aisé (les familles des collines n'ont pas le même type d'ouverture à la ville que celles des parties basses des beaux quartiers...). C'est surtout dans les beaux quartiers de la fin du 19^e siècle et dans leurs extensions de l'après-guerre que l'on rencontre l'ancrage familial le plus fort. L'ancrage familial apparaît ainsi moins comme la spécificité d'un type de classes supérieures que d'un type de quartier bourgeois, celui des "beaux quartiers", c'est à dire des quartiers bourgeois assez homogènes socialement et assez anciens pour avoir permis à un processus de territorialisation familiale de se mettre en place, mais aussi assez récents (pas antérieurs à 1850) et à la population assez stable pour que le processus de complexification fonctionnel, social et morphologique caractéristique des centres anciens y reste encore limité. D'ailleurs l'ancrage familial joue également un rôle déterminant dans cette stabilité et cette "clôture" des beaux quartiers, en y ralentissant à son tour le renouvellement des populations et en y renforçant l'homogénéité sociale.

Mais les beaux quartiers de Naples ne forment pas pour autant un "village dans la ville" car l'ancrage local de la famille y est toujours partiel et compatible avec des pratiques très diversifiées de la ville. Si elles sont concentrées dans la ville, les familles de la bourgeoisie napolitaines sont en effet fortement dispersées à l'échelle nationale ou internationale, et animées par de fortes mobilités entre Naples et les autres grandes villes italiennes ou européennes. La spécificité de ce milieu réside en fait moins dans la force de l'ancrage local que dans sa capacité à concilier une très forte territorialisation dans la ville avec une implantation nationale et une mobilité à grande échelle. Et c'est cette capacité des familles de la bourgeoisie napolitaine à maintenir une forte cohésion malgré une importante dispersion nationale qu'il nous faut étudier dans une dernière partie, en changeant d'échelle.

Quatrième partie.

**Au-delà des beaux quartiers :
des territoires familiaux multi-locaux**

Introduction

Les parties précédentes se sont limitées essentiellement à l'échelle intra-urbaine. Elles ont étudié la localisation des classes supérieures à l'intérieur de l'agglomération napolitaine, l'organisation résidentielle de leurs familles dans l'espace urbain, ainsi que les jeux d'influence entre ces espaces familiaux et la géographie sociale, la physionomie des quartiers et l'espace bâti de la ville. Mais on ne peut bien sûr se limiter à cette échelle car la ville n'est pas un espace clôt. Il s'agit avant tout d'un centre dans un système de relations ouvert et multiforme dessinant une zone d'influence discontinue, d'un "réseau de réseaux" dont seule une petite partie se concentre dans l'espace bâti de la ville⁴³¹. Le réseau familial est un de ces réseaux qui se concentre partiellement dans la ville mais contribue aussi à structurer les relations de cette dernière avec l'extérieur. En effet, même si la "zone d'influence" de la ville a plutôt été abordée par la géographie comme une aire de domination politique ou comme une zone d'influence économique, elle est aussi un espace social dessiné par les réseaux de relations des citoyens, leurs pratiques de villégiature, les lieux de résidence de leurs parents et leurs lieux de référence symbolique... Et ce sont donc maintenant ces rapports entre les réseaux familiaux et l'aire d'influence de la ville qu'il nous faut étudier.

Les familles de la bourgeoisie napolitaine se rattachent en effet très bien au modèle d'une vieille bourgeoisie européenne caractérisée par l'importance et l'ancienneté de la "multiterritorialité", et capable d'associer un très fort ancrage local avec des mobilités et des pratiques spatiales nationales ou internationales. Même si les familles de notre échantillon sont très fortement ancrées dans les beaux quartiers de la ville où, on l'a vu, elles se rassemblent souvent dans les mêmes rues et les mêmes immeubles depuis plusieurs générations, leur horizon s'étend bien au-delà des limites de Naples, et ce à la fois sur le plan de la résidence principale que sur celui des résidences secondaires, des "espaces de référence" et des pratiques de villégiature.

Ce sont ces deux modes différents d'implantation des familles de la bourgeoisie napolitaine hors de la ville que nous étudierons successivement. On verra ainsi d'abord que la grande majorité des familles de notre échantillon comptent des membres résidant actuellement, ou ayant résidé provisoirement, à Rome, dans le nord de l'Italie ou dans les capitales européennes, situation qui suscite des liens

⁴³¹ On reprend ici la définition de la ville comme "réseau de réseaux" proposée par CRAVEN et WELLMAN (1974), reprise aussi par HANNERZ (1983), p.253, mais en insistant également sur le fait que ce "réseau de réseaux" se fonde sur la concentration partielle dans un espace concret et bâti qui favorise les interconnexions. On rejoint par là la perspective d'Anthony Giddens, pour qui l'interconnexion entre les différents réseaux de relations sociales, entre les interactions de face à face (ce qu'il nomme l'intégration sociale) et les interactions à distance (ce qu'il nomme l'intégration systémique) ne peuvent "prendre place" que dans certains types d'espaces appuyés sur des lieux concrets, et dont la ville est la forme la plus élémentaire (voir GIDDENS, 1987, p.36, p.135 et p.200).

intenses et de fortes mobilités à l'échelle nationale, et qui reflète le redimensionnement important de l'aire d'influence de la ville au cours du siècle dernier, passée de capitale d'Etat capable d'attirer les élites de tout le Mezzogiorno et même au-delà, à simple métropole régionale en crise subissant l'attraction croissante de Rome et des grandes villes du Nord de la péninsule (chapitre XIII). Mais on verra dans un deuxième temps que le Sud reste un espace de référence et de villégiature primordial pour les familles de la bourgeoisie napolitaine, qui vivent véritablement entre ville et campagne, au sein de systèmes multi-résidentiels à la fois très complexes et stables dans le temps (chapitre XIV).

Chapitre XIII.

Des familles entre Naples et les grandes villes européennes

Observées à l'échelle de la ville, les familles de la bourgeoisie napolitaines nous sont apparues extrêmement concentrées dans l'espace, regroupées dans les mêmes rues et les mêmes immeubles sur plusieurs générations... Mais si on change d'échelle pour les observer non plus à l'intérieur de l'espace urbain, mais à l'échelle nationale et internationale, c'est une tout autre image qui se dessine, révélant l'importance de l'implantation italienne, et même européenne, des familles de la bourgeoisie napolitaine. En effet, si on se limite à la parentèle étroite des individus interrogés (leurs parents, leur fratrie et leurs enfants), c'est plus de la moitié des familles qui comptent actuellement un membre résidant en dehors de la province de Naples. Mais si on prend en compte l'ensemble de la parentèle des individus interrogés, en y incluant leurs collatéraux et la famille de leurs conjoints. Ce sont alors plus des trois quarts des 50 familles étudiées qui comptent au moins un de leurs membres en dehors de Naples. L'inscription résidentielle des familles étudiées est donc bien loin de se limiter à Naples, et seule une petite minorité de familles restent entièrement concentrées dans la ville. Dans la vieille bourgeoisie napolitaine, il est rare de trouver des personnes dont l'horizon résidentiel se limite à la ville. Quasiment tout le monde a, ou a eu, des parents en dehors de Naples.

Où résident ces membres de vieilles familles napolitaines qui habitent aujourd'hui en dehors de la ville ? Trois localisations principales se distinguent nettement. Ce sont, dans l'ordre, Rome, l'étranger et les villes du Nord-Ouest, alors que la Troisième Italie et le Sud sont nettement sous-représentés (CARTE 41). Pour comprendre les profonds déséquilibres de cette géographie familiale, on analysera successivement ces différentes localisations des 50 familles de notre échantillon, en montrant qu'elles sont avant tout le fruit d'un phénomène très important d'émigration professionnelle des élites de la ville, émigration forte et constante à chaque génération. Cette émigration est l'expression du redimensionnement de l'aire d'influence de Naples au 20^e siècle, passée progressivement de capitale d'Etat capable d'attirer les entrepreneurs étrangers et les élites du Sud tout entier, à simple capitale régionale subissant l'influence croissante de Rome et des grands centres de l'économie européenne.

Mais cette forte émigration de la bourgeoisie de la ville ne s'est pas toujours accompagnée d'une rupture avec Naples. D'une part parce que les familles y conservent toujours de forts points d'ancrage : maisons de famille urbaines ou

périurbaines servant de lieu de réunion et d'espace de référence commun, "noyaux de parenté multipliant les occasions de retours dans la ville etc... D'autre part parce que dans un milieu habitué depuis longtemps à une forte mobilité, les migrations temporaires sont nombreuses et il faudra donc également s'attarder sur cette importance des allers-retours et des systèmes de bi-résidence entre Naples et l'extérieur, en particulier entre Naples et Rome.

1. Des familles internationales ? : le poids des grandes villes européennes

Les 50 familles étudiées apparaissent d'abord fortement "internationalisées". Ainsi plus d'un quart des membres de la parentèle proche des individus interrogés résident actuellement à l'étranger, et cette proportion monte à 31 % si on prend en compte également leurs oncles, leurs neveux et leur belle-famille. La moitié des individus interrogés ont au moins un de leurs parents, de leurs frères ou de leurs enfants qui habite actuellement en dehors de l'Italie, et les trois quarts d'entre eux ont également des oncles, des neveux ou des membres de leurs belles-familles à l'étranger. La grande majorité des Napolitains des classes supérieures ont donc aujourd'hui des parents proches à l'étranger.

Où se localisent ces membres des familles étudiées ne résidant pas en Italie ? Presque tous en Europe, et en particulier dans les grandes métropoles du vieux continent. Berlin, Bruxelles, Barcelone, Paris et surtout Londres constituent aujourd'hui leurs principaux lieux d'implantation (CARTE 41). En revanche, pratiquement aucun d'entre eux n'habite dans les lieux traditionnels de destination des grandes vagues de l'émigration italienne comme les Etats-Unis, l'Argentine ou les vieilles régions industrielles européennes. Cette absence curieuse de l'Amérique dans les localisations actuelles des familles de la bourgeoisie napolitaine peut venir du fait que les migrations outre-atlantique sont assez anciennes. Elles ont connu leur apogée durant la première décennie du 20^è siècle et ont donc surtout concerné les générations des grands-parents ou des parents des individus interrogés, si bien que ces derniers ne comptent plus aujourd'hui dans ces pays que des cousins assez éloignés avec lesquels les liens se sont distendus. Ainsi, parmi les parents et les oncles des individus interrogés, 3 % ont émigré définitivement à l'étranger et la moitié de ces derniers se sont dirigés vers les Etats-Unis ou l'Amérique du Sud (surtout l'Argentine et le Vénézuëla). En revanche, parmi les enfants des individus interrogés, nés à partir des années 70 et qui ont commencé à décohabiter au milieu des années 1990, les départs ont été beaucoup plus importants puisque 16 % des jeunes de l'échantillon résident actuellement à l'étranger, et la totalité de ces jeunes émigrés a choisi l'Europe.

a. Le produit d'une émigration des élites vers les grandes villes européennes

L'internationalisation actuelle des familles étudiées – et son caractère très européen – est donc surtout le reflet de l'émigration de la jeune génération (les enfants adultes des personnes interrogées), qui apparaît massive, ou en tout cas

beaucoup plus importante qu'aux générations précédentes. Bien sûr, ce poids de l'émigration des jeunes à l'étranger est gonflé par le fait qu'elle est saisie transversalement : il est très probable que beaucoup de ces migrations resteront temporaires et les entretiens ont déjà permis d'entrevoir plusieurs trajectoires de retour : on a évoqué l'importance des "trajectoires en boucle" dans notre échantillon (voir supra, chapitre VII, 4). Mais même si on tient compte des migrations temporaires, les chiffres indiquent une nette augmentation des départs vers l'étranger chez les générations nées à partir des années 70. Parmi la fratrie des parents des individus-témoins, nées au début du siècle dernier, environ 8 % des individus ont quitté Naples définitivement ou provisoirement pour l'étranger, cette proportion ne varie guère à la génération suivante, née dans l'après-guerre, où elle est voisine de 9 %, mais elle atteint en revanche 16 % parmi les enfants et les neveux des personnes interrogées, nés à partir des années 70.

Ces différences générationnelles dans les destinations et les volumes des flux vers l'étranger renvoient en fait à des différences de nature des migrations. Parmi les fratries des parents des individus interrogés, nées au début du siècle passé, ceux qui ont émigré à l'étranger étaient surtout des entrepreneurs, parfois en difficulté économique ou écartés de la direction des entreprises familiales, allant chercher en Amérique ou en Europe de nouvelles perspectives. Quant aux femmes, nettement moins nombreuses à émigrer, il s'agissait surtout de femmes au foyer suivant la carrière de leur mari ou ayant épousé des étrangers et allant s'installer dans le pays d'origine de leur conjoint (voir FIGURE 29). A la génération suivante, celle des personnes interrogées et de leurs frères et sœurs, née à partir des années 40, la situation a commencé à changer. Parmi les hommes qui ont émigré, la part des entrepreneurs a baissé au profit de celle des salariés qualifiés du secteur privé et des professions intellectuelles supérieures. Ce sont ces deux dernières catégories qui ont privilégié l'Europe alors que les entrepreneurs ont continué à se diriger en priorité vers l'Amérique. Pour les femmes de cette génération la situation a en revanche assez peu changé: elles ont été peu nombreuses à émigrer à l'étranger et pour celles qui l'ont fait, c'est toujours le mariage qui a été le moteur principal de la migration.

Tel n'est plus le cas pour la jeune génération, celle des enfants et des neveux des personnes interrogées, née à partir des années 70. Désormais l'émigration à l'étranger concerne autant les femmes que les hommes, et à la migration professionnelle s'ajoute une importante migration universitaire, facilitée par l'intégration européenne. Rare chez les générations précédentes, le fait d'aller étudier à l'étranger est très répandu parmi les jeunes napolitains de l'échantillon étudié, et il est rare que les enfants des familles de la bourgeoisie de la ville ne passent pas un séjour de quelques mois ou d'un an dans une université européenne, en particulier pour les cycles supérieurs (doctorat, "spécialisation"...). Mais ce poids des migrations universitaires n'explique pas à lui seul l'importance de la dispersion internationale actuelle des jeunes générations des familles étudiées. La grande majorité des enfants et des neveux des individus-témoins résidant actuellement à l'étranger sont en effet des actifs. Il s'agit essentiellement de cadres d'entreprise, hommes ou femmes, et de membres des professions intellectuelles supérieures qui sont allés chercher en dehors de la Péninsule un premier emploi stable et à la hauteur de leur qualification, emploi que Naples ou même les autres villes italiennes ne sont pas toujours en mesure de leur offrir, ou pas aussi rapidement qu'à l'étranger.

La forte implantation internationale des jeunes des familles étudiées est donc surtout le fruit d'une importante émigration professionnelle, d'ailleurs souvent préparée par des séjours d'études à l'étranger. Elle reflète le faible dynamisme de l'économie d'entreprise à Naples, ville qui n'arrive pas à absorber les nombreux jeunes diplômés qu'elle forme par ailleurs très bien, forte d'une université ancienne et prestigieuse. Elle est aussi plus généralement le symptôme de la difficulté d'insertion des jeunes sur le marché du travail en Italie, même pour les plus diplômés, qui est particulièrement aigue dans le Sud mais concerne toute la Péninsule. L'émigration chez les jeunes de la bourgeoisie napolitaine prend en effet l'aspect d'un véritable exode puisque parmi les enfants des personnes interrogées qui ont quitté le domicile parental, 40% ont quitté Naples. Or une grande partie de ces jeunes émigrés s'est dirigée vers l'étranger, qui représente la deuxième destination des jeunes de l'échantillon, juste derrière Rome mais loin devant les villes du Nord-Ouest, ce qui n'était pas le cas à la génération précédente puisque les parents et les oncles de ces jeunes avaient nettement privilégié Rome et Milan par rapport à l'étranger. Cadres d'entreprise ou chercheurs, les enfants des personnes interrogées ont choisi logiquement les grandes métropoles européennes les plus actives culturellement et dynamiques du point de vue de l'économie d'entreprise. D'où le poids de Londres par exemple, qui est de loin la ville non-italienne où se concentrent le plus de membres des 50 familles étudiées. Parmi eux les jeunes napolitains émigrés sont nombreux et ils sont analystes financiers, cadres dans des entreprises de conseil, acteurs de théâtres, journalistes, chercheurs...

Au total, la dispersion internationale et européenne des familles napolitaines doit aujourd'hui beaucoup plus à l'émigration des élites de la ville qu'à une immigration bourgeoise à Naples. Les membres des familles étudiées résidant à l'étranger sont en grande majorité des émigrés ou des descendants d'émigrés, et non des ascendants de Napolitains restés sur les terres d'origine de la famille. Cette dispersion internationale est avant tout le fruit d'une très forte émigration professionnelle, importante dès le début du siècle, renouvelée à chaque génération et aujourd'hui en nette augmentation. Elle reflète le faible dynamisme d'une ville qui forme bien ses classes supérieures mais n'arrive pas à les retenir, et qui n'est plus capable d'attirer des élites étrangères comme c'était encore le cas jusqu'aux premières décennies du 20^e siècle.

b. Des origines étrangères fréquentes... mais lointaines.

En effet, dans la Naples post-unitaire, cette émigration des élites de la ville était en grande partie compensée par une forte immigration bourgeoise en provenance de l'étranger. Les élites napolitaines présentaient le même cosmopolitisme que dans la plupart des autres grandes villes européennes, héritage du passé de capitale de la ville. Dès le 18^e siècle de nombreux entrepreneurs étrangers ont en effet commencé à s'établir à Naples, attirés par les besoins de la cour royale, puis par les premières tentatives d'industrialisation des Bourbons. Industriels suisses, négociants français, investisseurs anglais ont afflué dans la ville tout au long du 19^e siècle, et ce mouvement ne s'est pas interrompu après la "rupture" de l'Unité et la perte des fonctions de capitale de la ville, qui restait de

toute façon la première d'Italie et conservait un rayonnement international important⁴³².

Les 50 familles étudiées portent la trace de ces vagues d'immigration successives car si on remonte un peu dans le temps pour étudier les lieux d'origine des grands-parents ou des arrière-grands-parents des personnes interrogées, il apparaît que beaucoup de ces familles ont en réalité des origines étrangères. Ainsi, sur les 50 individus-témoins, 8 ont au moins un de leurs grands-parents qui est né à l'étranger ou en Italie mais de parents étrangers. Ces grands-parents sont tous originaires d'Europe, en particulier de France, d'Allemagne et de Suisse, et sont en général issus de familles d'entrepreneurs et de négociants établis à Naples à la fin du 19^e siècle. Maria-Giovanna C. (famille 1) descend ainsi par son père d'un négociant français en textiles venu à Naples à la veille de la guerre franco-prussienne de 1870, à la fois pour ses affaires et pour fuir un pays où son mariage avec une allemande était mal perçu. Giulia E. (famille 5), issue de la haute noblesse napolitaine, a elle aussi des origines françaises : sa grand-mère paternelle était la fille d'un négociant parisien en pierres précieuses établi à Naples dans les années 1880, en association avec des bijoutiers suisses. La grand-mère maternelle de Luisa B. (famille 22) était quant à elle d'origine allemande, fille d'un banquier qui possédait plusieurs agences en Italie du Sud et avait épousé une napolitaine. Giovanni S. (famille 3), lui, est le petit-fils d'un industriel suisse dont le père avait fondé une importante usine métallurgique à Naples à la fin du 19^e siècle. Ce grand-père suisse avait d'ailleurs également épousé une étrangère, une Allemande, pour satisfaire à la tradition familiale qui incitait tous ses membres à épouser des protestants... On pourrait multiplier les exemples. Tous montrent l'importance des origines étrangères dans les familles de la vieille bourgeoisie et de la noblesse napolitaine, et l'important cosmopolitisme européen des élites de la ville au tournant des 19^e et 20^e siècles.

c. Un nombre non négligeable de conjoints étrangers

On l'a vu, les conjoints des personnes interrogées sont très majoritairement originaires de Naples et des beaux quartiers de la ville (voir supra, chapitre XII, 2c). Mais un nombre non négligeable d'entre eux ont aussi des origines étrangères : Parmi les individus interrogés et leurs frères et sœurs, 7% ont ou ont eu un conjoint né à l'étranger. Mais la situation est ici très différente de celle des générations précédentes, celles des parents ou des grands-parents des personnes interrogées où les conjoints étrangers étaient souvent des immigrés venus s'installer à Naples de manière stable et dont une partie de la famille résidait donc dans la ville : entrepreneurs français, industriels suisses etc... A la génération des personnes interrogées et de leurs enfants, les conjoints étrangers sont très rarement issus de familles étrangères récemment installées dans la ville, il s'agit plutôt de personnes rencontrées au cours d'un de leur passage dans la ville, pour leurs études ou pour leur travail, ou au cours de voyages à l'étranger, mais dont la famille ne réside ni à Naples ni en Italie. C'est le cas du mari de Gaia S. (famille 25), un professeur de philosophie hollandais que Gaia a rencontré à Naples au moment où il y faisait sa

⁴³² Pour un exemple de cette immigration d'entrepreneurs européens à Naples au 19^e siècle, voir Caglioti (2003)

thèse. Le couple vit désormais à Naples où le mari de Gaia enseigne à l'université, mais après avoir passé une longue période d'allers-retours entre l'Italie et la Hollande. Toute la belle-famille de Gaia vit encore en Hollande, et le couple se rend tous les étés à Amsterdam où il possède un appartement. La situation est assez analogue pour Giuliana M. (famille 7). Son mari est un archéologue anglais que Giuliana a rencontré sur un chantier de fouille en Italie au moment où il faisait sa thèse sur la Campanie. Il est le seul de sa famille à résider en Italie. Souvent, ce sont d'ailleurs les étrangers qui ont suscité l'émigration de leurs conjoints napolitains plutôt que l'inverse, à l'image de la sœur de Giovanni S. (famille 3), qui a suivi son mari néo-zélandais en Nouvelle Zélande ou de celle de Carlo B. (famille 48) qui a rencontré son mari américain à Naples, alors qu'il était officier à l'Otan, et l'a ensuite suivi aux Etats-Unis.

Si les mariages avec des étrangers ont toujours été nombreux déjà aux générations des parents et des grands-parents des personnes interrogées, le profil de ces conjoints non –italiens a donc beaucoup changé, et ce changement de profil reflète le redimensionnement de l'aire d'influence de la ville. On est aujourd'hui très loin des entrepreneurs français ou allemands de la fin du 19^e siècle, qui s'établissaient à Naples avec leur famille et s'intégraient ensuite peu à peu à la bonne société de la ville, au gré des mariages. L'immigration de la bourgeoisie d'entreprise a aujourd'hui largement diminué et n'est plus en tout cas un facteur important d'internationalisation des élites napolitaines. Les alliances continuent en revanche à jouer un rôle important dans l'internationalisation des familles, mais elles se font moins avec des entrepreneurs établis à Naples qu'avec des intellectuels ou des fonctionnaires de passage dans la ville, ou rencontrés à l'étranger, et dont les attaches familiales restent ancrées ailleurs en Europe. Après l'émigration professionnelle, ces dynamiques d'alliance sont aujourd'hui le facteur principal de l'internationalisation des familles étudiées.

d. Les traces d'une culture cosmopolite dans les vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine

Enfin, un dernier facteur important d'internationalisation de ces familles de la bourgeoisie napolitaine est la présence chez certaines d'entre elles d'une véritable culture cosmopolite fondée sur la maîtrise des langues et l'habitude des contacts et des voyages à l'étranger, en particulier dans les familles de l'aristocratie et de la vieille bourgeoisie d'entreprise ayant de lointaines origines étrangères. Dans ce milieu habitué depuis longtemps aux alliances internationales et à une forte mobilité en Europe, on parle fréquemment plusieurs langues, et les enfants ont souvent suivi les cours des écoles étrangères de la ville, en particulier ceux de l'institut français de Naples, qui jouit encore aujourd'hui d'une excellente réputation auprès de la "bonne société" de la ville. La décoration des appartements reflète parfois ce cosmopolitisme puisque aux portraits et aux documents de familles présents dans l'entrée et le vestibule s'ajoutent les "vedute" de Naples et les scènes champêtres de la peinture italienne dans le salon, mais également des gravures anciennes françaises ou des estampes anglaises.

Lorsqu'elles existent les origines étrangères de la famille sont d'ailleurs systématiquement connues et revendiquées, mises en valeur dans les discours, et les

individus interrogés sont souvent capables de citer avec précision non seulement les noms de leurs arrières grands-parents étrangers, mais également ceux des parents de ces derniers ainsi que leur région d'origine et le motif ou la date approximative de leur venue à Naples... Giulia E. (famille 5) appartient à l'aristocratie napolitaine, milieu dans lequel la mémoire familiale est extrêmement profonde et précise. Elle cite sans aucun problème les noms de ses deux arrières grands-parents d'origine française, mais est également capable de remonter jusqu'aux ascendants de son arrière grand-mère, issue d'une famille de tailleurs arrivés à Naples à la suite de Murat et devenus par la suite les tailleurs de la cour.

Cette culture cosmopolite est également entretenue par des séjours ou des voyages fréquents à l'étranger, pour les études le travail ou l'agrément, et la plupart des personnes interrogées sont allées plusieurs fois à Paris ou Londres. Parfois, mais cela reste assez rare, les séjours à l'étranger sont l'occasion d'acquérir un pied à terre dans une grande ville européenne, à l'image de Gabriella B. (famille 20), professeur d'université à Naples, qui avait déjà été en France et en Allemagne au cours de ses études, et pour laquelle le récent séjour erasmus de sa fille à Paris a été l'occasion d'acquérir un studio dans la capitale française. Dans ces familles, les migrations à l'étranger d'une génération ont donc souvent été "préparées" par celles de la génération précédente, et par les contacts internationaux noués au fil de l'histoire familiale et entretenus ensuite par une mobilité fréquente et une culture cosmopolite. Cette culture et cette habitude des contacts avec l'étranger explique d'ailleurs pourquoi ces familles parfois dispersées sur le plan national arrivent en général à garder leur cohésion et des contacts avec Naples.

e. Maintenir la cohésion familiale malgré l'internationalisation : l'exemple de trois familles entre Naples et l'étranger

On voudrait finir ce développement par trois exemples de familles internationalisées mais réussissant à maintenir tout de même leur cohésion sociale et un ancrage géographique à Naples. A chaque fois ces exemples mettront en valeur deux processus. Celui d'internationalisation d'une part en montrant que ce dernier, même s'il est aujourd'hui largement renforcé par l'émigration professionnelle des jeunes adultes, s'appuie en fait toujours sur un processus inter-générationnel assez long : il est le produit de lointaines origines étrangères, puis des migrations définitives ou provisoires reproduites dans la famille à chaque génération... Mais ces exemples montreront aussi le processus par lequel les familles "internationales" maintiennent leur cohésion et un ancrage à Naples, en s'appuyant soit sur la possession de vieilles maisons de famille fédératrices et symboliques, soit sur des systèmes d'allers-retours réguliers entre Naples et l'étranger d'autant plus facilement maintenus qu'ils s'appuient sur une tradition et une habitude de la mobilité internationale.

Le premier exemple de ces familles napolitaines "internationalisées" est celui des S. (famille 3). Dans cette vieille famille de la bourgeoisie d'entreprise l'internationalisation est ancienne car liée à des origines étrangères, et a ensuite été renforcée par le déclin des entreprises familiales au lendemain de la seconde guerre mondiale, si bien qu'aujourd'hui les liens avec Naples se sont distendus. La

conservation partielle d'immeubles et de maisons de famille a cependant permis de ne pas les rompre totalement.

L'individu témoin, Giovanni S., est un psychanalyste né à Naples en 1947, il réside actuellement dans l'immeuble de sa famille maternelle sur le corso Vittorio Emanuele, une avenue chic du quartier de Chiaia, le centre bourgeois de la ville. Mais aujourd'hui la grande majorité de sa parentèle proche n'habite plus Naples. Sa mère et la plupart de ses oncles maternels habitaient également dans l'immeuble familial mais ils sont aujourd'hui tous décédés. Sa sœur y possède un appartement, sur le même palier que Giovanni, mais elle n'y réside qu'en alternance : mariée à un néo-zélandais, elle a suivi son conjoint dans son pays après son mariage et depuis son divorce, elle réside alternativement deux ans à Naples, dans l'immeuble familial, et deux ans en Nouvelle-Zélande, où elle a gardé sa maison. Le frère aîné de Giovanni, a quant à lui quitté Naples définitivement dès l'âge de 21 ans, pour aller d'abord à Rome, puis à Milan, où il est actuellement cadre supérieur et où il a épousé une australienne. Sa vie est désormais bien ancrée en Italie et en Europe du Nord, puisqu'il passe Noël en Toscane, où il a acheté une résidence secondaire avec sa femme, et que ses deux fils vivent désormais à Londres, où ils sont cadres d'entreprise. Le frère cadet de Giovanni, a lui aussi quitté Naples, mais pour retourner en Suisse, lieu d'origine de sa famille maternelle auquel toute la fratrie reste très attachée. D'ailleurs, Giovanni lui-même a failli quitté définitivement la ville puisque après de longues études supérieures menées entre Naples, Pise et Urbino, il a passé deux ans à Milan, puis un an à Londres. Paradoxalement, c'est surtout sa femme, universitaire d'origine turinoise mais attachée à Naples où elle a fait ses études, qui l'a ramené dans la ville. Voici donc une fratrie qui a passé son enfance à Naples, qui y possède encore un assez important patrimoine immobilier mais qui, au gré des migrations professionnelles (encouragées par la perte des entreprises familiales au lendemain de la seconde guerre mondiale et la reconversion de la famille dans les professions libérales ou le salariat qualifié) et des alliances (aucun des 4 frères et sœurs n'a épousé de Napolitain), a aujourd'hui largement quitté la ville.

Cette dispersion géographique internationale doit également beaucoup aux origines de la famille, depuis longtemps "internationalisée" car le grand-père maternel de Giovanni était un industriel suisse possédant une importante usine métallurgique à Naples. C'est lui qui, au début du siècle dernier, a fait construire le vaste immeuble familial du corso Vittorio Emanuele où se sont réinstallés ses 4 enfants et où Giovanni réside encore actuellement. Or, même solidement ancrée à Naples, cette famille a toujours gardé des liens étroits avec son pays et sa culture d'origine comme cela était souvent le cas dans la communauté suisse de la ville. La plupart des frères et sœurs de la mère de Giovanni ont épousé des conjoints allemands ou suisses, parfois nés à Naples mais de religion protestante, comme le voulait la tradition familiale. La conservation de ces liens a été favorisée par une sociabilité intense au sein de cette famille très soudée qui se retrouvait tous les dimanches chez le grand-père maternel, dans son appartement, pour un repas dominical auquel participaient les familles de ses quatre enfants, dont certaines résidaient d'ailleurs dans l'immeuble familial. L'été toute la parentèle se retrouvait en Suisse, dans la maison de villégiature achetée par le grand-père maternel de Giovanni. Depuis leur enfance, Giovanni et ses frères s'y retrouvent systématiquement tous les mois d'août et restent encore aujourd'hui très attachés à

ces retrouvailles estivales dans la maison de famille, qui a été divisée entre tous les descendants de leur grand-père et où ils possèdent chacun un appartement indépendant. C'est donc la Suisse, plus que Naples, qui est aujourd'hui le lieu de réunion familiale, et où la fratrie a gardé le plus d'attaches symboliques et affectives, au point que l'un des frères est d'ailleurs retourné y vivre.

Pourtant, en ligne paternelle, la fratrie a hérité d'un vaste patrimoine immobilier à Naples. La majeure partie de la famille paternelle de Giovanni reste profondément ancrée dans la ville où elle continue elle aussi à se regrouper dans de vieux immeubles de famille, en particulier les deux immeubles achetés par l'arrière grand-père de Giovanni, un riche bijoutier, à la fin du 19^e siècle. Giovanni et ses frères ont d'ailleurs hérité d'un appartement dans l'immeuble paternel au début des années 90 mais ils l'ont vendu. Mais, alors que dans l'ensemble la parentèle de Giovanni reste profondément ancrée à Naples, les membres de sa famille proche sont fortement dispersés à l'échelle nationale et internationale, héritage d'une internationalisation ancienne de la lignée maternelle, et leurs liens avec Naples se sont distendus. C'est la maison suisse qui sert de lieu de réunion et d'espace de référence symbolique pour la parentèle proche de Giovanni.

La famille ST (famille 27) présente des analogies avec les S. Il s'agit également d'une vieille famille de la bourgeoisie d'entreprise ayant de lointaines origines étrangères (françaises cette fois), mais ici l'internationalisation de la famille doit beaucoup à l'émigration professionnelle de la jeune génération, et elle n'a pas abouti pour l'instant à une distension des liens avec Naples car elle possède toujours des maisons de famille symbolique et fédératrices dans la ville. La famille cumule donc un très fort ancrage à Naples, et une dispersion importante en Italie et à l'étranger.

L'individu témoin, Alberta ST, est une architecte de 65 ans qui réside actuellement dans le quartier "aristocratique" de Montedidio. Sa mère, âgée de 94 ans, vit encore. Elle habite à moins de 5 minutes dans le même quartier, et partage son appartement avec la sœur cadette d'Alberta et son mari. L'aîné de cette fratrie nombreuse (ils sont 8) habite également tout près puisqu'il vit au-dessus de chez Alberta dans la maison de famille construite par le grand-père paternel et qui a été divisée en deux appartements. Le reste de la fratrie est en revanche plus dispersé dans la ville et hors de la région. Un des frères est parti en banlieue. Une des sœurs habite quant à elle dans le quartier chic de Posillipo. Les autres ont quitté Naples. Deux sont allés à Rome. Un seul des frères a émigré à l'étranger, d'abord à Bruxelles, où il travaillait à l'Union européenne, puis à Berlin, en Allemagne, pays d'origine de sa femme. La fratrie d'Alberta est donc partagée entre Naples et Rome, mais peu internationalisée.

C'est surtout la jeune génération, celle des enfants et des neveux d'Alberta qui a émigré en masse. Ainsi, parmi les 3 fils d'Alberta, aucun ne réside à Naples et deux sont partis à l'étranger. L'aîné a 35 ans et habite Rome, où il travaille dans une société de conseil. Le second a émigré un temps en Angleterre où il travaillait également dans le conseil, et vient de rentrer en Italie, à Milan, pour faire un master à la Bocconi, tandis que le dernier, âgé de 30 ans, vit et travaille à Barcelone. Cette forte dispersion nationale et internationale se retrouve chez les neveux d'Alberta, qui compte une nièce à Bruxelles, un neveu à Luxembourg, un autre à Coventry... En fait la plupart des membres de la jeune génération qui résident encore à Naples sont

surtout des étudiants habitant encore chez leurs parents. Ceux qui travaillent ont en revanche majoritairement quitté la ville, même si cette émigration est peut-être provisoire et que des trajectoires de retour ne sont pas à exclure. Ainsi, un des fils du frère d'Alberta qui habite à Rome est revenu s'installer à Naples où il travaille à l'aéroport, preuve que l'émigration n'a en rien distendu les liens avec la ville d'origine de la famille, même après une génération.

Mais même si aujourd'hui la dispersion internationale de la famille est surtout le fait de la jeune génération, cette dernière a été préparée par une internationalisation ancienne dans cette famille cosmopolite habituée depuis longtemps aux voyages et aux contacts avec l'étranger. Ainsi, la plupart des 4 grands-parents d'Alberta ne sont pas originaires de Naples. Sa grand-mère paternelle était en fait d'origine française. Son grand-père maternel était né à Potenza, en Basilicate et avait épousé une romaine. Dans ces familles aux origines variées, qui reflètent assez bien le rayonnement encore important de Naples au début du siècle dernier, s'est développée une véritable culture cosmopolite et une importante ouverture vers l'étranger puisque, tout comme ses 6 sœurs, la mère d'Alberta parle français couramment et a suivi les cours du "Grenoble", l'institut culturel français de la ville. Le père d'Alberta était lui aussi amoureux de culture française, mais également de l'Allemagne : il envoyait régulièrement ses fils faire des stages dans des entreprises allemandes et recevait souvent de jeunes allemands dans la maison de villégiature de la famille à Positano, sur la côte amalfitaine.

Cette culture cosmopolite, typique d'une famille de la vieille bourgeoisie d'entreprise intégrée aux réseaux de la bonne société européenne, explique peut-être la capacité étonnante de la famille d'Alberta à concilier cette dispersion nationale et internationale avec le maintien d'un très fort ancrage à Naples. L'émigration est souvent provisoire et ne constitue pas une rupture dans ce milieu habitué à la mobilité. Tout en s'ouvrant vers l'étranger, la famille a conservé ses attaches à Naples, et on l'a vu, ces attaches peuvent ramener certains membres "étranger" ou "romains" de la famille dans la ville, à l'image d'un neveu d'Alberta pourtant né à Rome, mais revenu travailler aujourd'hui à Naples... On l'a dit, quatre membres de la parentèle proche d'Alberta continuent à se concentrer dans le quartier de Montedidio, à proximité de la maison d'enfance paternelle, et ce "noyau de parenté" très concentré réunissant une mère et trois de ses enfants adultes multiplie donc les occasions de contacts et de retours pour les membres de la famille ayant quitté la ville. Enfin et surtout, la famille a gardé la vaste maison de famille de Castellammare, celle de l'enfance du grand-père paternel, immense villa où Alberta et 3 de ses frères et sœurs possèdent aujourd'hui encore des appartements. Comme dans la famille S qui se réunissait dans la maison de Suisse, lors des fêtes de familles ou des vacances d'été toute la famille d'Alberta se retrouve dans la grande maison de Castellammare, ceux de Naples, comme ceux de Rome ou de l'étranger, autour d'un tournoi de football familial dans le jardin ou d'un concert de l'orchestre de famille... On retrouve dans ces grandes familles internationalisées et dispersées le rôle décisif des maisons de famille dans la préservation de la cohésion de la parentèle, déjà souligné plus haut (voir supra, chapitres XI, 1d et XII, 1c). Pour préserver leur cohésion malgré la distance, ces familles ont pu s'appuyer sur des lieux stables et identitaires, assez grands mais aussi assez fédérateurs pour servir de lieu de réunion et de référence symbolique à une parentèle élargie et dispersée.

La famille R (famille 32) se distingue assez nettement des deux précédentes car elle n'a pas d'origines étrangères et n'appartient pas au monde de l'entreprise. Il s'agit d'une famille de médecins et de professions libérales originaire des Abruzzes et établie à Naples à la fin du 19^e siècle. Ici l'internationalisation de la famille est beaucoup plus récente que dans les deux cas précédents, et surtout, elle s'appuie principalement sur les migrations temporaires des jeunes adultes, si bien qu'elle n'a pas entraîné de dispersion résidentielle de la famille qui reste en grande partie concentrée à Naples. L'individu témoin est Rosaria R, née à Naples en 1949, et fille d'un des pédiatres les plus connus de la ville dans l'après-guerre. Elle ne travaille pas et réside actuellement dans le quartier central et bourgeois de Chiaia. Mais ici, point d'immeuble de famille où se concentrent les membres de la parentèle, les proches de Rosaria se sont dispersés dans l'espace local du quartier, en restant toutefois à proximité les uns des autres.

La fille aînée de Rosaria, en revanche, a quitté Naples pour Rome, où elle vient de terminer un master de journalisme à l'université Luiss après des études de langues (elle parle français, arabe, allemand et anglais) qui l'ont portée un an à Paris et un an au Caire. La concentration résidentielle actuelle de la famille sur Naples reflète en effet assez mal l'importance des contacts de la famille avec l'étranger puisque avant sa fille, Rosaria a elle aussi passé une longue période à l'étranger après son mariage. Elle a en effet suivi la carrière de son mari, un important neurochirurgien napolitain, d'abord à Berlin pendant deux ans, puis à Bordeaux et aux Etats-Unis. Elle parle d'ailleurs assez bien le français et a gardé des amis en France. Son frère, pédiatre comme son père, a suivi un parcours analogue : il a passé trois ans aux Etats-Unis et deux ans à Paris avant de revenir s'installer à Naples, à quelques centaines de mètres de la maison parentale. Cet exemple montre bien que, du fait de l'importance des migrations temporaires, beaucoup de familles en apparence fortement concentrées et ancrées à Naples ont en réalité de nombreux liens avec l'étranger.

Ainsi, si l'internationalisation des familles étudiées reflète surtout la forte émigration professionnelle des jeunes générations, en nette augmentation ces dernières années, elle est aussi le résultat d'un processus historique et intergénérationnel complexe car beaucoup de ces familles ont de lointaines origines étrangères ou ont en tout cas noué des contacts réguliers avec l'étranger à travers des migrations temporaires répétées à chaque génération, et qui leur ont permis de s'intégrer aux réseaux professionnels et sociaux des élites européennes.

D'autre part, si cette internationalisation a parfois distendu les liens avec Naples, elle les a rarement rompus. Les familles internationalisées gardent en effet souvent des maisons de famille et de fortes attaches symboliques à Naples, où les "étrangers" de la parentèle peuvent revenir à Noël ou pour les vacances, ainsi que des pôles de concentration résidentielle de la famille qui multiplient les occasions de contacts et de retour dans la ville. Elles sont de plus habituées à des allers-retours fréquents entre Naples et l'étranger du fait de l'ancienneté de leur internationalisation. Ces dynamiques de mobilités se retrouvent d'ailleurs à l'échelle nationale pour les familles napolitaines dont les membres sont allés s'établir à Rome ou dans les villes du Nord de la Péninsule.

2. En Italie : l'attraction de Rome et des villes du Nord

A l'échelle nationale, on retrouve en effet les dynamiques de "dispersion" analysée au niveau international. Le redimensionnement de l'aire d'influence de Naples fait que les familles étudiées tournent de plus en plus le dos au Mezzogiorno et subissent au contraire l'attraction des villes du Nord, et surtout de Rome, attraction particulièrement forte sur les jeunes adultes. Mais là encore, les liens avec Rome et les villes du Nord s'inscrivent dans une tradition ancienne et renouvelée sur plusieurs générations.

a. Des familles qui tournent le dos au Mezzogiorno ?

Si on quitte l'échelle internationale pour se reporter à celle du territoire italien, l'un des éléments les plus frappants de la géographie des familles étudiées est leur faible implantation résidentielle dans le Mezzogiorno. Parmi les membres de la parentèle proche des 50 personnes interrogées, seulement 3 résident actuellement dans une région du Sud autre que la Campanie. Si l'on prend également en compte la parentèle diagonale et alliée on arrive toujours au même constat : les personnes interrogées ont aujourd'hui beaucoup plus de parents résidant à Rome, dans le Nord ou même à l'étranger que dans le reste du Mezzogiorno. Sur le plan résidentiel, les familles des classes supérieures napolitaines semblent donc aujourd'hui tourner le dos au Sud et s'implanter soit en Campanie, soit dans les centres de commandement de l'économie nationale et européenne.

Ce faible poids du Sud dans les résidences actuelles des familles étudiées est assez étonnant quand on connaît le poids historique de Naples dans un Mezzogiorno dont elle a longtemps drainé les élites, d'abord par son poids de capitale politique, puis par son influence culturelle et le prestige de son université, qui est longtemps restée l'unique grande université du Sud de l'Italie. En réalité beaucoup de familles étudiées sont originaires du Mezzogiorno, en particulier des Pouilles et de Calabre, mais ces origines sont anciennes et les individus interrogés ne comptent donc presque plus de parents dans ces régions du Sud, ou alors seulement des cousins éloignés avec lesquels ils n'ont plus de contacts. L'étude des lieux de naissance des grands-parents des 50 individus-témoins, nés entre 1882 et 1916, montre bien l'importance de ces origines méridionales et le poids de l'immigration à Naples de la bourgeoisie du Mezzogiorno au tournant des 19^e et 20^e siècles (FIGURE 4.2). Ainsi, 28 % des grands-pères maternels des individus interrogés sont nés dans le Sud en dehors de la province de Naples, et la plupart de ces derniers sont nés hors de Campanie, surtout dans les Pouilles et en Calabre. En revanche, on ne retrouve plus cette attraction de Naples sur la bourgeoisie méridionale à la génération des personnes interrogées, nées dans les années 40 et 50. Si, pour éviter les effets de distorsion de l'échantillon, on examine les lieux de naissance des conjoints des personnes interrogées, on constate que seulement 10 % d'entre eux sont originaires du Mezzogiorno hors province de Naples, (FIGURE 30). De plus, parmi ceux qui sont nés dans le Sud, le poids de la Campanie s'est nettement accru et dépasse maintenant celui des autres régions du Sud. Alors que les grands-parents non napolitains des individus interrogés venaient beaucoup des Pouilles, de Calabre ou même de Sicile, les conjoints de ces derniers nés hors de la ville sont essentiellement

originaires des provinces de Salerne, de Benevento, d'Avellino ou même du Nord du pays, beaucoup plus que du reste du Mezzogiorno. On observe ici un phénomène analogue à celui rencontré au sujet de l'implantation internationale des familles étudiées : l'aire d'influence de la ville qui s'étendait au début du siècle à tout le Mezzogiorno et au-delà des frontières nationales s'est aujourd'hui largement rétrécie pour se réduire essentiellement à la région Campanie. Le réseau de relations des familles s'est recentré sur la région de Naples et les grandes villes du centre et du Nord du pays, et tourne de plus en plus le dos au Mezzogiorno. L'origine des conjoints non-napolitains de la jeune génération le confirme : ces derniers sont avant tout nés en Campanie et à Rome, parfois dans le Nord, mais rarement dans les autres régions du Sud.

Mais si le Sud n'est plus une zone d'implantation résidentielle des familles étudiées, il reste pour elles un important espace de référence, et un lieu de villégiature. On le verra plus en détails dans le prochain chapitre : nombreux sont les individus interrogés qui descendent de propriétaires terriens et ces derniers gardent donc souvent de profondes attaches dans le Mezzogiorno : maisons de famille, résidences secondaires, terres, voire exploitations agricoles... Le Sud reste donc pour eux un "espace de référence" qu'ils connaissent, qu'ils aiment et qu'ils fréquentent régulièrement le temps d'un week-end ou pour les vacances.

b. La persistance des ancrages dans le Nord-Ouest

Si peu de membres des familles étudiées résident encore dans le Sud, ils sont en revanche nombreux à habiter actuellement dans les villes du Nord de l'Italie. Que l'on considère seulement la parentèle proche des individus interrogés ou également leurs collatéraux et leurs belles-familles, les membres des familles étudiées résidant actuellement dans le Nord de la péninsule représentent toujours un peu moins de 30 % des parents des individus-témoins habitant hors de la province de Naples. Le Nord est aujourd'hui la deuxième zone de localisation des familles napolitaines en dehors de la ville, après Rome.

Mais c'est surtout dans les villes du Nord-Ouest que ces membres de vieilles familles napolitaines se concentrent, bien plus que dans la "Troisième Italie" (voir CARTE 41). Mais les localisations sont très sélectives au sein même du triangle industriel puisque c'est avant tout Milan qui concentre aujourd'hui le plus de membres des familles étudiées, bien loin devant les villes du littoral ligure, et surtout Turin, où ne réside actuellement qu'un seul membre de la parentèle proche des individus interrogés... Turin, qui est pourtant longtemps restée la deuxième ville "méridionale" d'Italie derrière Naples tant l'immigration en provenance du Sud y était forte n'a en fait guère attiré les élites napolitaines. Dans le Nord de la Péninsule, ces dernières ont largement privilégié Milan, la capitale économique du pays, et leurs localisations reflètent donc assez bien la nature d'une émigration qualifiée, composée avant tout de cadres d'entreprise, de professions intellectuelles et libérales ou de hauts fonctionnaires, et orientée vers les centres de commandement du pays plus que vers les villes industrielles et les destinations traditionnelles des migrations intérieures populaires.

En effet, la grande majorité de ces membres des familles étudiées qui habitent aujourd'hui à Milan ou dans le Nord Ouest sont des émigrés ou des

descendants d'émigrés partis de Naples, et non des parents originaires du Nord. Comme c'était déjà le cas pour leur dispersion internationale, l'implantation des familles étudiées dans le triangle industriel est avant tout le fruit d'une importante émigration, et non le reflet d'une immigration bourgeoise à Naples. Une deuxième caractéristique importante de ces membres des familles étudiées résidant dans le Nord Ouest est qu'ils sont issus de plusieurs générations. La dispersion internationale des familles de l'échantillon était surtout le fait de la jeune génération, née à partir des années 70, leur présence à Milan et dans le triangle industriel concerne en revanche aussi bien la génération des personnes interrogées, nées dans l'après-guerre, que celle de leurs parents, nés au début du siècle, ou celle de leurs enfants. L'émigration des élites napolitaine vers le Nord-Ouest apparaît donc assez ancienne et constante.

Parmi la fratrie des parents des personnes interrogées, nées au début du siècle précédent, 19 % ont quitté Naples définitivement, et parmi ces derniers 30 % se sont dirigés vers le Nord Ouest, deuxième destination migratoire après Rome. Il s'agissait soit de femmes suivant leur mari originaire du nord ou parti y travailler, soit d'hommes au profil professionnel assez varié, entrepreneurs ou "professionisti", cadres du privé ou fonctionnaires, sans qu'une profession domine nettement les autres. La plupart ont quitté Naples dans les années qui ont suivi la guerre, même si des départs ont eu lieu dès les années 30, mais on observe également chez cette génération un certain nombre de départs dans les années 90, qui correspondent à des migrations de retraite. Ainsi, une des tantes maternelles de Giuliana M. (famille 7) est partie récemment à La Spezia rejoindre deux de ses filles qui s'y étaient établies au lendemain de leur mariage, dans les années 80. Le père de Biagio G (famille 14), retraité, a lui aussi émigré à Gênes dans les années 90 à la suite de la mort de sa femme et y vit toujours. La mère d'Anna Heiz (famille 28) s'est également retirée sur la côte ligure, après sa séparation, et pour prendre soin de sa mère âgée qui y possédait une belle villa à laquelle elle était très attachée. Ces migrations de retraite se dirigent donc plutôt vers le littoral ligure, et moins vers les grandes villes de l'intérieur du triangle industriel.

A la génération suivante, l'émigration vers le Nord Ouest demeure très importante puisque parmi les fratries des personnes interrogées, nées à partir des années 30, près de 17 % ont quitté Naples définitivement et que parmi ces derniers, plus de 26 % se sont établis dans le triangle industriel, qui devient pour cette génération la principale destination migratoire à égalité avec Rome. Ici l'essentiel des départs ont eu lieu dans les années 60 et 70. Le profil de ceux qui ont émigré dans le Nord Ouest reste assez analogue à celui de la génération précédente : il s'agit avant tout de femmes ayant suivi leur mari, ou alors d'hommes appartenant aux professions intellectuelles supérieures (chercheurs, journalistes) et à la "service class" du secteur privé, la seule nouveauté notable étant le faible poids désormais occupé par les professions libérales parmi ces émigrés. Enfin, l'émigration vers le Nord fléchit chez la jeune génération, mais elle demeure quand même importante. Il est certes difficile de tirer des conclusions définitives sur l'émigration de cette génération puisque il est très probable que beaucoup de ces migrations resteront provisoires. Mais les chiffres suffisent à indiquer le maintien de flux assez importants vers le triangle industriel (qui se résume ici essentiellement à Milan) chez la jeune génération, phénomène qui confirme bien la reprise depuis le milieu des

années 90, d'une forte migration du Sud vers le Nord chez les jeunes diplômés, reprise soulignée par de multiples enquêtes ces dernières années⁴³³

Au total l'implantation des familles napolitaines étudiées dans le Nord Ouest apparaît comme le résultat d'une tradition d'émigration assez ancienne des élites de la ville vers la capitale économique du pays et la côte ligure, émigration de jeunes adultes qualifiés issus du monde de l'entreprise ou des professions intellectuelles, mais également de retraités, souvent veufs ou séparés, qui se retirent sur le littoral ligure ou déménagent dans le Nord pour se rapprocher de leurs enfants émigrés. De plus, cette émigration définitive se double de nombreuses migrations temporaires, le "passage" par Milan en début de carrière ou au cours des cycles supérieurs des études apparaissant comme une étape récurrente chez beaucoup des individus des familles étudiées.

c. L'attraction croissante de Rome

Mais si les familles étudiées sont bien implantées dans le Nord-Ouest du pays et dans les grandes villes européennes, c'est aujourd'hui à Rome que, de très loin, les individus interrogés comptent le plus grand nombre de parents en dehors de Naples, et ce quelle que soit la génération ou le degré de parenté considéré. Parmi les parents proches des individus témoins résidant aujourd'hui hors de Naples, plus du tiers résident à Rome, contre à peine un quart à l'étranger et 23 % dans le Nord-Ouest (CARTE 41). Les chiffres ne changent guère si on prend en compte également les oncles, les neveux et la belle-famille des personnes interrogées : c'est toujours Rome qui est, de loin, le principal lieu d'implantation de leurs parents hors de Naples.

Comme c'était déjà le cas pour leur présence à l'étranger ou dans le nord Ouest, ce poids de la capitale dans la localisation actuelle des vieilles familles napolitaines n'est pas dû à leur origine romaine, mais à l'attraction forte de la capitale sur les élites de la ville. La grande majorité de ces parents des individus interrogés résidant actuellement à Rome sont des émigrés ou des descendants de Napolitains émigrés dans la capitale. Mais cette émigration vers Rome apparaît dans notre échantillon beaucoup plus massive et beaucoup plus constante que celles qui se sont orientées vers l'étranger ou vers Milan. Alors que l'émigration internationale a fortement augmenté chez la jeune génération, les migrations vers Rome ont concerné de manière à peu près égale toutes les générations. Que ce soit à la génération des individus interrogés, nés dans l'après-guerre, celle de leurs parents, nés au début du siècle dernier, ou celle de leurs enfants, nés à partir des années 70, c'est vers Rome que se sont dirigés à chaque fois la majorité de ceux qui ont quitté Naples (voir FIGURE 29).

Le profil de ces Napolitains émigrés à Rome est assez analogue à celui de ceux qui sont partis dans le Nord-Ouest. Aux générations des individus interrogés et

⁴³³ Dans ses rapports annuels, le SVIMEZ a ainsi souligné la reprise forte de la migration interne du Sud de l'Italie vers le Nord du pays depuis le milieu des années 1990. A la différence de la grande migration historique Sud/Nord, cette nouvelle migration concerne surtout de jeunes citadins qualifiés. Voir par exemple SVIMEZ, 2001, p.19-25. Sur ce phénomène encore peu étudié, voir RIVIERE, 2001, p.51-54

de leurs parents, il s'agissait soit de femmes au foyer ayant suivi leur mari dans la capitale, soit d'hommes appartenant aux professions intellectuelles supérieures (professeurs d'université, chercheurs, journalistes) ou à la "service class" du public et du privé (ils étaient cadres dans des ministères, ou bien dirigeants dans de grandes entreprises privées ou parapubliques), et partis à Rome en début de carrière. Parmi les enfants des personnes interrogées, qui ont émigré dans la capitale depuis la fin des années 1990 – et pour lesquels, rappelons-le, la migration restera peut-être provisoire – il s'agit essentiellement d'une migration de jeunes adultes qualifiés, femmes ou hommes, en quête d'un premier emploi stable à la hauteur de leur formation. Là encore les deux profils professionnels qui dominent sont les professions intellectuelles supérieures et les cadres d'entreprise, avec cependant parmi ces derniers une nette domination du secteur privé. Cette importance de l'émigration de jeunes cadres du privé dans une ville comme Rome, où l'économie d'entreprise est beaucoup moins développée qu'à Milan ou d'autres villes du Nord peut étonner. Mais elle vient du fait que ce que recherchent avant tout ces jeunes diplômés des familles étudiées, c'est moins un travail – qu'il leur serait possible de trouver à Naples – qu'un travail stable dans le cadre d'un contrat régulier et leur assurant un salaire décent, type d'emploi qu'ils sont plus susceptibles de trouver à Rome du fait de l'implantation de nombreuses multinationales ou des bureaux de grandes firmes italiennes dans la capitale.

3. Un pied à Naples, un pied ailleurs : L'importance de l'émigration temporaire et de la bi-résidence

Mais dans bien des cas, les exemples cités l'ont bien montré, les migrations ne restent pas définitives : après quelques années passées à l'étranger, à Milan ou à Rome, on rentre à Naples, parce que l'expérience acquise en dehors de la ville permet d'y revenir à un poste important, ou plus fréquemment parce qu'un phénomène de "rappel familial" a eu lieu. On l'a vu, les trajectoires "en boucle" sont très fréquentes dans notre échantillon : après une période de forte mobilité à la fin des études et au début de la carrière professionnelle, on revient s'installer dans les beaux quartiers de Naples, dans les rues voire les immeubles où l'on a passé son enfance, et bien souvent dans un logement de famille...

Mais l'une des spécificités de notre échantillon de familles napolitaines est aussi que ces migrations provisoires ont été répétées à chaque génération, en s'orientant parfois vers la même ville au sein d'une même famille, contribuant à l'émergence progressive de véritables "champs migratoires familiaux". Lorsqu'un tel "champ" existe, ou lorsque les distances le permettent, c'est donc plutôt dans un système de bi-résidence que les membres des familles étudiées s'installent, plus que dans une véritable migration.

a. Des migrations souvent provisoires

Si beaucoup de membres des familles étudiées ont quitté Naples définitivement, ils sont encore plus nombreux à l'avoir fait temporairement, pour

aller s'établir quelques mois ou quelques années à Rome, Milan ou à l'étranger. Ces migrations temporaires sont plus nombreuses que les migrations définitives et jouent un rôle très important dans la dispersion des familles de l'échantillon étudié. Ainsi, au moment de l'entretien, 40 % des individus interrogés avaient émigré temporairement en dehors de la ville au cours de leur vie, et plus des deux tiers d'entre eux (67 %) avaient au moins un membre de leur parentèle proche qui avait quitté la ville provisoirement. Les destinations de ces migrations provisoires sont les mêmes que pour les migrations définitives : c'est vers Rome, Milan et l'étranger que se dirige la majorité des flux.

Cette importance des migrations temporaires dans notre échantillon s'explique par les mêmes facteurs que les migrations définitives : il s'agit essentiellement d'une migration professionnelle de jeunes adultes. Mais ici aux facteurs économiques liée à la crise napolitaine et à la réduction de l'aire d'influence de la ville s'ajoutent aussi des facteurs structurels liés au fonctionnement même du "modèle résidentiel patrimonial" qui caractérise la bourgeoisie de la ville : on l'a vu, ce système est un système qui retient les membres de la famille, mais qui a besoin de les expulser temporairement pour pouvoir les "rappeler" ultérieurement au terme d'une trajectoire "en boucle" (voir supra, chapitre VIII). Pour laisser le temps aux parents de "libérer" le patrimoine et de leur mettre à disposition des logements prestigieux dans les beaux quartiers de Naples, les jeunes adultes sont souvent contraints d'aller passer une période en banlieue, ou dans le centre historique de la ville, et l'émigration temporaire vers Rome ou une ville du Nord peut donc alors être une solution commode. Le mouvement d'émigration des jeunes adultes en dehors de Naples permet au système d'accès familial au logement de fonctionner en libérant temporairement ou définitivement la pression sur le "parc" de logements familiaux...

Cela explique pourquoi ces migrations provisoires ont majoritairement lieu à la période de fin des études et d'entrée dans la vie professionnelle, concernant essentiellement de jeunes adultes entre 25 et 35 ans... On a donné de nombreux exemples de ces "trajectoires" en boucle fondées sur un départ de Naples à la fin des études et au début de la carrière professionnelle, puis sur un retour dans la ville pour "s'installer" dans les beaux quartiers, souvent à la suite d'un "appel" familial. On se contentera donc ici de rappeler que ces migrations provisoires des jeunes adultes en dehors de Naples peuvent prendre trois formes principales. Le séjour d'études tout d'abord, en général au cours des cycles supérieurs de l'université, car si l'université de Naples conserve une solide réputation dans des disciplines traditionnelles comme le droit, la médecine ou l'ingénierie, elle n'a pas su développer des filières d'excellence dans le domaine du management ou de la gestion d'entreprises, si bien que pour beaucoup de jeunes des familles étudiées voulant s'orienter dans le monde de l'entreprise, la formation napolitaine est souvent complétée par un master à la "Bocconi" de Milan ou à la "Luiss" de Rome. Mais la plupart des boucles résidentielles ont pour point de départ la recherche d'un premier emploi stable et bien rémunéré dans le secteur privé et le monde de l'entreprise. Les migrations s'orientent alors vers Rome ou Milan. Cela était déjà le cas chez les individus-témoins nés dans l'après-guerre, et même chez leurs parents nés au début du siècle dernier le "passage" par une compagnie d'assurance romaine ou une banque milanaise en début de carrière était assez fréquent. Les destinations n'ont pas changé parmi la jeune génération, celle des enfants des personnes interrogées, même si

l'ampleur des migrations provisoires est difficile à évaluer car l'émigration professionnelle y est souvent trop récente pour savoir si elle restera définitive ou non. Mais les entretiens révèlent que, chez la plupart des jeunes napolitains partis travailler dans le nord ou à Rome, le départ est souvent perçu comme provisoire et vécu difficilement. Bien souvent, ceux qui le peuvent décident de rentrer à Naples et les entretiens ont déjà permis d'entrevoir plusieurs trajectoires de retour⁴³⁴. C'est par exemple le cas de la fille de Terea A. (famille 24), âgée de 32 ans et qui après avoir travaillé à Milan et Rome, est revenue s'établir à Naples où elle a trouvé facilement un poste de cadre dans une entreprise privée et où elle s'est mariée avec un conjoint napolitain. Enfin, le départ provisoire de Naples peut avoir une troisième cause, qui est une variante de la précédente : les nominations des fonctionnaires en dehors de Naples pour leurs premiers postes ou leur stage de titularisation. Parmi les familles étudiées, nombreux sont les magistrats, les enseignants ou les officiers de l'armée qui ont passé quelques années en dehors de Campanie avant d'obtenir leur mutation à Naples. Dans un milieu qui, comme dans la plupart des élites de l'Italie méridionale, a toujours privilégié l'administration publique par rapport au monde de l'entreprise, le poids de ces migrations de fonctionnaires n'est pas à négliger et se retrouve chez toutes les générations étudiées.

*b. La constitution de "champs migratoires familiaux"
au fil des générations*

Mais ces migrations provisoires à l'étranger, à Rome ou dans le Nord, ne suivent pas des logiques purement professionnelles ou universitaires, elles s'appuient également sur des dynamiques familiales car elles se fondent bien souvent sur un réseau de parents et d'amis dans les villes de destination, réseau généralement tissé sur plusieurs générations. Pour beaucoup de napolitains des familles étudiées qui sont "passés" par une entreprise milanaise ou romaine, la migration a été préparée par des parents émigrés, ou par des migrations temporaires à la génération précédente, qui ont permis de nouer des contacts dans la ville. Migrations provisoires, migrations définitives, systèmes de bi-résidence se renforcent l'une l'autre et finissent dans certains cas par structurer de véritables "champs migratoires

⁴³⁴ L'impression d'exode des jeunes des familles étudiées vers Rome et les villes du Nord est donc à nuancer par le fait que beaucoup de ces migrations resteront sans doute provisoires, car elles sont motivées avant tout par la difficulté d'entrer sur le marché du travail régulier, difficulté qui une fois surmontée rend le retour à Naples plus facile. Ce schéma rejoint d'ailleurs parfaitement les résultats des grandes enquêtes récentes sur la reprise des migrations internes du Sud vers le Nord. Chez les émigrés méridionaux, les retours sont parfois motivés par les désillusions face à un Nord qui "au lieu de l'Eldorado du plein-emploi" offre une "situation incertaine", caractérisée par les contrats à durée déterminée ou "à projet", et la cherté du logement (RIVIERE, 2001, p.54). Mais pour les émigrés les plus qualifiés, la situation est différente : selon l'économiste Marco Vitale, "beaucoup d'entre eux ne partent pas seulement à la recherche d'un bon salaire, mais pour refuser une société, ou mieux, une classe dirigeante qu'ils n'aiment pas. Ils cherchent une société plus libre, plus méritocratique, moins corrompue, moins influencée par le système politique, moins violente. Et nombreux sont les jeunes méridionaux qui, après s'être fait la main ailleurs, retournent dans le Sud bien préparés pour occuper des postes de direction" (*La Repubblica*, 15 avril 2005).

familiaux"⁴³⁵, fondés sur la répétition d'une même trajectoire migratoire chez différents membres de la même parentèle, et ce sur plusieurs générations. C'est essentiellement avec Rome, et dans une moindre mesure avec Milan, que les familles étudiées ont pu mettre en place de tels champs migratoires.

Pour Milan, l'exemple de la famille de Giovanni S. (famille 3) est assez symptomatique. Giovanni est un psychanalyste né en 1947 et résidant actuellement à Naples, dans l'immeuble de sa famille maternelle situé dans le quartier bourgeois de Chiaia. Mais avant de venir se réinstaller à Naples, Giovanni a passé une longue période dans le Nord de l'Italie et à l'étranger, pour la fin de ses études et chercher du travail et s'est ainsi établi deux ans à Milan entre 1978 et 1980. Mais lorsqu'il s'est installé à Milan durant ces années, la ville n'était pas une destination entièrement nouvelle pour lui puisque son frère aîné y vivait déjà de manière stable depuis près de dix ans : il s'était marié dans la ville et y travaillait comme cadre d'entreprise. Les deux frères n'ont d'ailleurs fait que "suivre les traces" de leur père, qui une génération auparavant, était lui aussi passé par Milan, travaillant quelques années dans une compagnie d'assurance juste avant la guerre, avant de revenir s'installer à Naples dans son immeuble de famille.

Mais c'est surtout avec Rome que de tels champs migratoires familiaux ont pu se constituer. Ici les exemples sont très nombreux. Celui de Vittoria V. (famille 17) est très représentatif. Vittoria est née à Naples en 1945, et y réside encore aujourd'hui. Mais son père, également né à Naples, a passé une période à Rome dans les années 30 et pendant la guerre, où il occupait des fonctions dans le parti fasciste. Cette migration romaine n'était d'ailleurs pas une nouveauté dans la famille puisque dès la génération précédente, celle des grands-parents de Vittoria, plusieurs frères de la grand-mère paternelle avaient émigré temporairement dans la capitale. Vittoria a passé toute sa vie à Naples mais ses liens avec Rome sont forts, puisqu'elle y compte de nombreux cousins et cousines issu-de-germains auxquels elle est très attachée. Sa dernière fille a d'ailleurs été étudier à Rome, où elle a rencontré son fiancé et vit aujourd'hui à Londres. Le passage par Rome apparaît donc comme une caractéristique récurrente des trajectoires des membres de la famille, et ce depuis trois générations. Cette importance des migrations provisoires montre que beaucoup de familles en apparence entièrement concentrées à Naples peuvent en fait entretenir des liens étroits avec Rome, Milan ou l'étranger, liens qui peuvent être réactivés au moment du séjour d'études d'un enfant ou de sa recherche de travail... La répétition des migrations vers une même ville, qu'elles soient définitives ou provisoires, finissent par créer entre les deux villes un "espace relationnel" stable, qui facilite la circulation des individus et les systèmes d'aller-retours. Les champs migratoires familiaux tissés progressivement entre Naples et Milan ou entre Naples et Rome permettent ainsi à des systèmes de bi-résidence de se mettre en place.

⁴³⁵ On reprend ici le concept de "champ migratoire" tel que l'a défini R.Béteille (voir BÉTEILLE, 1981), à savoir un espace "dans lequel s'établissent des liens complexes entre zone de départ et zone d'arrivée, mais aussi entre éléments du groupe humain concerné. La cohésion et l'appartenance régionales ressenties en zone de départ persiste dans la colonie d'émigrés". Il s'agit donc d'un "espace relationnel". Ce concept peut très bien s'appliquer à l'échelle familiale lorsqu'au sein d'une même parentèle des liens complexes d'allers-retours se mettent en place entre deux ou trois zones d'implantation résidentielle.

c. La bi-résidence des jeunes adultes

Beaucoup d'individus de notre échantillon réussissent facilement à garder un pied dans leur ville d'origine en y revenant tous les week-ends ou en mettant en place un système de retours réguliers plusieurs fois par mois. Bien souvent il s'agit moins d'une migration que d'une installation dans la mobilité par un système de bi-résidence entre Naples et Rome. D'une manière plus générale, quand ils le peuvent les membres des familles étudiées privilégient souvent ces solutions de bi ou de multi-résidence plutôt qu'une véritable migration, même provisoire. Cependant, là encore, cette bi-résidence peut prendre des formes très variées et les entretiens permettent d'en dresser une typologie.

Un premier cas très fréquent de bi-résidence est celui des jeunes adultes qui ont quitté Naples pour leurs études ou leurs premiers emplois et reviennent régulièrement dans la ville chez leurs parents, pour voir leur famille, leurs amis ou leur fiancé. Le phénomène de la bi-résidence étudiante est certes très répandu partout en Europe où il a fait l'objet de nombreux travaux, mais l'une des originalités des familles napolitaines étudiées est que ces phénomènes de bi-résidence concernent également les jeunes actifs, qui continuent à revenir loger chez leurs parents très régulièrement, souvent tous les week-ends. Cette bi-résidence peut parfois concerner des jeunes qui ont émigré assez loin de Naples, jusqu'à Milan ou Turin.

La famille S. (famille 29) en est assez symptomatique. L'individu-témoin, Regina S., est une enseignante née à Naples en 1947 et depuis peu à la retraite. Ses deux enfants, âgées de 31 et 28 ans vivent actuellement dans une situation de bi-résidence entre Naples et les villes du triangle industriel. L'aîné est ingénieur et après avoir travaillé quelques années à Naples pour une entreprise d'informatique, il est parti à Milan où il a trouvé un emploi mieux payé. Il y vit encore aujourd'hui mais revient chez ses parents à Naples tous les week-ends, en avion, pour voir sa famille mais également sa fiancée, napolitaine elle aussi. La fille cadette de Regina, Valeria, a fait quant à elle des études de droit et prépare actuellement le concours de la magistrature. Elle réside encore à Naples chez ses parents, mais pense peut-être émigrer à Turin car son fiancé, napolitain lui aussi, s'est installé dans la capitale piémontaise où il a trouvé un bon emploi dans une banque. Regina a donc passé le concours d'inspecteur du travail dans la région de Turin, et en attendant de pouvoir rejoindre son fiancé, elle va le voir régulièrement plusieurs week-ends par mois, et lui revient également très souvent à Naples.

Cependant, c'est surtout entre Rome et Naples que ces situations de bi-résidence des jeunes adultes sont très fréquentes, facilitées par la proximité et les bonnes liaisons ferroviaires entre les deux villes. Le cas de Maria G. (famille 47) en est bien représentatif. Cette fille d'un important entrepreneur en bâtiment est née à Naples en 1975. Après des études de biologie, elle a enchaîné les stages et les emplois précaires à Naples dans plusieurs pharmacies de la ville, travaillant souvent à moitié au noir. En 2004, elle a trouvé un emploi "régulier" au siège romain d'une importante multinationale de l'industrie pharmaceutique et a donc déménagé dans la capitale. Ses parents lui louent un studio à Rome, mais Maria rentre tous les week-ends à Naples, chez ses parents, ce qui lui permet aussi de voir son fiancé... napolitain bien évidemment. Elle effectue tous ses allers-retours en train, pour

lesquels elle a un abonnement, et son père vient la chercher à la gare de Naples tous les vendredis soirs.

Les exemples de ce type sont très nombreux parmi les familles étudiées et on pourrait les multiplier à l'envie. Tous montrent la capacité chez les jeunes émigrés napolitains dans la capitale à maintenir des contacts physiques hebdomadaires avec leur famille, et ce au prix d'une mobilité intense effectuée le plus souvent en train. En effet, quand des jeunes des familles étudiées émigrent, ce sont en général eux qui s'installent dans ce système de résidence alternée et se déplacent pour garder le contact avec leur famille et leurs proches, bien plus que leurs parents, qui en général sont maintenus à Naples par le travail ou par le fait qu'ils y ont encore des enfants à charge. Toutefois, quand les parents sont à la retraite ou inactifs et que leurs enfants ont tous quitté le foyer, il peut arriver que la "charge" de la bi-résidence et de la mobilité soit partagée ou, plus rarement, entièrement assumée par les parents. C'est le cas dans la famille L. (famille 42). L'individu-témoin est Amalia L., une enseignante à la retraite née en 1947 et résidant actuellement à Naples dans le quartier chic de Posillipo. Sa fille unique a aujourd'hui 31 ans et vit à Rome depuis 2002. Avocate, celle-ci a en effet trouvé du travail tout de suite après la fin de ses études grâce aux relations de son père ingénieur et elle travaille au bureau juridique d'une importante entreprise aéronautique internationale qui est basé à Rome. Ses parents lui ont donc acheté un studio dans la capitale. Mais elle ne rentre à Naples qu'un week-end par mois, car son fiancé est Milanais et elle va donc le voir deux week-ends par mois à Milan. Sa mère a donc décidé d'aller également chez sa fille à Rome un week-end par mois de manière à pouvoir la voir en tout deux fois par mois. Voilà donc une famille qui malgré un réseau de relations dispersé géographiquement a réussi à maintenir une sociabilité intense grâce à un système de déplacements fréquents et à la multiplication des situations de bi-résidence, Amalia vivant entre Rome et Naples, et sa fille s'installant dans une résidence alternée entre Rome, Naples et Milan... Finalement, c'est seulement dans le cas des migrations internationales que les contacts familiaux s'espacent et que le système de la bi-résidence n'est plus possible. En général, les jeunes des familles étudiées qui sont partis à l'étranger ne reviennent à Naples que deux fois par an, pour Noël et durant l'été, même s'ils aimeraient pouvoir rentrer plus souvent. Ici le coût de la distance s'avère trop élevé pour permettre une résidence alternée mensuelle ou hebdomadaire.

Au total, le phénomène de la bi-résidence des jeunes adultes a 3 caractéristiques principales. Tout d'abord, il apparaît comme le fruit d'une adaptation des systèmes de relations à liens forts à la situation difficile du marché du travail à Naples et à la nécessité de l'émigration professionnelle : les jeunes sont souvent contraints de partir, mais ils renoncent difficilement à un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions de face à face au sein de la famille ou des groupes d'amis, et là où l'éloignement résidentiel aurait pu entraîner une migration provisoire et un espacement même temporaire des contacts avec les parents ou les amis, les jeunes de l'échantillon étudié choisissent la solution de la bi-résidence, même si cela doit se faire au prix d'une mobilité intense dans la vie quotidienne, coûteuse en temps, en argent et en énergie. En effet, ce qui retient ces jeunes à Naples, ce n'est pas seulement la présence de leur famille, mais plus généralement celle d'un vaste réseau de relations dans la ville composé de parents mais aussi d'amis, et caractérisé par des liens denses et forts dans la vie quotidienne. Le fait que beaucoup d'entre eux aient

des fiancés (ées) napolitains augmente encore l'effet de rétention de ce réseau de relations et les divers exemples ont bien montré ce rôle très important des fiancés dans le maintien des liens avec Naples. La bi-résidence apparaît alors comme la solution la mieux adaptée pour concilier l'impératif professionnel de l'émigration et la préservation d'un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions au sein des groupes primaires.

Une autre caractéristique importante de cette bi-résidence de la jeune génération est qu'elle est largement soutenue par les parents et reste centrée sur la maison parentale. Pour la plupart des jeunes émigrés rencontrés dans les entretiens le choix de la bi-résidence n'est possible que parce qu'ils reçoivent une aide financière substantielle de leurs parents, qui leur payent en général le loyer de leur logement sur place (en totalité ou en partie), quand ils ne leur achètent pas directement un appartement. Les allers-retours entre Naples et Rome ou Naples et Milan sont également souvent pris en charge par les parents. Ces aides familiales servent bien sûr à compenser la faiblesse des salaires des jeunes dans la péninsule et le coût élevé du logement dans un marché italien où les petits appartements et l'offre locative restent rares et chers. Mais elles sont aussi l'expression d'un modèle culturel pour lequel la "sortie" de la famille d'origine ne coïncide pas avec l'entrée sur le marché du travail, comme c'est souvent le cas en Europe du Nord-Ouest, mais avec le mariage ou au moins l'installation en couple. Cela apparaît clairement dans les entretiens : beaucoup de ces jeunes émigrés partis à Rome ou Milan ne sont pas encore véritablement "partis" de chez leurs parents, puisqu'ils reviennent chez eux tous les week-ends où ils retrouvent leur chambre, leurs habitudes et bien souvent le service domestique impeccable d'une mère attentionnée à qui certains n'hésitent pas à confier leur linge sale... Par bien des aspects cette bi-résidence des jeunes émigrés napolitains s'apparente à une forme de "famille longue", mais adaptée aux nécessités de l'émigration professionnelle.

Enfin, il est évident que la bi-résidence des jeunes actifs est liée aux progrès récents du système italien de transport, qui reste très bon marché au regard des moyennes européennes, et qui a permis de diminuer partiellement les effets de la distance sur le maintien des contacts familiaux. On l'a dit, les jeunes napolitains qui ont émigré en Italie réussissent souvent à mettre en place un système de résidence alternée pluri-mensuelle et même hebdomadaire pour ceux qui sont partis à Rome. Avec la capitale, les allers-retours sont facilités par la proximité : Rome n'est qu'à 1h45 de Naples en train et une ligne à grande vitesse reliant les deux villes en une heure trente vient d'ouvrir. Pour Milan et les villes du Nord, les allers-retours se font surtout en avion et sont donc beaucoup plus coûteux, mais la libéralisation précoce du transport aérien dans la péninsule et la présence ancienne de compagnies low cost italiennes et étrangères dans le pays en ont considérablement diminué le prix. Ce n'est donc que lorsque la migration est internationale que les contacts diminuent vraiment de manière décisive. Mais les jeunes adultes ne sont évidemment pas les seuls à avoir bénéficié de ces transformations et le système de la bi-résidence se retrouve également plus tard dans le cycle de vie.

d. La bi-résidence liée aux mutations professionnelles

Une deuxième forme très fréquente de bi-résidence est en effet celle qui concerne des actifs bien assis professionnellement qui ont accepté une mutation en dehors de Naples pour faire carrière mais qui plutôt que de déménager entièrement avec leur conjoint et leurs enfants dans une nouvelle ville, ont choisi de résider en alternance à Naples le week-end et sur leur lieu de travail la semaine. Ce choix est motivé par le fait que les individus concernés ont ici une famille à charge, ce qui rend plus compliquée une véritable migration qui imposerait au conjoint de chercher un nouveau travail et aux enfants de changer d'école ou d'université. Là encore les allers-retours entre Naples et l'extérieur ont souvent lieu toutes les semaines, et au minimum deux fois par mois. Mais contrairement à ce qu'on a pu rencontrer chez les jeunes adultes, ici la bi-résidence se fait avec des villes restant assez proches et bien reliées à Naples : Rome évidemment, mais aussi Bari ou Florence. En revanche, les entretiens n'ont fourni aucun cas de bi-résidence de ce type entre Naples et Milan ou Naples et Turin... Autre spécificité : cette bi-résidence concerne exclusivement des hommes, signe d'une division sexuelle des rôles encore assez stricte au sein de ces familles de la bourgeoisie napolitaine où les femmes, même quand elles travaillent, doivent en général prendre soin de la maison et surveiller l'éducation des enfants ce qui rend un système de bi-résidence en dehors de Naples totalement inenvisageable pour elles.

Ces "pères de famille" qui résident en dehors de Naples la semaine sont nombreux parmi les familles étudiées, en particulier parmi les cadres d'entreprise, à l'image du mari d'Amalia L. (famille 42) déjà rencontrée au sujet de la bi-résidence de sa fille émigrée à Rome. Ingénieur aujourd'hui à la retraite, ce cadre d'entreprise a en fait très peu travaillé à Naples, passant l'essentiel de sa carrière à l'étranger, à Rome et à Florence. Durant les longues périodes où il était en poste dans la capitale ou en Toscane, il résidait sur place la semaine et revenait à Naples seulement le week-end. Cet exemple montre bien les difficultés des cadres d'entreprise qui veulent faire carrière à rester toute leur vie à Naples, et la nécessité pour eux de s'engager dans des systèmes de navettes ou de bi-résidence entre Naples et Rome ou les villes du Nord.

Mais la bi-résidence des "pères de famille" concerne aussi les fonctionnaires. La famille de Rosaria de R. (famille 32), déjà rencontrée au sujet de l'internationalisation des familles étudiées, en est un bon exemple. Rosaria est une femme au foyer née à Naples au lendemain de la guerre, fille de médecin, elle a également épousé un médecin, un important neuro-chirurgien qu'elle a suivi en France et aux Etats-Unis au début de sa carrière avant de revenir s'installer à Naples. Or depuis une dizaine d'années, le mari de Rosaria est en poste à Bari, où il est professeur d'université. Après avoir un moment hésité à déménager dans les Pouilles, région d'origine du mari de Rosaria où ce dernier possède une maison de famille, le couple a finalement opté pour une solution de bi-résidence car les deux enfants étaient alors âgés de 12 et 18 ans, et l'aînée s'apprêtait à commencer ses études à Naples. Le mari de Rosaria est donc parti vivre dans sa maison de famille des Pouilles, près de Trani, et rentre deux week-ends par mois à Naples. Parfois sa femme et ses enfants vont également le voir dans les Pouilles, ce qui fait que la famille réussit quand même à se réunir plus de deux fois par mois.

e. De la bi-résidence à la multirésidence

Outre ces bi-résidences "professionnelles" de début ou de milieu de carrière, on trouve également dans notre échantillon de nombreux cas de bi-résidences "patrimoniales" liées à la possession d'une maison de famille, ou "de villégiature" fondée sur des aller-retours quasi hebdomadaires entre ville et campagne. Cette dernière a une localisation très différente des précédentes : elle tend à se limiter aux campagnes situées à proximité de Naples, en général à moins de deux heures de voiture, et qui correspondent approximativement à la région Campanie et ses alentours immédiats.

Ces formes de bi-résidence associées à la villégiature et aux maisons de famille seront analysées plus en détails dans le chapitre suivant. Mais on voulait les mentionner ici pour montrer que bien souvent ces différentes formes de bi-résidence se superposent au sein d'une même famille. Dans certaines familles, plus que de "bi-résidence", c'est d'une véritable "multirésidence" dont il faut donc parler, tant les mobilités sont intenses entre Naples, le lieu de travail romain, la maison de famille rurale ou la villa de bord de mer... On l'a vu par exemple avec la famille d'Amalia L. (famille 42) dont le mari a longtemps résidé entre Naples et Rome ou Naples et Florence, dont la fille habite aujourd'hui à Rome et se rend régulièrement à Milan pour voir son fiancé et à Naples pour voir ses parents, et qui, elle aussi, va voir sa fille au moins un week-end par mois à Rome et partage donc sa vie entre Naples et la capitale. La famille de Margherita P. (famille 18) cumule quant à elle une bi-résidence professionnelle, puisque le mari de Margherita est magistrat à Rome et y loge donc la semaine en rentrant à Naples tous les vendredis soirs, et une bi-résidence patrimoniale puisque Margherita est originaire d'une petite ville de la province d'Avellino à laquelle elle reste très attachée et où elle se rend plusieurs week-ends par mois... On pourrait là encore multiplier les exemples. Tous montrent l'intensité de la mobilité "pendulaire" au sein des familles étudiées.

Au total, nombreux sont les individus interrogés qui ont un pied à Naples et un pied ailleurs, eux ou un membre de leur famille proche. Les systèmes de bi-résidence sont très répandus parmi les jeunes adultes des familles étudiées, étudiants ou actifs, mais ils sont également présents plus tard dans le cycle de vie, chez les "pères de famille". Cette bi-résidence se fait rarement à l'échelle internationale, mais au sein du territoire italien elle peut se mettre en place à grande distance, entre Naples et Milan par exemple, surtout dans le cas des jeunes adultes en début de carrière. Dans la très grande majorité des cas, cependant, la bi-résidence concerne des villes situées au maximum à 2 ou 3 heures de Naples en train et situées plutôt au nord de la ville, les Pouilles étant la seule région méridionale avec laquelle les migrations pendulaires sont importantes parmi les familles étudiées. En général cette bi-résidence suit des rythmes hebdomadaires ou pluri-mensuels, la situation la plus fréquente étant celle qui consiste à aller résider la semaine sur son lieu de travail et à rentrer à Naples tous les week-ends ou un week-end sur deux. Mais à l'échelle d'une même famille, ces phénomènes de bi-résidence peuvent se cumuler pour donner naissance à de véritables systèmes multirésidentiels, fondés sur des mobilités régulières et fréquentes entre l'appartement napolitain, le lieu de travail romain ou milanais et la maison de famille campanienne ou la villa de bord de mer du golfe de Naples...

Ces systèmes bi ou multirésidentiels peuvent être provisoires, mais l'une des particularités de notre échantillon est que dans certaines familles ils peuvent s'installer dans la durée, voire être reproduits sur plusieurs générations en donnant lieu à de véritables "ancrages" multirésidentiels, appuyés sur des lieux stables dans le temps. C'est particulièrement net pour les familles qui vivent entre Naples et Rome.

4. La constitution de territoires bi-locaux : l'exemple des familles entre Naples et Rome

Pour finir ce chapitre sur l'implantation et les mobilités des familles à l'échelle nationale, il faut nous arrêter un peu plus longuement sur les liens "familiaux" très intenses qui relient Naples et Rome. On l'a vu, dans les familles de notre échantillon, en dehors de Naples, c'est toujours à Rome que l'on compte le plus de parents, que l'on se rend le plus fréquemment pour travailler, qu'on a le plus souvent achevé ses études ou séjourné quelques années... Il y a donc un véritable processus de "romanisation" des vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine, processus ancien et reproduit sur plusieurs générations, et qui tend même à s'accroître à la jeune génération. On l'a vu, de véritables "champs migratoires familiaux" se sont constitués au fil des générations entre les deux villes. C'est qu'ici l'émigration professionnelle a été renforcée la proximité géographique entre les deux villes, distantes de seulement 200 km, et leur complémentarité fonctionnelle. Aux liens historiques et aux complémentarités du marché du travail entre les deux villes s'ajoutent donc des logiques gravitaires pour expliquer l'intensité des liens entre Rome et Naples, et beaucoup de familles vivent donc véritablement entre Naples et Rome, dans un double ancrage stable et bien structuré qui peut durer sur plusieurs générations.

Ces familles entre Naples et Rome fournissent donc un bon exemple des mécanismes par lesquels des familles de la bourgeoisie arrivent à maîtriser la distance et à maintenir leur cohésion malgré l'éloignement géographique. On en a vu des exemples au sujet des familles internationalisées qui s'appuyaient sur des maisons de famille fédératrices. Dans le cas des familles entre Naples et Rome au rôle des maisons de famille s'ajoute la mise en place de système d'allers-retours intenses et fréquents sous la forme de migrations provisoires, de bi-résidence, de séjours de week-end appuyés sur le réseau familial.

Trois études de cas serviront à illustrer cette importance des doubles ancrages entre Naples et Rome parmi les familles étudiées. La première concerne une famille dont les liens avec la capitale sont anciens mais ont pu être maintenus à chaque génération par des contacts fréquents entre branches romaine et napolitaine de la famille. Il s'agit de la famille maternelle de Renata d'A (famille 19), une professeur de lettres à l'université née en 1947 et résidant actuellement dans le quartier de Chiaia, au centre de Naples. Aujourd'hui Renata compte en fait très peu de parents proches à Naples. Sa mère, qui résidait à proximité dans le même quartier, est décédée en 2003. Son frère, également décédé, était parti au Vénézuéla, pays d'origine de sa femme, à la suite des difficultés de l'usine paternelle et avait

tenté de remonter là bas une nouvelle entreprise. Sa sœur, toujours vivante, a quitté Naples après son mariage pour suivre la carrière de son mari et s'est stabilisée dans le Molise. A Naples, il ne reste finalement que le fils de Renata, âgé de 30 ans, qui a repris l'appartement de la mère de Renata et vit donc dans le même quartier que sa mère, à moins de 10 minutes. Mais si on élargit le cercle de la parentèle de Renata en prenant en compte également ses cousins et ses oncles maternels, alors la géographie de la famille apparaît toute autre : elle est vraiment ancrée entre Naples et Rome.

Ce double ancrage remonte en fait à la génération du grand-père maternel de Renata, qui était le fils d'un très riche entrepreneur napolitain qui avait fait fortune à la fin du 19^e siècle grâce à sa compagnie de navigation. Né à Naples, ce grand-père maternel a ensuite passé une longue période à Rome, comme cadre à la banque de l'agriculture, avant de revenir s'installer à Naples dans le palais familial de la riviera di Chiaia acheté par son père, où il a ensuite passé toute sa vie..... A la génération suivante, celle de ses enfants, et donc de la mère de Renata, les liens avec Rome se sont prolongés : la mère de Renata (née en 1920) et son frères sont nés à Rome, ont passé leur adolescence à Naples, et après leur mariage, si la mère de Renata est restée à Naples, son frère est reparti à Rome, où il a passé toute sa vie... Aujourd'hui les enfants de ce dernier – donc les cousins germains de Renata - habitent encore dans la capitale. Mais outre ces cousins germains, Renata compte également des cousins issus-de-germains à Rome, descendant du frère de son grand-père maternel, dont un des fils avait été travailler à Rome dans les années 60 avant de revenir s'installer à Naples, puis de retourner à Rome pour sa retraite... Ainsi pendant deux générations, celle du grand-père de Renata et celle de sa mère (née en 1920), les migrations définitives ou provisoires entre Naples et Rome se sont répétées, contribuant à nouer des liens forts et stables entre les parents résidant dans les deux villes par un système constant d'aller-retours...

Ainsi les liens sont très forts et les contacts fréquents entre Renata et ses cousines romaines du même âge, alors que ces dernières sont souvent des cousines issus-de-germaines assez éloignées en terme de degré de parenté... L'une d'entre elles vient même tous les mois à Naples où elle a passé son enfance, et va loger chez une de ses cousines. Renata et un de ses cousines napolitaines vont également régulièrement à Rome, presque tous les mois. Ces liens forts entre cousines romaines et napolitaines et le maintien d'une très forte cohésion familiale malgré l'émigration hors de Naples s'explique par l'ancienneté et la répétition des aller-retours entre les deux villes sur plusieurs générations. Mais, là encore, elle s'explique également par le rôle joué par les immeubles et les maisons de famille napolitaines : beaucoup de ces cousines ont le même âge et la plupart d'entre elles ont grandi ensembles à Naples dans le palais familial de la riviera di Chiaia où les descendants des deux fils de l'arrière-grand-père avaient hérité d'appartements. De plus, l'été, toutes les cousines, romaines ou napolitaines, se retrouvaient dans la grande maison de villégiature achetée également par l'arrière-grand-père et située sur la colline de Capodimonte, à proximité de l'ancienne résidence d'été du Roi de Naples. La maison n'a été vendue qu'il y a une vingtaine d'années et donc pendant toute leur enfance durant les années 50 et 60, et même au-delà, les cousines ont continué à se voir régulièrement durant les mois d'été dans la maison de famille napolitaine.

Dans cette famille de la vieille bourgeoisie d'entreprise, les liens avec Rome sont donc anciens et complexes, reconduits à chaque génération depuis le début du siècle dernier, et fruits à la fois de nombreuses migrations professionnelles et temporaires, de départs définitifs, de migration de retraite, d'aller-retours et de visites réciproques entre "Romains" et "Napolitains"... Le maintien de ces liens, et leur renouvellement à chaque génération s'expliquent en grande partie par la conservation d'importants points d'ancrage symboliques et identitaires à Naples : le palais familial de la riviera di Chiaia et la grande maison de villégiature de Capodimonte ont permis à tous les membres de la lignée de se retrouver régulièrement dans des lieux chargés d'histoire auxquels ils étaient attachés, et ce qu'ils aient vécu à Rome, Naples ou ailleurs.

La famille H (famille 9) est elle aussi ancrée aujourd'hui entre Naples et Rome, mais il s'agit d'une famille de la bourgeoisie intellectuelle de la ville, et non d'une lignée issue du monde de l'entreprise. Sa "romanisation" est plus récente que dans le cas précédent, et, surtout, elle ne s'accompagne pas d'une sociabilité et d'échanges aussi intenses entre Naples et la capitale. Ici les contacts entre "Romains" et "Napolitains" s'appuient moins sur des aller-retours constants que sur des réunions plus espacées et ritualisées dans la maison de famille napolitaine.

L'individu témoin, Marta H. est née à Naples en 1957 et elle est la petite fille d'un grand intellectuel de la première moitié du 20^e siècle, qui fut également Sénateur du Royaume. Elle réside actuellement à Naples dans le quartier de Chiaia et dirige l'institut culturel fondé à la mort de son grand-père, qui reste aujourd'hui l'une des institutions intellectuelles les plus prestigieuses de la ville. Toute une partie de la parentèle proche de Marta est solidement ancrée à Naples, où elle se regroupe majoritairement dans une belle villa familiale achetée par la grand-mère maternelle de Marta dans les années 50. Y vivent aujourd'hui Marta et son mari, sa mère, à l'étage inférieur, et une tante maternelle, dans un autre appartement. Une autre sœur de la mère de Marta, Ada, vit également à Naples, mais dans une autre maison de famille située cette fois dans le centre historique de la ville, dans le beau palais où a vécu son grand-père maternel.

Mais malgré ce fort ancrage et la conservation de ces maisons de famille à Naples, la majeure partie des parents proches de Marta vivent aujourd'hui à Rome. Cette romanisation de la famille a commencé dès la génération précédente puisqu'une des sœurs de la mère de Marta, a émigré définitivement à Rome après son mariage en 1936. Ses enfants sont nés dans la capitale et y vivent encore aujourd'hui. Mais c'est surtout à la génération de Marta, née après la guerre, que les départs vers Rome ont été nombreux. Les deux frères de Marta ont tous les deux quitté Naples très jeunes et se sont installés à Rome. Le premier est parti à 19 ans pour aller étudier à Sienne et s'est ensuite établi à Rome, où il s'est marié. Le second a quitté Naples à 20 ans pour finir ses études dans la capitale et y est ensuite resté : il travaille aujourd'hui au ministère des biens culturels. Les cousins germains napolitains de Marta ont également quitté Naples. Les deux enfants d'une de ses tantes "napolitaines" sont allés l'un à Paris, l'autre à Rome. Ainsi la majorité des frères et des cousins proches de Marta vivent aujourd'hui hors de Naples, essentiellement à Rome et à l'étranger.

Mais les liens de ces derniers avec Naples n'ont pas été rompus, et les "romains" de la famille retournent régulièrement dans la ville. Marta voit ainsi ses

frères pendant les vacances de Noël, lorsque la famille se réunit dans l'appartement de la mère, dans la villa familiale de Chiaia. Elle voit également régulièrement les deux enfants de sa tante émigrée à Rome : ces derniers vivent à Rome mais travaillent à Naples où ils sont professeurs d'Université, et viennent donc toutes les semaines dans la ville. Cependant ces liens et ces contacts n'ont pas la même intensité que dans la famille de Renata d'A, où ils s'appuyaient sur des allers-retours fréquents souvent plusieurs week-end par mois. Les contacts de Marta avec ses frères sont plus espacés, et ont lieu surtout pendant les vacances dans la maison de famille napolitaine.

Un dernier exemple de ces familles ancrées entre Naples et Rome est celui de la famille P (famille 6). Il s'agit d'une famille d'origine plus modeste que les deux précédentes et dont la "romanisation" est en quelque sorte en voie de constitution puisqu'elle date seulement d'une quinzaine d'année. Elle offre un bon exemple de l'influence de Rome sur le monde des cadres supérieurs et des dirigeants d'entreprise napolitains voulant faire carrière, et pour lesquels le passage par la capitale est souvent nécessaire, passage qui impose de profondes réorganisations dans la vie familiale et son système résidentiel.

L'individu-témoin, Mario P., est en effet né à Naples en 1939 d'un père dentiste et d'une mère d'origine très modeste. Cadre supérieur, il a fait carrière dans l'une des plus importantes entreprises de transports publics napolitaines dont il est devenu directeur général dans les années 80. Mais après la privatisation de l'entreprise au début des années 1990 il accepte une offre d'emploi à Rome, où il est appelé pour restructurer une filiale d'un important groupe public. Il réside encore actuellement dans la capitale. Ce départ à Rome ne s'est pas fait sans difficulté car toute la famille de Mario était profondément ancrée à Naples et il a été le premier de la famille à s'établir dans la capitale. Ce départ a également entraîné une profonde réorganisation de la vie familiale puisqu'au moment où il a été appelé à Rome, Mario vivait non seulement avec sa femme et ses 4 filles, mais également avec sa mère âgée, qui ne pouvait habiter seule. Il a donc pris sa décision à la suite d'un conseil de famille et a d'abord fait la navette toutes les semaines entre Naples et Rome, résidant à Rome la semaine et rentrant à Naples tous les week-end. Puis, Mario s'est établi définitivement à Rome avec sa femme et deux de ses filles, laissant à Naples sa fille aînée, qui terminait ses études dans la ville, sa dernière fille, qui y passait le bac, et sa mère, toutes les trois restant dans l'appartement familial du quartier du Vomero.

Aujourd'hui la parentèle proche de Mario est donc partagée entre Rome et Naples : sa mère, son frère, et deux de ses filles habitent à Naples, tandis que lui-même et une de ses filles adultes se sont installés à Rome. Mais le centre de gravité de la famille reste donc à Naples, où Mario compte le plus de parents et qui reste le lieu de référence et de réunion de toute la famille. Les "romains" reviennent en effet très souvent à Naples. Mario y revient systématiquement un week-end sur deux et loge dans l'appartement du Vomero pour voir sa mère. C'est aussi dans cet appartement du Vomero que se réunit toute la famille le jour de Noël (Mario, sa mère, sa femme, ses 4 filles et leurs maris). Un autre lieu de réunion important est la maison de villégiature de la côte amalfitaine, achetée par Mario et réaménagée en plusieurs appartements indépendants, et dans laquelle se réunit la famille au mois d'août, en particulier Mario et ses filles qui ont des enfants.

Dans ces exemples de familles en partie émigrées à Rome, les liens avec Naples restent donc très intenses et prennent deux formes principales : un système de bi-résidence fondé sur des visites régulières à Naples le week-end, et un système de réunions familiales plus espacées, pour les fêtes et les vacances, dans la maison familiale napolitaine ou dans les maisons de villégiature des alentours de la ville (côte amalfitaine, îles du golfe...). En général, même quand la majeure partie de la famille a "basculé" vers Rome, attirée par les perspectives professionnelles qu'offraient la capitale, les principaux lieux de réunion et de fêtes familiales restent à Naples, favorisés par le fait que la plupart du temps les conjoints sont eux aussi napolitains. L'intensité de ces liens entre Naples et Rome dépend cependant beaucoup de l'ancienneté de la migration dans la capitale. Lorsque cette dernière est récente, comme dans le cas de la famille P., les allers-retours restent très fréquents. Mais au fil des générations les liens peuvent se distendre entre branches romaine et napolitaine de la famille, et les familles qui réussissent à maintenir ces liens sur plusieurs générations sont en général celles qui possèdent d'importantes maisons de famille à Naples, maintenues au fil du temps et chargées d'une forte valeur symbolique et affective pour toute une parentèle, à laquelle elle fournissent des lieux et des occasions de réunion et dont elles renforcent la cohésion. Les deux premières familles, celles de renata d'A et de Marta H., répondent bien à ce modèle : elles ont ainsi réussi à structurer de véritables territoires familiaux bi-polaires entre Rome et Naples, maintenus sur plusieurs générations et animés par d'importantes mobilités internes.

Conclusion du chapitre

Au total ce chapitre a bien mis en lumière l'importance de l'implantation nationale et internationale des vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine, implantation dont la géographie reflète bien le redimensionnement profond de l'aire d'influence de la ville depuis l'unité italienne, passé de grande capitale d'Etat capable d'attirer les élites méridionales et même européennes, à simple métropole régionale en crise sujette à une forte émigration de ses élites vers les grandes capitales européennes, les villes d'Italie du Nord, et surtout vers Rome. Cette réorientation géographique des familles vers Rome et le Nord de la péninsule semble même s'accentuer encore aujourd'hui avec un exode massif des jeunes adultes face aux difficultés du marché du travail napolitain, exode d'autant plus important que notre échantillon était fondé sur de vieilles familles aux fortunes amenuisées.

Mais en prenant pour base de l'enquête les membres de ces familles restés à Naples, ce chapitre a également l'intérêt de montrer comment, face à ces dynamiques générales de "nationalisation" ou de "romanisation" les familles de la bourgeoisie napolitaine ont réussi à garder un ancrage à Naples et à maintenir leur cohésion dans la distance. Trois facteurs expliquent cette capacité des familles étudiées à conserver leur cohésion dans un espace multiple fondé sur un réseau de lieux parfois assez éloignés les uns des autres.

Tout d'abord, dans les familles étudiées, le mouvement d'émigration vers Rome, l'étranger ou les villes du Nord n'a pas abouti à une dispersion familiale ni à l'échelle nationale, ni à celle de la ville de Naples. Il a au contraire permis de renforcer la concentration résidentielle des membres des familles restés à Naples, en libérant la pression sur le "parc" de logements de famille, et en permettant aux "napolitains" de la famille de continuer à se regrouper dans les mêmes immeubles et les mêmes rues... D'où cette forte dualité des familles étudiées, qui associent une extrême concentration dans la ville, à une implantation nationale voire internationale : certains membres de la famille résident à Rome ou à l'étranger, mais ceux qui sont restés ou revenus à Naples se sont réinstallés dans le quartier, la rue ou même l'immeuble de leur enfance... (voir CARTE 42). Pour la plupart des individus interrogés, la majorité des membres de leur famille continuent en effet à résider à Naples, et l'espace résidentiel familial prend plutôt la forme d'un pôle napolitain assorti d'un élément isolé à Rome ou dans le Nord du pays. Même quand plusieurs parents proches ont émigré, cette émigration hors de Naples n'a donc pas pris la forme d'une dissémination de la famille dans l'espace, elle n'a fait que juxtaposer au berceau napolitain la présence d'un ou deux autres pôles d'agrégation familiale au sein d'un espace qui reste fondamentalement polarisé (voir CARTE 43). On retrouve donc là à l'échelle nationale ce que l'on avait déjà observé à l'échelle intra-urbaine, et que d'autres études européennes sur la morphologie familiale ont souligné : les lieux de résidence familiaux ne se répartissent jamais régulièrement sur le territoire, mais "se coagulent en grumeaux"⁴³⁶. L'espace résidentiel familial "n'est pas isotrope", il est au contraire toujours "fortement polarisé"⁴³⁷. Or, ce maintien de pôles de concentration résidentielle à Naples est un élément important de cohésion pour la famille car on l'a dit, les regroupements familiaux en immeuble ou en rues voisines constituent des "noyaux de parenté qui orientent profondément les mobilités de toute la famille en créant une zone où les contacts sont quasi permanents, ce qui contribue à y faire revenir régulièrement les autres membres de la famille plus "isolés" (voir supra, chapitre XII, 1c).

Mais un deuxième facteur contribue à maintenir la cohésion des familles étudiées malgré la distance, c'est leur capacité à mettre en place des systèmes d'allers-retours réguliers entre Naples et le reste du pays, soit parce que l'accessibilité le permet, soit parce qu'elles ont réussi à constituer au fil des générations des "espaces relationnels", des "champs migratoires familiaux" entre Naples et une autre ville, qui sont fréquents dans notre échantillon entre Naples et Milan, mais surtout entre Naples et Rome. Entre ces villes, on observe dans certaines familles des migrations répétées à chaque générations, et qui peuvent être définitives, provisoires, ou pendulaires : on va passer travailler une période dans une compagnie d'assurance romaine grâce à l'aide d'un oncle émigré dans la capitale une génération auparavant, on revient à Naples où l'on accueille dans sa villa de Capri les cousins romains pour le week-end, on utilise ses contacts à Rome pour trouver

⁴³⁶ Voir MAISON et ORTALDA, 1998, p.108. Les auteurs font ce constat au sujet de la morphologie résidentielle des familles françaises à l'échelle du territoire. Mais tous les auteurs qui ont établi des cartes de morphologie résidentielle familiale arrivent au même constat. Pour la Grande-Bretagne, FIRTH et aliter (1969) notent par exemple que " the kin of our informants were not scattered randomly through the British Isles, but were to be found in tight concentrations in relatively few areas in each case" (p.205).

⁴³⁷ Voir MAISON et ORTALDA, 1998, p.108

un logement à sa fille qui doit aller y terminer ses études et reviendra tous les week-end à Naples etc...

Ces systèmes sont cependant fragiles et ne se prolongent dans la durée que dans les familles qui s'appuient également sur des maisons de familles stables et transmises de génération en génération, qui peuvent ainsi servir d'espace fédérateur pour une parentèle élargie et dispersée. Les vieux immeubles familiaux des beaux quartiers de Naples où l'on peut se retrouver pour Noël, les grandes villas des pourtours du golfe de Naples auxquelles les cousins romains ou milanais restent très attachés car ils y ont passé leurs vacances d'enfant et où l'on peut accueillir une parentèle nombreuse durant l'été, fournissent des points d'appui essentiels à la sociabilité familiale. Et c'est donc maintenant ces maisons de famille rurales et ces pratiques de villégiature qu'il nous faut étudier.

Chapitre XIV.

Des familles entre ville et campagne : une "multi-villégiature" appuyée sur les maisons de famille

Si l'ancrage des familles de la bourgeoisie napolitaine dépasse largement l'horizon des beaux quartiers de la ville c'est non seulement du fait de la fréquence des migrations professionnelles et des liens noués avec les grandes villes italiennes au fil des générations, mais également à cause de l'importance dans ce milieu de la villégiature et des résidences secondaires. La villégiature, la possession de maisons de famille et la multiterritorialité apparaissent en effet comme des éléments caractéristiques de toutes les bourgeoisies européennes et les élites napolitaines n'échappent à la règle. Cela est d'autant plus vrai que la ville se situe au cœur d'un golfe grandiose qui est depuis longtemps un haut lieu du tourisme international. La plupart des familles étudiées vivent donc véritablement entre ville et campagne, dans des systèmes d'aller-retours constants entre leur logement napolitain, leur grande maison de famille rurale, leur grosse villa de la côte amalfitaine ou leur appartement montagnard des Abruzzes... On ne peut étudier leur inscription territoriale sans prendre en compte cette dimension essentielle de leur vie quotidienne et en s'en tenant uniquement au critère de la résidence "principale".

Où a lieu cette villégiature, comment s'organise-t-elle dans l'espace, et quels sont ses effets sur le rapport à la ville de la bourgeoisie napolitaine ? Pour répondre à ces questions on analysera d'abord successivement les trois principaux lieux de villégiature fréquentés par les familles étudiées, à savoir les vieilles maisons de famille rurales du Mezzogiorno intérieur, les maisons de campagne suburbaines, et les stations montagnardes ou balnéaires des environs de Naples. Ces trois lieux de villégiature ont tous en commun de se situer dans le Sud, qui malgré les migrations professionnelles qui ont réorienté la résidence principale des familles de la bourgeoisie napolitaine vers Rome et les villes du Nord de la péninsule, reste donc pour ces dernières un important espace de référence et de séjour. Mais le poids respectif de ces différents lieux de villégiature a également beaucoup évolué car, comme dans le cas des résidences principales analysées au chapitre précédent, la villégiature reflète le rétrécissement de l'aire d'influence de la ville, les grandes maisons de famille du Mezzogiorno intérieur, souvent éloignées en Calabre ou dans les Pouilles, étant de plus en plus souvent abandonnées au profit de zones de villégiature plus proches de la ville, en particulier les stations balnéaires du golfe de Naples.

Mais ces différents lieux de villégiature sont également souvent associés et complémentaires au sein d'une même famille, dessinant de véritables systèmes multi-résidentiels. En effet, si la possession de résidences secondaires ou de maisons de famille rurales s'est aujourd'hui largement diffusée dans la société, et n'est plus à elle seule un "critère de bourgeoisie"⁴³⁸, dans les vieilles familles des classes supérieures les pratiques de villégiature restent tout de même très spécifiques car elles se fondent sur des systèmes multi-résidentiels complexes associant souvent plusieurs maisons de vacances, et surtout, cette multi-villégiature s'appuie sur des maisons de familles anciennes transmises souvent sur plus de trois générations qui se distinguent nettement par leur localisation et leur architecture⁴³⁹... C'est cette capacité des familles étudiées à mettre en place une "multi-villégiature" et à la recomposer sans cesse au gré des évolutions des structures familiales, des modes, ou de la conjoncture économique qu'il nous faudra donc analyser en dernier lieu.

1. Les maisons de famille du Mezzogiorno intérieur : des lieux symboliques devenus lourds à porter

Toutes établies à Naples depuis au moins une ou deux générations, 31 des 50 personnes interrogées sont en fait descendantes de familles de propriétaires terriens, et douze d'entre elles (soit près d'un quart du total des individus témoins) possédaient encore au moment de l'entretien leur maison de famille "provinciale", située dans le berceau d'origine de leur famille. Il s'agit essentiellement de familles de la haute noblesse napolitaine, mais aussi de descendants de la bourgeoisie terrienne autrefois importante dans le Mezzogiorno, ainsi que de quelques descendants de notables des professions libérales de petites villes du Sud immigrés à Naples. La possession d'une telle maison distingue fortement ces individus du reste de la bourgeoisie de la ville, puisqu'elle manifeste leur ancienneté et les spécificités d'un prestige reposant à l'origine sur la notabilité rurale. Leurs "maisons de famille" se différencient en effet nettement des simples "maisons de villégiature" des élites de la ville, et ce à la fois par leur localisation, leur morphologie et leur ancienneté. Mais elles deviennent aussi de plus en plus lourdes à porter, économiquement et socialement, car elles sont aujourd'hui déconnectées des nouvelles dynamiques spatiales et des nouvelles pratiques de la villégiature bourgeoise.

⁴³⁸ En effet, comme le note Françoise Dubost, dans les pays européens marqués par un exode rural récent (postérieur à la deuxième guerre mondiale), comme la France, une frange importante des classes moyennes urbaines possède aujourd'hui une maison de campagne reçue par héritage : maison des parents ou des grands-parents restés à la campagne... (voir DUBOST, 1998)

⁴³⁹ Dans leurs études sur la bourgeoisie parisienne Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot font de la possession d'une ou plusieurs maisons de familles un des éléments fondamentaux de définition de la bourgeoisie, la "multiterritorialité" apparaissant "systématique et caractéristique du mode de vie grand bourgeois" (voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 2000, p.68). La possession d'une vieille maison de famille et de "divers points d'ancrage" est aussi un trait distinctif de la bourgeoisie pour Beatrix Le Wita (voir LE WITA, 1988, p.42-43)

a. Une localisation spécifique : les petites villes du Mezzogiorno intérieur

Du point de vue de la localisation, ces "maisons des origines" se distinguent en effet par leur situation dans le Mezzogiorno intérieur, situation largement déconnectée des stations touristiques des Abruzzes ou du littoral campanien qui sont devenues aujourd'hui les principaux lieux de villégiature de la bourgeoisie napolitaine. Ainsi, la plupart des 12 maisons concernées se situent dans l'arrière-pays campanien (dans les parties intérieures des provinces de Benevento, d'Avellino et de Frosinone), et dans une moindre mesure dans des régions méridionales plus éloignées de Naples (La Calabre, mais surtout les Pouilles), alors que les localisations à l'étranger ou en Italie du Nord restent très marginales. Cette géographie des maisons de familles napolitaines reflète donc bien le redimensionnement de l'aire d'influence de la ville, passée en un siècle de capitale d'Etat capable d'attirer les élites de tout le Mezzogiorno continental, à simple capitale régionale dont l'influence se limite surtout à la Campanie et subit la très forte concurrence de Rome. Les maisons situées en Calabre ou dans les Pouilles appartiennent toutes en effet à de très vieilles familles de propriétaires terriens établies à Naples avant l'Unité italienne, tandis que celles situées dans l'arrière-pays campanien concernent des familles anciennement installées dans la ville mais aussi des familles arrivées à Naples il y a seulement une ou deux générations. La sur-représentation de la Campanie dans les localisations des maisons de famille s'explique aussi par le fait que les maisons situées à proximité de Naples, à moins de deux heures de voiture de la ville, ont été en général mieux conservées que les autres car mieux adaptées au déclin de la villégiature rentière. Une personne interrogée sur trois avait en effet un parent rentier, si bien que durant leur enfance dans les années 50 et 60, ces dernières pouvaient encore pratiquer avec leurs parents une villégiature longue, fondée sur l'alternance entre quelques semaines passées dans les stations balnéaires du golfe, trois ou quatre mois d'été dans les maisons provinciales et un long hiver à Naples pour la saison mondaine. Cela n'est bien sûr plus le cas aujourd'hui, où la diffusion du salariat et de l'activité professionnelle dans les familles étudiées a provoqué une parcellisation des séjours, désormais plus courts et égrenés sur toute l'année, si bien que la proximité de Naples devient un des éléments clés de la conservation des maisons de famille.

Mais outre cette situation dans le Mezzogiorno intérieur, la localisation de ces "maisons des origines" présente une deuxième grande spécificité : c'est leur caractère urbain. En effet, si elles se situent en province dans des régions largement rurales, ces maisons ne sont pas pour autant des "maisons de campagne" car elles se localisent en général dans le centre de petites villes. Il ne s'agit pas de "maisons de plaisance" construites pour l'agrément et les plaisirs rustiques, mais de demeures originellement vouées à l'habitation principale et à la manifestation du prestige local d'une famille dans un petit centre urbain.

b. Des bâtiments distinctifs : palais familiaux et "masserie" rurales

Ces fonctions originelles des maisons de familles, résidentielles et « politiques », se retrouvent également dans leur morphologie puisque la grande

majorité de ces maisons provinciales (8 sur les 12 de l'échantillon) correspondent au type architectural du palais urbain. Désignées par le terme de « palazzo » suivi du nom du lignage fondateur du palais, elles prennent la forme de vastes demeures basses (n'excédant pas deux étages) à la façade allongée sur la rue (sur parfois plus de 15 mètres) et centrée sur un portail imposant ouvrant sur une cour carrée se prolongeant parfois par un jardin. La construction de certains de ces palais peut remonter à la fin du Moyen Âge, mais dans tous les cas leur physionomie actuelle remonte surtout à l'époque moderne et renvoie à la grande « fièvre » de construction aristocratique qui a parcouru tout le Royaume de Naples à la suite de l'établissement de la cour des vices-rois d'Espagne dans la capitale au début du 16^e siècle. Le phénomène a été bien étudié dans la ville de Naples, qui a subi entre le 16^e et le 18^e siècle une vague très importante de construction de palais familiaux nobiliaires, grands consommateurs d'espace, et dont le but était de manifester par leur imposante façade le prestige d'un lignage dans la capitale⁴⁴⁰. Mais, même si cela a été moins souvent souligné, cette vague de construction de palais à l'époque baroque a concerné également de nombreuses petites villes de province, où les lignages aristocratiques, mais également les grands propriétaires terriens non nobles à partir du 18^e siècle, ont adopté le modèle résidentiel du palais familial urbain, afin de renforcer leur pouvoir local. Urbains, ces palais étaient cependant tous reliés à l'origine à une exploitation agricole située à proximité et avec laquelle ils formaient une même unité patrimoniale transmise en bloc. Sept des neuf palais de notre échantillon sont ainsi encore aujourd'hui rattachés à des terres et à de gros bâtiments agricoles dispersés dans les campagnes environnantes : les « masserie », qui gardent souvent une vocation agricole orientée vers les cultures spéciales de qualité (huile d'olive, agrumes). Ce lien à la terre et à l'agriculture est systématiquement mis en valeur dans les entretiens et constitue un élément distinctif important de ces vieilles familles au sein des élites napolitaines.

c. Des maisons anciennes transmises depuis plus de quatre générations

Bâtiments d'exception, liés à l'affirmation d'une notabilité locale et à la grande propriété terrienne, ces maisons de familles ont donc une autre caractéristique qui les différencie nettement des maisons de villégiatures actuelles de la bourgeoisie de la ville : c'est bien sûr leur ancienneté. La totalité de ces 12 maisons appartiennent en effet à la famille des personnes interrogées depuis au moins quatre générations, et pour les familles de notre échantillon issues de la haute aristocratie, elles peuvent même remonter à la fin du Moyen Âge.

Cette capacité des familles étudiées à conserver leur maison provinciale s'explique principalement par le maintien jusqu'à une période très récente de pratiques successorales inégalitaires vouées au maintien du lien entre patrimoine et nom de famille, et privilégiant systématiquement les fils aînés. Les historiens ont bien décrit cette "culture du nom propre" et les stratégies subtiles qui ont permis aux grandes familles, nobles ou non, de maintenir l'unité de leur patrimoine même dans le contexte juridique renouvelé et plus égalitaire de l'Italie libérale⁴⁴¹. Mais ce que

⁴⁴⁰ Voir LABROT, 1979

⁴⁴¹ Voir MACRY, 1988

montrent les entretiens réalisés, c'est qu'à partir des années 1880, face aux difficultés économiques des propriétaires terriens faisant suite à la crise de la rente foncière et dans le cadre des inflexions plus égalitaires du code libéral, les stratégies de succession inégalitaires tendent précisément à se concentrer sur les maisons de famille provinciales. Alors que les palais ou les immeubles de famille napolitains sont volontiers divisés, notamment pour doter les filles, les maisons de famille provinciales continuent à être systématiquement léguées en bloc aux fils aînés, et ce jusqu'à la mort des grands-parents des personnes interrogées, dans les années 50 et 60, et aussi bien parmi la noblesse que dans la grande bourgeoisie.

Les entretiens en donnent plusieurs exemples. Ainsi l'architecte Fabio P., né en 1947, descend par son père d'une des plus vieilles familles nobles du royaume de Naples dont le berceau se situe dans la vallée caudine, dans la province d'Avellino, et où la famille a réussi à conserver son palais renaissance et son château médiéval. Les deux édifices et les terres attenantes appartenaient en effet entièrement au père de Fabio, et à la mort de ce dernier, en 1957, le patrimoine paternel est passé tout entier en usufruit à la mère de Fabio. C'est donc seulement à la mort de cette dernière, dans les années 1990, que Fabio et sa fratrie ont pu en hériter. La sœur de Fabio a reçu un appartement dans le palais familial napolitain, tout comme ses frères, mais les possessions rurales, en revanche, sont allées presque exclusivement aux deux fils. Fabio a hérité du palais dans le bourg rural, et son frère a reçu le château ainsi que la quasi totalité des terres. On pourrait multiplier les exemples de ce type, qui ne se limitent pas à l'aristocratie, loin de là. Tous montrent la persistance de pratiques de succession inégalitaires dans la vieille bourgeoisie napolitaine. Même dans un cadre légal qui leur imposait un partage équilibré du patrimoine en terme de valeur financière, les vieilles familles de la bourgeoisie et de la noblesse napolitaines ont continué à opérer des divisions en matière symbolique, privilégiant la transmission des maisons de familles aux garçons. Ce n'est qu'avec la succession des parents des individus interrogés, morts à partir des années 80, que ces pratiques ont commencé véritablement à décliner.

Palais urbains et non maisons de campagne, symboles de l'ancienneté d'une famille et construites pour manifester son prestige local, ces maisons provinciales étaient donc traditionnellement le lieu d'une villégiature particulière, que l'on pourrait qualifier de "notabiliaire" et "patrimoniale", et qui se différenciait nettement des deux formes de villégiature qui sont devenues aujourd'hui dominantes au sein de la bourgeoisie de la ville, à savoir les séjours en maisons de campagnes suburbaines d'une part et les séjours dans les stations mondaines du golfe de Naples ou des Abruzzes d'autre part.

d. Des maisons de famille liées à l'origine à une villégiature "notabiliaire"

Avec les maisons provinciales se transmettait en effet non seulement un patrimoine matériel et symbolique, mais aussi un ensemble de pratiques spatiales, un type particulier de villégiature et de mobilités qui a marqué profondément l'enfance et l'adolescence des personnes interrogées, nées dans les années 50. Les longs séjours dans le berceau provincial de la famille, qui s'étalaient souvent sur plus de deux mois, prenaient en effet la forme d'un "retrait" dans le fief local loin de l'ostentation urbaine et de la parentèle, et s'opposaient ainsi nettement (même s'ils

leur étaient souvent associés et complémentaires) aussi bien aux séjours dans les maisons de campagne suburbaines où se retrouvait une large parentèle, qu'à la villégiature dans les stations balnéaires et "mondaines" de la péninsule sorrentine ou des îles du Golfe, en général plus brève et fondée sur des séjours à l'hôtel ou en location. Fabiola M. (famille 26), née en 1959 et issue d'une des plus anciennes lignées nobles du Royaume de Naples se fait l'écho de cette villégiature "notabiliaire" fortement distinctive des vieilles familles de la ville :

"C'était une vie très austère, car je me rappelle que lorsqu'on était adolescents pour nos amis c'était tout le temps Capri, Ischia, et nous par contre on allait à la campagne, on restait très longtemps à la campagne, plusieurs mois dans ce grand palais triste où mon père nous lisait la bible à table avant les repas... On allait aussi de temps en temps à la mer avec ma mère, mais peu de temps, et toujours à l'hôtel." (*Entretien n°26 avec Fabiola M., née en 1959, janvier 2006*)

Cet exemple montre d'ailleurs que ces maisons de famille n'étaient pas de véritables maisons "familiales" : dans le cas de Fabio P. (cité dans le paragraphe précédent) comme dans celui de Fabiola, ces maisons étaient fréquentées avant tout par la famille conjugale du fils aîné de la famille, et non par une parentèle élargie même si cette dernière y était parfois invitée... Le côtoiement des générations, les vacances passées au milieu d'une parentèle nombreuse qui sont des images souvent attachées aux maisons de familles s'appliquent assez mal à ces maisons des origines des grandes lignées aristocratiques ou bourgeoises napolitaines, où la cohabitation avec la parentèle s'effectuait plutôt en ville dans les immeubles de famille (donc dans les résidences "principales"), ou dans les maisons de campagne suburbaines.

e. Des maisons de famille devenues anachroniques ?

Mais même si elles restent le privilège des plus vieilles familles, ces maisons de famille provinciales deviennent aujourd'hui lourdes à porter pour ces dernières, aussi bien économiquement que socialement, car elles sont très coûteuses à entretenir et ont perdu en même temps une grande partie de leur prestige social, tout en étant mal adaptées aux nouvelles pratiques de la vie familiale et de la villégiature.

On l'a dit, isolées dans le Mezzogiorno intérieur, les maisons des vieilles familles apparaissent largement déconnectées des stations littorales et montagnardes qui sont aujourd'hui, et de loin, les principaux lieux de villégiature de la bourgeoisie napolitaine. La villégiature tournée vers la terre et les palais du Mezzogiorno intérieur perd de sa valeur notabiliaire et de son prestige dans une société urbaine qui valorise désormais les séjours d'agrément et mondains sur la côte ou à la montagne: Capri, Ischia, la côte amalfitaine et la péninsule sorrentine sont devenues aujourd'hui des passages obligés pour qui veut affirmer sa position sociale à Naples. Ainsi, la nouvelle bourgeoisie de la ville est peu sensible au "prestige" de ces maisons provinciales : elle ne cherche en aucune manière à en acquérir ni même à se rapprocher des berceaux ruraux des vieilles familles en y achetant des maisons de villégiature. Mais les entretiens montrent également que ce déclin du prestige des maisons provinciales est important à l'intérieur même des vieilles familles, dont

beaucoup de membres sont désormais plus désireux d'acquérir de belles résidences secondaires sur la côte amalfitaine ou à Ischia que de conserver des maisons provinciales attachées à l'image désuète d'une notabilité rurale et d'une fortune terrienne aujourd'hui révolues. Seulement quatre personnes de notre échantillon font clairement des maisons provinciales un élément de leur prestige social. Les autres les évoquent plutôt avec une certaine distance, en les présentant volontiers comme des vestiges d'une splendeur passée aujourd'hui mal adaptés à la villégiature contemporaine et conservées plus par fidélité ou affection familiale que par stratégie de distinction sociale.

"Oui, nous avons une maison de famille, dans les Pouilles, près de F., une maison énorme, très ancienne, avec des terres autour... Tu sais c'est une de ces maisons que possédaient les vieilles familles qui avaient des terres, en fait c'est le palais familial des S., qui appartenait à mon père. Beaucoup de familles les ont vendues mais nous, pour l'instant, on l'a laissée indivise. Mais personne n'y va très souvent parce que mon frère maintenant est à Milan, et que nous nous avons cette maison à Positano, où les enfants préfèrent aller et puis, elle est plus proche. Et puis moi, je n'ai jamais beaucoup aimé cette maison un peu triste, je préfère la mer, même si c'est vrai que c'est une maison magnifique, pleine d'histoire... En fait on ne l'a pas vendue parce que c'est la maison de famille, qui remonte au 16^e siècle etc, et que mon père y était très attaché. Mais bon, on n'y va plus maintenant" (*Entretien n°47c avec Federica G., née en 1953, juin 2006*)

Mais outre l'inadaptation de ces maisons aux nouvelles formes de villégiature bourgeoise et de distinction sociale dans les élites de la ville, un autre élément a largement favorisé leur vente ou leur transformation : c'est la mutation récente des pratiques familiales au sein de l'aristocratie et de la vieilles bourgeoisie de la ville, avec le passage d'une culture de lignage à une culture de parentèle. Un tel passage est clairement visible dans le discours de Federica G. cité plus haut : la conservation de la maison de famille y est liée à une stratégie ascendante de fidélité à la lignée, mais son délaissement dans la vie quotidienne est justifié quant à lui par une stratégie descendante centrée sur la possibilité de garder contact avec les enfants, possibilité qui est assurée par la maison de mer à Positano, et non par la maison de famille. Dans cet exemple, la "maison de famille", symbole de l'ancienneté et du prestige d'une lignée remontant loin dans le temps, n'est donc pas une "maison familiale", servant à réunir la parentèle et à garantir sa cohésion, et c'est une des causes, ici comme ailleurs, de son délaissement⁴⁴². Le déclin de la culture de lignage n'incite pas seulement les familles étudiées à avoir des stratégies plus descendantes et centrées sur les liens parents-enfants, il remet également en cause les pratiques de succession inégalitaires qui avaient permis de conserver les maisons de famille jusqu'à la génération des parents des personnes interrogées. Depuis la mort de ces derniers, les maisons de famille ne sont plus systématiquement léguées en bloc au fils aîné ou à l'unique descendant de la lignée. Leur transmission fait l'objet d'une négociation familiale qui fragilise leur conservation.

⁴⁴² Ce concept d'un glissement de la maison de famille (vouée à la perpétuation d'une lignée) à la maison familiale (destinée à maintenir la cohésion d'une parentèle) a été formulé et bien décrit par Anne Gotman. Voir GOTMAN, 1991

Ce déclin du prestige et de l'utilité sociale des maisons de famille provinciales rend leur coût d'entretien d'autant plus lourd pour les vieilles familles, surtout quand ces dernières n'arrivent plus à concilier villégiature notabiliaire et villégiature balnéaire. On l'a dit, habituées à fréquenter les stations littorales du golfe en location ou à l'hôtel et à concentrer au contraire leurs stratégies de patrimonialisation à Naples et dans le berceau originel de la famille, les vieilles familles de notre échantillon ne possèdent pas toujours de maisons héritées au bord de la mer. Certaines y ont acheté des résidences secondaires, mais les autres continuent à s'y rendre dans des locations, à l'hôtel ou chez des amis. Dans tous les cas, la fréquentation des stations du littoral demande à ces familles un investissement financier important puisqu'elle ne peuvent s'appuyer pour cela sur leur patrimoine hérité, et ce dans un contexte d'effritement important de leur fortune qui rend l'entretien des maisons de famille provinciales d'autant plus lourd à supporter. Signe de ces difficultés économiques, les vieilles familles sont obligées d'exploiter leurs maisons provinciales afin d'en tirer des revenus, même s'ils elle ne le reconnaissent pas toujours volontiers dans les entretiens. La totalité des 12 familles étudiées possédant une maison provinciale en tiraient en effet des revenus à travers une entreprise agricole, un agritourisme, ou simplement des locations temporaires pour accueillir des fêtes ou des événements culturels. Ce coût économique de maisons mal adaptées aux formes de la villégiature bourgeoise contemporaine est une des principales causes de leur vente, certaines familles ayant préféré vendre leur maison provinciale pour pouvoir acheter des résidences secondaires mieux situées ou des appartements prestigieux à Naples. La maison de famille est souvent vendue lorsque les familles n'arrivent plus à cumuler son maintien avec d'autres pratiques de villégiature.

2. Le déclin des maisons de campagnes suburbaines

Ce déclin concerne également un deuxième lieu de villégiature récurrent dans les familles étudiées, à savoir les maisons de campagne suburbaines. A partir du 18^e siècle, aux maisons de famille provinciales situées dans le berceau de la lignée et aux résidences napolitaines des élites de la ville étaient en effet venues s'ajouter des maisons de campagne suburbaines, cette fois spécifiquement construites pour les séjours d'agrément dans un contexte européen de développement des "maisons de plaisance" liées aux plaisirs rustiques ou à la contemplation de la mer... Les grandes villas aristocratiques sur les pentes Sud du Vésuve dès le 18^e siècles⁴⁴³, puis les villas nobiliaires ou bourgeoises des collines entourant les beaux quartiers (Vomero, Posillipo) au 19^e siècle associaient ainsi de vastes jardins (et souvent même des exploitations agricoles) à des vues magnifiques sur le golfe de Naples et ses îles... On l'a vu, au milieu du 19^e siècle, un écrin de villas de villégiature entourait la ville, appuyé sur les résidences royales estivales (à Portici, Capodimonte). Or si la villégiature vésuvienne a rapidement décliné, dès le début du 19^e siècle du fait de l'industrialisation de la zone, les villas des collines de l'ouest de

⁴⁴³ Voir PINON, 1994

la ville, sur le Vomero ou à Posillipo se sont maintenues jusque dans les années 60, et on a vu le rôle décisif qu'elles ont joué dans la construction des beaux quartiers et l'orientation de la croissance de la ville : les beaux quartiers se sont étendus vers l'Ouest du centre historique, dans des espaces déjà connotés positivement et contrôlés foncièrement par la bourgeoisie de la ville par l'intermédiaire de la villégiature (voir, supra chapitre V, 3)...

Ainsi, 16 des 50 personnes interrogées ont pu fréquenter régulièrement durant leur enfance (donc pendant les années 50 et 60) une maison de campagne suburbaine qui appartenait à leurs parents, en particulier parmi les membres de la vieille bourgeoisie d'affaire de la ville. Ces villas étaient en effet transmises également sur plusieurs générations, même si elles ont plus vite fait l'objet de divisions que les maisons de famille provinciales. Les individus témoins parlent donc toujours avec émotion de ces grandes villas qui les ont profondément marqués et qui ont contribué à renforcer considérablement la cohésion familiale en permettant à une parentèle élargie de se réunir et de cohabiter pendant de longs mois, créant des liens forts et durables entre cousins et cousines du même âge... Contrairement aux "maisons de famille" provinciales qui étaient avant tout fréquentées par la famille conjugale des fils aînés de la lignée, les villas suburbaines étaient en effet de véritables "maisons familiales", où se réunissaient une vaste parentèle et de nombreuses générations. Voici comment Renata A. parle de ses vacances dans la villa familiale de la colline de Capodimonte durant son enfance dans les années 50 :

"C'est le lieu de l'âme, une sorte de Cambrai... Encore aujourd'hui beaucoup de mes rêves sont situés dans cette maison, parce que, comment dire, c'était une maison magnifique, un ancien pavillon de chasse de la famille C., avec des terres et un cellier où l'on faisait le vin, parce que dans notre famille nous avons toujours gardé un lien très fort avec la terre [...] C'est mon arrière-grand père qui l'avait achetée à la fin du 19^e siècle, et qui l'a ensuite léguée à ses 6 enfants. Donc pendant les vacances tous les descendants de ces 6 enfants se réunissaient dans la villa pendant plusieurs semaines, tous ceux de Rome venaient aussi, pour la fin de la villégiature, après la mer et la montagne. Cela faisait beaucoup de monde, plus d'une dizaine de familles, et sans compter les domestiques [...] D'une certaine manière cette maison a déterminé la vie affective de notre famille, nous avons toujours eu ce grand point de référence [...] je suis restée très liée à mes cousines qui passaient leurs vacances dans la maison... Moi et ma cousine V, surtout, nous vivions comme deux petites sauvages, je me rappelle d'une vie passée pieds nus dans les arbres." (*entretien n°19 avec Renata A., novembre 2005*)

On retrouve dans cet extrait deux caractéristiques récurrentes des maisons de campagnes suburbaines : leur rôle dans le maintien prolongé – et revendiqué – d'un lien à la terre dans ces vieilles familles urbaines, et leur rôle dans le maintien de la cohésion familiale dans ces parentèles souvent dispersées à l'échelle nationale.

Le problème est que cette villégiature dans les campagnes suburbaines a rapidement décliné dans les années 70 lorsque les villas des collines ont été rattrapées par l'urbanisation. La villa de Renata A., comme la grande majorité des autres, a été vendue dans ces années, et son jardin loti pour laisser place à une opération immobilière. Quant à celles qui ont été conservées, on l'a vu, elles se retrouvent aujourd'hui enserrées dans un tissu urbain dense et chaotique si bien

qu'elles ne sont plus utilisées comme maisons de campagne : elles ont été reconverties en résidence principale pour loger plusieurs ménages de la famille, et peuvent servir également ponctuellement de cadre pour les fêtes de famille et les mariages (c'est notamment le cas de certaines villas vésuviennes). Aujourd'hui, seulement 3 des 16 personnes dont les parents possédaient une maison de campagne suburbaine utilisent encore véritablement cette maison comme lieu de villégiature, et dans les trois cas cette maison se situe sur les hauteurs de la péninsule sorrentine, dans une zone de montagne préservée de l'urbanisation, et qui a de plus l'avantage d'être proche des stations balnéaires sélects du golfe de Naples.

3. L'importance croissante des stations mondaines des Abruzzes et du golfe de Naples : des "scènes urbaines secondaires"

Si les maisons de famille du Mezzogiorno intérieur et les maisons de campagne suburbaines sont de moins en moins nombreuses au sein des familles de la bourgeoisie napolitaine, tel n'est pas le cas des résidences secondaires situées dans les zones les plus touristiques du golfe de Naples. Les îles du golfe (essentiellement Capri et Ischia) et les villages de la péninsule sorrentine (Sorrente, Vico Equense) ou de la côte amalfitaine (Positano, Nerano, Amalfi, Vietri sul Mare...), à l'Est de la ville sont aujourd'hui, et de très loin, les lieux les plus régulièrement fréquentés par la bourgeoisie napolitaine, et les endroits où cette dernière possède le plus systématiquement des résidences secondaires. Ainsi, la totalité des 50 individus interrogés fréquentaient régulièrement les îles ou la péninsule sorrentine durant l'année, durant les week-ends de la belle saison ou le mois d'août, et 37 d'entre eux (soit près des trois quarts de l'échantillon) y possédaient également une maison de villégiature, le plus souvent achetée récemment, par eux mêmes ou leurs parents.

Cette fréquentation des îles et de la péninsule sorrentine n'est bien sûr pas nouvelle pour les élites de la ville. Elle a commencé avec le développement du tourisme international à Capri dès la Belle époque⁴⁴⁴, puis à Sorrente durant l'entre-deux guerres, mais on l'a vu, dans les vieilles familles cette fréquentation était à l'origine relativement courte et sporadique et avait lieu à l'hôtel, tandis que l'essentiel de la villégiature était centré sur les maisons de familles rurales ou suburbaines. La nouveauté réside donc dans le fait que depuis les années 60, les élites napolitaines ont commencé à acheter ou faire construire des "maisons de mer" ("case di mare") sur la côte et dans les îles du golfe, et que ces dernières ont alors pris de plus en plus d'importance dans l'organisation de leur villégiature. Les séjours s'y sont multipliés, prolongés et systématisés car aux séjours traditionnels chez des amis ou à l'hôtel sont venus s'ajouter des systèmes de locations régulières de villas (souvent louées à l'année), ou des achats purs et simples de maisons de mer... Ainsi les différences sont nettes entre les pratiques de villégiature de Fiametta R. (famille 31), une universitaire née en 1950, et celles de sa mère, née en 1924. Alors que durant son enfance avant la seconde guerre mondiale, la mère de Fiametta fréquentait surtout la maison de campagne de famille située à côté du palais royal de Capodimonte, et ne

⁴⁴⁴ Voir MAZZETTI, 1999 et CETTI-SERBELLONI, 2003

séjournait à Capri ou dans la péninsule sorrentine que quelques semaines et à l'hôtel, Fiametta a surtout passé ses vacances dans les îles du golfe, à Ischia, durant les années 50 et 60, car la maison de campagne familial avait été vendue et lotie... Ce n'est que récemment, dans les années 80 qu'elle a acheté avec son mari (qu'elle a d'ailleurs rencontré durant un séjour dans l'île lorsqu'elle était adolescente...) une résidence secondaire à Ischia, où elle se rend désormais très fréquemment, y compris l'hiver.

On observe un mouvement assez analogue en ce qui concerne les séjours à la montagne, qui étaient assez sporadiques et s'effectuaient à l'hôtel aux générations des parents ou des grands-parents des personnes interrogées, dans des stations touristiques des Alpes souvent éloignées de Naples, et qui tendent aujourd'hui à se systématiser et à se multiplier en se rapprochant de la ville. Depuis les années 60, c'est désormais dans les Abruzzes que les séjours se multiplient, en particulier dans la région de Roccaraso et Rivisondoli, située à environ 2 heures 30 de Naples en voiture. Sur les 50 personnes interrogées, 22 allaient ainsi régulièrement dans les Abruzzes durant l'hiver, et 11 y possédaient une résidence secondaire, 8 d'entre elles associant même une maison à la mer et une à la montagne...

La plupart des vieilles familles de la noblesse ou de la bourgeoisie de la ville se caractérisent donc par un basculement du centre de gravité de leur villégiature de l'intérieur vers la côte, et d'un Mezzogiorno parfois éloigné vers les environs immédiats de Naples. On observe un "repli local" de la villégiature bourgeoise dans les familles étudiées à partir des années 70, les séjours à la mer comme ceux à la montagne ayant tendance à se faire dans des zones situées à moins de deux heures de la ville⁴⁴⁵. Ce phénomène est bien sûr lié à l'évolution des pratiques de la villégiature bourgeoise, qui depuis le déclin de la rente impose de parcelliser les séjours et donc de privilégier les destinations bien reliées à la ville, ainsi qu'aux nouvelles tendances de la culture des loisirs et de la vie familiale qui, on l'a vu, conduisent à valoriser les lieux de villégiature permettant des réunions familiales régulières entre parents et enfants mariés, si possible dans des zones permettant de profiter de la mer ou de la montagne... Mais on peut aussi voir dans ce repli local de la villégiature de la bourgeoisie napolitaine un reflet du rétrécissement de l'aire d'influence de la ville, dont les élites se recrutent de moins en moins dans tout le Mezzogiorno.

Outre ce repli local, le poids croissant des stations balnéaires du golfe de Naples ou des stations montagnardes des Abruzzes a aussi pour effet de provoquer une concentration et une convergence spatiale de la villégiature des élites napolitaines. Alors qu'auparavant cette dernière était relativement dispersée dans des maisons de famille isolées reflétant la diversité des origines méridionales de la bourgeoisie de la ville, elle a tendance aujourd'hui à se concentrer dans un petit nombre de "stations" mondaines où les élites de la ville se regroupent au même moment. Capri, Ischia, la péninsule sorrentine et la côte amalfitaine dans le golfe de Naples d'une part, les villages de la région de Roccaraso dans les Abruzzes d'autre part sont en effet devenus aujourd'hui de véritables "scènes urbaines secondaires"⁴⁴⁶

⁴⁴⁵ Ce "repli local" de la villégiature est très clair en ce qui concerne la propriété de résidences secondaires, mais moins net il est vrai en termes de simple fréquentation

⁴⁴⁶ On emprunte ce concept à Pierre-Paul Zalió, qui a utilisé la notion de "scène sociale secondaire" au sujet de Cassis, dans ses rapports avec la villégiature de la bourgeoisie

où la bonne société de la ville se déplace en bloc et se retrouve entre soi pour le mois d'août ou les week-ends de la belle saison. Loin de provoquer une rupture avec la vie sociale des beaux quartiers de Naples, ces lieux de villégiature permettent au contraire à cette dernière de se prolonger y compris le temps des week-end et des vacances, et ils contribuent donc à renforcer la cohésion des élites de la ville. Si la villégiature dans les maisons de famille rurales prenait souvent la forme d'un "retrait" notabiliaire, et que les séjours dans les maisons de campagnes suburbaines étaient vouées avant tout aux retrouvailles familiales, les stations balnéaires ou montagnardes sont quant à elles le lieu d'une villégiature à la fois familiale et mondaine, où se côtoient non seulement les parents, mais aussi les amis, qui sont d'ailleurs aussi assez souvent des voisins ou des collègues issus des beaux quartiers de Naples... La fréquentation de ces lieux représente donc un enjeu social de premier ordre pour la bourgeoisie napolitaine car elle permet d'entretenir ses relations amicales et professionnelles, de nouer de nouveaux contacts, voire, on l'a vu de rencontrer son futur conjoint (voir supra, chapitre XII, 2c).

Les entretiens fournissent de nombreux exemples de ces séjours dans les îles du golfe ou sur la côte amalfitaine où les réseaux familiaux et amicaux s'entrecroisent. Ainsi lorsque Rosaria R. (famille 2), née à Naples en 1973, a rencontré son mari à un fête chez des amis, les deux futurs conjoints se sont "découverts voisins" à la ville comme à la mer : ils ont réalisé après coup qu'ils résidaient dans deux rues voisines du même quartier huppé de Naples et que leurs familles se connaissaient, mais qu'ils allaient également dans les mêmes lieux de villégiature, puisque les parents du mari de Rosaria possédaient une maison de vacances sur la péninsule sorrentine, et que ses parents à elle louaient régulièrement tous les étés une même villa située à proximité... Patrizia I. (famille 37), née à Naples en 1950, a également passé toutes ses vacances durant son enfance dans la belle villa de Sorrente que son père avait achetée dans les années 50. Cette dernière se situait dans une avenue bordée de villas chics possédant une descente privée vers la mer et au sein de laquelle l'interconnaissance et la sociabilité était très fortes : Patrizia y a rencontré plusieurs de ses amis d'enfance qui résident aujourd'hui comme elle dans les beaux quartiers de Naples. Carla M., une chef d'entreprise née à Naples en 1950 (famille 44) possède aujourd'hui la villa que son père avait achetée à Positano dans les années 60. Mais lorsque la maison voisine a été mise en vente dans les années 80, elle a prévenu sa meilleure amie, Maria B., qui l'a achetée avec une de ses sœurs. Les deux familles sont là encore voisines à la mer comme à la ville puisque Carla et Maria habitent à Naples dans le même "parc" chic de la via Posillipo. L'été Carla, sa mère et son frère passent toujours 15 jours en août dans la villa de Positano, au moment où Maria et sa sœur y sont également...

On pourrait multiplier les exemples de ce type. Tous montrent comment les pratiques observées dans les beaux quartiers de la ville (appui sur les relations familiales et amicales pour trouver son logement, proximité résidentielles entre parents et entre amis etc...) se reproduisent en fait largement dans les zones de

marseillaise. (Voir ZALIO, 1999, p. 203-208). La villégiature à Cassis entraîne en effet selon l'auteur un "dédoubllement de la scène sociale urbaine" (p.206). Cassis, est une "scène sociale secondaire" de Marseille, c'est à dire un "espace distinctif [...]". Espace de l'entre-soi familial d'abord, il s'organise progressivement comme un espace de rencontre entre les familles de la bourgeoisie" (p.207).

villégiature du golfe de Naples, qui apparaissent véritablement comme des "scènes urbaines secondaires" où le petit monde des beaux quartiers se transfère en bloc le temps des week-end ou des vacances.

4. Une "multi- villégiature" complexe : conservation, transfert ou éclatement de la maison de famille

Mais si les séjours et les achats de maison se multiplient sur la côte du golfe de Naples ou dans les Abruzzes, et tendent de plus en plus à constituer le centre des pratiques de villégiature des familles de la bourgeoisie napolitaine, ils ne font souvent que s'ajouter à la fréquentation d'une maison de famille provinciale ou à l'utilisation plus sporadique d'une maison de campagne héritée... Les trois types de lieux de villégiature que l'on vient de décrire peuvent se cumuler au sein d'une même famille et d'autres peuvent même s'y ajouter, donnant lieu à de véritables systèmes multi-résidentiels stables et réguliers, fondés sur des mouvements d'allers-retours bien organisés au cours de l'année entre la résidence napolitaine et les différents lieux de villégiature. Comment s'organisent ces systèmes de multi-villégiature ?

Jusqu'au années 60, ces derniers étaient relativement stables dans le temps et similaires d'une famille à l'autre car ils s'appuyaient sur la transmission de lieux de villégiature hérités et sur l'association entre villégiatures notabiliaire, familiale et mondaine. Mais depuis les années 70, le développement des successions égalitaires, l'effritement des fortunes et les mutations de la vie familiale ont entraîné de profondes recompositions de ces systèmes multi-résidentiels et donc leur diversification. Pour un premier groupe de familles, la villégiature continue à être centrée sur la maison de famille provinciale, mais au prix d'un profond changement des usages de cette dernière. Pour d'autres, le système de villégiature n'a plus vraiment de centre : les maisons de famille ont été vendues et leurs fonctions diffusées ou éclatées dans l'espace patrimonial. Enfin, pour un dernier groupe de familles, la multi-villégiature ne s'appuie plus sur des lieux familiaux hérités, mais reste tout de même relativement stable car appuyée sur une très forte cohésion des parents et des amis qui servent de support à des séjours réguliers dans les mêmes lieux, principalement les stations mondaines du golfe de Naples.

a. Le cumul traditionnel entre villégiatures notabiliaire, familiale et mondaine

Fondés sur les trois types de lieux décrits précédemment, des systèmes multi-résidentiels complexes et stables dans le temps, reproduits sur plusieurs générations se sont mis en place dans les vieilles familles de la bourgeoisie et de l'aristocratie de la ville aux cours des 18^e et 19^e siècle, et ils ont souvent pu se maintenir jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. 18 des 50 personnes interrogées ont connu un tel système durant leur enfance dans les années 50 et 60, fondé sur l'association de trois formes de villégiature, notabiliaire, suburbaine et balnéaire, qui s'opposaient aussi bien par leurs rythmes, leur sens et leur localisation.

L'exemple de l'architecte Fabio P. (famille 33), déjà cité plus haut et issu d'une famille de la haute noblesse napolitaine est significatif à cet égard. Durant son enfance dans les années 50 et 60 (Fabio est né en 1947), ce dernier résidait à Naples dans la villa familiale de son grand-père, où vivaient également tous ses oncles et tantes maternels, chacun dans un appartement indépendant. Durant la belle saison, il partageait la villégiature estivale entre quelques semaines aux côtés de nombreux parents dans la belle maison de campagne de son oncle maternel située sur les hauteurs de Sorrente (donc située en altitude, et non dans les stations balnéaires de la côte), quelques semaines à la mer sur l'île d'Ischia à l'hôtel, et enfin, au moins un mois dans le palais familial paternel de la province d'Avellino, situé au milieu des vastes terres de la lignée. On retrouve dans cet exemple les traits récurrents de la villégiature des familles napolitaines descendant de propriétaires terriens, nobles ou non, jusque dans les années 50 et 60 : les séjours dans les stations mondaines de la mer et de la montagne étaient courts et avaient lieu à l'hôtel, tandis que l'essentiel de la villégiature se déroulait à la campagne dans des lieux familiaux hérités.

Mais, on l'a dit, face au déclin de la "culture de lignage" et au recul du prestige de la terre dans la société napolitaine, ces systèmes de multi-villégiature ont dû profondément se recomposer, et on peut aujourd'hui en distinguer trois types principaux parmi les familles étudiées

b. Les systèmes de villégiature encore centrés sur la maison de famille rurale

Dans un premier groupe de familles (qui rassemble 10 familles de l'échantillon), le système de villégiature reste centré sur la maison de famille provinciale : cette dernière a été conservée, mais on en a alors profondément changé les usages pour en faire une véritable "maison familiale" adaptée aux réunions de famille et aux courts séjours d'agrément.

Ce type de villégiature concerne d'abord des familles très dispersées sur le plan de la résidence principale et pour lesquelles la maison des origines devient le moyen de maintenir la cohésion de la parentèle malgré la distance en fournissant à tous un point de référence et de retrouvailles. Un bon exemple en est fourni par la famille de Teresa A. (famille 24), une enseignante née à Naples en 1948 et issue en branche paternelle comme en ligne maternelle de deux vieilles familles nobles napolitaines. La fratrie de Teresa est aujourd'hui largement dispersée dans toute l'Italie puisque seulement trois de ses 7 frères et sœurs sont restés à Naples, les autres ayant émigré à Milan, Bologne, Rome et Florence. Pourtant la fratrie est restée très soudée grâce à la conservation de la maison de famille paternelle, un vaste palais familial du 17^e siècle situé à moins de deux heures de Naples dans la province d'Avellino, et qui leur sert aujourd'hui de lieu de vacances et de réunion régulière. Le palais a été conservé mais ses usages ont changé pour en faire une "maison familiale" ouverte à toute la parentèle et destinée à maintenir la cohésion des liens familiaux autant qu'à perpétuer le prestige d'une lignée. Lorsqu'elle évoque les usages qu'elle fait de cette maison, Teresa fait référence à la fois à une culture du lignage, tournée vers la perpétuation d'une lignée (mais cette idée est alors reformulée en termes affectifs), et à une culture de parentèle, attachée à maintenir des liens forts entre membres de la famille proche :

"Cette maison, on l'utilise quand on veut tous se retrouver, c'est un moyen de rester en contact entre frères et sœurs, et aussi avec les enfants parce qu'on est tous très dispersés, et aussi parce que c'est une maison à laquelle nous sommes très attachés et où il y a plein de souvenirs, où il y a les portraits de nos parents et de nos grands-parents, où il y a des documents de l'histoire familiale qui remontent presque jusqu'à l'an mille... et donc l'histoire de la famille s'y vit véritablement" (*Entretien n° 24 avec Teresa A., née en 1948, décembre 2005*)

Ainsi, alors qu'il appartenait entièrement au père de Teresa, le palais familial a été laissé indivis à la mort de ce dernier et il est aujourd'hui géré collectivement par ses enfants, qui s'y rendent soit alternativement en instituant des "tours", soit conjointement à certains grands moments de l'année qui sont l'occasion de retrouvailles familiales fortement ritualisées : Noël, Pâques, les ponts du mois de mai, la Toussaint... C'est désormais plus dans la maison de famille provinciale que se retrouve la famille qu'à Naples, où son patrimoine s'est considérablement amenuisé. Ainsi, plus personne de la parentèle proche de Teresa ne réside dans l'ancien palais familial du centre historique de la ville, où cette dernière possède encore quelques petits appartements mais où ses frères et sœurs ont majoritairement vendus leurs possessions. De même, les maisons de villégiature suburbaines que possédait les grands-parents de Teresa au Pausilippe ou sur la côte ont été vendues et rattrapée par l'urbanisation. Certes Teresa et ses frères et sœurs fréquentent les stations balnéaires du Mezzogiorno, mais ils le font en location, et séparément : Teresa et son fils louent régulièrement sur la péninsule sorrentine, mais sa fille va plutôt à Capri, une de ses sœurs en Sardaigne, un autre frère en Basilicate... La famille de Teresa perpétue donc la tradition du cumul entre une villégiature "patrimoniale" et "notabiliaire" dans le berceau territorial familial et une villégiature mondaine et balnéaire en location, mais en inversant les significations familiales. Alors que dans les années 50 et 60 les maisons de familles provinciales étaient fréquentées surtout par la famille nucléaire de leur propriétaire et que la sociabilité de la famille étendue se reportait à Naples et dans les villas suburbaines, ici, la maison de famille s'est ouverte largement à la parentèle, tandis que la villégiature balnéaire s'est parcellisée et repliée sur la famille conjugale ou la parentèle proche.

Mais ces stratégies de concentration des sociabilités sur la maison de famille ne se limitent pas aux familles "dispersées" géographiquement. Elles concernent également les familles originaires des environs de la ville et établies à Naples depuis seulement une ou deux générations. Ici c'est le caractère récent de l'installation à Naples qui explique la concentration des mobilités et des sociabilités sur le territoire d'origine de la famille. Et quand les maisons des origines sont assez proches de Naples, de véritables systèmes de bi-résidence se mettent alors en place entre la ville et le berceau rural de la famille, qui est fréquenté presque toutes les semaines tout au long de l'année.

La famille de Margherita P. (famille 18) une universitaire née à Naples en 1947 en fournit un bon exemple. Cette dernière est en effet originaire d'une petite ville de l'Irpinia, dans la province d'Avellino, à moins de deux heures de Naples où ses grands-parents étaient pharmaciens et médecins. C'est son père qui s'est établi à Naples dans les années 1920 pour faire ses études, mais il a toujours vécu ensuite à Naples en location, choisissant au contraire de reporter ses stratégies d'achats et de

patrimonialisation dans sa région d'origine, situation récurrente dans de nombreuses familles napolitaines originaires de province. Margherita et l'une de ses deux sœurs ont perpétué cette tradition et vivent aujourd'hui encore en location à Naples. Mais les trois sœurs disposent toutes, en revanche, d'importants biens immobiliers dans le village d'origine de la famille, tous reçus par donation ou par héritage. Margherita et sa sœur M. possèdent en commun une grosse maison de campagne, tandis que P., la seconde, a hérité de la maison de famille paternelle dans le village. Les trois sœurs s'y rendent très souvent, ensembles ou à tour de rôle, y compris les week-end d'hiver, et s'y retrouvent de toute façon pour Pâques et pour les vacances du mois d'août. A cette villégiature "familiale" et symbolique dans leur territoire d'origine, s'ajoute également une villégiature balnéaire durant l'été, qui se déroule de manière assez régulière et systématique : Margherita passe ainsi une semaine à Capri avec sa sœur aînée, à l'hôtel, puis deux semaines à Sorrente avec son mari dans la maison de villégiature de ses beaux-parents, avant de retourner dans sa maison de famille de l'Irpinia. Mais des trois lieux régulièrement fréquentés par la famille (les beaux quartiers de Naples, où habitent les trois sœurs, la petite ville de l'Irpinia et les stations balnéaires du golfe), c'est sans hésitation la maison de famille rurale qui pour Margherita constitue le lieu auquel elle est le plus attachée et qui symbolise le mieux sa famille.

On retrouve également dans cet exemple, comme dans le précédent (celui de Teresa A.), l'existence de deux rythmes principaux de fréquentation des maisons de famille. Des séjours informels constants (quasiment tous les week-ends) et réunissant une parentèle assez réduite alternent avec des séjours plus ritualisés et plus espacés à dates fixes permettant à toute la parentèle de se réunir (pour Pâques, les fêtes de famille ou le mois d'août). Ainsi, la villégiature des familles étudiées est non seulement une "multi-villégiature" plurilocalisée dans l'espace, mais également une véritable bi-résidence fragmentée dans le temps, fondée sur des aller-retours constants entre Naples et ses environs.

c. Les systèmes de villégiature fondés sur l'éclatement de la maison de famille

On peut distinguer dans notre échantillon un deuxième type de système de villégiature, qui concerne 19 familles étudiées, et dans lequel il n'y a plus vraiment de "centre" clair : la villégiature se disperse dans plusieurs lieux réguliers, dont certains sont des lieux de famille et d'autres non. Les maisons de famille ont été vendues ou transformées et ne sont plus au centre du système : leurs fonctions de symbole identitaire et de lieu de réunion familiale ont été transférées au moins partiellement vers d'autres lieux de l'espace patrimonial. Dans certains cas, ce transfert a été total et la maison de famille originelle a été vendue, mais dans d'autres, le transfert a été partiel, les familles décidant de conserver une partie de la maison d'origine et de simplement "diffuser" une partie des fonctions de la maison de famille dans l'espace, en donnant ainsi naissance à une "maison à espaces multiples".

Le cas de la famille de Fabiola M., déjà cité, illustre bien ce transfert partiel et cette diffusion de la maison de famille dans l'espace patrimonial hérité. Fabiola (famille 26), née à Naples en 1960, possède en effet un patrimoine immobilier familial considérable car elle descend en ligne paternelle comme en ligne maternelle de deux grandes familles de l'aristocratie terrienne. Par sa mère, toujours vivante,

elle a ainsi reçu en donation une vaste exploitation agricole dans les Pouilles attachée à une belle demeure rurale qu'elle a fait refaire pour la transformer en maison de campagne, et où elle se rend une à deux fois par an avec son mari ou des amis proches. Mais sa mère lui a aussi transmis un appartement dans le grand palais familial du centre historique de Naples, qui appartient encore pour un tiers à la famille de Fabiola et où elle vit actuellement, sur le même palier que sa sœur, et en face de chez sa mère... Par son père, aujourd'hui décédé, Fabiola a hérité de parts dans une belle villa vésuvienne qui servait de maison de campagne à la famille pendant son enfance, mais qui a depuis été lotie et louée par appartements. Mais enfin et surtout, Fabiola avait hérité avec son frère de la grande maison de famille paternelle, un palais fortifié remontant à la fin du Moyen Age et situé dans la province de Frosinone, à mi-chemin entre Naples et Rome. D'un commun accord avec son frère, Fabiola a décidé de vendre ce palais familial, pourtant conservé dans la famille depuis le Moyen Age. Cependant, la vente de la maison de famille n'a été que partielle car Fabiola a conservé une masseria qui lui était attenante, et où elle continue à se rendre régulièrement avec son mari. Ce choix a une explication simple : le palais familial n'était pas une véritable maison de campagne puisque situé en ville et Fabiola conservait un mauvais souvenir de cette maison triste et austère où elle passait de longs mois d'été juste avec ses parents sans voir beaucoup de monde. Au contraire, refaite et transformée, et plus simple d'entretien, la masseria convenait mieux aux séjours d'agrément à la campagne. Enfin, aux séjours dans ces deux maisons de campagnes héritées de ses parents, s'ajoutent bien sûr des séjours fréquents dans les stations mondaines du golfe de Naples, où Fabiola passe plusieurs semaines l'été, en location ou chez des amis, à Sorrente, Positano ou Capri, ainsi que des vacances régulières au ski dans les Abruzzes...

Voici donc un exemple où la "multi-villégiature" s'appuie cette fois sur quatre lieux réguliers (la maison de campagne des Pouilles, la maison de campagne de la province d'Avellino, les séjours à la mer dans le golfe de Naples et les séjours hivernaux dans les Abruzzes), dont deux sont des lieux familiaux transmis depuis plusieurs générations... La villégiature n'est plus centrée sur une maison de famille unique et symbolique (cette dernière a été vendue), mais les fonctions de la maison de famille se sont en quelque sorte diffusées dans l'espace patrimonial : les "masserie" rurales continuent à manifester les origines terriennes de la famille, tandis que le palais familial napolitain symbolise son prestige dans la ville et est devenu le principal lieu de réunion pour la parentèle de Fabiola, celui où la famille passe Noël et les principales fêtes.

Ces transferts de la maison de famille sont fréquents dans les familles étudiées et peuvent prendre des formes variées et s'effectuer sur des lieux différents de l'espace patrimonial. Plus généralement, dans un contexte où les maisons de famille ne doivent plus seulement manifester le prestige d'un lignage, mais assurer la cohésion d'une parentèle et lui fournir un lieu de villégiature d'agrément, celles-ci tendent à se diffuser dans l'espace au gré des différents usages familiaux qui en sont faits : les masserie rurales pour les séjours en familles nucléaires, le palais napolitain pour les réunions de famille et la symbolisation de son ancienneté, une villa vésuvienne réutilisée exceptionnellement pour un mariage, des séjours réguliers dans une location à l'année sur la côte amalfitaine, le tout formant non plus une maison de famille concentrée dans un lieu concret, mais dispersée dans un réseau de lieux familiaux hérités, recomposés au gré des multiples évolutions de la parentèle et

des choix individuels, mais suffisamment stables dans le temps pour susciter un attachement identitaire.

d. Les multi-villégiatures sans maisons de famille

On peut distinguer un troisième type de "multi-villégiature" au sein de notre échantillon de famille : ici la villégiature est également articulée sur un réseau régulier de plusieurs lieux, mais sans que ces derniers soient des lieux hérités ou des maisons transmises dans la famille. Il en résulte une villégiature plus axée sur la mer et la montagne, et moins sur le Mezzogiorno intérieur, et également moins durable dans le temps : il n'y a pas de continuité des lieux de villégiature familiaux sur plus de deux générations.

Ce type de villégiature concerne 13 familles de notre échantillon d'étude. Mais ce qui frappe dans ces familles qui ont perdu leur maison de familles et ne peuvent pas s'appuyer sur des lieux hérités porteurs d'identité pour la villégiature, c'est leur capacité à mettre en place tout de même des systèmes de pluri-villégiature assez stables, fondés sur des séjours réguliers dans un réseau articulé de plusieurs lieux fréquentés en famille. Ici, c'est en effet la cohésion des réseaux de parents et d'amis, et la force de leur ancrage local qui viennent se substituer au patrimoine pour permettre l'organisation de systèmes multi-résidentiels relativement stables dans le temps. Les entretiens en offrent de nombreux exemples.

Tout d'abord, ces systèmes multi-résidentiels peuvent s'appuyer sur des locations régulières en famille ou entre amis : un groupe de frères et sœurs ou un groupe d'amis louent à l'année des maisons dans la même station touristique du golfe de Naples ou à la montagne, de manière à pouvoir s'y rendre à tour de rôle ou par petits groupes tout au long de l'année. C'est par exemple le cas de la famille d'Antonia M. (famille 34), une enseignante née à Naples en 1949. Cette dernière, ainsi que son frère et ses deux sœurs, habitent tous dans des rues voisines du même quartier à Naples. Mais Antonia loue également une maison à l'année dans le village de Rivisondoli, dans les Abruzzes, où ses deux sœurs louent également régulièrement des maisons. Les trois sœurs s'y rendent régulièrement ensemble, l'hiver comme l'été. A ces séjours à la montagne s'ajoutent également des séjours à la mer dans le golfe de Naples, mais sans s'appuyer cette fois sur un lieu fixe et régulier : de simples journées en famille à la mer alternent avec des séjours plus longs au mois d'août dans des maisons louées ou chez des amis... Parfois, aux groupes de parents s'ajoutent en effet des groupes d'amis pour créer des pôles de fixation de la villégiature grâce toujours à des stratégies communes d'achats ou de locations régulières. C'est le cas par exemple dans la famille de Vittoria P. (famille 17), née à Naples en 1945. Depuis que sa grande maison de campagne familiale a été vendue dans les années 70, cette dernière s'est reconstituée depuis une quinzaine d'années un lieu régulier de villégiature familiale, avec son frère, dans la station balnéaire de Maratea en Basilicate : son frère y a acheté une maison, et Vittoria y loue régulièrement une maison, si bien qu'elle, son frère, sa fille mariée et la fille mariée de son frère s'y retrouvent plusieurs semaines tous les étés. Mais l'émergence de ce nouveau pôle stable de villégiature familiale a été largement encouragé par le fait que de nombreux amis de Vittoria et de son frère y ont également loué ou acheté

des maisons⁴⁴⁷. Vittoria y va presque plus souvent avec ses amis qu'en famille. On retrouve donc dans les stations de villégiature des environs de la ville les mêmes "effets d'entraînement" familiaux et amicaux analysés dans les beaux quartiers de Naples.

Dans la plupart des 13 familles concernées, cette constitution d'un ou deux pôles réguliers de villégiature en dehors des maisons de famille a d'ailleurs été progressif et s'est déroulé sur plusieurs générations : à des séjours réguliers mais courts passés à l'hôtel à Capri ou Ischia durant l'enfance, succèdent durant la phase adulte des locations régulières avec les frères et sœurs ou les amis, phase qui peut servir de préparation à l'achat d'une maison ou d'une villa qui vient y ancrer encore plus durablement la villégiature familiale. Bien souvent, dans les vieilles familles de la bourgeoisie de notre échantillon, les achats de maisons de mer ont été préparés par des séjours sporadiques à l'hôtel ou en location aux générations précédentes, et s'inscrivent donc dans une "tradition familiale" de fréquentation d'un lieu... Ainsi Filippo G. (famille 50), un avocat napolitain né en 1947, n'a plus de maison de famille puisque la grande maison familiale de la région de Benevento a été vendue dans les années 50. Mais cette perte a été compensée par l'émergence de deux pôles de villégiature familiale que ses parents et ses grands-parents n'avaient fréquentés que sporadiquement durant leur enfance : les Alpes et Capri. Durant son enfance Filippo allait en effet deux semaines tous les étés à Capri avec sa mère et ses sœurs et en avait toujours gardé un souvenir ébloui. Après son mariage, il a continué à fréquenter l'île très régulièrement car ses deux sœurs y louaient une grande villa à l'année, et dans les années 80, il a finalement décidé d'acheter la villa voisine, qu'il a récemment divisée en deux appartements pour permettre à son fils marié d'y venir également. Or un processus analogue a eu lieu dans le petit village du Haut-Adige où Filippo séjournait parfois avec ses parents durant son enfance. Les séjours s'y sont systématisés depuis son mariage grâce à l'achat progressif de trois maisons par Filippo et ses sœurs, ainsi que par deux de leurs amis communs...

Cet exemple est par ailleurs symptomatique de deux tendances récentes qui s'affirment de plus en plus dans les familles étudiées. La première est celle qui consiste à transférer les stratégies de patrimonialisation de l'intérieur vers la montagne ou la mer : les familles de la bourgeoisie napolitaine tendent à se créer ou à se recréer de véritables maisons de famille mais situées cette fois dans les stations mondaines du golfe de Naples ou des montagnes proches de la ville. Les villas de Sorrente ou Ischia achetées dans les années 60 par les parents des personnes interrogées ont déjà été transmises sur deux générations et jouent donc le rôle symbolique et identitaire de véritables maisons de famille, et celles acquises dans les années 80 font déjà l'objet de division ou de réaménagements en vue d'une transmission future... Mais cette transmission se fait justement sous la forme d'une division ou même d'un "essaimage" de la maison dans l'espace : dans un contexte égalitaire d'une "culture de parentèle", les grandes villas du golfe de Naples sont divisées en appartements ou leur jardin densifié pour construire des extensions permettant d'accueillir plusieurs ménages apparentés dans des appartements indépendants. Parallèlement, les membres de la famille qui n'héritent pas de la villa

⁴⁴⁷ Maratea, en Basiciliate, est d'ailleurs la commune balnéaire la plus fréquentée par les familles de notre échantillon après les stations du golfe de Naples (Capri, Ischia, côte sorrentine et côte amalfitaine).

de villégiature s'achètent souvent des maisons aux alentours. Ainsi, la pratique de la "semi-cohabitation" familiale en immeuble ou en rues voisines, si répandue on l'a vu dans les beaux quartiers de Naples, tend à se diffuser également dans les lieux de villégiature : les groupes de parents ou d'amis se rassemblent non pas toujours dans une seule grande maison de famille, mais dans des villas voisines ou contigües, ou dans des regroupements d'appartements proches. Les contacts avec la parentèle ont donc lieu en continu : intenses à Naples, ils se transportent le temps des week-ends ou des vacances dans les lieux de villégiature.

Finalement, seule une minorité de familles de notre échantillon (8 sur les 50 étudiées) ne se sont pas constitué de tels systèmes stables et réguliers de villégiature, appuyés sur des maisons de famille, des achats de résidence secondaire ou des locations régulières "en famille". La villégiature s'effectue alors pour ces dernières de manière beaucoup plus informelle et sporadique, mais toujours dans des lieux multiples : journées à la mer autour de Naples, séjours à l'étranger, week-ends à la montagne etc...

Conclusion du chapitre

Au total, la villégiature des familles de notre échantillon de la bourgeoisie napolitaine présente quatre caractéristiques principales sur le plan territorial. Tout d'abord, il s'agit d'une "multi-villégiature" : les individus interrogés ne possèdent pas seulement un lieu régulier de villégiature, mais souvent bien plus, alternant les week-ends à la mer dans leur villa de la péninsule sorrentine, avec des séjours hivernaux dans les Abruzzes en location, des vacances et des retrouvailles dans leurs maisons de famille du Mezzogiorno intérieur ou dans celle de leur conjoint, des journées dans les îles du Golfe chez des amis, ou des visites régulières chez des parents émigrés à Rome... Il en résulte une forte mobilité dans la vie quotidienne, fondée sur des constants allers-retours entre Naples et les principaux lieux de villégiature de la bourgeoisie de la ville, qui ont lieu presque tous les week-end à la belle saison.

La deuxième caractéristique de cette multi-villégiature est qu'elle est avant tout locale et méridionale. Si les familles étudiées comptent souvent, on l'a vu, des membres à Rome et dans le Nord du pays, leurs pratiques de villégiature restent quant à elles centrées sur le Sud et les environs de Naples. On observe même depuis les années 70 un "repli local" de la villégiature, dont le centre de gravité a basculé du Mezzogiorno intérieur vers les "scènes urbaines secondaires" du Golfe de Naples ou des montagnes proches de la ville. Cette villégiature essentiellement locale rapproche d'ailleurs la bourgeoisie napolitaine de la situation d'autres villes méditerranéennes, et la différencie au contraire nettement de ce que l'on a pu observer dans les bourgeoisies du Nord de l'Europe, qui cumulent des maisons de campagnes suburbaines avec la fréquentation de stations mondaines parfois très éloignées de leur ville d'origine⁴⁴⁸...

⁴⁴⁸ La situation napolitaine est par exemple très proche de celle de la bourgeoisie marseillaise, dont "la bilocalité [...] s'étend sur des espaces proches géographiquement" (voir

Mais surtout une des grandes spécificités de la "multi-villégiature" des familles étudiées, c'est que cette dernière s'appuie presque toujours sur un réseau durable et articulé de lieux, souvent reproduit au moins partiellement sur plusieurs générations. La plupart des individus interrogés fréquentent en effet aujourd'hui des lieux de villégiature que fréquentaient déjà leurs parents, même s'ils le font avec une régularité et selon des modalités différentes : les stations mondaines du golfe de Naples, les maisons de familles du Mezzogiorno intérieur, les maisons de campagne des environs de Naples continuent à accueillir une partie des séjours. Cette continuité territoriale s'explique par deux éléments principaux. D'une part par l'émergence dans le golfe de Naples et dans les montagnes proches de la ville de véritables "scènes urbaines secondaires" fréquentées au même moment par toutes les élites de la ville, si bien que groupes de parents et groupes d'amis s'y "entraînent" mutuellement. Mais surtout la continuité territoriale des pratiques de villégiature s'explique par le fait qu'elle s'appuie pour la majorité des individus interrogés sur des lieux familiaux et des maisons de famille.

C'est là la dernière grande caractéristique distinctive de la villégiature des familles étudiées. Si beaucoup de maisons de famille originelles, les palais et demeures du Mezzogiorno intérieur, ont été massivement vendues, le processus s'est accompagné moins d'une perte des maisons de famille que d'un éclatement de ces dernières, dont les fonctions ont été diffusées vers d'autres maisons de villégiature possédées par la famille et dont la fréquentation et la valeur symbolique et affective devient aujourd'hui primordiale : les masserie rurales restaurées, les villas de la côte amalfitaine achetées dans les années 60, les maisons des îles autrefois louées régulièrement et aujourd'hui achetées par les générations actuelles... Tous ces lieux de villégiature ne sont pas des lieux neutres, ils s'inscrivent en général dans une tradition familiale et font l'objet de stratégies de patrimonialisation qui visent à y ancrer durablement les séjours familiaux. Cette continuité territoriale d'une multi-villégiature appuyée sur les maisons de famille ou des lieux familiaux est d'ailleurs une caractéristique bourgeoise. Comme le note avec justesse Beatrix le Wita, "l'existence des maisons de famille situe le bourgeois à l'antipode du migrant. Son mode de vie urbain n'est pas fait de cassures ou de divisions déchirantes. Il ignore l'éclatement de la parenté, la séparation des générations, les week-ends passés dans la grisaille parisienne [...]. Par ses divers points d'ancrage, il maîtrise l'espace"⁴⁴⁹.

ZALIO, 1999, p.201), et se différencie en revanche nettement de celle de la bourgeoisie parisienne pour laquelle "le dédoublement de la vie sociale peut se faire entre des espaces relativement lointains" (Ibid., p.200, et voir également PINÇON et PINÇON CHARLOT, 1998)

⁴⁴⁹ Voir LE WITA, 1988, p.43.

Conclusion de la quatrième partie

Au total, en sortant des limites de la ville et en prenant en compte non seulement les lieux de résidence principale, mais également les lieux de villégiature, de sociabilité et de référence symbolique des familles étudiées, cette partie a permis de dessiner les contours de véritables "territoires familiaux"⁴⁵⁰ multi-locaux et d'en cerner deux caractéristiques principales.

Tout d'abord, s'ils sont fréquemment multilocalisés et débordent toujours l'espace de la ville, ces territoires familiaux ne s'étendent pas non plus très loin de Naples, et restent toujours centrés sur les trois espaces complémentaires que sont les beaux quartiers de Naples, ceux de Rome et les zones de villégiature bourgeoise de Campanie... En effet, si tous les membres des familles étudiées ont connu une forte mobilité à l'échelle nationale ou internationale au cours de leur vie, et si beaucoup d'entre eux ont habité ou fréquenté Milan, Florence ou Londres, leurs séjours dans ces villes éloignées de Naples n'y ont pas entraîné durablement d'autres proches et une territorialisation en profondeur de leur parentèle. En général une grande partie de leur parentèle proche continue de résider dans les beaux quartiers de Naples, souvent dans la même rue ou le même immeuble, et surtout, l'essentiel de leurs maisons de famille, de leurs espaces de référence symbolique et de leurs lieux de fêtes familiales restent à Naples : c'est à Naples dans le vieil immeuble de famille de Chiaia que la parentèle entière – napolitains et émigrés - se réunit à Noël, et c'est dans la villa de la côte amalfitaine achetée par les parents dans les années 60 ou dans la vieille maison de campagne de la province d'Avellino que l'on se retrouve pour les longs week-ends ou le mois d'août... C'est seulement à Rome que l'on a pu observer de véritables processus de territorialisation voire de relocalisation des familles étudiées : des "champs migratoires familiaux" se sont mis en place au fil des générations entre les deux villes, si bien qu'un nombre important de familles de la bourgeoisie napolitaine vivent aujourd'hui véritablement entre Naples et Rome, au sein d'un territoire bi-local. Pour la majorité des familles étudiées, le "territoire familial" est donc centré sur les trois espaces complémentaires que sont Rome, Naples et les maisons de villégiature de Campanie ou des Abruzzes, espaces qui concentrent l'essentiel des lieux de résidence, des lieux de rencontre et de fête, et des lieux symboliques et identitaires.

⁴⁵⁰ On désigne par là l'ensemble des lieux familiaux mobilisés par un individu au cours de sa vie. Le concept de "territoire familial" est en effet, avec ceux déjà cités de "configuration résidentielle familiale" ou "d'espace de vie familial", l'un des concepts utilisés par certaines études récentes (voir notamment, ROSENTAL, 1999) pour aborder l'organisation spatiale de la famille. Il est cependant plus large que les précédents car il n'englobe pas seulement les lieux de résidence des membres de la parentèle vivante (la configuration résidentielle familiale), ou seulement les lieux de résidence (principaux ou secondaires) régulièrement fréquentés dans la vie quotidienne d'un individu (ce que l'on a appelé "l'espace de vie familial"), mais l'ensemble des lieux de résidence familiaux, principaux ou secondaires, réellement fréquentés ou servant seulement de référence symbolique et de support identitaire, dont un individu fait usage pour se définir ou pour ses pratiques sociales.

Ce territoire familial articulé sur des lieux multiples mais au sein d'un espace relativement restreint est le reflet du redimensionnement de l'aire d'influence de Naples depuis l'Unité italienne, passée de capitale d'Etat au rayonnement international à simple métropole régionale de plus en plus dépendante de Rome et des grandes villes du Nord de la péninsule. Les familles de notre échantillon descendent en effet majoritairement de propriétaires terriens dont les domaines se situaient parfois dans un Mezzogiorno intérieur éloigné de Naples, et elles sont également nombreuses à avoir de lointaines origines étrangères. Mais elles conservent aujourd'hui peu d'attaches familiale, patrimoniales ou symboliques dans ces régions, où les maisons de famille ont été souvent vendues, et les stratégies de patrimonialisation tout comme l'espace de vie des familles de la bourgeoisie napolitaine tendent aujourd'hui à se recentrer sur Naples, Rome et la Campanie.

Ce territoire familial à la fois multiple et local place également les familles de notre échantillon dans une position intermédiaire dans le débat sur le "déclin des bourgeoisies enracinées"⁴⁵¹ et la théorie d'une lente substitution d'une "bourgeoisie de passage" à une "bourgeoisie ancrée" dans le contexte de la mondialisation⁴⁵². Certes les familles de la bourgeoisie napolitaine apparaissent comme fortement ancrées localement, mais cet ancrage ne se limite jamais à une seule ville et s'articule toujours sur deux ou trois espaces de référence principaux (l'immeuble de famille napolitain, la maison de villégiature campanienne, le quartier romain où se sont installés plusieurs cousins etc...), et surtout, ce territoire familial local est tout à fait compatible avec des mobilités et des pratiques spatiales par ailleurs très diversifiées : c'est entre Rome, Naples et la Campanie que l'on possède ses maisons de famille, ses lieux de fêtes et de retrouvailles familiales, et la majorité de ses parents, mais cela n'empêche pas de fréquenter régulièrement Milan, Bologne ou les grandes capitales européennes pour le travail, pour des vacances ponctuelles, d'y avoir quelques parents et des amis, voire même d'y séjourner quelques années avant de revenir s'installer dans le berceau territorial napolitain... Plus que l'ancrage local proprement dit c'est cela la grande caractéristique des familles de la bourgeoisie napolitaine : leur capacité à maintenir des territoires familiaux ancrés localement sur plusieurs générations malgré l'amenuisement des fortunes, le redimensionnement de l'aire d'influence de la ville, et les nécessités d'une mobilité professionnelle forte et à

⁴⁵¹ Voir RONCAYOLO, 1985

⁴⁵² On l'a déjà signalé, la sociologie tend de plus en plus à faire du rapport au territoire un nouveau critère de distinction non seulement entre les classes supérieures et le reste de la société, mais au sein même des élites : "à l'ancienneté (ancienne / nouvelle bourgeoisie) [...] et à la richesse (grande, moyenne, petite bourgeoisie), il nous semble qu'aujourd'hui il faut prendre en considération un nouvel élément : la durée de l'installation dans la ville de résidence. Une nouvelle distinction apparaît entre bourgeoisie ancrée et bourgeoisie de passage" (voir BAUCHAT, 2006, p.3). La mondialisation provoquerait une distension des liens entre ville et bourgeoisie, et également entre bourgeoisie et territoire national, une "hyperbourgeoisie" (DUCLOS, 2002) de cadres internationaux étant amenée à se substituer aux bourgeoisies nationales... Cette idée, d'ailleurs fortement critiquée par certains travaux (voir WAGNER, 1998, 2003, 2007), repose cependant souvent sur une approche très partielle du rapport au territoire, car "instantanée", individuelle et résidentielle... Lorsqu'on raisonne dans la durée et à l'échelle familiale, la mobilité internationale d'un individu sur le plan résidentiel peut très bien s'accompagner du maintien d'un très fort ancrage local par le biais de la résidence secondaire, de la localisation des fêtes et de la sociabilité familiale dans le "berceau" territorial de la famille etc...

grande échelle. Il y a bien un processus de "déterritorialisation" à l'œuvre dans ces vieilles familles de la bourgeoisie napolitaine qui n'ont plus le contrôle sur l'espace de leur ville et subissent de plus en plus l'attraction de Rome ou des grandes villes européennes. Mais cette déterritorialisation s'y fait lentement, très progressivement au fil des générations, l'importance des possessions immobilières napolitaines, le maintien de maisons de famille symboliques dans la ville, et les systèmes de mobilités et de gestion patrimoniale mis en place dans les familles permettant de ralentir considérablement le processus...

Cette caractéristique n'est sans doute pas une spécificité napolitaine mais plutôt de la vieille bourgeoisie urbaine en général, qui grâce à l'ancienneté de ses réseaux de relations et à l'importance de la transmission patrimoniale arrive à se constituer des lieux d'ancrage durables malgré la mobilité des individus et la succession des générations. Dans ce milieu, la territorialisation des familles "résiste" en effet plus longtemps au processus de recomposition et de reconstruction inhérent à l'espace familial – et à l'espace tout court - et si bien décrit par Georges Perec dans *Espèces d'espaces* :

"J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources : mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance rempli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être une évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner, il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête"⁴⁵³

La bourgeoisie napolitaine n'échappe certes pas à cette règle, et les territoires familiaux n'y sont bien sûr jamais "stables" et "intangibles". Mais dans ce milieu le processus décrit par Perec y est plus lent et plus partiel : les palais du centre historique ou les maisons de famille du Sud profond ont été souvent perdus, mais au profit d'un recentrage de l'espace familial sur les immeubles de famille des beaux quartiers construits par l'arrière grand-père à la Belle époque, ou les villas sorrentines acquises par les parents dans les années 60, et qui continuent encore aujourd'hui à constituer des pôles de concentration résidentielle et des lieux de réunion pour la famille... Ce qui frappe dans les territoires familiaux de la bourgeoisie napolitaine, c'est le poids qu'y occupent encore aujourd'hui les espaces hérités et les lieux de l'ascendance, et ce à la campagne comme à la ville. Même si les membres d'une même famille se constituent chacun leur propre territoire familial au cours de leur vie, fréquentant séparément les lieux de la famille de leur conjoint ou ceux de leurs enfants, leurs pratiques de sociabilité et leurs mobilités restent longtemps centrées sur les espaces qu'ils ont hérités de leurs parents et qui constituent pour eux un point de référence commun durable... Cela est dû à l'importance de la transmission patrimoniale dans ces vieilles familles, qui à la ville comme à la campagne tendent à réutiliser les logements de famille pour se loger ou

⁴⁵³ voir PEREC, 1974, p.122

pour séjourner temporairement. Mais même lorsque les individus n'ont pas été retenus ou ramenés dans les espaces de leur ascendance par un héritage, ils le sont par l'ancrage et l'étendue de leurs réseaux de relations, qui sont mis à profit pour se réinstaller dans les beaux quartiers de la ville, ou pour continuer à fréquenter régulièrement les "scènes urbaines secondaires" que sont devenues les stations mondaines du golfe de Naples...

Ce n'est pas le moindre des privilèges de la bourgeoisie que cette capacité à se construire des territoires familiaux appuyés sur des lieux stables et durables reproduits sur plusieurs générations... Si "l'espace est un doute", pour reprendre les mots de Perec, il ne l'est pas avec la même intensité pour tout le monde et la vieille bourgeoisie jouit de cet avantage précieux que pour elle, l'espace est toujours en partie "donné" et n'a pas à être "reconquis" avec acharnement à chaque génération...

Conclusion générale

Cette étude a permis de montrer le rôle clé que jouent les relations familiales dans l'inscription spatiale des classes supérieures napolitaines, et ce particulièrement dans le milieu de la vieille bourgeoisie des beaux quartiers de la ville. Mais à travers le cas napolitain, elle a aussi permis d'apporter des éclaircissements sur deux problèmes de portée plus générale : celui des rapports entre bourgeoisie et espace urbain d'une part, et celui de l'impact du modèle sud-européen de proximité familiale sur la géographie sociale des villes italiennes d'autre part.

En ce qui concerne le terrain napolitain, on peut reprendre rapidement le cheminement de notre réflexion pour en rappeler les principaux enseignements. En localisant avec précision les zones de résidence des classes supérieures dans la ville, la première partie a permis de situer Naples par rapport autres villes italiennes et méditerranéennes. Elle a montré la forte ségrégation résidentielle des classes supérieures dans l'espace napolitain, qui est bien plus élevée et également plus ancienne que dans les autres catégories sociales, obligeant par là à nuancer le modèle d'une ville méditerranéenne faiblement ségrégée et au zoning social atténué. Sur le plan spatial, cette ségrégation résidentielle a deux caractéristiques principales : les classes supérieures délaissent largement la périphérie, mais aussi toute une partie du centre historique de la ville, pour se regrouper massivement dans des "beaux quartiers" relativement homogènes socialement, situés immédiatement à l'ouest de la vieille ville et datant de la fin du 19^e siècle ou des années 50 et 60. Ainsi, Naples ne correspond que partiellement au modèle auréolaire ou de "Burgess inversé" caractéristique de beaucoup de villes d'Europe du Sud, mais se rapproche plutôt d'un type particulier de villes méditerranéennes, celui des grandes villes au centre dédoublé comme Palerme, Marseille ou Barcelone. Moins que le "maintien dans le centre" des classes supérieures, c'est la capacité des élites à créer de nouveaux centres et à déplacer ou dédoubler la centralité urbaine qui apparaît comme une caractéristique majeure de ce type de ville.

En effet, à Naples la géographie actuelle des classes supérieures résulte d'un long processus historique de glissement progressif vers l'ouest à la fois des élites et de la centralité, amorcé dès le 16^e siècle avec le plan d'extension de la ville opéré par les Espagnols. Ce glissement s'est fait selon un modèle "d'extension par contiguïté", les classes supérieures investissant à chaque fois des espaces neufs construits en partie par elles-mêmes, et situés à proximité immédiate de leurs zones traditionnelles d'implantation, si bien qu'aujourd'hui les quartiers bourgeois "font bloc" dans la ville. Ce processus de conquête spatiale s'est aussi fait par juxtaposition, les zones des vieux quartiers aisés situées au contact des quartiers neufs n'étant jamais totalement abandonnées, si bien que si à Naples la ville bourgeoise "fait bloc", elle est aussi morphologiquement et socialement fragmentée. On a ainsi distingué trois types principaux de quartiers aisés à Naples, et que l'on

retrouve dans la plupart des villes du Mezzogiorno italien : les "rues des palais" de la vieille ville, les beaux quartiers datant de l'Italie libérale, et les extensions résidentielle de ces derniers datant de la période d'urbanisation spéculative des années 50-70. Les deux premiers restent des espaces assez exclusifs de la vieille bourgeoisie de la ville, tandis que les derniers, même si cela n'est pas toujours reconnu dans les discours, sont devenus des lieux de convergence de toutes les élites urbaines. Enfin, un quatrième type de localisation bourgeoise est plus spécifique à Naples : ce sont les localisations interstitielles en périphérie, notamment à travers le développement de grands "parcs" résidentiels fermés. En effet, alors que dans les autres villes d'Italie du Sud, le modèle "d'extension par contiguïté" s'est poursuivi après les années 60, entraînant la formation de banlieues chics dans le prolongement des beaux quartiers, à Naples il s'est interrompu à la fin des années 70, et les élites se serrent depuis dans des beaux quartiers très denses sans conquérir véritablement de nouveaux espaces. Naples ne connaît que de manière partielle et très atténuée les deux dynamiques spatiales majeures qui caractérisent les élites des autres grandes villes de la péninsule : la périurbanisation et la reconquête des zones populaires des centres historiques. Après avoir été longtemps un des moteurs de la conquête urbaine, les classes supérieures napolitaines connaissent depuis une quarantaine d'années une phase d'inertie spatiale et apparaissent déconnectées du mouvement général de la ville.

Ce "repli urbain" doit beaucoup à la trajectoire fonctionnelle d'une ville en crise. La spéculation immobilière, l'extension des zones de villégiature et les modes résidentiels lancés par une aristocratie prestigieuse ont longtemps été l'un des moteurs de la conquête d'espaces neufs par les élites de la ville. Mais l'industrialisation du littoral proche des beaux quartiers, dès la veille de la première guerre mondiale, et les excès de l'urbanisation spéculative des années 50 et 60, qui ont défigurés durablement les hauteurs des collines environnantes ont ensuite bloqué leurs possibilités d'extension, tandis que la fragmentation des élites de la ville et la perte de contrôle de la bourgeoisie sur la gestion urbaine empêchaient l'émergence dans la ville d'un groupe social capable de donner à nouveau "le ton" des modes résidentiels... Dans ce contexte, les dynamiques spatiales des bureaux et la création de nouveaux quartiers d'affaire, tout comme les opérations de réhabilitation du centre historique, ont échoué à réorienter la géographie des classes supérieures de la ville.

En reconstituant le parcours de 50 familles de la vieille bourgeoisie de la ville sur quatre générations, la deuxième partie a permis de montrer qu'à côté de ces facteurs fonctionnels, les dynamiques d'agrégation familiale jouaient également un rôle clé dans la ségrégation résidentielle des élites dans la ville. À Naples en effet, pour être comprises, les mobilités des individus doivent être replacées dans un "cycle inter-générationnel de proximité familiale", qui peut soit les pousser à suivre le mouvement général de la ville, soit les en déconnecter selon leur position dans ce cycle. Dans les familles étudiées, ce dernier se compose de trois phases principales. La première est une phase de regroupement familial, qui a lieu dès l'entre-deux guerres à la génération des grands-parents des personnes interrogées pour les plus vieilles familles, et dans les années 50 à la génération de leurs parents pour les autres. Il s'agit d'une phase de relocalisation de la parentèle dans les beaux quartiers à partir du centre historique, qui s'accompagne donc d'une forte mobilité, mais

collective, "en famille". Les déménagements du centre historique dans les beaux quartiers ont en effet concerné à ces générations des groupes de parents, attirés dans le nouveau centre bourgeois par des stratégies d'alliance, par les "effets d'entraînement" exercés par leurs proches, ou par de grandes opérations immobilières et l'acquisition d'immeubles familiaux leur permettant de réaliser à la fois un investissement économique et un idéal de regroupement résidentiel familial... Durant cette phase, les dynamiques d'agrégation familiale ont donc accéléré le mouvement général d'abandon du centre historique par les élites de la ville. Mais aux générations suivantes, le cycle familial est entré dans une phase de "rétention", car les réseaux de relations tissés dans des beaux quartiers socialement homogènes, et les vastes patrimoines acquis dans ces nouveaux espaces ont été mis à profit pour réinstaller les enfants adultes à proximité de chez leurs parents, contribuant ainsi à les déconnecter du mouvement général de la ville. Pour les plus vieilles familles, installées dans les beaux quartiers dès l'entre-deux guerres, cette phase de rétention s'est ouverte dès les années 50, et ces dernières sont restées donc largement à l'écart de la conquête des collines par les élites de la ville dans les années 50 et 60. Pour les autres familles, cette phase de "rétention" et de déconnexion du mouvement général de la ville est intervenue dans les années 70, à la génération des personnes interrogées, qui n'ont pas participé à la forte expansion des banlieues caractéristique de cette période... Enfin, face à l'amenuisement des patrimoines et à la hausse de l'immobilier dans les beaux quartiers, certaines familles de notre échantillon – très minoritaires – sont entrées dans une phase de dispersion familiale, mais qui reste toujours limitée aux quartiers aisés de la ville ou passe par l'émigration. Ainsi, les familles de la bourgeoisie napolitaine se caractérisent surtout par la longueur de la phase de "rétention familiale" dans les beaux quartiers, qui dure pour certaines depuis trois générations, contribuant à renforcer "l'inertie spatiale" des classes supérieures observée dans la première partie.

Au total, pour répondre au problème posé en introduction, les dynamiques d'agrégation familiale apparaissent donc bien aujourd'hui comme un frein important à la mobilité de la vieille bourgeoisie napolitaine, mais cela tient surtout à l'ancienneté de son installation dans les beaux quartiers. Les dynamiques familiales ne sont en effet pas systématiquement un facteur d'inertie de la géographie sociale de la ville, puisque leurs effets sont très différents selon la position des individus dans un cycle inter-générationnel de proximité et d'agrégation, et selon l'articulation de ce cycle familial avec le cycle d'expansion de la ville. Ainsi, les dynamiques d'agrégation familiales tendent aujourd'hui à solidifier une géographie sociale qu'elles ont au contraire contribué à redistribuer durant les périodes de forte expansion urbaine de la fin du 19^e siècle ou des années 50-70.

Mais outre la mise en lumière de ce cycle inter-générationnel de proximité familiale, la deuxième partie a aussi permis de décrire les mécanismes de la rétention familiale à l'échelle intra-générationnelle. Ces mécanismes de rétention sont relationnels, liés à des pressions familiales, mais aussi à l'attachement à une sociabilité de quartier où se mêlent parents et amis. Mais dans la vieille bourgeoisie, la rétention familiale s'appuie surtout sur des mécanismes patrimoniaux, et en particulier sur un système de mise à disposition de logements de famille aux enfants adultes que l'on a qualifié de "modèle résidentiel patrimonial", et qui a pour conséquence de retenir, ou plus exactement de "rappeler" les individus dans les espaces de leur ascendance et leur quartier d'origine. Ce modèle suscite des

trajectoires résidentielles individuelles aux formes originales dont on a fait une typologie : "circulations familiales", trajectoires répétitives, et surtout "boucles familiales", la situation la plus fréquente étant celle où un individu quitte les beaux quartiers de Naples pour y revenir plus tard à la faveur de la "libération" d'un logement de famille... En effet, si ce modèle résidentiel patrimonial a pu être reproduit sur deux ou trois générations, c'est qu'il ne fonctionne pas de manière rigide mais se fonde sur une gestion souple et négociée qui lui a permis de s'adapter à l'amenuisement des fortunes de la bourgeoisie de la ville, et aux évolutions culturelles de familles plus ouvertes à l'autonomie de leurs membres. On a utilisé le concept de "système résidentiel familial", forgé au sujet des villes des pays du Sud, pour désigner cette gestion négociée du réseau des logements de famille, qui par les divisions d'appartements, ou la pratique de la mise à disposition gratuite et du transfert tardif de la propriété, permet d'organiser une circulation des membres de la famille dans le "parc" patrimonial, l'émigration temporaire des uns permettant l'installation des autres. Là encore ces formes de mobilité intra-générationnelle permettent d'éclairer d'un jour nouveau la géographie des classes supérieures napolitaines : dans la bourgeoisie de la ville, les départs en banlieue et les retours dans le centre historique ne sont pas rares, mais ils ne sont souvent qu'un lieu de passage dans des "boucles familiales" qui ramènent vers les beaux quartiers...

Si la deuxième partie a analysé l'influence des stratégies d'agrégation familiale sur les structures d'habitat (la diffusion des immeubles de famille...) et la géographie sociale de la ville (la conquête de nouveaux espaces, puis l'inertie de la bourgeoisie dans les beaux quartiers), la troisième partie a quant à elle inversé la perspective pour étudier l'influence du milieu urbain sur l'organisation de la famille à l'échelle locale.

Elle a montré qu'on retrouve bien dans la bourgeoisie napolitaine des formes d'organisation spatiale de la famille typiques d'un modèle culturel sud-européen fondé sur une proximité résidentielle extrêmement locale, dans les mêmes rues et les mêmes immeubles, et une grande fréquence des contacts familiaux, qui sont quasi quotidiens. En effet, dans le milieu aisé de la bourgeoisie napolitaine, la proximité familiale n'est pas liée à la nécessité de s'entraider dans la vie quotidienne, et relève essentiellement de facteurs culturels caractéristiques des systèmes familiaux à liens forts de l'Europe du Sud : l'attachement à un mode de vie fondé sur la fréquence des interactions de face à face dans la famille, un modèle d'accès familial au logement. Souvent recherchée, parfois critiquée, la proximité résidentielle familiale est donc finalement toujours acceptée comme normale par les personnes interrogées. La bourgeoisie napolitaine se distingue cependant par la diffusion extrêmement élevée des regroupements familiaux en immeuble, qui sont en général beaucoup moins répandues dans les grandes villes de la péninsule, et en particulier dans les quartiers centraux de ces dernières. Les familles étudiées ne se rattachent donc pas toujours bien au modèle de la "famille entourage locale" ou de la "famille étendue locale" forgés pour désigner l'organisation spatiale des familles ouvrières de France ou d'Angleterre, puisque dans le cas des regroupements en immeuble, elles s'apparentent plutôt à des "familles semi-cohabitantes", où la sociabilité avec la parentèle est quasi-continue...

Si elle relève bien d'un modèle culturel sud-européen, la proximité familiale revêt donc aussi des formes originales dans le milieu particulier de la vieille bourgeoisie, car les stratégies de regroupement familial y ont été facilitées par la possession de vastes patrimoines, des réseaux de relations bien ancrés localement, et plus généralement par une plus grande maîtrise du foncier. La deuxième partie a permis d'identifier au moins quatre de ces particularités. La première est, on l'a dit, la grande diffusion dans ce milieu des regroupements familiaux dans des appartements indépendants du même immeuble, qui se distinguent de plus par leur grande taille (réunissant souvent plus de quatre ou cinq ménages apparentés), leur extension à une parentèle hétérogène et leur situation dans de vieux immeubles de famille... La deuxième originalité de la vieille bourgeoisie réside en effet dans la localisation centrale de ces regroupements familiaux en immeuble ou en rues voisines, qui se situent toujours dans des quartiers de centre-ville où la densité et la complexité du bâti, et les tensions de l'immobilier rendent le territoire moins malléable et donc les stratégies d'agrégation familiale beaucoup plus difficiles. Pour les classes moyennes et populaires, la formation de tels regroupements résidentiels familiaux s'est souvent faite au prix du départ en périphérie, où elle a largement été facilitée par la construction abusive... Mais c'est aussi le caractère durable de ces regroupements familiaux locaux qui est une spécificité de la bourgeoisie, des parentèles réussissant à se maintenir dans les mêmes immeubles ou les mêmes rues sur plus de deux ou trois générations, si bien que l'espace résidentiel familial est durablement centré sur les lieux de l'ascendance. Du coup, dans la bourgeoisie, les regroupements résidentiels familiaux n'ont pas lieu dans des espaces neufs et neutres. Comme ils sont fréquemment liés à la reprise des logements de famille, ils s'appuient sur des lieux identitaires et symboliques suscitant un fort attachement : le grand appartement des parents qui avait été acheté par le grand-père à son arrivée dans les beaux quartiers, ou le vieil immeuble acheté par l'arrière-grand père fondateur de la fortune familiale sont des lieux d'exception qui s'apparentent à de véritables "maisons de famille dans la ville", et jouent quotidiennement le rôle de renforcement de la cohésion et de la mémoire familiale qu'assument de manière plus espacée et par le biais de la villégiature les maisons de famille rurales...

C'est là une autre particularité des familles étudiées : leur cohésion et leur sociabilité dans la ville ne s'appuient pas sur la seule *proximité* résidentielle, mais également – et surtout – sur leur capacité à créer de véritables "*territoires familiaux*" dans l'espace urbain, c'est à dire des réseaux articulés et stables dans le temps, parfois sur plus de trois générations, de lieux de résidence qui sont aussi des lieux symboliques et identitaires inscrits dans une histoire familiale. Du coup, ces territoires familiaux ne sont pas seulement animés par de fortes mobilités résidentielles internes et des échanges de logements comme l'a montré la deuxième partie, mais également par des pratiques de sociabilité étonnamment régulières, structurées, durablement reconduites dans les mêmes lieux, un "espace de vie familial" stable et longtemps orienté vers les lieux de l'ascendance (le déjeuner dominical dans l'appartement parental, qui appartenait déjà aux grands-parents, et qui sera reconduit après la mort des parents par une sœur ayant hérité de leur appartement etc...). Ces territoires familiaux, et la manière dont ils sont structurés, exercent une influence importante sur la cohésion de la parentèle (en particulier lorsqu'ils sont centrés sur un ou deux pôles de cohabitation familiale en immeuble, dont on a vu le rôle majeur dans la structuration des sociabilités familiales), et on a

vu plusieurs exemples de ces liens forts et durables entre cousins ou cousines dûs à la semi-cohabitation dans un immeuble familial durant l'enfance... Si la cohésion de la parentèle proche (les anciens membres d'un même foyer conjugal) résiste à la distance, à la perte des maisons de famille, ou à la "déterritorialisation" urbaine, en revanche, les liens avec la parentèle plus éloignée dépendent en effet étroitement de la présence de lieux concrets et symbolique de réunion et de sociabilité familiale, et cet "effet de territoire" sur la cohésion des familles n'est pas à négliger...

Mais ces territoires familiaux subissent aussi l'influence du contexte urbain, et on a vu qu'ils pouvaient changer de forme selon les types d'habitat et de quartier : centrés sur les palais familiaux dans le centre historique, ils prennent des formes beaucoup plus variées dans les beaux quartiers, tandis que les regroupements familiaux n'ont pas les mêmes formes dans les palais nobiliaires, les immeubles bourgeois ou les copropriétés récentes des collines. Mais c'est dans les beaux quartiers que l'on observe systématiquement les formes de territorialisation familiale les plus poussées, car la concentration résidentielle s'y double d'un ancrage local des sociabilités et des réseaux de relations. Favorisée par l'aisance financière et l'ancienneté du patrimoine de la vieille bourgeoisie, la territorialisation familiale l'est donc également par des "effets de quartier" : elle est facilitée dans les quartiers caractérisés par une forte homogénéité sociale, une stabilité relative de leur population, et une construction postérieure à 1850, donc assez ancienne pour y avoir permis un processus de territorialisation familiale, et assez récente pour que la complexité du bâti y soit moindre que dans un "centre historique"... Dans ce type de quartier bourgeois, ancrage familial, homogénéité sociale et stabilité de la population se renforcent mutuellement, et sont sans doute un des facteurs explicatifs de la "longévité" historique des beaux quartiers souvent soulignée par les études de géographie urbaine⁴⁵⁴.

Mais cet ancrage local des familles de la vieille bourgeoisie dans les beaux quartiers de Naples, n'est pas un enclavement : il est tout à fait compatible avec des usages diversifiés de la ville et des mobilités à l'échelle nationale ou internationale, auxquelles il sert même de support. La quatrième partie a donc changé d'échelle, en sortant des limites de la ville bâtie pour étudier les interactions entre espace familial et aire d'influence urbaine. Ce faisant elle a permis de reposer le problème du "déclin des bourgeoisies enracinées" et du processus contemporain de "déterritorialisation urbaine" de la bourgeoisie, évoqué en introduction, en analysant l'impact du "déclin" napolitain et du redimensionnement de l'aire d'influence de la ville sur l'implantation territoriale de sa bourgeoisie. Cette dernière connaît effectivement un processus de distension des liens avec l'espace local, puisqu'elle subit de plus en plus l'attraction de Rome, des villes d'Italie du Nord et des grands capitales européennes, vers lesquelles un mouvement d'émigration professionnelle s'est mis en place de manière précoce, dès l'entre-deux guerres, mouvement qui prend aujourd'hui l'allure d'un exode chez les jeunes adultes des familles étudiées... Mais le fait de prendre Naples comme point de départ de l'enquête et de raisonner sur des familles qui y sont encore au moins partiellement établies a permis de mettre en lumière les processus de résistance à ce processus de déterritorialisation urbaine. Plus que par une "dispersion

⁴⁵⁴ Sur le problème de la "longévité" historique des quartiers bourgeois, voir JOHNSTON, 1966 et LEY, 1983, p.159.

nationale", les familles de notre échantillon se caractérisent en effet par leur capacité à concilier une implantation nationale et le maintien d'un fort ancrage local dans la ville, toujours appuyé sur des noyaux stables de regroupement en immeubles ou en rues voisines. Surtout, l'émigration hors de Naples y est souvent provisoire ou s'appuie sur des systèmes d'allers-retours qui maintiennent des liens forts avec la ville d'origine : émigration définitive et émigration provisoire se supportent l'une l'autre et créent parfois des "champs migratoires familiaux" animés par d'intenses mobilités internes, comme entre Naples et Milan, et surtout entre Naples et Rome. Les liens entre Naples et la capitale italienne apparaissent en effet particulièrement intenses, de véritables "territoires familiaux bi-locaux" s'étant constitués au fil des générations entre les deux villes. Enfin, une limite importante au processus de déterritorialisation est constituée par les pratiques de villégiature et les maisons de famille qui, elles, restent profondément ancrées dans le Mezzogiorno et les environs de la ville. Certes la zone de villégiature de la bourgeoisie napolitaine s'est aujourd'hui fortement "rétrécie" et réorientée du Mezzogiorno intérieur vers les maisons de famille de Campanie, et surtout vers les "scènes urbaines secondaires" que constituent les stations mondaines du golfe de Naples ou des Abruzzes. C'est aujourd'hui vers ces espaces que se reportent les stratégies de patrimonialisation de la bourgeoisie de la ville et que s'opèrent des "transferts" des maisons de famille. La possession dans ces lieux de villégiature de vastes maisons symboliques inscrites dans une histoire familiale permet à des parentèles parfois dispersées sur le plan national de se réunir régulièrement et d'entretenir leur cohésion. Au total, si les familles de la bourgeoisie napolitaine connaissent bien un processus de "déterritorialisation" urbaine, notamment de leur base économique et professionnelle, ce dernier est considérablement ralenti par un ancrage relationnel et patrimonial très fort dans l'espace local des beaux quartiers comme dans les zones de villégiature situées à proximité de leur ville d'origine.

Ces processus d'ancrage et de mobilité familiale dans la ville ont bien sûr été analysés dans un milieu social très particulier, celui de la vieille bourgeoisie, et dans une ville, Naples, considérée comme un espace à part par bien des Italiens. Mais il n'est pas dit qu'on ne les retrouve pas, avec une ampleur différente, dans la bourgeoisie d'autres villes européennes ou dans d'autres milieux sociaux des villes d'Italie ou d'Europe du Sud.

En effet, si l'ancrage local et familial n'est sans doute pas, comme le pensait Hannerz, le "mode de vie urbain" de toutes les classes supérieures⁴⁵⁵, on a vu en revanche qu'il était assez caractéristique d'un certain type de quartier bourgeois, celui des "beaux quartiers" des villes européennes. On a ainsi ouvert des comparaisons avec les beaux quartiers parisiens, pourtant situés dans un contexte urbain et culturel totalement différent du cas napolitain, et où des études antérieures ont évoqué – mais sans les mesurer ni les étudier plus en profondeur⁴⁵⁶ – l'existence de formes de proximité résidentielle et d'ancrage local familial étonnamment analogues à celles observées dans notre échantillon. Les cohabitations en immeuble ou les systèmes de reprise de logements de famille existent bien dans les beaux

⁴⁵⁵ Voir HANNERZ, 1983, p.317.

⁴⁵⁶ Voir PINÇON et PINÇON-CHARLOT, 1989, p. 39-41. et voir également supra, chapitre XII, 3a.

quartiers des villes d'Europe du Nord, et il n'est pas dit qu'ils y soient seulement marginaux... Mais on manque d'enquêtes pour le savoir. Les points de comparaison sont encore plus nombreux avec les bourgeoisies d'autres grandes villes d'Europe du Sud, et le cas marseillais a été évoqué à plusieurs reprises dans notre travail. Les similitudes entre l'inscription spatiale des bourgeoisies napolitaine et marseillaise sont en effet frappantes : on retrouve dans les deux villes le rôle moteur des élites urbaines dans le dédoublement du centre, l'importance de la construction familiale et la présence de parentèles regroupées en immeubles de famille, un "repli urbain" ou un "exil intérieur" de la bourgeoisie dans la ville ainsi qu'une déterritorialisation progressive de sa base économique⁴⁵⁷... Dans les deux villes, les mécanismes d'ancrage et de mobilité familiales apparaissent comme une clé essentielle de la compréhension de l'inscription des élites dans la ville. Il est très probable qu'il en soit de même dans les autres grandes villes italiennes, qui comptent toutes leurs beaux quartiers et où la proximité résidentielle renvoie aux mêmes facteurs culturels qu'à Naples. Mais les espaces des classes supérieures dans ces dernières restent, on l'a dit, encore largement ignorés des chercheurs...

Mais notre travail ouvre aussi des points de comparaison avec d'autres milieux sociaux des villes italiennes, en dehors de celui des élites ou de la bourgeoisie. En effet, avec la très forte diffusion de la propriété dans les classes moyennes – et populaires – italiennes depuis les années 50, liée à l'exurbanisation et souvent à la construction abusive, les dynamiques d'agrégation familiale s'en sont trouvées également facilitées dans ces milieux et, avec la réinstallation des jeunes générations, il n'est pas dit que l'on n'y retrouve pas, avec sans doute des formes différentes, un certain nombre des mécanismes d'ancrage et de mobilités familiales observés dans la bourgeoisie napolitaine : les cohabitations en immeuble, la circulation des individus dans l'espace patrimonial familial, ou les "rappels familiaux" et les trajectoires en boucle... On a ainsi évoqué des études récentes sur Bologne qui y montrent la diffusion importante des mises à disposition gratuite de logements et la présence de "micro-patrimoines" familiaux dans la ville gérés collectivement⁴⁵⁸. Ces pistes doivent être approfondies mais elles nécessitent des études qualitatives, reconstituant dans la durée des parcours familiaux dans la ville, qui seuls permettent de comprendre la complexité des rapports entre espace familial et espace urbain. D'autres travaux, menés dans d'autres milieux sociaux et dans d'autres villes de la péninsule, viendront sans doute jeter un peu plus de lumière sur ces dynamiques d'agrégation familiale encore trop peu étudiées, et qui apparaissent pourtant comme une clé de compréhension essentielle de la géographie sociale des villes d'Italie et d'Europe du Sud.

⁴⁵⁷ Sur la bourgeoisie marseillaise et le rôle des dynamiques familiales dans son inscription dans l'espace urbain, voir ZALIO, 1999.

⁴⁵⁸ Voir LUNGARELLA, 1999.

Bibliographie

I. Sources publiées

- Comune di Napoli, 1991, *Annuario statistico*, Naples
- Comune di Napoli, 2002, *Annuario statistico 2000*, Naples
- Comune di Napoli, 2000, *Le elezioni a Napoli dal 1946 al 1997*, Naples
- Comune di Napoli, 2007, *La stratificazione sociale nel contesto territoriale della città di Napoli*, I quaderni del censimento n.3, Naples, www.comune.na.it/statistica
- ISTAT, 1994, *Popolazione e abitazioni. Fascicolo provinciale di Napoli*, "censimenti", Rome
- ISTAT, 1995, *I grandi comuni. Fascicolo di Napoli*, "censimenti", Rome
- ISTAT, 2000, *Le strutture familiari*, "informazioni", Rome
- ISTAT, 2000, *La vita di coppia anno 1998*, "Informazioni", Rome
- ISTAT, 2001a, *Parentele e reti di solidarietà*, "argomento", Rome
- ISTAT, 2001b, *Annuario statistico italiano*, Rome
- ISTAT, 2002a, *Rapporto statistico sulla regione Emilia Romagna*, "Monografie regionali", Rome
- ISTAT, 2002b, *Matrimoni, separazioni e divorzi*, "annuario", Rome
- ISTAT, 2003, *Famiglie, abitazioni e sicurezza dei cittadini*, "informazioni", Rome
- ISTAT, 2006, *Parentele e reti di solidarietà*, "argomento", Rome
- SVIMEZ, 2001, *Rapporto 2001 sull'economia del Mezzogiorno*, Bologne, Il Mulino
- STELLACCI Nino, *Guida Generale Stellacci di Napoli e provincia*, Naples, 1928
- STELLACCI Nino, *Guida Generale Stellacci di Napoli e provincia*, Naples, 1932

II. Ouvrages et articles

- ALBERA D., TOZY M. (dir.), 2005, *La Méditerranée des anthropologues. Fractures, filiations, contiguités*, Paris, Maisonneuve et Larose
- ALISIO G.C., 1981, *Napoli e il Risanamento : recupero di una struttura urbana*, Naples, Edizioni scientifiche italiane
- ALISIO G.C., 1992, *Napoli nell'Ottocento*, Naples Electa
- ALLUM P., 1975, *Potere e società a Napoli nel Dopoguerra*, Turin, Einaudi
- ALLUM P., ALLUM M.P., 1994 "Naples telle qu'en elle-même", dans C.Vallat (dir), *Naples. Le paradis et les diables*, Paris, Autrement, p.104-118.
- ALLUM P., 2001, "Pouvoirs politiques et urbanisme à Naples depuis 1945", *Méditerranée*, n°1-2, p.9-17
- ALVINO S., 1993, "Nel cuore di Montecalvario: un vicinato di parenti", *Meridiana*, p.113-37
- AMATO F., 2007, "Dall'area metropolitana di Napoli alla Campania plurale", dans L.Viganoni (dir.), *Il Mezzogiorno delle città. Tra Europa e Mediterraneo*, Milan, Franco Angeli, p.175-222
- AMATO F., ROSSI U., 2003, "Un sistema territoriale marginale fra cambiamento e continuità : I quartieri spagnoli di Napoli", dans R.Sommella, L.Viganoni (dir), *Slot Quaderno. 5. Territori e progetti nel Mezzogiorno. Casi di studio per lo sviluppo locale*, Bologne, Baskerville, p.13-45.
- AMATURO E. (dir.), 2003, *Capitale sociale e classi dirigenti a Napoli*, Rome, Carocci
- AMATURO E. (dir), 2004, *Profili di povertà e politiche sociali a Napoli*, Naples, Liguori Editore
- ANDERLINI F., 2003, *Dopo l'urbanizzazione. Sprawl suburbano e dinamica sociale. Bologna e altre metropoli*, Bologne, Clueb
- ANDERLINI F., VARINI P., ZANONI M., 1996, "Segregazione sociale e geografia funzionale della città vasta : alcuni appunti", *Metronomie*, n°6, p.161-191

- ANDERLINI F., ZANONI M., 1999, "La segregazione sociale : un confronto tra le grandi città del Nord Italia", *Metronomie*, n°15, p.1-43
- ANDERSON J., 1971, "Space-Time Budget and Activity Studies in Urban Geography and Planning", *Environment and Planning*, 3, p.353-368.
- ARRU A., RAMELLA F. (dir.), 2003, *L'Italia delle migrazioni interne*, Rome, Donzelli
- ASCOLI U. (dir.), 1984, *Welfare State all'italiana*, Rome-Bari, Laterza
- ATTIAS-DONFUT C. (dir.), 1995, *Les solidarités entre générations. Vieillesse, familles, Etat*, Paris, Nathan
- ATTIAS-DONFUT C., 1995, "Le double circuit des transmissions", dans ATTIAS-DONFUT C. (dir.), *Les solidarités entre générations. Vieillesse, familles, Etat*, Paris, Nathan, p.41-81
- AULETTA T.A., 1995, *Il diritto di famiglia*, Torino, Giappichelli
- AUTHIER J-Y. (dir.), 2001, *Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien*, Paris, Economica
- AUTHIER J-Y., GRAFMEYER Y., 1997, *Les relations sociales autour du logement. Etat des savoirs et perspectives de recherche*, Paris, Plan Construction et architecture
- AUTHIER J-Y., LEVY J-P., 2002, "L'étude des rapports résidentiels des citadins : une approche compréhensive des mobilités en milieu urbain", dans J-P Lévy, F.Dureau (dir.), *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en questions*, Paris, L'Harmattan, , p.329-353.
- AVENEL C., 2007, "Entre ville et famille, un territoire pour la sociologie ?", *Urbanisme*, n°356, p.71-74
- BACQUE M-H., FOL S., 1988, *Reproduction sociale et appropriation de l'espace. Le quartier Saint-James à Neuilly*, mémoire de DEA sous la direction de Michel Pinçon et monique Pinçon-Charlot, Paris, ENS-EHESS
- BAGNASCO A., 1977, *Tre Italie. La problematica territoriale dello sviluppo italiano*, Il Mulino, Bologne
- BAGNASCO A., 2003, *Società fuori squadra. Come cambia l'organizzazione sociale*, Bologne, Il Mulino
- BALBO L., MAY P., MICHELI G., 1990, *Vincoli e strategie della vita quotidiana*, Milan, Franco Angeli
- BANFIELD, E. 1958, *The moral basis of a backward society*, New York, Free Press
- BANTI A., 1996, *Storia della borghesia italiana. L'età liberale*, Rome, Donzelli
- BARBAGLI M., 1977, *Famiglia e mutamento sociale*, Bologne, Il Mulino
- BARBAGLI M., 1984, *Sotto lo stesso tetto*, Bologne, Il Mulino
- BARBAGLI M., 1990, *Provando e riprovando. Matrimonio, famiglia e divorzio in Italia e in altri paesi occidentali*, Bologne, Il Mulino
- BARBAGLI M., 1991a, "Linee di parentela", *Polis*, p.5-20
- BARBAGLI M., 1991b, "I genitori di lei e quelli di lui", *Polis*, p.71-86
- BARBAGLI M., 1997, "Comunione o separazione dei beni ? I rapporti patrimoniali fra I coniugi in Italia : 1975-1991", *Polis*, p.143-160
- BARBAGLI M., CASTIGLIONI M., DALLA ZUANNA G., 2003, *Fare famiglia in Italia*, Bologne, Il Mulino
- BARBAGLI M., SARACENO C. (ed), 1997, *Lo stato delle famiglie in Italia*, Bologne, Il Mulino
- BARBAGLI M., KERTZER D.I, 1992, *Storia della famiglia italiana 1750-1950*, Bologne, Il Mulino
- BARBAGLI M., CAPECCHI V., COBALTI A., 1988, *La mobilità sociale in Emilia Romagna*, Bologne, Il Mulino
- BAUCHAT B., 2006, "La bourgeoisie aujourd'hui : entre mobilité et ancrage", communication au Colloque de l'Association Française de Sociologie, Bordeaux, septembre 2006, http://reseau.classes.free.fr/texte%20RT5_Bauchat.doc
- BAWIN-LEGROS B., KELLERHALS J. (dir.), 1991, *Relations intergénérationnelles. Parenté, transmission, mémoire*, Genève, Université de Genève.
- BELL C., 1968, "Mobility and the Middle Class Extended Family", *Sociology*, vol.2, p.173-184
- BELL C., 1969, *Middle Class Families*, Londres, Routledge and Kegan
- BELMONTE T., 1989, *The Broken Fountain*, New York, Columbia University Press
- BERTAUX D., 1997, *Les récits de vie. Perspectives ethnosociologiques*, Paris, Nathan

- BERTAUX-WIAME I, 1991, "La force de rappel des liens familiaux. Rapports intergénérationnels et trajectoires familiales", in BAWIN LEGROS B. et KELLERHALS J. (dir.), *Relations intergénérationnelles*, Genève, Université de Liège, p.185-196
- BERTAUX-WIAME I., GOTMAN A., 1993, "Le changement de statut résidentiel comme expérience familiale" in C.Bonvalet, A.Gotman (ed.), *Le logement, une affaire de famille*, l'Harmattan, Paris, p.129-167.
- BERTONCELLO B, GIRARD N., 2001, "Les politiques de centre-ville à Naples et à Marseille : quel renouvellement urbain ?", *Méditerranée*, n°1-2, p.61-71
- BETEILLE R., 1981, "Une nouvelle approche des faits migratoires : champs, relations, espaces relationnels", *L'espace géographique*, p.187-197
- BIONDI G., 1978, "Le residenze secondarie nella penisola sorrentina", *Campania documenti*
- BOGARDUS E., 1926, "Social Distance in the City", dans E.Burgess (dir.), *The Urban Community*, Chicago, University of Chicago Press, p.48-54.
- BONNIN P., 1991, "Produire la Domus. Une affaire de famille", *Sociétés contemporaines*, n°5
- BONNIN P., VILLANOVA R. (dir.), 1999, *D'une maison l'autre. Parcours et mobilités résidentielles*, Paris, Créaphis
- BONVALET C., 1991, "La famille et le marché du logement: une logique cachée" dans M.Segalen (dir.), *Jeux de famille*, Paris, Presses du CNRS, p.57-77
- BONVALET C., 1993a "Le logement et l'habitat dans les trajectoires familiales", *Recherches et prévisions*, n°31, p.19-37
- BONVALET C., 1993b, "Le transmis et l'acquis : localisation, statut d'occupation et type d'habitat", dans Bonvalet C., Gotman A. (dir.), *Le logement, une affaire de famille*, Paris, l'Harmattan, p.23-41.
- BONVALET C. (dir.), 1994, *Logement, mobilités et population urbaine*, Paris, INED
- BONVALET C., 2007, "Le temps de la famille-entourage locale", *Urbanisme*, n°356, p.48-51
- BONVALET C., ARBONVILLE D. (dir.), 2006, *Quelles familles ? Quels logements ? La France et l'Europe du Sud*, Paris, Les cahiers de l'INED, n°256.
- BONVALET C., FRIBOURG A.M., (dir.), 1990, *Stratégies résidentielles*, Paris, INED
- BONVALET C., GOTMAN A., GRAFMEYER Y. (dir.), 1999, *La famille et ses proches. L'aménagement des territoires*, Paris, PUF
- BONVALET C., GOTMAN A. (dir.), 1993, *Le logement, une affaire de famille*, Paris, l'Harmattan
- BONVALET C., LELIEVRE E., 1995, "Du concept de ménage à celui d'entourage : une redéfinition de l'espace familial", *Sociologies et sociétés*, n°2, p.177-190
- BONVALET C., LELIEVRE E., 2000, "La mesure de l'hébergement", dans Lévy-Vroelant C. (dir.), *Logements de passage. Formes, normes et expériences*, Paris, L'Harmattan
- BONVALET C., LELIEVRE E., 2005, "Les lieux de la famille", *Espaces et sociétés*, n°120-121, p.99-123.
- BONVALET C., MAISON D., LE BRAS H., CHARLES L., 1993, "Proches et parents", *Population*, 48 (1), p.83-110
- BONVALET C., MAISON D., 1999, "Famille et entourage : le jeu des proximités", dans C.Bonvalet, A.Gotman, Y.Grafmeyer (dir.), *La famille et ses proches. L'aménagement des territoires* Paris, Puf, p.27-69
- BONVALET C., MERLIN P., 1987, "L'évolution des structures familiales: quelles conséquences pour l'habitat ?" in *Espaces et sociétés*, 51, pp.183-202
- BONVALET C., MERLIN P. (dir.), 1988, *Transformations de la famille et habitat*, actes du colloque de Paris (oct.1986), Paris, Puf
- BONVALET C., OGG J., ATTIAS-DONFUT C., BERNARD M., 2006, *Enquêtes sur l'entraide familiale en Europe. Bilan de 9 collectes*, Paris, INED.
- BOTT E., 1957, *Family and Social Network*, Londres, Tavistock
- BOTTOMORE T.B, 1964, *Elites and Society*, Londres, C.A.Watts
- BOURDIEU P., 1986, "L'illusion biographique", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, p.69-72
- BOVONE L, CESAREO V., COLASANTO M., ROVATI G., 1985, *La galassia imprenditorialità*, Milan, Franco Angeli

- BOVONE L., CESAREO V., COLASANTO M., ROVATI G., 1979, *Professione dirigente*, Turin, Fondazione Agnelli
- BOYER M., 2007, *La maison de campagne. Une histoire culturelle de la résidence de villégiature*, Paris, Autrement.
- BOZON M., 1985, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province*, Lyon, Pul
- BOZON M., 1992, "Sociologie du rituel du mariage", *Population*, 2, p.409-434
- BOZON M., HERAN F., 1987a, "L'aire de recrutement du conjoint", *Données sociales*, INSEE, Paris, p.338-347
- BOZON M., HERAN F., 1987b, "La découverte du conjoint. I Evolution et morphologie des scènes de rencontre", *Population*, p.943-986, et
- BOZON M., HERAN F., 1988, "La découverte du conjoint. II Les scènes de rencontre dans l'espace social", *Population*, p.121-150
- BRANCACCIO L., ZACCARIA A.M., 2003, "La classe dirigente napoletana. Caratteri, risorse e configurazioni relazionali", dans E.Amaturo (dir), *Capitale sociale e classi dirigenti a Napoli*, Rome, Carocci, p.115-154
- BRENZA G., 2001, *Famiglia e politiche familiari in Italia*, Rome, Carocci
- BROWNER S., 1996, *Good Neighbourhoods. A Study of In-town and Suburban Residential Environments*, Westport, Praeger
- BRUGUIERE A.(dir.), 1986, *Histoire de la famille*, Paris, Puf
- BRUN J., RHEIN C. (dir.), 1994, *La ségrégation dans la ville*, Paris, L'harmattan
- BUFFET L., 2002, "La famille dans la ville: mobilité quotidienne et espace-temps des parents des milieux aisés" in J.P.LEVY, F.DUREAU (dir), *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en question*, Paris, L'Harmattan
- BUFFET L., 2001, "Appréhender l'individualisation à travers les déplacements quotidiens des membres de la famille" in F. de SINGLY (dir), *Etre soi parmi les autres. Familles et individualisation*, T.1, Paris, L'Harmattan
- BUGARINI F., VICARELLI G., 1979, "Interazione e sostegno parentale in ambiente urbano", *Rassegna italiana di sociologia*, n°20, p.461-493
- BURGEL G., 1993, *La ville aujourd'hui*, Paris, Hachette
- BURLE J., 2001, "Marseille et Naples : patrimoine et politiques urbaines en centre-ville", *Méditerranée*, n°1-2, p.71-79
- BUTLER T, ROBSON G., 2003, *London Calling : the middle classes and the making of inner London*, Oxford, Berg
- BUTTIMER A., 1969, "Social Space in Interdisciplinary Perspective", *Geographical Review*, 59, p.417-426.
- CAGLIOTI D.L., 1996, *Associazionismo e sociabilità d'élite a Napoli nel XIX secolo*, Naples, Liguori
- CAGLIOTI D.L., 1996, "Mobilità sociale e mobilità geografica. Il piccolo commercio napoletano (1860-1888)", *Meridiana*, 17, p.97-128
- CAGLIOTI D.L., 2003 "Elites in movimento : l'emigrazione svizzero-tedesca a Napoli nell'Ottocento", dans A.Arru et F.Ramella (dir.), *L'Italia delle migrazioni interne*, Rome, Donzelli, p.207-227
- CANNADINE D., 1980, *Lords and Landlords : the Aristocracy and the Towns*, Leicester, Leicester University Press
- CANTONE L. (dir.) 2005, *Strategie di sviluppo integrato dei territori. Il sistema locale dei Campi Flegrei*, Bologne, Il Mulino.
- CAPLOW T., BAHR H., CHADWICK B., HILL R., HOLMES WILLIAMSON M., 1982, *Middletown families. Fifty years of change and continuity*, Minneapolis, university of Minneapolis Press
- CARBONI C. (dir), 1999, "Classi dirigenti e territorio : sei annotazioni", dans AA.VV., *La provincia di Teramo nella seconda metà del novecento*, Teramo, Edilgraph
- CARBONI C. (dir), 2007, *Elite e classi dirigenti in Italia*, Bari-Rome, Laterza
- CASTLES F.G., FERRERA M., 1996, "Casa e welfare state. Le contraddizioni dei paesi sud-europei", *Stato e mercato*, n°48, p.409-431.

- CAVALLI A., 1997, "La lunga transizione all'età adulta" in A.Buzzi, A.Cavalli, A.de Lillo (dir), *Giovani verso il duemila. Quarto rapporto Iard sulla condizione giovanile in Italia*, Bologne, Il Mulino, p.15-30
- CAVALLI A., 2002, "Conclusioni : giovani italiani e giovani europei" in C.Buzzi et al., *Giovani del nuovo secolo. Quinto rapporto Iard sulla condizione giovanile in Italia*, Bologne, Il Mulino, p.511-524.
- CAZES G., 1993, *Fondements pour une géographie du tourisme et des loisirs*, Paris, Bréal
- CETTI SERBELLONI M., 2003, *Cinquant'anni di turismo a Capri. La socialité dell'immagine e la profanazione del territorio*, Bari, edipuglia
- CHAMBOREDON J-C., LEMAIRE M., 1970, "Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement" in *Revue française de sociologie*, vol.XI, pp.3-33
- CHÂTELAIN A., 1947, "Les fondements d'une géographie sociale de la bourgeoisie française", *Annales ESC*, , p.455-462.
- CHEVALIER J., 1974, « Espace de vie ou espace vécu ? », *L'espace géographique*
- CHEVALIER J., FREMONT A., HERIN R., RENARD J., 1984, *La géographie sociale*, Paris, Masson
- CHOMBART DE LAUWE P-H., 1960, *Famille et habitation*, Paris, CNRS
- CHOMBART DE LAUWE P-H., 1955, "Le logement, le ménage et l'espace familial", *Informations sociales*, n°9, p.956-980
- CIONI E., 1996, "Le famiglie della provincia di Bologna nella evoluzione dei vincoli affettivi e sociali", *Metronomie*, n°5.
- CIONI E. 1997, "Il sistema di parentela", dans BARBAGLI, M. et SARACENO, C. (ed), *Lo stato delle famiglie in Italia*, Il Mulino, Bologne, p.214-224
- CIONI E., 1997, *Famiglie in mutamento : forme di convivenza e corsi di vita in Toscana 1971-1991*, Milan, Franco Angeli
- CIONI E., 1999, *Le solidarietà tra generazioni. Anziani e famiglie in Italia*, Milan, Franco Angeli
- CIONI E., 2000, *Le solidarietà familiari*, Milan, Franco Angeli
- CLARK R.L., WOLF D.A., 1992, "Proximity of children and elderly migration", dans A. Rogers (dir.), *Elderly Migration and Population Redistribution : A comparative Study*, Londres, Belhaven, p.77-96
- CLAVAL P., 1981, *La logique des villes*, Paris, Litec
- CLAVAL P., 1973, *Principes de géographie sociale*, Paris, Litec
- CLAVAL P., 1995, *La géographie culturelle*, Paris, Nathan
- COCCHIA C., 1961, *L'edilizia a Napoli dal 1918 al 1958*, Naples
- COENEN-HUTHER J., 1994, *La mémoire familiale*, Paris, L'Harmattan
- COENEN-HUTHER J., 2004, *Sociologie des élites*, Paris, Armand Colin
- COENEN-HUTHER J., KELLERHALS J., VAN ALMEN M., 1996, "Le réseau de parenté des familles urbaines", dans Voyé L. (dir), *Ville et transactions sociales. Hommage au professeur Jean Rémy*, Paris, L'Harmattan
- COLLIGON B., STASZAK J-F (dir), 2003, *Espaces domestiques*, Paris, Bréal
- COPPOLA P., 1991, "La dissipazione urbana. Note sull'area metropolitana di Napoli", dans L.Viganoni (dir.), *Città e metropoli nell'evoluzione del Mezzogiorno*, Milan, p.91-114
- COPPOLA P., AMATO F., 1998, "Trend demografici ed evoluzione dello spazio urbano a Napoli", dans *Petites et grandes villes du bassin méditerranéen. Etudes autour de l'œuvre d'Etienne Dalmasso*, Rome, Ecole française de Rome, p.95-115
- CORBIN A. (dir), 1995, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris Aubier
- CORCUFF P., 1995, *Les nouvelles sociologies*, Paris, Nathan
- CORJIN M., KLIJZING E. (dir.), 2001, *Transitions to Adulthood in Europe*, Dordrecht, Kluwer
- COURGEAU D., 1975, "Les réseaux de relations entre les personnes, étude en milieu urbain", *Population*, n°2, p.240-283
- CRAVEN P., WELLMAN B., 1974, "The Network City", dans M.Pelly Effrat (dir.), *The Community*, New York, Free Press.
- CRENNER E., 1998, "La parenté : un réseau de sociabilité actif mais concentré", *INSEE Première*, n°600.
- CRENNER E., 1999, "Famille, je vous aide", *INSEE Première*, n°631.

- CRENNER E., DECHAUX J-H, HERPIN N., 1999, "Le lien de germanité à l'âge adulte : une approche par l'étude des fréquentations", *Revue française de sociologie*, vol 41, n°2, p.211-239.
- CRIBIER F., 1978, *Une génération de Parisiens arrive à l'âge de la retraite*, Paris, CNRS
- CRIBIER F., 1988, "Le logement à l'heure de la retraite", dans BONVALET C., MERLIN P. (dir.), *Transformations de la famille et habitat*, actes du colloque de Paris (oct.1986), Paris, Puf, p.107-168
- CRIBIER F., 1989, "Itinéraires résidentiels et stratégies d'une génération de parisiens à deux périodes de leur vie" in *Annales de la recherche urbaine*, n°41
- CULTURELLO P., 1988, "L'entraide familiale dans la société urbaine" dans C.Bonvalet, P.Merlin (ed.), *Transformations de la famille et de l'habitat*, Paris, Puf, , p.149-168.
- DANSEREAU F., GRAFMEYER Y. (ed), 1998, *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Lyon, Presses universitaires de Lyon,
- DAUMARD A., 1987, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France*, paris, Aubier
- DAVIS J., 1977, *People of the Mediterranean. An Essay in comparative social anthropology*, Londres, Routledge and Kegan
- DEBARBIEUX B., "Le lieu symbole et fragment du territoire", *Espaces et sociétés*, n°82-83, p.12-35
- DE BRUNHOFF S., GARO I., SERFATI C., WAGNER A.C., ZALIO P.P, 2001, *Bourgeoisie : état d'une classe dominante*, Paris, Syllepses
- DECHAUX J-H., 1990, "Les échanges économiques au sein de la parentèle" dans *Sociologie du travail*, n°1, p.90
- DECHAUX J-H., 2006, "Les études sur la parenté : néo-classicisme et nouvelle vague", *Revue française de sociologie*, n°43.3, p.591-621
- DE CHIARA A., 1989, *L'abusivismo edilizio nelle aree urbane. Il caso di Napoli*, Padoue
- DE FUSCO R., 1974, "Architettura e urbanistica dalla seconda metà del Ottocento ad oggi", dans *Storia di Napoli*, vol.X "Napoli contemporanea", p.275-345
- DE FUSCO R., 1988, *Posillipo*, Naples, Electa
- DE FUSCO R., 1994, *Napoli nel novecento*, Naples, Electa
- DEGENNE A., FORSE M., 1994, *Les réseaux sociaux*, Paris, Masson
- DELILLE G., 1988, *Famiglia e proprietà nel Regno di Napoli (XV-XIX secolo)*, Turin, Einaudi
- DELILLE G., 2001, "Réflexions sur le système européen de la parenté et de l'alliance (note critique)", *Annales ESC*, mars-avril, p.369-381.
- DE MATTEIS S., 1993, "Storie di famiglia. Appunti e ipotesi antropologiche sulla famiglia a Napoli", *Meridiana*, n°17, p.137-162
- DE SAINT-MARTIN M., 1993, *L'espace de la noblesse*, Paris, Métailié
- DE SETA C., 1981, *Napoli*, Bari, Laterza
- DE SETA C., 1971-1976, "Napoli", *Storia d'Italia*, Turin Einaudi
- DE SINGLY F., 1993, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan
- DE SINGLY F., 1996, *Habitat et relations familiales: bilan*, Paris, Cersof/Pca
- DE SINGLY F., 2000, *Libres ensembles. L'individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan
- DE SINGLY F., COMMAILLE J. (dir), 1997, *La question familiale en Europe*, Paris, L'Harmattan
- DE SPUCHES G., 1998, "Palermo metropoli mediterranea. Esperienza del limite", dans *Petites et grandes villes du bassin méditerranéen. Etudes autour de l'œuvre d'Etienne Dalmasso*, Rome, Ecole française de Rome, p.383-397
- DE WIT D.J., FRANKEL B.G., 1988, "Geographic distance and intergenerational contact : a critical assessment and review of literature", *Journal of Aging Studies*, 2, p.25-43.
- DE WIT D.J., FRANKEL B.G., 1989, "Geographic distance and intergenerational contact : an empirical examination of the relationship", *Journal of Aging Studies*, 3, p.139-162
- DI MEO G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan
- DI MEO G., 1990-91, "De l'espace subjectif à l'espace objectif" : l'itinéraire du labyrinthe", *L'espace géographique*, n°4.
- DI MEO G., 2004, "Une géographie sociale dans le triangle des rapports hommes, sociétés, espaces", *Bulletin de l'association des géographes français*, n°2, p.193-203

- DONATI P-P (dir.), 2001, *Settimo rapporto sulla famiglia in Italia*, rapport du CISF, Turin, Paoline
- DONZELOT J., 2004, "La ville à trois vitesses : relégation, périurbanisation, gentrification", *Esprit*, p.14-40
- DÖPP W. 1970, "Die Sozialstruktur Neapels", *Marburger Geografische Schriften*, 40, p.133-184.
- DUBOST F. (dir.), 1998, *L'autre maison. La résidence secondaire, refuge des générations*, Paris, Autrement
- DUBOST F., 1998, "De la maison de campagne à la résidence secondaire", dans F.Dubost (dir.), *L'autre maison*, Paris, Autrement, p.10-38
- DUCLOS D., 2002, *Société-monde. Le temps des ruptures*, Paris, La découverte
- DUNCAN J.S, 1973, "Landscape Taste as a Symbol of Group Identity", *Geographical Review*, 63, p.334-355.
- DUNCAN O.D., DUNCAN B., 1955a, "Residential distribution and occupational stratification", *American Journal of Sociology*, n°5.
- DUNCAN O.D., DUNCAN B., 1955b, "Methodological Analysis of Segregation Indexes", *American Sociological Review*, n°2.
- DUREAU F., 1999, "Les mobilités à géométrie variable des habitants de Bogota", *Espaces, populations, sociétés*, n°2, p.329-344.
- DUREAU F., 2002, "Les systèmes résidentiels : concepts et applications", dans J-P Lévy et F.Dureau (dir.), *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en questions*, Paris, L'Harmattan, p.355-382
- DUREAU F., 2004, "L'observation des systèmes résidentiels dans les villes colombiennes", communication au colloque *Mobilité et résidence*, CEPED, Nogent-sur-Marne, 16-17 novembre 2004, en ligne
- DUREAU F., LEVY J-P (ed), 2002, *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en question*, Paris, L'Harmattan
- DUREAU F., LEVY J-P., 2007, "Villes et mobilités au Nord et au Sud : la construction d'une problématique commune", *Autrepart*, n°41, p.135-149
- DURIEZ B., ION J., PINCON M., PINCON-CHARLOT M., 1991, "Institutions statistiques et nomenclatures socio-professionnelles. Essai comparatif : Royaume-Uni, Espagne, France", *Revue française de sociologie*, 32-1, p.?
- DURKHEIM E., 1975, "La famille conjugale", cours de 1892, *Revue philosophique*, 1921, et réédité dans Durkheim E., *Textes III*, Paris, Minuit, p.35-49
- ELIAS N., 1991, *La société des individus*, Paris, Fayard
- ELIAS N., SCOTSON J.L, 1997, *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, (*The Established and the Outsiders : a Sociological Enquiry into Community Problems*, Londres, 1965)
- ESPING-ANDERSEN G., 1990, *The Three Worlds of Welfare Capitalism*, Princeton, Princeton University Press
- FERRARO I. (dir), 2004, *Napoli. Atlante della città storica*, 7 vol, Naples, Oikos
- FERRAS R. 1977, *Barcelone. Croissance d'une métropole*, Paris, Anthropos
- FINCH J., 1989, "Kinship and Friendship", dans R. Jowell, S. Witherspoon et L. Brook (dir.), *British Social Attitudes. Special International Report*, Aldershot, Gower, p.87-104.
- FIRTH R. 1956, *Two Studies of Kinship in London*, London School of Economics Monographs on Social Anthropology, n°15, Londres, Athlone Press
- FIRTH R., HUBERT J., FORGE A. 1969, *Families and their Relatives. Kinship in a middle-class sector of London : an anthropological study*, Londres
- FIREY W., 1947, *Land Use in Central Boston*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press
- FORSE M., 1981, "la sociabilité", *Economie et Statistique*, n°132
- FORSE M., 1993, "La fréquence des relations de sociabilité : typologie et évolution", *L'année sociologique*, , vol.43, p.189-212
- FREGUJA C. 2002, "Le famiglie ricostituite", dans Osservatorio nazionale sulle famiglie, *Famiglie : mutamenti e politiche sociali*, Bologne, Il Mulino, p.127-147.
- FREMONT A., 1997, *Le Havre. La mémoire d'un port*, Paris, Arléa
- FROMENT P., 1996, "L'économie souterraine au cœur du centre historique de Naples : vecteur d'intégration ou de marginalisation ?", *Sud*, n°6, p.223-237

- FROMENT P., 2001, "Le centre historique de Naples : un espace productif menacé ou valorisé par les politiques urbaines ?", *Méditerranée*, n°1-2, p.79-91
- FROMENT P., 2002, "Des cités portuaires aux villes panorama", dans D.Borne, J.Scheibling (dir.), *La Méditerranée*, Paris, Hachette, p. 72-97
- GADDONI S., 1995, "I soggetti e le modalità dell'abitare. Indagine sulle residenze secondarie nella città metropolitana di Bologna", *Metronomie*, n°2-3
- GALASSO G. (dir), 1967-1972, *Storia di Napoli*, 10 tomes, Naples, ESI
- GAMBARDELLA D. 2004, "Povertà e reti sociali", dans Amaturio E. (dir), *Profili di povertà e politiche sociali a Napoli*, Naples, Liguori, p.55-74.
- GAMBARDELLA D., MORLICCHIO E., (dir.), 2005, *Familismo forzato. Scambi di risorse e coabitazione nelle famiglie povere di Napoli*, Naples, Carocci
- GANS H.J., 1962, *The Urban Villagers*, New York, The free Press of Glencoe
- GANS H.J., 1967, *The Levittowners*, Londres, Allen Lane
- GEERTZ C., 1986, *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, Paris, Puf
- GERVAIS-LAMBONY P., "La ségrégation dans la grande ville. Un essai de définition", dans M.A Gervais-Lambony (dir.), *Les très grandes villes dans le monde*, Paris, Atlande, p.33-38
- GIDDENS A. 1973, *The Class Structure of the Advanced Societies*, Londres, Hutchinson University Library
- GIDDENS A., 1987, *La constitution de la société*, Paris, Puf
- GIGLIA A., 1997, *Crisi e ricostruzione di uno spazio urbano. Dopo il bradisismo a Pozzuoli : una ricerca antropologica su Monteruscello*, Milan, Guerini
- GINSBORG P., 1998, *L'Italia del tempo presente. Famiglia, società civile, Stato*, 1980-1996, Turin, Einaudi
- GIOVANNINI C., 1996, "La città dei professionisti", dans *Storia d'Italia. Annali*, vol.X, *I professionisti*, sous la direction de M.Malatesta, Turin Einaudi, p.394.
- GIRARD A., 1964, *Le choix du conjoint. Une enquête psychosociologique en France*, Paris, INED
- GLASER B.G., STRAUSS A.L., 1967, *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine
- GLASS R., 1963, *Introduction to London : aspects of change*, Londres, Center for urban studies
- GLASZE G., 2003, "Quand la ségrégation devient fragmentation : espaces résidentiels sécurisés et gouvernance urbaine privée", dans Association d'études foncières, *Ségrégations urbaines et mobilités foncières*, Paris, en ligne
- GOKALP C., 1978, "Le réseau familial", *Population*, n°6, p.1077-1094
- GOLINI A., 1961, "Omogamia secondo il luogo di origine in Italia", *Atti della riunione scientifica della società italiana di statistica*, p.219-247.
- GOODY J., 1972, "The evolution of the family", in Laslett P. (dir), *Household and Family in Past Time*, , p.103-124.
- GOODY J., 1985, *L'évolution de la famille et du mariage en Europe*, Paris, Armand Colin,
- GOTMAN A. 1988a, *Hériter*, Paris, PUF
- GOTMAN A. 1988b, "Le logement comme patrimoine familial", dans De Singly F. (dir), *Transformations de la famille et habitat*, Paris, INED, p.169-180
- GOTMAN A. 1989, "Familles, générations, patrimoine : une question urbaine", *Les annales de la recherche urbaine*, n°41
- GOTMAN A. 1991, "L'héritier et le commis voyageur. Transmission et héritage de la maison de famille", dans Segalen M. (dir), *Jeux de familles*, Paris, CNRS, p.173-192
- GOTMAN A. 1999, "Géographies familiales, migrations et générations", in Bonvalet C. (dir), *La famille et ses proches. L'aménagement des territoires*, Paris, PUF, p.69-135
- GOTMAN A, LAFERRERE A. 1991, "L'héritage", dans de Singly F. (dir), *La famille. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, p.239-249
- GOTMAN A., LEGER J-M. 1999, "Variations saisonnières de la vie familiale : enquête sur les secondes résidences", dans Bonnin P., de Villanova R. (dir.) *D'une maison l'autre. Parcours et mobilités résidentielles*, Paris, Créaphis, p.177-213
- GOTMAN A., MAISON D.1991 , "L'un transmet, l'autre hérite...", *Economie et prévision*, n°100-101.

- GRAFMEYER Y., 1991, *Habiter Lyon. Milieux et quartiers du centre ville*, Lyon, CNRS
- GRAFMEYER Y., 1992, *Quand le tout Lyon se compte*, Lyon, PUL
- GRAFMEYER Y., 1993, « Héritage et production du statut résidentiel : éléments pour l'analyse de milieux locaux », dans Bonvalet C., Gotman A., *Le logement, une affaire de famille*, Paris, L'Harmattan, p.41-71
- GRAFMEYER Y., 1995, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan
- GRAFMEYER Y., JOSEPH I., 1979, *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Editions du champ urbain
- GRANGE C., 1996, *Les gens du bottin mondain 1903-1987. Y être c'est en être*, Paris, Fayard
- GRANOVETTER M.S., 1973, "The strength of weak ties", *American Journal of Sociology*, 78, 6, p.1360-1380.
- GRAVAGNUOLO B., 1990, *Chiaia*, Naples, Electa
- GREENWELL L., BENGSTON V.L., 1997, "Geographic distance and contact between middle-aged children and their parents : the effects of social class over 20 years", *Journal of Gerontology : social sciences*, 52 B, p.13-26
- GRIBAUDI G., 1991, *Mediatori. Antropologia del potere democristiano nel Mezzogiorno*, Turin, Rosenberg e Sellier
- GRIBAUDI G., 1990, *A Eboli. Il mondo meridionale in cent'anni di trasformazioni*, Venice, Marsilio
- GRIBAUDI G., 1990, "Emigrazione e modelli familiari", in Villani P. et Macry P., *La Campania*, Turin, Einaudi
- GRIBAUDI G., 1993, "Familismo e famiglia a Napoli e nel Mezzogiorno" in *Meridiana*, pp.13-43
- GRIBAUDI G., 1998, "Identité sociale et territoire. Naples entre centre et périphérie" in M.Gribaudo (dir), *Espaces, temporalités, stratifications. Exercices sur les réseaux sociaux*, Paris, Ehes, p.145-169
- GRIBAUDI G., 1999, *Donne, uomini, famiglie: Napoli nel Novecento*, Napoli, L'ancora
- GRIBAUDI M., 1987, *Itinéraires ouvriers. Espaces et groupes sociaux à Turin au début du XX^e siècle*, Paris, Ehes
- GRILLI L., 1992, "Nei vicoli di Napoli. Reti sociali e percorsi individuali" in *Meridiana*, 15, p.223-247
- GUADAGNO G., DE MASI D., 1971, *La negazione urbana. Trasformazioni sociali e comportamento deviato a Napoli*, Bologne, Il Mulino
- GUIDI L., 1980, "Napoli : interventi edilizi e urbanistici tra le due guerre", dans Alberto MIONI (dir.), *Urbanistica fascista*, Milan, Franco Angeli, p.123-151.
- HÄGERSTRANDT T., 1974, "The domain of Human Geography", dans Chorley R.J. (dir.), *Directions in Geography*, Londres, Methuen, p. 1967-87
- HAJNAL J., 1965, "European Marriage Patterns in Perspective", dans Glass et Eversley (dir.) *Population and History*, Londres, Edward Arnold, (trad. it. *Modelli europei di matrimonio in prospettiva*, a cura di Marzio Barbagli, Bologne, Il Mulino, 1977, p.267-316).
- HAJNAL J., 1983, "Two Kinds of Preindustrial Household Formation Systems", dans R.Wall et al., *Family Forms in Historic Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, p.65-104.
- HAMMETT C., 2003, *Unequal City. London in the global arena*, Londres, Routledge
- HANK K., 2005, "Spatial proximity and contacts between elderly parents and their adult children. A european comparison", *Discussion Papers*, n°510, DIW Berlin
- HANNERZ U., 1983, *Explorer la ville*, Paris, éditions de minuit
- HEINICH N., 1997, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La découverte
- HÖLLINGER F., HALLER M., 1990, "Kinship and social networks in modern societies : a cross-cultural comparison", *European Sociological Review*, 6, p.103-124
- HOYT H., 1939, *The Structure and Growth of Residential Neighborhoods in American Cities*, Washington, Federal Housing Administration
- IACCARINO L., 2005, *La rigenerazione. Bagnoli : politiche pubbliche e società civile*, Naples, L'ancora del Mediterraneo
- IACOVOU M., 1998, *Young People in Europe : Two Models of Household Formation*, Colchester, University of Essex

- IMBERT C., 2004, "Proximités familiales et géographiques en Ile-de-France", *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, n°1, p.17-30
- IMBERT C., 2007, "L'ancrage des enfants de la première génération ville nouvelle", dans T. Saint-Julien, R. Le Goix (dir.), *La métropole parisienne. Centralités, inégalités, proximités*, Paris, Belin, p.277-295
- JACOBSON D., 1971, "Mobility, Continuity, and Urban Social Organisation", *Man*, 6, 4, p.630-644.
- JOHNSON M.M. 1988, *Strong mothers, weak wives*, Berkeley, University of California Press
- JOHNSTON R.J., 1966, "The Location of High Status Residential Areas", *Geografiska Annaler*, 48B, p.23-35.
- JOHNSTON R.J., 1969, "Processes of Change in the High Status Residential Districts of Christchurch", *New Zeland Geographer*, 25, p.1-15.
- KALMIJN M., 1998, "Intermarriage and Homogamy : Causes, Patterns, Trends", *Annual Review of Sociology*, 24, p.395-421
- KALMIJN M, MULDER C., 2005, "The geography of family networks", Paper of the IUSSP XXV International Population Conference, Tours, France, 18-23 juillet 2005.
- KALMIJN M., 2006, "Educational inequality and family relationships : influences on contact and proximity", *European sociological review*, 22, p.1-16
- KAUFMANN J.C, 1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan
- KENNY M., KERTZER D.I (dir), 1983, *Urban life in Mediterranean Europe*, Chicago, University of Illinois Press
- KONRAD K.A., KÜNEMUND H., LOMMERUD K.E., ROBLEDO J.R., 2002, "Geography of the family", *American Economic Review*, 92, p.981-998.
- LABROT G., 1979, *Baroni in città. Residenze e comportamenti dell'aristocrazia napoletana 1530-1734*, Naples.
- LABROT G., 1993, *Palazzi napoletani. Storie di nobili e cortigiani 1520-1750*, Naples, Electa
- LA MENDOLA S., 1991, "I rapporti di parentela in Veneto", *Polis*, p.49-70.
- LA MENDOLA S., 1992, *Gente comune. La famiglia coniugale in Veneto*, Venezia, Fondazione Corazzin Editrice
- LARNER M., 1993, "Local Residential Mobility and its Effects on Social Networks : a Cross-Cultural Comparison", dans Moncrieff Cochran et al., *Extending Families : the Social Networks of Parents and their Children*, Cambridge – New York, Cambridge University Press, p.205-229.
- LASLETT P., 1983, "Family and Household as Work Group and Kin Group : Areas of Traditionnal Europe Compared", dans R.Wall, J.Robin et P.Laslett (dir.), *Family Forms in Historic Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, p.513-563
- LASLETT P., WALL R.(ed), 1972, *Household and family in past time*, Cambridge, Cambridge University Press
- LAWTON L., SILVERSTEIN M., BENGSTON V., 1994, "Affection, social contact, and geographic distance between adult children and their parents", *Journal of marriage and the family*, 56, p.57-68.
- LEAL J., 1994, "Cambio social y desigualdad espacial en el Area Metropolitana de Madrid", *Economia y sociedad*, n°10
- LEAL J., FERNANDEZ CORDON J.A., 2006, "Dynamique des ménages et comportements résidentiels en Espagne", dans .Bonvalet, D.Arbonville (dir.), *Quelles familles ? Quels logements ? La France et l'Europe du Sud*, Paris, Les cahiers de l'INED, n°256, p.67-109
- LE BRAS H, TODD E., 1981, *L'invention de la France. Atlas anthropologique et politique*, Paris, Pluriel
- LE BRAS H., GORE C., 1984, *Géographie physique et sociale de la famille dans la France actuelle*, Paris, Rapport CNRS
- LE BRIS E., MARIE A., OSMONT A., SINOUE A. 1987, *Famille et résidence dans les villes africaines*, Paris, l'Harmattan
- LE GALES P., 2007, "Cadres supérieurs : parents européens, enfants mondialisés", *Urbanisme*, n°356, p.62-64
- LEITNER S., 2003, "Varieties of familialism. The caring function of the family in comparative perspective", *European Societies*, 5 (4), p. 353-375.

- LELIEVRE E., 1990, "Bilan des connaissances sur la mobilité individuelle au cours du cycle de vie", dans Bonvalet C., Fribourg A-M. (dir.), *Stratégies résidentielles*, Paris, INED, n°2, p.49-53.
- LELIEVRE E., 1999, "Collecter des données de mobilité : des histoires migratoires aux biographies d'entourage", *Espaces, populations sociétés*, n°2, p.195-205.
- LELIEVRE E., IMBERT C., 2002, "L'entourage des Franciliens de 50 à 70 ans s'étend au-delà des limites de la région", *Atlas des Franciliens*, Iaurif/Insee, p.44-45
- LELIEVRE E., VIVIER G., 2001, "Evaluation d'une collecte à la croisée du quantitatif et du qualitatif. L'enquête Biographies et entourage", *Population*, 56 (6), p.1043-1074
- LEONINI L., 2000, "La trasmissione ereditaria. Alcune riflessioni sull'Italia", dans *Polis*, n°1, p.25-45.
- LEONINI L., 2004, "Donazioni e eredità : scambi economici e simbolici nelle famiglie italiane", *Inchiesta*, 146, p.71-78
- LEONTIDOU L. 1990, *The Mediterranean City in Transition : Social Change and Urban Development*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LEVY J-P., 1998, "Habitat et habitants : position et mobilité dans l'espace résidentiel", in Dansereau F. et Grafmeyer Y., *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Lyon, PUL, p.153-181
- LEVY J-P., 1993, "L'habitat influe-t-il sur la mobilité ? La mesure de la mobilité résidentielle en France", *Les annales de la recherche urbaine*, n°59-60, p.33-43
- LEVY J-P., 2002, "L'habitat et le peuplement dans Paris et sa banlieue : changements et permanences", dans J-P. Pranlas-Descours (dir.), *L'archipel métropolitain*, Paris, Picard, p.126-132
- LITWAK E., 1960, "Geographic mobility and extended family cohesion", *American Sociological Review*, n°25, p. ?
- LITWAK E., SZELENYI I., 1969, "Primary group structures and their foundations : Kin, neighbors and friends", *American Sociological Review*, 34, p.465-481.
- LE WITA B., 1988, *Ni vue, ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris, éditions de la MSH
- LE WITA B., 1991, "L'énigme des trois générations" dans M.Segalen (dir.), *Jeux de famille*, Paris, Cnrs, p.209-218.
- LE WITA B., SJÖGREN A., 1987, "La bourgeoisie, tabou et fascination" in J. Gutwirth et C. Petonnet (dir.), *Les chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Editions du CTHS, 1987, pp. 171-187.
- LEY D., 1983, *A social Geography of the City*, New York, Hayer and Row
- LUNGARELLA R., 1999, "Indizi sulla vita quotidiana in Emilia-Romagna : i luoghi dell'abitare e le solidarietà familiari", *Metronomie*, n°15, p.173-186
- MACRY P., 1981, "I professionisti. Note su tipologie e funzioni", *Quaderni storici*, n°48, p.922-43
- MACRY P., 1984, "Borghesie, città e Stato. Appunti e impressioni su Napoli, 1860-1880", *Quaderni Storici*, n°56, p.340-370
- MACRY P., 1988, *Ottocento. Famiglia, élites e patrimoni a Napoli*, Turin, Einaudi
- MAGRI S., 2001, "Bourgeoisies. Emprunts interdisciplinaires dans l'étude d'un groupe - MACRY P., 1990, "La città e la società urbana", dans Macry P., Villani P. (dir.), *La campania*, dans *Storia d'Italia. Le regioni dall'Unità a Oggi*, Turin, Einaudi, p.93-185.
- MACRY P., VILLANI P. (dir), 1990, "La campania", dans *Storia d'Italia. Le regioni dall'Unità a Oggi*, Turin, Einaudi
- social", *Genèses* 44, septembre.
- MAISON D., 1993, "Dimensions familiales de la mobilité résidentielle", *Les annales de la recherche urbaine*, n°59-60, p.45-50
- MAISON D., ORTALDA L., 1998, "Morphologie spatiale de la parenté. Proximités géographiques au sein de la famille étendue selon l'enquête proches et parents", in Dansereau F. et Grafmeyer Y., *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Lyon, PUL, p.101-121
- MALATESTA M. (dir.), 1996, *Storia d'Italia. Annali, vol. X, I professionisti*, Turin, Einaudi
- MALOUTAS T., 1993, "Social Segregation in Athens", *Antipode*, vol.25/3, p.223-39.
- MALOUTAS T., 1995, "Ségrégation urbaine et relations familiales dans deux villes grecques : Athènes et Volos", *Sociétés contemporaines*, n°22-23, p.89-107

- MARIN B., 1994, "L'urbanisme éclairé", dans C.Vallat (dir), *Naples. Le paradis et les diables*, Paris, Autrement, p.135-143
- MARTINOTTI G. et al., 1988, *Milano ore sette : come vivono i milanesi*, Milan, Maggioli
- MARTINOTTI G., 1993, *Metropoli : la nuova morfologia sociale della città*, Bologna, Il Mulino
- MASON J., 1999, "Living away from relatives: kinship and geographical reasoning" in Mac Rae S. (ed.), *Changing Britain. Families and Households in the 1990's*, Oxford, Oxford University Press, p.156-176
- MAURI L. et aliter, 1992, *Vita di famiglia. Social Survey in Veneto*, Milan, Franco Angeli,
- MAURI L., BILLARI C., 2004, *Dinamiche familiari e bisogni sociali : survey sociodemografica in Alto Adige*, Milan, Franco Angeli
- MAZZETTI E., 1999, *Capri, Ischia, e Procida. Dal mito alla metropoli*, Naples, Electa
- MERCKLE P., 2004, *Sociologie des réseaux sociaux*, La découverte, Paris
- MERTON R.K., 1965, *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Gérard Montfort
- MEZZACANE L., 1978, *I bassi a Napoli*, Naples, Guida
- MICHELI G. 1997, "Spezzare il retaggio, forse assecondarlo : intrecci tra dinamiche di povertà e modelli familiari", *Polis*, vol 11, p.227-298
- MILLS W., 1967, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspéro, (éd. orig 1967)
- MIDDLEMANS J., PASERMAN R., 1996, "Vivre sous le même toit. Modèles familiaux dans l'Union Européenne", *INSEE Première*, n°493
- MIONI A., 1976, *Le trasformazioni territoriali in Italia nella prima età industriale*, Venice, Marsilio
- MITCHELL J.C. (dir), 1969, *Social networks in urban situations*, Manchester
- MOGEY J.M, 1956, *Family and Neighbourhood*, Londres, Oxford University Press
- MONNET J., 1999, "L'individu en géographie : réflexions sur l'échelle humaine", in Pitte J-R., Sanguin A-L. (dir), *Géographie et liberté. Mélanges en hommage à Paul Claval*, Paris, L'Harmattan, p.181-191
- MONTRONI G., 1988, "La famiglia borghese", dans P.Melograni (dir.), *La famiglia italiana dall'Ottocento a oggi*, Rome-Bari, Laterza
- MONTRONI G., 1990, "Mercato della terra ed élites patrimoniali", dans Macry P., Villani P. (dir.), *La campania*, dans *Storia d'Italia. Le regioni dall'Unità a Oggi*, Turin, Einaudi, p.287-319.
- MONTRONI G., 1996, *Gli uomini del Re. La nobiltà napoletana nell'Ottocento*, Rome, Donzelli
- MONZINI P., 2001, "Groupes criminels dans la ville : une comparaison Naples-Marseille", *Méditerranée*, n°1-2, p.37-41
- MORGAN B., 1974, "Social Distance and Spatial Distance. A Research Note", *Area*, 6, p.293-297.
- MORLICCHIO E. (dir.) 2001, *Spatial Dimensions or Urban Social Exclusion and Integration, The case of Naples*, Amsterdam, AME.
- MORLICCHIO E., FORMISANO C., VITIELLO M., GAMBARDELLA D., COSTAGLIOLA R., 2002 "The Development of Urban Policies in Naples", dans C.Kesteloot (dir), *Urban Territorial Policies and their effect at the neighbourhood level, Urbex*, 21, Amsterdam.
- MORLICCHIO E., PRATSCHKE J., 2004, "La dimensione territoriale della povertà a napoli", dans E.Amaturo (dir), *Profili di povertà e politiche sociali a Napoli*, Naples, Liguori, p.1-31
- MORLICCHIO E., PUGLIESE E., 2005, "The Socio-Spatial Configuration of Poverty and Unemployment in Naples", Dans S.Musterd, A.Murie, C.Kesteloot (dir.), *Neighbourhoods of Poverty : Urban Social Exclusion and Integration in Comparison*, Londres, Palgrave
- MUTTI A. 1992, *Il buon vicino*, Bologna, Il Mulino
- MUXEL A., 1996, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan
- NALDINI M., 2002, "Le politiche sociali e la famiglia nei Paesi mediterranei" dans *Stato e mercato*, n°64, p.73-101
- NOIN D., 1979, *Géographie de la population*, Paris, Masson
- OBERTI M., 1996, "L'analyse localisée de la ségrégation urbaine", *Sociétés contemporaines*, n°22-23, p.127-143
- OPPO A. 1991, "Madri, figlie e sorelle : solidarietà parentali in Sardegna", *Polis*, vol.V, p.21-48

- ORTAR N. 1999, "Les multiples réalités du terme résidence secondaire", dans Bonnin P., Villanova R. (dir.), *D'une maison l'autre. Parcours et mobilités résidentielles*, Paris, Créaphis, p.139-156.
- PACI M., 1996, "I mutamenti della stratificazione sociale italiana", dans F.Barbagallo (dir.), *Storia dell'Italia repubblicana*, vol.III, *L'Italia nella crisi mondiale. L'ultimo ventennio*, t.1, "Economia e società", Turin, Einaudi
- PALUMBO B. 1992, "Casa di mugliera, casa di galera", *La ricerca folklorica*, n°25, p.7-24
- PARKES D., THRIFT N., 1980, *Times, spaces and places*, New York, John Wiley
- PARSONS A., 1962, "La tendenza matriarcale nella famiglia napoletana" dans *Quaderni di sociologia*, n°4, p.440-445.
- PARSONS T., 1943, "The Kinship System of the Contemporary United States", *American Anthropologist*, vol.45, n°1, p.22-38.
- PARSONS T., 1949, "The social structure of the Family", in Anshen R. (dir), *The Family : its Function and Destiny*, New York, Harper and Bros, p.173-201.
- PASSERON J-C., 1990, "Biographies, flux, itinéraires, trajectoires", *Revue française de sociologie*, n°31, p.3-22.
- PEREC G., 1974, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée
- PERONCEL-HUGOZ J-P, 1993, *Villes du Sud*, Paris, Payot
- PERROT M., 1998, "La maison de famille", dans F.Dubost (dir.), *L'autre maison*, Paris, Autrement, p. 38-68
- PETSIMERIS P., 1991, *Le trasformazioni sociali dello spazio urbano : verso una nuova geografia sociale della città europea*, Bologne, Patron editore
- PETSIMERIS P., 1992, "Mobilité intra-urbaine et ségrégation résidentielle à Turin (1951-1989)", dans E. Lelièvre et C. Lévy-Vroelant, *La ville en mouvement : habitat et habitants*, Paris, l'Harmattan
- PETSIMERIS P., 2005, "Out of squalor and towards another urban renaissance ? Gentrification and neighbourhood transformations in Southern Europe", dans R.Atkinson et G.Bridge, *Gentrification in a global Context : the new urban colonialism*, Londres – New York, Routledge, p.240-255
- PEZEU-MASSABUAU J., 1983, *La maison, espace social*, Paris, Puf
- PEZZULLI M.F., 2001, "Capitale sociale e Mezzogiorno", dans *Sociologia e ricerca sociale*, n°65, p.148-157.
- PINA-CABRAL J. de, 1989, "The Mediterranean as a category of regional comparison : a critical view", *Current Anthropology*, 30, p.399-406
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 1988, "Histoires de vie, espaces de vie", *L'espace géographique*, n°2, p.122-130
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 1989, *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 1991, "Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif", *Genèse*, 3, p.120-133.
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M, 1992, *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, Paris, Payot.
- PINÇON M., PINÇON CHARLOT M., 1994a, "L'aristocratie et la bourgeoisie au bord de la mer. La dynamique urbaine de Deauville", *Genèses*, n°16, p.69-93
- PINÇON M., PINÇON CHARLOT M, 1994b, "Propriété individuelle et gestion collective : les lotissements chic", *Annales de la recherche urbaine*, n°65, p.35-46
- PINÇON M., PINÇON CHARLOT M, 1998, *Grandes fortunes*, Paris, Payot
- PINÇON M., PINÇON CHARLOT M., 2000, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La découverte
- PINÇON M., PRETECEILLE E., RENDU P., 1986, *Ségrégation urbaine : classes sociales et équipements collectifs en région parisienne*, Paris, Anthropos
- PINOL J-L, 1991, *Les mobilités de la grande ville*, Paris, FNSP
- PINOL J-L. (dir.), 2003, *Histoire de l'Europe urbaine*, tome II "De l'Ancien Régime à nos jours", Paris Seuil
- PINON P., 1994, "Les folies vésuviennes", dans C.VALLAT (dir), *Naples. Le paradis et les diables*, Paris, Autrement, p.144-149

- PISELLI F., 1996, "Esercizi di network analysis a Napoli" in *Rassegna italiana di sociologia*, 1, p.83-106
- PISELLI F., 1981, *Parentela ed emigrazione*, Turin
- PITTE J-R. (dir.), 1993, *Paris. Histoire d'une ville*, Paris, Hachette
- PITTE J-R., 1997, *La France*, Paris, Nathan
- PITTE J-R., 2006, *Géographie culturelle*, Paris, Fayard
- PITROU A., 1977, "Le soutien familial dans la société urbaine" dans *Revue française de sociologie*, XVIII, p.47-84
- PIZZORNO A., 1974, "I ceti medi nei meccanismi del consenso", dans F.L.Cavazza et S.Graubard (dir.), *Il caso italiano*, Milan, Garzanti
- PRETECEILLE E., 1992, *La ségrégation sociale dans les grandes villes*, Paris, La Documentation française
- PRETECEILLE E., 1996, "Division sociale et globalisation", *Sociétés contemporaines*, n°22-23, p.33-69
- PRETECEILLE E., 2003, *La division sociale de l'espace francilien. Typologie socioprofessionnelle 1999 et transformations de l'espace résidentiel 1990-1999*, http://osc.sciences-po.fr/equipe/ctit_preteceille.htm#
- PRETECEILLE E., OBERTI M., KIEFFER A., (dir.), 2002, *Enjeux et usages des catégories socioprofessionnelles en Europe*, Paris, L'harmattan, n° spécial de *Sociétés contemporaines*
- PRETECEILLE E., OBERTI M., 2004, "Les classes moyennes et la ségrégation urbaine", *Educations et sociétés*, n°12
- PUGLIESE E., ORIENTALE CAPUTO G. (dir.), 1999, *Oltre le Vele. Rapporto su Scampia*, Naples, Federiciana Editrice
- REHER D.S., 1997, *Perspectives on the Family in Spain. Past and Present*, Oxford, Oxford University Press
- REHER D.S., 1998, "Family Ties in Western Europe : Persistent Contrasts", *Population and Development Review*, vol.24, n°2, p.203-234.
- REMY J., 1995, "Multiplicité des lieux et sociabilité englobante", *Cahiers de sociologie de la famille*, Liège, n°1.
- REMY J., 1997, "Mobilité et ancrage identitaire", dans Hirschhorn M. (dir.), *Ni nomades, ni sédentaires*, Paris, l'Harmattan
- RHEIN C., 1991, "Ségrégation et mobilité différentielle", *Les annales de la recherche urbaine*, n°50, p.65-71
- RIVIERE D., 1996, *L'Italie et l'Europe, vues de Rome : le chassé-croisé des politiques régionales*, Paris, L'Harmattan
- RIVIERE D., 2000, "Naples, province métropolitaine à construire", *Villes en parallèle*, n° spécial "gouverner les métropoles", n°30-31, p.253-275.
- RIVIERE D., 2001, *L'Italie : question régionale, nationale, européenne*, Mémoire présenté pour l'habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1
- RIVIERE D., 2004, *L'Italie, des régions à l'Europe*, Paris, Armand Colin
- ROCHEFORT R., 1961, *Le travail en Sicile. Etude de géographie sociale*, Paris, PUF
- ROCHEFORT R., 1983, "Réflexions liminaires sur la géographie sociale", *Colloque de géographie sociale*, Lyon, p.11-15
- ROGERSON P.A., WENG R.H., LIN G., 1993, "The spatial distance of parents and their adult children", *Annals of the American Geographers*, 83 (4), pp.656-671.
- RONCAYOLO M., 1959, "Marseille. Plan de ville et spéculation", *Actes du 83è congrès des Sociétés Savantes*, Université d'Aix-Marseille
- RONCAYOLO M., 1967, "Le centre ville à Marseille", *Compte rendu de la semaine d'études urbaines "Urban Core and Inner City"*, Amsterdam, J.Brill
- RONCAYOLO M., 1972, "La division sociale de l'espace urbain : méthodes et procédés d'analyse", *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, p.395 et s.
- RONCAYOLO M., 1985, "Le déclin des bourgeoisies enracinées", dans G.Duby (dir.), *Histoire de la France urbaine*, tome V, Paris, Seuil, p.66-73
- RONCAYOLO M., 1996, *Les grammaires d'une ville*, essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille, Paris, éditions de l'EHESS

- RONCAYOLO M., 1997, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard
- ROSEN MAYR L., KÖCKEIS E., 1963, "Propositions for a sociological theory of ageing and the family", *International Social Science Journal*, 15, n°3, p.410-426.
- ROSENTAL P.A., 1993, "Statut résidentiel, appartenance territoriale et choix patrimoniaux", dans Bonvalet C., Gotman A., *Le logement, une affaire de famille*, Paris, l'Harmattan, p.71-87
- ROSENTAL P.A., 1999, *Les sentiers invisibles. Espace, famille et migrations dans la France du 19è siècle*, Paris, Editions de l'EHESS
- ROSINA A., 2002, "Forme di prima unione alternative al matrimonio", dans Osservatorio nazionale sulle famiglie, *Famiglie, mutamenti e politiche sociali*, Bologna, Il Mulino, p.113-127.
- ROSSI A.S., ROSSI P.H., 1990, *Of Human Bonding. Parents-child relations across the life course*, New York, Aldine de Gruyter
- ROSSI P., 1955, *Why families move*, Glencoe, Illinois Free Press
- ROSSI U., 2003, "La città molteplice. Il processo di cambiamento urbano nel centro storico di Napoli", *Archivio di studi urbani e regionali*, n°77, p.95-120
- ROSSI U., 2003b, *La città come spazio pubblico. Il centro storico di Napoli durante gli anni '90*, Thèse de doctorat en géographie du développement, Département de sciences sociales, Université "l'Orientale" di Napoli
- ROSSI U., 2007, "Verso il Mezzogiorno delle città : un saggio bibliografico", dans L.Viganoni (dir.), *Il Mezzogiorno delle città. Tra Europa e Mediterraneo*, Milan, Franco Angeli
- ROUSSEL L., avec BOURGUIGNON O., 1976, *La famille après le mariage des enfants*, Paris, INED, Travaux et documents, cahier n°78
- RUOCCO D., 2001, *Cento anni di geografia in Italia*, Novarre, De Agostini
- SABBADINI L., 2002, "La rete di aiuti informali", in *Famiglie, mutamenti e politiche sociali*, publication de l'Osservatorio Nazionale sulle Famiglie e le Politiche Locali di sostegno alle responsabilità familiari, Bologna, Il Mulino, p.307-328.
- SABELBERG E. 1983, "The Persistence of Palazzi and intraurban Structures in Tuscany and in Sicily", *Journal of Historical Geography*, p.247-264.
- SABELBERG E. 1987, "La struttura della città dell'Italia meridionale", *Bolletino della società geografica italiana*, p.179-194.
- SABELBERG E., 1989, "I palazzi a Firenze e a Catania. La genesi di un tipo di edilizia nelle città toscane e siciliane e la sua influenza sulla struttura odierna dei centri storici", dans B.Cori (dir) *Città, spazio urbano e territorio in Italia*, Milan, Franco Angeli, p.160-183.
- SANSOT P. et aliter, 1978, *L'espace et son double. De la résidence secondaire aux autres formes secondaires de la vie sociale*, Paris, Champ urbain.
- SARACENO C., 1996, *Sociologia della famiglia*, Bologna, Il Mulino
- SARACENO C., 1998, *Mutamenti della famiglia e politiche sociali in Italia*, Bologna, Il Mulino
- SARACENO C., 2003, "La conciliazione di responsabilità familiari e attività lavorative in Italia : Paradossi ed equilibri imperfetti", *Polis*, n°2, p.199-228.
- SARKISSIAN W., 1976, "The Idea of Social Mix in Town Planning", *Urban Studies*, 13, , p.231-246
- SAVONARDO L., 2003, "Il contesto della ricerca. Napoli nell'era Bassolino", dans E.Amaturo (dir.), *Capitale sociale e classi dirigenti a Napoli*, Rome, Carocci, p.73-97
- SCHADEE H.M.A., SAVIORI L., 1993, "Il matrimonio e le frequentazioni sociali delle classi superiori", in *Polis*, n°1
- SCHELLING T.C., 1980, *La tyrannie des petites decisions*, Paris, Puf, (New York, 1978)
- SCHIZZEROTTO A., 1993a, "Le classi superiori in Italia : politici, imprenditori, liberi professionisti e dirigenti", *Polis*, n°7, p.6-13
- SCHIZZEROTTO A., 1993b, "La porta stretta : classi superiori e processi di mobilità", *Polis*, n°7, p. 15-43.
- SCHIZZEROTTO A., 2002, *Vite ineguali. Disuguaglianze e corsi di vita nell'Italia contemporanea*, Bologna, Il Mulino
- SCHMOLL C., 2001, "Immigration et nouvelles marges productives dans l'aire métropolitaine de Naples", *Bulletin de l'association des Géographes Français*, n°4, p.403-413
- SCHUMPETER J., 1984, "Les classes sociales en milieu ethnique homogène" (1927), dans Id., *Impérialisme et classes sociales*, Paris, Flammarion.

- SCHWARTZ O., 1990, *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF
- SEELEY J.R., SIM R., LOOSLEY E., 1956, *Crestwood Heights*, New York, Basic Books
- SEGALEN M., 1981, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin
- SEGALEN M., avec l'assistance de BEKUS F., 1990, *Nanterriens. Les familles dans la ville, une ethnologie de l'identité*, Toulouse, Presses de l'université de Toulouse-Le-Mirail
- SEGALEN M. (dir.), 1991, *Jeux de famille*, Paris, Presses du CNRS
- SERONDE-BABONAUX A.M. 1980, *De l'Urbs à la ville. Rome : croissance d'une capitale*, Aix-en-Provence, Edisud
- SGRITTA G.B., 1997, "Il sostegno economico ai figli : un quadro europeo", in Barbagli M.; Saraceno C., *Lo stato delle famiglie in Italia*, Bologne, Il Mulino, p.328-343.
- SGRITTA G.B., 2002, "La transizione all'età adulta : la sindrome del ritardo", dans *Famiglie. Mutamenti e politiche sociali*, Bologne, Il Mulino, vol.1, p.11-42.
- SHELTON N., GRUNDY E., 2000, "Proximity of adult children to their parents in Great Britain", *International Journal of Population Geography*, 6, p.181-195
- SILVERSTEIN M., 1995, "Stability and change in temporal distance between the elderly and their children", *Demography*, 32, p.29-45.
- SMITH G.C., 1998, "Residential separation and patterns of interaction between elderly parents and their adult children", *Progress in Human Geography*, 22 (3), p.368-384.
- SMITH N., WILLIAMS P., 1986, *Gentrification of the City*, Boston, Allen and Unwin
- SOMMELLA R., 1989, "Il centro storico di Napoli : assetto attuale e tendenze evolutive", in Di Blasi A. (dir), *L'Italia che cambia : il contributo della geografia*, Catane, p.281-296.
- SOMMELLA R., 1997, "Un vecchio nocciolo da reinventare", dans P.Coppola (dir), *La forma e i desideri. Saggi geografici su Napoli e la sua area metropolitana*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, p.95-104.
- SORRE M., 1957, *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, Rivière
- STASZAK J-F., 2001, "L'espace domestique : pour une géographie de l'intérieur", *Annales de géographie*, juillet-août, pp.339-364
- SULEIMAN E., MENDRAS H. (dir), 1996, *Le recrutement des élites en Europe*, Paris, La découverte
- SWEETSER D.A., 1963, "Asymmetry in intergenerational family relationships", *Social Forces*, n°41, p.346-352.
- SWEETSER D.A., 1966, "The effect of industrialization on intergenerational solidarity", *Rural sociology*, 31, 156-170
- TARRIUS A., 1993, "Territoires circulatoires et espaces urbains", *Les annales de la recherche urbaine*, , n°59-60, p.51-60.
- TARRIUS A., 1992, *Fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, L'harmattan.,
- TOMASSINI C., GLASER K.F., 2000, "Proximity of older women to their children : a comparison of Britain and Italy", *The Gerontologist*, 40 (6), p.729-737
- TOMASSINI C., WOLF D.A., ROSINA A., 2003, "Parental housing assistance and parent-child proximity in Italy", *Journal of Marriage and the Family*, 65, p.700-715.
- TOMASSINI C., KALOGIROU S., GRUNDY E., FOKKEMA T., MARTIKANEN P., BROESE VAN GROENOU M, KARISTO A., 2004, "Contacts between elderly parents and their children in four European countries : current patterns and future prospects", *European Journal of Ageing*, 1, p.54-63.
- TOSI A., 1994, *Abitanti. Le nuove strategie dell'azione abitativa*, Bologne, Il Mulino
- TUORTO D., 2000, "La lunga permanenza dei giovani maschi nella famiglia d'origine : un'indagine a Napoli", *Polis*, XIV, p.451-469.
- UNGARI P., 1974, *Storia del diritto di famiglia in Italia*, Bologna, Il Mulino
- VALLAT C., 1993, "Naples : du centre historique au nouveau centre directionnel, ou du désordre urbain à la recomposition des pouvoirs et des territoires", *Annales de géographie*, n°573, p.503-518
- VALLAT C., 1995, *Rome et ses borgate. Des marques urbaines à la ville diffuse*, Rome, EFR
- VALLAT C., MARIN B., BIONDI G., 1998, *Naples, démythifier la ville*, Paris, L'harmattan.
- VALLAT C., 2000, "Quels signes pour dire quelle ville ? Lecture et interprétation des signes urbains à Naples", dans C. Nicolet, R. Ilbert, J-C. Depaule (dir.), *Mégapoles méditerranéennes*.

Géographies urbaines rétrospectives, Actes du colloque de Rome (mai 1996), Rome- Aix, EFR-MMSH, p.956-970.

- VALLAT C. (dir), 2004a, *Autres vues d'Italie. Lectures géographiques d'un territoire*, Paris, L'harmattan.
- VALLAT C., 2004b, "Habitat populaire et logement de fortune : la ville ignorée", dans C.Vallat (dir), *Autres vues d'Italie. Lectures géographiques d'un territoire*, Paris, L'harmattan, p.195-233.
- VALLAT C., 2004c, "Centre et habitat précaire, périphérie et habitat illégal : quelle place pour les grands ensembles en Italie ?", dans A.Fourcault (dir.), *Le monde des grands ensembles*, Lyon, Créaphis
- VIEILLARD-BARON H., 2001, *Les banlieues. Des singularités françaises aux réalités mondiales*, Paris, Hachette
- VIAZZO P.P., 2003, "What's so special about the Mediterranean ? Thirty years of research on household and family in Italy", *Continuity and Change*, 18, p.111-137
- VIAZZO P.P., 2005, "South of the Hajnal Line. Italy and southern Europe", in T.Engelen, A.P.Wolf (dir), *Marriage and the Family in Eurasia. Perspectives on the Hajnal hypothesis*, Amsterdam, Aksant Academic Publishers, p.129-163
- VIAZZO P.P, ZANOTELLI F., 2006, "Dalla coresidenza alla prossimità : transizione o continuità ? Il modello mediterraneo tra razionalità e cultura", *convegno triennale della Società italiana di Demografia storica*, Pavie 28-30 septembre 2006, http://158.110.81.142/sides/Papers_Pavia/4_Rosina-Viazzo/Viazzo_Zanotelli.pdf
- VERGATI S., 2000, *Affari di famiglia. Il neofamilismo : reti, valori, stili di vita*, Rome, Bonanno
- VERVAECKE M., 1988, "L'habiter, les réseaux sociaux et les interactions sociales dans les quartiers anciens", *Espaces et sociétés*, n°51, p.165-177.
- VERVAECKE M., 1992, "Les logiques familiales d'accès au logement", dans Lelièvre E., Lévy-Vroelant C. (dir.), *La ville en mouvement*, Paris, L'Harmattan, p.163-173
- WAGNER A.C, 1998, *Les nouvelles élites de la mondialisation. Une immigration dorée en France*, Paris, Puf
- WAGNER A.C., 2001, "La bourgeoisie française sous le regard des sociologues", dans S. de Brunhoff, I. Garo, C. Serfati, A.C. Wagner, P.P. Zalio, *Bourgeoisie : état d'une classe dominante*, Paris, Syllepses, p.31-52
- WAGNER A.C, 2003, "La bourgeoisie face à la mondialisation", *Mouvements*, n°26, p.33-39
- WAGNER A.C, 2007, *Les classes sociales dans la mondialisation*, Paris, La découverte
- WESTERN J.C., 1973, "Social Groups and Activity Patterns in Houma, Louisiana", *Geographical Review*, 63, p.301-321.
- WILLMOTT P., 1991, « Parenté et urbanisation dans l'histoire anglaise », *Genèses*, n°4, p.128-144
- WILLMOTT P., 1996, "Ségrégation et entre soi en Grande Bretagne", dans N.Haumont (dir.), *La ville, agrégation et ségrégation sociales*, Paris, L'harmattan, p.67-73
- WILLMOTT P., YOUNG M., 1957, *Family and Kinship in East London*, Londres, trad.fra: *Le village dans la ville*, Paris, 1983
- WILLMOTT P., YOUNG M., 1968, *Family and class in a London Suburb*, Londres, Routledge and Kegan Paul
- ZALIO P-P., 1999, *Grandes familles de Marseille au 20^e siècle*, Paris, Belin

III. Numéros spéciaux de revues

- *Annales de géographie*, 2001, n° 620 : "Espaces domestiques", Paris, Armand Colin
- *Cahiers de la Méditerranée*, 1993, n°46-47 : "Bourgeoisie et notables en Méditerranée (18^e-20^e siècles)", Nice, Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine
- *Current Sociology/ La sociologie contemporaine*, 1995, "La méthode biographique/ The Biographical Method", Londres, Sage
- *Espaces et sociétés*, 2005, n°120-121 : "La famille dans tous ses espaces", Paris, L'harmattan
- *Ethnologie française*, 1990, "Cultures bourgeoises", Paris, Maisonneuve et Larose
- *Le groupe familial*, 1994, n°143 : "Espaces de famille. Habitat et familles en mouvement", Paris

- *Méditerranée, revue géographique des pays méditerranéens*, 2001, n° 1-2 : "Politiques urbaines à Naples et à Marseille : regards croisés", Gap, Ophrys
- *Meridiana*, 1993, n°17 : "Famiglie", Catanzaro, Istituto meridionale di storia e scienze sociali
- *Polis*, 1991, n°V : "Linee di parentela", Bologne, Il Mulino
- *Polis*, 1993, n°VII : "Le classi superiori", Bologne, Il Mulino
- *Sociétés contemporaines*, 1995, n°22-23 : "Ségrégations urbaines", Paris, L'Harmattan
- *Urbanisme*, 2007, n°356 : "Familles", Paris

Index des principales familles citées dans le texte

- FAMILLE 1 : Une lignée regroupée dans sa villa p. 178 et p.261; Des tensions familiales autour du patrimoine p. 185; Une mise à disposition des logements de famille de moins en moins liée au mariage p.199; La famille à proximité : un support moral plus qu'une aide matérielle p.242; Une "maison de famille dans la ville" : Noël et les fêtes de mariage p.312;
- FAMILLE 2 : Les pièges de la mise à disposition gratuite pour les jeunes adultes p.185; Selon Rosaria, une proximité familiale qui "arrive" sans être recherchée p.249-250; La géographie des contacts familiaux quotidiens d'un couple de jeunes adultes p.301; Entrecroisement des réseaux de relations et rencontre du conjoint p.319; Selon Rosaria, à Chiaia, "tout le monde se connaît" p.328; p.380 Deux futurs conjoints qui se "découvrent voisins" à la ville comme à la mer p. 380
- FAMILLE 3 : L'acquisition d'immeubles de famille, moteur du déménagement de la parentèle dans les beaux quartiers p. 140; Des trajectoires répétitives au sein d'une même famille p.162; La trajectoire "en boucle" de Giovanni p. 167; Le basculement du territoire familial en ligne maternelle p.193; Une famille internationalisée dont les liens avec Naples se distendent p.344; Des liens forts de la famille avec Milan p.356
- FAMILLE 4 : L'acquisition de villas familiales dans les collines des beaux quartiers p.144; La trajectoire de Maurizio, une itinérance familiale p.162; Une gestion négociée et collective des logements de famille p.182; Une villa familiale qui "retient" tout autant les fils que les filles p.191; Une trajectoire sous pression paternelle p.243; Un espace résidentiel tripolaire p.261; Une parentèle regroupée dans sa villa familiale p.267; Dans la villa familiale : une sociabilité quasi continue avec la parentèle p.309; Noël en famille p.311; Le réseau amical de Luciano p.318
- FAMILLE 5 : Le déplacement d'une famille noble du centre historique vers les beaux quartiers, au gré des alliances p.134; Le déplacement récent des fêtes de mariage dans la maison de famille suburbaine p.322; Un mémoire familiale profonde dans une famille aux origines étrangères p 344
- FAMILLE 6 : Une jeune adulte dans la vieille ville : un retour aux origines familiales p.59 et p.150; Une réunion de famille pour attribuer un logement p.183; Reprendre un logement de famille quand on vit en concubinage : l'exemple de Roberta p.200; Mario : un cadre supérieur entre Naples et Rome p.365;
- FAMILLE 11 : Un exemple rare de "retour en famille" dans la vieille ville p.151; Les réattributions successives d'un logement de famille p.187; Concubinage et accès familial au logement : l'exemple d'Emiliano p.201; Un intellectuel face au modèle culturel de proximité familiale p.254; Un exemple rare de famille dispersée dans la ville p.280; Un éloignement familial des jeunes adultes p.280; Les séparations : un facteur d'éloignement familial pour les hommes ? p.281-282
- FAMILLE 12 : gestion collective du patrimoine et échanges de logements dans la famille p.184 et 187
- FAMILLE 14 : Bourgeoisie et polyvalence professionnelle p.32; Le déménagement de Biaggio dans le centre historique : un faible entraînement familial p.150
- FAMILLE 15 : Déménager dans le centre historique en reprenant un logement de famille : l'exemple de Michele p.59; Une famille regroupée à Chiaia, mais des jeunes adultes plus dispersés dans la ville p.273

- FAMILLE 17 : Une famille entre Naples et Rome p.356; La reconstitution d'un lieu de villégiature familiale régulier après la perte de la maison de famille p.387
- FAMILLE 18 : Le point de vue de Margherita sur le centre historique p.80; La banlieue, un lieu de passage pour les "boucles familiales" : l'exemple de Margherita p.148; La mort des parents : un faible impact sur la géographie des contacts familiaux p.305; Une multi-résidence familiale p.361; une "multi-villégiature" centrée sur la maison de famille rurale p.383
- FAMILLE 19 : Une famille entre Naples et Rome p.362; La maison de famille, "lieu de l'âme" p.377
- FAMILLE 21 : les quartiers bourgeois de Naples vus par une habitante du Vomero p.102; Une agrégation familiale progressive dans le même immeuble par une série d'achats p.136; La banlieue, lieu de passage pour les boucles familiales : l'exemple du frère de Serena p.147; De la mobilité en famille à la rétention familiale : l'exemple des F. p.153; La mise à disposition des logements de famille : priorité aux filles p.196; Une trajectoire résidentielle orchestrée par la "mamma" : l'exemple de Serena p.243 et p.253; Des jeunes adultes qui refusent – temporairement ? – de reprendre les logements de famille p.254; Noël avant et après la mort des parents p.308; De l'ancrage familial à l'ancrage amical dans le quartier p.316; Les lieux de rencontre du conjoint dans les années 70 : l'exemple de Serena p.320;
- FAMILLE 23 : La trajectoire de Filippo après son mariage : une trajectoire simplifiée p.161; La trajectoire de Filippo pendant son enfance : Une itinérance locale p.170
- FAMILLE 24 : Un exemple "d'entraînement familial" dans les beaux quartiers p.137-138; Un exemple de jeune adulte retourné vivre à Naples après un long séjour dans le Nord p.355; La maison de famille campanienne, lieu régulier de retrouvailles pour une parentèle dispersée p.382
- FAMILLE 25 : La famille, une source d'informations pour l'accès au logement p.171; Un déjeuner dominical p.307; Vivre à Naples avec un conjoint étranger p.342-343
- FAMILLE 26 : Un exemple d'évitement du centre historique dans l'aristocratie de la ville p.78; Une division tardive du palais familial p.175; Des échanges de logement dans un palais nobiliaire p.181 et p.187; Une proximité familiale acceptée comme normale p.251; Une famille noble dans son palais p.265; Les séjours dans le château rural : un retraite familiale austère p.374; Recomposer et transférer la maison de famille dans l'espace patrimonial : un exemple dans l'aristocratie p.384-385
- FAMILLE 27 : Des stratégies d'achats tournées vers le territoire d'origine de la famille p.109-110; un regroupement familial en rues voisines reproduit sur trois générations p.274; Une famille entre Naples, Rome, et l'étranger p.346
- FAMILLE 30 : S'éloigner temporairement en attendant que le logement de famille "soit prêt" : l'exemple de Paola p.165-166; Des appartements dans l'immeuble parental réservés en priorité aux filles ? p.196; Le rôle du repas dominical dans l'appartement des parents p.306
- FAMILLE 31 : Les subdivisions de la ville bourgeoisie vue par une aristocrate p.102; Une trajectoire simplifiée et locale même en dehors du système d'accès familial au logement : l'exemple de Fiametta p.169; Le réseau amical de Fiametta à Naples p.317; une famille noble à la mer : des séjours à l'hôtel à l'achat de résidences secondaires p.378-379; L'évolution des lieux de fête de mariage dans la famille p.322
- FAMILLE 33 : Proximité résidentielle et séparation sociale : l'exemple d'un noble dans son palais de la vieille ville p.77. Un exemple de circulation entre les logements de famille dans la noblesse de la ville : la trajectoire de Fabio p.160-161; une division tardive du palais familial p.176; Le basculement résidentiel vers les

lieux de la lignée paternelle p.192; Un exemple de multi-villégiature au sein de la noblesse napolitaine des années 50 p.382

- FAMILLE 34 : L'attitude face au centre historique : une différence de générations p.81; Opérations immobilières et appartements familiaux dans le Vomero p.143; Une "famille du Vomero" ancrée dans son quartier p.275; L'organisation des fêtes de Noël p.308; un système de location régulière et en famille dans les stations touristiques des environs de Naples p.386

- FAMILLE 37 : A chaque enfant sa proximité : l'exemple d'une famille d'entrepreneurs p.193; Concubinage et reprise des logements de famille : l'exemple de Patrizzia p.198; une proximité familiale explicitement recherchée : l'exemple de Silvana p.244; Reprendre l'appartement des parents après leur mort : un geste naturel p.252; L'éloignement des hommes après une séparation : l'exemple du frère de Patrizzia p.282; Où passer Noël après la mort des parents ? p.308; L'interconnaissance dans les lieux de villégiature p.380

- FAMILLE 38 : Une parentèle aux deux derniers étages du même immeuble p.183 et p.191; Des fêtes de mariage systématiquement localisées dans la villa familiale du golfe p.322

- FAMILLE 39 : La trajectoire de Francesco : un exemple de boucle complexe p.167; La vieillesse des parents : un motif évident de rapprochement familial p.243; L'impact de la présence d'enfants en bas âge sur la géographie des contacts familiaux p.302; une reconcentration partielle du réseau amical dans les beaux quartiers au terme des "boucles familiales" p.318

- FAMILLE 40 : Des appartements dans l'immeuble des parents prioritairement réservés aux filles p.172 et p.195; Le déjeuner dominical p.306; La fascination d'une intellectuelle pour le centre historique p.80

- FAMILLE 42 : La construction d'un immeuble familial à Posillipo p.143; Des contacts quotidiens avec une mère âgée, malgré la présence permanente de domestiques p.241; Le réseau amical d'Amalia p.317; Des systèmes d'allers-retours constants entre Naples, Rome et Milan p.358; Le mari d'Amalia : un cadre d'entreprise entre Naples, Rome et Florence p.360

- FAMILLE 44 : De la vieille ville aux beaux quartiers, et du bas vers le haut des collines : les deux déplacements successifs de la famille p.154; Des sœurs soudées qui se sont progressivement regroupées dans la même copropriété p.244; Des contacts familiaux quasi quotidiens p.306; Une villégiature entre amis et entre parents p.380

- FAMILLE 45 : le déménagement de Maria dans le centre historique : un choix incompris par la famille p.150; Comment Fabio explique pourquoi il a acheté un appartement à son fils près de chez lui p.248; Une sœur qui prend le relais des parents dans l'organisation de la sociabilité familiale après la mort de ces derniers p.304

- FAMILLE 46 : Une différence de proximité familiale entre aînés et puînés p.197; Selon Giorgio, la proximité familiale est une résultante involontaire des mécanismes familiaux du marché du logement p.245

- FAMILLE 50 : La mère de Filippo évoque le mouvement de "suivisme" à la base de l'abandon du centre historique par les élites de la ville p.138; De la concentration dans l'immeuble de famille à une phase de dispersion ? p.178-179; La mise à disposition d'un logement de famille "en catastrophe" face à une naissance hors-mariage p.188; Treize ménages apparentés dans leur immeuble de famille p.262

Table des matières

Introduction générale	1
 Première partie. Les classes supérieures dans la ville.....	14
Introduction de la première partie	15
 Chapitre premier. Naples, une ville sans bourgeoisie ?.....	18
1. Les "classes supérieures napolitaines" : le poids des professions libérales et de l'administration publique	18
2. Des "élites" fragmentées : élites culturelles, économiques et politiques.....	20
3. Une approche culturelle de la bourgeoisie napolitaine : le poids des vieilles familles possédantes dans la ville	21
4. Cinquante familles de la bourgeoisie napolitaine : présentation de l'échantillon d'étude.....	24
a. Des parentèles aux contours variables, centrées sur 50 individus- témoins..	24
b. Les entretiens : des "histoires territoriales familiales".....	27
c. Des vieilles familles à la fortune ancienne	27
d. Des familles des beaux quartiers	30
e. Des individus nés dans l'après-guerre mais situés dans des cycles familiaux différents.....	30
f. Entrepreneurs, professions libérales et universitaires	31
g. Des structures familiales particulières.....	32
Conclusion du chapitre	35
 Chapitre II. Les localisations résidentielles des classes supérieures : une ville double et sans banlieue chic	37
1. Centre historique et centre bourgeois : un centre-ville dédoublé	38
2. Une périphérie délaissée	39
3. Une ségrégation résidentielle plus marquée dans les classes supérieures	41
4. Une extrême concentration des élites dans quelques rues des beaux quartiers	44
Conclusion du chapitre : Naples et le modèle de la ville méditerranéenne	45

Chapitre III. Du glissement vers l'ouest à l'inertie spatiale : l'évolution historique des localisations bourgeoises..... 48

1. Un mouvement séculaire d'extension vers l'ouest : abandon du centre historique et conquête des beaux quartiers..... 48
 - a. Le premier glissement : du centre médiéval au centre espagnol..... 50
 - b. Le deuxième glissement : du centre espagnol vers les beaux quartiers..... 51
 - c. Le troisième glissement : du bas vers le haut des collines..... 52
 - d. Un modèle d'extension par contiguïté 53
2. Faible exurbanisation, reconquête limitée de la vieille ville : une inertie actuelle des localisations bourgeoises ? 54
 - a. Une exurbanisation limitée 55
 - b. Un "réembourgeoisement" avorté du centre historique ? 56
- Conclusion du chapitre..... 61

Chapitre IV. Une "Napoli bene" segmentée ? Typologie des quartiers aisés napolitains 63

1. Les rues des palais du "centre espagnol" : des espaces bourgeois dans la vieille ville 64
 - a. Le "centre historique", un espace largement abandonné par les élites..... 64
 - b. Le "centre espagnol", une présence encore importante des classes supérieures..... 66
 - c. Un quartier contrasté : la concentration des classes supérieures dans les "rues des palais" 66
 - d. Un quartier aristocratique et intellectuel 70
 - e. Une centralité réaffirmée depuis les réhabilitations des années 1990 74
 - f. Un quartier encore largement "évit" par la bourgeoisie des beaux quartiers ... 76
2. Dans la baie de Chiaia : les "beaux quartiers" napolitains 82
 - a. "Il rione della beltà": un amphitéâtre ouvert sur la mer et tournant le dos au reste de la ville 83
 - b. Les quartiers les plus bourgeois de la ville, mais qui renferment des poches de pauvreté 88
 - c. Le centre bourgeois de la ville 91
 - d. Un contrôle de la bourgeoisie sur ses espaces ? 94
3. "Zone basse" et "zone collinéenne" : une forte opposition interne aux beaux quartiers 98
 - a. Deux quartiers s'opposant par leurs paysages et leurs modes d'habiter 98
 - b. Deux images sociales différentes..... 101
4. Parcs résidentiels fermés et vieux noyaux urbains : des localisations interstitielles en périphérie 105
 - a. Radiales d'embourgeoisement et dynamiques technopolitaines en périphérie.. 105
 - b. Zones de villégiature et vieux centres urbains: des noyaux aisés en périphérie 108
- Conclusion du chapitre 111

Conclusion de la première partie..... 114

Deuxième partie. Les stratégies d'agrégation familiale, catalyseur de la mobilité des élites dans la ville	117
Introduction de la deuxième partie.....	118
Chapitre V. Les dynamiques fonctionnelles du mouvement des élites dans la ville ..	120
1. A la remorque de l'aristocratie: un suivisme social à l'origine des beaux quartiers	120
2. Le moteur de la spéculation immobilière et ses effets pervers.....	122
3. L'attraction de la villégiature bourgeoise	124
4. L'évitement de l'industrialisation littorale	126
5. Le chassé croisé des quartiers bourgeois et des lieux de pouvoir	127
Conclusion du chapitre	130
Chapitre VI. La conquête des beaux quartiers : une mobilité en famille	132
1. Du centre historique vers les beaux quartiers : des déménagements en famille...	132
2. Des déplacements liés aux alliances : "l'effet d'entraînement" des grandes familles	133
3. La force des liens forts : des stratégies d'achat à proximité des siens.....	135
4. L'acquisition d'immeubles familiaux : les logiques patrimoniales de la conquête des beaux quartiers	140
Conclusion du chapitre	145
Chapitre VII. Aujourd'hui : une rétention familiale dans les beaux quartiers	146
1. Un cycle de territorialisation familiale dans les beaux quartiers	147
a. Les départs en banlieue : des trajectoires provisoires et "isolées" de la parentèle.....	147
b. Les retours dans le centre historique : un faible entraînement familial	149
c. Le cycle inter-générationnel de la mobilité familiale : des déménagements collectifs aux réinstallations "en famille" dans les beaux quartiers	152
2. La rétention patrimoniale : un système de reprise des logements de famille dans la bourgeoisie napolitaine	155
a. Les achats de logements par les parents à proximité de chez eux	155
b. La reprise des logements de famille.....	157
c. Donations ou mises à disposition gratuites ? Retard de l'installation et retard de la donation	159
3. Des trajectoires de "circulation familiale" dans les beaux quartiers	160
a. Des trajectoires simplifiées et circonscrites aux beaux quartiers	161

b. Des trajectoires "répétitives" au sein d'une même famille	162
4. S'éloigner des beaux quartiers pour y revenir : les "boucles familiales"	163
a. Un système qui a besoin d'expulser pour pouvoir retenir	164
b. Les boucles simples	165
c. Les boucles complexes	166
5. La rétention des réseaux de relations : des réinstallations volontaires dans les beaux quartiers	168
a. Des trajectoires simplifiées, même en dehors du système d'accès familial au logement	169
b. Des réinstallations groupées et volontaires à proximité des parents	170
Conclusion du chapitre	172
Chapitre VIII. Un "modèle résidentiel patrimonial" à la croisée des chemins ?	174
1. Usure des patrimoines et hausse de l'immobilier : vers une phase de dispersion familiale ?	175
2. Une organisation en "systèmes résidentiels familiaux" dans la ville	179
a. Une gestion collective des logements de famille	181
b. Des échanges et des permutations de logements à l'intérieur de la famille	186
c. L'hébergement provisoire chez un membre de la famille	187
d. Un impact fort des successions sur la morphologie résidentielle familiale ...	189
e. La circulation de l'espace d'une lignée à celui d'une autre : un "opportunisme lignager" des choix résidentiels ?	190
3. Un modèle résidentiel patrimonial ouvert aux évolutions culturelles de la famille contemporaine ?	193
a. A chaque enfant sa proximité : un exemple	193
b. Maintenir les enfants à proximité : priorité aux filles	195
c. Une rétention plus forte des derniers nés	197
d. Une aide parentale de moins en moins liée au mariage	198
Conclusion de la deuxième partie	201
Troisième partie. La vieille bourgeoisie : un ancrage familial dans les beaux quartiers	204
Introduction de la troisième partie	205
Chapitre IX. Dans les beaux quartiers napolitains : un modèle "sud-européen" de proximité familiale	208
1. La proximité familiale en milieu urbain : un problème de sources	208
2. Cohabitations en immeuble et proximité de quartier : une extrême proximité familiale dans la ville	210
a. Le poids très élevé des regroupements familiaux en immeuble et de la proximité de quartier dans la bourgeoisie napolitaine.....	211

b. Une proximité familiale répandue dans toute la péninsule	213
c. Une proximité familiale caractéristique des pays d'Europe du Sud	214
d. Des formes de proximité familiale en rupture avec les traditions de l'Italie méridionale	215
e. Un modèle de proximité familiale original dans une grande ville italienne ?	218
3. Une proximité verticale et horizontale	221
4. Une proximité bilatérale	224
Conclusion du chapitre	228

Chapitre X. Le poids des facteurs culturels : une proximité caractéristique des systèmes familiaux à liens forts

1. Un modèle culturel caractéristique des systèmes familiaux à liens forts de l'Europe du Sud	231
a. Proximité familiale et valorisation des interactions de face à face en Italie et en Europe du Sud	231
b. Proximité familiale et modèle de formations de la famille en Italie et en Europe du Sud	233
2. Une proximité liée à la valorisation des interactions de face à face dans la parentèle	236
a. Dans la bourgeoisie napolitaine : une proximité résidentielle qui s'accompagne de contacts très fréquents dans la parentèle	236
b. "Familles étendues locales" ou "familles semi-cohabitantes" : quels concepts pour désigner les familles de la bourgeoisie napolitaine ?	239
c. La famille à proximité : un support moral plus qu'un soutien matériel	241
d. Une proximité familiale recherchée et valorisée dans la bourgeoisie napolitaine	242
e. Rester près de sa famille... pour voir ses amis ?	245
3. Une proximité liée à un système d'accès familial au logement	247
a. Une installation des enfants par les parents facilitée dans la bourgeoisie	247
b. Un système d'accès familial au logement mis en avant pour expliquer la proximité résidentielle entre parents	248
c. Une proximité résidentielle acceptée comme normale	251
Conclusion du chapitre	256

Chapitre XI. Des concentrations familiales durables et aux formes originales dans la vieille bourgeoisie.

1. De vastes parentèles concentrées dans leurs immeubles de famille	260
a. Des concentrations familiales de grande dimension et étendues à une parentèle élargie	260
b. Des regroupements dans de vieux immeubles de famille	262
c. Palais nobiliaires, immeubles bourgeois, villas des collines : trois types différents de de cohabitations familiales en immeuble	265
d. Des "maisons de famille" exerçant une forte rétention résidentielle sur les membres de la parentèle	268
e. Un modèle résidentiel ancien et aristocratique ?	270

2. Des familles concentrées par quartiers ou par rues voisines dans le centre bourgeois de la ville	272
a. Des familles regroupées par quartier: familles de Chiaia, familles des collines	272
b. Des familles regroupées à l'échelle des beaux quartiers	277
c. De rares cas de dispersion dans la ville	279
3. Les regroupements familiaux dans le reste de la société napolitaine : une conquête plus récente et liée à l'exurbanisation ?	283
a. Une proximité familiale diffuse dans toute la société urbaine ?	283
b. Les classes populaires napolitaines : une concentration familiale éprouvée par la pauvreté et l'exurbanisation	284
c. Les artisans entre centre et périphérie : une concentration familiale traditionnellement forte et maintenue dans la mobilité	287
d. Les classes moyennes salariées : l'importance des regroupements familiaux en banlieue	289
e. Se regrouper en famille : une conquête difficile et un symbole de réussite pour les classes moyennes ? L'exemple de cinq familles d'une commune de banlieue	292
Conclusion du chapitre : l'originalité des concentrations familiales dans la bourgeoisie.....	296
 Chapitre XII. De la concentration familiale à l'ancrage local dans les beaux quartiers	299
1. Un "espace de vie familial" centré sur les beaux quartiers	300
a. Des routines familiales dans la ville	301
b. La maison des parents au centre des sociabilités familiales	305
c. Les semi-cohabitations en immeuble : des "maisons de famille" urbaines qui polarisent l'espace de vie familial	308
2. Des réseaux amicaux en partie territorialisés dans les beaux quartiers	313
a. Dans les beaux quartiers : une sociabilité amicale plus importante que la sociabilité familiale ?	313
b. La géographie des réseaux amicaux : un ancrage maintenu dans les beaux quartiers	314
c. Les beaux quartiers : une zone de recrutement pour les conjoints et un lieu privilégié pour les fêtes de mariage	319
3. L'ancrage local et familial : une caractéristique typique des "beaux quartiers" de centre-ville ?	323
a. Un ancrage familial typique des "beaux quartiers" européens ?	324
b. Les beaux quartiers : un "village bourgeois" dans la ville ?	327
Conclusion du chapitre	329
Conclusion de la troisième partie	331

Quatrième partie. Au delà des beaux quartiers : des territoires familiaux multi-locaux 335

Introduction de la quatrième partie 336

Chapitre XIII. Des familles entre Naples et les grandes villes européennes 338

1. Des familles internationales ? Le poids des grandes villes européennes 339
 - a. Le produit d'une émigration des élites vers les grandes villes européennes ... 339
 - b. Des origines étrangères fréquentes, mais lointaines 341
 - c. Un nombre non négligeable de conjoints étrangers 342
 - d. Les traces d'une culture cosmopolite dans les vieilles familles 343
 - e. Maintenir la cohésion familiale malgré l'internationalisation :
l'exemple de trois familles entre Naples et l'étranger 344
2. En Italie : l'attraction de Rome et des villes du Nord 349
 - a. Des familles qui tournent le dos au Mezzogiorno ? 349
 - b. La persistance des ancrages dans le Nord-Ouest 350
 - c. L'attraction croissante de Rome 352
3. Un pied à Naples, un pied ailleurs : l'importance de l'émigration
temporaire et de la bi-résidence 353
 - a. Des migrations souvent provisoires
 - b. La constitution de "champs migratoires familiaux" au fil des générations 355
 - c. La bi-résidence des jeunes adultes 357
 - d. La bi-résidence liée aux mutations professionnelles 359
 - e. De la bi-résidence à la multi-résidence 361
4. La constitution de territoires bi-locaux : l'exemple des familles
entre Naples et Rome 362
- Conclusion du chapitre 366

Chapitre XIV. Des familles entre ville et campagne. Une multi-villégiature appuyée sur les maisons de famille 369

1. Les maisons de famille du Mezzogiorno intérieur : des lieux symboliques
devenus lourds à porter 370
 - a. Une localisation spécifique : les petites villes du Mezzogiorno intérieur 371
 - b. Des bâtiments distinctifs : palais familiaux et "masserie" rurales 371
 - c. Des maisons anciennes transmises depuis plus de quatre générations 372
 - d. Des maisons de familles liée originellement à une villégiature "notabiliaire" 373
 - e. Des maisons de famille devenues anachroniques ? 374
2. Le déclin des maisons de campagne suburbaines 376
3. L'importance croissante des stations mondaines du golfe de Naples
et des Abruzzes : des "scènes urbaines secondaires" 378
4. Une multi-villégiature complexe : conservation, transfert ou éclatement
de la maison de famille 381
 - a. Le cumul traditionnel entre villégiatures notabiliaire, familiale et mondaine .. 381

b. Les systèmes de villégiature encore centrés sur la maison de famille rurale ...	382
c. Les systèmes de villégiature fondés sur l'éclatement de la maison de famille ..	384
d. Les multi-villégiatures sans maison de famille	386
Conclusion du chapitre	388
Conclusion de la quatrième partie	390
Conclusion générale	394
Bibliographie	402
Index des principales familles citées dans le texte	420
Table des matières	423